

DICTIONNAIRE

PORTATIF

DE SANTÉ.

TOME SECOND.

DICTIONNAIRE
PORTATIF
DE SANTÉ,

DANS LEQUEL tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les Maladies, des différents Signes qui les caractériſent chacune en particulier, des Moyens les plus sûrs pour s'en préſerver, ou des Remedes les plus efficaces pour ſe guérir, & enfin de toutes les Inſtructions néceſſaires pour être ſoi-même ſon propre médecin ;

Le tout recueilli des Ouvrages des Médecins les plus fameux, & composé d'une infinité de Recettes particulieres, & de Spécifiques pour pluſieurs Maladies.

*Par M.***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M.* DE *B***, Médecin des Hôpitaux.*

Sixieme Edition, revue & corrigée.

TOME SECOND.



A ROUEN,

Chez la Veuve de PIERRE DU MESNIL, Imprimeur-Libraire, rue de la chaîne.



M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



DICTIONNAIRE
PORTATIF
DE SANTÉ.

MAIGREUR, s. f. état dans lequel les muscles & les différentes parties du corps sont émaciés.

Plusieurs causes peuvent contribuer à l'amaigrissement, comme la trop grande vivacité du sang ; les exercices trop violents, l'air vif & sec, les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses ; les vins de liqueurs ; le café ; les passions de l'ame, comme la tristesse, l'ennui & l'amour. On y remédie par les aliments humectants, pris en quantité raisonnable, par les boissons abondantes, les bains ; la viande des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau, le poulet ; par la cessation totale des travaux fatigants, par le repos de l'ame & la sérénité de l'esprit, &c.

MALACIE, s. f. appétit contre nature pour certains aliments qu'on desire avec un empressement extraordinaire, & qu'on mange avec excès. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

MAL, s. m. douleur, maladie, infirmité corporelle.

MAL D'AVENTURE. C'est un mal qui vient au doigt. *Voyez* PANARIS.

MAL DES ARDENTS. *Voyez* ÉRÉSIPELE.

MAL-CADUC. *Voyez* EPILEPSIE.

MAL DE CŒUR : nausée, soulévement d'estomac, accompagné de dégoût. *Voyez* DÉGOUT, NAUSÉE, VOMISSEMENT.

MAL D'ENFANT. *Voyez* ACCOUCHEMENT.

MAL DE GORGE GANGRENEUX. C'est une affection de la gorge, qui est très-rapidement suivie de la gangrene. On reconnoît cette maladie aux signes suivants, à une douleur légere dans la gorge, qui occupe quelquefois la luette, la voute du palais, les amygdales, la base de la langue, & l'œsophage. Il y a peu ou point de fievre, pour l'ordinaire. Quelquefois cependant la fievre est très-lente & ne laisse pas que d'arrêter & de retarder les progrès de la gangrene. Quand la maladie augmente, il se forme dans la gorge des taches blanchâtres & gangréneuses : l'haleine est fort puante ; la voix est rauque : le malade parle du nez ; & la gangrene fait des progrès très-rapides.

Cette maladie se déclare ordinairement dans les enfants par la puanteur de la bouche, le dégoût, les nausées, la difficulté de respirer, le dévoiement, & les déjections vermineuses : le pouls est extraordinairement lent & petit, & n'annonce rien de fâcheux.

Nous avons tracé le diagnostic & le pronostic de cette maladie à l'article ESQUINANCIE GANGRÉNEUSE. *Voyez* cet article.

On conseille aussi, quand la gangrene est formée, d'avoir recours au gargarisme qui suit :

Prenez, *D'Eaux de Groseilles.*
De Roses, de chaque deux gros.
De Sel de Saturne, vingt grains,

pour se gargariser plusieurs fois dans la journée ; quand cette composition n'a pas assez de vertu, on peut y suppléer par la suivante :

Prenez, *D'Eaux d'Aigremoine,*
De Plantain, de chaque deux onces.
D'Esprit-de-Vin, deux gros.
Du Sublimé corrosif, deux grains.

Mêlez, pour se gargariser deux ou trois fois dans la journée.

Il faut faire usage de ce gargarisme avec la plus grande

circonspection, & prendre garde d'en avaler, de peur de se faire tort.

Mal de Mere. *Voyez* Vapeurs hystériques.

Mal de Naples. *Voyez* Vérole.

Mal de Paris. C'est une espece de diarrhée séreuse ou quelquefois dyssentérique, à laquelle sont sujets la plupart des étrangers qui arrivent à Paris.

Cette maladie s'annonce d'abord par des dégoûts, la perte de l'appétit, les nausées, les rapports, le défaut de digestion. Bientôt après il survient un dévoiement séreux, accompagné de douleur & de tranchées; insensiblement le mal augmente; les malades perdent totalement l'appétit; les tranchées deviennent plus fortes; ils rendent des glaires & du sang, avec des envies continuelles d'aller à la selle. Ce flux devient pour lors dyssentérique, & est suivi de l'amaigrissement général du corps, du flux cœliaque, de la lienterie, de palpitations, de foiblesses continuelles, de convulsions & de la mort.

On attribue la cause de cette maladie à la mauvaise qualité de l'eau de la Seine, qui fait, sur ceux qui en boivent, des impressions très-nuisibles.

On doit, en ce cas, commencer par faire cesser au malade l'usage de l'eau de riviere; & s'il n'a point de fievre, on lui fera boire du vin de Bourgogne vieux & pur, ou coupé avec de l'eau d'une fontaine qui ne tire pas sa source de la riviere. Avant ses repas, le malade prendra quelques cuillerées d'élixir de Garus, & pour tisane une infusion de fleurs d'ortie blanche & de fleurs de camomille; au bout de quelques jours, si le dévoiement n'est pas si violent, on purgera le malade avec deux onces de manne & une once de catholicon double. On continuera après la tisane & l'élixir ci-dessus: s'il y a de la fievre, on mettra le malade aux bouillons, aux crêmes de riz légeres, aux lavements pendant les premiers jours; après quoi on le purgera, & on le traitera comme ci-dessus.

Pour éviter la rechûte, on peut faire bouillir l'eau de riviere pendant un demi-quart d'heure, & la boire ensuite, quand elle est rafraîchie. De cette façon elle ne peut pas nuire au corps: au reste, il ne faut jamais la boire pure, mais la couper avec moitié vin de Bourgogne.

Si toutes ces précautions sont inutiles, il faut faire

voyager le malade ou le renvoyer chez lui. *Voyez* DIARRHÉE, DÉVOIEMENT, DYSSENTERIE, FOIBLESSE D'ESTOMAC.

MAL SAINT-ANTOINE. *Voyez* ÉRÉSIPELE.

MAL SAINT-JEAN. *Voyez* EPILEPSIE.

MAL SAINT-MAIN. *Voyez* GALE, LEPRE, LADRERIE.

MALADIE AIGUE. On appelle ainsi une maladie qui parcourt ses temps avec rapidité, & qui se décide pour la mort ou pour la vie en peu de temps : telles sont les fluxions de poitrine, les fievres continues avec redoublements, les fievres putrides malignes ; les dyssenteries, l'apoplexie, les différentes inflammations de la tête, de la poitrine & du bas-ventre. Comme toutes les maladies aiguës ne se terminent pas aussi promptement que les autres, on les regarde encore comme aiguës jusqu'au quarantieme jour, après quoi elles deviennent chroniques.

Cet ouvrage étant destiné aux médecins & chirurgiens de campagne, aux curés, aux dames de charité, & généralement à tous ceux qui, éloignés des secours de l'art, sont bien-aises de connoître eux-mêmes leurs maladies, & la maniere de mettre en usage les moyens propres à les combattre, nous avons jugé à propos de remédier, jusqu'à un certain point, au défaut des Dictionnaires, celui de présenter des connoissances réelles & utiles, éparses, & sans autre ordre que celui qui est alphabétique. On ne peut remédier à ce défaut que de deux manieres, par des renvois, ou en présentant dans des articles généraux les principes qui lient & enchaînent les connoissances de détail. Nous avons mis en usage, dans ce Dictionnaire, l'une & l'autre maniere. La derniere nous paroît d'autant plus avantageuse, que, dans un très-grand nombre de cas, les personnes qui ne sont pas de l'art doivent s'en tenir aux principes généraux, & tâcher d'en faire une juste application. Les exceptions à faire, quoiqu'indiquées dans les articles particuliers, sont souvent hors de la portée du commun des lecteurs. En suivant les principes généraux, on ne risque pas de nuire aux malades ; au lieu qu'en s'en écartant, on s'expose au danger de se tromper ; & cette erreur leur coûte quelquefois la vie.

Nous allons expoſer dans cet article les principes de pratique qu'on doit ſuivre dans le traitement des maladies aiguës : ces principes ont pour baſe l'obſervation conſtante & non interrompue, depuis Hippocrate juſqu'à nous, & ils ſont confirmés par l'expérience des plus célebres praticiens de tous les temps & de tous les lieux.

Un des caracteres eſſentiels aux maladies éguës, c'eſt d'être accompagnées d'une fievre plus ou moins forte, relativement au genre de la maladie & à ſes différents temps. Par exemple, dans la fievre éphémere, qui eſt une maladie de peu de durée, la fievre n'eſt pas auſſi forte que dans la phrénéſie, où la fievre eſt preſque pouſſée à ſon plus haut degré : dans la pleuréſie, la fievre eſt bien plus forte dans les premiers jours que dans le temps de l'excrétion critique par les crachats ou par toute autre voie.

Pour bien ſaiſir le génie & la marche des maladies aiguës, il faut faire une ſinguliere attention aux temps d'irritation ou de crudité, de coction & d'excrétion critique. *Voyez l'article* CRISE.

On diviſe les maladies aiguës, à raiſon de leur violence, en très-aiguës, en celles qui le ſont moins, & en aiguës ſimplement. Cette diviſion répandant peu de lumiere ſur leur méthode curative, ne mérite pas que nous nous y arrêtions long-temps.

On les diviſe encore en bénignes & en malignes.

Les maladies aiguës bénignes ſont celles qui ne ſont point accompagnées de ſymptomes graves & dangereux, qui ont une marche réguliere, & dont le cours n'eſt point interrompu par d'autres maladies graves qui métamorphoſent celles qui ſont bénignes de leur nature, en malignes par accident.

Les maladies aiguës malignes ſont celles qui, dès leur invaſion, ſont accompagnées de ſymptomes effrayants, qui font craindre pour la vie du malade. Ces ſymptomes ſont une proſtration de forces extraordinaire, des défaillances, des ſyncopes, des ſoubreſauts dans les tendons, des convulſions violentes, des délires furieux, des anxiétés inſupportables, des cardialgies, des éruptions de taches pourprées, des parotides, des bubons & des

charbons, enfin des aſſoupiſſements apoplectiques. On n'obſerve pas tous ces ſymptomes chez tous les malades ; mais tels ou tels de ces ſymptomes ſe développent chez certains malades, d'autres ſymptomes chez d'autres, & ſervent par-là à caractériſer le genre de fievre dont ils ſont atteints.

On reconnoît d'autres fievres malignes; mais elles ne le ſont que par accident, c'eſt-à-dire, que la malignité qui ſurvient eſt occaſionnée, tantôt par un mauvais traitement, tel que l'uſage des échauffants & des violents diaphorétiques dans les fievres d'un caractere inflammatoire, tantôt par une autre maladie qui ſe complique avec celle qui exiſte déjà depuis quelques jours, comme dans une péripneumonie à laquelle il ſurvient une fievre putride. La diviſion des maladies aiguës, en bénignes, & malignes, eſt importante dans la pratique, & jette beaucoup de jour ſur le traitement de ces maladies.

Obſervons en paſſant que les maladies aiguës, malignes de leur nature, ſont très-dangereuſes ; au lieu que celles qui le ſont par accident, ne le ſont pas au tant en effet qu'elles paroiſſent l'être; car ſouvent une ſaignée ou l'émétique adminiſtrés à propos ſuffiſent pour faire diſparoître ces ſymptomes effrayants qui n'annoncent qu'une malignité apparente.

Une autre diviſion des maladies aiguës eſt celle qui eſt tirée de la nature de la maladie. Cette diviſion ſeroit bien préférable à toute autre, ſi nous pouvions nous aſſurer toujours de la nature du mal ; mais il arrive ſouvent qu'il eſt très-difficile de bien connoître la nature d'une maladie, ſoit à cauſe des ſymptomes qui ne ſe développent pas toujours d'une maniere bien ſenſible pour l'obſervateur, ſur-tout dans les commencements, ſoit par rapport aux complications qui ſont très-embarraſſantes.

Cependant, ſi l'on fait bien attention aux maladies aiguës qui arrivent le plus fréquemment, & ſi en même temps on compare les différents traitements employés avec ſuccès pour leur guériſon, on ſe convaincra qu'on peut réduire les maladies aiguës à trois genres principaux. Le premier comprendra toutes les maladies aiguës d'un caractere inflammatoire ; le ſecond, toutes

celles qui reconnoiſſent pour cauſe une ſaburre quelconque dans les premieres voies, c'eſt-à-dire, dans l'eſtomac & les inteſtins, (*voyez* INFLAMMATION & SABURRE); & le troiſieme, celles qui ſont produites par la diminution ou la ſuppreſſion de la tranſpiration, & qu'on appelle ordinairement *fievres catarrhales*.

Ces trois genres peuvent ſe compliquer l'un l'autre, & conſtituer par-là différentes eſpeces, qui participeront plus ou moins des maladies primitives dont elles auront été formées.

L'inflammation étant de deux eſpeces, l'éréſipélateuſe & la phlegmoneuſe, le premier genre doit être diviſé en deux eſpeces. La premiere renfermera les maladies aiguës dont le caractere eſſentiel eſt une inflammation éréſipélateuſe: telle eſt la maladie qu'on nomme *éréſipele*; la ſeconde, celle dont le caractere eſſentiel eſt une inflammation phlegmoneuſe: telle eſt la petite vérole bénigne.

La ſaburre eſt auſſi de pluſieurs eſpeces: tantôt elle eſt aigre, comme chez les enfants & les adultes d'un tempérament foible & pituiteux; tantôt elle eſt glaireuſe, tantôt vermineuſe, bilieuſe, putride, &c. Chacune de ces eſpeces de ſaburre produit différentes maladies dont on trouvera la deſcription & le traitement dans les articles, AIGREURS, PITUITE, GLAIRES, VERS, FIEVRE BILIEUSE, PUTRIDE, &c.

Il eſt aſſez rare de rencontrer une maladie inflammatoire ſimple, de même qu'une maladie purement ſaburrale; mais on voit fréquemment des maladies aiguës qui participent de l'un & l'autre genre. Le grand point, pour les bien traiter, conſiſte à bien diſtinguer quel eſt le caraſtere primitif, & quel eſt celui qui n'eſt que ſecondaire & dépendant preſque toujours du premier. Prenons pour exemple une fievre putride des premieres voies, accompagnée d'inflammation aux poumons, & voyons de quelle maniere on doit ſe conduire pour ne pas tomber dans l'erreur. Ou l'inflammation du poumom eſt vraie, ou elle eſt fauſſe; (*voyez à l'article* PÉRIPNEUMONIE *la deſcription de l'une & de l'autre*). On connoîtra qu'elle eſt vraie & primitive, lorſque la maladie aura commencé par les ſymptomes d'une vraie péripneumonie, que le ſujet

fera pléthorique, la chaleur & la douleur conſidérables, le pouls mol, la fievre très-aiguë, & la difficulté de reſpirer très-grande. Quoiqu'il y ait preſque tous les ſymptomes d'une fievre putride, comme nauſées, rapports nidoreux, déjections puantes & abattement de forces, cependant, vu le caractere d'une inflammation vraie, il faudra commencer le traitement par une ou deux ſaignées, & même davantage, ſi on le juge à propos : on ne peut trop recommander d'être modéré ſur les ſaignées dans ces ſortes de cas, vu l'abattement des forces, & la ſaburre putride des premieres voies, qui ne ſe guérit jamais par des ſaignées. Après la premiere ſaignée, on ne riſque rien de preſcrire un émétique & même un émético-cathartique au lieu d'augmenter l'inflammation comme on pourroit le préſumer d'après quelques théories erronées, il la diminuera au contraire; & on ſera étonné de ſon effet, s'il y a une ſaburre réelle dans les premieres voies.

Mais il arrive très-ſouvent que la péripneumonie eſt ſymptomatique, ou qu'elle eſt fauſſe ; ce qu'on reconnoît aux ſymptomes qui ſont les mêmes que ceux d'une péripneumonie fauſſe, & qui ont paru après les ſymptomes réels & caractériſtiques d'une fievre putride des premieres voies : alors le traitement doit être tout différent; on doit s'abſtenir des ſaignées, & preſcrire les émétiques & les purgatifs, &c. En voilà aſſez pour ſervir d'exemple & pour ſe diriger dans des cas analogues. Nous avons cru ces remarques aſſez importantes pour ne pas les paſſer ſous ſilence : nous allons continuer ce que nous avons à dire ſur les maladies aiguës en général.

Les cauſes éloignées des maladies aiguës ſont de deux ſortes : les unes diſpoſent aux maladies, & les autres les occaſionnent. Les premieres s'appellent *prédiſpoſantes*, ou *proégumenes*; les dernieres, *occaſionelles*, ou *procathartiques*.

Les cauſes prédiſpoſantes viennent de l'âge, du ſexe, du tempérament, de la conſtitution, du genre de vie, &c.

Les cauſes occaſionnelles ou procathartiques dépendent, 1°. des changements ſubits de la température de l'air, de ſa peſanteur, de ſon élaſticité & des corps hétérogenes & nuiſibles qui ſont renfermés, tels que des miaſmes putrides, &c. 2°. de l'inégalité & du chan-

gement des saisons : c'est à ces deux premiers genres de causes qu'on doit rapporter presque toutes les maladies épidémiques (*voyez* MALADIES ÉPIDÉMIQUES ;) 3°. de l'excès de travail auquel est exposé sur-tout le peuple de la campagne. Cet excès de travail produit souvent l'épuisement, desseche les solides, épaissit les humeurs, & donne lieu à des maladies inflammatoires, qui sont d'autant plus dangereuses, que la nature affoiblie par le travail excessif est incapable de les surmonter ; 4°. des mauvais aliments & des boissons nuisibles. Les aliments sont mauvais, soit parce qu'ils sont tirés de grains mal mûris, recueillis dans de mauvais temps, ou ergotés, soit parce que les grains n'ont pas été bien conservés dans les greniers, qu'ils se sont échauffés, & que par-là ils ont acquis des qualités nuisibles. Les aliments sont encore mauvais, ou le deviennent par les mauvaises préparations qu'on leur fait subir. Un pain mal levé, mal cuit, se digere difficilement, épaissit le sang, produit des glaires & de la mucosité dans les premieres voies, empâte les visceres du bas-ventre, & dispose par-là à des maladies fâcheuses, sur-tout chez les enfants. Les fruits cruds sont très-nuisibles à certains tempéraments froids & pituiteux : ils nuisent à toutes sortes de personnes, lorsqu'on en mange avec excès.

Les boissons deviennent encore des sources de maladies. L'eau peut être de mauvaise qualité ; ce qu'on reconnoît souvent par le goût & quelquefois par l'odeur : alors elle n'est plus aussi propre à la digestion ; elle la trouble : d'où il résulte dans les intestins un amas de mauvais sucs, qui produisent tôt ou tard des maladies graves & fâcheuses. L'abus des liqueurs fermentées, comme le vin, l'eau-de-vie, le cidre, la biere, toutes ces liqueurs, soit par leurs mauvaises qualités, soit par l'excès qu'on en fait, sont des causes perpétuelles de maladies auxquelles le peuple est souvent exposé, & dont les gens du bel air ne sont point exempts (*voyez* MALADIES DES GENS DU MONDE). Voilà là les causes principales des maladies aiguës auxquelles on doit bien faire attention, afin de bien connoître la nature & le caractere de telle ou telle maladie aiguë, pour bien saisir les indications à remplir, & la méthode curative. Passons à présent à la description des maladies aiguës en général.

Nous avons distingué trois temps dans les maladies aiguës; celui de crudité ou d'irritation, celui de coction, & celui de crise ou d'excrétion critique. Ces trois temps, plus ou moins longs, s'observent généralement dans toutes les maladies aiguës, dans l'ordre que nous venons de les nommer. Il est presqu'inutile d'observer que nous voulons parler des maladies aiguës, accompagnées de de fievres; car nous avons dit plus haut que la fievre étoit un caractere essentiel des maladies aiguës. Nous ferons de même remarquer que, quoique nous ne nions pas qu'il ne puisse y avoir des fievres qui se terminent par assimilation, comme l'on dit, ou sans aucune évacuation, cependant, s'il y en a, le nombre en est si petit, qu'on peut les passer sous silence sans danger.

Les maladies aiguës s'annonncent plus ou moins promptement, eu égard aux causes qui les produisent. Celles qui proviennent d'une saburre dans les premieres voies, n'arrivent pas subitement, à moins qu'il n'y ait quelque complication. Le malade traîne pendant quelques jours (pour parler le langage du peuple,) c'est-à-dire, que l'appétit diminue, les digestions se font avec plus de peine, on ressent le matin en se levant des envies de vomir. On a des rapports ou aigres, ou d'œufs pourris. Quelquefois on ressent des pincements d'estomac, accompagnés de douleur pesante à la tête, on éprouve des lassitudes & des pesanteurs dans les membres; voilà à peu près le prélude des maladies aiguës, occasionnées par la saburre des premieres voies. Les fausses inflammations, même les vraies, quand elles ont pour unique cause la trop grande pléthore, s'annoncent à peu près de la même maniere, si ce n'est que, dans ces dernieres, les oppressions, la pente au sommeil, une chaleur plus grande par tout le corps, & une foiblesse apparente dans laquelle les forces sont plutôt opprimées ou empêchées, qu'elles ne sont réellement diminuées, précedent presque toujours.

Les maladies inflammatoires arrivent très-souvent, tout d'un coup & sans qu'on s'y attende. Un froid subit, un coup d'eau fraîche, sont capables de les déterminer dans l'instant.

Un léger frisson auquel succede tout de suite une

chaleur brûlante, une douleur aiguë, avec tumeur, rougeur, (si l'inflammation est externe,) fievre aiguë avec un pouls fort, dur, tendu, & plus ou moins serré. Quand l'inflammation est interne, on n'apperçoit ni tumeur, ni rougeur; mais tous les autres symptomes sont très-sensibles. C'est ainsi que commencent les maladies aiguës vraiment inflammatoires.

Les maladies catarrhales s'annoncent à peu près comme celles qui sont produites par la saburre des premieres voies; cependant il faut remarquer que, dans les premieres, les causes les plus capables de diminuer ou de supprimer la transpiration ont précédé l'invasion de la maladie, & qu'eu égard aux symptomes, les maladies catarrhales sont accompagnées d'une douleur obscure de la tête, comme dans le rhume (dont elle ne differe que par le degré,) d'une excrétion de sérosité par la nez, de raucité & d'une toux plus ou moins seche avec difficulté d'avaler.

Le temps de crudité ou d'irritation dans les maladies aiguës, c'est-à-dire, celui où la matiere morbifique est telle par ses qualités, qu'elle ne peut pas être chassée; ce temps qui arrive toujours au commencement des maladies aiguës, n'est pas tellement inhérent à ce commencement, qu'il ne se trouve quelquefois après une coction plus ou moins complette, & dans le déclin d'une maladie. On voit assez fréquemment des especes de rechûtes dans les maladies aiguës, occasionnées ou par la mauvaise manœuvre du médecin, ou par la négligence & l'imprudence des malades, ou enfin par les mauvais conseils des gardes, des parents, amis, femmelettes, &c. Ces rechûtes sont toujours accompagnées de crudité, ou plutôt d'irritation dans leur commencement: quelquefois aussi la maladie, après avoir donné quelques signes de coction, avec diminution des symtopmes, recommence de nouveau avec des signes de la plus grande crudité. Il est extrêmement important d'avoir égard à ces changements dans la marche d'une maladie; car c'est d'après ces changements ou ces irrégularités bien observées, qu'on part pour bien placer une saignée, un émétique ou tel autre médicament.

On reconnoît le temps de crudité ou d'irritation, dans

une maladie aiguë, lorsque les symptomes de la maladie vont toujours en augmentant, c'est-à-dire, que les fonctions, soit animales, soit vitales, soit naturelles, qui sont lésées, persistent dans cet état, ou s'éloignent de plus en plus de l'état naturel & sain; que les sécrétions sont diminuées & même supprimées ; que les excrétions plus ou moins éloignées de l'état naturel, ne s'en rapprochent pas; que le ventre est toujours resserré & tendu ou bien relâché, sans aucun signe de coction, d'où résulte une diarrhée symptomatique; que les urines coulent en petite quantité, claires, limpides ou rouges; que la peau est seche & aride, & que toute l'habitude du corps est plus ou moins éloignée de l'état naturel. Mais ce qui contribue le plus à faire reconnoître ce temps d'irritation, c'est lorsque les symptomes réels de la maladie augmentent & qu'en même temps les humeurs de la circulation, des sécrétions, des excrétions & les excréments s'éloignent plus de leur état naturel, soit par rapport à la quantité, soit par rapport à leurs qualités sensibles.

Il est un autre signe d'irritation ou de crudité, qui doit l'emporter sur tous les autres; c'est l'état du pouls qui est très-différent de ce qu'il est dans l'état naturel, & dans tout autre temps de la maladie. On connoît le pouls de crudité ou d'irritation par la dureté, la tension & la roideur de l'artere; outre cela, ce pouls est ordinairement resserré, concentré, & plus ou moins fréquent, plus ou moins inégal & plus ou moins irrégulier, relativement à la maladie & à la partie affectée.

Le temps de coction arrive à certains jours réglés, & qui suivent entr'eux un certain ordre. (*Voyez l'article* Crise.) Il s'annonce par une diminution réelle des symptomes de la maladie, les forces du malade restant les mêmes, quelquefois augmentant par un ramollissement du bas-ventre & de la peau, par des urines qui se rapprochent de l'état naturel & qui déposent un sédiment blanchâtre, égal & uniforme ; par des crachats épais, jaunâtres & blanchâtres, qui sortent avec facilité; par des déjections liées & d'une consistance de purée, par des sueurs accompagnées de la diminution des symptomes, & enfin par le relâchement, la mollesse, le développement du pouls ; (*voyez l'article* Pouls :) ce sont là les signes principaux qui annon-

ṡent le changement de la matiere morbifique & ſa préparation à l'excrétion. Tous ces ſignes ne paroiſſent pas toujours dans toutes les maladies & chez tous les ſujets. Ceux qui ſont tirés des excrétions ne ſe rencontrent pas dans tous les cas, parce que la matiere morbifique s'évacue, tantôt par une ſeule voie, & tantôt par pluſieurs. Une remarque importante à faire, c'eſt que, pourvu que les forces du malade ſe ſoutiennent, & que le pouls ſe développe & ſe ramolliſſe, quoique les excrétions ſemblent annoncer encore un état de crudité, on peut bien augurer de la maladie, & annoncer un commencement de coction qui ne tardera pas à ſe faire mieux connoître. Nous inſiſtons ſur ces détails, parce que ce ſont eux qui doivent diriger dans le traitement.

Le temps de criſe ou d'excrétion de la matiere morbifique ſuit immédiatement celui de coction; pourvu que la nature ne ſoit point troublée dans ſon travail. Ce temps eſt celui qui termine la maladie : c'eſt celui où les forces de la vie reprennent le deſſus, détruiſent la cauſe de la maladie, & chaſſent au dehors la matiere morbifique ; c'eſt le temps où, ſelon les anciens, la maladie eſt jugée en bien. Mais il arrive ſouvent que la matiere morbifique eſt, pour ainſi dire, indomptable : alors les forces de la nature ſont épuiſées avant que la matiere puiſſe être préparée à l'évacuation ; ce qui fait ſuccomber le malade dans le temps même de l'irritation, & quelquefois au commencement de celui de la coction. Mais quand la matiere morbifique a été cuite, ou a ſubi le changement néceſſaire pour ſon expulſion, il peut ſe faire que cette matiere, ſoit par ſa quantité, ſoit à cauſe de la voie qu'elle aura choiſie pour ſon iſſue, demande plus de force à la nature qu'elle ne peut en fournir, ce qui fait ſuccomber le malade preſqu'au moment où il alloit être guéri ſi ſes forces avoient été plus conſidérables.

De ce que nous venons de dire, il réſulte que les maladies aiguës ſe terminent, en général, de deux manieres, par la ſanté & par la mort : à ces deux manieres on peut en ajouter une troiſieme, celle où elles ſe terminent par une autre maladie, ce qui eſt aſſez fréquent ; cette derniere terminaiſon eſt de deux eſpeces. La premiere arrive quand la matiere morbifique,

n'ayant pas été évacuée par quelque cause que ce soit, se dépose sur quelques parties nobles, où elle produit des abcès & des suppurations. L'autre espece a lieu quand les forces de la nature, ayant été épuisées par le travail de la coction & de la crise, ne sont pas suffisantes pour chasser tout-à-fait la matiere morbifique; ou si elle a été expulsée entiérement, le malade reste dans un abattement & une foiblesse qui peuvent le conduire au tombeau durant la convalescence, ou devenir des causes de nouvelles maladies, comme hydropisie, marasme, fievre lente, phthisie, maladie hypocondriaque, hystérique, &c. (*voyez ces articles*). Voilà les différentes terminaisons funestes des maladies, soit par la mort, soit par d'autres maladies : passons à celles qui sont heureuses, & d'où résulte la santé & le rétablissement du malade.

Toutes les maladies aiguës ne se terminent pas de la même maniere, c'est-à-dire, que l'évacuation de la matiere morbifique ne se fait pas de la même maniere, ni par les mêmes voies, dans toutes les maladies aiguës; mais ce qu'elles ont de commun, c'est l'évacuation, c'est la préparation à cette évacuation.

Les maladies inflammatoires sont celles qui parcourrent les trois temps d'irritation, de coction & de crise, avec le plus de régularité, dans lesquels la coction proprement dite a le plus lieu, & qui ont des évacuations critiques plus marquées.

Les maladies produites par la saburre des premieres voies ne sont pas regardées par un grand nombre de praticiens comme critiques, c'est-à-dire, dans lesquelles on observe les trois temps marqués ci-dessus; car, disent-ils, un petit purgatif ou un émétique, donnés au commencement de ces maladies, les guérissent tout de suite, en évacuant la saburre. Il est facile de leur répondre, 1°. qu'il est très-rare de voir ces maladies sans nulle complication; 2°. que quand elles seroient pures & simples, l'émétique ou les purgatifs plus ou moins répétés n'évacuent pas si complettement les mauvaises humeurs, qu'il n'en reste toujours un peu qui passent dans les secondes voies où elles sont cuites & expulsées, comme on a lieu de s'en convaincre, en examinant les urines du malade, & en faisant attention aux sueurs qui arrivent très-fréquemment, &

qui achevent l'excrétion de la matiere morbifique.

Ce qu'il importe beaucoup de connoître, c'est la voie que la nature choisit pour évacuer la matiere morbifique. Il est très-rare qu'elle chasse cette matiere par une seule voie: elle le fait ordinairement par plusieurs; mais parmi celles-là, il y en a toujours une vers laquelle l'effort critique est principalement dirigé: les autres ne sont, pour ainsi dire, qu'auxilieres de celle-ci.

Ou l'excrétion se fait subitement & tout d'un coup; ou elle se fait successivement & par gradation, sans trouble & sans orage.

Dans le premier cas, elle est précédée de ce que les anciens appelloient *perturbation critique*, & que le vulgaire appelle *crise* tout simplement. Voici les phénomenes qui précedent l'excrétion critique qui arrive subitement, & dont l'ensemble ou la collection forme la *perturbation*, ou l'*orage critique*. Après la coction dans le temps que la crise a coutume d'arriver, (*voyez* CRISE,) tout d'un coup, sans aucune cause manifeste, le malade ressent une stupeur dans les membres: il est assoupi, ou est travaillé d'une insomnie accompagnée de délire; il a des anxiétés, une difficulté de respirer plus grande: la nuit qui précede la crise est turbulente; il éprouve des frissons: la partie vers laquelle tend & aboutit l'effort est rouge, dolorifique, avec un sentiment de pesanteur & de dureté: les yeux s'obscurcissent, ou deviennent plus brillants que de coutume, ils répandent des larmes involontaires: les nausées, la chaleur, la soif, le resserrement des hypocondres, & l'agitation convulsive de la levre inférieure, tourmentent le malade de telle sorte qu'il paroît aux assistants être à l'agonie. Cette scene sa termine, tantôt par une hémorrhagie du nez, tantôt par une diarrhée, considérable, quelquefois par des vomissements, par des sueurs, par des éruptions à la peau, &c. Dans ce moment, le pouls a ordinairement un caractere particulier, qui indique à celui qui sait le reconnoître, la voie par laquelle l'évacuation est prête à se faire, (*voyez l'article* POULS.) Quand les maladies ne sont pas bien compliquées, quand le médecin laisse agir la nature & ne la trouble point, cette excrétion subite, précédée de la plûpart des phénomenes que nous venons de détailler, est

assez fréquente, sur-tout dans les tempéraments robustes, comme chez les paysans & les gens de la campagne.

Mais dans les villes où il y a plus de soi-disants médecins qui besongnent, où les maladies sont plus compliquées, & les tempéraments moins robustes, il est assez rare de voir une crise si subite & si prompte.

Quand l'excrétion critique n'est pas si orageuse, & qu'elle se fait plus paisiblement, elle est annoncée par les signes que nous avons rapportés plus haut. Outre les signes généraux, chaque excrétion est annoncée par d'autres signes qui lui sont propres. L'hémorragie du nez est annoncée par la rougeur des yeux, par l'affoiblissement de la vue, par une douleur aiguë à la partie postérieure de la tête, par la pesanteur & la pulsation des tempes, par des larmes involontaires, & sur-tout par une démangeaison des narines, & un pouls rebondissant ou dicrote. *Voyez* POULS.

La sueur critique s'annonce par une suppression subite des urines, par un petit frisson, par la mollesse de la peau, par une chaleur douce répandue sur toute la superficie du corps, & enfin par un pouls mol & ondoyant.

Le vomissement critique est précédé d'un pincement de l'estomac, de vertige, de nausée, d'une excrétion abondante de salive limpide, & d'une agitation spasmodique de la levre inférieure.

On connoît qu'une diarrhée critique est sur le point d'arriver, quand le malade éprouve des borborygmes dans le ventre, ou ce qui signifie la même chose, des grouillements, quand son ventre se tuméfie, & qu'il a un pouls intermittent.

L'évacuation critique par les urines s'annonce par un sentiment de pesanteur dans les hypocondres, par un gonflement de la vessie, par la quantité des urines augmentée par un sentiment de chaleur que le malade éprouve en les rendant, & par un pouls qui approche de celui de la sueur. *Voyez* POULS.

Les crachats sont aussi très-souvent critiques, sur-tout dans les maladies inflammatoires de la poitrine. On reconnoît que la matiere morbifique prend cette voie, quand, vers le troisieme ou quatrieme jour de la maladie, le malade rejette les crachats épais, ressemblants à du pus,

pus, & mêlés de quelques ſtries ſanguinolentes, accompagnés d'une moindre difficulté de reſpirer, & d'une diminution des ſymptomes de la maladie : ce ſont là les principales voies que la nature choiſit pour évacuer la matiere morbifique ; & les ſignes qui peuvent les faire reconnoître.

Quant à la terminaiſon des maladies par abcès, ou dépôt critique, *voyez les articles* INFLAMMATION, ABCÈS, BUBONS & PAROTIDES.

Après avoir expoſé l'hiſtoire & la marche des maladies aiguës, il nous reſte à parler de leur traitement ; ce que nous allons faire le plus briévement qu'il nous ſera poſſible.

Quand on entreprend la cure d'une maladie, on doit agir d'après les indications que peuvent nous fournir, 1°. les forces du malade, 2°. les cauſes éloignées & occaſionnelles de ſa maladie, 3°. la nature du mal, 4°. les ſymptomes de la maladie. Mais ce qui doit principalement diriger le traitement d'une maladie aiguë, ce ſont les trois temps de crudité, de coction & de criſe, que nous avons expliqués plus haut.

Repréſentons-nous une maladie aiguë comme un combat ; la matiere morbifique, c'eſt l'ennemi ; & la nature ou les forces du corps, ou du malade, comme on voudra, eſt aux priſes avec elle.

Dans le temps de l'irritation, la maladie paroît avoir le deſſus ; & l'a réellement : dans le temps de la coction, la nature gagne du terrein, reprend le deſſus, & dans le temps de la criſe, elle met ſon ennemi en déroute & remporte la victoire.

En conſidérant les choſes ſous ce point de vue, qui eſt le ſeul ſous lequel elles doivent être conſidérées, quel eſt le devoir du médecin ou de toute perſonne qui veut entrer pour quelque choſe dans cette guerre ? C'eſt d'être ſpectateur attentif ; d'aider, de diriger la nature, ſi elle eſt foible & ſi elle s'écarte de la voie ; de reſter oiſif & ſimple ſpectateur, quand elle eſt aſſez forte ; de la modérer, lorſqu'elle combat avec trop d'impétuoſité, & qu'elle s'expoſe à s'épuiſer avant que ſon ennemi ſoit vaincu.

Ainſi, dans le temps de la crudité, on aura égard au régime du malade qu'on proportionnera à ſes forces & à la nature du mal. On le tiendra dans un air mo-

déré, ayant ſoin de renouveller l'air de ſa chambre: on le fera ſortir de ſon lit, & on tâchera de le tenir levé, pendant pluſieurs heures par jour, ſi ſes forces le permettent. On le mettra pour cela dans un fauteuil modérément couvert: on lui fera prendre une tiſane adouciſſante, humectante, rafraîchiſſante, faite avec une décoction d'orge dans laquelle on fera fondre du miel, & qu'on rendra plus ou moins épaiſſe, ſelon que la diete du malade devra être plus ou moins rigoureuſe. Les boiſſons avec la racine de chicorée ſauvage, de chiendent, avec les fleurs de mauve, de guimauve, dans leſquelles on fait diſſoudre cinq à ſix grains de nître par pinte, ſont auſſi très-recommandées, lorſqu'il s'agit de tempérer & de rafraîchir. On évitera les ſudorifiques, les échauffants, les cordiaux ſtimulants qui ne feroient qu'augmenter le mal: ces remedes ſont très-ſouvent capables de rendre une maladie très-grave & très-dangereuſe, & qui ſe feroit guérie promptement & facilement ſans leur uſage. Le meilleur cordial qu'on puiſſe donner à un malade attaqué d'une maladie aiguë, c'eſt de ne pas l'étouffer par le grand nombre & la peſanteur de ſes couvertures; c'eſt de ne pas laiſſer croupir l'air de ſa chambre, & de le renouveller ſouvent; c'eſt de lui faire prendre des tiſanes aigrelettes, des boiſſons acides, lorſque la nature de ſa maladie & la chaleur âcre & bouillante, dont elle eſt accompagnée, le demandent. En ſuivant ce ſimple régime, on guériroit un très-grand nombre de maladies, car la nature feroit facilement le reſte.

Quant aux médicaments à preſcrire au commencement des maladies aiguës, on peut les reduire à trois genres principaux, l'évacuation du ſang, les émétiques, & les purgatifs.

L'évacuation du ſang ſe fait par l'ouverture des veines, par l'application des ſang-ſues & par les ventouſes ſcarifiées. On emploie ſur-tout la premiere dans les commencements de pluſieurs maladies aiguës. Nous donnerons plus bas les préceptes de pratique qu'il faut obſerver dans l'adminiſtration des principaux médicaments uſités dans les maladies aiguës.

Dans le temps de coction, ſi la marche de la maladie eſt réguliere, il ne faut rien faire: le meilleur eſt de

s'en tenir au régime indiqué ci-dessus, mais sur-tout lorsque la nature est prête de faire une crise subite & prompte; car, dans ce moment, le moindre remede donné mal-à-propos est capable de tuer le malade.

Dans le temps de l'excrétion critique, on doit l'aider doucement, sans violence, par de légers diurétiques, si elle se fait par les urines; par de légers diaphorétiques, si c'est par les sueurs: si elle se fait par une diarrhée, on donne quelques légers minoratifs, & ainsi des autres, toujours en agissant avec modération.

Quand le malade entre dans la convalescence, on lui fait prendre deux ou trois purgatifs modérés pour évacuer les matieres qui pourroient être restées; ensuite on le remet insensiblement à son régime ordinaire, auquel on ajoute l'usage de quelques stomachiques, de quelques toniques légers, pour remédier au trop grand relâchement que la maladie a produit. Nous allons finir cet article, déjà trop long, par quelques préceptes relatifs à l'administration des médicaments dans les maladies aiguës.

De la Saignée. Quels sont les cas où la saignée convient? Dans quel temps de la maladie doit-on la pratiquer? Quelle est la quantité de sang qu'il faut évacuer? Enfin, dans quel endroit la saignée doit-elle être faite? Ce sont là les principales questions de pratique sur la saignée, auxquelles nous allons répondre en peu de mots.

1°. La saignée est indiquée toutes les fois qu'il y a pléthore, soit générale, soit particuliere, (*voyez* PLÉTHORE.) Les maladies inflammatoires sont presque les seules où la saignée soit réellement indiquée, de même que dans toutes celles qui sont compliquées avec une vraie inflammation. En général, dans toutes les maladies aiguës, lorsque le sujet est pléthorique, d'un tempérament sanguin, ou bilioso-sanguin, la saignée convient & produit des très-bons effets; elle ôte une partie de la cause matérielle de la maladie: elle donne plus de jeu aux solides, elle en diminue la tension & l'irritation; enfin elle rend le travail de la nature plus libre & moins orageux.

2°. Le temps de la saignée, dans les maladies aiguës, doit être celui de la crudité ou de l'irritation: par conséquent on doit saigner dans les premiers jours de la

maladie, quand tous les ſymptomes augmentent plutôt qu'ils ne diminuent. Le temps d'irritation eſt plus ou moins long ; auſſi le temps de ſaigner n'eſt point borné par les jours de la maladie, mais par les ſignes de coction ou de criſe ; car ſi-tôt qu'on apperçoit quelques ſignes de coction ou d'une criſe prochaine, il faut s'abſtenir de ſaigner, parce qu'alors on troubleroit l'ouvrage de la nature. Mais ſi la maladie, après avoir donné quelques ſignes de coction ou d'évacuation critique, recommence de nouveau, *recrudeſcit*, c'eſt-à-dire, que tous les ſignes de coction ayant diſparu, tous les ſymptomes de crudité reparoiſſent, alors on doit conſidérer la maladie comme commençante, & ſaigner hardiment ſi les forces du malade le permettent, & ſi la nature de la maladie le demande, fût-ce au douzieme jour de la maladie.

3°. La quantité de ſang qu'on tire doit être relative à la pléthore du malade, à ſes forces réelles, à la vigueur de la maladie. On la réitérera plus ou moins, ſelon que les circonſtances le demanderont. En général chez les perſonnes d'un tempérament robuſte, vigoureux & bilieux, il faut commencer par une ſaignée copieuſe, de trois ou quatre poëlettes de ſang, en faiſant une large ouverture. Les tempéraments délicats & foibles doivent être ménagés, lorſque la ſaignée leur eſt néceſſaire : on doit la faire moins copieuſe, de deux poëlettes tout au plus, ayant ſoin que l'ouverture de la veine ſoit plus petite, & que le ſang ne ſorte pas avec trop de vélocité. On ſubſtitue quelquefois, chez ces perſonnes délicates, à la ſaignée faite avec la lancette, une évacuation ſanguine produite par les ventouſes ſcarifiées, ou l'application des ſang-ſues : par ces moyens, on ne riſque pas de produire un affaiſſement toujours très-dangereux, en tant qu'il diminue trop les forces, & qu'il rend par-là la nature inepte & incapable de cuire & d'expulſer la matiere morbifique.

4°. Sans entrer ici dans de grands détails ſur la révulſion & la dérivation, nous nous contenterons de dire que l'on doit ſaigner du bras dans la pléthore générale, & les maladies aiguës inflammatoires générales ; que, lorſque la pléthore eſt particuliere, & l'inflammation locale, on doit préférer certains endroits, eu égard à

la partie affectée. Par exemple, dans toutes les maladies inflammatoires internes de la tête, on doit saigner plutôt à la jugulaire & au pied, ce qu'il convient aussi de faire dans les maladies où il n'y a qu'une simple congestion sanguine, sans inflammation. Dans les inflammations de la poitrine, les pleurésies, les esquinancies, les fluxions de poitrine, on saigne du bras, & quelquefois du pied. Dans celles du bas-ventre, & de la matrice, on ne doit point saigner du pied, mais seulement du bras, à moins que, dans les maladies des femmes, les regles ne pouvant avoir lieu par défaut de pléthore locale, ou étant supprimées sans qu'il y ait inflammation de la matrice, alors la saignée du pied est préférable à toute autre. Dans les inflammations locales externes, on doit saigner le plus près qu'il est possible de la partie affectée, & préférer, en ce cas, l'application des sang-sues ou les ventouses scarifiées à tout autre moyen.

Il ne faut point être excessif dans l'administration de ce remede. Il ne faut ni trop saigner, ni trop peu.

On ne doit point prétendre étouffer les maladies par la saignée : il suffit de faire ensorte que les forces de la nature n'aient ni trop d'activité, ni trop de langueur.

Quant aux regles particulieres à observer dans les différentes maladies, voyez-les chacune en son lieu, dans les articles particuliers.

Des Emétiques & des Purgatifs. Faut-il donner l'émétique au commencement des maladies aiguës ? Faut-il purger, & quand doit-on le faire ? Ce sont des questions importantes qui demandent quelques réflexions.

Dans les maladies aiguës qui dépendent de la saburre des premieres voies, dans celles qui sont compliquées avec cette même saburre, & dans les maladies aiguës qui ont pour cause la diminution ou la suppression de l'insensible transpiration, on doit donner l'émétique au commencement, le plutôt qu'on le peut. Quand la maladie est saburrale, il en ôte la cause, & la guérit tout de suite : quand elle est compliquée, il ôte la complication ; il rend la maladie moins aiguë : sa marche devient plus réguliere, & les forces de la nature se distribuent avec plus d'égalité. Lorsque la maladie dépend de l'insensible transpiration diminuée ou

ſupprimée, rien de meilleur que l'émétique pour la rétablir; car un de ſes effets principaux eſt de paſſer à la peau. On s'en abſtient, lorſqu'il y a inflammation à l'eſtomac & aux inteſtins, lorſque les perſonnes ont la poitrine très-foible & très-délicate, qu'elles ont craché le ſang, & dans les maladies purement inflammatoires.

Les purgatifs ne ſont pas d'un uſage ſi fréquent, au commencement des maladies aiguës, que l'émétique: cependant, dans les maladies dépendantes de mauvaiſes humeurs amaſſées dans les premieres voies, il eſt très-ſouvent à propos de donner un purgatif le même jour qu'on a donné l'émétique, ou le ſurlendemain. Dans les maladies aiguës putrides, & qui ne ſont point régulieres; c'eſt-à-dire, où l'on n'obſerve pas exactement les trois temps que nous avons rapportés ci-deſſus, on purge dans tous les temps de la maladie, parce que la dépuration des humeurs ſe faiſant par les inteſtins, on doit évacuer les matieres à meſure qu'elles s'amaſſent. Dans les maladies où il y a une véritable coction, telles ſont les maladies inflammatoires, on ne doit point purger pendant que la coction ſe fait, crainte de la troubler: on ne doit le faire que lorſque l'évacuation de la matiere morbifique ſe fait par les inteſtins; alors, pour aider la nature, on preſcrit de légers minoratifs, qui agiſſent doucement & ſans trouble. Dans les maladies aiguës de la poitrine, qui ſe terminent par les crachats, on ne doit pas purger pendant qu'ils ont lieu, afin de ne pas les ſupprimer. On purge encore dans la convaleſcence, plus ou moins, eu égard à la maladie & à l'état du malade, pour évacuer les reſtes de la matiere morbifique, & les crudités occaſionnées par les mauvaiſes digeſtions.

Des Cordiaux. Il n'y a qu'un ſeul cas où les cordiaux conviennent dans les maladies aiguës; c'eſt lorſque les forces manquent réellement, que le malade étant d'un tempérament lâche, & ayant des humeurs épaiſſes & viſqueuſes, les ſolides ont beſoin d'un aiguillon qui les excite à l'action; alors on donne des cordiaux, c'eſt-à-dire, des ſubſtances aromatiques & ſpiritueuſes, qui conſtituent la claſſe des cordiaux proprement dits. Quand la nature eſt trop foible par un vrai défaut de force, (car elle peut ne l'être qu'en appa-

rence ; lorſque les obſtacles s'oppoſent à ſon action , dans ce dernier cas, les vrais cordiaux ſont ceux qui enlevent les obſtacles : s'ils viennent du ſang , on preſcrit la ſaignée ; ſi ce ſont des crudités dans les premieres voies, on donne l'émétique & les purgatifs) , on donne des médicaments doucement irritants & légérement échauffants , afin de ranimer les forces. Il eſt un autre cas où l'on peut encore les donner , mais avec modération ; c'eſt dans la convaleſcence qui eſt preſque toujours accompagnée d'une diminution réelle des forces.

De l'Opium, & ſes Préparations. L'opium convient-il dans les maladies aiguës ? On ne peut preſque point donner de regles générales ſur ſon uſage , parce que ce remede demande beaucoup de prudence & d'habileté. En général , l'opium convient toutes les fois que la maladie eſt compliquée avec une affection ſpaſmodique , indépendante de la maladie , comme vapeurs , tenſion nerveuſe , &c. Mais il faut s'en abſtenir même quand cette complication a lieu , lorſque la maladie préſente des ſignes de coction & d'évacuation critique ; car, dans ce cas, il deviendroit très-dangereux, en tant qu'il ſupprime preſque toutes les excrétions , dans le temps de crudité ou d'irritation , & lorſque cette derniere eſt augmentée par un déſordre dans l'action nerveuſe , capable de produire des ſymptomes très-violents : on peut en faire uſage , en conſultant les articles de ce Dictionnaire , relatifs aux cas particuliers dont il s'agit.

Des Diaphorétiques & Sudorifiques. Quand les perſonnes attaquées d'une maladie aiguë ſont d'un tempérament robuſte & vigoureux , que les forces ſont plus que ſuffiſantes , il faut s'abſtenir totalement de ces remedes ; car , en voulant forcer la nature , on la dérange ; & il arrive par-là très-ſouvent qu'on rend une maladie maligne , de bénigne qu'elle étoit. Il n'y a qu'un cas où les ſudorifiques un peu actifs peuvent convenir ; c'eſt dans l'invaſion d'une fievre catarrhale : il eſt aſſez ordinaire de voir chez les payſans de la campagne, que des échauffants , des diaphorétiques, des cordiaux , adminiſtrés tout au commencement d'une maladie produite par une ſuppreſſion de tranſpiration , la rétabliſſent tout de ſuite ; ce qui empêche très-ſouvent la maladie d'aller plus loin.

Des Véficatoires. En général, on peut appliquer les cantharides, lorfque, dans une maladie aiguë, on voit qu'après quelques fignes de coction, les forces s'affoibliffent confidérablement, que le malade eft d'un tempérament lâche & phlegmatique. Dans les maladies inflammatoires accompagnées de laxité, d'affaiffement de forces au commencement du temps de la coction, on peut les appliquer avec beaucoup de fuccès. On doit s'en abftenir dans les fievres putrides, fur-tout celles qui arrivent chez un tempérament fanguin, bilieux & mélancolique, à moins que la putridité ne foit entretenue par la laxité des folides & l'épaiffiffement des humeurs. Quant aux regles particulieres, *voyez* les différents articles de ce Dictionnaire.

Des Récidives. Il arrive affez fouvent dans les maladies aiguës des récidives occafionnées ou par des reftes de matiere morbifique qui n'ont point été évacués, ou par des fautes dans le régime lorfqu'on mange trop, & plus que les forces de l'eftomac ne peuvent digérer; alors il s'amaffe des crudités qui renouvellent la maladie, ou qui en produifent une autre. Dans les deux cas, les récidives doivent être traitées comme une nouvelle maladie aiguë; mais il faut être plus modéré fur la faignée, à caufe de l'affoibliffement des forces, occafionné par la maladie antérieure. *Voyez* MALADIES CHRONIQUES.

MALADIES DES ARTISANS. Les pauvres font fujets à une infinité de maladies qui femblent, pour la plupart, avoir des caracteres différents de celles du commun des hommes, & qui, par conféquent, exigent un traitement particulier. Cette partie du genre-humain qui eft la plus à plaindre, & qui eft livrée aux travaux les plus pénibles, mérite une confolation particuliere, & exige que l'on faffe une férieufe attention aux maux qui l'affligent.

La plupart des pauvres, qui tirent leur fubfiftance des différents travaux auxquels ils fe livrent, y trouvent fouvent les maux les plus funeftes.

Il eft, par conféquent, très-avantageux pour ces ames charitables, qui cherchent à foulager les malheureux dans leurs peines, de leur procurer tous les fecours néceffaires pour pouvoir opérer ces œuvres pieufes, auxquelles elles fe font deftinées.

Comme les pauvres artiſans ſont, en général, fort à l'étroit du côté de la fortune, nous aurons l'attention de ne preſcrire dans leurs maux que des remedes dont l'acquiſition ſoit facile & peu coûteuſe, & qui, pour la plupart, ne les troubleront point dans les travaux ordinaires, autant qu'il ſera poſſible de le faire.

Il n'eſt point d'artiſans qui ne ſoient ſujets à des maladies particulieres, qui dépendent preſque toutes du genre de vie & de la nature de la profeſſion qu'ils exercent. Nous tâcherons d'approprier le traitement à chaque eſpece d'homme & de maladie,

Maladies des Amidonniers.

Tout le monde ſait que les Amidonniers pêtriſſent le bled avec les pieds, après l'avoir fait macérer dans des vaiſſeaux de marbre ou de bois, remplis d'eau, pour enſuite en tirer la pâte que l'on fait ſécher au ſoleil. Sans cette maniere d'exécuter leurs travaux, il n'eſt pas douteux qu'ils ſeroient expoſés à des maux bien plus grands, ſur-tout s'ils ſe ſervoient de l'uſage des mains. Cependant, de cette maſſe battue, il s'éleve une vapeur d'un goût fade, tirant ſur l'aigre; c'eſt l'impreſſion de cet acide qui occaſionne à ceux qui pêtriſſent l'amidon, des oppreſſions, des toux ſi étranges, qu'ils ſont, la plupart du temps, obligés d'interrompre leurs travaux, pour ne pas étouffer ſur le champ. Ils ſont également ſujets à des maux de tête, des aſthmes & à des toux convulſives, à meſure que cette vapeur acide s'éleve avec plus ou moins de force, & qu'elle eſt plus ou moins âcre & irritante.

Pour éviter ces ſortes de maladies, les Amidonniers devroient travailler dans des lieux très-ſpacieux, dans leſquels on devroit pratiquer un courant d'air continuel, qui chaſsât ſans ceſſe cette vapeur acide, à meſure qu'elle s'éleveroit. On pourroit, par exemple, pratiquer, au haut de l'endroit où ils travaillent, une fenêtre qui répondît à quelqu'autre fenêtre, ou porte, d'un côté oppoſé : on ouvriroit en même temps l'une & l'autre iſſue, afin d'attirer l'air en abondance.

Une autre précaution que ces ouvriers pourroient prendre, ce ſeroit de ſe mettre autour du çou une eſ-

pece d'entonnoir de papier, dont le côté le plus large fût tourné vers la tête : par ce moyen, la direction de la vapeur se trouveroit brisée, & ils éviteroient cette évaporation subite & directe de la matiere âcre de l'amidon.

Quand, malgré toutes ces précautions, le mal les surprend, il faut d'abord leur frotter les narines avec de l'eau thériacale, de l'eau de Luce, du sel ammoniac, qui détruisent sur le champ l'activité de cette matiere acide : immédiatement après, on leur fera prendre de l'huile d'amandes douces, par cuillerées, jusqu'à ce que la toux & les efforts soient un peu calmés ; on pourra aussi leur faire prendre le looch suivant :

Prenez, *Douze Amandes douces pelées.*

Battez-les dans un mortier, en y ajoutant par degré

D'Eau commune, quatre onces.
De Gomme Arabique, un scrupule.
De Magnésie en poudre, un gros.

Ajoutez ensuite

De Syrop de Guimauve,
De Diacode, de chaque demi-once.
D'huile de Noix, une once.

Mêlez le tout ensemble, en remuant exactement, pour faire un looch que vous donnerez par cuillerées, jusqu'à ce que les symptomes ci-dessus soient appaisés.

Pour boisson, on leur fera une émulsion avec une douzaine d'amandes pelées & battues dans un mortier, sur lesquelles on versera une chopine d'eau de guimauve ; on passera le tout, & on y ajoutera un peu de sucre candi.

Quelquefois on se contentera de faire prendre au malade un bon verre de vin, & de lui donner tous les soirs un demi-gros de thériaque, sur-tout lorsque le mal n'est pas si grave ; car, quand les symptomes sont violents, il faut absolument avoir recours à une saignée, pour diminuer l'effort de la toux, & calmer sa violence.

On les purgera toutes par un lavement, avec le remede suivant :

Prenez, *De Miel mercurial, deux onces.*
De Diaphœnic,
De Diaprun, de chaque une once.

Faites fondre dans une chopine d'eau.

On leur donnera aussi dix-huit grains d'ipécacuanha :

s'ils ont la langue chargée & quelques nausées ou envies de vomir, on recommencera ensuite le lavement comme ci-dessus.

Immédiatement après, on fera prendre au malade du sirop anti-scorbutique, avec de l'eau & du vin anti-scorbutique, décrit à l'article SCORBUT. On pourra faire aussi des pilules pour terminer la guérison, & pour achever de détruire l'acide répandu dans le sang. Telles sont les suivantes :

Prenez, *De Savon d'Alicante, deux gros.*
De Safran de Mars apéritif, demi-gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, deux scrupules,
Avec suffisante quantité de Sirop d'Absinthe.

Faites des pilules du poids de six grains. Le malade en prendra quatre à la fois, trois fois par jour.

Maladies des Baigneurs.

Les baigneurs & les étuvistes sont obligés, par état, d'être renfermés dans des lieux chauds & humides, & de respirer un air étouffant, privé d'une partie de son ressort, chargé de la vapeur d'haleine & de la transpiration de gens souvent mal-sains, qui s'y trouvent ; ce qui les expose à des maladies qu'ils ne peuvent éviter.

Les baigneurs sont sujets à des étouffements qui sont quelquefois si forts, qu'ils sont obligés de sortir pour respirer, sans quoi ils étoufferoient.

Quand ces étouffements & ces difficultés de respirer sont si considérables qu'ils perdent connoissance, il faut les transporter sur le champ hors de la chambre, leur desserrer leur col & leurs habits, leur faire respirer des odeurs vives, leur frotter les bras, les mains & les pieds avec des flanelles, & tâcher de ranimer la circulation, en leur faisant avaler quelques cuillerées d'eau des Carmes dans de l'eau, ou un petit verre d'eau-de-vie ; on leur donnera ensuite le lavement suivant :

Prenez, *De Diaphœnic, une once.*
De Crystal minéral, deux gros.
De Vin émétique trouble, une once.

Faites fondre le tout dans une suffisante quantité d'eau pour un lavement que l'on renouvellera, de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que la poitrine paroisse totalement dégagée.

Pour éviter ces attaques, les baigneurs auront l'attention, aussi-tôt qu'ils se sentiront oppressés, de sortir des étuves, pour respirer, afin de ne pas tomber dans des états si fâcheux.

Comme les bains se prennent quelquefois pour des maux & des ulceres contagieux, les étuvistes & les baigneurs auront grand soin de ne pas respirer de trop près la vapeur des eaux où sont plongés les malades, ni les exhalaisons qui sortent de leurs corps; après qu'ils auront touché au malade, ils se frotteront les mains avec du vinaigre, & ils respireront de l'essence de jasmin : ils pourront même se frotter le visage & les narines avec du vinaigre des quatre voleurs, décrit à l'article PRÉSERVATIF.

Ce que nous disons ici au sujet des bains chauds, doit aussi avoir son application à l'égard des bains froids. On doit être attentif, quand on sort des étuves qui sont très-chaudes, à ne point entrer subitement dans les lieux où sont les bains froids, ni d'y plonger les mains, sans avoir auparavant pris la précaution de s'accoutumer à la température de l'air de la chambre.

Maladies des Bateliers, des Pêcheurs, des Jardiniers & de ceux qui conduisent les Trains de bois.

Toutes ces especes de gens sont, comme on le voit, exposés à vivre dans un air humide & froid, qui les morfond continuellement, joint à ce qu'ils sont obligés souvent d'avoir les mains, les pieds & quelquefois tout le corps dans l'eau. Delà la transpiration se supprime, la circulation s'arrête dans les différentes parties du corps; ce qui produit des demangeaisons, des dartres, des érésipelles, des pleurésies, des catarrhes, des rhumatismes, des toux, des maux de côté, qui sont les maladies les plus communes, dont sont attaqués ceux qui habitent les lieux humides & froids.

C'est à la transpiration arrêtée qu'on doit attribuer la cause immédiate de ces maladies, & c'est le froid qui en est la cause éloignée.

Les premieres précautions que doivent prendre ces

ſortes de gens, c'eſt de ſe tenir ſuffiſamment vêtus, autant que leur faculté le permet, de ſe pourvoir de bottes ou bottines, pour marcher dans l'eau, dans un cas de néceſſité.

2°. Ils doivent avoir toujours dans leurs poches un mélange d'eau & d'eau-de-vie, c'eſt-à-dire, un poiſſon d'eau-de-vie ſur une pinte d'eau; &, auſſi-tôt qu'ils ſe ſentent ſaiſis de quelque froid, ils doivent y avoir recours, & en boire un grand coup : par ce moyen, ils empêcheront la tranſpiration de ſe ſupprimer; ils donneront de la fluidité à leur ſang, qui le fera circuler, & ils éviteront bien des attaques de rhume, de catarrhe & de fluxion.

3°. Il eſt à propos qu'ils fument du tabac, pour changer la qualité mal-faiſante de l'atmoſphere qui les environne, pour remplir leurs poumons d'une vapeur chaude & calmante, qui les préſerve d'une irritation qui les menace, & le ſang du ralentiſſement où il peut tomber par l'inſpiration d'un air froid & humide. Si la néceſſité de la manœuvre dans leur bateau, ou ſur les trains de bois, leur ôte la facilité de fumer du tabac, ils peuvent y ſuppléer par le tabac pris par le nez ou mâché.

4°. Ce qu'il faut encore qu'ils obſervent, c'eſt qu'ils ne doivent jamais boire froid, ſoit en travaillant, ſoit en finiſſant leurs travaux; de ſorte qu'il eſt plus sûr, en pareil cas, de boire un bon verre de vin ou un verre d'eau-de-vie avec de l'eau, pour ſe préſerver des catarrhes & des rhumes.

La principale précaution que devroient prendre ces eſpeces d'ouvriers, ce ſeroit de porter ſur leur dos un ſurtout ou une eſpece de capote de toile cirée, qui leur couvriroit la nuque, les épaules, & tout du long de l'épine du dos, afin que ces pauvres gens ne fuſſent pas mouillés à chaque inſtant du jour. Au ſortir de leurs travaux, ils quitteroient cet habillement, ils s'eſſuieroient en changeant de linge, ou ſimplement en ſe faiſant ſécher dans leur lit ou auprès du feu.

A l'égard des rhumes, fluxions de poitrine, catarrhes, toux, & autres maux qui ſurviennent à ces ſortes de gens, ils n'exigent point un traitement différent. *Voyez ce que nous avons dit à chacun de ces articles en particulier.*

Maladie des Blanchisseuses.

Les lavandieres, les lessiveuses, les blanchisseuses, comme on le sait, ont presque toujours les pieds, les mains & les jambes dans l'eau froide, dans les rivieres souvent bourbeuses & mal-saines.

Il n'en faut pas davantage pour supprimer la transpiration, pour arrêter les regles, & exposer ces femmes malheureuses aux suppressions, aux pâles-couleurs, à la cachexie & aux enflures des jambes.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le séjour continuel qu'elles font dans l'eau, fait une impression si vive sur les solides, qu'il en détruit la texture, les rend paresseux & incapables de ressort : c'est pourquoi ces sortes de femmes sont sujettes aux œdemes, à la leucophlegmatie & à l'hydropisie.

Les femmes qui font la lessive ne sont point exemptes des maux que contractent les blanchisseuses qui lavent le gros linge à la riviere : elles sont de plus sujettes à d'autres incommodités. La plupart ont des maux de tête continuels, occasionnés par la vapeur de la lessive bouillante, dans laquelle elles plongent continuellement les mains, & qu'elles ont toujours sous les yeux & sous le nez ; vapeurs qui deviennent très-dangereuses, lorsqu'elles y mêlent ou substituent la chaux à la cendre ; aussi sont-elles exposées aux oppressions d'asthme & aux étouffements.

Les blanchisseuses de menu linge ont, pour leur part, à essuyer des gersures sur les mains, les poignets ou les bras, lesquelles sont plus ou moins dartreuses, éréſipélateuses & inflammatoires. Delà naissent de fâcheuses fievres, & des douleurs si vives dans les parties malades, que ces femmes sont obligées quelquefois de discontinuer le blanchissage.

Les lessiveuses éviteront leurs maladies, en s'exposant le moins qu'elles pourront à la vapeur de leur lessive, & en se garantissant le nez & la bouche par le moyen d'un entonnoir de papier, en ne mettant point de chaux dans leur lessive, & en se lavant souvent le visage & les yeux avec de l'eau.

A l'égard de celles qui ont les mains gersées, il ne

faut jamais appliquer deſſus rien de gras, comme pommade, huile d'amandes douces, ou autre choſe ſemblable. L'eau d'orge mondé ſuffit toute ſeule pour laver les gerſures & les boutons enflammés. Quand les douleurs ſont vives, on peut les étuver avec du lait chaud, laiſſant par deſſus un linge mouillé de lait ou d'eau d'orge, ou enduit de crême bien récente. Il faut recommander à ces ſortes de gens d'éviter le vin, les ragoûts épicés & ſalés, & même l'uſage de la viande à ſouper. On pourra avoir recours aux ſaignées, ſi le cas l'exige, & employer les remedes que nous avons indiqués en pareil cas. *Voyez* GERSURE & ENGELURE.

Lorſque ces perſonnes ſeront bien guéries, elles ne reprendront le blanchiſſage qu'en ayant ſoin de ſe laver ſouvent les mains avec de la bonne huile d'olive, ou du beurre bien frais, avant de les mettre dans l'eau.

Quand les blanchiſſeuſes repaſſent leurs linges, il s'éleve une vapeur qui participe du cuivre ou du fer; ce qui peut quelquefois irriter le genre nerveux & l'agacer. Il faut qu'elles évitent de reſpirer cet air le plus qu'elles pourront, & qu'elles ſe frottent le nez avez du vinaigre, le plus ſouvent qu'elles pourront.

Le danger devient encore plus grand, quand elles ſe ſervent de charbon au lieu de braiſe, & qu'elles travaillent dans un endroit étroit & renfermé. Le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant leur poitrine, à meſure qu'une vapeur mal-faiſante la pénetre, cela les expoſe aux maux & aux épuiſements de poitrine. Ainſi elles doivent éviter de ſe ſervir de charbon, ou du moins ouvrir ſouvent les fenêtres & les portes, pour renouveller l'air & le rendre plus ſain. *Voyez* VAPEURS DE CHARBON.

Maladie des Bouchers.

La puanteur qui regne dans les boucheries, doit néceſſairement altérer la qualité de l'air, & le diſpoſer à la pourriture & à la corruption. Le ſang des animaux que l'on égorge, ſe pourrit en très-peu de temps, &, répandant dans l'air des vapeurs cadavéreuſes, produit des gangrenes, des maladies malignes.

C'eſt pourquoi ces ouvriers ſont ſujets aux maux de cœur, aux vomiſſements, aux pertes d'appétit, aux maux de tête & aux oppreſſions.

L'attention que doivent avoir ces ſortes de gens eſt de jetter beaucoup d'eau dans l'endroit où ils tuent leurs bœufs, de tenir continuellement les portes & les fenêtres ouvertes, d'y laiſſer circuler l'air librement, de reſpirer ſouvent du vinaigre des quatre voleurs, de ſe laver les mains & le viſage avec de l'eau fraîche, de prendre ſouvent l'air au dehors, & de ne point reſter dans leurs boucheries, quand ils ont fini leur ouvrage. Voici une boiſſon dont les bouchers peuvent faire uſage dans les dégoûts & maux de cœur, auxquels ils ſont expoſés.

Prenez, *De Racines d'Impératoire,*
De Galanga, ratiſſées & coupées menu, de chaque une once.
De Myrrhe, un gros.
De Saffran, demi-gros.
De Quinquina, deux gros.
D'Encens mâle, un gros.
De cannelle concaſſée, deux gros.

Faites infuſer le tout chaudement dans deux pintes de vin blanc ſur des cendres chaudes. Paſſez la liqueur, pour en prendre un petit verre dans le beſoin.

Comme les bouchers ſe trouvent continuellement dans la vapeur du ſang des animaux nouvellement tués, ils reçoivent par les pores abſorbants des ſucs extrêmement nourriſſants, qui augmentent la plénitude de leur ſang, & les tient preſque toujours dans un état de pléthore habituelle; auſſi voit-on preſque toujours que ces gens ſont forts & robuſtes, qu'ils ont de gros membres & un embonpoint conſidérable: ils ſont auſſi ſujets à l'apoplexie, au coup de ſang, aux hémorrhagies & aux étouffements.

On évitera ces inconvénients, en les ſaignant de temps à autre, en leur faiſant boire beaucoup de petit-lait ou d'eau de chiendent, en leur faiſant prendre des lavements, & en les purgeant deux ou trois fois par an.

Maladies des Boulangers.

Les boulangers, qui rempliſſent une des profeſſions les plus utiles à la vie, ſont ſujets à de grands inconvénients. Ils paſſent d'abord la nuit à faire le pain: ce dérangement dans leur vie les expoſe aux maux qui ſuivent

vent le défaut de tranſpiration. L'habitude continuelle où ils ſont de s'expoſer à la chaleur de leur four, & de reſpirer enſuite un air froid, leur occaſionne des fluxions de poitrine, des pleuréſies, des rhumes, &c.

La quantité prodigieuſe de farine qu'ils avalent, ne peut manquer de gêner leur reſpiration, & de produire beaucoup d'affections de poumon.

Leurs yeux expoſés, à chaque inſtant, à recevoir des impreſſions mal-faiſantes des flammes & du feu; & de la pouſſiere farineuſe qui voltige, les rend chaſſieux.

Ils doivent donc éviter, autant qu'ils peuvent, les variations ſubites de chaud & de froid, auxquelles ils ſont expoſés. La nuit; comme ils ſont tout nus, ils ne doivent point s'expoſer à la fenêtre ni à la porte : autrement ils riſquent de ſupprimer la tranſpiration; ce qui eſt d'autant plus dangereux, qu'ils ſont plus échauffés par la chaleur du lieu où ils ſont. Ils feroient bien auſſi de ſe couvrir la tête avec un mouchoir, pour éviter l'ardeur de la flamme, & l'impreſſion de la poudre farineuſe qui eſt répandue dans l'air. Ils auront en même temps la précaution de ſe laver le viſage avec de l'eau, de ſe gargariſer avec de l'eau & du vinaigre, & de ſe nettoyer les yeux avec moitié eau-roſe & moitié eau de plantain.

La grande chaleur dans laquelle les boulangers ſont obligés de vivre, diſpoſe leur ſang à la diſſolution, & les rend ſujets au ſcorbut, à une eſpece de cachexie, de langueur & de conſomption. Ils éviteroient tous ces inconvénients, ſi, après avoir fait ce qui eſt de leur miniſtere, ils prenoient les précautions que nous venons de dire; ſi d'ailleurs ils avoient ſoin de reſpirer un air pur & ſerein, une demi-heure avant de ſe coucher; s'ils évitoient, pendant la nuit, de boire des liqueurs ſpiritueuſes, comme de l'eau-de-vie, & s'ils faiſoient uſage, pour boiſſon, d'un peu de vin dans beaucoup d'eau. Leurs maladies ſe traitent à peu près comme les autres, excepté qu'on doit être plus ſevére ſur les ſaignées & les boiſſons, parce qu'ils ſont trop épuiſés pour pouvoir les bien ſoutenir.

La maladie la plus grave & la plus fâcheuſe à laquelle les boulangers ſont expoſés, c'eſt celle occaſionnée par la vapeur du charbon. Comme ces ſortes de gens ont coutume d'éteindre leurs charbons pour en faire de la

braiſe qu'ils vendent enſuite à différents particuliers, ils ſont obligés de mettre leurs charbons ſous des cloches à la cave. Quand ces hommes malheureux vont enſuite dans ces lieux pour chercher leur braiſe, ſouvent la vapeur les ſaiſit & les ſuffoque; ils tombent évanouis & perdent connoiſſance : l'air qui a perdu tout ſon reſſort, & qui eſt chargé de la partie mal-faiſante du charbon, ſaiſit ſi vivement la reſpiration, qu'il intercepte & arrête ſubitement toutes les fonctions.

Le premier ſoin qu'on doit prendre, quand ces pauvres malheureux ſont tombés dans cet état, eſt de les tranſporter d'abord dans un air pur, & de leur faire reſpirer de la fumée de tabac, de leur donner ſur le champ un bon verre d'eau-de-vie, s'ils peuvent l'avaler, & un lavement de tabac. On leur fera, en même temps, des frictions ſur tout le corps avec une flanelle trempée dans de l'eſprit-de-vin; on les pincera, on leur arrachera les poils, on excitera la circulation de toutes les manieres : quand elle ſera parfaitement rétablie, on leur donnera un verre de vin avec un peu de girofle & de muſcade; après quoi, s'ils ne ſont pas entiérement rétablis, on pourra les ſaigner au bras, leur donner des boiſſons abondantes & des lavements, & ſur-tout de l'opium ou des gouttes anodines. Un moyen ſûr pour éviter ces ſortes d'accidents, c'eſt, en deſcendant dans la cave, d'y jetter du papier enflammé; s'il brûle tout-à-fait, on n'a rien à riſquer de la vapeur : quand il s'éteint, il ne faut point entrer dans la cave; & il faut ſe conduire de la maniere qui ſuit. On prend une botte de paille que l'on met à la porte de la cave ou ſur les marches de l'eſcalier : on y met le feu; cette paille embraſée ſert de ventouſe, & attire avec force l'air extérieur, & le fait deſcendre dans la cave : on a en même temps ſoin d'ouvrir le ſoupirail de la cave, afin de donner à l'air un libre cours; après quoi, on jette encore du papier enflammé dans la cave, & l'on voit s'il ſe conſume; ſinon on recommence encore la même choſe que ci-deſſus, juſqu'à ce que l'air de la cave ſoit entiérement renouvellé. Par ce moyen, les boulangers éviteront les accidents fâcheux auxquels ils ſont tous les jours expoſés.

Maladies des Brasseurs.

Tout le monde sait que les liqueurs qui fermentent, comme le vin, la biere; le cidre, détruisent en partie l'élasticité de l'air, & répandent une odeur très-malfaisante : l'orge & le houblon, lorsqu'ils sont préparés pour faire la biere, se trouvent en état, par leur vapeur, de nuire extrêmement aux personnes qui entreroient imprudemment dans les celliers.

Ce qu'on peut conseiller de meilleur à ces sortes de gens, c'est d'ouvrir de temps en temps les portes du cellier, & de les pratiquer de façon qu'il puisse y avoir un courant d'air, pour éviter ces sortes d'accidents. Les brasseurs auront soin de plus de se frotter les narines avec du vinaigre des quatre voleurs, du castoréum ou de l'esprit de sel ammoniac, avant de descendre dans leur cellier.

Les autres maladies auxquelles sont sujets les brasseurs, sont les ivresses, les maux de cœur, les aigreurs, occasionnées par l'usage qu'ils font de la biere nouvelle. Pour éviter ces maux, ils doivent n'en boire que sobrement, ou coupée avec de l'eau; faire usage de temps en temps, du café, & sur-tout dans l'accès de leur ivresse; car cette liqueur fouette le sang, l'anime, & tire le corps de l'assoupissement.

Maladies des Cabaretiers.

Les vapeurs malignes, qui sortent des liqueurs qui fermentent, sont fort à craindre; celles qui ont déjà fermenté sont aussi quelquefois très-nuisibles : c'est pour cela que les cabaretiers, quand ils descendent dans leur cave, doivent prendre les mêmes précautions que les brasseurs, & doivent faire construire des endroits vastes & aérés, pour y placer leur vin; car, quand ils restent long-temps dans leur cave, ils risquent de tomber en ivresse, tant l'odeur est vive & forte : c'est sur-tout l'odeur du vin nouveau, qui est la plus à craindre, & celle qui porte le plus de préjudice à la machine.

On remédie à cet état, en prenant l'air, en se mettant à l'usage d'une infusion légere de café, en faisant faire des frictions sur tout le corps avec une flanelle, en faisant bassiner son lit, & se couchant, pour tâcher d'exciter les sueurs.

Les autres maladies des cabaretiers viennent de l'altération qu'ils donnent à leur vin, quand ils sont accommodés avec la litharge, la céruse, ou avec les eaux-de-vie, la fiente de pigeon, ce qui donne la colique des peintres ou des plombiers.

Il est vrai que les cabaretiers, qui font ces sortes de manœuvres criminelles, ont grand soin de ne point s'y exposer eux-mêmes; mais, quand cela leur arrive par mégarde, le traitement n'est point différent de celui que nous avons indiqué à l'article Colique des Peintres.

Maladies des Canonniers.

Les canonniers, ou ceux qui forgent les canons & les battent, sont à peu près dans le cas des chauderonniers: le bruit continuel qu'ils font, excite sur eux des impressions si vives, qu'il dérange chez eux l'organe de l'ouïe, & qu'il les rend sourds de très-bonne heure; joint à ce qu'il s'éleve des parties métalliques qui voltigent dans l'air qu'ils respirent, & qui leur occasionnent des asthmes, des tremblements, des étouffements, des coliques. On peut suivre le même traitement que pour les maladies des chauderonniers. Ils auront seulement l'attention de garnir leurs oreilles d'un peu de coton pour briser la force des sons; & ils y insinueront tous les jours un peu d'huile de lis ou d'huile de laurier, pour donner un peu de force à la membrane du tambour, qui doit être fatiguée par le bruit continuel. A l'égard des autres maladies, elles n'exigent pas un traitement différent de celui que nous avons tracé dans le cours de cet ouvrage.

Maladies des Carriers.

Les ouvriers qui sont obligés de travailler dans les carrieres, & qui respirent un air lourd & grossier, qui n'est point renouvellé, sont exposés à des infirmités très-dangereuses. On doit se représenter aisément le contraste qui doit arriver, quand, après avoir respiré un air pur & serein, on se trouve tout d'un coup transporté dans un air sans ressort. Quelle différence de poids sur leur peau & sur leur corps! Aussi ces sortes d'ouvriers sont-ils sujets aux asthmes, à la cachexie; & ils

périssent ordinairement à quarante-cinq ou cinquante ans ; car on a remarqué, en général, que ceux qui sont obligés de travailler sous terre pour y faire leur profession, périssent de très-bonne heure.

Pour prévenir les maux dont ces pauvres gens sont menacés, ils se muniront, en descendant, d'un petit sachet pendu à leur cou, dans lequel on aura renfermé une gousse ou deux d'ail, pilées avec un peu de camphre : ils se frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ou quelque vin aromatique. L'usage du tabac en fumée, ou par le nez, est encore un préservatif fort utile dans ces lieux souterreins.

Si, en sortant, ils se trouvoient mal, il faut au plutôt les mettre au lit, leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude, ou d'infusion de petite sauge. On les frottera par tout le corps avec une serviette ; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud ou quelque vin aromatique ; on leur appliquera des ventouses seches ; &, si le cas le requiert, on en viendra même à la saignée, en leur faisant avaler un gros de confection d'hyacinthe, avec vingt-quatre grains de poudre de la Comtesse, dans un verre d'eau de chardon-bénit.

Au reste, ces ouvriers doivent prendre les mêmes précautions que nous avons conseillées aux brasseurs, aux boulangers, de jetter tous les matins de la paille enflammée, avant de descendre, pour n'être point surpris de la vapeur qui s'exhale de ces souterreins.

Ces sortes d'ouvriers sont aussi exposés à tous les maux qui viennent de la transpiration supprimée, comme les rhumes, les catarrhes, les rhumatismes : ces maladies n'exigent point un traitement différent de celui que nous avons tracé à chaque article en particulier.

Maladies des Chandeliers.

Ce métier, quoiqu'utile à la vie, est sujet à bien des inconvénients, eu égard à la puanteur & à l'infection qui l'accompagnent. La fonte des graisses ou la préparation des suifs exalent une odeur qui porte au cœur.

Les ouvriers qui travaillent manuellement la chandelle, sont les premiers à en souffrir, parce qu'ils ont à respirer & à avaler ces vapeurs grasses & animales qui

s'élevent des ſuifs qui bouillent dans les vaiſſeaux de cuivre ; c'eſt pourquoi ces ouvriers ſont ſujets aux maux de cœur, aux vomiſſements, aux pertes d'appétit, aux maux de tête & aux oppreſſions.

Les remedes que l'on a trouvés contre les impreſſions du ſuif, ſont les vomitifs préparés, ſur-tout l'oximel ſcillitique, ſans pourtant donner l'excluſion à l'émétique, dont on peut auſſi faire uſage, à la doſe de deux grains en lavage. On fera prendre enſuite le ſuc dépuré de cerfeuil, de chicorée ſauvage, de méliſſe, par cuillerées ; ou l'on fera avaler au malade un demi-gros de thériaque avec le ſuc d'une orange aigre.

Les chandeliers auront l'attention de ſe frotter le nez & les temples, pluſieurs fois par jour, avec du vinaigre des quatre voleurs, & de travailler leur ſuif au grand air.

Maladies des Charrons, Charpentiers & Menuiſiers.

Ces trois profeſſions ſont analogues enſemble : auſſi ſont-elles expoſées aux mêmes maux. Comme ces ouvriers ſont dans un travail continuel, & qu'ils ſont un grand uſage du rabot & de la ſcie, ils ſont ordinairement maigres, ſecs, ſujets aux tremblements, aux clous ou panaris : la vapeur des bois qu'ils travaillent, qui ſont ſouvent colorés, porte dans leurs poumons une difficulté de reſpirer, & une gêne dans la circulation. Comme ils ſont preſque toujours debout, ils ſont expoſés aux maux des jambes, aux enflures des pieds & des parties inférieures : les efforts conſidérables qu'ils ſont quelquefois, leur donnent des varices, des deſcentes.

Ces ouvriers doivent prendre à peu près les mêmes précautions que nous avons indiquées par-tout, c'eſt-à-dire, de reſpirer, autant qu'ils peuvent, l'air libre, de ne point faire d'effort violent, d'éviter l'uſage de l'eau-de-vie & des liqueurs ſpiritueuſes. Leurs maladies, au reſte, ſe traitent à l'ordinaire.

Maladies des Chauderonniers.

Un autre métier de la claſſe de ceux que l'on nomme Sédentaires, c'eſt celui des chauderonniers, qui, étant toujours aſſis dans leurs boutiques, battent continuelle-

ment le cuivre avec un marteau, & font un bruit si considérable, qu'ils s'étourdissent eux-mêmes, & deviennent sourds : ce bruit continuel & trop violent fatigue les membranes du tympan, force le ton de ses fibres, & détruit son élasticité. Il est assez difficile de remédier à cette maladie, parce qu'elle se forme insensiblement, & qu'elle ne se déclare que dans un âge avancé.

Un autre inconvénient plus funeste, auquel ces ouvriers sont sujets, c'est la vapeur du cuivre, qu'ils respirent, qui, s'insinuant par les pores, par la respiration ou par la bouche, pénetre jusques dans les poumons & l'estomac, ce qui leur donne des asthmes, des étouffements, des toux seches. L'huile d'amandes douces, prise par cuillerées, plusieurs fois par jour, l'orgeat, le lait d'amandes en boisson, le lait, le petit-lait, soulagent ces malades; mais, pour peu que leurs corps ou leurs tempéraments soient enclins à la pulmonie, il faut absolument qu'ils quittent le métier.

On a observé que ces sortes d'ouvriers étoient sujets, dans leurs maladies aiguës, à avoir des tintements d'oreille, des bruissements, quelquefois même des surdités Mais, comme ces maux prennent leur origine dans la nature même de leur métier, on doit moins s'en effrayer.

Maladies des Chaux-Fourriers.

La chaux peut occasionner de grands accidents à ceux qui la travaillent. Sa vertu desséchante va à un tel point sur les parties nerveuses, qu'elle donne des tremblements continuels à ces pauvres malheureux. Le poumon se trouvant chargé de cette matiere corrosive, l'asthme & la phtisie surviennent.

Ces sortes d'ouvriers ne peuvent rien faire de mieux que de s'humecter la poitrine avec de la tisane de guimauve, ou de l'eau de fleurs de guimauve avec le sirop de violette. Ils peuvent aussi faire usage, le matin, d'un verre de lait de vache, noyé dans beaucoup d'eau. Le beurre frais, le matin, étendu sur le pain, leur est encore très-utile.

Il faut que ces ouvriers prennent soin de ne point s'exposer à l'air froid, en sortant de leur four, de ne point trop respirer la vapeur de la chaux, & de prendre l'air de temps en temps.

Maladies des Copistes.

Les copiſtes des manuſcrits, qui paſſent leur vie à déchiffrer de vieilles écritures, & qui liſent habituellement d'anciens manuſcrits, ſont expoſés à perdre la vue, par la violente contenſion où ſe trouve jour & nuit les fibres & les membranes des yeux. Ils ſont auſſi expoſés aux cataractes. Ces ſortes de maladies ſont preſqu'incurables. Ils peuvent ſeulement avoir l'attention de ne point trop ſe fatiguer, de faire uſage, de bonne heure, de lunettes qui conſervent, de ſe frotter les yeux, ſoir & matin, avec de l'eau d'euphraiſe, ou avec de l'eau & quelques gouttes d'eau-de-vie. Ces ſortes de perſonnes doivent ſur-tout éviter de travailler à la lumiere; ou, s'ils ſont obligés de le faire, il faut qu'ils ſe ſervent d'un défenſif de taffetas verd, qui briſe les rayons de la lumiere, & les empêche de porter une impreſſion directe ſur les yeux.

Les copiſtes ſont encore expoſés à une autre maladie; c'eſt la paralyſie du bras, & les tremblements dans les mains: la grande habitude dans laquelle ils ſe trouvent d'exercer leurs mains & leurs doigts, relâche conſidérablement les ſolides, détruit leur reſſort, & produit la paralyſie. Il ſuffit pour eux de ſe laver, ſoir & matin, les mains avec du vin rouge, dans lequel on aura fait bouillir des roſes de Provins, ou de ſe frotter avec de l'eau-de-vie de lavande, ſoir & matin. Au reſte, cette maladie vient de fatigue : on y remédie, en prenant du repos, & en n'exerçant plus ſes doigts. Ils peuvent auſſi avoir recours à la pommade ſuivante :

Prenez, *Une chopine de Vin.*
Une livre de Beurre frais non ſalé.

Faites-les bouillir, pendant demi-heure, avec une poignée de ſauge, de romarin & d'hyſſope bien hachés: couvrez bien le vaiſſeau, paſſez enſuite & exprimez fortement le tout par un linge, & mêlez-y un verre d'eau-de-vie. Ce mêlange eſt fort utile dans cette eſpece de paralyſie: on en frottera la partie deux ou trois fois par jour.

Maladie des Cordonniers.

La néceſſité dans laquelle ſont les cordonniers, ſurtout pour femmes, de jaunir ou rougir les talons de leurs

fouliers, les rend fufceptibles des maux auxquels font expofés les peintres & les doreurs. Ils ont des coliques, des paralyfies, des maux de cœur, des maux d'eftomac, qui fe traitent comme la colique des peintres.

La mauvaife odeur des cuirs & des peaux produit un air mal-fain qu'ils refpirent tous les jours, & qui leur donne des étouffements, des afthmes & des difficultés de refpirer. Pour y remédier, il faut qu'ils laiffent les portes ouvertes plufieurs fois par jour, qu'ils ouvrent tous les chaffis de leur boutique, âfin de donner paffage à l'air extérieur.

L'habitude dans laquelle font ces ouvriers de travailler le dos courbé & toujours affis, les expofe aux maux de reins, aux hémorrhoïdes : ils ont de plus dans les mains, des oignons, des calus, & fouvent des panaris. Il faut qu'ils lavent leurs mains, foir & matin, dans l'eau tiede ; qu'ils fe frottent les reins, tous les foirs en fe couchant, & qu'ils fe promenent, pendant une heure, avant de fe coucher.

Maladies des Corroyeurs.

Cette profeffion eft fi fale & fi puante, qu'il eft impoffible que ceux qui la font, ne foient expofés à beaucoup d'incommodités : l'odeur qui s'exhale des cuirs & des matieres putrides des animaux, s'infinuant dans le corps par la refpiration, altere la qualité du fang, le difpofe à la putréfaction, & le rend propre à tourner en diffolution. Auffi ces fortes de gens font-ils fujets aux gangrenes, aux taches fcorbutiques, aux demangeaifons à la peau, à la diffolution du fang, & à tous les maux qui viennent de la putréfaction des humeurs.

Ces ouvriers doivent refpirer un air pur & ferein, le plus qu'il eft poffible : les fêtes & dimanches, ils doivent fe promener hors de la ville, & tâcher de réparer les effets du mauvais air auquel ils font habitués. Ils auront foin auffi de tenir leur boutique bien propre, en la lavant fouvent, en la balayant deux fois par jour, en laiffant toutes les portes ouvertes, pour donner un libre courant à l'air : ils refpireront de plus du vinaigre plufieurs fois par jour, ou du fuc de citron ; &, comme leurs humeurs font difpofées à tourner en putréfaction, il faut qu'ils évitent de fe nourrir de viandes falées &

épicées, qu'ils assaisonnent leurs nourritures avec du vinaigre, & qu'ils prennent pour boisson une chopine d'eau dans laquelle ils verseront la moitié d'un verre d'eau-de-vie.

Maladies des Couteliers.

Les couteliers ont des maladies qui dépendent de la profession qu'ils exercent ; les uns étant courbés & étendus au dessus de la pierre à repasser, les autres tournant une roue avec rapidité, ce qui donne aux uns des douleurs dans les bras & dans les jambes, les expose aux tremblements & aux paralysies, & aux autres, des maux d'estomac, des difficultés de respirer, des asthmes, des maux de reins & de dos, joint à ce qu'ils respirent un air chaud auprès de leur forge, & qu'ils sont renfermés dans un lieu où l'air, pour l'ordinaire, n'a point d'issue.

En général, on doit leur conseiller d'éviter de rester trop long-temps dans la même posture, de varier leurs travaux, tantôt tourner la roue, tantôt raffiner le fer, & cesser leur ouvrage, quand ils sentent quelque disposition à leur maladie.

Maladies des Crocheteurs.

Les fardeaux continuels que portent les crocheteurs, les efforts continuels qu'ils font, l'étrange violence qu'éprouvent toutes les parties, exposent le corps de ces pauvres malheureux à périr à chaque instant. Les vésicules du poumon, enflées par beaucoup d'air, lorsqu'ils veulent élever quelque fardeau considérable, joint à la fatigue continuelle qu'éprouve la poitrine qui est tirée en arriere par les sangles des crochets, les rend sujets aux crachements de sang. La ridicule vanité où ils sont de faire parade de leurs forces dans des occasions où il est inutile de le faire, les expose à des efforts violents où ils peuvent se briser quelques vaisseaux, se rompre les anneaux du bas-ventre, & se donner des descentes, des entorses, des varices considérables.

Ainsi il est essentiel de saigner ces sortes de gens, quand ils sont attaqués de ces maladies, & de le faire même plusieurs fois, selon le besoin.

Une autre incommodité à laquelle ils sont sujets, c'est de devenir bossus. L'habitude continuelle dans laquelle ils sont de se tenir courbés pour se prêter à leurs

charges, fait que l'épine se voûte & se courbe. Le remede à cet inconvénient ne pourroit être que de prendre les précautions nécessaires pour ne point se courber de cette maniere, ce qui est bien difficile; aussi conservent-ils cette difformité tout le reste de leurs jours.

Ces sortes de gens ne sont pas moins exposés aux maladies de suppression de transpiration, que les bateliers, les pêcheurs, &c. Ils sont continuellement dans le cas d'avoir si chaud, qu'ils sont tout en sueur; après quoi, ils passent dans un air froid, qui peut leur faire beaucoup de mal: un verre de vin pur, bu sur le champ, les préserve de tous les accidents, pourvu qu'ils aient l'attention de ne point cesser tout d'un coup leur exercice, mais de se promener jusqu'à ce que leur sueur soit finie.

Maladies des Doreurs.

Les doreurs manient continuellement le mercure, qui entre dans leurs couleurs, & qui fait sur eux des impressions si vives, qu'ils sont sujets à des coliques violentes, à des tremblements dans les membres, à des paralysies, à des maux de tête, à des irritations de nerfs considérables, & à des phthisies.

On recommande à ces sortes de gens beaucoup de boissons, comme l'eau de guimauve, le lait coupé le matin, l'huile d'amandes douces, les crêmes de riz prises en guise de soupe à dîner & à souper: il faut qu'ils évitent le vin, les liqueurs spiritueuses, les aliments échauffants, & tout ce qui peut animer leur sang. Quand, après ces précautions, ils ne peuvent se garantir des mauvais effets de leur profession, il faut qu'ils la quittent.

Maladies des Distillateurs.

Ceux qui distillent les eaux-de-vie, sont continuellement renfermés dans un air chargé de parties vineuses & assoupissantes, qui les rend comme stupides, languissants ou engourdis, & sans appétit. Les nerfs irrités par les impressions de ces parties volatiles, dérangent & troublent toute l'économie animale.

Les chymistes & les apothicaires, qui sont sujets à distiller des plantes qui ont une odeur forte, sont exposés quelquefois à en avoir des atteintes cruelles: tels sont ceux qui distillent l'eau-forte, qui leur produit des

toux, des crachements de ſang continuels. A l'égard des autres qui ne diſtillent que des plantes dans l'eau-de-vie, ils riſquent beaucoup moins : cependant ils ſont expoſés à des ivreſſes, à des étourdiſſements, des éblouiſſements qui leur durent quelquefois pendant des mois entiers.

Ce qu'on peut leur conſeiller de mieux, c'eſt, pendant qu'ils travaillent à diſtiller les eaux-de-vie, de ſe priver de boire du vin, dans le temps qu'ils ſont à entonner le vin ou l'eau-de-vie, de détourner leur viſage, & d'avoir ſoin de ſe laver, de temps en temps, avec l'eau froide : enfin ils feront bien de ſortir quelquefois des lieux où ſe paſſent leurs opérations, afin de changer l'impreſſion de ce manvais air. Ils reſpireront de l'eſprit de ſel ammoniac, ils ſe frotteront les narines & les mains de vinaigre, & ils boiront de temps en temps un peu d'oxycrat.

Les chymiſtes ſont ſujets de plus aux coliques, aux aſthmes, aux piſſements de ſang, aux convulſions. Ils deviennent tremblants, chaſſieux, aſthmatiques & ſans dents, tout ce mal étant cauſé par la force de l'impreſſion des vapeurs ou fumées métalliques. L'uſage de l'huile d'amandes douces, priſe ſoir & matin, le lait de vache ou d'âneſſe, continué pendant long-temps, les bouillons faits avec le veau & les choux rouges, ſont très-efficaces dans ces maladies.

Maladies des Ecrivains.

Les écrivains de profeſſion, qui gagnent leur vie à écrire & à copier ſans ceſſe des manuſcrits ou ſemblables ouvrages, ſouvent mal écrits ou griffonnés, ſont expoſés à perdre la vue, parce que les fibres nerveuſes des yeux ſe trouvant fatiguées par la lecture continuelle, perdent leur reſſort & s'affoibliſſent. Ils ſont également ſujets à la paralyſie. *Voyez ce que nous avons dit ci-deſſus dans les* MALADIES DES COPISTES.

Maladies des Etuviſtes.

Ils ſont, ainſi que les baigneurs, expoſés à paſſer d'un air chaud dans un air froid ; & par conſéquent, les maux qu'ils ont à redouter, viennent de la ſuppreſſion de la tranſpiration, *Voyez ce que nous avons dit aux* MALADIES DES BAIGNEURS.

Maladies des Fondeurs.

Les exhalaiſons & les fumées qui s'élevent des matieres que travaillent les fondeurs, empoiſonnent leurs maiſons & les rempliſſent d'une vapeur très-nuiſible : ces parties métalliques, paſſant par la reſpiration, coagulent le ſang, en arrêtent le mouvement, produiſent des étouffements, des aſthmes, des difficultés de reſpirer ; circulant enſuite avec le ſang, elles cauſent des coliques, des laſſitudes, des maux de tête, & des irritations nerveuſes : tels ſont les fondeurs de cloches, de canons & de caracteres. Ils ſont auſſi ſujets à l'apoplexie, & ſont ordinairement pouſſifs.

Les remedes, en général, conſiſtent à reſpirer un air pur, à éviter, autant qu'il eſt poſſible, ces vapeurs empoiſonnées, à laiſſer les fonderies toujours ouvertes, à leur donner de temps en temps de l'huile d'amandes douces, l'eau de guimauve, les adouciſſants, les bouillons au mou de veau & aux choux. A l'égard de leurs coliques, occaſionnées par la préſence des parties métalliques qu'ils reſpirent, on les traite comme la colique des peintres.

Maladies des Foulons.

Ce n'eſt pas dans l'eau que les foulons ſe mettent pour fouler les laines & les draps, mais dans l'urine croupie & puante, dans laquelle ils ſont à demi nus, dans des endroits bien fermés. Un tel bain pour les pieds & les mains, des exhalaiſons auſſi infectes que celles qui s'élevent d'une pareille urine, les craſſes huileuſes des draps & des laines, qui vont frapper les narines, qui ſe reſpirent, & qui ſe répandent ſur l'habitude du corps de ces ouvriers preſque nus, ſont des ſources de maladies preſque continuelles.

Ainſi ces ouvriers ſont ſujets aux influences de la tranſpiration ſupprimée, aux démangeaiſons & âcretés ſur la peau, aux bouffiſures, aux enflures des jambes & des pieds, aux maux de tête, de cœur & d'eſtomac.

Les précautions qu'ils doivent prendre conſiſtent à laiſſer l'endroit où ils travaillent toujours ouvert, à ſe laver le corps, ſoir & matin, avec de l'eau fraîche, à reſpirer du vinaigre, de l'eſprit de ſel ammoniac, plu-

ſieurs fois par jour, & à prendre l'air le plus qu'ils pourront, les jours qu'ils n'auront rien à faire.

Maladies des Fourbiſſeurs.

Tous les ouvriers qui travaillent à fourbir le fer & le cuivre qui entrent dans les épées, reſpirent continuellement la matiere qui ſort de ces métaux : auſſi pour l'ordinaire ſont-ils maigres & décharnés, expoſés à des mouvements de fievre, à des crachements de ſang, à des difficultés de reſpirer. La néceſſité dans laquelle ils ſont de remuer les bras pour limer différentes matieres, leur donne des laſſitudes dans les membres, des courbatures, des tremblements, des calus dans les mains, & des diſpoſitions à la paralyſie.

Ces ouvriers doivent éviter de reſpirer la vapeur qui vient des métaux qu'ils travaillent, en mettant devant eux quelque choſe capable d'en détourner la direction. A l'égard de leurs maladies, il en eſt à peu près de même qne des autres états de la vie.

Maladies des Graveurs.

Les graveurs, qui travaillent au burin ou à l'eau-forte, ont auſſi leurs maladies. Ceux qui s'exercent ſur le cuivre, reſpirent continuellement cette vapeur ; ce qui doit leur donner des picottements, des irritations à la poitrine, des toux, des crachements de ſang, des difficultés de reſpirer. Auſſi ſont-ils ordinairement maigres & décharnés.

La vie ſédentaire qu'ils menent les expoſé aux maux d'eſtomac, au dégoût, au défaut d'appétit, aux boutons, aux dartres & à toutes les maladies qui viennent de la mauvaiſe digeſtion & de l'âcreté du ſang.

Ils remédieront à ces différents accidents, en prenant de l'exercice, en tâchant de ne point reſpirer les vapeurs du cuivre ni de l'eau-forte, en faiſant uſage du lait coupé, ou de quelqu'eau de guimauve, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

Maladies des Jardiniers.

Voyez cet article dans les MALADIES DES BATELIERS.

Maladies des Imprimeurs.

Il eſt encore une autre profeſſion dans laquelle il y a des ouvriers aſſis habituellement, pendant que d'autres ſont debout ; ce ſont les imprimeurs, dont les uns étant à la compoſition, & les autres à la preſſe, ſont preſque toujours dans la même poſition.

Ceux qui ſont à la caſſe, deviennent expoſés à des maux d'yeux, ſur-tout à des cataractes : on voit la cauſe de ces infirmités dans la néceſſité où ſont les compoſiteurs à l'imprimerie d'avoir toujours les yeux fixés ſur les caracteres noirs qu'ils ont à diſtribuer ou à compoſer. Cette couleur noire appeſantit la vue, & trouble l'imagination dans ces ouvriers, de telle maniere que ces caracteres leur demeurent préſents, & même ſous leurs yeux, lorſqu'ils dorment. L'effort que ſouffre la prunelle de l'œil, pendant que la vue eſt ſi long-temps fixée, occaſionne une étrange altération dans les fibres dont ſont compoſés les membranes des yeux.

Les ouvriers, qui ſont à la preſſe, finiſſent ordinairement par des tremblements dans les membres, des efforts, des deſcentes, des hydropiſies & des ulceres aux jambes. Quoi qu'il en ſoit, les maladies de ces deux ſortes d'ouvriers ne viennent que des ſolides ; auſſi ſont-elles difficiles à guérir : il ſeroit à ſouhaiter pour leur ſanté, qu'ils travaillaſſent alternativement à la preſſe & à la caſſe ; ils remédieroient à une partie des maux auxquels ils ſont expoſés.

Au reſte, les compoſiteurs peuvent ſe ſervir de lunettes, ou de conſerves, pour ſe préſerver les yeux ; quand ils ſe ſentent la vue fatiguée, ils doivent reſter un inſtant les yeux en l'air, pour les détourner de deſſus le même objet : ils peuvent auſſi frotter leurs yeux, ſoir & matin, avec de l'eau d'euphraiſe, ou avec de l'eau & quelques gouttes d'eau-de-vie.

Les preſſiers doivent ſe frotter, ſoir & matin, les bras avec de l'huile d'olive, éviter les débauches de vin, parce qu'elles leur ſont très-funeſtes, & ne point s'excéder de fatigue, en travaillant forcément un jour, pour réparer le temps qu'ils ont perdu.

Maladies des Lavandieres.

Nous avons déjà dit qu'elles étoient sujettes aux pâles couleurs, aux suppressions, &c. *Voyez* MALADIES DES BLANCHISSEUSES.

Maladies des Lessiveuses.

Nous avons renfermé dans le même chapitre les maladies des blanchisseuses, des lavandieres & des lessiveuses. *Voyez* MALADIES DES BLANCHISSEUSES.

Maladies des Maquignons, Postillons & Couriers.

Ceux qui montent habituellement à cheval, comme les maquignons ou les postillons, qui courent la poste jour & nuit, ont des maladies qui sont manifestement & originairement les effets des états violents dans lesquels ils mettent les muscles de leur corps pendant toute leur vie; ce qui les rend sujets à des pissements de sang, aux hémorrhoïdes, aux rhagades, aux fics, aux ulceres variqueux, aux maux de reins & de vessie, au crachement de sang.

La contrainte perpétuelle & les états forcés dans lesquels ces sortes de gens se trouvent; les différentes attitudes qu'ils sont obligés de prendre pour se tenir sur leurs chevaux, tendent tous les muscles & tous les nerfs du corps, irritent vivement le sang & les humeurs, & exposent ces sortes de gens aux ruptures de vaisseaux, qui les font quelquefois périr subitement.

Il faut que ces sortes de gens évitent, autant qu'ils peuvent, de courir la poste ou de monter à cheval dans les grandes chaleurs; &, quand ils sont obligés de le faire, il faut qu'ils évitent le vin pur & l'eau-de-vie; ils peuvent seulement faire usage d'un demi-verre d'eau-de-vie dans une chopine d'eau, ou d'autant de vinaigre dans la même quantité d'eau. Au reste, ils pourront faire usage, à l'intérieur, de l'huile d'amandes douces, de l'eau d'orgeat & d'une décoction de racines de guimauve, & observer un régime doux, en évitant les chairs salées, l'épicerie, & les aliments de mauvaise digestion.

Maladies des Marbriers, des Statuaires & des Tailleurs de pierres.

Les ouvriers qui ont à tailler des pierres ou le marbre, doivent se garder d'une poudre fine & impalpable, qui se détache de ces sortes de matériaux; de maniere que, sans qu'ils y pensent, il s'en forme des especes de graviers dans le poumon, dans l'estomac & ailleurs: delà naissent des concrétions pierreuses, qui bouchent & obstruent les canaux du sang, & gênent la circulation; ce qui donne des mal-aises, des difficultés de respirer, des crachements de sang, & autres maux de cette nature.

On ne sauroit trop recommander à ces ouvriers de boire assidument de l'eau chaude, pendant leur travail, & même de se mettre dans l'habitude de prendre un demi-gros de casse cuite avant leurs repas, ou bien d'avaler de temps en temps de l'huile d'amandes douces, pour empêcher que cette poudre ne s'amoncele dans l'estomac, & pour l'entraîner par les selles.

Les statuaires, qui emploient le plâtre à faire leurs statues, ont quelque chose de semblable à appréhender; car il s'éleve continuellement du plâtre qu'ils mettent en œuvre, une poudre fine qu'ils respirent, laquelle endommage leur poumon: ainsi ils ont besoin des mêmes précautions que les marbriers & les tailleurs de pierres.

Maladies des Meûniers.

Les maladies des Meûniers ressemblent bien plus à celles des boulangers, depuis que l'on a inventé les moulins à vent & les moulins à eau; ils sont continuellement parmi la farine qu'ils respirent, & qui charge leur poumon. Etant exposés de plus à porter de pesants sacs de bled, ils sont toujours à la veille d'avoir des descentes. Pour y obvier, ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures ou des sangles très-larges, qui, les serrant de bas en haut, leur affermiront les entrailles dans leur situation naturelle.

Si, nonobstant cette précaution, il leur survient quelque descente, il leur est de la derniere importance de ne jamais aller sans bandage, pour ne point s'exposer

à être ſurpris par quelque ſubit étranglement de boyaux, qui ne manqueroit pas de leur arriver, à cauſe des efforts trop fréquents qu'ils font en portant des ſacs de bled.

Une autre remarque, c'eſt que ſouvent ils deviennent ſourds, parce qu'ils ont à entendre jour & nuit le bruit des eaux & des meules de leurs moulins : on leur conſeille de tenir du coton dans leurs oreilles, autant qu'ils le pourront.

Il eſt encore une obſervation aſſez ſinguliere au ſujet des meûniers & des boulangers ; c'eſt que les uns & les autres ſont fort ſujets à avoir des poux : la pouſſiere de farine dont ils ſont couverts, en eſt la cauſe, & le peu de propreté de ces ouvriers y contribue.

Maladies des Ouvriers ſédentaires.

Les arts ſédentaires tiennent de bien près à ceux où les artiſans ſont contraints d'être debout. Les ouvriers qui exercent certaines profeſſions, ſont obligés d'être tout à la fois debout, &, en quelque façon, aſſis : tels ſont les artiſans qui travaillent aux draps, aux tapiſſeries, aux bouracans. Pluſieurs d'entr'eux ſont obligés, dans leurs maladies, d'avoir recours aux charités de paroiſſe, comme des gens totalement épuiſés. On doit faire attention que la violence qu'il faut que ces artiſans ſe faſſent pour tendre les jambes & les cuiſſes, avant de ſe tenir fermes ſur le ſiege ſur lequel poſe leur corps, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occaſion des maladies de ceux qui travaillent debout ; mais les ouvriers, dont il eſt ici queſtion, ont de plus à ſouffrir de grandes laſſitudes dans les bras, dans le dos & dans les jambes : ces laſſitudes ſont bien différentes de celles qu'on appellent *laſſitudes ſpontanées* ; car celles-ci viennent de l'épaiſſiſſement des liquides, & les autres de l'effort des ſolides.

Les fabricants de drap ou de ſerge ſe préſentent abattus de laſſitude, de maux de pieds ou de jambes ; d'autres d'entr'eux ont mal aux yeux, parce que le duvet qui s'éleve de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui eſt dans ces laines, leur enflamment les yeux.

Une autre ſorte d'ouvriers, qui achevent de façonner les draps, ſont les tondeurs qui contractent, parce qu'ils

font debout, les maladies propres aux artifans qui gardent cette fituation ; & en même temps le poids des cifeaux avec lefquels ils tondent les draps, les laiffe dans l'état violent que fouffrent leurs bras & leurs mains.

Tous ces ouvriers ont befoin de fe repofer un ou deux jours de la femaine, ou de ne travailler que fix ou fept heures par jour ; autrement ils rifquent de périr très-jeunes. Les faignées font contraires à toutes ces fortes d'ouvriers ; les aliments nourriffants, les crêmes de riz leur conviennent ; & ils peuvent prendre auffi de l'huile d'amandes douces, des tifanes de guimauve, de graine de lin, & éviter fur-tout les liqueurs & les débauches qui leur font extrêmement funeftes.

Maladies des Pêcheurs.

Les pêcheurs font fujets aux maladies occafionnées par la fuppreffion de la tranfpiration, ainfi que les bateliers. *Voyez* MALADIES DES BATELIERS.

Maladies des Peintres & des Broyeurs de couleurs.

La plupart des peintres font obligés de faire eux-mêmes la préparation & le mélange de leurs couleurs ; &, comme il y entre fouvent du mercure, de la litharge, de la cérufe, de l'orpiment, & d'autres préparations métalliques auffi dangereufes, il n'eft pas étonnant qu'ils foient expofés à des maux de cœur continuels, à des douleurs d'eftomac & à des coliques violentes. Les parties métalliques, qui font dans les couleurs qu'ils broient ou qu'ils manient, s'infinuent à travers les vaiffeaux abforbants, par le moyen de la refpiration, & caufent, par-tout où elles s'attachent, des douleurs très-vives, des picotements à la poitrine, des toux, des crachements de fang ; mais ce qu'il y a de particulier, c'eft que leur fiege principal eft prefque toujours dans le ventre : auffi voit-on les peintres, les broyeurs de couleurs, ceux qui préparent les talons pour femmes, & généralement tous ceux qui emploient les métaux avec les couleurs, porter un vifage pâle & défiguré, un corps fec & décharné, le dos toujours courbé, pour diminuer en partie les douleurs du ventre.

La ſaignée eſt regardée, dans ces maladies, comme inutile ou pernicieuſe; les douleurs, qui s'excitent dans le corps, ne ſont point inflammatoires, comme on pourroit ſe l'imaginer; & les boiſſons délayantes & rafraichiſſantes ne font qu'augmenter la difficulté qu'il y a de débarraſſer les inteſtins de ces parties actives qui y ſont engagées.

Voici le traitement qu'on peut ſuivre. On donnera d'abord un lavement compoſé de feuilles de pariétaire, de mauve, de guimauve, avec ſuffiſante quantité d'huile, pour laver les entrailles, & entraîner les excréments, qui pourroient y être engagés; après quoi, on donnera le lavement ſuivant:

Prenez, *Une pomme de Coloquinte*,
que vous ferez bouillir avec une chopine d'eau.

Ajoutez-y enſuite
De Diaphœnic, une once.
De Cryſtal minéral, deux gros.

Paſſez le tout pour un lavement. On répete ce lavement quatre ou cinq jours de ſuite, juſqu'à ce que les douleurs ſoient un peu calmées; après quoi, on fera prendre au malade quatre grains d'émétique en lavage.

Chaque ſoir où l'on preſcrira des lavements purgatifs ou de l'émétique, on donnera au malade un demi-gros de thériaque, pour calmer les efforts des muſcles & des viſceres. On répete l'uſage des lavements & du vomitif, juſqu'à ce que les douleurs ſoient totalement ceſſées.

On finira par prendre la tiſane ſuivante:

Prenez, *De Squine, demi-once.*
De Séné, deux gros.

Faites bouillir dans cinq demi-ſeptiers d'eau réduits à chopine; faites infuſer enſuite deux gros de cannelle; on en boira une pinte par jour.

Ces ſortes de coliques ſont ſujettes à dégénérer en paralyſie. *Voyez* COLIQUE DES PEINTRES.

Maladies des Perruquiers.

Les perruquiers ſont ſujets aux maladies occaſionnées par la poudre qu'ils reſpirent continuellement, & par la mal-propreté dans laquelle ils vivent; cette

pouſſiere extrêmement fine, dans laquelle ils ſont, paſſant par la reſpiration, gêne les conduits des poumons, & peut à la longue les obſtruer; ce qui leur donne des toux, des aſthmes, des enrouements, des difficultés de reſpirer, qui les tourmentent par intervalles. Une partie de cette poudre paſſant par le canal alimentaire, s'amaſſe dans l'eſtomac, & y cauſe des nauſées, des maux de cœur, des envies de vomir, des dégoûts & des indigeſtions.

La mal-propreté, en outre, dans laquelle vivent ces ſortes de gens qui couchent preſque tous les uns ſur les autres, & qui portent des habits toujours ſales & chargés de poudre, les rend ſujets aux demangeaiſons de la peau, aux rougeurs, aux boutons & à la vermine.

Les précautions que ces ſortes de gens doivent prendre, c'eſt d'humecter leur poitrine & leur eſtomac, en buvant, dans la journée, quelques verres d'eau, pour détremper cette matiere plâtreuſe, qui ſe forme dans leur corps, & pour empêcher qu'elle ne ſe fixe & ſe colle dans les différentes parties du corps, & qu'elle n'y forme des obſtructions.

En ſecond lieu, il eſt bon qu'ils ſe purgent de temps en temps, avec deux gros de follicule de ſéné, deux onces de manne & deux grains d'émétique en deux verres, pour faire couler, s'il ſe peut, cette même matiere produite par l'amas de la poudre. Ils auront ſoin auſſi de ſe laver le viſage & les mains, une ou deux fois par jour, de ſe frotter le corps, en ſe couchant & en ſe levant, avec du linge, & d'en changer le plus qu'ils pourront. D'ailleurs, ſi, malgré ces précautions, ils ne peuvent vaincre leurs maux, il faut néceſſairement qu'ils quittent leur profeſſion.

Maladies des Plâtriers, des Maçons, &c.

Les ouvriers qui travaillent le plâtre, ou qui l'emploient journellement à différents ouvrages néceſſaires à la ſociété, ſont d'abord expoſés à la chaleur des fourneaux très-ardents, très-deſſéchants & très-vaporeux. Le plâtre, comme l'on ſait, eſt extrêmement malfaiſant, ſur-tout lorqu'il eſt nouvellement préparé: on a vu des gens périr ſubitement, pour avoir habité des

apartements nouvellement conſtruits; joint à ce que le plâtre a la vertu de ſe gonfler, comme on le voit aux bâtiments; ce qui fait que les vaiſſeaux du poumon doivent être diſtendus, tandis que les tuyaux nerveux ſont comprimés, & que la circulation des eſprits ſe trouve arrêtée, ou du moins extrêmement gênée. Auſſi les plâtriers deviennent-ils aſthmatiques, cachectiques, & enfin meurent miſérablement.

Quelques-uns conſeillent de faire uſage, dans cette profeſſion, d'une décoction de cendre de ſarment, comme un préſervatif contre les effets du plâtre. Ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de laver beaucoup ſon ſang, de ne jamais boire ni eau-de-vie ni vin pur; de faire uſage de quelques cuillerées d'huile d'amandes douces tous les matins, pour tenir le ventre libre, & d'une tiſane de guimauve, pour adoucir les entrailles & les endroits où le plâtre ſe trouve engagé. Le lait de vache, noyé dans beaucoup d'eau, eſt auſſi un remede qui leur convient très-fort.

Maladies des Plombiers, des Potiers d'Etain & de Terre.

Ce ſont à peu près les mêmes vapeurs, les exhalaiſons ou fumées métalliques, ſoit mercurielles, vitrioliques ou nitreuſes, qui, s'élevant des matieres que travaillent ces ouvriers, leur occaſionnent leurs maux. La chaleur du feu continuel, où ils ſe trouvent, jointe aux parties mal-faiſantes qui ſe détachent des métaux, leur donnent les coliques que nous avons décrites à l'article Maladies des Peintres, & les font tomber dans des paralyſies qui les tiennent eſtropiés pour le reſte de leur vie : ils deviennent bouffis, & cachectiques.

Une autre maladie qui prend aux potiers de terre & d'étain, ce ſont des vertiges qui attaquent aſſez ſouvent ceux qui travaillent à la roue. Ces eſpeces d'étourdiſſements ſont ordinairement ſuivis d'affections épileptiques, quelquefois même d'apoplexie.

Les coliques & les tranchées de ces ouvriers ſe traitent comme la colique des peintres. A l'égard des vertiges, comme ils ſont également produits par ces parties métalliques, les ſaignées y ſont totalement inuti-

les : il vaut mieux avoir recours aux lavements purgatifs, aux émétiques, & entretenir un écoulement par le ventre, pour dégager ces matieres qui se sont portées dans leur cerveau.

Maladies des Poissonniers.

La puanteur horrible, qui accompagne ces états, rend ceux qui les font, susceptibles des impressions mal-saines qui s'exhalent de la viande pourrie qu'ils remuent tous les jours. Cette matiere putrescible, mêlée avec leur sang, les dispose à la putréfaction, aux maladies gangréneuses, à la dissolution. La partie huileuse de ces poissons, qui s'exhale, s'attache sur la peau, la pique, l'irrite, & produit des boutons, des demangeaisons, des âcretés.

Ces sortes de gens doivent assaisonner tous leurs aliments avec du vinaigre, boire beaucoup de limonnade, mâcher quelquefois des écorces de citron, se laver deux fois par jour le visage & les mains avec de l'eau fraîche, éviter de mettre le nez sur les baquets, dans lesquels se trouve leur poisson corrompu, tâcher de donner de l'air aux endroits qu'ils habitent, & respirer un air pur, en se promenant les jours où ils auront la liberté de le faire.

Maladies des Porteurs de chaises.

Les porteurs de chaises sont un autre genre d'hommes que le poids de leur profession accable : chez eux ce sont principalement les poumons qui ont à souffrir, parce que l'art de porter plus légérement la chaise, consistant à tenir, le plus qu'il est possible, le corps ou l'épine du dos dans sa ligne naturelle de direction, les poumons des porteurs de chaises, qui ont à se dilater souvent par leur travail, ne le font qu'avec peine, parce que ce viscere trouve d'autant moins d'espace dans la poitrine, que le corps se conserve plus droit; les maux de poitrine, les oppressions, les maux de côtés, & les crachements de sang, qui prennent si souvent aux porteurs de chaises, n'ont point d'autre cause que l'embarras dans lequel tombe la circulation du sang dans les poumons de ces pauvres gens, & dans les

muſcles de la reſpiration ou de la poitrine. Que ſi l'on ajoute à ces inconvénients l'habitude où ſont les porteurs de chaiſes de s'enivrer de vin & d'eau-de-vie, l'on ſaura la raiſon pourquoi le ſang ſouffrant par ſa turgeſcence, ou trop raréfié, paſſe alors difficilement par le poumon. Le comble du mal, c'eſt lorſque la chaleur, ou la ſoif extrême, les oblige à boire de l'eau froide; car, le ſang n'ayant jamais plus de diſpoſition à s'épaiſſir par l'action du froid, que quand il eſt bien échauffé, faut-il s'étonner ſi les fluxions de poitrine, dont ſont affectés les porteurs de chaiſes, ſont accompagnées de fievres ſi aiguës, & les mettent bientôt au tombeau?

Les ſaignées multipliées conviennent dans ces ſortes de maladies; car comme ces hommes ſont plus forts que les autres, que leurs maladies ſont plus aiguës, ils ſupportent auſſi plus aiſément la perte de leur ſang. Il faut pourtant obſerver de ne pas trop les noyer de boiſſons ni de lavements, parce que ces ſortes de gens ſont accoutumés à boire de l'eau-de-vie; ce qui jetteroit leurs fibres dans un relâchement & une foibleſſe conſidérable. Les premiers jours de leur maladie, on leur donnera pour boiſſon de l'eau dans laquelle on jettera une cuillerée ou deux de vinaigre; & par la ſuite on leur permettra une boiſſon faite avec quatre cuillerées d'eau-de-vie dans une chopine d'eau.

Quand leurs maladies ſont occaſionnées par un froid ſubit qui les a ſaiſis, il ne faut point leur donner pour boiſſon de vinaigre ni d'eau-de-vie, parce que ces liqueurs coaguleroient encore plus leur ſang & s'oppoſeroient à leur guériſon. Il vaut mieux leur faire une tiſane de chiendent, de régliſſe & de bourrache.

Maladies des Porteurs d'eau.

Les porteurs d'eau ſont des porte-faix qui, en effet, ſont expoſés aux mêmes maladies que les porteurs de chaiſes; mais deux circonſtances aggravent les dangers ou les inconvénients de cette pénible profeſſion; l'un, c'eſt qu'étant toujours dans le maniement de l'eau, & expoſés à l'aller prendre froide ou glacée à la riviere, ce ſont des occaſions qui effectuent ſouvent les menaces des maladies attachées à leur travail; l'autre cir-

conftance regarde les femmes qui ne craignent pas de fe faire porteufes d'eau. Cependant, comme elles peuvent encore être en âge d'avoir des enfants, à combien de malheurs ne s'expofent-elles pas en portant de l'eau, dans le temps que peut-être elles commencent d'être groffes ? C'eft donc s'expofer à des fauffes-couches ou à des avortements. Quoi, en effet, de plus capable de précipiter un accouchement, que le poids d'une charge de deux feaux pleins d'eau, lefquels dirigeant la ligne du centre de gravité vers les parties baffes, occafionnent le relâchement de ces parties, d'où s'enfuit la perte de l'enfant?

Le remede à tous ces malheurs eft d'abord, pour les femmes, de quitter ce métier, quand elles font embarraffées, pour ne point s'expofer aux avortements.

A l'égard des hommes & des filles, il convient qu'ils fe tiennent toujours couverts, du mieux qu'il leur eft poffible, pour éviter les impreffions du froid & du chaud, les fuppreffions, la cachexie, la bouffiffure, la toux, les engelures, & généralement tous les maux qui viennent de la tranfpiration fupprimée.

Au refte, les maladies vives des porteurs d'eau font les mêmes que celles des porteurs de chaifes, & n'exigent point un traitement différent.

Maladies des Poftillons.

Ces fortes de gens font expofés aux mêmes maladies que les couriers & les maquignons, ainfi que les fiacres & les cochers. Ce font ordinairement des defcentes occafionnées par le cahot des voitures & du cheval, qui fe guériffent même très-difficilement, parce qu'elles fe font formées par un relâchement infenfible des anneaux des mufcles. *Voyez* DESCENTES & MALADIES DES MAQUIGNONS.

Maladies des Soldats.

La vie militaire eft fujette à de grandes & fréquentes incommodités, qui font inféparables de cet état: elles y font telles, que fouvent elles font de grands dégâts, fans épargner même les corps les plus robuftes. On a obfervé que les maladies qui regnent le plus communément parmi les troupes, font les toux, les maux

de gorge ou angine, la pleuréſie, la péripneumonie, le rhumatiſme, la fievre intermittente, les fievres intermittentes-printanieres & automnales, & la fievre quarte. Les ſoldats ſont ſouvent attaqués de la jauniſſe, de l'hydropiſie, du vomiſſement, du choléra-morbus, des maux vénériens, de la gale. Ils ſont auſſi ſujets à la diarrhée, à la dyſſenterie, à avoir les inteſtins enflammés, à la phrénéſie, à l'hémorrhagie du nez, au ſcorbut & aux vers. Chacune de ces maladies eſt traitée à ſon article : ainſi il ſuffit d'ajouter ici quelques obſervations, au moyen deſquelles on pourra prévenir les maladies & conſerver la ſanté du ſoldat. L'on n'ignore point que la guerre ne permet pas toujouts de ſuivre à la lettre ce qu'on va dire ; mais il n'eſt pas pour cela inutile de connoître ce qui eſt le plus avantageux, afin qu'on puiſſe du moins s'en ſervir, lorſque les circonſtances le permettront.

I. Le ſoldat nouvellement enrôlé, & arraché tout-à-coup à ſes parents, ne perd, pour ainſi dire, pas plutôt de vue le clocher de ſon village, qu'il tombe dans la mélancolie ; &, laboureur robuſte, il ſoutient cependant à peine les fatigues & les incommodités de la vie militaire. Il ſeroit à deſirer qu'on pût l'accoutumer peu-à-peu à ce nouveau genre de vie ; mais, en attendant, rien n'eſt mieux que de lui procurer tous les moyens qui peuvent le divertir & le diſtraire.

II. Les herbages, les légumes frais ſont pour le ſoldat une nourriture ſaine : les fruits mûrs lui ſont également bons, ils ne nuiſent jamais que par l'abus que l'on en fait ; mais les fruits qui ne ſont point à leur maturité, & qui ſont âpres, ſont très-nuiſibles. Au reſte, l'uſage des mêmes légumes & des fruits garantit du ſcorbut, & guérit même ceux qui en ſont atteints.

III. Il eſt eſſentiel de faire choix de l'eau la plus pure qui ſe puiſſe trouver : on n'en trouve point d'abſolument pure ; mais on doit donner la préférence à celle qui a le moins de parties hétérogenes. Il eſt, au ſurplus, très-aiſé de diſtinguer l'eau plus pure, d'avec celle qui l'eſt moins, au moyen de l'huile de tartre par défaillance. En faiſant tomber dans un verre quelques gouttes de cette huile, l'eau moins pure devient ſur

le champ trouble, tandis qu'il ne se forme qu'un léger nuage dans celle qui est plus pure. Si l'on se sert d'eau de riviere, il faut ne la point puiser près des bords, l'eau du milieu étant toujours meilleure.

On se trouve quelquefois dans la triste nécessité de n'avoir pour boisson que de mauvaises eaux : dans ce cas on les corrigera beaucoup, si l'on y mêle une certaine quantité de vinaigre. On peut, par exemple, en mêler six onces dans trois pots d'eau : la boisson en devient même plus agréable.

L'on rendra aussi l'eau beaucoup moins nuisible, en y mettant quelques rouelles de racines de la plante nommée *calamus aromaticus* : cette racine se trouve par-tout, & principalement dans les endroits marécageux, où d'ordinaire les eaux sont les plus mauvaises.

IV. Il faut donner au soldat un bon habit, & qui le couvre bien ; que ses souliers soient d'un cuir épais & fort, & que le fil dont ils sont cousus soit bien enduit de poix : il sera même très-bien d'en enduire toutes les coutures du soulier ; cela empêche l'eau de pénétrer.

V. On doit, autant qu'il est possible, choisir pour les camps un terrein sec. Celui qui paroît tel, ne l'est quelquefois point du tout, parce que les eaux sont à peu de distance de la surface : il est au reste fort facile de s'en instruire, en creusant la terre ; &, sans qu'il en soit même besoin, on n'a simplement qu'à examiner les puits à portée des villages. Si l'eau est élevée dans ces puits, le terrein est humide : si elle y est basse, le terrein est sec.

Il convient même d'éviter le voisinage d'épaisses forêts : elles empêchent le vent de pénétrer, & rendent dans leurs environs l'air humide & croupissant.

Si cependant la nécessité oblige de camper dans un terrein humide, il faut alors changer plus souvent que de coutume la paille des soldats. Quant aux officiers, ils se trouveront très-bien d'une toile cirée, étendue au dessous de leur lit.

Dans des temps de pluie, plus les tentes sont tendues, moins elle y pénetre : de petits fossés, creusés autour des tentes rendent aussi moins humide l'endroit où le soldat couche, parce qu'ils recueillent l'eau qui tombe du ciel.

VI. Lorsqu'une armée séjourne long-temps dans le

même camp, les mauvaiſes exhalaiſons de tant de corps occaſionnent toujours des maladies, à moins qu'il ne ſurvienne des vents forts & fréquents; & elles ſont ſur-tout à craindre, ſi l'on reſpire un air chaud & humide. Les changements de camp contribuent donc à la ſanté du ſoldat, ſur-tout quand la dyſſenterie regne: il naît delà une raiſon de plus pour éviter le voiſinage des forêts épaiſſes, qui empêchent le vent de percer.

VII. Rien ne nuit plus au ſoldat, que de mettre habit bas, & de s'expoſer à un air frais, quand il eſt échauffé par le travail, & de boire alors avidement de l'eau froide, ſur-tout de l'eau de puits, qui l'eſt ordinairement beaucoup. L'eau de riviere eſt moins nuiſible, les rayons du ſoleil, auxquels elle eſt continuellement expoſée, la rendant moins froide.

VIII. Il faut, pendant les grandes chaleurs, laiſſer, le moins qu'il eſt poſſible, les ſoldats en faction, expoſés à l'ardeur du ſoleil, & éviter qu'ils n'y dorment. Les cuiraſſiers ſont ceux qui ſouffrent le plus du ſoleil, ſur-tout quand leur cuiraſſe eſt une fois échauffée.

IX. On ne peut trop recommander la propreté aux ſoldats. Qu'ils ſe lavent fréquemment le viſage, les mains, les pieds, &, ſi la ſaiſon le permet, qu'ils ſe baignent, le plus qu'il eſt poſſible, dans l'eau courante.

X. On doit éviter, avec le plus grand ſoin, de loger pluſieurs hommes enſemble dans un endroit peu ſpacieux; &, ſi l'on s'y trouve obligé, il faut du moins y renouveller l'air le plus ſouvent qu'il ſe peut, ſoit que ceux qui ſont logés enſemble ſe portent bien, ou qu'ils ſoient malades; car c'eſt delà que naiſſent les maladies les plus dangereuſes, & même les maladies contagieuſes.

XI. Le pain doit être bien cuit, & pêtri de bonne & pure farine; car celle qui eſt moiſie ou gâtée, occaſionne des maladies très-dangereuſes.

XII. Enfin, ſi les troupes campent au printemps, & ſur-tout dans le commencement de cette ſaiſon, l'on verra infailliblement parmi elles beaucoup de malades. Les maladies, qui regnent alors principalement, ſont des toux fort incommodes, des maux de gorge, des pleuréſies, des péripneumonies, & des rhumatiſmes.

Toutes ces maladies ne ſont point contagieuſes; mais

elles ne permettent point que l'on faſſe faire aux malades beaucoup de mouvement : c'eſt pourquoi il faut tâcher d'avoir des hôpitaux à portée, & ſi l'état de la maladie le demande, ſaigner le malade, avant de le tranſporter, le retardement pouvant entraîner des ſuites fâcheuſes.

Les fievres intermittentes regnent auſſi quelquefois pendant cette ſaiſon ; mais, toutes choſes égales, elles ſont moins opiniâtres que celles qui regnent en automne. Au printemps, elles ſont preſque toujours tierces, ou quotidiennes, & rarement quartes, à moins que ce ne ſoit dans des ſujets qui en ont été attaqués pendant l'hiver ; ce qui, à proprement parler, n'eſt qu'une rechûte.

Maladies des Potiers d'étain & des Potiers de terre.

Voyez MALADIES DES PLOMBIERS.

Maladies des Statuaires.

Voyez MALADIES DES MARBRIERS.

Maladies des Tailleurs d'habits.

L'habitude dans laquelle ſont ces ſortes d'ouvriers d'avoir toujours le dos courbé, les rend ordinairement boſſus. Ce ſont des affections qui dépendent de la nature des ſolides. Comme cette indiſpoſition eſt venue par degrés, & qu'elle ne porte point de préjudice à la machine, il eſt inutile de tenter d'y remédier ; on peut cependant, quand le mal eſt confirmé, faire des frictions avec l'huile d'amandes douces, l'huile de laurier, & le baume ſuivant :

Prenez, *De la Graiſſe humaine, quatre onces.*
Des Graiſſes d'Oie,
De Chapon, de chacune trois onces.
De l'Huile de Laurier, deux onces.
Des Feuilles de Sauge,
De Marjolaine,
De Sureau,
D'Yeble,
De Calament,
D'Origan,
De Lavande, de chaque une poignée.

Faites cuire le tout jusqu'à consomption des herbes. Coulez ensuite, en exprimant. Dissolvez dans l'expression,

De Baume du Pérou, une once.
De l'Huile de Pétrole,
De Lavande, de chacune deux gros.

Mêlez pour un baume, ou liniment, dont il faut frotter l'épine du dos.

Les tailleurs sont sujets encore à avoir les jambes torses, par l'habitude qu'ils contractent de les avoir toujours croisées: la circulation se trouvant gênée & arrêtée par cette posture singuliere, il en résulte des maux de jambes, des douleurs vagues dans les membres, des taches noirâtres & scorbutiques, & quelquefois des bouffissures.

Pour éviter ces inconvénients, il faut qu'ils exercent souvent leurs jambes, qu'ils s'y fassent des frictions avec une flanelle; &, quand ils sentiront des engourdissements dans les membres, il faut qu'ils se remuent & qu'ils agitent leur corps, pour éviter que le sang ne s'accumule dans cette partie.

Maladies des Tailleurs de pierres.

Voyez MALADIES DES MARBRIERS.

Maladies des Tanneurs.

Les tanneurs sont toujours sur les peaux des bêtes mortes, sur la chaux, & semblables ingrédients qu'ils emploient pour habiller les cuirs. Leur manœuvre est à peu près la même que celle des corroyeurs: ils foulent aux pieds ces cuirs qu'ils ont fait macérer dans l'eau remplie de chaux, de noix de galle & d'écorce de chêne, & enfin ils les frottent & imbibent de suif. Il n'est pas étonnant, après cela, qu'ils soient sujets à avoir le visage bouffi & cachectique, & qu'ils deviennent ordinairement poussifs, parce que les odeurs qui sortent de ces travaux, sont d'une infection épouvantable.

Ces ouvriers doivent prendre les mêmes précautions que les corroyeurs, c'est-à-dire, laver souvent leurs boutiques, en y jettant de l'eau plusieurs fois par jour,

ouvrir les portes pour laiſſer toujours un libre courant d'air, & reſpirer pluſieurs fois par jour du vinaigre.

Les autres maladies auxquelles ſont ſujets les tanneurs, ſont toutes celles qui ſont produites par la ſuppreſſion de tranſpiration ; comme ils ont continuellement les mains & les pieds dans l'eau, ils ſont expoſés aux bouffiſſures, aux œdemes, aux boutons, âcretés & demangeaiſons. *Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet dans les* MALADIES DES BATELIERS.

Maladies des Teinturiers.

Les ouvriers qui ſont expoſés à manier l'eau continuellement pour leurs travaux, ſont ſujets aux maladies occaſionnées par la ſuppreſſion de tranſpiration. *Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet à l'article* MALADIES DES BATELIERS.

Les teinturiers ſont encore ſujets à reſpirer des odeurs fortes, ſur-tout celles qui s'exhalent des différents mordants qu'ils emploient : il faut qu'ils évitent de mettre le nez ſur ces ſortes d'odeurs ; qu'ils reſpirent pluſieurs fois par jour de l'eau thériacale ou du vinaigre des quatre voleurs ; qu'il ſe donnent de l'air le plus qu'ils pourront. Ils ont auſſi quelques atteintes de colique des peintres. *Voyez* COLIQUES DES PEINTRES.

Maladies des Tiſſerands.

Voyez MALADIES DES OUVRIERS SÉDENTAIRES.

Maladies des Tondeurs de draps.

Voyez MALADIES DES OUVRIERS SÉDENTAIRES.

Maladies des Verriers & de ceux qui travaillent aux Manufactures des glaces.

La néceſſité où ſont ces ſortes d'ouvriers d'être toujours dans une chaleur exceſſive, ne leur donne qu'un air raréfié, extrêmement chaud, qui deſſeche tous leurs ſucs, qui gêne leur reſpiration, empêche la liberté de la circulation dans les poumons, & produit des aſthmes, des difficultés de reſpirer, des crachements de ſang, des maux de poitrine, des vertiges, des éblouiſſements, quelquefois même des apoplexies.

Le premier ſoin qu'ils doivent prendre, c'eſt d'éviter ſoigneuſement l'eau-de-vie & le vin : ce ſont des poiſons pour eux. Ils peuvent faire uſage, tous les jours, d'eau de guimauve, pour laver continuellement leur ſang, & le tenir dans un état de fluidité : au reſte, il faut qu'ils aient l'attention, de temps en temps, de ſortir de la verrerie, pour reſpirer l'air & pour rafraîchir leurs poumons.

Les autres maladies qui tourmentent ces ſortes d'ouvriers, ſont celles qui ſont occaſionnées par la ſuppreſſion de la tranſpiration, comme les rhumes, la toux, les fluxions, les dyſſenteries. Comme ces hommes ont toujours fort chaud, & qu'ils ſont preſque tout nuds, ils courent riſque, en s'expoſant à l'air, d'être ſaiſis des maladies que nous venons d'indiquer : ainſi, il faut qu'ils aient l'attention de ſe bien couvrir & de s'accoutumer par degrés à l'air froid.

A l'égard de ceux qui travaillent aux manufactures de glaces, comme ils manient perpétuellement le mercure, ce métal volatil & ſubtil s'inſinue par la reſpiration, ſe porte à la tête, & leur occaſionne des éblouiſſements, des maux de tête, des vertiges, des tintements d'oreilles, des attaques de vapeurs, de tremblements, de paralyſie, d'épilepſie, & généralement tous les maux qui viennent de l'altération des nerfs : ils ſont également ſujets aux coliques des peintres, quand ce métal s'arrête dans le bas-ventre, & y occaſionne des douleurs.

Il faut ſuivre dans toutes ces maladies le même traitement que dans celles des peintres.

Maladies des Vuidangeurs, Cureurs de puits & d'égouts.

Les ouvriers qui travaillent à curer les égouts & les cloaques, & principalement ceux qui ſont établis pour nettoyer les latrines, méritent une attention particuliere. En effet, ce ſeroit une injuſtice bien criante, que de manquer d'égards pour des pauvres malheureux qui haſardent leur ſanté & leur vie pour la commodité du genre humain.

Les premieres incommodités auxquelles ils ſont expoſés, ſont des douleurs cuiſantes qu'ils reſſentent dans

les yeux ; ce qui va même quelquefois jusqu'à leur faire perdre la vue. La vapeur qui s'éleve des ordures qu'ils nettoient, s'attache principalement à leurs yeux, sans intéresser aucunement le cerveau ni la poitrine.

On doit recommander à ces sortes de gens de terminer leur besogne le plus vîte qu'ils le pourront, de se retirer ensuite dans un lieu obscur, & de laver leurs yeux avec de l'eau tiede ou avec du lait tiede, & ils pourroient faire usage d'un collyre fait avec du vin blanc bien vieux, dans lequel on fait infuser une pincée d'euphraise. Ils pourroient, avant de descendre dans la fosse, se frotter les paupieres avec de la crême douce & bien nouvelle, afin d'émousser l'action mordicante des sels qui s'élevent de ces sortes de vapeurs.

Une autre maladie à laquelle sont sujets ces ouvriers de basses-œuvres, est le plomb, dont les effets sont terribles ; lorsque ces malheureux descendent dans des latrines ou dans des puisards, dont les ventouses n'ont pas été soigneusement tenues ouvertes, la lumiere qu'ils portent toujours avec eux, pour s'éclairer, enflamme cette vapeur qui les suffoque dans l'instant. Ceux qu'on retire assez vîte, échappent quelquefois à ce fatal accident ; mais la brûlure universelle de leur peau leur fait souffrir des douleurs cruelles, & les prive souvent de l'usage de plusieurs de leurs membres.

Ces vapeurs agissent quelquefois d'une façon plus lente, mais toujours également funeste pour ces pauvres ouvriers, en leur coupant peu-à-peu la respiration, & leur appesantissant la tête d'une maniere insensible, au point qu'ils tombent, comme s'ils étoient frappés d'apoplexie.

Il est bien difficile de remédier aux accidents de ces vapeurs qui s'enflamment avec explosion : la mort qu'elles causent est subite, & comparable à celle de ceux qui sont frappés du tonnerre. On a presque toujours trouvé leur poumon flétri, contus & lacéré, avec épanchement ichoreux & sanguinolent dans la poitrine ; effet de la commotion subite, & auquel il n'y a pas de remede.

Ceux que l'on a tirés assez-tôt pour les sauver de ce funeste accident, & qui ont eu le corps tout brûlé, avoient pour leur plus fâcheux symptome une grande

difficulté de refpirer, comme s'ils euffent été attaqués d'une pleuréfie feche ; & il a fallu les traiter en conféquence pour les réchapper : ce qui a le mieux réuffi, pour guérir leurs brûlures, a été l'onguent populéum, dans lequel on a préalablement fait bouillir une bonne quantité de la plante appellée *ftramonium ferax.*

Mais il y a un moyen très-fimple de prévenir ces accidents; c'eft de jetter dans la foffe ou dans le puifard quelques poignées de paille enflammée, avant que d'y defcendre; c'eft le moyen d'épuifer cette vapeur qui fe diffipe à mefure qu'elle s'enflamme, & qui ne ceffe ordinairement de brûler, que lorfqu'elle eft entiérement confumée.

Il eft à remarquer que la plupart de ces vapeurs ne prenant feu que lorfqu'on leur préfente de la flamme, le charbon n'agiffant pas fur elles, on doit au moins laiffer paffer vingt-quatre heures, avant que de defcendre dans le puits, & s'affurer, en répétant l'expérience, s'il ne s'eft pas reproduit de nouvelles vapeurs. Avec cette précaution, on n'aura rien à craindre de ces terribles effets.

On préviendra d'une maniere toute auffi fimple les effets de l'autre efpece de vapeurs, qui fuffoque d'une maniere infenfible; elles ont cette propriété que la flamme s'y éteint, dès qu'elle y eft expofée quelques fecondes, comme elle fait dans la machine pneumatique, où on ôte l'air qui l'environne : c'eft pourquoi il eft à propos, avant que de defcendre dans ces fortes d'endroits, d'éprouver, par le moyen d'une chandelle attachée au haut d'une corde, s'il n'y a point quelques vapeurs de cette nature. L'ouvrier ne rifqueroit rien, s'il avoit la précaution, lorfque fa chandelle commence à moins éclairer, de retourner fur fes pas : il ne faut pas de lampe à l'huile pour ces efpeces de travaux ; la flamme ne s'éteint, pour ainfi dire, qu'avec la vie du conducteur. Lors donc qu'il eft impoffible d'habiter dans ces fouterreins, il faut tâcher d'établir une circulation d'air ; ce que l'on obtient, en laiffant defcendre jufques vers la moitié de la foffe un grand réchaud plein de feu, le renouvellant quand il s'éteint, & continuant ainfi jufqu'à ce que la vapeur foit entiérement fortie.

Mais s'il arrive que, faute de ces précautions, quelque pauvre ouvrier se trouve dans l'espece d'apoplexie causée par ces vapeurs, le mal n'est pas absolument sans remede. On aura d'abord recours aux frictions des bras, des jambes & de toutes les parties du corps, pour tâcher d'y ranimer la circulation interrompue, & entretenir la chaleur & la fluidité du sang : on excitera principalement les organes de la respiration par l'éternument, par l'odeur des esprits volatils, présentés cependant avec précaution, en essayant de faire avaler un peu d'oxymel scillitique, pour exciter une petite toux ; enfin on aura recours à la fumée de tabac, qu'on fera entrer par le nez dans la bouche même, en même temps qu'on donnera des lavements de la décoction de la même plante : il ne faudra pas cesser d'agiter le corps jusqu'à ce qu'on apperçoive la respiration rétablie ; alors on fera avaler quelque léger cordial au malade, comme une cuillerée ou deux d'eau de mélisse composée, délayée dans un peu d'eau de cannelle simple : ce cordial ne manquera pas de ranimer les forces, & d'achever de rétablir la circulation qui aura été suspendue.

Les saignées, dans ces sortes de cas, sont très-dangereuses : il vaut mieux commencer par faire des frictions sur tout le corps, & faire tout ce que nous avons prescrit ci-dessus, avant de pratiquer la saignée.

Maladies produites par les Vapeurs des mines.

Tous les ouvriers qui travaillent sous terre, sont attaqués des maux qui viennent de la transpiration supprimée, comme les rhumes, les rhumatismes, la goutte, les catarrhes : ils sont tourmentés par les maladies qui viennent d'un air épais & grossier, qui n'a point de ressort : tels sont les maux de cœur, les foiblesses, l'asthme, les étourdissements, les éblouissements, les oppressions & les crachements de sang.

On remédie à tous ces maux difficilement ; on peut cependant employer les mêmes précautions que nous avons indiquées dans les Maladies des Vuidangeurs.

Ce que les mineurs ont le plus à craindre, est l'impression de la vapeur de ces lieux souterreins : il y en a quelquefois qui sont saisis si vivement, qu'ils en pé-

riffent fur le champ ; ceux qui en réchappent fe traitent comme nous l'avons dit dans les Maladies des Vuidangeurs.

MALADIES CHRONIQUES. C'eft le nom que l'on donne aux maladies dont la marche eft lente, & dont les effets ne font point précipités, ni pour la mort, ni pour la vie : telles font les pâles couleurs, la cachexie, la phthifie, la paralyfie, le fcorbut, les écrouelles. Ainfi, quand une maladie dure quarante, cinquante, foixante jours & plus, elle devient chronique. C'eft pourquoi l'on voit tous les jours des fievres aiguës dégénérer en maladies chroniques.

Les maladies chroniques ont une marche bien différente de celle des maladies aiguës. Les temps d'irritation, de coction & d'évacuation critique, qu'on obferve dans ces dernieres, ne fe rencontrent que très-imparfaitement dans les maladies chroniques. Cependant à la rigueur, & en obfervant de très-près la marche des maladies chroniques, on peut facilement retrouver dans celles-ci les trois temps que nous avons remarqués dans les aiguës, avec cette différence que, dans les chroniques, le temps d'irritation eft très-long & occupe prefque toute la durée d'une maladie chronique. Les trois quarts de ces maladies fe terminent par une coction & une évacuation critique, lorfqu'elles fe terminent en bien.

Il y a plufieurs genres de maladies chroniques; mais, en général, celles qui font les plus fréquentes, font celles qui ont pour caufe le vice des digeftions, la foibleffe de l'eftomac, & les crudités qui s'amaffent dans les premieres voies. Après celles-ci, les plus fréquentes dans le fiecle où nous vivons, font les Maladies nerveufes, hypocondriaques & hyftériques, (*Voyez ces articles*). Il eft une troifieme claffe de maladies chroniques; ce font celles qui ont pour caufe une maladie aiguë antérieure : elles peuvent être divifées en plufieurs genres. 1°. Lorfque la matiere morbifique n'eft pas évacuée & qu'elle fe porte fur un vifcere important à la vie, ou fur toute autre partie, elle y produit ou des abcès, d'où il réfulte des fuppurations internes (*Voyez* SUPPURATION INTERNE); ou cette matiere fe durcit, & produit un fquirrhe qui gêne plus ou moins les fonc-

tions des organes qui en ſont voiſins (*voyez* SQUIRRHE) ; ou enfin cette matiere ſe portant à l'extérieur, à la peau, ou aux articulations, elle cauſe à la premiere des affections dartreuſes, des ulceres, &c. (*Voyez* DARTRES & ULCERE). Quand elle ſe dépoſe aux articulations, il s'enſuit des abcès, quelquefois des ankyloſes, ou le fond d'un vice goutteux ou rhumatiſmal. (*Voyez* GOUTTE & RHUMATISME, DÉPÔT).

Il arrive très-ſouvent que la matiere morbifique n'ayant pas été évacuée tout-à-fait, ce qui en reſte, ſe dépoſe ou ſe cantonne dans les viſceres du bas-ventre, comme le foie, la rate, le pancréas, le méſentere, &c. alors elle produit des obſtructions plus ou moins conſidérables, à raiſon de ſa nature, & de l'état des ſolides. Il n'eſt pas rare de voir des obſtructions cauſer des hydropiſies aſcites & enkyſtées. *Voyez* OBSTRUCTION & HYDROPISIE.

Quoique toute matiere morbifique ait été évacuée dans une maladie aiguë, il arrive quelquefois que les forces ont été tellement affoiblies, qu'elles ne ſont plus ſuffiſantes pour remplir les fonctions néceſſaires à la vie; & malgré tous les ſoins & tout le ménagement poſſible, le malade tombe dans le maraſme & la fievre lente, qui le conduiſent très-ſouvent à la mort.

Les autres maladies chroniques dépendent d'un vice particulier des humeurs, qui ne cede ſouvent qu'à des remedes particuliers & ſpécifiques. La vérole, le ſcorbut, les écrouelles, les affections cutannées, &c. dépendent des virus particuliers & inconnus, qui ſe détruiſent par le mercure, les anti-ſcorbutiques, le ſoufre, &c. d'une maniere qui ne nous eſt pas plus connue. (*Voyez chacune de ces maladies*).

Il y a deux grands moyens pour guérir les maladies chroniques, qui ne reconnoiſſent pas pour cauſe un virus particulier, le RÉGIME & l'EXERCICE. On pourroit avancer que ces deux moyens bien adminiſtrés guériſſent les trois quarts de ces maladies.

On trouvera dans les articles particuliers, ſur chaque maladie chronique, les regles particulieres, ſelon leſquelles on doit diriger le traitement qui convient. Nous remarquerons ici ſeulement que dans le traitement des

chroniques, il faut faire une grande attention, non-seulement au tempérament particulier du malade, mais encore à l'état des solides & à celui des humeurs. Les solides sont souvent très-tendus, très-sensibles, dans un état de crispation qui peut produire des effets semblables à ceux qui résultent d'un trop grand relâchement : c'est pourquoi, si on n'est pas bien attentif à saisir les signes qui font reconnoître cette tension, cette crispation des solides, on s'expose à commencer le traitement d'une maladie par où il auroit fallu le finir, à faire précéder les toniques, les stimulants; au lieu qu'ils doivent seulement suivre l'usage des adoucissants, des délayants, des relâchants : par-là on renverse tout le traitement, & on augmente plutôt le mal, qu'on n'y remédie. On doit faire la même attention, lorsqu'il s'agit de commencer tout de suite par les toniques & les stimulants. C'est par-là qu'on doit commencer lorsque les solides sont dans un état de relâchement, & les humeurs dans un épaississement visqueux. Cet épaississement des humeurs qui est tantôt visqueux ou glutineux, & tantôt sec, dense & dur, se trouve toujours accompagné d'un état des solides, analogue au sien; de maniere que l'épaississement sec est accompagné de tension & de rigidité dans les solides, & celui qui est visqueux de relâchement. Si on a égard à ces différents états des solides & des humeurs, on évitera bien des fautes, qu'il est très-facile de commettre sans cela.

MALADIES DES ENFANTS. *Voyez* ENFANTS.

MALADIES DES FEMMES. *Voyez* FILLES, FEMMES GROSSES, FEMMES EN COUCHE.

MALADIES DES FEMMES EN COUCHE. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.

MALADIES DES FEMMES GROSSES. *Voyez* FEMMES GROSSES.

MALADIES DES FILLES. *Voyez* FILLES.

MALADIES DES GENS DE LETTRES. Les gens de lettres pechent ordinairement par un excès opposé à ceux qui travaillent du corps : ils ont l'esprit continuellement tendu & occupé; ce qui tend tous les nerfs, rend les fonctions languissantes, l'estomac paresseux, la digestion lente; c'est donc le genre

nerveux, ou les esprits, qui fournissent principalement aux frais de ce travail qui est d'autant plus insidieux, qu'il flatte par le plaisir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs portés au delà de leur ton naturel, parce que les esprits s'en dérobent, se dérangent & s'alterent. Il n'est guere de source de maladie plus dangereuse, & cependant moins susceptible de guérison : telles sont les affections mélancoliques & hypocondriaques ; les coliques, les insomnies, les indigestions, les hémorrhoïdes, les maux de tête & migraines, les attaques de coliques, de néphrétiques & de goutte, les veilles & les insomnies.

La premiere chose que doivent éviter les savants & les gens studieux est de ne pas travailler la nuit; car autrement les esprits accoutumés avec les nerfs à demeurer tendus, restent dans cette disposition la plus contraire à la santé, ce qui augmente le mouvement des solides, l'âcreté des humeurs, produit l'épaississement de la lymphe, & jette le malade dans une foiblesse continuelle : ainsi, pour éviter de tomber dans cet état, il ne faut point pousser son travail au delà des bornes du jour. La preuve la plus complette que l'on a trop travaillé, c'est lorsqu'on est trop affoibli, énervé, lourd, pesant, que l'on sent des baillements, qu'on a le visage rouge & enflammé, & que l'on ne sent aucune disposition au sommeil ; ainsi toutes les personnes de cabinet doivent, pour entrenir leur santé, prendre le soir quelques heures de promenade & de dissipation, & sur-tout éviter de trop souper.

Les affections spasmodiques & mélancoliques, auxquelles les gens de lettres sont principalement sujets, ne peuvent se guérir que par les remedes que nous avons indiqués dans ces différents articles : il faut seulement observer que le repos & la tranquillité d'esprit, le bon air, & l'usage des potions calmantes, suffisent pour la guérison de ces maux. Un bon régime, des aliments propres, tels que la soupe, les crêmes de riz, d'orge, de gruau, les viandes bouillies & rôties, le grand usage des boissons aqueuses, rétablissent le bon ordre dérangé dans la machine, sur-tout lorsqu'on les accompagne de la dissipation d'esprit, de l'usage habituel des

potions calmantes, décrites aux articles Vapeurs & Spasme. Il faut éviter sur-tout les aliments échauffants, l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses, le café, le chocolat à la vanille, l'air froid & sec, ou chaud & sec, les exercices & le travail forcés, les veilles continuelles & la contention d'esprit, l'usage des purgatifs, les remedes chauds & brûlants : il faut, au contraire, délayer l'intérieur par l'usage continu du petit-lait & des lavements, & l'extérieur par les bains tiedes, & sur-tout par une vie douce & tranquille.

Indépendamment de ces maux funestes qui ne sont pas de tous les jours, il en est parmi les gens de lettres, qui sont journaliers; ce sont des maux ou foiblesses d'estomac, dont se plaignent la plupart d'entr'eux, parce qu'en effet, c'est l'infirmité attachée à la condition des gens de lettres : ainsi il faut leur prescrire des remedes propres à fortifier l'estomac; tel est l'usage du vin pris en petite quantité, & pur, après le repas, comme du vin de Malvoisie ou d'Hongrie, ou deux ou trois cuillerées de bon vin d'Alicante ou d'Espagne. On peut leur conseiller aussi quelques gouttes d'élixir de propriété, ou quelques gouttes d'élixir de Garus, ou simplement la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*
De Safran de Mars apéritif, demi-gros.
De Quinquina en poudre, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre vingt-quatre grains avant les repas, en buvant par dessus un petit verre de vin d'absinthe.

Il est bon d'observer cependant que ces remedes peuvent échauffer à la longue, sur-tout ces sortes de gens qui ont ordinairement la fibre dure & le sang âcre : ainsi, pour éviter cet inconvénient, on pourroit prendre tous les matins une chopine de petit-lait & un lavement le soir.

A l'égard des autres maux qui affectent les gens de lettres, comme les hémorrhoïdes, la constipation, ils n'exigent point un traitement différent de celui que nous avons indiqué dens ces différents articles.

Une autre incommodité, à laquelle ils sont sujets, sont les maux qui proviennent de l'exhalaison des chan-

delles avec lesquelles ils travaillent, & de la vivacité de la lumiere qui affecte leurs yeux : ainsi, autant qu'ils peuvent, il faut qu'ils se servent de quelqu'instrument propre à garantir leurs yeux, &, autant qu'ils peuvent, ils doivent éviter de travailler à la chandelle : il vaut mieux qu'ils se servent de bougie, parce qu'ils risquent beaucoup moins pour leur tempérament.

Au reste, comme nous l'avons dit plus haut, le régime, la dissipation, l'exercice contribuent beaucoup à maintenir la santé des gens de lettres : ils deviennent même indispensables pour eux, par rapport à la vie laborieuse qu'ils menent.

MALADIES DES GENS DU MONDE. Le luxe ou l'augmentation des besoins factices, avec la recherche des moyens de les satisfaire, en nous ôtant la maniere simple de vivre de nos ancêtres, nous a privés de tous les avantages qui en résultent. Le moral & le physique en ont souffert considérablement : nos vices se sont augmentés ; nos maladies, nos infirmités se sont multitipliées ; notre constitution s'est affoiblie ; en un mot, notre extérieur, au lieu d'annoncer une ame forte dans un corps sain, n'annonce plus qu'un esprit foible, lâche & pusillanime, dans un corps efféminé, dont tous le sressorts sont sans énergie & sans vigueur.

Le luxe, en introduisant les richesses dans une grande ville, y amene avec elles le libertinage & l'oisiveté, deux sources fécondes de maladies. Le libertinage mine la nature humaine dans son principe ; & l'oisiveté en affoiblit les ressorts par les obstacles qu'elle oppose sans cesse au libre exercice de ses fonctions.

Nous sommes aujourd'hui affligés de maladies inconnues à nos peres : on ignoroit autrefois dans les villes ce que c'étoit que le scorbut ; à présent, rien de si commun que le vice scorbutique.

Autrefois les médecins rencontroient, dans leur pratique, des maladies bien moins compliquées & d'une nature plus bénigne : à présent, presque toutes les maladies ; soit aiguës, soit chroniques, sont compliquées ou de virus vérolique, ou de scorbut, ou enfin d'affections nerveuses, & quelquefois de ces trois vices ensemble.

Nos peres recevoient une éducation moins molle &

moins efféminée : ils n'affoibliſſoient point leur tempérament &. les forces de la vie, par un uſage prématuré des plaiſirs de l'amour ; ils attendoient que le corps eût pris tout ſon accroiſſement & toute ſa force pour ſe livrer à la reproduction de l'eſpece. La corruption des mœurs, moins grande & moins étendue, ne leur offroit pas ſans ceſſe devant les yeux des exemples capables d'exciter de vives impreſſions dans leur imagination, & de leur donner les idées des plaiſirs de l'amour, avant que d'avoir la force de s'y livrer. Ils ſuivoient paiſiblement les impreſſions de la nature, & ne la fruſtroient pas de ſes droits, en ſubſtituant à l'objet naturel de leurs careſſes, la manœuvre la plus infame, ou l'objet le plus contraire à ſon but. *Voyez les articles* ONANISME & PÉDÉRASTIE.

Il n'eſt pas étonnant que les gens du monde ne jouiſſent pas d'une ſanté ferme & vigoureuſe, tandis que toutes les cauſes de maladie les aſſiegent de toutes parts. Il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur leur maniere de vivre pour s'en convaincre.

Quelle eſt la vie d'un homme du monde, ou plutôt de quelle maniere végete-t-il ? L'air qu'il reſpire dans ſa chambre à coucher n'eſt, pour ainſi dire, jamais renouvellé. Il ne la croit jamais être aſſez calfeutrée ; petite chambre, volets fourrés, rideaux bien fermés : on s'imagineroit qu'il fait tout au monde pour s'étouffer ; ainſi le peu d'air qu'il reſpire, pendant ſon ſommeil, eſt un air corrompu par ſa tranſpiration, par le voiſinage de ſa garde-robe, & par le défaut de communication avec le dehors. S'il quitte une table de jeu, ou une partie de débauche, c'eſt pour aller s'enfermer dans une ſalle de ſpectacle, petite, mal-propre, dont l'air eſt empeſté par l'haleine de trois mille perſonnes dont les trois quarts ſont malades, & de la fumée de ſix cents bougies. En ſortant du ſpectacle, il court à un ſouper où chaque mets eſt un poiſon qui porte l'incendie dans ſa frêle machine. Les ſauces, les épices, les aromates employés pour exciter un appétit languiſſant, font qu'il ſe livre à des excès de table les plus funeſtes à la ſanté. L'abus des liqueurs ſpiritueuſes, des vins étrangers, du café, devient une cauſe journa-

liere de dérangement dans sa santé. Après un tel souper qui a duré une partie de la nuit, il en consume le reste dans le jeu, ou l'usage immodéré des femmes; ensuite le jour arrive : il rentre chez lui, se livre à un sommeil plein de trouble & d'agitation, interrompu par les restes de son souper mal digérés, & se réveille avec des douleurs de tête, des nausées, des tremblements de nerfs, & plusieurs autres incommodités. Il en faut dire autant de nos dames du bon ton, chez lesquelles les effets de cette mauvaise maniere de vivre sont encore plus sensibles & plus graves.

Mais, quelle est la cause de cette foule de maladies nerveuses, d'affections hypocondriaques, hystériques, dont les gens du monde sont affectés ? Ne la cherchons pas ailleurs que dans les passions de l'ame. Les hommes du grand monde ont, pour la plupart, une ambition effrénée, une avarice insatiable qui, par les obstacles qu'elles rencontrent, deviennent une cause très-forte de ces hypocondriacies si difficiles à détruire, si incommodes aux autres & à soi-même. Les obstructions, les fievres malignes, les fievres putrides, les inflammations d'un mauvais genre, sont les tristes effets du mauvais régime des gens du monde, & de l'excès de leurs passions.

Les femmes, par ce même régime, par leurs intrigues perpétuelles, & leur fureur pour le jeu, par leur excès dans les plaisirs de l'amour, donnent lieu à ces vapeurs, à ces maux hystériques qui les rendent ou folles ou imbécilles. N'est-ce pas de causes pareilles que procedent ces irrégularités dans leurs regles, ces fleurs blanches si dégoûtantes, qui sont souvent accompagnées de quelques virus ou cancéreux, ou vérolique, ou scorbutique, ces fausses couches si fréquentes, ces accouchements laborieux, ces dépôts laiteux, enfin si difficiles à guérir & si souvent incurables?

Heureux le laboureur ! trop heureux s'il sait l'être !

Il nous suffit, dans cet article, d'avoir présenté les maladies les plus fréquentes aux gens du monde, les causes qui y donnent lieu, & le tableau de la vie physique d'un Grand, afin d'en inspirer de l'horreur à celui

qui feroit tenté de l'imiter. Ceux qui ont une fois acquis l'habitude d'une telle vie, font incorrigibles. Quoique punis fans ceffe de leurs déréglements, ils ne laiffent pas que de s'y livrer aveuglement : le feul profit que la fociété en retire, c'eft qu'ils abrégent une vie qui eft à charge à leurs femblables.

MALADIES DES HUMEURS. *Voyez* HUMEURS.

MALADIES INFLAMMATOIRES. *V.* INFLAMMATION.

MALADIES DU LAIT. *Voyez* LAIT.

MALADIES DE LA LUETTE. *Voyez* LUETTE.

MALADIES DE LA LYMPHE. *Voyez* LYMPHE.

MALADIE NOIRE. *Voyez* HÉMORRHAGIE DES INTESTINS.

MALADIE DU PAYS. C'eft un defir immodéré de retourner dans fa patrie.

Cette maladie eft accompagnée de trifteffe & d'un ennui mortel. Quand on parle aux malades de leur pays, ils le mettent au deffus de tous les autres, & en font des éloges ridicules : moins ils font dans la poffibilité d'exécuter leur defir, plus il s'irrite, & plus les malades en ont des tourments. Les fonctions font troublées, l'appétit eft perdu, la digeftion eft viciée, le pouls eft fiévreux & irrégulier, les urines & les felles fe fuppriment, & les malades tombent dans l'amaigriffement & le marafme.

Cette maladie attaque fur-tout ceux qui font d'un tempérament fenfible, élevés dans la molleffe, & qui, depuis qu'ils font fortis de leur patrie, ont éprouvé de la peine & de la fatigue.

La caufe prochaine de cette maladie vient de l'imagination, ce que l'événement juftifie tous les jours; car auffi-tôt que ces fortes de malades retournent chez eux, tous leurs maux fe guériffent : il arrive cependant quelquefois que la pléthore, la mauvaife digeftion, la fievre produifent cet état de mifanthropie, dont on n'eft plus le maître.

Comme on connoît la caufe de cette maladie, il eft aifé d'y porter remede, en renvoyant les malades prendre l'air natal, après les avoir cependant faignés & purgés, leur avoir fait prendre à leur repas quelques coups de vin vieux pur, & leur avoir confeillé la diffi-

pation, un régime doux & beaucoup d'exercice.

Maladies de la Peau. La peau, considérée dans ses membranes & ses vaisseaux, est sujette à une infinité de maladies qui lui viennent de causes externes & internes.

Parmi ces maladies, on place la lepre des Arabes, la lepre des Grecs, la gale, les croûtes & les éruptions cutanées des enfants, les dartres, l'érésipele, la petite vérole, les éruptions cutanées qui arrivent dans les fievres malignes, le charbon & le cancer, la transpiration sensible & insensible supprimée, les changements de la couleur de la peau, les taches & marques différentes imprimées sur la peau du fœtus, la chûte des cheveux, la teigne, la maladie pédiculaire, les maladies qui attaquent la peau du visage, telles que la goutte-rose, les pustules, les boutons, les taches de rousseurs, &c. les maladies qui attaquent la peau des mains & des pieds, comme les verrues, les cors & les porreaux, les maladies du prépuce, les hémorrhoïdes, les échymoses ou contusions, les plaies & les ulceres de la peau, les brûlures, les blessures faites par les morsures des bêtes venimeuses, & celles qui sont faites par les insectes & les instruments venimeux.

Nous avons traité de toutes ces différentes maladies, chacune à leur article.

De la Lepre des Arabes.

Comme nous avons traité très au long de cette maladie, nous nous contenterons de rapporter quelque chose au sujet de son traitement.

Quelques médecins ont prétendu que la castration se faisoit avec succès pour guérir cette maladie : d'autres recommandent les bains froids ; quelques-uns vantent beaucoup la préparation suivante :

Prenez, *De l'Ecorce interne d'Orme récente, quatre onces.*

Faites-les cuire dans trois chopines d'eau de fontaine, jusqu'à la diminution d'un tiers.

Ajoutez à la colature,

Du Sirop de Framboises,
De Meures, de chaque une demi-once.

Mêlez le tout, pour en prendre trois verres par jour de quatre en quatre heures.

Un médecin fameux, qui a eu beaucoup de maladies à traiter, après la ſaignée & la purgation, ordonnoit le remede ſuivant :

Prenez, *De Racines de Polypode de Chêne,*
De Chardon-Roland, de chaque une demi-once.
De Séné, deux gros.
De la Rhubarbe,
De Méchoacan, de chaque demi-once.
Du Santal citrin, deux gros.
Du Sel de Tartre, un gros & demi.

Laiſſez infuſer ces matieres à froid, pendant trois jours, dans un vaiſſeau de verre, avec trois chopines de vin blanc, & une chopine d'eau de ſureau : paſſez la liqueur, dont vous prendrez un petit verre tous les matins.

Si l'eſtomac s'accommode du petit-lait, le malade en boira trois chopines par jour, pendant vingt jours; au bout de ce temps, on pourra y faire infuſer de la fumeterre, de la chicorée & des ſommités de patience. Quand le petit-lait produit un mauvais effet, on peut y ſuppléer avec la tiſane qui ſuit :

Prenez, *De la Sciure de bois de Saule, une demi-livre.*
De la Racine de Salſepareille, quatre onces.
Du Santal blanc,
Du Bois de Lentiſque, de chacun deux onces.
Des Sciures d'Ivoire,
De Corne-de-Cerf, de chaque ſix gros.
De l'Etain,
D'Antimoine crud, enfermé dans un nouet, de chaque quatre onces.
De la Régliſſe, une once.

Faites infuſer & enſuite cuire ces matieres dans cinq pintes d'eau de fontaine, juſqu'à la diminution du tiers, pour en prendre deux verres par jour, un le matin & l'autre le ſoir.

On fera prendre en même temps au malade de l'électuaire ſuivant :

Prenez, *De la Conserve de Racine de Patience, quatre onces.*
Des Yeux d'Ecreviſſes,
De Corail rouge, de chaque deux gros.
De l'Ivoire, un gros.
Du Santal citrin, un gros & demi.
De Sel de Prunelle, deux gros.
Du Vitriol de Mars, un gros.

Formez de toutes ces matieres miſes en poudre, un électuaire, avec une ſuffiſante quantité de ſirop de limon, pour en prendre un gros, ſoir & matin, avant la tiſane ci-deſſus.

On ne négligera pas en même temps les bains & le liniment ſuivant :

Prenez, *D'Huile de Tartre par défaillance,*
D'Amandes douces, parties égales,
dont vous vous ſervirez deux fois par jour, mêlées enſemble.

On en frottera toutes les parties malades avec un linge. Pour boiſſon ordinaire, on donnera au malade la décoction ſuivante :

Prenez, *De la Racine d'Oſeille, trois onces.*
De Saſſafras, une once.
De Raiſins ſecs, quatre onces.

Faites-en une décoction dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

De la Gale.

On peut voir la deſcription de cette maladie à ſon article.

Voici quelques recettes qui paroiſſent appropriées à cette maladie :

Prenez, *De la Thériaque de Veniſe, un demi-gros.*
De l'Electuaire d'Œuf, vingt-quatre grains.
De la Racine de Serpentaire en poudre, quinze grains.
Du Bezoart oriental, quatre grains.
Du Sirop de Citron, une ſuffiſante quantité,
pour faire deux bols, dont un le matin, & l'autre le ſoir, en buvant par deſſus la potion ſuivante :

Prenez, *De l'Eau de Chardon-bénit*, *quatre onces.*
Des Eaux épidémiques,
Thériacales, de chacune deux onces.
Du Sirop d'Œillet, *une once.*

Mêlez le tout pour deux prises. Le topique suivant fait aussi-bien des merveilles sur la peau :

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage,*
D'Aunée verte, *de chaque une demi-livre.*
De la Graisse de Porc, *quatre onces.*

Broyez les racines : faites-les cuire dans la graisse ; & exprimez le tout fortement, pour en faire un liniment. *Voyez ce que nous avons dit de cette maladie à son article.*

Des Croûtes & des Eruptions cutanées des Enfants.

Parmi les maladies des enfants, il n'y en a guere auxquelles ils soient plus sujets qu'aux éruptions galeuses ou pustuleuses dans différentes parties du corps, comme les fesses, mais plus particuliérement le front, les sourcils & autres endroits du visage, que nous leur voyons souvent couverts de croûtes seches.

Il faut bien se donner de garde de dissiper ces maladies avec la litharge, le mercure, le soufre, comme c'est la coutume des femmelettes & des charlatans : il suffit de faire prendre à l'enfant du petit-lait, d'empêcher que la nourrice ne fasse usage de ce qui peut échauffer ou enflammer son sang, & de la faire purger de temps en temps. On peut purger l'enfant avec le sirop de chicorée composée, à la dose d'une once, avec celui de rose solutif, à la dose de demi-once ; on peut ordonner en même temps les poudres absorbantes, comme les yeux d'écrevisses, les perles préparées : on donnera aussi, avec succès, aux enfants deux ou trois grains de mercure doux, avec un peu de sucre.

Que les nourrices se gardent donc bien de dessécher les écoulements qui se font derriere les oreilles ; qu'elles les rétablissent au contraire, s'ils viennent à disparoître subitement, par l'application d'un morceau de toile cirée, en forme d'emplâtre, ou par de l'emplâtre composé d'un gros d'emplâtre de céruse & d'un demi-gros d'emplâtre

d'emplâtre véficatoire. *Voyez* CROUTES DE LAIT & MALADIES DES ENFANTS.

Des Dartres.

Après la faignée, les délayants & les purgatifs réitérés, on peut fe fervir, avec fuccès, de l'eau qui fuit:

Prenez, *De l'Alun,*

Du Vitriol blanc, parties égales.

Faites-les cuire fur un feu doux, dans un vaiffeau de terre, jufqu'à une confiftance pierreufe; jettez une cuillerée de cette matiere en poudre dans deux livres d'eau bouillante: quand elle fera diffoute, filtrez la liqueur, dont vous baffinerez les parties, après l'avoir fait tiédir.

Cette compofition a des vertus admirables pour appaifer le feu & la chaleur des dartres, & pour calmer les demangeaifons; mais il ne faut en faire ufage qu'après avoir employé les remedes généraux. *Voyez* DARTRES.

De l'Eryfipele.

Sa cure confifte dans la diete qui doit être modérément rafraîchiffante & humectante, comme les crêmes légeres d'orge & de gruau, & les bouillons de poulet. La boiffon fera faite avec du petit-lait; & après les faignées & les doux purgatifs, on procurera la tranfpiration, avec la thériaque, le rob de fureau, l'antimoine diaphorétique, le fafran, &c. La fomentation fuivante eft auffi utile dans ce cas, quand les douleurs font un peu calmées.

Prenez, *Du Savon blanc, une once.*

D'Eau de Sureau, trois chopines.

Faites bouillir le tout jufqu'à la diffolution du favon, & trempez-y des linges que vous appliquerez chaudement fur la partie affectée, les renouvellant dès qu'ils feront fecs.

De la petite Vérole & des Eruptions cutanées.

Nous avons donné la defcription & la méthode curative de la petite vérole. Il ne s'agit ici que de quelques éruptions cutanées qui exigent très-peu ou point d'application locale. Nous penfons que le plus sûr

moyen eſt de n'uſer d'aucune application ſur le viſage, parce que les huiles & les liniments ne font que retarder la chûte des croûtes qui tombent aſſez d'elles-mêmes, quand le malade commence à être mieux. Ceux qui, après la chûte parfaite des croûtes, voudront ſe ſervir de quelques remedes, pour adoucir la peau, & recouvrer leur teint, peuvent employer les remedes ſuivants:

Prenez, *De la Cire blanche, deux onces.*
De l'Huile d'Amandes ameres, trois onces.
Du Blanc de Baleine, demi-once.
De la Céruſe lavée dans l'Eau-Roſe, ſix gros.
De Camphre, deux gros.

Mêlez le tout enſemble, pour en frotter les parties légérement.

Les autres éruptions qui ſurviennent dans les fievres malignes, aux bras, aux cuiſſes, à la poitrine & au dos, dépendent eſſentiellement de la maladie à laquelle elles ſont jointes; & le traitement eſt le même. *Voyez* FIEVRE MALIGNE, PESTILENTIELLE.

Du Charbon & du Cancer.

Nous renfermons ces deux maladies ſous le même titre, non pas tant à cauſe de leur affinité, quoiqu'elles paroiſſent l'une & l'autre participer du plus haut degré de corroſion, que par la raiſon qu'elles ne ſont pas proprement des affections de la peau; car il eſt rare qu'elles attaquent la peau, ſans ſe communiquer aux autres membranes & aux parties muſculeuſes. Voici des topiques que l'on recommande dans le charbon.

Prenez, *Du Sel commun, demi-gros.*
Du Poivre, un gros.
De Fleurs de Rhue, une poignée.
Du vieux Levain, une once.
Figues graſſes, trois.

Pilez & mêlez ces matieres, renouvellant deux fois par jour l'application de ce remede. La compoſition ſuivante eſt propre pour hâter la ſuppuration:

Prenez, *De la vieille Thériaque,*
Du Mithridate, de chaque une demi-once.
Du Levain,
De la Térébenthine, de chaque deux onces

Du Miel-Rosat, une once & demie.
Du Beurre frais, deux onces.
De Vitriol blanc, une once.
De la Suie de cheminée, une once & demie.
Du Savon noir, trois onces.
De Safran, deux onces.
Jaunes d'Œufs, trois.

Mêlez le tout pour un cataplasme.

Le beurre d'antimoine, appliqué tout autour de la tumeur, en arrête la malignité.

A l'égard du cancer, la cure consiste à tenir, autant qu'il est possible, la partie nette, & défendue contre la corrosion, par des topiques doux & simples, tels que le pompholyx, l'eau de plantain, celle de frai de grenouille, avec le sucre de Saturne. Les femmes dont les cancers ne sont point ulcérés, doivent observer que rien n'irrite, ne comprime ou n'offense la partie ; enfin elles doivent éviter toute application externe, & être en garde contre les promesses des empiriques & des charlatans.

Des Transpirations sensibles & insensibles supprimées.

Lorsque la transpiration est arrêtée par le resserrement des pores, occasionné par l'air froid, le sang acquiert plus de chaleur, à raison des vapeurs & des sérosités retenues, dont une grande quantité se portant sur les glandes de la gorge, attire quelquefois des catarrhes qui produisent l'angine, la pleurésie & le rhumatisme.

La transpiration sensible, ou la sueur, dépend plutôt, dans le cas de maladie, du tissu vicié ou de la colliquation du sang, que de la trop grande ouverture des pores de la peau ; c'est ce que l'on voit arriver dans le scorbut, la phthisie, &c.

On doit s'attacher sur-tout à corriger la constitution particuliere des humeurs, avant de faire attention à la peau ou à ses pores : par exemple, si la sérosité est surabondante, les hydragogues pourront être employés, dans la vue de la détourner des pores de la peau, & de l'évacuer par des passages plus convenables ; tels sont un demi-gros de jalap & un demi-gros de crême de tartre.

On diminue les sueurs immodérées, en tenant le

malade légérement couvert & vêtu, en évitant tous les sels volatils ou acides spiritueux, comme le vinaigre, en lui faisant prendre des substances absorbantes, comme la craie, le corail, l'électuaire suivant :

Prenez, *De la Conserve de Roses, deux onces.*
De la Confection d'Hyacinthe, un gros.
Du Diascordium, deux gros.
Du Corail rouge préparé, deux onces.
De Sirop de Myrte, une quantité suffisante,
pour faire un électuaire, dont le malade prendra de la grosseur d'une noix muscade, deux fois par jour.

Dans les sueurs des scorbutiques & des personnes attaquées de consomption, toute l'attention du médecin doit se tourner du côté des maladies dont ces sueurs sont les symptomes. Quant à la diete, le lait, les crêmes d'orge, d'avoine, offrent de bons secours, si rien ne s'oppose à leur usage.

Les indications curatives se réduisent, dans ces cas, à corriger la masse du sang, à resserrer modérément les pores cutanés trop ouverts, à déterminer la sérosité & les excréments aqueux vers les reins. Dans cette vue, on peut employer les bouillons anti-scorbutiques, les poudres nitreuses & absorbantes ; on peut ensuite faire oindre le corps avec l'huile rosat & celle de myrrhe, & donner le julep suivant :

Prenez, *D'Eau distillée de Nénuphar, quatre onces.*
De Nitre purifié, quinze grains.
De sirop de Limon, six gros.

Mêlez le tout pour une potion.

Il faut éviter le vin & toutes les frictions de la peau, & on répandra dans le lit du malade la poudre suivante :

Prenez, *Des Fleurs de Nénuphar,*
De Roses rouges, de chaque trois onces.
Du Laudanum, demi-once.
Du Styrax, deux onces.
De la Graine de Sumac, une once & demie.

Réduisez le tout en poudre, pour l'usage ci-dessus.

Quand les pores sont trop ouverts, on les dispose au resserrement & à la contraction, en détournant les sérosités de la peau par les diurétiques & les purgatifs,

de même que par les absorbants, tels que les yeux d'écrevisses, le corail, la craie, la gomme arabique, les émulsions, le nitre & le sel de prunelle.

Il nous reste à parler de quelques affections qui ont rapport à la transpiration sensible, comme les sueurs puantes, fournies par toute l'habitude du corps, ou quelques-unes de ses parties, vers les aisselles & les aînes; celles des mains & des pieds, qu'on ne doit arrêter qu'avec beaucoup de circonspection, & les mêmes précautions dont on use dans le desséchement des cauteres, des ulceres anciens, de l'humeur de la teigne, & de celle qui coule du derriere des oreilles des enfants; car l'évacuation qui se fait dans tous ces cas, n'est qu'une dépuration du sang, à l'égard duquel chaque pore de la peau est un émonctoire qui tarit ou desseche les impuretés contractées par nos humeurs; en sorte que si l'on s'avise d'arrêter de pareilles excrétions, avant que d'avoir corrigé l'habitude du corps & les vices des fluides, ou pratiqué ailleurs quelqu'autre égout, il est fort à craindre que la suppression de cette humeur ne soit promptement suivie de la mort du malade.

On recommande la lotion suivante pour les sueurs puantes:

Prenez, *Du Romarin, une poignée.*
De la Majolaine,
Du Basilic, de chaque une demi-poignée.
De l'Absinthe,
De l'Armoise,
De Roses rouges, de chaque deux poignées.
De l'Alun crud, une demi-once.
Du Sel commun, trois gros.
Du Vinaigre rosat, une chopine.
De l'Eau de Fontaine, deux pintes.

Faites infuser le tout sur des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures, en tenant le vaisseau bien couvert: on passe la liqueur, & on se lave avec, tous les jours, soir & matin.

On peut substituer à cette lotion l'infusion avec le romarin, la marjolaine & l'absinthe, en y ajoutant deux gros d'alun sur une pinte.

On peut aussi saupoudrer les chaussons, ou quelques

linges que l'on met ſous les aiſſelles, avec la poudre de tuthie & de pierre-ponce, les cendres de cuivre, les ſcories & la limaille de fer.

Mais ceux qui voudront ſe ſervir de ces remedes, doivent faire attention à ce qui a déjà été dit ; car cette évacuation garantiſſant de pluſieurs maladies, on devroit plutôt l'entretenir que de lui donner la moindre atteinte, à moins que, par quelques cauteres ou quelques tiſanes apéritives, on ne ſuppléât tous les jours au défaut de ces évacuations.

Des changements de la couleur de la Peau.

Parmi les maladies qui alterent la couleur de toute l'habitude du corps, nous avons choiſi les pâles-couleurs & la jauniſſe, comme les deux plus communes. On ſait que ces deux maladies produiſent un changement conſidérable à la peau, en la pâliſſant ou en la jauniſſant ; mais comme cette altération dépend du vice particulier des humeurs, en attaquant leur cauſe, on détruit auſſi ce ſymptome qui diſparoit par les mêmes remedes qui emportent la maladie.

Des taches & des marques différentes imprimées ſur la peau du Fœtus.

Quoiqu'il ne ſoit pas vraiſemblable que l'imagination de la femme puiſſe apporter aucun changement à la peau du fœtus, il eſt cependant vrai que les nouveaux-nés ſont expoſés à porter, en venant au monde, ces ſortes de difformités.

On conſeille de frotter ces taches avec le ſang de l'arriere-faix ; mais ce remede ne paroît point avoir d'efficacité : la meilleure maniere d'en venir à bout eſt par la ſection. Ceci regarde ſimplement les tumeurs & les excroiſſances ; auxquels cas, il faut appeller un chirurgien habile. On tenteroit en vain d'emporter les décolorements de la peau, telle que la rougeur occaſionnée par l'envie du vin : la cicatrice qui réſulteroit de la cure feroit plus difforme que la marque même.

La deſtruction des grandes excroiſſances reſſemblantes à des fruits ou à des viandes que la femme enceinte a deſirés, ſans les avoir obtenus, tire ſouvent à conſé-

quence, & cela, non-feulement parce que ces excroiffances font difpofées à dégénérer en ulceres malins, mais encore à caufe de l'hémorrhagie, qui peut être occafionnée dans l'extirpation, par le grand nombre de vaiffeaux qu'elles reçoivent : d'ailleurs, fi elles ne font pas entiérement déracinées, elles paroîtront de nouveau, & feront plus rebelles & plus incommodes qu'auparavant; en forte qu'avant de les entreprendre, il faut bien examiner les parties où elles font fituées, celles où elles joignent & où elles communiquent, les vaiffeaux qui les nourriffent, leur étendue, leur profondeur, enfin, fi elles peuvent être brûlées avec sûreté par le cautere actuel ou potentiel, ou coupées avec le biftouri.

Le temps de l'extirpation eft la faifon qu'elles paroiffent les plus pâles, les plus molles, les plus plates & les moins incommodes; car quelques-unes de ces envies, comme les fruits auxquels elles reffemblent, ont leurs temps de maturité & de flétriffure, quoiqu'elles ne tombent, ni ne meurent jamais entiérement d'elles-mêmes.

Si elles ne tiennent que par une pédicule, nous confeillons la ligature, avec la précaution, après la chûte de l'excroiffance, de détruire la racine avec le cautere ou quelque cauftique; autrement c'eft un hafard, fi elle ne reparoît pas la faifon prochaine. Il faut avoir la même attention, fi la tumeur eft emportée par le biftouri; après quoi, il faut appliquer fur l'endroit un petit cautere pointu, qui prévient l'hémorrhagie, détruit les petites fibres qui lioient l'excroiffance, & corrige la malignité, s'il y en a. La plaie fe traite enfuite comme une brûlure ordinaire.

De la chûte des cheveux & de leurs autres Maladies.

L'alopécie ou la chûte des cheveux qu'on appelle auffi *pelade*, eft une maladie à laquelle les vieillards font fujets.

Les caufes, en général, font une lymphe corrofive, qui ronge & confume les racines des poils, les champignons vénéneux, les poifons, le mal vénérien, la petite vérole, tout ce qui ronge & corrode extérieurement les racines des poils. La mauvaife conformation des pores cutanés, qui leur donnent paffage, font les caufes éloignées.

Cette maladie est évidente à la vue seule ; mais il y a, selon quelques-uns, cette distinction à faire, que, si les poils tombent seuls, ils laissent la peau saine & entiere, c'est une alopécie simple ; au lieu que si l'épiderme se sépare avec eux, ou si la peau est excoriée, c'est un ophisiasis.

La cure exige la saignée, une purgation & une diete convenable ; il faut faire mâcher de la pyretre, faire respirer du tabac & de la bétoine : quant aux topiques, après avoir rasé les cheveux qui restent sur la partie chauve, on doit se servir de fomentations de différentes especes, selon les différentes indications ; ou bien on peut laver la tête avec une lessive où l'on a fait bouillir les racines d'iris de Florence & d'aloès, tandis qu'on emploie d'autres remedes propres à ouvrir les pores, & à attirer les sucs nourriciers. Mais si l'alopécie vient du défaut de nourriture, on frottera la partie avec un linge grossier, les feuilles de figuier ou un oignon, jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges ; on peut aussi y appliquer les sangsues & y faire de légeres scarifications. D'autres conseillent de piquer la partie avec une aiguille, & d'y appliquer ensuite l'onguent de labdanum, la fiente de pigeon, l'herbe aux poux, l'huile de baies de laurier, la térébenthine, la cire, &c.

On fait ordinairement trois especes de remedes successivement propres à faire revenir les cheveux.

Prenez, *Du Roseau brûlé,*
Des Amandes ameres avec leur peau, de chaque deux onces.
De l'Encens, une once.
De l'Huile de Camomille, une demi-once.
Et suffisante quantité de Cire.

Faites fondre le tout sur un feu doux, pour faire un onguent, en remuant le tout, & en ajoutant,
De l'Huile d'Olive.

Quand on aura fait usage de cette recette, pendant huit jours, on passera à la suivante :

Prenez, *De la Poudre d'Amandes ameres grillées deux gros.*
De la Semence de Roquette, un gros.
De l'Ellébore, demi-gros.
De la Graisse d'Ours,

d'Oie, de chaque demi-once.

Suffisante quantité de Cire,

pour un liniment, comme ci-dessus.

Après l'usage continué également pendant huit jours de celui-ci, on se servira du suivant :

Prenez, *De l'Euphorbe,*

De la Férule,

De l'Huile de Laurier, de chaque deux gros.

Du Soufre vif,

De l'Ellébore noir & blanc, de chaque un gros.

De la Cire, suffisante quantité,

pour faire un liniment.

L'usage de tous ces remedes demandent, comme nous l'avons déjà dit, de la circonspection, non-seulement eu égard à leur force, mais au temps de leur continuation, qui ne doit pas s'étendre au delà du moment que la partie paroît rouge, ou que le malade se plaint d'une chaleur incommode & douloureuse : c'est ce qui doit nous porter à être attentifs à regarder souvent, chez les enfants, si les parties paroissent irritées ou enflammées ; &, dans ce cas, on doit les frotter avec l'huile-rosat, ou celle d'aneth.

La barbe, qui est un ornement arbitraire, est cependant un des apanages de l'homme ; de façon que l'on regarde comme efféminés ceux en qui elle ne pousse pas, ou en qui elle pousse trop lentement. Voici ce qu'il faut faire pour la faire croître. Il faut, après avoir rasé le poil follet, frotter doucement la partie avec un linge, dans la vue d'en ouvrir les pores, & d'y attirer la nourriture, on la frotte ensuite avec l'onguent suivant, en se mettant au lit :

Prenez, *De l'Huile, dans laquelle on aura fait bouillir d'Eau-Rose une once.*

De la Cendre d'Abeille, ou de Guépe, un gros & demi.

De la Fiente de Rat, un demi-gros.

Du Miel, une once.

Du Laudanum, trois gros.

De Graisse d'Ours, suffisante quantité,

pour en faire un liniment, en faisant fondre le tout sur le feu.

On lavera fréquemment la partie avec une décoction d'aurone, de capillaire, de politric & de romarin.

Quand les sourcils tombent, on peut se servir du remede suivant :

Prenez, *De l'Encens brulé & réduit en suie, deux gros.*
Du Mastic,
De la Résine, de chaque un gros.

Incorporez le tout dans suffisante quantité de graisse d'ours, pour en faire un liniment dont on frotte les sourcils.

Les cheveux sont encore sujets à se fendre & à se fourcher dans leur extrêmité. On conseille alors d'en frotter le bout avec du fiel, & de les laver ensuite avec une décoction de capillaire, ou des racines & des feuilles d'aurone; ou on se servira de la composition suivante :

Prenez, *Du Fiel de Bœuf, une once.*
Du fort Vinaigre, une demi-livre.
De l'Ail,
De la petite Centaurée, de chaque une pincée.

Faites une décoction, dont vous laverez la tête plusieurs fois.

Il y a une autre espece de maladie de cheveux où ils tombent, après avoir été rongés & détruits par de petits vers qui sont semblables à des mittes. Pour détruite cette vermine, on se sert du remede suivant :

Prenez, *De la Racine de Genet, deux onces.*
De la Myrrhe en poudre, deux gros.
De la Semence d'Ortie en poudre, trois gros.
De l'Ail, un gros.
De Vinaigre, une chopine.

Faites cuire légérement toutes ces drogues sur un feu doux : passez la liqueur, & servez-vous-en pour frotter la tête dans les endroits où sont les vers.

Quant à la couleur des cheveux, nous remarquerons que les cheveux gris des vieillards doivent être abandonnés à eux-mêmes, parce que cette couleur ne vient que du produit naturel des sucs froids & phlegmatiques qui bouchent les pores, & privenr les cheveux de toute nourriture. Mais si la chauveté est prématurée, on peut employer les remedes déjà décrits ci-dessus. Si les cheveux deviennent gris dans la jeunesse, on peut quelquefois les noircir.

La maladie contraire à la chûte des cheveux est leur trop grande abondance, ou leur naissance dans des endroits où ils ne doivent pas venir. Parmi les remedes que l'on peut employer pour les détruire, les plus doux sont l'eau de persil, le suc d'acacia, la gomme de liere, les œufs de fourmis, ou le dépilatoire qui suit :

Prenez, *De la Gomme de Lierre, une once.*
De l'opiment,
Des Œufs de Fourmis,
De la Gomme Arabique, de chaque un gros.

Reduisez le tout en poudre, & faites-en un liniment avec suffisante quantité de vinaigre. Mais la prudence exige qu'on ne tente aucun des dépilatoires, sans être bien attentif à laver la peau immédiatement après. *Voyez* ALOPÉCIE, DÉPILATOIRE.

Quant *au Morbus pilaris* proprement dit, il vient de ce que les poils poussés trop foiblement contre la peau, y sont retenus; ce qui arrive sur-tout au dos des enfants, où ces poils, piquant par leurs extrêmités les filaments nerveux, font pousser aux enfants des cris continuels. Ces poils forment quelquefois une petite tumeur à la surface de la peau, semblable à un petit abcès ; alors on doit les arracher avec des pincettes, ou fomenter la peau avec de l'eau tiede, & appliquer ensuite un onguent composé avec le miel & la farine de froment.

Les poils sont encore sujets à d'autres accidents ; ou ils se trouvent hors de leur situation & de leur ordre naturel, comme dans le trichiasis, où les cils sont repliés dans l'œil ; dans le districhiasis, où ils forment un double rang; dans la phalangosis, où il y a deux ou trois rangs de poils à la paupiere supérieure ou à l'inférieure. Nous ne nous arrêterons point à ces différents articles qui exigent un traitement particulier : il faut seulement humecter la masse du sang, tempérer l'âcreté des humeurs, & bassiner les yeux avec de l'eau tiede tous les jours.

La derniere maladie qui attaque les cheveux est le PLICA POLONICA. *Voyez cet article.*

De la Teigne.

Cette maladie est commune aux nourrissons & aux enfants ; la sanie qui coule des trous qui sont formés à

la peau, les a fait nommer *achores*. (*Voyez* TEIGNE & ACHORES).

De la Maladie pédiculaire.

Tout le monde convient qu'il s'engendre des poux de différentes especes ſur la tête ou ſur les autres parties du corps des enfants & des adultes. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

Des Maladies qui attaquent la peau du viſage, telles que la goutte-roſe, les puſtules, les boutons, les taches de rouſſeur, &c.

Le viſage eſt ſujet à devenir rouge ou boutonné, ce que l'on appelle *goutte-roſe ;* ce ſont de petites gouttes rouges, ou des tubercules couleur de feu, répandues çà & là ſur le viſage, & principalement ſur le nez. Quelques-uns nomment cet accident *rubedo maculoſa.* Les parties du viſage ſont quelquefois ſi remplies de ces taches, qu'elles les rendent d'un aſpect affreux.

On diſtingue trois degrés dans cette maladie, qui ſont la rougeur ſimple, la rougeur puſtuleuſe, & la rougeur ulcéreuſe. La cauſe eſt un ſang échauffé, viſqueux & épais, qui, porté par les arteres capillaires à la peau du viſage, s'y arrête, à raiſon de ſa viſcoſité, & y produit la rougeur. Ce ſang retenu ſous la cuticule, éleve celle-ci, y forme de petits tubercules, & l'ulcere enfin.

La cure de cette maladie eſt douteuſe; mais le mal n'eſt point dangereux. Si la maladie eſt ſimple, récente, & attaque un bon tempérament, il y a grande eſpérance de guériſon; mais ſi elle eſt invétérée ou maligne, elle eſt à peine curable : elle admet tout au plus le traitement palliatif.

Il eſt certain qu'elle ne doit pas toujours ſon origine aux excès du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, puiſqu'on remarque qu'elle attaque quelquefois les perſonnes les plus tempérées. Cependant les grands buveurs ſont les plus ſujets à cette maladie.

On doit, dans la cure de cette maladie, corriger l'intempérie des viſceres, & détruire les obſtructions, tandis qu'on travaille en même temps à évacuer & à

détourner les humeurs des parties affectées, par la saignée, les véficatoires, les ventoufes, les cauteres & les doux purgatifs, fouvent répétés. La diete doit être humectante & rafraîchiffante : le malade doit fe priver du vin, des liqueurs fortes, & de toutes les fubftances falées, épicées ou de haut goût. Il peut ufer pour boiffon, d'une émulfion faite avec les quatre femences froides, ou d'un mêlange de lait & d'eau, ou du petit-lait clarifié. La laitue, le pourpier, l'ofeille & les épinards font fouvent prefcrits comme aliments. Enfin tout le régime doit être le même que dans l'Eryfipele, la Gale & le Scorbut. *Voyez ces différents articles.*

Cette méthode rafraîchiffante & tempérante demande cependant beaucoup de prudence; car, fi l'on ôtoit tout-à-coup les liqueurs fortes au malade, & qu'on ne lui accordât pour boiffon que du petit-lait ou du lait avec de l'eau, on pourroit à la vérité, le guérir de la couperofe; mais on rifqueroit de le priver bientôt après de la vie, en étouffant trop fubitement la chaleur animale, détruifant l'appétit, & occafionnant par-là la leucophlegmatie ou l'hydropifie : on peut leur permettre un peu de vin & d'eau.

Il y a auffi beaucoup de précautions à prendre à l'égard des topiques. Si la rougeur eft fimple, récente & fans puftule, les rafraîchiffants peuvent être mis en ufages, tels que le petit-lait, les lavements & la fomentation fuivante :

Prenez, *De la Racine de Sceau de Salomon, deux onces.*
Des Fleurs de Sureau, deux onces.
De Tartre blanc, une once & demie.
Du Vin blanc, deux pintes.
De Camphre, deux gros.

Laiffez infufer ces matieres pendant dix jours, & les diftillez enfuite, pour vous fervir de l'eau qui en réfultera.

Si la maladie eft rebelle, & les tubercules durcis, on doit commencer par les émollients en fomentation & en onguent, comme la décoction de mauve, de bouillon-blanc, de fceau de Salomon, & de graine de lin.

Les tubercules fuppurés doivent être ouverts pour donner iffue à la matiere, & les reftes de l'humeur

diſſipés par l'application de ces mêmes remedes mêlés avec les fleurs de ſureau, de romarin & de genêt; après quoi, pour deſſécher & conſolider la peau, on ſe ſervira du remede qui ſuit:

Prenez, *Du Jus de Citron, trois onces.*
De la Céruſe, ſuffiſante quantité, pour épaiſſir ce ſuc;
De l'Æthiops minéral, demi-gros.

Incorporez bien le tout, & formez-en un onguent.

La décoction de ſon dans le vinaigre & l'eau-roſe eſt un bon remede dans la rougeur ſimple du viſage. On fera prendre en même temps à l'intérieur l'antimoine diaphorétique tous les jours, à la doſe d'un demi-gros, avec cinq à ſix grains de fleurs de benjoin. On fera en même temps des bouillons rafraîchiſſants, que l'on continuera pendant huit jours, tels que ceux que nous avons décrits dans les articles ACRETÉ, ACRIMONIE, & BOUILLONNEMENT DES HUMEURS. On ſaignera & on purgera le malade de temps en temps: on lui fera prendre des lavements, quand il aura le ventre ſerré; & on aura ſoin de purifier l'intérieur, avant de paſſer aux topiques.

La peau eſt ſujette quelquefois à être hâlée: le remede ſuivant ſuffit pour le détruire.

Prenez, *Une Grappe de Raiſin verte.*

Mouillez-la, & la ſaupoudrez d'alun & de ſel: enveloppez-la enſuite dans du papier, & faites-la cuire ſous des cendres chaudes; exprimez-en enſuite le jus dont vous vous laverez le viſage pendant deux ou trois jours. Cette liqueur emporte le hâle admirablement bien.

Le ſel de tartre, de nître & de ſaturne, mêlés à la doſe d'un demi-gros chaque, avec de la pommade, fait le même effet.

Il y a pluſieurs autres taches & difformités auxquelles la peau du viſage eſt plus ſujette que celle des autres parties du corps, non-ſeulement à cauſe de ſa texture plus fine & plus délicate, mais ſur-tout, parce qu'étant plus expoſée à l'air froid & à la chaleur du ſoleil, les humeurs s'y diſſipent plus difficilement, à raiſon du reſſerrement des pores, que dans les parties qui ſont tenues chaudes & couvertes; mais la plus grande par-

ne de ces taches ne differe guere des pustules ordinaires ou des tubercules : ainsi on peut suivre le même traitement que nous avons donné.

Les taches de rousseur, nommées *lentilles*, sont des petites taches rondes, de niveau avec la peau, d'une couleur jaunâtre ou tannée, répandue généralement sur le visage, mais sur-tout sur le front, parce que la peau de cette partie se trouvant plus dense, permet moins l'évaporation des humeurs. Les lentilles attaquent aussi quelquefois le col & les mains, exposés comme le visage à la chaleau du soleil. On dit qu'elles sont produites par la bile extravasée & condensée sous l'épiderme, enforme de petites gouttes ou taches jaunes. C'est une remarque certaine, que ceux qui ont les cheveux roux, sont communément sujets aux taches de rousseur; voici les remedes qui leur sont propres.

Prenez, *Des Eaux de Fleurs de Sureau,*
De Fèves, de chacune parties égales.

Mêlez pour une lotion; après quoi, vous vous servirez de la suivante :

Prenez, *De Fiel de Chevre,*
De Bouc ou *de Vache, demi-once.*

Mêlez-les avec de la poudre de vers extrêmement fine, pour un liniment; si ces remedes ne réussissent pas, on passera aux suivants :

Prenez, *De la Gomme de Cerisier, trois gros.*

Dissolvez-la dans trois onces de fort vinaigre, & mêlez-la avec tant soit peu de farine d'avoine; passez le tout, pour en bassiner la partie.

Le remede qui suit guérit aussi très-promptement les rousseurs.

Prenez, *Des Racines d'Iris,*
D'Ellébore blanc pulvérisées, de chaque un gros.
De Miel commun, demi-once.

Incorporez-les ensemble, & frottez-en les lentilles.

Le suc de scabieuse, mêlé avec du borax & du camphre, produit le même effet. *Voyez* LENTILLES.

Des Maladies qui attaquent la peau des mains & des pieds.

Tels font les panaris, les engelures, les porreaux, les cors, les fentes, les crevaffes & quelques affections des ongles. Nous avons traité du panaris, des engelures, des cors & des porreaux, chacun à leur article.

Nous ne parlerons point ici de la dureté calleufe de la peau des paumes des mains & des plantes des pieds, chez les perfonnes expofées à la fatigue & au travail. Il fuffira de faire obferver que le bain de la partie durcie, ainfi que les émollients conviennent ici; mais, malgré ces fecours, & quoiqu'on ait emporté tout ce qu'il y avoit de dur dans la peau, elle revient dans le même état, dès que la perfonne retourne à fon travail.

Pour les crevaffes & la rudeffe de la peau des mains, fervez-vous de l'huile de froment & de la pâte qui fuit:

Prenez, *Des Amandes douces,*
Des Amandes ameres,
Des Noyaux de Pêche, de chaque une once & demie.
Des Farines d'Avoine,
De Lupin, de chacune douze gros.
De la Poudre de Racine de Guimauve,
De la Corne-de-Cerf calcinée à blancheur,
Des Graines de Courge mondées, de chacune fix gros.
De la Semence de Pavot blanc, dix gros.

Pilez ces matieres dans un mortier de marbre, en y verfant peu-à-peu ce qu'il faut de fuc de citron ou d'orange; enfin ajoutez-y

Une fuffifante quantité de Miel de Narbonne,

pour former une pâte de molle confiftance. On fe frotte les mains, deux fois par jour, avec cette pâte.

Ce feroit ici le lieu de dire quelque chofe des vices des ongles des doigts, des mains & des pieds, comme leurs inégalités, leur épaiffeur trop grande, leurs afpérités, leur changement de couleur, leur inflexion, leurs fentes & leur chûte; mais nous nous étendrons peu fur cette matiere, attendu qu'il y a, dans ces cas,

peu

peu de fonds à faire sur les remedes, & qu'ordinairement les ciseaux, le canif, la lime ou un morceau de verre suffisent pour polir les ongles & leur donner une meilleure forme : mais on doit en user avec la derniere précaution, de crainte qu'allant jusqu'au vif, ou touchant leur insertion nerveuse, il n'arrivât quelques accidents semblables à ceux des cors & des verrues.

Lorsque les ongles tombent, certains médecins recommandent un emplâtre de cire vierge ; d'autres, la poudre de racine d'iris de Florence, mêlée avec du vin, ou une composition avec le suif de daim, la résine & l'huile de myrte.

Il faut, pour prévenir leur mauvaise forme, les garantir de toute compression externe, jusqu'à leur parfaite induration.

Leurs taches ou couleurs différentes se dissipent d'elles-mêmes, ou croissent avec l'ongle : on les emporte ensuite aisément, en raclant ou en coupant.

Des Maladies du Prépuce.

La premiere est appellée *Phimoisis*, la seconde *Paraphimoisis* ; consultez ces deux articles.

Des Hémorrhoïdes.

Quoique cette incommodité ne soit pas proprement une affection de la peau, cependant elle y confine de si près (sur-tout lorsque les hémorrhoïdes débordent au-delà de l'anus, & forment diverses excroissances tout autour sur la peau même), que l'on peut les ranger parmi les maladies de la peau. Nous avons traité amplement de cette matiere à l'article HÉMORRHOÏDES.

Des Parties du corps réunies ou séparées contre l'intention de la nature, dès la premiere conformation, ou par accident.

Il arrive très-fréquemment que les parties qui devroient être unies, se trouvent séparées, & d'autres fois, quoique plus rarement, que celles qui devroient être séparées ou ouvertes, sont jointes ou fermées : la maladie est, dans ces deux cas, originaire ou accidentelle.

Nous voyons un exemple, dans le bec-de-lievre,

des parties originairement séparées, qui devroient être jointes ; & chaque plaie nous en fournit un de celles qui sont divisées accidentellement.

Nous en avons de celles qui sont ordinairement jointes, contre l'ordre de la nature, dans les personnes qui naissent sans aucun passage, du moins naturel, pour les excrements ou pour l'urine : nous observons enfin des exemples de celles qui sont accidentellement unies dans ceux qui, en conséquence de quelqu'accident, comme la brûlure, ont les doigts joints ensemble, ou les oreilles collées contre la tête : enfin les excoriations du vagin, des levres, des narines, &c. traitées sans l'attention requise, occasionnent la jonction de ces parties. Pour remédier à ces imperfections, on doit avoir recours au chirurgien.

De quelques autres accidents qui affectent indifféremment les parties du corps.

La peau est exposée à quelques autres accidents internes, tels que les contusions, les plaies, les ulceres, la brûlure, les morsures des bêtes venimeuses : on trouvera le traitement de toutes ces maladies à leurs articles particuliers.

MALADIE PÉDICULAIRE. *Voyez* PÉDICULAIRE.

MALADIE DU PLOMB. *Voyez* PLOMB.

MALADIE DU POIL. *Voyez* POIL.

MALADIES DES VIEILLARDS. *Voyez* VIEILLARDS.

MANIE, s. f. délire perpétuel & furieux, sans fievre. Ceux qui sont attaqués de cette maladie, se jettent sur tout ce qui se présente, brisent tout, maltraitent ceux qu'ils peuvent attraper ; en sorte qu'on est obligé de les enchaîner : encore rompent-ils leurs liens.

Les maniaques ont le regard audacieux, les yeux enflammés & le visage pâle, toujours prêts à faire du mal aux autres ; & ils sont d'une force & d'une chaleur si grande, qu'ils viennent à bout de l'homme le plus robuste, & qu'ils ne craignent point les froids les plus violents : ils se mettent aisément en colere, quoiqu'ils soient ordinairement gais : ils sont agités de visions pendant le sommeil ; ils aiment les femmes avec fureur.

Ce sont ordinairement les hommes colériques, mé-

lancoliques, qui ont les yeux égarés, le visage pâle, qui sont les plus sujets à cette maladie.

La cause prochaine de la manie est une trop grande sensibilité dans les nerfs, & leur disposition à s'enflammer; la suppression des mois & des hémorrhoïdes, les vers, l'ivresse; les passions de l'ame, comme les chagrins subits. L'usage des liqueurs spiritueuses occasionne cette maladie.

Il faut commencer par saigner le malade au pied, selon la force de son tempérament & de son âge; ce qu'on répétera, même plusieurs fois; on lui fera prendre ensuite l'émétique en lavage, pour dégager l'estomac qui est presque toujours embarrassé dans cette maladie. Il prendra beaucoup de lavements, les bains froids pendant quelques jours, & pour boisson, une décoction faite avec une poignée de feuilles de mouron dans une chopine d'eau, ou, si l'on aime mieux, on fera bouillir une demi-pincée de baies de raisin de renard dans la même quantité d'eau: on peut aussi leur faire prendre le petit-lait clarifié en grande abondance, en y ajoutant vingt grains de sel de nitre par chopine.

Tous les huit jours, on purgera les maniaques, en leur faisant prendre le soir six gros de sirop diacode. On leur appliquera sur la tête des compresses trempées dans de l'eau froide, dans laquelle on aura mis un tiers d'eau-de-vie. La poudre tempérante de Stahl, prise à la dose d'un demi-gros, soir & matin, peut être très-salutaire. Le camphre fait aussi de grands biens dans cette maladie; on peut donner, par exemple, l'opiat qui suit:

Prenez, *De Conserve de Coings, une once.*
D'Extrait de Bourrache, demi-once.
De Sel Sédatif, un gros.
D'Opium, douze grains.
De Camphre dissous dans l'huile, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire un opiat, dont la dose sera d'un demi-gros, soir & matin.

On pourra, tous les soirs, donner au malade la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux distillées de Cerise noire,*
De Nénuphar, de chaque deux onces.

De Teinture de Caſtoréum, vingt gouttes.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.
De Sirop de Karabé, demi-once.

Mêlez le tout, pour prendre en une doſe, à l'heure du ſommeil.

On doit obſerver cependant de ne point faire un grand uſage de l'opium dans cette maladie, parce qu'il peut augmenter la fureur & la manie : ce n'eſt qu'après avoir employé les ſaignées, les délayants & la diete, qu'il peut être de quelqu'utilité.

Pour éviter la rechûte de cette maladie qui revient preſque toujours périodiquement, il faut faire ſaigner & purger le malade tous les deux mois, lui faire prendre les bains dans la belle ſaiſon, l'engager à faire de l'exercice & à prendre de la diſſipation, & lui faire obſerver un régime exact, en ne lui permettant que des aliments doux & de facile digeſtion, de l'eau rougie à ſes repas, & ſur-tout en lui conſeillant d'éviter les veilles immodérées, les grandes peines d'eſprit & de corps.

MARASME, ſ. m. amaigriſſement & conſomption de tout le corps.

Celui qui eſt attaqué du maraſme paroît comme un ſquelette, la peau collée ſur les os, le ventre creux, & comme attaché au dos, le viſage pâle & terreux, les yeux enfoncés & les temples abattues : c'eſt le dernier degré de l'atrophie.

Le maraſme eſt eſſentiel ou accidentel, univerſel ou particulier.

Le maraſme eſſentiel eſt celui qui vient de la diſpoſition du ſang ou des eſprits animaux, & qui n'eſt l'effet d'aucune maladie précédente. Le maraſme accidentel eſt celui qui dépend de quelque maladie particuliere, comme de la dépravation de l'eſtomac ou de la ſuppuration des poumons.

On reconnoît le maraſme, en général, par les ſignes ſuivants : le viſage eſt pâle & défiguré, l'appétit ſe perd, les forces diminuent tous les jours, les urines ſont rouges & peu abondantes ; enfin le malade tombe dans un amaigriſſement & un deſſéchement affreux.

Les cauſe du maraſme, en général, ſont d'abord la

dépravation du suc nourricier & l'altération des fibres du corps ; les causés qui disposent à cette maladie sont les violentes passions de l'ame, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses & des aliments échauffants, la faim & la soif supportées trop long-temps, le défaut de nourriture saine, les exercices violents & les travaux pénibles, les veilles continuelles & immodérées, les évacuations longues & considérables.

On distingue trois sortes de marasmes ; celui qui est occasionné par le vice des solides ; celui qui provient du vice des liquides ; le dernier est formé par la dépravation des nerfs.

Du Marasme des solides.

On reconnoît cette espece de marasme à une sécheresse considérable sur tout le corps, qui n'est accompagnée d'aucun vice essentiel dans les fonctions ; c'est ce que l'on voit arriver dans les vieillards, & dans les gens laborieux de la campagne, & ceux des villes qui font des exercices trop violents.

Les causes du marasme des solides sont les exercices violents, le grand usage de l'eau-de-vie qui les desseche, & qui les racornit, les veilles immodérées & la dissipation continuelle & forcée sans une réparation proportionnée : tels sont les pauvres gens qui travaillent & dissipent beaucoup, qui se nourrissent peu, & prennent de mauvais aliments.

Pour remédier à cette maladie, si le malade est dans la force de l'âge, s'il n'est point trop épuisé, on lui fera faire une ou deux saignées, selon le besoin ; prendre beaucoup de lavements, des bains chauds, continués pendant long-temps, des tisanes rafraîchissantes, avec la racine de guimauve, le bouillon-blanc, la graine de lin, l'orgeat, les boissons chaudes & relâchantes, comme des infusions de fleurs de guimauve, de pas-d'âne, &c. Le malade prendra beaucoup de repos & de sommeil, des crêmes d'orge, de riz, & le lait pour toute nourture : il ne fera aucune espece d'exercice violent ; il se fera faire des frictions sur le corps, soir & matin, avec de la bonne huile d'olive ou avec du sain-doux bien frais : il évitera sur-tout le vin & les liqueurs spiritueuses, les

aliments échauffants, la grande chaleur & le grand froid.

Les vieillards sont sujets à une espece de marasme des solides, qui vient de l'obstruction de leurs vaisseaux qui s'obliterent par l'âge. *Voyez* VIEILLARDS.

Du Marasme des liquides.

On appelle Marasme des Liquides celui qui vient par leur dépravation; c'est ce que l'on voit arriver dans la phthisie, dans le scorbut & le cancer. Toutes les humeurs du corps dégénerent, se décomposent; les fonctions se détruisent, & il ne se fait plus de nutrition; delà vient le dépérissement, l'amaigrissement & la consomption du corps.

On reconnoît cette espece de marasme aux maladies qui l'ont précédé ou qui l'accompagnent : ainsi, si c'est un pulmonique, un scorbutique qui tombe dans le marasme, il est à présumer que cette maladie dépend de la premiere, & qu'elle n'en est que le symptôme; on s'apperçoit aussi de la dépravation des liquides par l'abolition de toutes les fonctions; la perte de l'appétit, la digestion viciée, les urines pâles & crues, les excréments liquides & fétides.

Les causes occasionnelles de cette maladie sont un air trop chaud & trop vif, l'abstinence forcée, les aliments, échauffants, les boissons spiritueuses, les exercices violents, les veilles immodérées, les passions violentes; les hémorrhagies, une gonorrhée ou des fleurs blanches, des abcès, & des ulceres, la dyssenterie ou diarrhée, le diabètes, la salivation, l'hydropisie, les sueurs abondantes, & tout ce qui peut épuiser le corps.

Comme cette espece de marasme dépend toujours de quelque maladie, elle n'exige point un traitement différent de celle à laquelle elle est associée : ainsi tous les remedes se bornent aux laits de vache, de chevre, d'ânesse, aux crêmes d'orge, de riz, de gruau; aux boissons adoucissantes & calmantes, comme aux bouillons de veau, de poulet, de limaçon, de tortue, aux sirops adoucissants, comme ceux de guimauve, de capillaire, de limaçon, de tortue; aux remedes gélatineux, comme les loochs, la gomme adragant, la gomme arabique, dissoute dans de l'eau, & unies à un

des firops adouciſſants ci-deſſus. Nous avons traité du maraſme des liquides en particulier, aux articles HECTISIE, PHTISIE, SCORBUT.

Du Maraſme nerveux, ou de la Conſomption nerveuſe.

C'eſt un dépériſſement du corps ſans aucune fievre remarquable, ſans toux & ſans difficulté de reſpirer, accompagné du défaut d'appétit & de digeſtion, d'une foibleſſe & d'un amaigriſſement univerſel.

Au commencement de cette maladie, le corps devient œdémateux & bouffi, & comme farci d'un chyle dénué d'eſprit; le viſage eſt pâle & défiguré: l'eſtomac a de l'averſion pour toutes ſortes d'aliments, excepté pour les liquides, & les forces du malade diminuent tellement, qu'il eſt réduit à garder le lit, avant que les chairs ne ſoient totalement conſumées. Quelque forte que ſoit la couleur de l'urine, on ne s'apperçoit point que le malade ait la fievre, ni à ſon pouls, ni à la ſoif, ni à la chaleur qu'il reſſent; de ſorte que les ſignes qui indiquent manifeſtement cette eſpece de conſomption, ſont fort équivoques: ils ſe réduiſent à la diminution des forces, aux dégoûts ſans fievre, ſans toux & ſans gêne dans la reſpiration, quoiqu'il arrive quelquefois que la reſpiration ſoit un peu gênée.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt un vice particulier des nerfs, qui les fait tomber dans le dépériſſement.

Les cauſes éloignées ſont un air humide & chargé de parties ſulfureuſes, le grand uſage de la viande crue ou mal cuite, les liqueurs ſpiritueuſes, l'épuiſement, les exercices violents, les paſſions vives & tumultueuſes, les chagrins & la mélancolie.

La cure conſiſte dans l'uſage convenable des remedes ſtomachiques & propres à fortifier les nerfs, tels que les anti-ſcorbutiques, les amers & les martiaux. Suppoſez, par exemple, que le corps ſoit fort échauffé, il prendra, tous les trois ou quatre jours à ſon lever, le julep ſuivant:

Prenez, *D'Eaux diſtillées de Camomille,*
Du Mélilot, de chaque deux onces.

De Teinture de Caſtoréum, vingt gouttes.
D'Elixir de propriété, un gros.
De Sirop d'Armoiſe, une once.

Mêlez le tout pour un julep. Sa boiſſon ordinaire doit être faite avec de la biere coupée à moitié eau; ou, s'il l'aime mieux, avec du petit-lait clarifié, à la doſe d'une pinte, à laquelle on ajoutera une once & demie de ſirop anti-ſcorbutique. Une heure avant de dîner, il prendra trente gouttes d'élixir de propriété dans un demi-verre de vin d'abſinthe: on lui appliquera ſur l'eſtomac des fomentations faites avec les herbes aromatiques, comme le thym, le pouliot, le ſerpolet, la ſauge, la marjolaine, l'abſinthe, la menthe.

Quand le malade aura continué pendant quinze jours l'uſage des remedes ci-deſſus, il prendra les pilules ſuivantes:

Prenez, *D'Extrait Chalybé de Mynſicht, douze grains.*
De Conſerve de Roſes rouges, ancienne, un gros.
De Baume du Pérou, ſept gouttes.
De poudre de Régliſſe, autant qu'il en faut, pour en faire des pilules de la groſſeur d'un petit pois.

Donnez-en deux par jour au malade, une le matin, & l'autre le ſoir en ſe couchant.

Dans les défaillances & les attaques vives des nerfs, on donnera au malade un bol compoſé de cinq gouttes de baume blanc, de quatre gouttes d'eſprit de corne-de-cerf, dans une quantité convenable de ſucre candi, on répétera ce bol deux fois par jour.

Le malade tâchera de ſe diſtraire par l'exercice, par la fréquentation de ſes amis; car cette maladie eſt preſque toujours occaſionnée par les chagrins & les ſoucis. La bonté de l'air eſt extrêmement ſalutaire dans cette maladie; c'eſt pourquoi on doit changer de climat, & voyager, pour trouver un air plus ſain. Comme l'eſtomac eſt la partie principalement affectée dans cette maladie, il eſt eſſentiel de ſuivre un régime convenable, & d'obſerver tout ce que nous avons preſcrit à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Nous avons traité des autres eſpeces de maraſmes aux articles, ATHROPIE, CONSOMPTION, FIEVRE LENTE, HECTISIE, PHTHISIE, SCORBUT.

MARISCE, f. m. petite excroiffance charnue, molle, fongueufe, indolente, qui vient au fondement, au périnée, & à la partie interne fupérieure des cuiffes dans les femmes : c'eft ordinairement un fymptome de la groffe vérole ; ce que l'on reconnoît, quand le malade eft attaqué de cette maladie.

Cette tumeur fe diffipe par les remedes propres à la vérole ; finon on la détruit avec des cifeaux, en appliquant deffus de la pierre de vitriol. *Voyez* VÉROLE.

MAUVAIS GOUT DANS LA BOUCHE. C'eft un fymptome qui prouve la foibleffe de l'eftomac, la mauvaife difpofition de ce vifcere. Le mauvais goût eft ordinairement accompagné de la langue chargée, des rapports, du dégoût, des naufées & de tous les caracteres qui dénotent la foibleffe de l'eftomac.

Quand cette indifpofition eft paffagere, il fuffit de faire prendre au malade une chopine de petit-lait clarifié tous les matins, & des lavements pendant huit jours ; après quoi, on lui fera prendre une purgation douce, & on lui remettra l'eftomac avec un demi-gros d'extrait de genievre avant fes repas.

Quand le mauvais goût dans la bouche eft habituel, il prouve une foibleffe d'eftomac marquée. *Voyez* FOIBLESSE d'ESTOMAC.

Au refte, il y a des perfonnnes qui font fujettes au mauvais goût le matin, parce qu'elles foupent trop le foir ; il faut pour lors fe réformer fur cet article.

MAUX DE DENTS. *Voyez* DENT & DENTITION.

MAUX DE GORGE. *Voyez* ESQUINANCIE.

MAUX DE POITRINE. *Voyez* INFLAMMATION DE POITRINE, PLEURÉSIE, PÉRIPNEUMONIE, FLUXION DE POITRINE, RHUME, CATARRHE, PHTHISIE, ASTHME.

MAUX DE TÊTE. On appelle ainfi les douleurs qui fe font fentir dans la tête.

On diftingue ces maux en univerfels & en particuliers. Le mal de tête univerfel fe reconnoît à une douleur plus ou moins vive, qui occupe toute la partie qui eft accompagnée de chaleur, quelquefois d'élancement, de pulfation & de fievre : on fent aux yeux un accablement, une pefanteur & une difficulté de s'occuper à la lecture, & de fe mettre au grand jour.

Le mal de tête particulier se répand dans les différents endroits de la tête ; tels sont les douleurs d'oreille, les migraines, les maux de dents & les maux des yeux. *Voyez* FLUXION SUR LES OREILLES, DENTS, YEUX, MIGRAINE & CLAVUS.

Les causes qui peuvent produire le mal de tête universel, sont la plénitude, la grande chaleur ; (*voyez* CALENTURE, COUP DE SOLEIL,) un coup, une chûte, un amas de sang dans le cerveau, une inflammation, un abcès, un corps étranger.

Quelle que soit la cause des maux de tête universels, on ne peut y remédier qu'en désemplissant les vaisseaux par les saignées au pied, les boissons rafraîchissantes, l'eau à la glace, dans les cas où la chaleur est la cause du mal de tête, l'usage des bains, & sur-tout des lavements pris tous les jours, soir & matin. L'application des sang-sues à l'anus convient aussi dans les cas où le mal de tête est produit par quelque suppression d'hémorrhoïdes : on peut aussi employer ce remede aux parties naturelles des femmes, quand leurs regles sont supprimées, & qu'elles leur occasionnent de violents maux de tête.

Après les saignées, l'usage des bains, les lavements continués pendant quelques jours, on peut appliquer sur la tête des compresses trempées dans de l'eau très-froide, & frotter la tête avec moitié eau & moitié eau-de-vie. Pour boisson ordinaire, on peut prescrire l'orgeat, la limonade, si l'estomac peut les supporter, ou faire bouillir dans une pinte d'eau une demi-poignée de chiendent, une pomme de reinette, coupée en quatre, à laquelle on ajoutera une once de sirop de nénuphar.

Au bout de quelques jours de l'usage de ces remedes on pourra purger le malade une ou deux fois, selon la nécessité : si le mal de tête étoit opiniâtre & violent, on pourroit appliquer les sang-sues à la partie affectée. Il faut faire attention que tous ces remedes ne conviennent, comme nous l'avons dit, que quand la tête est également attaquée par-tout ; car, quand il n'y a que quelques parties affectées, il faut avoir recours aux articles qui traitent des maux de tête en particulier.

MÉLANCOLIE, s. f. C'est un délire sur certains objets particuliers, sans fureur & sans fievre, ordinai-

rement accompagné de crainte & de trifteffe, fans occafion apparente.

La mélancolie eft trifte ou gaie, quelquefois l'une & l'autre.

On diftingue la mélancolie de la phrénéfie & du délire, parce qu'elle eft fans fievre, & qu'elle fubfifte pendant très-long-temps, fans décider le malade pour la mort ni pour la fanté. On la diftingue de la manie, en ce qu'elle n'eft pas accompagnée de la même fureur; quoiqu'il arrive quelquefois que la mélancolie dégénere en manie. En outre, les mélancoliques font toujours attachés à un même objet fur lequel ils délirent : ils raifonnent très-fainement fur tous les autres.

On reconnoît cette maladie à une certaine inquiétude d'efprit, fans caufe apparente, aux dégoûts de tout ce qui pouvoit auparavant faire plaifir, à la grande fenfibilité & à la grande facilité que l'on a à verfer des larmes : la refpiration eft profonde & laborieufe, le cœur palpite; le vifage eft pâle & exténué; le ventre eft refferré : il furvient des feux confidérables à la tête, des laffitudes, des défaillances, le fommeil eft inquiet : ceux qui font attaqués de mélancolie, font triftes, abattus, chagrins, & quelquefois exceffivement gais fans aucune caufe apparente; ils tremblent de frayeur, manquent de courage, font tourmentés d'infomnie, & aiment la folitude : ils entrent facilement en colere, paffent brufquement d'un état à un autre, & fe font rendre raifon des chofes les plus futiles; ils ont des temps d'avarice, dans lefquels on ne peut rien leur arracher : quelquefois ils font fi prodigues, qu'ils diffiperoient tout, fi on les laiffoit faire; tantôt ils ne rendent point d'excréments, & tantôt ils évacuent des matieres feches, noires & enduites de glaires & de matieres bilieufes; leurs urines font en petite quantité, âcres & bilieufes : ils ont les hypocondres gonflés, des vents, des rapports putrides & puants; ils rendent auffi quelquefois une humeur âcre avec la bile. Ce font ordinairement les gens de lettres, ceux qui font fujets aux vapeurs, qui font attaqués de cette maladie.

La caufe prochaine de cette maladie eft le vice de l'imagination qui fe trouve affectée de quelques idées

noires & funeſtes. La cauſe matérielle eſt ordinairement l'épaiſſiſſement du ſang, & un engorgement dans le cerveau & dans les parties nobles; ainſi tout ce qui peut augmenter l'épaiſſiſſement du ſang peut donner lieu à la mélancolie, comme les ſpéculations profondes dans les ſciences, le chagrin, la crainte, la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal dans les hommes, & des regles dans les femmes, les aliments, échauffants, gluants, viſqueux, le grand uſage du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, des eaux glacées, l'air épais & groſſier, le ſommeil trop long, l'oiſiveté, ou la vie douce ou tranquille qui ſuccede tout-à-coup à une vie exercée & tumultueuſe, les chairs ſalées & enfumées, les fruits verds, les farineux non-fermentés, les médicaments aſtringents, coagulants, les poiſons lents, les fievres chaudes & opiniâtres.

Quand la mélancolie vient d'un eſprit foible & troublé, ce que l'on connoît à la foibleſſe naturelle de l'eſprit du malade, à quelques révolutions ſubites qui peuvent l'avoir bouleverſé, & à l'égalité & la facilité avec laquelle toutes les fonctions s'exercent, on y remédie par une converſation agréable, beaucoup de diſſipation, de complaiſance, & jamais de contrariété, par une liberté entiere, par l'exercice à cheval & en caroſſe, & en inventant tous les jours des plaiſirs nouveaux qui puiſſent diſtraire ou charmer les inquiétudes naturelles du malade; par un air humide & chaud, des lavements, des narcotiques, tel qu'un demi-gros de thériaque tous les ſoirs.

Tous les remedes du malade ſeront tirés de ſon régime qui doit être doux & humectant: les crêmes de riz, d'orge, de gruau, les légers ſavonneux, les fruits mûrs, les légumes bien cuits, le potage au gras, le bœuf, le mouton, la volaille, bouillis ou rotis, & le pain cuit deux fois, ſont les ſeuls aliments dont il doit ſe nourrir; pour boiſſon, de l'eau coupée avec du vin, & quelquefois du vin pur, pourvu qu'il ſoit vieux: pour tiſane, on peut faire bouillir deux onces de miel dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines.

Cette eſpece de mélancolie eſt ſujette à former des embarras & des engorgements dans les viſceres; elle dégénere pour lors en mélancolie hypocondriaque: ce

que l'on connoît aux pesanteurs de tête, aux embarras dans la mémoire, dans l'imagination & dans le jugement, aux fréquents maux de tête & aux chaleurs de cette partie, aux tumeurs vers le foie ou la rate, aux gonflements de l'estomac, aux vents & aux rapports: il faut pour lors suivre le traitement que nous avons indiqué dans les vapeurs hypocondriaques. Les remedes consistent dans les lavements fréquents, dans les saignées faites au pied ou au bras, selon la partie affectée, aux boissons adoucissantes & calmantes, aux bains tiedes, aux remedes propres à faire couler le sang & les humeurs, comme les eaux ferrugineuses de Forges & de Passy; & ensuite prescrire les remedes propres à calmer les accidents qui se multiplient à l'infini. *Voyez* VAPEURS HYPOCONDRIAQUES.

MEMBRES RETIRÉS. On peut se servir, dans ce cas, le l'onguent qui suit:

Prenez, *De la Graisse humaine, une once.*
De l'Huile de Vers,
De la Moëlle de l'os de la cuisse du Bœuf, de chacun six gros.
De Térébenthine,
Du Styrax liquide,
Du Blanc de Baleine, de chacun deux gros.
De l'Essence d'Anis, douze gouttes.

Faites un onguent, dont il faut frotter, soir & matin, les parties malades. On prendra en même temps une infusion de menthe de jardin, en guise de tisane.

Si l'on n'est pas en état de se procurer cet onguent, on fera faire usage au malade des bains d'eau de tripes: on mettra dans l'eau de tripes le membre retiré, plusieurs fois par jour, & on l'y laissera le plus de temps qu'il est possible; &, quand le malade sortira de ce bain, on laissera sur la partie affectée, ou des décoctions émollientes, ou le cataplasme avec la mie de pain & le lait. Il faut continuer ces remedes, du temps, si l'on veut guérir.

On peut encore exposer, plusieurs fois par jour, le membre retiré à la vapeur d'une décoction d'herbes émollientes.

MENSTRUES. (*suppression des*) *Voyez* RÉGLES, SUPPRESSION.

MERCURE, f. m. C'eſt une ſubſtance à demi-métallique, liquide, froide au toucher, d'une couleur argentée. Il eſt très-peſant, très-volatil ; il s'attache aux métaux, & particuliérement à l'or.

Le mercure eſt le plus peſant de tous les métaux, à l'exception de l'or, qui eſt à peu près au mercure, comme quatre à trois. Le mercure s'unit & s'amalgame avec tous les métaux, à l'exception de l'antimoine & du fer, auxquels il s'unit plus difficilement.

Les anciens croyoient que le mercure étoit un poiſon : cependant, depuis deux cents ans, on l'a fait ſervir aux uſages intérieurs, quoique l'on crût que ce fût un poiſon. A préſent on eſt revenu de cette erreur, & on s'en ſert plus communément dans les maladies. Il faut pourtant avouer qu'il n'eſt pas ſans aucun riſque ; car ceux qui le tirent des mines, quoiqu'ils ſoient d'un tempérament très-robuſte, à peine paſſent-ils quatre ans, ſans être attaqués de tremblements dans les membres & de paralyſie. De même, quand ce médicament eſt mal adminiſtré, il peut être d'un uſage très-dangereux ; mais il devient ſalutaire, quand on le place à propos.

Le mercure a la vertu d'ouvrir les pores & les glandes, & de les déſobſtruer : c'eſt pourquoi, dans les tumeurs des glandes, dans les ſquirrhes de la rate, du méſentere & du foie, dans les ganglions & les écrouelles, on s'en ſert avec avantage ; il n'eſt pas moins efficace dans les tumeurs, les bubons, les ulceres vénériens, les puſtules de la peau & la gale ; car, comme toutes ces maladies prennent leur ſource dans une lymphe épaiſſe & viſqueuſe, il faut un médicament puiſſant pour pouvoir la diviſer : il n'en eſt point qui réuſſiſſe mieux que le mercure, à cauſe de ſa liquidité & de ſa peſanteur : auſſi faut-il prendre garde de le donner inconſidérément, parce qu'il porte dans le ſang de l'agitation & du feu. On doit toujours faire précéder les ſaignées, les bains, les délayants & les purgatifs, afin d'empêcher qu'il ne faſſe quelque ravage dans le corps.

L'effet du mercure, quand il eſt pris à l'intérieur par la bouche, ou quand il eſt inſinué par les pores de la peau, pouſſe à la tranſpiration ; & quand il eſt amaſſé dans une certaine quantité, il excite un écoulement

abondant de salive épaisse & fétide, accompagnée de douleur, de gonflements dans la bouche; c'est ce qu'on appelle la *salivation*.

La premiere préparation que l'on donne au mercure, c'est de le purifier, en le faisant distiller dans une retorte, avec de la chaux vive, afin de le dégager de toutes les ordures auxquelles il est uni; & quelquefois on le passe à travers une peau de chamois.

On se sert du mercure crud pour détruire les vers, en l'unissant avec du sucre dans un mortier, & en ajoutant quelques gouttes d'huile d'amandes douces. On en met aussi dans un nouet de vessie de porc, que l'on fait bouillir pendant demi-heure, à la dose d'une demi-livre, dans trois pintes d'eau.

On donne également le mercure crud dans la passion iliaque, quand les intestins sont rentrés les uns dans les autres, afin de les dégager par le poids de ce demi-métal.

Dans la Gale on en fait aussi des ceintures que nous avons décrites à cet article, & dont on se sert, avec avantage, dans cette maladie.

Les préparations de mercure qui sont les plus en usage, sont le précipité rouge, le précipité blanc & le précipité jaune; l'æthiops minéral, le cinabre factice, le sublimé corrosif, le mercure doux & la panacée mercurielle. Nous avons donné les usages & les doses de toutes ces préparations dans les différents articles que nous avons eus à traiter.

Parmi les vertus que l'on reconnoît au mercure, la principale est celle de détruire le virus vénérien. Les uns s'en servent pour donner la salivation par le moyen des fumigations; d'autres ont recours aux frictions, quelques-uns aux emplâtres & aux onguens, & les derniers le font prendre par la bouche.

Voici la maniere de faire les fumigations. Après avoir saigné le malade, une ou deux fois selon le besoin, lui avoir fait prendre les bains pendant douze ou quinze jours & du petit-lait, on le place tout nud dans une chambre échauffée par un poële, & on jette ensuite, sur un réchaud plein de feu, deux ou trois gros de cinabre, qui venant à s'évaporer, s'insinue par les pores de la peau, pénetre jusqu'aux plus petits vaisseaux du corps, & excite une sueur plus ou moins abondante.

Quelquefois on renferme le réchaud & le malade sous une couverture, en lui laissant la tête libre, pour forcer les particules du mercure à s'insinuer plus promptement dans la peau. On donne ces fumigations, de deux jours l'un jusqu'à ce que les gencives se tuméfient, qu'il s'y forme des ulceres, & que la salive ait coulé en suffisante quantité.

Les frictions se donnent de la maniere suivante : On prépare d'abord le malade, comme nous l'avons dit ci-dessus; ensuite on le place dans un endroit chaud : on lui frotte le corps à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les parties commencent à rougir. Alors on fait quelques frictions avec l'onguent mercuriel; on commence par les pieds, les jambes & les genoux : le second jour, on passe aux cuisses & aux aines; le troisieme, aux fesses & aux lombes; le quatrieme, aux poignets, aux bras & à l'avant-bras; ce que l'on continue de deux jours en deux jours, selon les forces du malade, & jusqu'à ce qu'il survienne une salivation abondante, qui doit être de deux ou trois livres par jour. Il faut faire les frictions dans un lieu chaud, & ne pas se mettre trop près du feu, de peur que la chaleur ne fasse dissiper le mercure trop promptement. Le premier jour, les frictions doivent être faites avec deux gros d'onguent; & on augmente toutes les fois d'un gros, jusqu'à la dose d'une once. On se servira, pour cet effet, de l'onguent mercuriel décrit à l'article Onguent.

Il est essentiel, en donnant la salivation, d'observer tous les jours l'état de la bouche, d'examiner s'il ne s'y forme point des tumeurs, si le malade n'y sent point de la douleur, si les gencives ne sont point gonflées; auquel cas, il ne faudroit point augmenter davantage la dose de l'onguent, de peur de rendre la salivation trop forte, & d'occasionner des symptomes fâcheux. C'est ce que l'on voit arriver tous les jours aux gens sans expérience, qui s'ingerent de manier un remede aussi dangereux. On pourra s'assurer que la salivation viendra, si après la quatrieme ou la cinquieme friction, la bouche s'échauffe & devient seche, si les gencives & les glandes salivaires se gonflent, si le malade crache fréquemment, si les vaisseaux salivaires s'enflamment, & s'il se forme de petits ulceres qui augmentent tous les jours de

de grosseur. Si l'on ne voit aucun de ces signes dans la bouche, on doit être réservé sur l'administration de ce remede, parce qu'il y a des gens qui ne salivent jamais, quelque dose de mercure qu'on leur donne.

Quand la salivation est trop abondante, que l'on s'apperçoit que le malade en est affoibli, & qu'il souffre des douleurs de tête très-violentes, il faut lui faire mâcher un gros de camphre, dans la journée, en plusieurs prises. Il faudra en même temps purger le malade avec l'eau de casse qui suit :

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire aux deux tiers. Passez la liqueur, & ajoutez-y
De Manne, deux onces & demie,
pour prendre en deux ou trois verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre.

On prescrira en même temps, soir & matin, des lavements avec la casse, ou avec deux onces de lénitif fin, & deux gros de crystal minéral. On fera en même temps, sur toute la peau, des frictions avec une flanelle, pour exciter la transpiration; & on fera mettre le malade chaudement dans son lit.

Cette maniere de donner la salivation est la plus usitée; mais c'est en même temps la méthode la plus dangereuse qu'on ait imaginée pour guérir la vérole; car, outre les douleurs & l'affoiblissement considérable qu'on éprouve, toutes les dents se trouvent ébranlées, les nerfs dans un tremblement & des agitations convulsives; & il reste souvent des affections à la tête & à la poitrine. Il vaut donc mieux, s'il est possible, l'éviter; ce que l'on peut faire, en donnant les frictions de loin en loin, & en purgeant tous les quatre ou cinq jours le malade, ou, ce qui est préférable, en se servant du mercure qui suit :

Prenez, *Mercure révivifié très-exactement deux ou trois fois du Cinabre, & lavé plusieurs fois dans le Vinaigre chargé de Limaille de fer, deux onces.*

Eteignez-le exactement avec le suc de sauge : lorsqu'il sera éteint, ajoutez
Deux gros de Camphre mêlé avec un peu de Sucre.

Agitez-le doucement, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement mêlé avec le mercure éteint. Ajoutez ensuite

Deux onces de Graisse de Porc, fraîche,

pour faire la pommade selon l'art.

Quoique ce remede ait la vertu d'enchaîner la salivation, on ne doit cependant commencer à le donner qu'à petites doses, afin qu'étant insinué peu-à-peu dans les vaisseaux, il prépare les voies, sans violence, à une plus grande quantité de mercure, qui ne doit jamais cependant excéder une demi-once, ou cinq gros. On met quelquefois un jour d'intervalle entre chaque friction, quelquefois deux, & même davantage, selon les forces du malade & la différence des tempéraments.

Il y a encore une autre façon de donner le mercure; c'est de le prescrire sous la forme de panacée. On commence d'abord par faire une ou deux saignées, comme nous l'avons dit : on purge ensuite le malade, & on lui fait prendre les bains, après quoi, on lui donne, le premier jour au matin, dix grains de panacée, & le soir, cinq autres grains. On laisse un jour d'intervalle; après quoi, on en prescrit quinze grains le matin, & douze le soir. On le laisse encore reposer un autre jour; & le lendemain on lui donne vingt grains le matin, & dix le soir; ce que l'on continue de deux jours l'un, jusqu'à ce que la salivation soit établie.

Quand on donne la salivation par quelque route que ce soit, on ne doit la cesser que quand on voit les symptomes calmés : sinon on recommence les remedes, comme ci-dessus, jusqu'à parfaite guérison.

Pendant tout le courant de la salivation, il vaut mieux nourrir le malade avec des bouillons, des œufs frais, des panades, qu'avec des aliments solides.

Une heure après chaque friction, le malade peut prendre un bouillon; mais il doit s'abstenir, pendant trois heures, de toute nourriture.

Quand la salivation est terminée, on doit purger le malade deux ou trois fois, & le mettre à l'usage des crêmes de riz, d'orge, de gruau, & au lait, pour toute nourriture.

On ne doit jamais donner la salivation à un malade qui a la poitrine délicate, ou qui est menacé de tomber en hectisie.

Cette méthode de guérison est également dangereuse dans le scorbut, dans les affections hypocondriaques & dans la dissolution du sang ; car le mercure ne peut qu'augmenter l'activité des humeurs, & les faire tomber en colliquation.

On voit, après tout ce que nous venons de dire, que le mercure est un remede très-utile, mais en même temps, dont l'administration est très-difficile ; il faut beaucoup de jugement & de prudence pour pouvoir appliquer ce remede selon les circonstances.

De toutes ces méthodes, celle que nous conseillons de suivre est celle par laquelle on peut éviter la salivation ; & nous ne voyons point de circonstances où les autres puissent lui être préférées, à cause des accidents funestes qui peuvent résulter de la salivation qui est quelquefois si violente, qu'on ne peut l'arrêter avec aucun remede.

Les frictions mercurielles peuvent & doivent être regardées aujourd'hui comme le moyen le plus sûr de guérir la vérole, si elles sont administrées comme il convient. Il ne faut pas croire cependant qu'elles guérissent cette maladie d'une façon exclusive à toute autre préparation mercurielle, ou, ce qui est la même chose, à toute autre maniere de donner le mercure. Il y a plus ; on rencontre des véroles qui résistent avec opiniâtreté aux frictions bien conduites. Il faut alors changer de batterie, & donner le mercure sous une autre forme, soit qu'on se décide pour la panacée, ou pour d'autre préparation. *Voyez l'article* VÉROLE.

MÉTÉORISME. *Voyez* TYMPANITE.

MIGRAINE, s. f. douleur aiguë qui afflige une partie de la tête, soit du côté droit, soit du côté gauche : quelquefois elle n'en occupe que le devant, le derriere, ou le sommet.

Par cette seule définition. on peut distinguer la migraine du mal de tête en général, puisqu'elle n'affecte que quelques parties de la tête, au lieu que le mal de tête est beaucoup plus étendu. La migraine est presque toujours accompagnée de foiblesse d'estomac, de suppression des regles ou des hémorrhoïdes, & presque toujours suivie de quelques envies de vomir ; ce qui n'arrive point dans le mal de tête ordinaire.

On reconnoît la migraine à des douleurs pulſatives, lancinantes, opiniâtres, & quelquefois ſi violentes, que les malades s'imaginent qu'on leur fend, qu'on leur arrache la tête. Cette douleur occupe ordinairement la moitié de la tête du côté gauche, & s'étend quelquefois juſqu'aux yeux & juſqu'aux dents: le col & les bras quelquefois ne ſont point épargnés. Dans certains ſujets, la migraine occupe une partie du crâne, ſi petite, qu'il leur ſemble qu'on veut leur enfoncer un clou dans cette partie. Le pouls eſt ſerré, & tout le corps eſt dans un état convulſif: le malade ne peut ſupporter ni le bruit ni la lumiere; ſon urine eſt crue dans le commencement de l'accès, & rouge ſur la fin; le ventre eſt ordinairement reſſerré, & le malade reſſent des nauſées & des envies de vomir.

Les femmes ſont plus ſujettes à cette maladie que les hommes, & ſur-tout les filles d'un tempérament ſanguin & fort échauffé, qui ont l'eſtomac foible & délicat.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt l'irritation des nerfs & le gonflement des vaiſſeaux de la tête: ainſi tout ce qui peut occaſionner la plénitude, excite la migraine, comme la ſuppreſſion des évacuations naturelles, telles que les regles & les hémorrhoïdes, l'oubli des évacuations artificielles, comme la ſaignée & les ſcarifications, le vice de l'eſtomac & des premieres voies, le changement d'une vie laborieuſe en une vie ſédentaire, l'excès du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, la trop grande chaleur, les aliments pernicieux ou de difficile digeſtion, comme la ſalade, les pâtiſſeries, les chairs ſalées, les mets épicés & de haut goût; les paſſions vives, comme la colere.

Dans l'accès de la migraine, on doit, avant tout, ſi elle n'eſt point occaſionnée par la ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes ou des ſaignées habituelles, faire prendre au malade l'émétique en lavage, des lavements d'eau de riviere pluſieurs fois par jour, & le ſuivant, tous les matins.

Prenez, *Des Racines de Mauve,*
De Guimauve, de chaque une once.
De Feuilles de Pariétaire,
De Bouillon blanc, de chaque une demi-poignée.

Des Sommités d'Origan, une pincée.
Des Semences d'Anis,
De Carvi, de chaque un demi-gros.

Faites bouillir le tout succeſſivement dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers.

Ajoutez alors,

D'Electuaire linitif, une once.
De Sel-Gemme,
D'Huile d'Aneth, de chaque deux gros,

pour un lavement.

On preſcrira au malade la poudre tempérante de Stahl, à la doſe d'un demi-gros, toutes les quatre heures. Pour boiſſon ordinaire, on fera bouillir une poignée de bourrache, & autant de bugloſe dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers, & on y ajoutera quinze grains de nitre purifié. Tous les ſoirs, en ſe couchant, le malade prendra quatre grains de pilules de cynogloſſe.

A l'extérieur, on appliquera l'eſprit-de-vin camphré, l'eau de la reine d'Hongrie, l'eau de lavande, les feuilles de verveine, bouillies dans le vinaigre, & un emplâtre d'opium : on fera prendre au malade les bains aux pieds; on fera des frictions ſur les parties inférieures; on appliquera les ſang-ſues à l'anus. Le malade pourra auſſi reſpirer fortement par le nez du ſuc de betterave cuite ſous la cendre, pluſieurs fois par jour.

Quand l'accès ſera paſſé, on purgera le malade une ou deux fois, ſelon le beſoin; & on le mettra à l'uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez, *D'Ecorce de Caſcarille, trois gros.*
De Nitre purifié, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers que le malade prendra en quatre verres dans la journée, à diſtance égale, ce qu'il continuera pendant huit jours. L'élixir de propriété, celui de Garus ſont très-efficaces en ce cas. *Voyez* Foiblesse d'Estomac.

Si l'on s'apperçoit qu'il y ait des marques de plénitude, il faudra pratiquer la ſaignée, & obſerver une diete exacte, tant dans l'accès qu'après l'accès; c'eſt ce que l'on doit obſerver dans les migraines occaſionnées

par la suppression des menstrues, des hémorrhoïdes & des saignées : on doit ensuite faire ce que nous avons prescrit aux articles HÉMORRHOÏDES & SUPPRESSION DES MENSTRUES.

Il est essentiel d'observer un régime exact, d'éviter les ragoûts, les pâtisseries, les aliments cruds, comme la salade, la vie oisive & paresseuse, le sommeil trop long, les chagrins, la tristesse, & le travail de cabinet, trop suivi.

Quand la migraine est périodique, & qu'elle ne dépend point des regles ni des hémorrhoïdes, la diete que nous avons prescrite ci-dessus y remédie parfaitement bien ; & une décoction de deux gros de quinquina dans une chopine d'eau, continuée pendant huit jours, en se purgeant avant & après, acheve la guérison.

MISÉRÉRÉ, s. m. passion iliaque, espece de colique dans laquelle on rend les excréments par la bouche. *Voyez* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

MŒCONIUM. (*maladie par le*) *Voyez* MALADIE DES ENFANTS.

MOIS, s. m. écoulement de sang par les parties naturelles, auquel les femmes sont sujettes : on lui a donné ce nom, parce qu'il revient tous les mois. *Voyez* RÉGLES, SUPPRESSION DES MENSTRUES.

MORIBONDS, s. m. On appelle ainsi ceux qui sont dans un état si désespéré, qu'ils ne doivent attendre à chaque instant que la mort. Voici un julep qui convient pour eux :

Prenez, *Deux Jaunes d'œufs frais.*
De Sucre candi blanc, demi-once.
De l'Essence de Cannelle, trois gouttes.
De Vin d'Espagne, six onces.

Mêlez bien le tout ; c'est un excellent confortant, qu'on prendra en une ou deux fois.

Ce remede n'est point fait pour guérir le malade ; c'est simplement pour le tirer de l'état fâcheux dans lequel il est, & pour donner par-là la facilité de placer les autres remedes.

MORPIONS, s. m. plur. petits insectes ressemblants à des poux, qui s'attachent aux parties naturelles, aux aisselles & aux aînes de l'homme & de la femme.

Ils sont ordinairement si petits dans le commence-

ment, qu'on a de la peine à les appercevoir : ils causent des demangeaisons insupportables, des rougeurs, des cuissons, & ils s'attachent si fortement à la peau, qu'on ne peut pas les en détacher. Quelquefois même ils s'insinuent sous l'épiderme, & y produisent des demangeaisons très-vives. Nous avons donné la maniere de détruire ces insectes. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

MORSURE, f. f. solution de continuité, faite à la peau par les dents de quelqu'animal irrité. Souvent ces sortes de morsures ne sont suivies d'autre accident, que de douleur, de rougeur & d'une légere inflammation, comme on l'éprouve tous les jours dans les morsures des chats, des chiens, des perroquets; ces sortes de blessures se traitent comme des contusions ou des plaies simples.

Il n'en est pas de même des morsures occasionnées par des animaux venimeux ou enragés; car elles produisent des accidents très-fâcheux, & quelquefois même la mort.

Les morsures d'un animal en colere, en fureur, soit homme, soit bête, ont souvent produit des effets terribles, & qui ressembloient à ceux qui suivent les morsures d'animaux enragés. Quelques médecins pensent que la colere & la fureur peuvent produire sur la salive un changement & une altération telle, qu'elle ne differe pas alors de celle d'un animal enragé : il est donc à propos, quand on est appellé pour voir une personne mordue, de s'instruire de toutes les circonstances.

De la Morsure des chiens, des chats & autres animaux enragés.

Les chiens sont beaucoup plus sujets à la rage que les chats & les autres animaux; &, quand ils sont attaqués de cette maladie, ils ont la fureur de mordre indistinctement tout le monde. Leurs morsures, qui sont suivies & accompagnées d'accidents très-fâcheux, sont traitées dans un article particulier. *Voyez* RAGE.

De la Morsure du serpent à sonnettes, du scorpion & de l'aspic.

La piquure de ces animaux est ordinairement suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid,

tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties inférieures, sont affectés d'enflures aux aines : si la plaie a été faite aux parties supérieures, & qu'elle soit légere, il se forme une tumeur sous les aisselles; mais si la piquure est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que cause la brûlure : il paroît des meurtrissures accompagnées de demangeaisons autour des levres de la plaie, aussi-bien que sur tout le corps, si bien qu'il semble que le malade ait été frappé de la grêle : il a le visage contrefait; il s'amasse des matieres gluantes autour des yeux : les larmes sont visqueuses; les jointures perdent leur mouvement; & cet accident est accompagné de la chûte du fondement, & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & tombe dans des convulsions qui tiennent de l'opisthotonos.

On remédie à ces accidents, en prenant intérieurement de la racine d'althæa & de panais. Cette derniere est un remede excellent, soit qu'on la mange verte, ou qu'on la prenne en poudre. Les semences de panais sauvage & les noisettes produisent aussi de très-bons effets. Voici un antidote excellent pour la morsure de ces animaux :

Prenez, *De Castoréum,*
De Poivre, de chaque demi-once.
De Costus,
De Spica-nard,
De Safran,
De Suc de Centaurée, de chaque deux gros.
De Miel clarifié, suffisante quantité pour en faire un opiat.

On en prend la grosseur d'une noisette trempée dans du vin, pour la piquure de scorpion, & dans du vinaigre, pour celle de l'aspic & du serpent à sonnettes. Cet antidote attire le venin, bien qu'il ait été digéré, & qu'il se soit fixé dans les articulations. L'ail pilé seul, ou avec du sel, la rhue sauvage, ou la plante appellée *scorpiurus*, produisent aussi de bons effets, quand on les applique sur la plaie. On peut substituer à ces remedes le cataplasme fait avec un gros de rhue sauvage,

pilée avec du vinaigre, une once de cire, un quart d'once de réſine de pin, & quelque peu d'huile.

Si l'on ne peut pas ſe procurer de l'opiat décrit ci-deſſus, on pourra y ſuppléer par la thériaque; on en fera infuſer un demi-gros dans un verre de bon vin.

De la Morſure de la tarentule.

La tarentule eſt une eſpece d'araignée qui ſe multiplie dans le territoire de la Pouille, & dont la morſure eſt très-dangereuſe. *Voyez* TARENTISME.

De la Morſure de la vipere.

La vipere eſt une eſpece de ſerpent qui a la gueule armée de deux dents inciſives, placées immédiatement ſur une poche membraneuſe, pleine d'une matiere venimeuſe, extrêmement ſubtile. Auſſi-tôt que l'animal eſt irrité, il dreſſe ſes deux dents, & comprime la poche venimeuſe; ce qui fait que le venin s'échappe, coule à travers les dents qui ſont creuſées, & s'inſinue de cette maniere dans le ſang.

C'eſt par ces deux dents & par cette poche qu'on diſtingue la vipere des autres ſerpents, comme la couleuvre, &c. Cet animal ſe trouve communément dans les bois, ſur les bords des ruiſſeaux, dans les endroits marécageux & ſur le bord des étangs.

Auſſi-tôt qu'on a été mordu de la vipere, on ſent une douleur vive, ſuivie d'un engourdiſſement dans la partie, d'un gonflement & d'une eſpece de bouffiſſure. Inſenſiblement la partie ſe tuméfie, devient totalement engourdie, & même quelquefois paralyſée. L'enflure gagne inſenſiblement des pieds aux jambes & aux cuiſſes, des mains aux bras & à l'avant-bras. Il ſurvient des défaillances, des maux de cœur, des affoibliſſements dans la vue, des vertiges, des palpitations de cœur, des ſueurs froides, des convulſions & la mort.

On a propoſé juſqu'à préſent une infinité de remedes, pour guérir de la morſure de la vipere. On commençoit anciennement par ſcarifier la partie, par y appliquer du ſel, du poivre & des matieres très-irritantes; enſuite de quoi on faiſoit avaler au malade un verre de vin chargé de cannelle & d'un gros de théria-

que : quelquefois on se contentoit de sucer la partie, & d'appliquer dessus, le foie ou la tête de la vipere. On faisoit prendre au malade des tisanes avec les racines de domte-venin, de scorsonere & de scordium, le bezoard, le sirop d'œillet. On faisoit des ligatures dans les différentes parties du corps, pour empêcher l'enflure; mais toutes ces méthodes prouvoient bien qu'on étoit encore loin du remede propre à cette maladie.

Quelques expériences, qui ont été faites en Angleterre & en France, ont prouvé que les alkalis volatils étoient le véritable contre-poison de cette maladie. On a fait d'abord ces épreuves sur des chiens, sur des chats qui avoient été mordus de la vipere, & qui ont été guéris ensuite par l'usage de ces remedes.

Parmi ces alkalis volatils, on place le sel ammoniac, le sel volatil d'Angleterre, celui de corne-de-cerf, l'esprit volatil de sel ammoniac, de cochléaria & de corne-de-cerf. Enfin celui de tous ces remedes, qui paroît agir avec le plus d'efficacité, est l'eau de Luce, dont voici la composition :

Mettez dans un flacon de crystal quelques gouttes d'huile blanche de karabé, rectifiée : versez dessus le double de bon esprit volatil de sel ammoniac; bouchez le flacon avec son bouchon de crystal, & tenez-le dans la poche de la culotte, pendant quelques jours : la plus grande partie de l'huile se dissoudra; ajoutez-y pour lors une pareille quantité du même esprit volatil de sel ammoniac; &, après avoir laissé le tout en digestion à la même chaleur, pendant quelques jours encore, vous trouverez l'huile de karabé entiérement combinée avec l'alkali volatil, sous la forme & la consistance d'un lait clair, de couleur jaunâtre. Conservez-le exactement fermé dans le même flacon.

Pour faire l'eau de Luce, il suffit de verser quelques gouttes de savon succiné sur de l'esprit volatil de sel ammoniac bien vigoureux : on y en ajoute plus ou moins, suivant la blancheur & l'odeur de karabé qu'on veut donner à l'eau. Voici une autre maniere de faire l'eau de Luce.

Prenez, *Trois gros d'Alkali fixe de Tartre.*
Un gros & demi d'Huile de Succin, rectifiée à la chaux.

Diſſolvez le tout avec quatre onces d'eſprit-de-vin dans un mortier de verre avec un pilon de cette même matiere. La diſſolution une fois faite, mettez le tout dans une bouteille légérement bouchée, que vous placerez ſur des cendres chaudes, afin que l'union ſoit plus parfaite. Au bout d'un quart d'heure, coulez la liqueur. Le produit, qui réſulte de ce mélange, ſert à faire l'eau de Luce, en verſant quelques gouttes de cette diſſolution ſur l'eſprit volatil de ſel ammoniac, fait avec de la chaux vive.

On conſerve cette liqueur dans un flacon bien fermé, pour le beſoin.

Quand quelqu'un a été mordu d'un ſerpent, & qu'il ſurvient quelqu'accident, il faut d'abord s'aſſurer par les ſignes que nous avons dit ci-deſſus, ſi l'animal eſt une vipere, auquel cas, on verſera ſur le champ cinq à ſix gouttes d'eau de Luce dans un verre d'eau & de vin que l'on fera avaler au malade. On réitérera cette boiſſon, de quart d'heure en quart d'heure, ſelon que les ſymptomes ſont plus ou moins violents, & juſqu'à ce qu'ils ſoient totalement calmés.

A l'extérieur, on frottera la plaie avec quelques gouttes de cette eau de Luce. Il ne faut point s'effrayer de l'ardeur & de la chaleur que porte ce remede dans le corps. Il paroît que le poiſon de la vipere n'agit qu'en jettant les nerfs dans l'inſenſibilité ; il faut, par conſéquent, des remedes actifs, pour les tirer de l'état dans lequel ils ſont.

Si l'on s'appercevoit que l'on eût donné au malade une grande quantité d'eau de Luce, & que les ſymptomes ſubſiſtaſſent toujours, on pourroit ſe ſervir d'un moyen pour empêcher cette eau volatile de ſe diſſiper ; ce ſeroit de lui frotter tout le corps avec de l'huile d'olive, pour boucher les pores de la peau & enchaîner ce remede.

On doit, ſur le champ, lors de la morſure, donner des doſes fréquentes de ce remede ; & on les diminue d'heure en heure, de jour en jour, juſqu'à parfaite guériſon.

Tous les curés de village devroient ſe munir d'une bouteille de cette eau, pour pouvoir rendre ſervice à tous les pauvres malheureux de la campagne, qui ne ſont que trop expoſés à cet accident.

Si par malheur quelqu'un a été mordu, & qu'on n'ait pas de ce remede, on pourroit y ſubſtituer le ſel volatil d'Angleterre, celui de corne-de-cerf, ou le ſel ammoniac, que l'on feroit diſſoudre dans du vin & de l'eau.

Si l'on étoit dans une campagne où il ne fût pas poſſible de trouver aucun des remedes ci-deſſus, on prendroit de la racine de raifort, de la graine de navet & de moudarde, du creſſon, du cochléaria, de l'ail; on écraſeroit le tout enſemble, pour en faire avaler le ſuc au malade, en attendant qu'on pût ſe procurer les ſecours ci-deſſus. L'huile d'olive, appliquée ſur la morſure de la vipere, a produit de bons effets; & c'eſt un remede qu'on ne doit pas négliger, quand on manque d'eau de Luce. Ce remede a été publié, comme un ſpécifique, par la Société royale de Londres. On a fait différentes expériences ſur des pigeons; & les réſultats en ont été très-agréables. Ces mêmes expériences, répétées par l'Académie des Sciences, n'ont pas eu les mêmes ſuccès. Il y a eu des pigeons mordus par la vipere, & frottés d'huile, comme le recommande la Société, qui n'ont pas ſurvécu à l'expérience; & le remede a été ainſi abandonné : cependant il ne le méritoit pas; &, tout récemment, on vient de publier quatre cures opérées par l'application de l'huile d'olive, dont on frotte la partie bleſſée : on l'enveloppe & on la laiſſe dans ces compreſſes trempées d'huile, qu'on a ſoin de renouveller de temps en temps. On peut aider l'action de l'huile par quelques potions cordiales, ou quelques boiſſons diaphorétiques, telle qu'une infuſion de méliſſe.

MORT SUBITE. Il n'y a rien de plus certain que la mort; mais les ſignes de la mort ſont incertains. Il faut donc, quand une perſonne paſſe en peu d'inſtants de la vie à la mort, ou plutôt à la privation de mouvement, de ſentiment, de reſpiration, être ſur ſes gardes, & mettre en œuvre tous les moyens imaginables, pour ſavoir ſi elle eſt réellement morte, ſi elle n'a que les apparences de la mort, enfin s'il n'eſt pas poſſible de la rappeller à la vie; car, quel reproche n'a-t-on pas à ſe faire, ſi on a laiſſé enterrer comme mort quelqu'un qu'on trouvera, par la ſuite, dans ſon cercueil, débarraſſé de ſon ſuaire, & avec les marques qui démontrent

qu'il a vécu dans ſon tombeau ? Ces exemples malheureuſement ne ſont pas rares : nous n'en citerons que deux ou trois des plus frappants & des plus authentiques. Ils ne feront pas déplacés dans un Dictionnaire aujourd'hui entre les mains des perſonnes capables d'empêcher ces accidents, ſoit en différant les enterrements, ſoit en faiſant obſerver les réglements faits à cet égard. Paul Zacchias, célebre médecin de Rome, raconte que, dans l'hôpital du S. Eſprit, un jeune homme, attaqué de la peſte, tomba, par la violence de la maladie, dans une ſyncope ſi parfaite, qu'on le crut mort. Son corps fut mis au nombre de ceux qui, étant morts de la même maladie, devoient être inceſſamment enterrés. Dans le temps qu'on tranſportoit ces cadavres ſur le Tibre, dans la barque deſtinée à cet office, le jeune homme donna des ſignes de vie ; ce qui le fit rapporter à l'hôpital. Deux jours après, il retomba dans une pareille ſyncope ; & ſon corps, pour cette fois réputé mort ſans retour, fut mis, ſans balancer, au nombre de ceux qu'on devoit enterrer. Dans ces circonſtances, il revint encore à lui ; on lui donna de nouveaux ſoins : il a guéri & vécu encore bien des années depuis.

Tout le monde ſait l'hiſtoire arrivée, il y a quelques années, à Orléans. Une dame ayant été enterrée, avec une bague au doigt, dans le cimetiere public d'Orléans, la nuit ſuivante, un domeſtique attiré par l'appas du gain, découvrit le cercueil, &, ne pouvant venir à bout de couler la bague hors du doigt, prit le parti de le couper. L'ébranlement violent que la bleſſure cauſa dans les nerfs, rappella la femme à elle-même, & un cri violent, que lui arracha la douleur, ſaiſit le voleur d'effroi & le mit en fuite. Cependant la femme ſe débarraſſa du linceul dont elle étoit enveloppée. Elle retourna chez elle, ſurvécut à ſon mari, & lui donna un héritier dans les dix ans de vie qu'elle eut depuis cet événement. Enfin perſonne n'ignore la triſte fin de Jean Duns, ſurnommé *Scot*, qui ſe rongea les bras dans ſon tombeau.

Il ne faut donc pas ſe hâter de quitter un malade ; ou ſe diſpenſer de le voir, à la premiere nouvelle qu'on donne de ſa mort, & cela doit être ſur-tout obſervé

pour les perſonnes qui meurent en peu de moments, & ſans cauſe manifeſte. On doit, dans ces cas, faire venir le médecin, malgré le proverbe ; & alors il fera garder le malade dans le lit, le fera frotter, chauffer : on appliquera des linges chauds ; on pourra lui irriter le nez avec un crin ou un chalumeau. Il ſera bon de lui mettre ſur la langue du ſel, d'appliquer les véſicatoires en pluſieurs endroits, & de faire précéder leur application de celle des ventouſes, dont l'effet eſt plus prompt. On n'épargne pas encore les ſcarifications. La fumée de tabac, introduite dans l'anus, a réveillé le mouvement des inteſtins, & la machine a été remiſe en action pluſieurs fois par ce moyen ; peut-être même pourroit-on inſinuer l'air dans la poitrine, par d'autres moyens.

S'il s'agit d'une femme hyſtérique, le caſtoréum, l'aſſa-fœtida feront bien ; enfin un remede qui a rendu à la vie des perſonnes réputées mortes, chez leſquelles on ne ſentoit ni le mouvement, ni celui de la reſpiration, qui avoient réſiſté à l'empreinte de la cire d'eſpagne, à cette méthode qui a la confiance des gardes-malades, c'eſt l'eſprit volatil de ſel ammoniac, avalé pur, ou jetté dans le nez, à une doſe aſſez forte.

Si le ſujet reſte tranquille à tous ces remedes, & qu'il ne donne aucune marque de ſentiment, il ne faudra pas, pour cela, ſe hâter de l'enterrer ; on pourra enſuite tenter l'application d'un fer chaud à la plante des pieds, ou ſur la poitrine, vers la pointe du cœur. L'ouverture du cadavre, qu'on ne devroit jamais manquer d'ordonner, ſera retardée ; & il ne ſera enfin enterré, que quand il donnera des marques de putréfaction, ſeul ſigne certain d'une mort certaine, ſigne qu'il faut attendre dans les morts ſubites, ſi l'on ne veut pas avoir à ſe reprocher d'avoir enterré vivantes des perſonnes qu'on croyoit mortes.

N A U

NAUSÉE, ſ. f. envie de vomir, accompagnée de dégoût, d'anxiété d'eſtomac & de ſalive à la bouche.

On diſtingue les nauſées, des vomiſſements, en ce

qu'elles forment le premier degré du vomiſſement, & qu'elles ne ſont point accompagnées de ſymptomes auſſi graves. *Voyez* DÉGOUT, VOMISSEMENT.

NEPHRÉTIQUE. (*colique*) C'eſt une affection inflammatoire des reins, une douleur conſidérable dans les ureteres, qui répond quelquefois dans tout le bas-ventre. *Voyez* COLIQUE NÉPHRÉTIQUE.

NERFS. (*foibleſſe des*) C'eſt un relâchement dans ces parties, qui les rend incapables d'exécuter leurs fonctions à l'ordinaire, & qui diminue la force & le mouvement dans la partie.

Quand cette maladie eſt une ſuite de la vérole, du ſcorbut, des écrouelles, ou de la mélancolie hypocondriaque, on y remédie en ôtant la cauſe qui l'a produite.

Il ne s'agit ici que de la foibleſſe des nerfs, cauſée par quelqu'effort ou quelques légeres obſtructions dans la partie : on peut alors appliquer le remede ſuivant:

Prenez, *Des Feuilles d'Hyeble,*
D'Armoiſe, de chaque une once.

Faites-les bouillir dans une pinte de lie de vin; on en frotte la partie, & on y applique le marc. Le baume ſuivant eſt encore d'une grande efficacité dans ce cas:

Prenez, *Des Feuilles d'Hyſſope,*
De Romarin,
De Thym,
De Baume,
De Lavande,
De Laurier, de chaque une poignée.
Des Vers de terre,
Des Grains de Genievre, de chacun quatre onces.
Quatre petits Chiens nouveaux nés.

Coupez les chiens par morceaux; hachez les herbes & les vers de terre; concaſſez les graines de genievre, & faites bouillir le tout ſur un petit feu, pendant demi-heure, avec

De Beurre frais,
D'Huile d'Olive,
De Graiſſe humaine, de chaque une demi-livre,
De Cire jaune, un quarteron.

Passez cet onguent avec une forte expression ; battez-le bien ensuite, jusqu'à ce qu'il soit froid. On le fait chauffer, quand on veut s'en servir. On peut faire en même temps l'opiat qui suit :

Prenez, *De Conserve de Fleurs d'Orange, une once.*
D'Extrait d'Enula-Campana, une demi-once.
De la Rapure de Gayac,
De Sassafras,
De Squine, de chaque deux gros.
De la Racine de Serpentaire de Virginie, pulvérisée, trois gros.
De Confection Alkermès, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de teinture de bois sudorifique, pour en faire un opiat, dont la dose sera d'un demi-gros le soir & le matin.

La boisson sera d'une tisane avec la squine & le sassafras.

Prenez, *De Squine, deux gros.*

Faites-la bouillir dans une pinte d'eau, que vous réduirez à trois demi-septiers ; ajoutez-y alors,
De Sassafras, demi-gros.
& retirez aussi-tôt votre vaisseau du feu ; & après demi-heure d'infusion, vous passerez cette liqueur, pour en boire quelques verres, dans la matinée à jeun, & aux repas avec le vin.

NIDOREUX (*rapports*). On appelle ainsi ceux qui ont une odeur & un goût de pourri, de brûlé & d'œufs couvés. Nous avons traité de cette maladie à l'article ALKALI. *Voyez* RAPPORT, DÉGOUT, NAUSÉE, VOMISSEMENT.

NOCTAMBULES, s. m. On appelle ainsi ceux qui ont l'imagination lésée, qui se levent la nuit, & se promenent en dormant.

Quelques-uns de ceux qui sont attaqués de cette maladie, répetent pendant la nuit ce qu'ils font pendant le jour. D'autres se promenent dans des endroits très-dangereux. On les appelle aussi *lunatiques*.

Cette maladie tire son origine du vice de l'imagination qui est excitée par la plenitude des vaisseaux du cerveau. On

On ſaignera le malade une ou deux fois du pied, ſelon ſes forces & l'état de la maladie ; on lui fera mettre les pieds dans l'eau chaude & prendre les bains. On le purgera enſuite avec une médecine douce, que l'on répétera, à deux jours de diſtance. On lui fera prendre les eaux épurées de Paſſy, ou celles de Balaruc, pendant une quinzaine de jours. Pour tiſane, on le mettra à l'uſage d'une décoction de bourrache & de bugloſe ; &, ſur chaque chopine, on ajoutera quinze grains de nitre purifié ; ou on lui fera prendre du petit-lait en abondance.

A l'extérieur, on jettera de l'eau froide au malade, quand il ſortira de ſon lit ; on mettra un vaſe plein d'eau au pied de ſon lit, pour qu'il ſe jette dedans, quand il s'éveillera. Si ces remedes ne réuſſiſſent pas, on le tiendra aſſujetti, avec des liens, dans ſon lit pendant la nuit ; on pourroit encore le tenir éveillé plusieurs nuits de ſuite, ou le laiſſer dormir dans la journée.

NOLI ME TANGERE, ſignifie : *Ne me touchez pas.* On appelle ainſi le cancer ulcéré qui attaque le viſage, le nez, la bouche, le menton. En voulant le guérir, on l'irrite davantage ; & on avance la mort du malade : c'eſt delà que lui vient ſon nom. *Voyez* CANCER.

NOUEURE DES ENFANTS, maladie chronique, qui conſiſte dans une nutrition inégale, avec un amaigriſſement de toutes les parties du corps, & un accroiſſement prodigieux de la tête, accompagné d'une courbure de l'épine & de la plupart des os longs, d'un gonflement des os ſpongieux, des nœuds qui ſe forment aux articulations, d'un relâchement des jointures, d'une dépreſſion des côtes, &c.

Cette maladie eſt preſque particuliere aux enfants. On remarque que ceux qui en ſont attaqués ont l'eſprit plus vif & plus pénétrant que les autres ; qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils ont le foie & la rate d'un volume conſidérable.

Quand cette maladie eſt dans ſon commencement, il ſurvient des engorgements, des nœuds aux extrêmités des os ; le ventre ſe gonfle & ſe durcit : on dit pour lors que les enfants ſont noués, & c'eſt ce qu'on appelle la *noueure*. Quand la maladie augmente, les os

s'amolliſſent, ſe courbent & forment pour lors ce qu'on appelle le *rachitis*.

Cette maladie attaque les enfants aux environs de leur neuvieme mois, ou plus tard, ſelon que l'irrégularité s'introduit plus ou moins promptement entre les différentes parties du corps. La peau eſt lâche; il y a tumeur flaſque au viſage, à la tête & au bas-ventre: les autres parties ſont maigres, mais ſur-tout les muſcles; il y a des groſſeurs aux environs des jointures: inſenſiblement les os ne peuvent plus ſoutenir le corps, l'épine ſe courbe; le malade ne marche plus qu'avec peine, ou ne peut plus ſe mouvoir aucunement; les arteres de la gorge ſont gonflées; la tête s'enfle, &, comme le col eſt foible, elle branle & tombe en devant. Les enfants qui en ſont attaqués ont la proitrine étroite & comprimée latéralement, le ſternum en pointe, & les extrêmités des côtes nouées. A meſure que la maladie augmentera, il ſurviendra une fievre lente, une difficulté de reſpirer, & autres ſymptomes qui conduiſent à la mort.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe; on ſait que c'eſt la lymphe qui préſide à la formation du fœtus: c'eſt elle qui fait la premiere nourriture des os; &, quand elle eſt altérée, elle devient la cauſe ou le fondement de cette fâcheuſe maladie. Les nœuds qui ſe forment dans les épiphyſes des os, les arcs qu'ils figurent, & particuliérement dans l'épine du dos, ſont des ſignes réels d'une lymphe ſurabondante, qui, s'accumulant dans les fibres des os par ſon épaiſſiſſement, produit toutes ſortes de difformités: cet amas de ſucs lymphatiques fruſtrant les parties muſculeuſes & charnues du ſuc nerveux, qui doit entrer dans la nutrition & faire l'affermiſſement des fibres muſculeuſes, produit l'amaigriſſement & la molleſſe de toutes les fibres; tandis que le cerveau, le foie & le méſentere ſe gorgent & ſe farciſſent de ſucs lymphatiques; c'eſt ce qui fait le volume extraordinaire de la tête, & la groſſeur contre nature du bas-ventre, que l'on remarque dans les enfants qui ſont en chartre, & que le peuple appelle *noués*. Ils naiſſent avec des membres crochus, & comme diſloqués, par le trop d'am-

plitude que prennent les os dans les boëtes faites pour recevoir leurs têtes ; c'eſt par où ſe termine aſſez heureuſement cette maladie, comme on l'obſerve dans ceux qui ſurvivent ; car ils reſtent comme vacillants dans leur marche, boiteux des deux hanches, & très-embarraſſés dans leurs mouvements, ayant cependant de groſſes têtes, & le reſte du corps petit, raccourci & amaigri.

Les cauſes éloignées de cette maladie ſont toutes celles qui peuvent épaiſſir la lymphe, comme un air épais & marécageux, des vents chauds & humides, comme ceux du ſud & de ſud-oueſt, des aliments épais, groſſiers, viſqueux, comme la bouillie, le fromage ; & ceux qui ſont propres à rendre la lymphe viſqueuſe, comme les fruits verds, le vin, le vinaigre & généralement tout ce qui peut s'aigrir dans le corps des enfants ; la gourmandiſe & la trop grande voracité, le repos continuel, le défaut d'exercice, le ſommeil trop long, le défaut d'uriner, la ſuppreſſion de quelqu'éruption, comme les croûtes de lait, les gales que l'on aura fait rentrer imprudemment, un vice vénérien, ſcorbutique, cancéreux, écrouelleux ; telles ſont toutes les cauſes en général, qui peuvent favoriſer l'épaiſſiſſement de la lymphe. On doit ajouter à cela un air nébuleux & chargé de mauvaiſes exhalaiſons, celui des lieux maritimes, ou qui eſt rempli des particules ſalines ou ſulfureuſes ; la coutume extravagante qu'ont les nourrices de promener ſur leurs bras les enfants emmaillottés ; & enfin la pernicieuſe habitude dans laquelle on eſt d'emmaillotter les enfants & de leur faire porter des corps à baleines, qui, gênant la circulation, empêchent la diſtribution exacte des ſucs nourriciers, & en font refluer une partie dans l'intérieur, ou dans les endroits du corps, qui ne ſont point gênés, comme la tête, les bras & les jambes ; qui deviennent d'une longueur & d'une groſſeur monſtrueuſe, tandis que le tronc reſte petit & étroit.

Dans le traitement de la noueure des enfants, on doit diſtinguer deux temps ; celui où la chartre commence à ſe déclarer ; c'eſt-à-dire, lorſque le ventre groſſit, que les jointures ſe tuméfient, & qu'il ſe fait des nœuds dans les différentes parties du corps ; l'autre, quand le mal attaque les os, & que le rachitis eſt formé.

La cure de cette maladie varie ſelon les cauſes qui l'ont produite. Si c'eſt un air épais, des aliments indigeſtes, le trop peu d'exercice, &c. il faut prendre une route tout-à-fait contraire.

Dans le premier temps de la noueure, on commencera par faire prendre à l'enfant un demi-ſeptier ou une chopine de petit-lait, pendant dix ou douze jours, auquel on ajoutera une once de ſirop de lierre terreſtre par chopine : après cela, on purgera l'enfant, s'il n'a pas paſſé l'âge de deux ans, avec une demi-once de ſirop de pomme composé, ſix grains de rhubarbe en poudre, & quatre grains de crême de tartre. On aura ſoin d'augmenter la rhubarbe & la crême de tartre, à proportion de l'âge & de la force des enfants. Immédiatement après, on fera prendre à l'enfant, pluſieurs fois par jour, l'opiat qui ſuit :

Prenez, *D'Ipécacuanha en poudre, douze grains.*
De Cinabre naturel, demi-gros.
De Mercure doux, quatre grains.
De Safran de Mars apéritif, trente grains.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines, pour un opiat, dont l'enfant prendra quatre grains à la fois dans un peu de marmelade d'abricot ; ce que l'on réitérera trois fois par jour pour un enfant de deux ans, quatre fois pour un enfant de trois, & ſix pour un enfant de quatre.

On aura ſoin de frotter les enfants, toutes les fois qu'on les changera, avec une flanelle ou des linges chauds, au dos, aux jambes & aux bras, avec des fumigations de parties égales d'encens, d'ambre, de maſtic & d'oliban, dont on recevra la fumée ſur des cendres chaudes ; après quoi, on fera les frictions comme ci-deſſus.

Après l'uſage de cet opiat & de ces frictions, on repurgera l'enfant, comme ci-deſſus ; & on lui fera prendre le lendemain, deux fois le jour, deux ou trois gouttes de la teinture ſuivante, dans une demi-cuillerée d'eau de cannelle.

Prenez, *De Rouille de Fer,*
De Crême de Tartre, de chaque demi-once.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, pendant une heure ; paſſez par un linge, & filtrez par le papier.

gris. Faites ensuite évaporer jusqu'à consistance de sirop, dont on donnera à l'enfant, deux, trois ou quatre fois par jour, selon sa force & la grandeur du mal.

Si l'enfant est dans un âge plus avancé, on pourra lui faire faire usage de l'élixir suivant :

Prenez, *Des Sommités d'Absinthe,*
De petite Centaurée, de chaque deux pincées.
D'Aloès, un demi-gros.
De Myrrhe,
De Gomme Ammoniac, de chaque un gros.
De Safran, un demi-gros.

Faites infuser le tout sur des cendres chaudes dans une chopine de vin d'Espagne, pendant vingt-quatre heures ; passez la liqueur, pour en donner une cuillerée à bouche à l'enfant malade, trois fois par jour.

On observera de le purger tous les huit jours, & de le mettre, pendant dix à douze jours, à l'opiat que nous avons décrit ci-dessus.

Dans le second temps de la noueure, c'est-à-dire, quand les os sont courbés, & qu'il y a un embarras général dans la lymphe, il faut alors employer des remedes plus efficaces que ceux que nous venons d'indiquer. On commencera d'abord, par faire prendre à l'enfant du petit-lait clarifié, pour boisson ordinaire, pendant huit jours. Après quoi, on ajoutera une once de sirop anti-scorbutique par chopine, ce que l'on continuera pendant huit autres jours. Ensuite l'on passera à l'usage de l'opiat suivant :

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*
D'Antimoine pulvérisé, vingt grains.
De Mercure doux, dix grains.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire, avec suffisante quantité d'huile d'amandes douces, des pilules du poids de deux grains. On en donnera une toutes les deux heures à l'enfant, dans une cerise confite, ou dans la marmelade d'abricot, On lui fera, en même temps, des frictions sur l'épine, le dos, les bras, les jambes, & sur toutes les jointures, avec l'onguent suivant :

Prenez, *De la Graisse humaine,*

De l'Huile exprimée de Muſcade, de chacune une demi-once.
De Baume du Pérou, un gros.
De l'Huile de Rhue,
De Lavande,
De l'Huile de Giroſle, de chaque trente gouttes.

Mêlez le tout pour faire un liniment qu'on fera chauffer, & dont on frottera les parties.

Comme cet onguent pourroit être trop cher pour certaines perſonnes, on ſubſtituera le ſuivant :

Prenez, *De la Moële de Bœuf,*
De l'Urine de Perſonne en ſanté,
De Vin rouge, de chaque deux onces.

Faites cuire le tout à un feu très-lent, juſqu'à l'évaporation de preſque toute l'humidité : coulez, & ajoutez à ce mêlange chaud

De l'Huile de Vers de terre, une demi-once.
De Blanc de Baleine, deux gros.
De l'Huile de Noix Muſcade, un gros.

Mêlez le tout enſemble pour un liniment, dont on frottera les parties affectées.

Nonobſtant tous ces remedes, on mettra l'enfant à l'uſage de la poudre qui ſuit :

Prenez, *De la Poudre de Feuilles de Lierre en arbre* ou *grimpant, un demi-gros.*

Mettez infuſer cette poudre dans une taſſe de thé, ou dans un petit bouillon, pour prendre tous les matins, juſqu'à parfaite guériſon.

Un ſoin très-eſſentiel dans cette maladie, c'eſt, après avoir employé les remedes ci-deſſus, de donner aux fibres du corps de la force ou de la vigueur : on y réuſſira par les bains aromatiques, dans leſquels on plongera l'enfant une demi-heure, deux fois par jour, & on l'y tiendra ſuſpendu par les bras ou par la tête, l'eſpace de trois ou quatre minutes, pour donner, par cette manœuvre, la facilité aux ligamens & aux jointures de s'étendre, pendant le temps qu'à l'extérieur la vapeur des bains les fortifiera ; (*voyez* BAINS AROMATIQUES :) on les continuera pendant une quinzaine de jours.

La boiſſon ordinaire du malade feroit une ſorte de biere faite de la maniere ſuivante :

Prenez, *De Racines de Fougere fleurie*, ou *Fougere mâle*,
De Réglisse,
De Bois de Sassafras, de chaque une once.
D'Ecorce de Frêne,
De Lierre en arbre, de chaque une demi-once.
De Sommités de Tamarisc,
De Feuilles de Scolopendre, de chaque quatre poignées.
De Cloportes vivants, deux cent cinquante.
De Raisins secs, quatre onces.

Faites infuser toutes ces especes dans dix pintes de biere de Paris, pendant huit ou dix jours, ayant soin de la remuer plusieurs fois dans la journée : passez ensuite ; & cette liqueur, coupée avec autant d'eau, sera la boisson du malade.

On pourroit, s'il s'en dégoûtoit, dans la même quantité de biere, faire infuser de la même maniere huit onces de sommités de pin.

On fera ensuite à l'enfant des matelas, des traversins & des oreillers, avec des plantes aromatiques séchées, afin que la vapeur pénetre plus intimement ses chairs, & coopere par-là à la guérison.

Quand les os & les jointures seront dégagés, & qu'on aura détruit le vice de la lymphe, on mettra l'enfant au lait pour toute nourriture, pendant un mois ou deux, en observant de le purger tous les quinze jours.

Pendant tout le traitement, on proscrira les maillots, les corps à baleines, les bottines & les cuissarts de fer qui ne servent le plus souvent qu'à déranger la texture des os, & à accélérer la difformité.

A l'égard du régime, il doit être des plus exacts. L'enfant ne mangera que du pain bien fermenté & du biscuit, dont la pâte aura été pêtrie avec un peu de muscade & de cannelle, des crêmes de riz, d'orge, de gruau ; de la volaille, du mouton & du bœuf ; de l'eau pour sa boisson, & avoir grand soin que le lait, s'il tette, soit bon ; autrement il faut changer de nourrice : on lui fera prendre en même temps les exercices

qui conviendront à ſon âge. Quand il n'ira pas à la ſelle tous les deux jours, on lui donnera un demi lavement; on le tranſportera daas un air pur, éloigné de la mer & des rivieres; on dirigera ſon ſommeil, de façon qu'il veille autant qu'il dorme.

Si le rachitis ou la noueure vient d'un vice vérolique, ſcrophuleux, ſcorbutique, ce que l'on reconnoîtra par les ſignes qui caractériſent en particulier chacune de ces maladies, on aura recours aux remedes qui leur ſont propres. *Voyez* CANCER, ECROUELLE, SCORBUT, VÉROLE.

NOURRICE (*choix d'une*). *Voyez* l'Indroduction au Dictionnaire de Santé.

NOYÉ. Les malheurs qui arrivent en ſe baignant ne ſont que trop fréquents, ſur-tout dans les villes où la jeuneſſe trop hardie s'expoſe aux dangers les plus grands; c'eſt ce qui fait que l'on perd tous les jours une infinité de ſujets que l'on pourroit ſauver, lorſqu'on en prendroit ſoin.

Pluſieurs perſonnes ſe ſont imaginées qu'on mouroit dans l'eau, par le trop de boiſſon qu'on avaloit; mais ce ſentiment eſt totalemenr détruit par l'expérience, qui prouve, qu'après avoir ouvert les noyés, on ne trouve point d'eau dans leur eſtomac. Ce n'eſt donc que la ſuppreſſion totale de la reſpiration, jointe au froid ſubit & à la peur, qui eſt la cauſe de la mort prompte & inévitable de ceux qui ſe noient, & ſi la reſpiration pouvoit ſe continuer dans l'eau, ainſi que la circulation, on n'y périroit pas.

Auſſi-tôt que l'on tire quelqu'un de l'eau, la premiere précaution que l'on doit prendre, c'eſt de le tranſporter ſur le champ dans un lieu chaud, de l'étendre ſur une couverture double, de l'approcher du feu, pourvu qu'il ne ſoit pas trop fort, de lui faire des frictions ſur le corps avec des flanelles & des ſerviettes chaudes, de lui faire reſpirer de la fumée de tabac, & de lui donner des lavements avec la décoction de cette plante, de lui mettre également ſous le nez de l'eau de Luce, de l'eſprit volatil de ſel d'Angleterre ou de corne-de-cerf, de le placer enſuite dans un lit bien baſſiné, & d'y exciter par degrés une chaleur plus forte, par le moyen

de plufieurs fers chauds, répandus dans le lit, & des couvertures qu'on augmente.

Si le noyé donne quelques fignes de vie, il faut augmenter les frictions, lui continuer fous le nez des fumigations comme ci-deffus, & lui faire prendre enfuite un bon verre de vin avec de la cannelle & du fucre, en continuant toujours de le tenir chaudement.

Le lendemain, s'il furvient de la fievre, on pratiquera une faignée : celle de la jugulaire paroît préférable, enfuite celle que l'on fait au pied ; & on lui fera prendre des délayants, & même l'émétique en lavage.

Voici une autre méthode que l'on peut mettre en ufage pour fauver les noyés : il faut également les tranfporter, le plutôt qu'on peut, dans un endroit chaud, & faire, dans la chambre un lit de cendres de genêt ou de farment, fur lequel on les couchera, en enveloppant totalement leur corps de cendre, par deffus laquelle on mettra des fers chauds, pour tâcher d'échauffer la cendre ; & on laiffera le noyé de cette façon jufqu'à ce qu'il donne quelques fignes de vie ; après quoi on le traitera comme ci-deffus.

Au refte, on ne doit tenter ces remedes que lorfqu'on eft sûr que les noyés n'ont pas refté long-temps dans l'eau : tel eft l'efpace, depuis cinq ou fix minutes jufqu'à un quart d'heure. Quand ils font livides, qu'ils ont le ventre gonflé, il eft à propos de ne tenter aucun remede, parce qu'il feroit inutile : il vaut mieux cependant faire tous ces remedes inutilement que de les négliger, quand ils pourroient devenir falutaires, parce qu'on ne court aucun rifque en les faifant, & qu'en ne les faifant pas, il eft impoffible de fauver les pauvres malheureux qui ont été noyés. Il ne faut pas non plus précipiter l'enterrement des noyés, & on doit fe conduire dans ce cas comme nous avons confeillé de le faire dans les morts fubites, c'eft-à-dire, qu'il eft important d'attendre les marques de putréfaction, &, en attendant, garder le cadavre, & employer tous les moyens que nous venons d'indiquer, & ceux dont il a été fait mention à l'article MORT SUBITE.

OBSTRUCTION, f. f. C'eft un engorgement & un embarras d'humeurs, qui fe fait dans la cavité des vaiffeaux, & qui forme un obftacle à la circulation des liquides : ainfi, toutes les fois que le fang ou les humeurs s'engorgeront dans quelques vaiffeaux, de façon qu'ils y feront altérés, & qu'il furviendra un gonflement dans la partie, on dira qu'elle eft obftruée.

Les obftructions différent felon l'âge, le tempérament, & la nature de l'humeur qui les forme. Dans le bas-âge, c'eft ordinairement la tête qui eft attaquée : chez les adultes, c'eft la poitrine ; &, chez les vieillards, le bas-ventre. Quelquefois l'humeur qui forme l'obftruction devient vifqueufe, purulente, fanieufe : dans quelques perfonnes, ce ne font que les glandes qui font obftruées ; & quelques autres font fujettes aux engorgements du fang dans les principaux vifceres du corps.

On reconnoît les obftructions, d'abord à un gonflement & une tenfion à la partie, un fentiment de plénitude & de pefanteur ; des douleurs aiguës, lancinantes ; un refferrement & un amaigriffement des parties éloignées ; aux laffitudes fpontanées & à la diminution de forces qu'éprouve le malade. Le vifage eft pâle & bouffi, fur-tout en fe levant : quelquefois les pieds font enflés le foir ; l'appétit fe perd : il s'engendre des crudités dans les premieres voies ; & les digeftions font très-imparfaites : le pouls eft lent & foible ; les urines font décolorées ; on rend fouvent des glaires mêlées avec les felles ; on a de la difficulté à refpirer, & on eft fujet aux palpitations de cœur.

Les caufes prochaines des obftructions viennent du refferrement de la capacité des vaiffeaux, ou de l'embarras de l'humeur qui y paffe. Les caufes éloignées font tout ce qui peut retrécir les vaiffeaux, & épaiffir le fang & les humeurs.

Toutes les fois qu'il y a une augmentation de reffort dans les fibres, la capacité des vaiffeaux diminue,

comme dans le chagrin, les paſſions vives, les exercices violents & habituels. Il en eſt de même de la diminution de la cauſe, qui dilate les vaiſſeaux, ſoit inaction ou inanition : l'augmentation de l'épaiſſeur des membranes des vaiſſeaux eſt auſſi regardée comme une des cauſes des obſtructions ; ce qui arrive, quand il y a quelques tumeurs, des calloſités membraneuſes, cartilagineuſes, oſſeuſes, qui s'y forment. Les vaiſſeaux peuvent être également comprimés par toutes ſortes de tumeurs, par la fracture, la luxation, la diſtorſion, la diſtraction des parties dures, par tout ce qui tiraille trop, & allonge les vaiſſeaux ; par des vêtements étroits, des bandages ; par le poids du corps tranquillement couché ſur une partie, par des ligatures, le mouvement, le frottement & le travail.

L'embarras des liquides vient de l'augmentation de la maſſe des humeurs, comme dans la plénitude de leur épaiſſiſſement, ainſi qu'un air lourd & épais ; des aliments groſſiers & viſqueux, le défaut d'exercice, le ſommeil trop long ; des évacuations ſupprimées, comme les hémorrhoïdes, les regles, la pituite ; les paſſions vives de l'ame, qui diſſipent la partie liquide du ſang & l'épaiſſiſſent ; le chagrin, la triſteſſe, la peur, qui condenſent les liquides & les obſtruent ; les liqueurs ſpiritueuſes, qui deſſechent les fibres & coagulent les liquides.

On diſtingue les obſtructions ſelon la nature de l'humeur qui eſt obſtruée : quand c'eſt le ſang qui eſt arrêté dans les vaiſſeaux, il forme des obſtructions ſanguines. (*Voyez* INFLAMMATION). Quand la lymphe eſt embarraſſée dans les vaiſſeaux, ce ſont des obſtructions lymphatiques : on diſtingue auſſi les obſtructions, ſelon les différents viſceres qui ſont attaqués ; telles ſont les obſtructions au foie, à la rate, au méſentere, aux reins, aux poumons, aux mamelles, &c.

On diſtingue encore l'obſtruction par ſes différents degrés, quand elle ne fait que commencer, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'y a qu'un léger gonflement & un amas d'humeur dans la partie, on l'appelle Congeſtion : quand l'embarras eſt plus conſidérable, & que les vaiſſeaux ſont farcis d'une humeur qui y ſéjourne & s'y épaiſſit, on donne à cette maladie le nom d'Obſtruction ; &

lorſque les liquides ſont ſi épaiſſis, que la partie eſt dure au toucher, cela forme le ſquirrhe.

La ſaignée ne convient point dans les obſtructions; elle n'en eſt point le remede : on peut cependant quelquefois le tenter, quand l'obſtruction ne fait que commencer, & quand la force & l'âge du malade le permettent. Les obſtructions produites par l'arrêt du ſang ne ſont point dans ce cas; car on n'en vient à bout que par les ſaignées multipliées : noüs en avons traité à l'article INFLAMMATION.

Il vaut mieux avoir recours aux délayants, aux lavements émollients, aux bains, aux boiſſons aqueuſes continuées pendant long-temps : c'eſt une des principales attentions que l'on doit avoir dans les obſtructions; & ſouvent on ne réuſſit point à les guérir, faute d'avoir aſſez délayé & détrempé la matiere engagée dans les vaiſſeaux : ainſi, en général, on doit toujours mettre le malade, pendant quinze jours ou trois ſemaines, à l'uſage des délayants & des bains, avant de commencer aucune autre eſpece de remede. Il faut même, pendant toute la cure, faire prendre au malade des lavements, ſoir & matin, afin de tenir les fibres dans un état de ſoupleſſe, & d'éviter l'épaiſſiſſement des liquides, que l'on doit toujours craindre dans cette maladie.

Après ces remedes, on peut employer les tiſanes apéritives, propres à fondre & à diſſoudre les humeurs : les apozemes de cette nature ſont auſſi très-efficaces. Les différentes préparations de mercure, telles que l'æthiops minéral, à la doſe d'un demi-gros; le mercure doux, à la doſe d'un ou deux grains; la panacée mercurielle, à deux ou trois grains; le ſafran de mars apéritif, à vingt-quatre grains; la gomme ammoniac, à un demi-gros; l'antimoine crud, à deux ou trois grains; le benjoin, à la doſe de vingt-quatre grains; le ſel de mars de Riviere, à un gros; le tartre martial ſoluble, à la même doſe; la terre foliée de tartre, à demi-gros; les cloportes, à vingt-quatre grains; les ſavons, le ſel marin, le ſel gemme, le ſel ammoniac, le nitre, le borax, l'arcanum-duplicatum, & tous les ſels neutres, à la doſe d'un gros, les eaux minérales ferrugineuſes, comme celles de Forges, de Paſſy, dé-

purées, dans lesquelles on ajoute un gros de sel de Glauber par pinte, sont, en général, tous les remedes dont on peut faire usage pour guérir les obstructions.

On peut aussi appliquer à l'extérieur des emplâtres fondants : tel est notre emplâtre anodin, discussif, l'emplâtre de gomme, de ciguë, de Vigo cum Mercurio, de diabotanum. *Voyez* EMPLATRE.

Obstruction aux Poumons.

Le poumon est un des visceres du corps le plus sujet aux obstructions : comme il est composé d'une infinité de vaisseaux d'un tissu lâche & spongieux, les humeurs y séjournent plus aisément, & y forment des embarras.

On reconnoît l'obstruction aux poumons par une difficulté de respirer, une espece de sifflement qui accompagne la respiration, par l'haleine qui devient plus courte, par une petite toux, un sentiment de mal-aise & de douleur à la poitrine, & par un sentiment de gonflement.

La cause prochaine est la mollesse & le relâchement des vaisseaux qui composent le tissu des poumons, l'abord continuel qui s'y fait des liquides de tout le corps. Les causes éloignées sont tout ce qui peut épaissir le sang & les humeurs, &, en particulier, un vice vérolique, scrophuleux, scorbutique, le trop grand usage des acides, des liqueurs spiritueuses, des fruits qui ne sont point en maturité. Nous traiterons de cette maladie à l'article PHTHISIE PULMONAIRE.

Obstruction au Foie.

De toutes les obstructions, celle-ci est la plus commune & la plus dangereuse.

On distingue l'obstruction au foie, du squirrhe, par le degré : l'une n'est que commençante, & n'attaque ce viscere qu'en partie, au lieu que l'autre affecte tout le foie : on peut aussi en juger, parce que le squirrhe du foie est presque toujours accompagné d'hydropisie & d'hectisie.

On reconnoît l'obstruction du foie à un resserrement autour des hypocondres, qui rend la respiration lourde & difficile, à une douleur gravative & obtuse, qui ré-

pond à la respiration, à des feux qui montent à la tête, avec rougeur au visage, & de la chaleur dans la paume des mains, à une soif vague, de la sécheresse & de l'amertume à la bouche, une salive épaisse, une toux seche, la perte de l'appétit, des lassitudes & des pesanteurs dans les membres, un sommeil inquiet & agité, une constitution molle & flasque : les urines au commencement sont claires, & sur la fin très-rouges ; quand on touche à la région du foie, on sent une plus vive douleur, & souvent une tumeur d'une grosseur sensible : ordinairement le ventre est resserré, & les excréments sont blancs ou grisâtres.

La cause éloignée est la pléthore avec l'épaississement du sang. La cause immédiate & prochaine est la constriction & le resserrement du foie ; ce qui peut être occasionné par la suppression des hémorrhagies, telles que les regles & les hémorrhoïdes, l'oubli des saignées habituelles, l'arrêt du sang dans les hypocondres par quelques tumeurs, la suppression de quelques fievres mal traitées, le mauvais usage des vomitifs, la colere & les passions vives, les aliments visqueux & le peu de boisson, le grand usage de l'eau froide, quand on a chaud, l'abus des acides & des astringents.

Pour remédier à l'obstruction du foie, il faut d'abord examiner la cause qui l'a produite ; en second lieu, si l'obstruction est nouvelle ou ancienne, si le tempérament du malade est affoibli, épuisé, ou s'il y a encore de la ressource ; auquel cas, il faut se conduire prudemment au sujet des saignées, des boissons & des délayants.

Quand l'obstruction du foie est occasionnée par quelques chagrins vifs, & qu'elle est encore récente, il suffit de faire prendre des bains tiedes au malade, pendant une quinzaine de jours, quelques lavements, & de le mettre ensuite à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *Des Racines de Chiendent épluchées & concassées, une demi-poignée.*
D'Arrête-Bœuf,
De Chardon-Roland, de chaque demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau,

que vous réduirez à une pinte ; ajoutez-y ſur la fin

De la Régliſſe effilée, deux gros,

& faites fondre dans la liqueur, après l'avoir paſſée,

De Sel de Mars de Riviere, un gros,

pour en prendre trois verres tiedes, tous les jours.

Au bout de cinq jours de l'uſage de cette tiſane, on purgera le malade avec un purgation ſimple, & il continuera encore ſa tiſane pendant huit jours ; après quoi, on le repurgera, comme ci-deſſus, & on le mettra à l'uſage des eaux dépurées de Paſſy, qu'il continuera pendant quinze jours, en obſervant de ſe purger tous les huit jours.

Quand l'obſtruction du foie eſt invétérée, & qu'elle a fait des progrès conſidérables, il faut préalablement employer les bains, les lavements & les boiſſons délayantes, pendant une quinzaine de jours, à moins que le malade ne ſoit hydropique, ou en hectiſie ; après quoi, on le mettra à l'uſage de la tiſane qui ſuit :

Prenez, *De la Racine d'Oſeille,*
De Fraiſier,
De Piſſenlit,
De Chicorée ſauvage lavées, ratiſſées & coupées par morceaux, de chaque une demi-once.

Faites les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez à la derniere demi-heure,

Des Feuilles de Scolopendre,
D'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Paſſez la liqueur ; partagez-la en deux bouillons, pour en prendre, un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir. On fera fondre dans chaque, vingt-quatre grains de terre foliée de tartre : on continuera cette boiſſon pendant huit jours ; après quoi, on paſſera à la ſuivante :

Prenez, *Du Séné mondé, une once.*
Des Racines de Polipode de Chêne,
De Garance, de chaque une once.

De Feuilles de Scolopendre, une poignée.
De Marrhube blanc, deux pincées.

Coupez les racines par morceaux, & mettez ensuite le tout infuser dans deux pintes de vin blanc, que vous laisserez, pendant vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes : passez ce vin, pour en prendre deux verres le matin, à une heure & demie de distance l'un de l'autre ; ce qu'il faut continuer pendant trois jours, après lesquels, on reprendra la tisane ci-dessus pendant huit jours ; & on se mettra, pendant trois autres jours, à l'usage du vin purgatif, que nous venons de prescrire.

Pour tisane ordinaire, le malade fera usage d'une infusion de racine de chicorée sauvage, à la dose d'une once, dans une pinte d'eau, à laquelle on ajoutera quinze grains de nitre.

Après avoir mis en usage les remedes ci-dessus indiqués, on passera à l'opiat suivant :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre, demi-once.*
D'Enula-campana, trois gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.
D'Antimoine crud, mis en poudre fine, une demi-once.
D'Æthiops martial, deux gros.
De Gomme Ammoniac, trois gros.
De Cloportes pulvérisées, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour faire un opiat de molle consistance, dont le malade prendra un demi-gros, le matin à jeun, & un demi-gros sur les cinq heures du soir, en buvant par dessus un coup de tisane.

On aura soin de purger le malade tous les huit jours ; &, s'il se trouve échauffé par l'usage des remedes, on les suspendra, & on lui fera prendre par jour une pinte de petit-lait clarifié, dans laquelle on fera fondre une once de sirop des cinq racines : quand la chaleur sera dissipée, on recommencera l'usage de l'opiat ci-dessus.

A l'extérieur, on appliquera, dans les commencements, des cataplasmes avec les plantes émollientes, (*voyez* CATAPLASME) ; ce que l'on continuera pendant

pendant huit jours ; après quoi, on se servira de l'emplâtre que nous allons d'écrire :

Prenez, *D'Huile de mucilage, sept onces & demie.*
De Résine de Pin, trois onces.
De Térébenthine, une once.

Faites fondre le tout dans l'huile sur le feu ; &, quand il sera refroidi, ajoutez
De Gomme Ammoniac,
De Galbanum,
D'Opopanax en poudre, de chaque une demi-once.
De Safran pulvérisé, deux gros.
De Savon de Venise, dissous dans une suffisante quantité d'eau, demi-once.
De Cire jaune liquide, suffisante quantité.

Faites du tout un emplâtre, en le remuant continuellement sur le feu, avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance d'emplâtre ; on en étend sur une peau que l'on applique sur la région du foie, & on le renouvelle tous les jours.

Il arrive quelquefois que l'obstruction du foie se trouve compliquée avec la toux ; pour lors il faut moins appuyer sur les remedes échauffants, & prescrire ceux qui conviennent dans la toux.

Tous ces remedes deviendroient inutiles, si l'on n'observoit un régime exact, si l'on n'évitoit toutes les causes qui peuvent produire l'épaississement du sang, si l'on ne fuyoit le chagrin & la tristesse, si l'on n'évitoit les purgatifs âcres, les liqueurs spiritueuses, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang.

De l'Obstruction à la Rate.

On reconnoît cette obstruction à un gonflement au côté gauche sous les fausses côtes, accompagnée de douleur, de tension : ces symptomes durent pendant un ou deux jours, & se calment tout d'un coup. La respiration est difficile : on sent des anxiétés au voisinage du cœur, une toux seche, périodique, un abattement considérable des forces, une tristesse & un accablement, point d'appétit ; l'estomac produit con-

tinuellement des rapports : on ſent des palpitations au cœur, & quelquefois même à la région de la rate.

Les hommes ſont plus ſujets à cette maladie que les femmes, ſur-tout ceux qui ſont d'un tempérament mélancolique, qui menent une vie ſédentaire, qui ſont ſujets aux inquiétudes & aux chagrins.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt l'embarras du ſang & des humeurs dans la rate, occaſionné par la plénitude & l'épaiſſiſſement du ſang, & par la molleſſe des vaiſſeaux de ce viſcere. Les cauſes éloignées ſont l'oiſiveté, la vie ſédentaire & ſtudieuſe, les aliments groſſiers & le défaut de boiſſons ; la conſtipation, la ſuppreſſion des évacuations, les froids violents que l'on eſſuie à différentes parties du corps, la diſpoſition naturelle, & les paſſions de l'ame.

On commencera le traitement de cette maladie par une ſaignée ou deux, ſelon la force du malade & la gravité de la maladie, en rappellant l'évacuation ſupprimée, par le moyen des ſang-ſues appliquées aux hémorrhoïdes ou à la vulve on préparera enſuite le malade, comme nous l'avons dit ci-deſſus dans l'Obſtruction en général ; & on le mettra enſuite à l'uſage de la tiſane qui ſuit :

Prenez, *Des Racines de Dompte-venin,*
D'Aunée, de chaque une once.
Des Feuilles de petite Centaurée,
D'Abſinthe, de chaque une pincée.
Des Feuilles de Beccabunga,
De Cochléaria, de chaque une poignée.
De Tartre vitriolé, un gros.

Faite bouillir les racines, pendant un quart d'heure, dans trois chopines d'eau : ajoutez enſuite les feuilles & le ſel que vous tiendrez chaudement auprès du feu, pendant une demi-heure, en couvrant bien le vaiſſeau ; vous paſſerez la liqueur, pour en prendre quatre verres par jour, deux le matin, & deux l'après-midi.

On purgera enſuite le malade avec une purgation ſimple, & on pourra le mettre à l'uſage de l'opiat qui ſuit :

Prenez, *D'Extrait d'Ellebore noir,*
De Fumeterre, de chaque une once.
De Feuilles de Séné pulvérisées, demi-once.
De Gomme Ammoniaque,
De Sagapénum,
De Galbanum,
De Myrrhe,
De Succin, de chaque un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, pour faire un opiat de molle consistance. Le malade en prendra un demi-gros le matin à jeun, & autant sur les cinq heures du soir.

Les pilules suivantes sont aussi recommandées dans l'obstruction de la rate, comme un très-bon remede.

Prenez, *De Racines en poudre d'*Asarum *ou Cabaret, deux gros.*
De Gomme Ammoniac, un gros.
D'Aloès-Socotrin, demi-gros.
De Mercure doux, vingt grains.
D'Æthiops martial, un gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire des pilules du poids de dix grains, dont le malade prendra trois le matin à jeun, & trois l'après-midi.

Après l'usage de ces pilules, on fera prendre au malade les eaux, telles que celles de Bareges, de Cauteretz, de Vichy.

On a observé que la preuve de la résolution de l'obstruction de la rate étoit manifeste, quand il survenoit une fievre aiguë, accompagnée d'éruption, & qu'on rendoit par le fondement un sang noir & fétide.

On peut faire usage, à l'extérieur, des emplâtres que nous avons indiqués dans l'Obstruction au Foie, & de l'emplâtre savonneux de Barbette, du diachilon; & on peut faire des frictions avec les huiles de caprier, de camomille & de méliot.

S'il y avoit quelques menaces d'enflure ou de phthisie, il faudroit être circonspect sur l'usage des remedes ci-dessus, parce qu'ils augmenteroient la dissolution du sang.

La diete doit être choiſie : il faut éviter, par conſéquent, les aliments épais, prendre beaucoup de boiſſons aqueuſes, ſe donner beaucoup de mouvement, monter à cheval, aller en carroſſe, prendre des aliments légérement aromatiſés avec un peu de cannelle, ſe donner beaucoup de diſſipation & de la tranquillité d'ame.

Obſtruction au Pancréas.

Le pancréas eſt ſujet aux obſtructions, ainſi que les autres viſceres.

On reconnoît cette eſpece d'obſtruction à une tumeur, un gonflement à la région de l'eſtomac, à un ſentiment de peſanteur à cette partie, à un embarras dans la reſpiration, à la perte d'appétit, & aux rapports qui arrivent après la digeſtion ; à l'abondance conſidérable d'eaux ſalées & acides que l'on vomit le matin en ſe levant, & à une difficulté que l'on ſent dans le paſſage des aliments.

Les cauſes ſont les mêmes que celles des obſtructions en général : telles ſont l'épaiſſiſſement de l'humeur pancréatique, occaſionné par toutes les cauſes que nous avons décrites ci-deſſus à l'article *Obſtruction en général.*

Quand cette maladie eſt récente, elle eſt très-difficile à connoître & on ne s'en apperçoit ordinairement que quand le mal eſt devenu très-difficile à guérir : on peut ſuivre à peu près le même traitement que nous venons d'indiquer dans l'Obſtruction à la Rate ; on peut ſeulement, pour tiſane ordinaire, preſcrire au malade la ſuivante :

Prenez, *De Mie de Pain très-blanc, écraſée, deux onces.*

Faites-la bouillir dans trois pintes d'eau commune, juſqu'à la réduction du tiers : ajoutez pour lors

Demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.

Deux onces de Sirop de Guimauve.

Mêlez le tout pour une boiſſon, dont on prendra une pinte par jour en pluſieurs verres.

Comme le pancréas vient s'aboucher dans l'eſtomac par un conduit particulier, il arrive ſouvent que l'obſtruction ſe communique juſqu'à l'eſtomac, & que l'orifice inférieur de ce viſcere ſe trouve bouché de façon

que les aliments ne peuvent plus paſſer dans les inteſtins.

Il faut éviter, en ce cas, tous les aliments gluants & viſqueux, les acides, les matieres âcres, les fruits qui ne ſont point mûrs, les vins aigres, les émétiques, & généralement tout ce qui peut reſſerrer le calibre des vaiſſeaux, & augmenter par-là l'obſtruction : il ſeroit même à propos de ne boire que de l'eau, & d'éviter généralement tout ce qui peut échauffer & enflammer le ſang.

Obſtructions au Méſentere.

Le méſentere eſt cette partie membraneuſe qui ſert d'attache aux boyaux. Comme elle eſt parſemée d'une infinité de petites glandes, elles ſont fort ſujettes aux obſtructions.

On reconnoît l'obſtruction du méſentere à la groſſeur conſidérable du ventre, & la maigreur de tout le reſte du corps, à la perte de l'appétit, aux ſelles qui ſont fétides, & ſouvent parſemées de chyle qui, ne pouvant paſſer dans le ſang, à cauſe de l'obſtruction des glandes, ſe fait un paſſage par le bas-ventre. Cette maladie eſt communément accompagnée de fievre lente, d'une difficulté de reſpirer, & d'une déperdition conſidérable des forces.

Nous avons diſtingué les cauſes & le traitement de cette maladie aux articles CARREAU, NOUEURE. *Voyez ces deux articles.*

Obſtruction à la Matrice & aux Ovaires.

La matrice & les ovaires ſont quelquefois expoſés aux obſtructions. On reconnoît cette maladie au gonflement dans la partie, à la peſanteur & au poids qu'on y reſſent, à la douleur qu'on y éprouve, ſur-tout lorſqu'on y touche, à l'augmentation des regles dans les femmes, qui dégénerent en perte.

Les cauſes de cette maladie ſont toutes celles des obſtructions en général.

On y remédie par les lavements, les bains, les délayants, les injections faites avec l'eau de guimauve, pendant les premiers jours ; & enſuite avec l'eau de ſureau, par les tiſanes apéritives, continuées pendant long-temps, les opiats fondants ; tels ſont les remedes

que nous avons décrits aux articles précédents : on peut ſeulement donner pour tiſane, en ce cas, une infuſion de feuilles d'armoiſe & de marrube blanc.

Les ovaires ſont à peu près dans le même cas que la matrice, & ne different point dans le traitement : il faut ſeulement obſerver que, quand il y a des pertes fréquentes, que le malade eſt d'un tempérament ſec & échauffé, il faut faire plus d'uſage des délayants, comme le petit-lait clarifié, à la doſe d'une pinte, dans lequel on ajoute un demi-gros d'æthiops martial, ou ſimplement de l'eau ferrée légere, faite avec du fer qu'on laiſſe diſſoudre dans l'eau pendant pluſieurs jours. On obſervera du reſte le régime que nous avons preſcrit ci-deſſus.

Obſtruction aux Reins.

On reconnoît l'obſtruction des reins aux douleurs qu'on éprouve dans ces parties, à l'urine qui vient en petite quantité, qui eſt rouge & remplie de glaires, aux attaques fréquentes de colique néphrétique, que l'on a éprouvées, aux ſables que l'on trouve quelquefois dans les urines, & enfin aux peſanteurs & aux douleurs vives que l'on reſſent dans ces viſceres.

Quelquefois ces obſtructions ſont occaſionnées par la préſence des pierres que l'on trouve dans les urines, laquelle s'annonce par des attaques vives de néphrétique. Nous avons traité de cette indiſpoſition aux articles PIERRE, GRAVELLE, SABLE.

Quand l'obſtruction des reins eſt produite par la même cauſe qui forme l'obſtruction en général, on ſuit la même curation que celle que nous avons tracée dans les articles OBSTRUCTION AU FOIE & A LA RATE.

Obſtruction aux Glandes du Corps.

Nous avons traité de cette affection dans les articles ECROUELLES, HUMEURS & TUMEURS FROIDES.

Depuis la premiere édition de cet ouvrage, un médecin Allemand, M. Storck, a publié, pour bien des maladies regardées juſqu'ici comme incurables, & principalement pour l'obſtruction, un remede dont il a eu beaucoup à ſe louer. Les Journaux, & celui de Médecine ſur-

tout, en ont fait mention. Ce remede eſt l'extrait de ciguë : on prend la plante entiere, à l'exception de la racine ; on la pile ; on en tire tout le jus : on le fait enſuite évaporer au bain-marie, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance requiſe dans un extrait ; on en forme enſuite des pilules du poids de deux grains : on ſe ſert, pour les former, de la poudre des feuilles de ciguë.

On donne de ces pilules au malade, en commençant par deux grains ; & on peut aller ſans riſque juſqu'à la doſe de deux gros. Au reſte, on ſe conduit par degrés : on applique ſur la glande obſtruée un emplâtre fait avec le même extrait.

On a déjà fait en France beaucoup d'uſage de ce remede ; & il a réuſſi dans pluſieurs circonſtances. Nous pouvons le recommander avec d'autant plus de ſûreté, que juſqu'ici il n'a produit aucun mal, & que ſon uſage n'exige pas de grandes précautions, ni de la part du malade, ni de la part du médecin.

ODONTALGIE, ſ. f. douleur de dents, qui eſt quelquefois plus ou moins cruelle, ſelon la force de l'inflammation, & ſelon les différentes parties qui ſont attaquées.

On reconnoît cette maladie à la douleur vive qui l'accompagne, à la rougeur du viſage, à la tenſion & à l'inflammation des vaiſſeaux, à la variété de la douleur qui tantôt eſt accompagnée de tenſion, tantôt d'élancement, & quelquefois de frémiſſement. La douleur ne s'étend pas ſeulement juſqu'aux gencives, mais à toute la capacité de l'oreille.

On diſtingue deux ſortes d'odontalgie, l'une qui dépend de la carie des dents, & l'autre qui eſt occaſionnée par la congeſtion des humeurs, ou par quelques fluxions : on s'aſſure aiſément de la nature de ces deux odontalgies par l'inſpection.

La cauſe prochaine d'odontalgie eſt la carie des dents. Les cauſes occaſionnelles ſont l'âcreté du ſang & des humeurs, une haleine puante, des matieres corrompues qui s'amaſſent dans la bouche, un levain ſcorbutique, vérolique ou cancéreux, l'abus que l'on fait des poudres âcres pour nétoyer les dents.

La cauſe prochaine de l'odontalgie ſans carie, eſt

la congestion des humeurs & leur fluxion. Les causes éloignées sont la pléthore, une matiere âcre, un froid violent, qu'on peut avoir éprouvé, une humeur goutteuse, qui s'est portée sur cette partie, ou celle des regles & des hémorrhoïdes, qui aura été supprimée, des vers qui sont cachés dans la racine des dents.

Dans l'odontalgie produite par carie, il faut commencer par la détruire, en cautérisant la dent avec un fer rouge ou avec le cautere potentiel, comme l'huile de vitriol, l'huile d'œillet, la poudre de racine de pyretre & d'aristoloche, l'essence de succin ; &, si ces remedes n'operent point, il faut arracher la dent.

Pour calmer les douleurs, on peut appliquer dans l'intérieur de la dent un grain d'opium, quatre ou cinq grains de philonium-romanum, de la semence de jusquiame, mêlée avec un peu de cire, & coulée dans la dent : quelques grains de nitre purifié font aussi le même effet. Les huiles essentielles de girofle, de cannelle, dans lesquelles on trempe un peu de coton, soulagent beaucoup les douleurs. *Voyez* DENTITION.

Quand les douleurs ne se calment point par ces remedes, on fait prendre au malade, toutes les demi-heures, vingt-quatre grains de poudre tempérante de Stahl : ou, si l'on aime mieux, on donnera au malade quatre grains de pilules de cynoglosse, deux fois par jour, pour appaiser les douleurs.

Quand l'odontalgie est occasionnée par une congestion ou un amas d'humeurs dans les gencives, & qu'il y a rougeur, douleur vive, élancement, pulsation & les autres signes de l'inflammation, on aura recours aux saignées, aux délayants, aux lavements, aux gargarismes faits d'abord avec l'eau d'orge, le lait chaud, &c. après quoi, on passera aux suivants :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Sureau, quatre onces.*
De Sel de Saturne, un gros.
D'Eau-de-vie, une once.

Mêlez le tout pour un gargarisme : il faut bien prendre garde d'en avaler.

A l'extérieur, on peut appliquer des compresses ou du coton trempés dans l'esprit-de-vin camphré, on aura soin, en même temps, de purger le malade plusieurs

fois, & d'entretenir toujours le ventre libre par les lavements.

Si la fluxion, & la congeſtion qui ſe fait aux dents, n'eſt point accompagnée de rougeur ni des caracteres de l'inflammation, il faut d'abord preſcrire au malade le petit-lait clarifié, pendant un jour ou deux, des lavements, & enſuite l'élixir ſuivant, qui produit des merveilles.

Prenez, *De Racines de Pyretre groſſiérement concaſſée, deux onces.*

Mettez-la dans un matras, & verſez deſſus une chopine d'eau-de-vie rouge de lavande.

Ajoutez

De Sel Ammoniac très-pur, un demi-gros.

Mettez le tout en digeſtion ſur un bain de ſable, pendant vingt-quatre heures, en remuant le matras, de temps en temps : paſſez la liqueur, & gardez-la pour le beſoin. On en prend une cuillerée que l'on met dans un petit verre d'eau; & on ſe gargariſe la bouche, cinq ou ſix fois par jour.

A l'extérieur, quand les douleurs ſont très-vives, on peut appliquer les véſicatoires, pour détourner l'humeur âcre, faire mâcher du tabac, prendre beaucoup de lavements, & avoir bien ſoin de ſa bouche, en la lavant ſouvent : on eſt même quelquefois obligé de faire mettre ſur la tempe un emplâtre fait avec un demi-gros d'opium, qu'on diſſout dans un peu d'huile, & qu'on étend mouillé ſur un petit morceau de taffetas. *Voyez ce que nous avons dit des maux de dents à l'article* DENTITION, & l'Introduction au Dictionnaire de Santé.

ŒDEME, ſ. m. tumeur molle, lâche, blanche, ſans douleur, ordinairement ſans inflammation; cedant à l'impreſſion du doigt, & la retenant quelque temps.

L'œdeme differe de l'aſcite, de l'anaſarque & de la leucophlegmatie, par le degré de la tumeur. Dans l'œdeme, il n'y a que les membres qui ſoient attaqués: dans l'aſcite, les membres & le bas-ventre ſont affectés; dans la leucophlegmatie & l'anaſarque, la tumeur eſt répandue par-tout.

L'œdeme ſe diſtingue de la cachexie par les ſignes qui caractériſent la cachexie.

La goutte differe auſſi de l'œdeme par la douleur qui eſt vive, tandis que, dans l'œdeme, la partie eſt inſenſible.

On reconnoît l'œdeme, à une tumeur pâle, qui cede à l'impreſſion du doigt, & qui en conſerve l'empreinte. Ce ſont ordinairement les extrêmités des membres, comme les mains & les pieds, qui ſont affectés d'œdeme. Cette tumeur eſt ſans douleur : on ſent ſeulement une tenſion & une peſanteur, quand le mal augmente ; quand on la touche, elle eſt froide, quoiqu'en général le malade n'éprouve, dans cette partie, aucun ſentiment de froid : le ventre eſt tantôt reſſerré, tantôt lâche ; les urines ſont pâles & épaiſſes, & en très-petite quantité. Quand le mal eſt parvenu au dernier degré, la peau eſt luiſante, & l'on apperçoit les vaiſſeaux ſanguins.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt l'arrêt de la lymphe dans la partie, qui eſt occaſionné par le relâchement des fibres ou par l'abondance des humeurs, par leur épaiſſiſſement, par les gonflements qui ſe forment dans les différentes parties, par les tumeurs, les compreſſions, les obſtructions internes. Les tempéraments phlegmatiques & pituiteux y ſont plus ſujets que les autres : ceux dans leſquels les hémorrhoïdes ne fluent plus, les femmes dans leſquelles les regles ſont ſupprimées, celles qui ſont enceintes, les hommes d'un âge avancé, les tempéraments ſujets aux fievres ſupprimées, & ſur-tout ceux qui ont été guéris de quelques fievres aiguës par le moyen des cordiaux.

Quand l'œdeme dépend de quelques compreſſions, obſtructions, qui ſe font ſur les parties voiſines, on ne peut le détruire que l'on n'ait auparavant guéri les obſtructions. *Voyez* OBSTRUCTIONS.

Si l'œdeme dépend de l'épaiſſiſſement de la lymphe & des humeurs, on doit employer tous les remedes propres à diſſoudre la lymphe. (*Voyez* MALADIE DE LA LYMPHE). On commencera d'abord par mettre le malade à l'uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racines de Pimprenelle blanche,*
D'Enula-Campana, de chaque une once.
De Feuilles de Chicore ſauvage,

De Pissenlit, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines; après quoi, vous ferez infuser chaudement, pendant une demi-heure,

De Feuilles de Cochléaria,
De Beccabunga,
De Cresson, de chaque une demi-poignée.
De Sel d'Absinthe, deux gros.

Passez la liqueur, pour en prendre un verre, de deux en deux heures.

Au bout de huit jours de l'usage de cette boisson, on purgera le malade; & l'on passera ensuite à l'usage de l'opiat suivant :

Prenez, *D'Extrait de Génievre,*
D'Enula-Campana, de chaque demi-once.
De Gomme Ammoniac,
De Myrrhe,
De Benjoin, de chaque un gros.
D'Arcanum-duplicatum, deux gros.
De Cannelle en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop de lierre terrestre, pour en faire un opiat, dont on prendra un demi-gros, soir & matin, en buvant pardessus un verre d'infusion de chamædrys ou petit-chêne. Quand l'opiat sera fini, on purgera le malade avec les pilules suivantes :

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir, vingt-quatre grains.*
De Mercure doux, dix grains.
De Résine de Jalap, quinze grains.
D'Huile d'Anis, six gouttes.

Faites-en des pilules du poids de quinze grains, dont il prendra, tous les cinq jours, une prise. On fera ensuite, sur la partie, des frictions avec des linges chauds : on exposera le membre à la vapeur des plantes aromatiques (*voyez* Bains aromatiques), & on appliquera simplement une décoction de roses de Provins dans du vin rouge. Si la partie étoit considérablement

enflée, on pourroit mettre dessus des bandes que l'on serreroit plus ou moins fort, selon que la partie seroit plus ou moins lâche & molle; & on finiroit la cure par la décoction suivante :

Prenez, *De Racines de Polipode de Chêne,*
De Valériane, de chaque une once.
De Squine, une demi-once.
De Sel d'Absinthe, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau pour réduire à pinte, en couvrant bien le vaisseau.

Ajoutez-y
De Salsepareille coupée par morceaux, une demi-once.
De Cresson de Fontaine, deux poignées.
De Myrrhe, un gros.

Laissez infuser le tout chaudement pendant demi-heure, pour en prendre trois verres, dans la journée, de quatre en quatre heures.

On aura soin de faire faire de l'exercice au malade, de régler sa nourriture, de le mettre à un régime exact, & de lui faire mâcher douze grains de rhubarbe avant ses repas, pendant quelques jours.

Au reste, on aura soin de faire prendre au malade pour boisson, pendant toute la cure, une infusion légere de chamædrys ou petit-chêne.

L'usage des eaux ne convient presque point dans cet état, parce qu'elles n'ont point, pour la plupart, assez d'action pour fondre ces especes de tumeurs.

On a coutume, à l'extérieur, de se servir de l'eau de chaux seconde, dont on frotte la partie, ce remede suffit dans les œdemes qui ne sont point produits par des causes internes; mais, dans tous les autres cas, il a besoin d'être aidé par tous ceux que nous venons de prescrire.

ONANISME, s. m. crime d'Onan; maladie qui vient de l'épuisement qu'occasionne la déperdition trop fréquente de la semence dans les deux sexes. On l'appelle ainsi, parce qu'Onan, fils de Juda & de Sué, étoit fort sujet à ce vice, & qu'il en fut puni de Dieu. *Voyez* POLLUTION & *TABES DORSALIS.*

ONGUENT, s. m. médicament externe, onctueux,

de confiftance moyenne, entre l'emplâtre & le liniment. Il eft compofé d'huile de graiffe, de cire, de mucilage, de fuif, de moëlle ou d'autres matieres femblables, auxquelles on ajoute fouvent des végétaux, des animaux, des minéraux.

Les onguents font fort en ufage pour les tumeurs, les plaies, les ulceres, & pour oindre les parties externes.

Onguent adouciffant, ou Populéum.

Prenez, *Des Boutons de Peuplier concaffés, une livre & demie.*
De Graiffe de Porc récente, trois livres.
De Feuilles concaffées de Pavot noir,
De Bella-donna,
De Jufquiame,
De Laitue,
De Bardane,
De Violette,
De Seneka,
D'Anacampferos, dit *Orpin,*
Des Sommités de Ronces, de chaque trois onces.
De Solanum de Boutique, fix onces.

Il faut cueillir les boutons de peuplier, quand ils commencent à s'ouvrir : on les écrafera bien dans un mortier; on les mettra dans un pot de terre : on verfera deffus la graiffe de porc fondue; on couvrira le pot, & on gardera le tout jufqu'à ce que les plantes fufdites foient venues en leur vigueur ; on les pilera dans un mortier, & on les fera cuire avec les boutons de peuplier, à petit feu, jufqu'à confommation de l'humidité aqueufe : on coulera alors l'onguent qui doit être verd ; on le paffera à la preffe : on le féparera de fon marc, & on le laiffera repofer pour le befoin.

Cet onguent adoucit, tempere les inflammations, empêche les douleurs de tête : étant appliqué fur le front, il excite le fommeil. On s'en fert heureufement pour les hémorrhoïdes, pour les brûlures, pour diffiper le lait des mamelles, & on en frotte les parties

malades : ce remede ne convient, dans la brûlure ſeche, que quand elle vient d'être faite.

Onguent réſolutif ou *d'Arthanita.*

Prenez, *De Suc* ou *d'une décoction forte d'Arthanita, une livre & demie.*
De Suc de Concombre ſauvage,
De Beurre, de chaque une demi-livre.
D'Huile d'Iris ou *de Glayeul, une livre.*
De Coloquinte, deux onces.
De Polipode, trois onces.

Concaſſez la racine; mondez la coloquinte; mettez-les dans un pot de terre verniſſé, & verſez deſſus ces ſucs nouvellement tirés par expreſſion, l'huile d'iris & le beurre fondu : on brouillera le tout enſemble, & l'on couvrira le pot; on laiſſera la matiere en macération, pendant huit jours, à la chaleur du fumier : on la fera bouillir enſuite doucement, en la remuant ſouvent avec une ſpatule de bois, juſqu'à diſſipation de preſque toute l'humidité aqueuſe; puis on la coulera avec expreſſion, & on y ajoutera
De Fiel de Taureau épaiſſi, une demi-once.
De Cire fondue, deux onces & demie.
De Scammonée,
De Turbith,
De Coloquinte mondée & coupée par morceaux,
De Baies ou *de Feuilles de Thimelea, de chaque trois gros & demi.*
D'Aloès,
D'Euphorbe,
De Sel-Gemme pulvériſé, deux gros.
De Poivre long,
De Myrrhe,
De Gingembre,
De Fleurs de Camomille, de chaque demi-gros.

On mêlera toutes ces poudres avec la matiere à demi-refroidie dans la baſſine, pour faire un onguent qu'on gardera au beſoin.

Il eſt propre pour ramollir les duretés, les obſtructions, les ſquirrhes, les humeurs froides, les tumeurs écrouelleuſes : il purge par bas, ſi l'on en frotte le bas-

ventre; il eſt bon pour l'hydropiſie : il tue les vers; c'eſt un puiſſant fondant.

Onguent ſuppuratif ou *de la Mere.*

Prenez, *De Graiſſe de Porc,*
De Beurre frais,
De Cire jaune,
Du Suif de Bélier, de chaque huit onces.

Mettez le tout fondre dans une baſſine ſur le feu, & mêlez-y enſuite

De la Litharge d'or en poudre, huit onces.
De l'Huile d'Olive, une livre.

Remuez toujours avec une ſpatule de bois : il ne faut ajouter la litharge, que lorſque les graiſſes ſeront fondues, pour incorporer le tout enſemble. On connoîtra que l'onguent eſt cuit, quand, de gris, il deviendra noir.

Cet onguent eſt très-propre pour faire ſuppurer les abcès, pour attirer les humeurs dans la partie, pour exciter une inflammation : on s'en ſert dans tous les cas où on veut faire aboutir une tumeur; on l'étend ſur de la peau; il eſt d'un très-grand uſage.

Onguent baſilicum ou *ſuppuratif.*

Prenez, *De Réſine de Pin,*
De Poix navale, de chaque ſix onces.
De Cire jaune,
D'Huile d'Olive, de chaque une once & demie.

On coupera par morceaux la cire : on concaſſera la réſine & la poix : on mettra fondre le tout dans l'huile ſur un feu médiocre; on coulera la matiere fondue, & on y mêlera un peu de térébenthine pour faire un onguent. Cet onguent digere les humeurs; il avance la ſuppuration, étant appliqué ſur les humeurs : on s'en ſert, après avoir employé l'onguent de la Mere.

Onguent digeſtif.

Prenez, *De la Térébenthine claire,*
De l'onguent Baſilicum, de chaque une demi-once.
De Miel Roſat, gros deux.
De l'Huile de Mille-pertuis, un gros.
Un Jaune d'Œuf.

Mêlez le tout enſemble, en le remuant bien, pour en faire un onguent digeſtif.

On s'en ſert pour nettoyer & déterger les plaies, & pour les faire ſuppurer : on l'étend ſur des plumaſſeaux, dont on panſe les plaies qui doivent ſuppurer.

Onguent deſſicatif.

Prenez, *D'Huile-Roſat, ſeize onces.*
De Cire blanche, quatre onces.

Faites-les fondre enſemble : tirez la baſſine du feu, & ajoutez

De Pierre Calaminaire en poudre,
De Bol commun pulvériſé, de chaque trois onces.
De Litharge,
De Plomb blanc préparé, de chaque deux onces & demie.
De Camphre, un gros.

Mêlez le tout enſemble, en l'agitant avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un onguent.

Cet onguent eſt propre pour deſſécher & guérir les plaies, quand elles ont ſuffiſamment ſuppuré, & pour rétablir la cicatrice : on s'en ſert auſſi, ſur la fin des brûlures, & dans les écorchures de la peau.

Onguent pour la Brûlure.

Prenez, *De Fiente de Poule, une demi-livre.*
De Feuilles de Sauge, une livre.
De Sureau,
D'Ecorce de Sureau, de chaque deux onces.
De Vin blanc, deux livres.
De Graiſſe de Porc, trois livres.

Faites fondre le tout dans une baſſine, ſur un feu doux, en remuant avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis une conſiſtance d'onguent.

Paſſez-le à la preſſe ; dépouillez-le de ſon marc, & gardez-le pour le beſoin.

Cet onguent convient dans toutes les brûlures où la peau eſt entamée, où il y a douleur, inflammation, rougeur, où il ſuinte une humeur âcre & corroſive : il calme la douleur, & appaiſe en peu de temps l'inflammation.

On

On peut appliquer à la ſuite l'onguent deſſicatif ci-deſſus.

Autre Onguent contre la Brûlure.

Prenez, *De la meilleure Huile d'Olive, une once & demie.*
De Cire vierge, une once.
Le Jaune de deux Œufs durcis.

Faites fondre la cire ſur un feu doux, & ajoutez-y enſuite l'huile & les jaunes d'œufs, en remuant le tout, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un onguent, qu'on gardera pour l'uſage. On en étend un peu ſur du linge, qu'on applique ſur la partie brûlée; ce que l'on répétera deux fois par jour.

Cet onguent a les mêmes vertus que le précédent: on peut en tenter l'effet, quand l'autre ne réuſſit point.

Onguent de Styrax ou *contre la Gangrene.*

Prenez, *D'Huile de Noix, douze onces.*
De Colophone, quinze onces.
De Styrax liquide,
De Gomme-Elémi,
De Cire jaune, de chaque ſept onces & demie.

Mettez d'abord dans une baſſine ſur le feu la colophone, la gomme élémi, & la cire jaune. Lorſque ces matieres ſeront fondues, ajoutez-y le ſtyrax & l'huile de noix, faiſant cuire le tout en conſiſtance d'onguent, le remuant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand cet onguent eſt cuit, on le retire du feu, on le paſſe au travers d'un linge, & on continue de le remuer, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement refroidi: il faut mener le feu bien doucement; car cet onguent eſt ſujet à ſe gonfler, & à ſortir des parois du vaiſſeau.

Cet onguent eſt merveilleux pour diſſiper les grandes contuſions, pour détacher les parties gangrenées, & pour arrêter les progrès de ce mal.

Onguent ou *Baume d'Arcæus.*

Prenez, *De la Gomme-Elémi, trois livres.*
De Suif de Mouton,
De Sain-doux, de chaque deux livres.
De l'Huile de Mille-pertuis, une livre.

De la Térébenthine, *trois livres.*
De l'Orcanette, *une demi-poignée.*

On mettra fondre toutes les drogues ensemble, dans une bassine, sur un feu médiocre; & l'on passera la matiere fondue, par un linge, pour en séparer les impuretés qui se trouvent dans la gomme élémi : on laissera refroidir le tout, qu'on gardera pour le besoin.

Cet onguent est un des plus usités en Chirurgie : on s'en sert pour faire consolider les plaies, sur-tout celles de la tête, pour les piquures, pour les contusions, pour les dislocations, & pour fortifier les nefs.

Onguent Mercuriel.

Prenez, *De Graisse de Porc lavée*,
De Mercure crud, *de chaque une once.*

Broyez-les exactement dans un mortier, jusqu'à ce que le mercure soit tout-à-fait éteint dans la graisse, & qu'on n'apperçoive plus du tout de petits grains brillants.

On se sert de cet onguent, dans les maladies vénériennes, pour faire des frictions sur le corps. (*Voyez* VÉROLE. (Il convient aussi pour la vermine, comme les poux, les morpions; on en frotte les parties, qui sont ordinairement les aisselles & les aines ; la dose est d'un gros ou deux tous les jours. *Voy.* le Dict. de Chirurgie.

OPHTALMIE, s. f. maladie des yeux, inflammation de la conjonctive, accompagnée de rougeur, de chaleurs & de douleurs.

On distingue l'ophtalmie en vraie & en fausse ; l'une que l'on appelle *sanguine*, & l'autre *séreuse.*

On reconnoît l'ophtalmie à la rougeur des yeux, aux gonflements, à la chaleur, à la demangeaison, à la douleur inflammatoire brûlante, lancinante, qui affecte les yeux, & quelquefois toute la tête, à la difficulté que l'on a de soutenir la lumiere, & à l'effusion des larmes, qui l'accompagne ; ce qui est plus commun dans l'ophtalmie séreuse.

La cause prochaine est la fluxion du sang ou des humeurs âcres sur les yeux. Les causes éloignées sont la pléthore ou la chaleur considérable des humeurs. Les causes occasionnelles sont l'habitude dans laquelle on est d'avoir de ces sortes de fluxions, la suppression d'une

tranfpiration âcre, un air humide, l'ufage immodéré du vin & des liqueurs fpiritueufes & des plaifirs des femmes, la fuppreffion des regles ou des hémorrhoïdes, la trop grande fatigue occafionnée par la lecture continuelle, par l'application fur de petits objets, par l'attouchement des matieres âcres & irritantes, par les coups reçus dans cette partie, par les infectes qui volent dans les yeux, & généralement pour tout ce qui peut irriter ces parties.

Il y a deux chofes à confidérer dans le traitement, le temps de l'accès, & celui où l'ophtalmie eft ceffée.

Dans l'accès de l'ophtalmie fanguine que l'on reconnoît aux caracteres de l'inflammation, il faut avoir recours aux faignées, faites d'abord aux bras, & enfuite aux pieds, felon la force du malade & l'intenfité de la maladie : on fera prendre en même temps beaucoup de petit-lait clarifié, auquel on ajoutera par pinte une once de firop de nénuphar, & quinze grains de nitre : on mettra en ufage les lavements que l'on réitérera plufieurs fois par jour, après quoi, on fera mettre les pieds du malade, foir & matin, dans l'eau tiede, pour détourner la fluxion des parties fupérieures : on baffinera les yeux avec une décoction légere d'orge ou du lait chaud, pendant les premiers jours; enfuite on emploiera de l'eau de fureau, fur un verre de laquelle on mettra deux cuillerées d'eau-de-vie : ou bien on aura recours au collyre fuivant, qui produit des merveilles dans l'inflammation des yeux.

Prenez, *De l'Eau-Rofe,*
De Plantain,
De l'Euphraife, de chaque une once.
De Trochifques blancs de Rhafis, deux gros.
De la Pierre de Tuthie, deux fcrupules.
Du Vitriol Romain, douze grains.

Mêlez le tout enfemble pour un collyre; on y trempe des linges qu'on applique fur les yeux, trois ou quatre fois par jour.

Il faut obferver que les collyres ne réuffiffent parfaitement dans l'inflammation de l'œil, que quand elle eft un peu calmée; car autrement on rifqueroit de rendre

le gonflement durable, & très-difficile à guérir. Si le collyre ci-dessus ne réussissoit point, on pourroit faire couler dans l'œil un peu de sang de pigeon, nouvellement égorgé; ce que l'on réitérera deux fois par jour.

Si tous ces remedes ne réussissent pas, que l'œil reste toujours engorgé, on appliquera les sang-sues sur les paupieres : on pourra encore les dégorger avec le scarificateur de M. Woolhouse, qui n'est autre chose que des barbes de seigle, dont on fait un petit pinceau, avec lequel on frotte les paupieres, dont on exprime alors du sang.

Quand les douleurs sont fort vives, & que l'inflammation est moindre, on peut user de la fomentation suivante :

Prenez, *Des Têtes de Pavots blancs brisés, deux onces.*

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau, réduite à moitié; passez la liqueur, & dissolvez-y

De Trochisques blancs de Rhasis, demi-once.
De l'Esprit-de-Vin camphré, deux gros.
Du Sel de Saturne, un gros.

On en étuve chaudement les yeux enflammés; si cependant cette fomentation étoit trop active, on pourroit l'adoucir avec de l'eau.

Outre ces remedes extérieurs, si l'inflammation subsistoit toujours, il faudroit faire appliquer les sang-sues à l'anus ou à la nuque.

Sur la fin du traitement, on donnera au malade, pour sa boisson, une décoction légere de mille-feuilles.

Dans l'inflammation séreuse, on doit beaucoup moins faire de saignées, purger le malade tous les quatre ou cinq jours, faire prendre beaucoup de lavements, & lui donner pour boisson une tisane faite avec une pincée d'euphraise & autant de fleurs de sureau; on mettra ensuite en usage le collyre suivant :

Prenez, *D'Eau Rose,*
De Gratte-cu, de chaque deux onces.
D'Alun, un gros.
De Tuthie en poudre, demi-gros.
D'Esprit-de-Vin camphré, une demi-once.

Mêlez le tout pour un collyre, dont on charge des compresses, pour appliquer sur les yeux.

Quand l'ophtalmie réfifte à ces remedes, & commence à devenir ancienne, il faut appliquer à la nuque un emplâtre véficatoire. On recommande beaucoup le fuivant dans ces fortes de cas.

Prenez, *De la Poix de Bourgogne, deux gros & demi.*
Du Galbanum,
De la Térébenthine de Venife, de chaque demi-gros.
De la Semence de Moutarde.
Du Poivre noir,
Du Sel volatil Ammoniac pulvérifé, de chaque demi-fcrupule.

Faire fondre fur un feu doux la poix, le galbanum & la térébenthine, en remuant avec une fpatule de bois, & ajoutez enfuite les autres ingrédients pour un emplâtre que l'on appliquera à la nuque, & que l'on renouvellera tous les jours.

Il faut, en même-temps, faire ufage du collyre fuivant:
Prenez, *D'Eau de chaux feconde, une chopine.*
De Sel Ammoniac pulvérifé, deux gros.

Mêlez bien le tout enfemble, & laiffez-le en repos chaudement, pendant une nuit; paffez la liqueur, & fervez-vous-en pour baffiner les yeux deux fois par jour.

Quand le malade eft hors de l'accès, & que l'ophtalmie a cédé aux remedes, il faut mettre en ufage tout ce qui peut diminuer la quantité du fang & des humeurs, en adoucir l'âcreté, & empêcher leur fluxion fur ces parties. On mettra en ufage, pour cet effet, les faignées, l'application des fang-fues, les délayants, les lavements, les tifanes rafraîchiffantes & légérement apéritives, faites avec une once de racine de patience fauvage, autant de celle de piffenlit, & une poignée de feuilles de bourrache, bouillies dans cinq demi-feptiers d'eau, réduits à pinte. On aura foin de purger auffi le malade, tous les deux ou trois mois, & de le mettre enfuite au lait, pour adoucir & tempérer l'âcreté de ces humeurs. S'il eft fujet aux ophtalmies fanguines, on lui fera prendre beaucoup de petit-lait, les bains de temps en temps, quelques tifanes royales purgatives; & on lui prefcrira les aliments humectants, beaucoup d'exercice, peu de fommeil.

Les enfants sont sujets à l'ophtalmie : nous en avons traité à l'article MALADIES DES ENFANTS.

OPIUM, s. m. C'est un suc épaissi, d'un roux noirâtre, dont le goût est amer, & l'odeur tout-à-fait désagréable : il découle, par incision, du pavot blanc ; quelquefois on en retire de la plante, en l'exprimant : celui dont on fait le plus d'usage, nous vient en gâteaux de l'Orient, & découle naturellement des plantes qu'on cultive dans la Natolie & dans plusieurs autres contrées.

L'effet ordinaire de l'opium est de provoquer le sommeil, en détendant les fibres du corps, & en produisant un relâchement universel : il excite d'abord un sentiment agréable autour du cœur ; il rend l'esprit gai, comme quand on a une petite pointe de vin : il chasse le chagrin & la peine, donne de la confiance, de la force, de l'audace & de l'intrépidité ; il excite la sueur, & arrête toutes les autres évacuations, comme celles de la salive, des urines, des selles & des hémorrhoïdes : il rend le pouls grand, élevé & lent, la bouche seche, il produit à la peau de la rougeur & une légere demangeaison : il augmente la semence, & donne du desir pour l'acte vénérien. Tels sont les effets que produit l'opium, quand il est pris à très-petite dose : quand la dose est un peu plus forte, tout le charme s'éclipse, la force se change en langueur & en foiblesse, la gaieté & l'agilité en assoupissement ; & enfin on entre dans le sommeil. Quelquefois cependant il ne fait point dormir ; mais il produit des songes agréables ; & il met le corps dans un état voluptueux de calme & de douceur, & le délivre de toutes douleurs.

Quand l'effet de l'opium est passé, les douleurs & les chagrins reviennent comme auparavant ; & il reste dans tout le corps une stupeur, un abattement & une mélancolie qui ne cessent qu'au bout de quelques heures.

Quand on prend l'opium à une trop forte dose, il produit des effets bien différents ; des rits immodérés, le relâchement & la foiblesse des membres, l'aliénation de l'esprit, le défaut de mémoire, les vertiges : la vue s'obscurcit, la langue s'épaissit ; on tombe dans un assoupissement profond : le pouls est grand & lent ; le visage est rouge ; les mâchoires sont relâchées, les levres

gonflées, la respiration difficile : il survient des nausées, des vomissements, des convulsions, des syncopes, des sueurs froides, & la mort. Ceux qui ne périssent point dans cet état, sont ordinairement délivrés par des sueurs copieuses, ou par un dévoiement abondant.

Le remede le plus prompt, dans cet état fâcheux, est de faire d'abord donner au malade un lavement composé de la maniere suivante :

Prenez ; *Une Pomme de Coloquinte, coupée en quatre.*
De Séné, deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine ; passez le tout, & ajoutez-y
Un Verre de Vinaigre,
pour un lavement.

On fera prendra en même temps au malade cinq ou six grains d'émétique délayés dans une chopine d'eau, pour tâcher de le faire vomir, s'il n'y a pas long-temps que l'opium est avalé ; sinon, on se contentera de lui faire boire de la limonnade en grande quantité, du jus de citron & du sirop d'épine-vinette par cuillerées, ou, si l'on aime mieux, un petit verre de vinaigre. On réitérera au bout de trois heures le lavement ci-dessus ; & on continuera la limonnade pour boisson ; & si l'assoupissement est si considérable qu'on ne puisse pas en retirer le malade, on lui fera flairer de l'eau de Luce : on l'agitera vivement, on lui appliquera les vésicatoires, & on lui fera des scarifications dans les différentes parties du corps, dans lesquelles on insinuera du vinaigre & du sel ; on pourra même tenter la saignée, si le pouls est fort, & s'il n'y a point de sueur froide ni de syncope.

Au reste, l'opium est un remede auquel il ne faut point s'habituer, parce qu'il dissout le sang, qu'il relâche les fibres du corps, qu'il rend languissant & paresseux, & l'esprit hébêté : il ôte l'appétit, il conduit à l'hydropisie, au tremblement des membres, & il accélere la vieillesse.

Voici plusieurs recettes d'opium, dont on peut faire usage dans les différents cas qui l'exigent.

Prenez, *D'Opium, depuis un grain jusqu'à trois,*
enveloppé dans du pain à chanter, le soir en se couchant.

Quoique cette dose soit la plus commune & la seule

à laquelle on doive s'aſtreindre au ſujet de ce remede ; cependant, quand on y eſt habitué, il ne fait plus le même effet, & il faut l'augmenter inſenſiblement : il y a des perſonnes même qui en ont pris de cette maniere, juſqu'à cent grains à la fois.

L'extrait d'opium, ou de laudanum, ſe prend depuis un grain juſqu'à deux.

Les gouttes anodines de Sydenham, depuis quinze juſqu'à vingt, dans une potion, ou ſimplement dans de l'eau de fleurs d'orange.

Le laudanum liquide ſe prend à la même doſe.

Une tête de pavot coupée par morceaux, & bouillie dans une chopine d'eau, juſqu'à la réduction de la moitié, produit le même effet.

On peut prendre auſſi la thériaque récente, à la doſe d'un demi-gros ;

Les pilules de cynogloſſe, depuis trois juſqu'à ſix grains ;

Le ſirop diacode, depuis demi-once juſqu'à une once ;

Le ſirop de Karabé, depuis un gros juſqu'à demi-once.

Voilà à peu près les préparations d'opium les plus uſitées.

L'opium eſt utile dans tous les cas où les malades ſouffrent de violentes douleurs qui ne leur donnent point de relâche. C'eſt par cette raiſon qu'il convient dans les cours de ventre, les dyſſenteries, les coliques accompagnées de douleurs vives, dans les cancers, les ulceres, les rhumatiſmes univerſels, les convulſions & les ſpaſmes violents, les accès de vapeur hyſterique, pourvu cependant que le malade n'ait point trop de ſang, n'ait pas les fibres trop ſeches, & qu'il ne ſoit pas d'un tempérament trop irritable.

On ne doit jamais donner ce remede dans les fluxions de poitrine, lorſqu'il y a oppreſſion ; que les crachats ſont épais, collants & glaireux, parce qu'il empêche qu'on ne puiſſe les expectorer.

Les perſonnes trop foibles & trop délicates ne doivent prendre de l'opium que dans un grand beſoin.

Les filles ou femmes qui ont leurs regles, ou celles

qui viennent d'accoucher, doivent s'en abſtenir, à moins qu'il n'y ait une douleur exceſſivement vive, qu'il n'y ait point de marque de plénitude ; pour lors on pourra unir les remedes propres aux regles, avec l'opium. On pourroit, par exemple, dans ce cas, preſcrire une once d'eau de menthe, vingt gouttes de laudanum liquide, & une once de ſirop d'armoiſe ; cela donne quelquefois du relâche, en calmant la douleur ; & les évacuations ſe font plus librement.

On doit éviter de preſcrire l'opium aux malades qui ſont dans l'aſſoupiſſement, qui ont été attaqués d'apoplexie, de léthargie, d'engourdiſſement ou de foibleſſe dans les membres, & d'hydropiſie.

L'opium eſt également contraire aux pulmoniques, dont il ſupprime les crachats, & augmente les étouffements.

On ne doit jamais donner l'opium que trois ou quatre heures après avoir mangé ; & on ne doit prendre de la nourriture, que deux heures après, à moins que ce ne ſoit un bouillon que l'on peut prendre au bout d'une heure.

OPPRESSION, ſ. f. ſe dit communément d'un reſſerrement à la poitrine, accompagné de difficulté de reſpirer ; d'une gêne particuliere à la poitrine, & d'un mal-aiſe univerſel.

Cet état eſt moins une maladie qu'un ſymptome : il accompagne l'aſthme, les fluxions de poitrine, la pulmonie, les maladies aiguës, l'épaiſſiſſement du ſang.

On y remédie communément par les remedes propres aux maux que l'oppreſſion accompagne ; tels ſont les ſaignées, les délayants, les lavements, les purgations.

Il y a une eſpece d'oppreſſion qui ſurvient à certaines perſonnes après leur repas : elles ſentent une difficulté conſidérable de reſpirer, & comme un poids qui leur comprime la poitrine.

Quand cet accident vient du trop de nourriture, ou de ce que l'on mange avec trop de précipitation, on peut aiſément y remédier en mangeant plus ſobrement & avec moins de promptitude. Quand cette maladie, au contraire, ſurvient à des perſonnes qui mangent peu & lentement, elle dépend de la foibleſſe de l'eſtomac,

& ſouvent même du foie, qui ne fait pas bien ſes fonctions, qui eſt légérement engorgé, & qui tire par ſon poids la diaphragme, & produit une eſpece d'oppreſſion. Le bouillon ſuivant convient très-bien dans ces ſortes de cas.

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*
De Racines de Polipode de chêne, une once.
Quatre Navets ratiſſés & coupés.
De Feuilles de Bourrache, une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à deux : paſſez pour huit bouillons dans chacun deſquels on fera fondre quinze grains d'æthiops martial, pour prendre un bouillon le matin à jeun, & l'autre ſur les ſix heures du ſoir, pendant huit jours ; après quoi, le malade ſe purgera doucement, & ſuivra le traitement indiqué dans la Foibleſſe d'Eſtomac.

Une autre eſpece d'oppreſſion qui n'eſt pas moins commune, eſt celle qui arrive aux perſonnes vaporeuſes, & qui dépend de l'irritation des nerfs.

Quand cette maladie ne vient point après le repas, & que les tempéraments qui en ſont attaqués ſont ſujets aux vapeurs, il ſuffit d'employer les remedes propres à calmer les nerfs ; telle eſt la potion ſuivante :

Prenez, *D'eau de Cériſes noires,*
De Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.
De Gouttes anodines, quinze gouttes.
De Sirop de Stæchas, une once.

Faites une potion pour prendre en deux doſes, à deux heures de diſtance l'une de l'autre.

Beaucoup de perſonnes, dans les temps chauds & d'orage, éprouvent des oppreſſions de poitrine, ſurtout lorſqu'il y a beaucoup de nuages, & que l'air eſt comme renfermé, & qu'il n'eſt agité par aucun vent. Il faut, dans ce cas, tâcher de ſe mettre au frais, laiſſer les portes & les fenêtres ouvertes, pour donner un libre cours à l'air, & boire un verre ou deux d'eau à la glace pour condenſer les liquides qui ſont trop raréfiés. Les glaces au citron ſont auſſi très-utiles en ce cas. Il faut avoir ſoin, au reſte, de ſe mettre à ſon aiſe, en deſſerrant, ſi ce ſont des femmes, leurs corps & leurs cor-

ſets ; & ſi ce ſont des hommes ; en défaiſant tout ce qui gêne le mouvement de la circulation.

ORBILLONS, ou ORILLONS, ſ. m. plur. On appelle ainſi les tumeurs qui ſont aux parotides, parce que ces glandes ſont ſituées auprès des oreilles. *Voyez* PAROTIDES.

ORGASME, ſ. m. gonflement, agitation & mouvement impétueux des humeurs dans le corps humain. *Voyez* EFFERVESSENCE.

ORTHOPNEE, ſ. f. C'eſt une oppreſſion ſi grande, qu'on ne peut reſpirer que debout ou aſſis, & en tenant les épaules fort élevées ; c'eſt un degré de l'aſthme : les malades qui en ſont attaqués ne peuvent reſpirer que très-difficilement, & ils ſont dans le riſque d'étouffer. *Voyez* ASTHME.

OZENE, ſ. m. ulcere putride du nez, qui exhale une odeur très-puante, & qui eſt cauſée par une humeur ſi âcre & ſi corroſive, qu'elle ronge quelquefois les narines.

On appelle *punais*, ceux qui en ſont attaqués ; & c'eſt ſouvent un ſymptome de la groſſe vérole.

On diſtingue l'ozene en ſimple, qui n'eſt qu'une légere ulcération, accompagnée d'une petite douleur qui laiſſe après l'écoulement une croûte noirâtre ; & en putride, dans laquelle on reſſent des douleurs très-vives, avec écoulement d'une matiere extrêmement puante, qui ſort des narines.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt l'âcreté des humeurs qui rongent, détruiſent les narines, & les ulcerent. La cauſe éloignée eſt la congeſtion des humeurs, produite par des fluxions âcres, la ſuppreſſion de quelqu'évacuation, l'abus des ſternutatoires, comme de la bétoine, une humeur ſcorbutique, cancéreuſe ou vérolique, les narines écraſées qui empêchent l'écoulement de l'humeur muqueuſe, qui ſe putréfie dans cette partie.

Quand l'ozene eſt ſimple, il ſuffit de ſaigner & purger le malade, & de lui faire enſuite reſpirer la vapeur du lait chaud ou d'une décoction d'orge, ou de lui appliquer deſſus quelques gouttes d'huile d'amandes douces. Quand la croûte ſera tombée d'elle-même, ou qu'on l'aura détachée doucement, on pourra ſeringuer dans

les narines un peu d'eau d'orge avec du miel rosat, pour déterger l'ulcere; après quoi, on peut appliquer dessus un coton chargé de blanc-raisin.

Quand l'ulcere du nez est putride, il exige un traitement plus suivi : il faut, comme ci-dessus, commencer par la saignée, les lavements, le petit-lait, continués pendant quelques jours; après quoi, on purgera le malade doucement : on fera respirer ensuite, comme ci-dessus, la vapeur d'une décoction émolliente, faite avec la mauve, la guimauve & le bouillon-blanc. On appliquera ensuite un peu de graisse d'oie, de poule, ou du beurre bien frais, pour tâcher de faire tomber la croûte d'elle-même; après quoi, on fera usage de la composition suivante :

Prenez, *D'Orge, une poignée.*
De Feuilles d'Aigremoine, une poignée.
De petite Centaurée, une poignée.
De Roses rouges, demi pincée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau ferrée, pour réduire à pinte.

Ajoutez ensuite
Deux onces de Miel Rosat.

Passez le tout, & servez-vous-en pour en renifler souvent dans la journée.

Quand on aura fait usage, pendant cinq à six jours, de cette décoction, on passera à la suivante :

Prenez, *De Balaustes,*
D'Ecorce de Grenade, de chaque deux onces.
De Feuilles de Plantin,
De Queue de cheval,
De Pilofelle,
De Turquette, de chaque une demi-poignée.
D'Alun crud, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, jusqu'à consomption du tiers; passez la liqueur, & servez-vous-en pour imbiber des compresses que l'on insinue dans les narines., de deux heures en deux heures.

On peut se contenter des balaustes & de l'écorce de grenade avec l'alun crud, pour faire cette décoction,

ſi on n'a pas le facilité de ſe procurer les autres plantes.

Après quoi, on détergera l'ulcere, en ſe ſervant de partie égale d'onguent ægyptiac & de blanc-raiſin : quand il ſera ſuffiſamment détergé, on pourra faire recevoir au malade des fumigations compoſées de la maniere ſuivante :

Prenez, *De Myrrhe pulvériſée, deux gros.*
De l'Encens, deux gros.

Mettez le tout en poudre, & faites-en des trochiſques, avec ſuffiſante quantité de térébenthine ; on les inſinuera dans les narines.

Il ne faut point oublier le régime propre à corriger l'âcreté des humeurs. *Voyez* RÉGIME ADOUCISSANT.

L'ozene reconnoît quelquefois pour cauſe un polype ou un corps qui peut s'extraire ; il faut alors recourir à l'opération. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie au mot POLYPE.

Quand l'ozene eſt produit par une humeur vérolique, ſcorbutique, il faut attaquer ce mal par les remedes propres à ces maladies. *Voyez* VÉROLE & SCORBUT.

PAL

PALES-COULEURS : fievres lentes, irrégulieres, preſqu'inſenſibles, accompagnées d'une couleur pâle, livide, verdâtre, avec un cercle violet au deſſous des yeux.

Les pâles-couleurs ne different de la cachexie que par le degré, quoique ce ſoit à peu près la même maladie. Nous allons cependant en donner ici un traitement particulier.

On reconnoît les pâles-couleurs aux ſignes ſuivants. Les filles ou femmes qui en ſont attaquées deviennent bouffies : leur corps s'appeſantit ; leur tête eſt douloureuſe, de même que le cou, les aiſſelles & les lombes ; elles ſont oppreſſées de la poitrine, incapables du plus léger exercice, & ſujettes à des goûts dépravés : les urines dans cet état deviennent épaiſſes, troubles, rou-

ges & quelquefois noirâtres : elles reſſentent des friſſons, un peu de fievre accompagnée de dégoûts & de fréquentes envies de vomir.

Les cauſes des pâles-couleurs ſont d'abord l'embarras de la lymphe dans les différents couloirs du corps; ce qui peut être produit par l'épaiſſiſſement occaſionné par la foibleſſe des fibres, les aliments épais & groſſiers, l'eau chaude priſe en grande abondance, le défaut de mouvement & d'exercice, le ſommeil trop long; les évacuations ſupprimées, comme celles des regles, des fleurs blanches, un air humide & groſſier, les liqueurs chaudes & ardentes, l'uſage des remedes aſtringents, comme le vinaigre; une gale rentrée, des douleurs de goutte ſupprimées par quelques remedes topiques, le chagrin, la triſteſſe, l'amour, &c.

Pour remédier à cette maladie, on commencera par s'informer de la cauſe qui peut l'avoir produite; après quoi, on fera prendre à la malade, pendant huit jours, des lavements, & une pinte de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racines de Patience ſauvage, une once.*
De Feuilles de Bourrache, une demi poignée.
De Petit-Chêne, une pincée.

Faites bouillir la racine dans une pinte d'eau, pendant un demi-quart d'heure; ajoutez enſuite les feuilles que vous ferez bouillir encore un demi-quart d'heure. Paſſez le tout pour prendre dans la journée.

Après l'uſage de cette tiſane, on preſcrira à la malade une potion purgative ſimple; après quoi, elle prendra pour boiſſon, pendant cinq ou ſix jours, une tiſane faite avec une pincée de véronique & deux pincées de petit-chêne, infuſées dans une chopine d'eau bouillante. En faiſant uſage de cette tiſane, on lui fera prendre en même temps le vin qui ſuit :

Prenez, *De Racines d'Aunée,*
D'Iris de Florence, de chaque une once.
De Garance, deux onces.
De Feuilles d'Abſinthe, une poignée.
D'Ecorce de Citron, une demi-once.

Verſez deſſus trois chopines de bon vin blanc; & faites macérer le tout à chaud, pendant vingt-quatre

heures dans un vaiſſeau fermé, ſur des cendres chaudes. La doſe eſt de deux verres le matin à jeun, à une heure de diſtance l'un de l'autre. On repurgera la malade immédiatement après l'uſage de ce vin; on lui fera continuer ſa tiſane ordinaire de véronique & de petit-chêne, & on lui fera prendre l'opiat ſuivant:

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Ellébore noir, de chaque deux gros.
D'Enula-Campana, un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-once.
D'Aloès ſocotrin, un demi-gros.
De Rhubarbe en poudre,
De Myrrhe,
D'Yeux d'Ecreviſſes,
De Cannelle en poudre, de chaque un gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour en faire un opiat, dont la doſe ſera d'un demi-gros deux fois par jour, le matin, une heure avant de manger, & le ſoir ſur les ſept heures.

On peut ſubſtituer à cet opiat une vingtaine de priſes d'æthiops martial, avec ſuffiſante quantité d'extrait de fumeterre en forme de bol: chaque priſe ſera de quatre à cinq grains.

On obſervera de purger la malade, à la fin de l'opiat, avec une purgation ſimple; on terminera le traitement par l'uſage du vin ſuivant:

Prenez, *De Feuilles d'Abſinthe,*
De petite Centaurée, de chaque une demi-poignée.
D'Ecorce de Quinquina concaſſée, une demi-once.
D'Ecorce d'Orange, deux gros.
De Myrrhe,
De Safran,
De Gomme Ammoniac, de chaque un gros.
D'Aloès, un demi-gros.

Verſez ſur le tout deux pintes de vin blanc, & laiſſez-le, pendant vingt-quatre heures, ſur des cendres chaudes, jusqu'à ce qu'il ſoit réduit à trois chopines. Paſſez le tout, & ajoutez-y

Une once & demie de Thériaque,

que vous ferez dissoudre dans ce vin. La dose est de deux cuillerées, trois fois par jour, jusqu'à parfaite guérison.

Quand on n'est pas à portée de se procurer ces remedes, on peut y suppléer par un bol qu'on prendra, matin & soir, fait de la maniere suivante :

Prenez, *De Safran oriental, huit grains.*

De Limaille d'Acier porphyrisée & préparée à l'eau,

De Cannelle en poudre, de chaque quatre grains.

Faites du tout un bol avec suffisante quantité de sirop d'absinthe ou des cinq racines : par dessus, on avalera une tasse d'une infusion de sommités de marrhube blanc ; & la boisson ordinaire de la malade sera une eau ferrée, faite de la maniere suivante :

Prenez, *Une poignée de petits clous ;*

jettez-les dans l'eau, & exposez-les ensuite à l'air, pour qu'ils se chargent de rouille ; alors vous les jetterez dans une cruche d'eau, qui sera la boisson ordinaire de la malade.

PALPITATION, s. f. mouvement du cœur, violent, fréquent, convulsif, accompagné d'oppression, de difficulté de respirer, d'abattement des forces & de défaillance.

On reconnoît la palpitation à une pulsation violente du cœur contre les parties solides, à l'augmentation du battement des arteres du cou, à une anxiété & des sueurs forcées, à la langueur, à la pâleur du visage, à la difficulté de respirer, & aux foiblesses fréquentes.

Les causes de la palpitation viennent de la pléthore ou de l'épaississement du sang ; d'un polype au cœur, d'un squirrhe au poumon, d'une matiere âcre qui irrite le cœur, & le force à se contracter. Les causes occasionnelles sont les passions de l'ame, comme une terreur subite qui resserre tous les vaisseaux, & ôte la liberté au sang de circuler ; le chagrin, l'amour, la fureur, peuvent également exciter des palpitations ; la suppression des évacuations accoutumées, comme des regles, des hémorrhoïdes, des hémorrhagies par le nez, la vie sédentaire, la trop grande chere, un air froid, un sommeil trop long

lông ou des veilles forcées. Les perſonnes d'un tempérament mélancolique, ſcorbutique, hypocondriaque, ſont plus ſujettes que les autres aux palpitations.

On commencera le traitement par ſaigner le malade au bras, ſi l'on s'apperçoit qu'il ne ſoit point trop affoibli, & ſi les palpitations ne ſurviennent point après une longue diete, des fievres lentes ou hectiques, ou quelques paſſions de l'ame, vives & tumultueuſes; auxquels cas, il faudroit s'abſtenir de la ſaignée. On fera prendre, immédiatement après au malade, des tiſanes faites avec quelques plantes rafraîchiſſantes, comme la bourrache, la bugloſe, la pimprenelle, l'oxys ou alleluia; ou, ſi l'on aime mieux, on mettra le malade à l'uſage du petit-lait clarifié, dans lequel on ajoutera quinze grains de nitre par pinte. On aura ſoin en même temps de preſcrire les lavements avec la mauve, la guimauve, la pariétaire, le bouillon-blanc & un quarteron de beurre; ce que l'on réitérera pluſieurs fois par jour: on fera prendre auſſi les bains tiedes des pieds, deux fois par jour; & on appliquera ſur la région du cœur la compoſition ſuivante:

Prenez, *Des Feuilles de Menthe,*
De Méliſſe,
De Bourrache, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans un demi-ſeptier d'eau-roſe & autant de vinaigre. Appliquez le marc chaudement ſur la région du cœur, & renouvellez deux fois par jour.

A l'intérieur, on fera prendre au malade la poudre ſuivante:

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.*
De Cinabre naturel, demi-gros.
De Tartre vitriolé, un gros.

Mêlez le tout enſemble pour une poudre dont on prendra vingt-quatre grains, trois fois par jour. On purgera le malade, avec une purgation ſimple, quand on verra que ſon ſang ſera ſuffiſamment délayé, & que les accidents ſeront calmés. On recommandera au malade de ſe tenir dans un lieu paiſible & tranquille, de ne faire aucun mouvement; & on le mettra à l'uſage des bouillons ſuivants:

Prenez, *Un Poulet maigre,*

que vous ferez bouillir dans trois pintes d'eau, jufqu'à ce que le bouillon foit fait. Pour lors, vous ajouterez

Des Racines de Raifort fauvage, ratiffées & coupées, une once.

Des Feuilles de Cochléaria,

De Creffon de Fontaine, de chaque une poignée.

Laiffez infufer le tout chaudement dans le bouillon, dont le malade prendra deux verres par jour, après les avoir paffés.

Quand les palpitations font occafionnées par une plénitude de fang, ce que l'on reconnoît par les fignes de la plénitude, on en vient aifément à bout par les faignées, les délayants, les lavements & la diete.

Si les palpitations font occafionnées par un épaiffiffement dans le fang, ce que l'on reconnoît aux fignes qui caractérifent l'épaiffiffement, on fe donnera bien de garde d'employer la faignée; car elle augmenteroit les palpitations, & produiroit des accidents fâcheux. Il fuffit de faire prendre beaucoup de petit-lait, des lavements, ce que l'on continuera pendant huit jours; après quoi, on prefcrira une infufion légere de fleurs de fureau, fur chaque verre de laquelle on mettra une cuillerée à bouche de firop anti-fcorbutique. On terminera le traitement par l'ufage continué, pendant très-long-temps, d'une infufion de la boule de mars dans de l'eau, comme du thé.

Si les palpitations font occafionnées par quelques chagrins vifs, & fi elles furviennent dans les tempéraments vaporeux, il faut également délayer le fang avec les lavements, le petit-lait & les potions indiquées dans les vapeurs. (*Voyez* VAPEURS.) Les eaux dépurées de Paffy, prifes pendant quelque temps, font très-bien indiquées dans ce cas.

Si les palpitations furviennent après des hémorrhagies confidérables, à la fuite de quelques grandes maladies, après des exercices violents, où le corps a été épuifé, les faignées font mortelles; il faut, en ce cas, ranimer les forces avec des cordiaux légers, comme le vin d'Alicante, le vin de Rota, par cuillerées, l'élixir de Garus à la même dofe, ou la potion fuivante:

Prenez, *D'Eau de Scabieuſe,*
De Scorſonere, de chaque deux onces.
De Confection d'Hyacinthe, deux gros.
D'Eau de Cannelle, demi-once.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion à prendre en trois priſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre.

On aura ſoin de preſcrire au malade des bouillons faits avec la chair des vieux animaux, pour réparer ſes forces plus promptement.

En général, dans toutes les palpitations, il faut obſerver un régime doux, humectant; calmer les paſſions de l'ame, demeurer dans ſon lit tranquillement, tant que l'accès dure; après l'accès, ſe donner du mouvement, reſpirer un air frais & ſain; prendre pendant quelque temps des lavements & des boiſſons délayantes, & tempérer la chaleur de ſon ſang par une vie douce & tranquille.

PANARIS, ſ. m. tumeur phlegmoneuſe qui vient à l'extrêmité des doigts, ou à la racine, ou au côté des ongles.

On diſtingue le panaris en benin & malin. Le premier ſe dit, quand la peau eſt ſeulement attaquée, ainſi que les parties adjacentes, les tendons & les muſcles, ou quand la lymphe âcre, contenue entre la gaine du tendon, excite une inflammation, ou quand le mal eſt plus profond, & qu'il occupe le périoſte avec l'os.

On l'appelle *panaris malin*, quand l'inflammation ne tourne pas bien, & qu'il ſe forme un ulcere chancreux, qui ronge & détruit les os.

Les ſignes du panaris ſont la chaleur & l'ardeur avec des douleurs, des tenſions dans la partie & quelquefois dans tout le bras; ſouvent il ſurvient de la fievre, & dans les ſujets ſenſibles, des convulſions, des délires & des foibleſſes.

La cauſe prochaine de cet accident vient d'un embarras de la lymphe dans cette partie, & de l'irritation qu'elle fait ſur les nerfs; ce qui occaſionne des douleurs ſi vives. Les cauſes occaſionnelles ſont les fréquents changements du froid & du chaud, l'oubli des évacuations habituelles, une humeur ſcorbutique, vérolique

ou cancéreuſe, des épines, des épingles qui ſont entrées dans le doigt, ou quelque coup qu'on y a reçu.

Quand l'inflammation eſt vive, quand les douleurs ſont fortes & continuelles, il faut commencer par faire ſaigner le malade une ou deux fois, ſelon le beſoin; il faut lui donner enſuite un lavement anodin, en lui faiſant prendre en même temps beaucoup de petit-lait pour laver ſon ſang, & en le mettant à l'uſage de la poudre tempérante de Stal, à la doſe de vingt-quatre grains, trois fois par jour. On fera tremper pluſieurs fois le doigt du malade dans l'eau chaude ou dans l'eſprit-de-vin, dans lequel on aura mis du camphre & du ſafran en infuſion.

Si l'on ne vient point à bout, avec ces remedes, de réſoudre le panaris, & qu'on s'apperçoive qu'il y ait toujours inflammation & douleur, on appliquera deſſus de l'onguent de la Mere, que l'on continuera pendant un jour ou deux, & on appliquera enſuite le cataplaſme ſuivant:

Prenez, *De Farine de Lin*, *une poignée*.

Faites-la cuire en conſiſtance de bouillie. Vous ajouterez enſuite

Deux Oignons cuits ſous la cendre.

Paſſez le tout à travers un linge épais, & ajoutez-y

Un gros d'Huile de Lis.

Faites du tout un cataplaſme que l'on appliquera ſur le doigt pluſieurs fois par jour.

Quand on s'appercevra que la tumeur ſera élevée en pointe, qu'elle ſera blanche, qu'on y ſentira un petit mouvement de fluctuation, on appliquera deſſus un emplâtre de diachylon gommé, pour procurer l'ouverture; ſinon on aura recours à un Chirurgien habile, qui la fera avec le biſtouri.

Quand l'ouverture ſera faite, on appliquera deſſus de la charpie chargée de notre onguent digeſtif, & on aura ſoin de garnir les parties voiſines avec des compreſſes trempées dans l'eſprit-de-vin camphré.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article, parce qu'il eſt en partie du reſſort de la Chirurgie. *Voyez* le Dictionn. de Chirurgie au mot PANARIS.

PARALYSIE, ſ. f. C'eſt une privation ou diminution conſidérable du ſentiment & du mouvement vo-

lontaire, ou de l'un des deux, en conſéquence du relâchement des nerfs, ou de leur compreſſion.

La différence de la paralyſie à l'hémiplégie vient de ce que, dans la premiere, tout le corps eſt affecté : dans la ſeconde, au contraire, il n'y a que la moitié du corps qui ſoit priſe.

La paralyſie differe par le degré ; l'une qui eſt légere, dans laquelle il reſte encore un ſentiment obſcur, & la partie eſt médiocrement enflée.

L'autre eſt totale, & détruit le ſentiment & le mouvement en entier ; ce qui fait que le membre eſt prodigieuſement gonflé, à cauſe du ſang qui y aborde en abondance.

La premiere de ces deux paralyſies eſt ordinairement ſuivie de ſéchereſſe, & la derniere de ſphacele.

La paralyſie vraie ſe diſtingue de la fauſſe, ou ſcorbutique, en ce que, quoique le membre ſoit deſtitué de mouvement, il conſerve un ſens très-exquis, & il ſurvient même quelquefois des douleurs tenſives, gravatives & lancinantes.

On doit auſſi diſtinguer la paralyſie vraie, de celle où le malade peut bien remuer ſes membres, mais où il y a privation de ſentiment, & où il ne reſte qu'une eſpece de ſtupeur.

Il y a une autre eſpece de paralyſie qui ſurvient après la colique de Poitou, ou celle des Plombiers, dans laquelle, après avoir ſouffert pendant long-temps de la colique, il ſurvient un relâchement dans tous les membres, & une impuiſſance au mouvement.

Les ſignes de la paralyſie ſont l'abolition du ſentiment & du mouvement dans la partie, ſoit dans une petite partie, comme dans le ſphincter de l'anus, ce qui fait que les malades ne peuvent retenir leurs excréments, ſoit dans le ſphincter de la veſſie, auquel cas l'urine coule goutte-à-goutte, ſoit dans les muſcles de la langue ; delà vient le bégaiement ou l'impuiſſance à la parole, enfin dans les muſcles du larynx, d'où vient la difficulté d'avaler les ſolides & les liquides. La paralyſie complette détruit, comme nous l'avons déjà dit, le mouvement & le ſentiment, & laiſſe un gonflement conſidérable dans la partie : quand la pa-

ralysie est incomplette, elle laisse quelque léger mouvement dans la partie.

Les signes de l'hémiplégie sont les suivants : cette paralysie attaque la moitié du corps, tantôt du côté gauche, tantôt du côté droit; souvent c'est un bras, une cuisse & une jambe qui sont attaqués, quelquefois même des visceres. La voix est attaquée en total ou en particulier; dans le côté sain, il arrive quelquefois des mouvements convulsifs, des spasmes & la distorsion de la bouche. Le côté affecté est d'une couleur livide, & souvent dégénere en sphacele.

Les enfants sont assez sujets à la paralysie, sur-tout à la suite de quelque gale rentrée, ou de quelque petite vérole mal traitée.

Dans l'âge viril, la paralysie survient après des mouvements spasmodiques & des convulsions épileptiques.

Dans la vieillesse, la paralysie est assez commune par l'obstruction des nerfs, ou par leur compression.

Au reste, cette maladie attaque les hommes foibles, oisifs, qui aiment le sommeil, le vin, les liqueurs spiritueuses, & qui sont colériques : les personnes sanguines y sont aussi fort exposées. A l'égard de l'hémiplégie, elle succede ordinairement à l'apoplexie ou aux attaques goutteuses.

La cause prochaine de la paralysie vient de l'altération des nerfs & des esprits animaux, dont le mouvement est intercepté par quelque cause que ce soit; en général, un air humide & grossier, des aliments épais, gluants, échauffants, des liqueurs spiritueuses, un grand usage du vin, le défaut d'exercice, le sommeil; les passions tristes, comme le chagrin, les exercices violents, sur-tout ceux que l'on fait avec les femmes, la grande humidité du sang, le dessèchement des fibres, l'abondance du sang & de la pituite.

Les causes de l'hémiplégie sont les mêmes que celles de la paralysie : la plus fréquente cependant vient de la compression ou de l'altération qui se fait dans les nerfs du cerveau, après une attaque d'apoplexie.

Le traitement de la paralysie consiste à employer tous les remedes qui peuvent d'étendre les vaisseaux & dégager les nerfs.

Quand la paralysie survient dans un tempérament sanguin, dans la fleur de l'âge, & après des évacuations supprimées, comme les regles, les hémorrhoïdes ou les saignées habituelles, il faut commencer par saigner au bras le malade une ou deux fois, selon ses forces, & le saigner ensuite au pied; après quoi, on lui donnera trois grains d'émétique en lavage, dans une chopine d'eau.

On lui fera prendre d'abord, après la premiere saignée, un lavement composé de la maniere suivante :

Prenez, *De Sené, demi-once.*
De Cryſtal minéral, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y
D'Hiéra-picra, une once,
pour un lavement.

On fera prendre, immédiatement après, au malade, la décoction suivante :

Prenez, *De Bois de Buis,*
De Genevrier,
De Séné, de chaque une demi-once.
De Sassafras, un gros.

Concassez les bois par petits morceaux, & versez sur le tout trois chopines d'eau bouillante. Laissez infuser chaudement, pendant trois heures, sur des cendres chaudes, faites-lui jetter ensuite quelques bouillons, & ajoutez pour lors
De Tartre émétique, trois grains.
De Sel de Seignette, demi-once.
De Sirop de Nerprun, une once & demie,
pour en prendre trois verres le matin, à deux heures de distance l'un de l'autre, pendant deux jours.

On donnera, tous les jours soir & matin, un lavement composé de deux onces de lénitif, & deux onces de vin émétique trouble.

A l'extérieur, on frottera la partie affectée avec des linges chauds, qu'on aura trempés dans l'esprit-de-vin : on agitera les membres du malade; on les lui frottera avec des orties. On fera des cataplasmes avec de la graine de moutarde, de la racine de pyretre, à la dose

d'une once, concassée & bouillie dans le vinaigre. On appliquera les véficatoires à la nuque & aux cuisses; on fera même des scarifications dans les différentes parties du corps, si le sentiment est totalement détruit. L'on emploiera aussi le liniment suivant:

Prenez, *D'Huile de Renard,*
De Vers, de chaque une once.
D'Huile essentielle de Romarin, deux gros.
D'Eau-de-vie, suffisante quantité.

On fera dissoudre une partie de ce liniment dans l'eau-de-vie : on l'appliquera sur des linges, dont on frottera toute l'épine & les parties affectées.

Si l'on aime mieux, on aura recours à l'onguent suivant :

Prenez, *De Suc de Scille, quatre onces.*
De Concombre sauvage,
De Suc de Rhue, de chaque une once.
D'Euphorbe,
De Castoréum,
De Sagapénum,
De Sel Ammoniac dissous dans le Vinaigre, de chaque un gros & demi.
De Myrrhe,
De Safran,
De Pyretre, de chaque un gros.

Faite cuire le tout sur le feu; passez-le fortement à travers d'un linge épais, & ajoutez-y
Une suffisante quantité de Cire fondue,
que vous remuerez toujours sur le feu, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance d'onguent : on s'en servira pour frotter les parties deux fois par jour.

Tous les trois ou quatre jours, on purgera le malade avec la décoction que nous avons décrite ci-dessus, en observant de continuer toujours les lavements, comme nous les avons prescrits; après quoi, on mettra le malade à l'usage de la boisson suivante.

Prenez, *De la Racine de Raifort sauvage, ratissée & coupée par morceaux, deux onces.*
De Squine,
De Salsepareille coupée bien menue, de chaque demi-once.

De Semence de Moutarde contuse, une once & demie.

De Racine d'Arum en poudre, trois gros.

De Sel Ammoniac, demi-once.

Versez sur le tout trois chopines de vin blanc, & laissez-le infuser, pendant vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes, dans un vaisseau bien couvert. Passez la liqueur. La dose est de deux verres tiedes par jour, un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

Après l'usage de cette décoction, que l'on continuera pendant huit jours, on fera prendre au malade les eaux de Balaruc, celles de Bagneres ou de Cransac, à la dose de deux pintes par jour; & on les aiguisera, de trois jours l'un, avec une demi-once de sel de Seignette par pinte.

On finira la cure par l'opiat suivant.

Prenez, *De Conserve d'Ecorce d'Orange, une once.*

D'Extrait de Fumeterre, une demi-once.

De Racine de Salsepareille,

De Bois de Sassafras pulvérisé, de chaque une demi-once.

D'Esprit volatil de Corne-de-Cerf deux gros.

De Gomme Ammoniac, trois gros.

D'Æthiops minéral, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de teinture de bois sudorifique, ou, à sa place, du sirop d'œillet, pour en faire un opiat de molle consistance, dont le malade prendra un gros le matin, & un gros sur les cinq heures du soir, en buvant par dessus un verre de ses eaux. Si ces remedes ne réussissent point, il faudra envoyer le malade aux eaux, pour lui faire prendre les douches.

La paralysie pituiteuse, ou celle qui survient dans un tempérament sujet à la pituite, n'exige point que l'on fasse des saignées si copieuses que dans la précédente. Il suffit d'abord de faire prendre au malade quelques grains d'émétique en lavage, comme ci-dessus, ensuite un lavement composé d'une once de diaphœnix, de deux onces de vin émétique trouble, & de trois gros de crystal minéral. Immédiatement après, on fera des

frictions sur toutes les parties du corps, comme nous avons prescrit ci-dessus; on appliquera les vésicatoires, & on fera prendre ensuite au malade une infusion de bourgeons de sapin, comme du thé, avec la décoction suivante:

Prenez, *De Racines de Patience sauvage,*
De Fraisier, de chaque deux onces.
De Bois de Gayac, une once.
De Racine d'Impératoire, une demi-once.
De Feuilles de Marjolaine, une demi-poignée.
De Fleurs de Camomille,
De Mélilot, de chaque une pincée.

Faites bouillir légérement le tout dans un vaisseau bien fermé, & laissez-le ensuite infuser chaudement pendant une demi-heure. Passez le tout, pour en prendre un verre, toutes les quatre heures.

On aura soin, en même temps, de frotter le malade, comme nous l'avons indiqué ci-dessus dans la paralysie sanguine; ou, si l'on aime mieux, l'on aura recours à l'huile de laurier, dont on frottera l'épine, ou l'on aura recours au baume suivant:

Prenez, *De la Graisse humaine, quatre onces.*
De Graisses d'Oie,
De Chapon, de chacune trois onces.
De l'Huile de Laurier, deux onces.
De Feuilles de Sauge,
De Marjolaine,
De Sureau,
D'Yeble,
De Calament,
D'Origan,
De Lavande, de chaque une poignée.

Faites cuire le tout jusqu'à consomption des herbes; passez ensuite la liqueur, en l'exprimant. Dissolvez-y après,

Du Baume du Pérou, une once.
De l'Huile de Pétrole,
De Lavande, de chaque deux gros.

Mêlez le tout pour un baume, dont on frottera l'épine du dos, deux fois par jour.

On aura ſoin de purger le malade tous les huit jours, & on terminera la cure par les eaux & l'opiat que nous avons preſcrits ci-deſſus.

L'émiplégie n'exige point un traitement différent de la paralyſie complette, ſi ce n'eſt qu'il faut être plus réſervé ſur l'uſage des remedes, & ſur-tout ſur celui des ſaignées.

Nous avons traité de la paralyſie qui ſurvient à la ſuite des coliques, à l'article COLIQUE DE POITOU.

De la Paralyſie de la Langue.

On reconnoît que la langue eſt paralyſée, quand on a de la difficulté à la remuer, qu'elle paroît épaiſſe & lourde, que l'on balbutie en parlant, & qu'on a de la peine à faire agir ſes muſcles.

On commencera d'abord par faire prendre au malade le lavement ſuivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Origan,*
De Méliſſe, de chaque une poignée.

Faites-les infuſer dans une chopine d'eau bouillante. Ajoutez-y
Une once & demie d'Electuaire diaphænix,
Trois gros de Sel-Gemme,
pour un lavement.

Immédiatement après, on ſaignera le malade au pied; ce que l'on répétera ſelon la force & l'abondance de ſon ſang. On lui preſcrira enſuite trois grains d'émétique dans une chopine d'eau, en pluſieurs verres; & on le purgera, le ſurlendemain, avec la décoction ſuivante :

Prenez, *Des Racines de Patience ſauvage,*
De Polipode de Chêne, ratiſſées & coupées par tranches, de chacune une once.
De Séné, une demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.
D'Aloès, une demi-gros.

Verſez deſſus trois chopines d'eau bouillante : laiſſer infuſer le tout ſur des cendres chaudes, pendant vingt-

quatre heures ; paſſez la liqueur, pour en prendre trois verres le matin, à deux heures de diſtance l'un de l'autre.

On aura recours auſſi à la compoſition ſuivante :

Prenez, *De Racines de Souchet, une once.*
D'Iris de Florence, une demi-once.
De Feuilles de Marjolaine, deux petites poignées.
De Fleurs de Lavande, deux pincées.

Faites infuſer le tout dans une pinte de vin blanc, pendant vingt-quatre heures, ſur les cendres chaudes.

Ajoutez-y
D'Eſprit de Fourmi, une once.
De Sel volatil huileux, une demi-once.

Le malade ſe ſervira de cette décoction, pour ſe laver la bouche pluſieurs fois par jour : on emploiera en même temps les eaux minérales, comme nous l'avons preſcrit ci-deſſus.

Dans la paralyſie de la langue, on peut auſſi faire des ſaignées aux veines de la langue, & appliquer des ſang-ſues à l'anus.

De la Paralyſie du Sphincter, de l'Anus & de la Veſſie.

On ſuivra, en général, dans ces maladies, le même traitement que dans la paralyſie en général : on pourra ſeulement appliquer, à l'extérieur, les fomentations faites avec les feuilles de méliſſe, d'origan, de pouliot, de ſerpolet, à la doſe d'une demi-poignée, & le caſtoréum, à la doſe de deux gros ; on fera bouillir légérement, & enſuite infuſer le tout, pendant une demi-heure, ſur les cendres chaudes : on en étuvera pluſieurs fois par jour le fondement, & on appliquera le marc deſſus.

De la Paralyſie des Membres.

Quand la paralyſie ſe jette ſur quelques membres, elle n'exige point un appareil de remedes auſſi grand que celui que nous avons preſcrit ci-deſſus : il ſuffit de ſaigner le malade au bras une fois, de lui donner des lavements avec une once d'hiéra-picra, & une demi-once de confection hamec, de lui faire prendre quelques grains d'émétique, de le purger une ou deux fois, & de lui faire des frictions avec l'onguent qui ſuit :

Prenez, *Des Vers de terre en poudre, quatre onces.*
De la Racine de Calamus-aromaticus, une once & demie.
Du Galanga, ſix gros.
D'Huile d'Olive,
De Cire, ſuffiſante quantité,

pour en faire un onguent, en faiſant fondre le tout ſur le feu, & en le remuant avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance néceſſaire : ſervez-vous-en pour en frotter la partie. L'onguent qui ſuit eſt très-efficace dans ces ſortes de cas.

Prenez, *De l'Onguent ci-deſſus,*
De l'Eſſence de Muſcade,
De Girofle, de chaque un gros & demi.
De l'Huile de Mille-pertuis, une demi-once.
De l'Eſprit de Sel, un gros.

Mêlez le tout, & frottez-en la partie affectée, que vous couvrirez enſuite d'un morceau de drap.

Toutes ces eſpeces de paralyſies ſont ſujettes à des rechûtes : pour les éviter, il faut avoir recours aux ſaignées & aux purgations, trois ou quatre fois par an, & prendre enſuite les eaux de Balaruc, pendant un mois, en obſervant de ſe purger avant & après les eaux.

Il faut avoir attention auſſi, après avoir fait tous ces remedes, d'obſerver un régime exact, d'éviter le vin pur, les liqueurs ſpiritueuſes, le ſommeil trop long, les exercices violents, les paſſions vives, faire de l'exercice, prendre de la diſſipation, & ſur-tout de remuer beaucoup & de mettre en mouvement les parties ſujettes à la paralyſie. Si c'eſt le bras, il faut tirer des armes, tourner une roue, tirer quelque choſe de fort, en un mot, l'exercer de toutes les manieres : ſi ce ſont les jambes qui ſont attaquées, l'exercice de la promenade convient le mieux; car l'exercice fait ſouvent plus que les remedes les mieux indiqués.

PARAPHYMOSIS, ſ. m. maladie dans laquelle le prépuce eſt renverſé, & ſi gonflé, qu'on ne peut le rabattre, pour couvrir le gland. Cette conſtitution gêne tellement la circulation du ſang dans le gland, que non-ſeulement il en ſurvient une tumeur avec des in-

flammations violentes & les douleurs les plus aiguës, mais même un ſphacele.

Ceux qui ont naturellement le prépuce trop étroit, ou qui ont trouvé trop de difficulté dans le coït, ſont ſujets au paraphymoſis. Les jeunes maris ſont quelquefois étrangement ſurpris de ſe trouver attaqués de cette maladie, au ſortir des bras de leur nouvelle épouſe. Il leur vient alors des ſoupçons fort déſavantageux & fort injuſtes ſur la ſageſſe de leur femme, au lieu que le mal qu'ils ont eſt une preuve qui parle, pour ainſi dire, en leur faveur; car il ne provient que de l'étroiteſſe naturelle à celles qui n'ont point encore connu d'homme.

Le paraphymoſis eſt encore une maladie qui ſurvient aux jeunes libertins, qui, ayant le prépuce fort étroit, le tiennent retiré au deſſous du gland, tandis que le pénil eſt flaſque : par ce moyen, lorſque l'érection ſurvient, le gland ſe gonfle, & le prépuce ne peut plus reprendre ſa place.

Il faut ſaigner le malade, une ou deux fois, le plonger ſur le champ dans un bain d'eau très-froide, jetter ſur la partie de l'eau fraîche, & le frotter enſuite d'huile d'olive ou de beurre, & tâcher inſenſiblement de ramener le prépuce par deſſus le gland : quand ces remedes ne ſuffiſent point, il faut avoir recours au Chirurgien. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie au mot Paraphymosis.

PARAPHRÉNÉSIE, ſ. f. eſpece de phrénéſie, dont les anciens attribuoient la cauſe à l'inflammation du diaphragme. Ils l'appelloient auſſi *fauſſe-phrénéſie, phrénéſie ſympathique*, pour la diſtinguer de la véritable phrénéſie.

On diſtingue la paraphrénéſie de la phrénéſie, par la différence du lieu qui eſt affecté; dans la phrénéſie, ce ſont les membranes du cerveau, & dans la paraphrénéſie, c'eſt le diaphragme.

On reconnoît la paraphrénéſie aux gonflements autour du cœur, à une cardialgie ſi vive, que le malade ne peut ſouffrir le moindre contact. L'eſprit eſt égaré; & le malade prononce des diſcours entrecoupés, qui ne ſont point accompagnés de la même fureur que dans la phrénéſie : la reſpiration eſt interrompue & pleine de

ſoupirs. Quelquefois il y a des ſanglots, quelquefois un vomiſſement de matiere noire. Le malade eſt tourmenté d'une toux ſeche, de palpitations douloureuſes aux hypocondres : le goſier eſt ſec & la langue blanche.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt l'engorgement du ſang dans le diaphragme, qui produit une irritation qui ſe communique par ſympathie juſqu'au cerveau. Les cauſes occaſionnelles ſont, 1°. le tranſport d'une matiere fébrile au diaphragme, la ſuppreſſion des évacuations naturelles, ou des ſaignées habituelles, les liqueurs glacées, priſes, quand on avoit fort chaud, l'uſage des émétiques, des purgatifs violents, les poiſons ; une bleſſure faite avec une épée ou avec une arme tranchante.

On remédie à cette maladie par les ſaignées faites en abondance au bras, par les lavements, le petit-lait pris en grande quantité, les poudres tempérantes, faites avec un demi-gros d'yeux d'écreviſſes, vingt grains de tartre vitriolé & dix grains de cinabre, mêlés enſemble pour deux priſes, toutes les quatre heures.

Comme cette affection eſt inflammatoire, & que l'eſtomac, par communication, eſt vivement affecté, il ne faut employer les purgatifs, que quand on aura ſuffiſamment ſaigné, & fait prendre des délayants ; après quoi, on pourra donner une once & demie de tamarin dans du petit-lait, avec deux onces de manne, ſi le cas l'exige.

On appliquera ſur la partie des cataplaſmes émollients avec la pariétaire, la mauve, la guimauve, &c. ; &, trois jours après, on appliquera le ſuivant :

Prenez, *De Farine de Lin, une poignée.*

Faites-la cuire dans une chopine de lait, en conſiſtance de bouillie.

Ajoutez-y

Un gros de Camphre,

que l'on fera diſſoudre dans

Trois gros de Baume tranquille,

pour un cataplaſme, que l'on renouvellera deux fois par jour.

On fera des frictions ſur tout le corps, &, en particulier, ſur la région de l'eſtomac, avec une flanelle douce :

on continuera la tisane & les lavements comme ci-dessus ; & si on se rebute du petit-lait, on aura recours à une boisson faite avec une pincée de fleurs de guimauve, bouillies dans l'eau, à laquelle on ajoutera du syrop de violette, & si la chaleur est grande, on y versera vingt gouttes d'esprit-de-vitriol par pinte. *Voyez* PHRÉNÉSIE.

PARAPLEGIE, s. f. paralysie qui succede à l'apoplexie. Elle se dit de la paralysie particuliere d'une ou plusieurs parties qui sont privées du mouvement & du sentiment. *Voyez* PARALYSIE & HÉMIPLÉGIE.

PARASQUINANCIE, s. f. espece d'esquinancie dans les muscles externes de la gorge, qui sont enflammés. Nous avons traité de l'esquinancie en général ; celle-ci n'exige point un traitement différent, si ce n'est qu'il faut appuyer davantage sur les cataplasmes : ainsi, après une ou deux saignées faites au bras, après beaucoup de lavements & beaucoup de boissons, on appliquera le cataplasme suivant :

Prenez, *Un Nid entier d'Hirondelles.*

Faites-le frire dans du beurre frais non salé ; &, après l'avoir mis entre deux linges, appliquez-le sur la gorge, en l'assujettissant avec un bandage ; si ce cataplasme ne réussit point, on aura recours au suivant :

Prenez, *Une livre d'Eau de Scabieuse*,
mêlez-y
Une once d'Eau-de-Vie ;

& appliquez chaudement des linges imbibés autour de la gorge, les renouvellant d'heure en heure.

On se gargarise, en même temps avec la décoction suivante :

Prenez, *Une poignée de Plantain.*
Autant d'Aigremoine.
Autant de Feuilles de Ronces.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pendant demi-heure ; ajoutez à la fin
Deux gros d'Alun en poudre.
Deux onces de Sirop de Mûres,
pour se gargariser pendant toute la journée. *Voyez* ESQUINANCIE.

PARESIE, s. f. C'est la même chose que la paralysie. *Voyez* PARALYSIE.

PARESSE

PARESSE du Ventre. C'eſt une difficulté que l'on éprouve quand on eſt conſtipé.

On reconnoît que le ventre eſt pareſſeux, quand on eſt deux ou trois jours ſans aller à la ſelle, quand les excréments que l'on rend ſont extrêmement durs & ſolides, quand on éprouve des feux qui montent au viſage, des vents, des rapports, des mal-aiſes, une difficulté de reſpirer.

La cauſe prochaine de cet accident vient de la ſéchereſſe des entrailles, & de ce que les glandes, qui ſont répandues dans les boyaux, n'y verſent point une aſſez grande quantité de ſucs propres à lubréfier le canal par où paſſent les excréments : ainſi tout ce qui peut augmenter la chaleur du corps, comme les aliments échauffants, les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violents, les veilles forcées, les paſſions vives & tumultueuſes, l'uſage trop fréquent des purgatifs, le défaut d'activité de la part de la bile, qui ne peut pas irriter les glandes, & leur faire vuider leur ſuc, ſont autant de cauſes propres à entretenir la pareſſe du ventre.

Les mélancoliques, les hypocondriaques, les femmes ſujettes aux vapeurs, les perſonnes ſtudieuſes, & qui menent une vie ſédentaire ; celles qui ſont ſujettes aux chagrins & aux méditations profondes, ſont plus expoſées à cette maladie que les autres.

On y remédie, en faiſant d'abord une ſaignée au bras, en faiſant prendre des lavements, ſoir & matin, avec une décoction de graine de lin, de ſon, à laquelle on ajoute du beurre frais, ou, ſi l'on aime mieux, on fera bouillir des feuilles de pariétaire, de mauve, de bouillon-blanc, de mercuriale, de chaque une poignée, dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine.

Si ces remedes ne lâchoient point le ventre, on pourroit en donner avec une once de lénitif & un gros de cryſtal minéral.

Tous les matins, le malade fera uſage d'une chopine de petit-lait clarifié ; ce qu'il continuera pendant quinze jours, en pluſieurs verres, dans la matinée ; après quoi, il ſe purgera avec la médecine ſuivante :

Prenez, *De Tamarins, une once.*
De Follicule de Séné, un gros & demi.
De Sel de Glauber, deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-ſeptier d'eau, pendant deux minutes, laiſſez-le infuſer chaudement pendant une demi-heure.

Ajoutez-y

De Manne, deux onces.

De Sirop de Pomme compoſé, deux onces.

Paſſez le tout, pour prendre en une doſe, le matin à jeun.

Après cette médecine, on continuera l'uſage des lavements tous les jours; &, tous les trois jours, on fera uſage d'un gros de caſſe cuite, que l'on avalera en pluſieurs priſes, le ſoir en ſe couchant.

Au reſte, on doit éviter toutes les cauſes qui entretiennent la pareſſe du ventre, rêformer ſa nourriture & ſa boiſſon, faire un exercice modéré, ne pas trop dormir, prendre de la diſſipation, éviter les paſſions, le chagrin, l'étude forcée, la vie ſédentaire, quitter la ville pour aller à la campagne, & ſe promener le plus ſouvent qu'il ſera poſſible.

PARONYCHIE, ſ. f. tumeur qui vient ordinairement à l'extrêmité des doigts, qui eſt accompagnée de douleur vive, d'inflammation, & ſouvent de ſuppuration : c'eſt la même choſe que le panaris.

PAROTIDE, ſ. f. C'eſt une tumeur contre nature, qui occupe les glandes ſituées au deſſous des oreilles, entre l'angle poſtérieur de la mâchoire inférieure & l'apophyſe maſtoïde.

On diſtingue cette tumeur en bénigne & en maligne. La premiere ſurvient ſans aucune cauſe ſenſible : l'autre ſe déclare après les fievres malignes, comme on le voit arriver ſouvent, & ſur-tout dans la peſte.

On connoît cette maladie au gonflement des glandes que nous venons de décrire. On y ſent d'abord un ſentiment léger de douleur; la tumeur groſſit inſenſiblement, & acquiert plus ou moins de volume : quand elle eſt bénigne, ſon progrès eſt plus lent. La parotide maligne, au contraire, ſe déclare avec plus de violence & de précipitation.

Quelquefois cette tumeur eſt inflammatoire, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt produite par un engorgement de ſang dans cette partie; c'eſt ce que l'on voit arriver dans les

fievres malignes, & après la peste : quelquefois aussi cette glande ne contient que de la lymphe qui est embarrassée dans son mouvement.

La cause prochaine de cette maladie vient de l'engorgement du sang & de la lymphe : ainsi tout ce qui peut augmenter la quantité du sang & des humeurs, ou leur épaississement, peut occasionner les parotides, joint à la disposition naturelle de ces glandes, un air chaud & humide, chaud & sec, froid & humide, les aliments épais, gluants, visqueux, les boissons échauffantes, le grand usage des boissons aqueuses ou des boissons trop froides, le sommeil trop long, le défaut d'exercice, les évacuations sanguines ou pituiteuses supprimées; les passions de l'ame, comme le chagrin, la tristesse, la mélancolie; les levains acides, comme ceux de la vérole, du scorbut, des écrouelles, du cancer, sont les causes les plus communes de ces sortes de maladies.

Quand la parotide est bénigne, elle n'est ordinairement précédée d'aucune maladie; le progrès en est plus lent; les douleurs sont moins vives : c'est ce que l'on voit arriver souvent dans l'enfance, quand la lymphe nourriciere est trop abondante, & qu'elle s'arrête dans les glandes du cou; c'est ce que l'on observe aussi communément, quand les premiers froids de l'hiver surviennent : la transpiration se supprime, & la lymphe s'arrête dans cette partie.

Il faut commencer par faire une saignée au bras; après quoi, on fait boire au malade beaucoup de petit-lait, ou une décoction légere de fleurs de bouillon-blanc & de guimauve : on fait prendre, en même temps, des lavements, tous les jours soir & matin, avec une décoction de graine de lin, de son & du beurre frais; on appliquera sur la tumeur un cataplasme fait avec de la mie de pain, bouillie dans du lait, à laquelle on ajoutera une pincée de safran.

Quelques jours après, quand la chaleur sera tombée, & que le mal sera moins considérable, on fera usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Racine de Chardon-Roland, une once.*
De Feuilles de Bourrache & de Buglose, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines : le malade en boira un coup, toutes les deux heures, & il appliquera ſur la tumeur un cataplaſme fait avec les fleurs de ſureau, bouillies dans le vinaigre ; après quoi, on le purgera avec la médecine ſuivante :

Prenez, *De Feuilles de Chicorée ſauvage,*
De Cerſeuil, de chaque une poignée.
De Follicules de Séné, demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers.

Ajoutez-y
Trois onces de Manne.
Un citron coupé en quatre.

Paſſez le tout, pour en prendre deux petits verres, le matin à jeun, pendant trois jours, à une heure de diſtance l'un de l'autre ; on paſſera enſuite aux pilules ſuivantes :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campane, deux gros.*
De Gomme Ammoniac, un gros.
D'Æthiops martial, demi-gros.
D'Antimoine crud pulvériſé, vingt grains.
De Mercure doux, dix grains.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de Sirop des cinq racines, pour en faire des pilules du poids de dix grains, dont on prendra trois par jour, à quatre heures de diſtance l'une de l'autre.

Les parotides qui ſurviennent aux enfants, & qui prouvent leur croiſſance, ſe diſſipent d'elles-mêmes : il ſuffit de les tenir chaudement, avec une flanelle, de leur faire prendre des lavements ; d'éviter les aliments viſqueux & gluants, comme la bouillie, & de leur faire faire beaucoup d'exercice.

Quand les parotides ſont malignes, elles ſont inflammatoires ou froides.

Quand les parotides ſont froides, ce que l'on reconnoît par la lenteur de leur croiſſance, par le peu de douleur qu'elles occaſionnent, par l'inſpection du tempérament qui eſt mou, lâche, par un viſage pâle &

par l'habitude dans laquelle eſt le malade d'avoir de ces ſortes de tumeurs, on les traite pour lors comme les tumeurs froides. *Voyez* ECROUELLES.

Quand les parotides ſont inflammatoires, qu'elles ſont accompagnées d'une fievre vive, de douleur violente, qu'il y a rougeur, chaleur, ardeur à la partie, que le malade même y ſent des élancements qui s'étendent par toute la tête, on y remédie par les ſaignées multipliées, les boiſſons abondantes, les lavements émollients, les cataplaſmes adouciſſants, tels que ceux que nous avons décrits ci-deſſus.

Il faut remarquer que, quand les parotides inflammatoires ſuccedent à la fievre maligne, ou ſurviennent à la peſte, il faut ſe donner de garde de vouloir faire réſoudre ces tumeurs par les ſaignées abondantes & les relâchantes : il faut, au contraire, tâcher de les faire ſuppurer; car la matiere qui eſt renfermée dans ces tumeurs eſt un tranſport de l'humeur qui a formé la fievre maligne, & qui cauſeroit encore de grands dommages, ſi elle étoit retenue dans le corps : c'eſt pourquoi, après les premieres ſaignées, les lavements & les boiſſons, on appliquera ſur ces tumeurs un cataplaſme, fait avec la farine de lin & de feve, de chaque trois onces, que l'on fera bouillir dans l'eau de guimauve; on ajoutera enſuite le ſuc de trois oignons cuits ſous la cendre, & l'on fera du tout un cataplaſme, que l'on appliquera ſur la partie deux fois par jour. Après qu'on aura préparé la tumeur de cette maniere, on aura recours à l'emplâtre ſuppuratif que nous avons décrit à l'article *Emplâtre*, ou on ſe ſervira ſimplement de l'onguent de la Mere, ou du diachilon gommé. Si la tumeur tourne en abcès, on l'ouvrira au plutôt, pour éviter que l'humeur ſe jette ſur quelques parties ; & on traitera cette plaie, comme un abcès ou un ulcere. Il y a deux manieres d'ouvrir une parotide ; la premiere, c'eſt de le faire avec l'inſtrument tranchant ou le biſtouri ; la deuxieme, avec les cauſtiques. Cette derniere méthode eſt la meilleure, en ce qu'elle a l'avantage de mûrir la tumeur ; & d'attirer à l'extérieur les humeurs : auſſi c'eſt celle à laquelle les bons médecins donnent la préférence.

Nous obſerverons encore que la fluctuation ſe fait difficilement ſentir dans ces ſortes de tumeurs, & qu'on auroit tort de ne ſe déterminer à l'opération que quand on la ſent : l'opération ſeroit le plus ſouvent inutile, & nous découvriroit la carie dans les parties voiſines. *Voyez* ABCÈS, ULCERE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

PAROXYSME, ſ. m. accès, redoublement, temps le plus violent de la maladie, auquel la cauſe morbifique exerce le plus ſes forces par des ſymptomes plus forts ou plus nombreux.

Les paroxyſmes ſont périodiques ou irréguliers. Les premiers ſe rencontrent dans les accès de fievre intermittente, les redoublements des fievres continues : les ſeconds s'obſervent dans l'aſthme, la paſſion hyſtérique, les accès de la rage, de la folie, & autres ſemblables attaques, qui prennent ſubitement, & qui ceſſent & reviennent ſans période.

Ainſi toutes les maladies, qui viennent naturellement, forment un accès, & celles qui reviennent par des intervalles réglés, ſe nomment *périodiques*.

Comme les accès ou les paroxyſmes ſont les temps les plus fâcheux des maladies, c'eſt auſſi dans ces inſtants qu'on doit le plus appuyer ſur les remedes, comme les ſaignées, les lavements : c'eſt toujours dans le redoublement que l'on place ces ſortes de remedes pour diminuer la force & l'activité du pouls, pour mettre les arteres plus à l'aiſe, & pour donner plus de facilité à la nature de travailler la matiere de la fievre : il eſt cependant quelquefois dangereux de ſaigner dans les accès & les redoublements, comme on le voit dans les fievres intermittentes, où une ſaignée faite dans l'accès fait quelquefois dégénérer le mal en fievre continue. Quelquefois auſſi, dans les redoublements des fievres continues, une ſaignée faite mal-à-propos eſt capable d'arrêter l'effort de la fievre, & d'empêcher, par conſéquent, l'altération de la matiere morbifique : c'eſt la force du tempérament, l'âge du malade & la nature de la maladie qui doivent décider de la maniere dont on doit placer la ſaignée.

Au reſte, c'eſt dans l'accès que l'on doit donner beaucoup de boiſſons aqueuſes au malade, des lave-

ments, presque point de bouillon, à moins qu'il ne soit coupé, ou que le malade soit très-foible, parce que c'est l'instant où la nature est occupée à travailler la matiere de la fievre : la nourriture qu'on pourroit lui donner partageroit ses forces, & nuiroit à l'accomplissement de son projet.

PASSION CŒLIAQUE. *Voyez* CŒLIAQUE.

PASSION HYPOCONDRIAQUE. *Voyez* VAPEURS HYPOCONDRIAQUES.

PASSION HYSTÉRIQUE. *Voyez* VAPEURS HYSTÉRIQUES.

PASSION ILIAQUE. *Voyez* ILIAQUE *ou* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

PÉDICULAIRE. (*maladie*) C'est une mauvaise disposition du corps, dans laquelle il s'engendre une grande quantité de poux.

Les enfants & les vieillards sont fort sujets à cette maladie. Les personnes mal-propres, qui n'ont pas soin de leur tête, ni de leur corps, & qui laissent amasser sur leur peau une crasse épaisse, qui ne changent point de linge souvent, & qui n'ont aucun soin de leur personne, sont exposées à cette maladie.

On compte quatre especes de poux qui inquietent le corps humain; 1°. ceux qui naissent ordinairement sur la tête; 2°. les morpions qui s'attachent sous les aisselles, aux sourcils, aux paupieres & aux parties de la génération des adultes; 3°. les gros poux qui s'engendrent dans les habits des personnes mal-propres : ils sont gros, oblongs, épais, & leur tête se termine en pointe; 4°. les citrons ou ceux qui s'engendrent, selon quelques-uns, sous l'épiderme des mains & des pieds : ils sont de figure ronde, comme les œufs de papillon, & quelquefois si petits, qu'ils échappent à la vue; ils excitent, en rampant sous l'épiderme, des demangeaisons insupportables : quelquefois même ils percent la peau, excitent des pustules, & le plus souvent ils s'y tiennent cachés.

Ces sortes d'insectes viennent ordinairement par malpropreté, ou par un sang chaud & humide, qui favorise leur développement : ainsi toutes les personnes malpropres, les crapuleux qui vivent dans le libertinage &

l'ivrognerie ; ceux qui ont des ſueurs fétides & gluantes, un ſang corrompu & viſqueux, ſont très-ſujets à cette eſpece d'inſecte.

Quand les poux viennent à la tête, on commence par la peigner avec ſoin, & on la lave enſuite avec la décoction ſuivante :

Prenez, *D'Abſinthe,*
De Staphiſaigre,
De Marrhube, de chaque une poignée.
De petite Centaurée, une demi-poignée.
De Cendre de chêne, cinq onces.

Faites-en une leſſive avec trois chopines d'eau de fontaine, dans laquelle vous ferez diſſoudre
Deux onces de Sel commun.

On frottera enſuite la tête, avec l'onguent ſuivant :

Prenez, *D'Huiles d'Amandes ameres,*
De Rhue,
De Baies de Laurier, de chaque demi-once.
De Staphiſaigre,
De Myrrhe en poudre, de chaque deux gros.
D'Aloès en poudre, un gros.
De Lard ſalé, deux onces.

Mêlez le tout enſemble, en le faiſant cuire ſur un feu doux, & en remuant le tout avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un onguent : on en frottera la tête pluſieurs fois par jour.

On peut auſſi faire uſage de la poudre de cévadille, ou de l'onguent napolitain, au lieu des deux compoſitions précédentes, qu'il n'eſt pas toujours aiſé de ſe procurer.

Quand on eſt attaqué des morpions, il ſuffit de ſe frotter les aiſſelles, les parties génitales & tous les endroits chevelus, avec l'onguent mercuriel, décrit à l'article ONGUENT. On peut auſſi ſe ſervir du ſavon noir, dont on ſe frotte également par-tout. Ce remede eſt excellent pour détruire ces ſortes d'inſectes.

Les autres eſpeces de poux ſe détruiſent de la maniere ſuivante. Il faut ſe frotter la peau, & les parties qui en ſont attaquées, avec le liniment ſuivant :

Prenez, *D'Huile d'Aſpic, deux gros.*

D'Amandes ameres, demi-once.

D'Onguent de Nicotiane, ſix gros.

Mêlez le tout enſemble, & faites-en un liniment, dont on ſe frottera deux fois par jour.

La derniere eſpece de poux eſt celle qui ſe cache ſous l'épiderme ; elle eſt difficile à reconnoître, ſi ce n'eſt aux demangeaiſons qu'elle cauſe, & à la figure qu'ont ceux qui ſortent de deſſous la peau : nous en avons donné la deſcription ci-deſſus. Ils ſe guériſſent avec les mêmes remedes que ci-deſſus, en frottant d'abord la partie avec du vinaigre, & en y mettant enſuite une couche d'onguent mercuriel.

Il faut obſerver d'uſer, le moins qu'on peut, de remedes mercuriaux dans les enfants & dans les tempéraments foibles & délicats, parce qu'il en paſſe toujours dans le ſang une certaine quantité, qui peut y cauſer des ravages : il vaut mieux avoir recours aux remedes ci-deſſus indiqués, & ne ſe ſervir de l'onguent mercuriel, que dans le cas où les autres remedes ne produiroient aucun bon effet.

PELADE, ſ. f. maladie qui fait tomber les cheveux & les poils ; c'eſt ce qui fait qu'on appelle la *pelade*.

Il y a deux ſortes de pelade : celle qu'on appelle proprement *alopécie*, prend toute ſorte de formes, & attaque la barbe auſſi-bien que les cheveux ; l'autre, que nous appellons *ophiaſis*, commence par le derriere de la tête, & s'étend de la largeur de deux doigts, gagne quelquefois le devant de la tête juſqu'aux oreilles.

On diſtingue la pelade en ſimple, qui vient naturellement, ou en ſymptomatique, qui dépend de quelqu'autre maladie, comme on le voit dans la *Vérole*, le *Scorbut* & les *Fievres malignes*.

La cauſe prochaine de la pelade vient de la ſéchereſſe des cheveux ou de l'altération de la peau dans laquelle ils ſont implantés. Les vieillards ſont ſujets à la premiere eſpece, les enfants & les adultes à la ſeconde. C'eſt ordinairement une humeur âcre & dépravée, de quelque eſpece que ce ſoit, qui attaque & ronge la racine des cheveux. Cette maladie ſuccede communément à la teigne, aux achores, à la gale de la tête.

Quand la pelade eſt occaſionnée par un deſſéchement

de la racine des cheveux, comme on le voit dans les vieillards, ou dans ceux qui habitent les pays chauds, qui ont passé sous la zone torride, ou qui ont souffert des exercices violents, ou des chaleurs excessives, comme les moissonneurs, les paveurs, &c. il est très-difficile d'y porter remede; tout ce que l'on peut faire, c'est de raser tous les jours la partie, & de la frotter avec la composition suivante :

Prenez, *De l'Aurone*,
De Cendres de Racine ou *d'Ecorce de Roseau, de chaque deux onces.*
De l'Encens, une once.
De la Graisse de Sanglier,
De l'Huile d'amandes douces, une suffisante quantité.

Faites cuire le tout légérement sur le feu, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance de liniment : on en frottera la partie chauve plusieurs fois par jour.

Quand la pelade est occasionnée par une humeur âcre, ou par un vice dans le sang, il faut commencer par corriger la masse du sang par la saignée, le petit-lait, les doux purgatifs, les lavements, la diete; & on mettra ensuite le malade à l'usage des bouillons suivants :

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*
Faites-en du bouillon dans deux pintes d'eau.
Ajoutez-y
De Bourrache,
De Buglose,
De Scolopendre, de chaque une poignée.
De Nitre purifié, quinze grains.

Passez le tout, pour prendre deux de ces bouillons le matin, à une heure de distance l'un de l'autre, & un sur les six heures du soir; ce que l'on continuera pendant huit jours.

On purgera ensuite le malade avec deux gros de follicules, un gros de sel de Glauber, deux onces de manne dans un demi-septier d'eau; après quoi, on lui fera prendre les pilules suivantes :

Prenez, *D'Extrait de Genievre, deux gros.*
De Gomme Ammoniac, un gros.
De Mercure doux, quinze grains.

D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire des pilules du poids de dix grains; le malade en prendra trois par jour, de quatre en quatre heures, en buvant par dessus un verre de la tisane qui suit :

Prenez, *De la meilleure Avoine nettoyée & lavée, deux onces.*

De la Racine de Chicorée sauvage récente & ratissée, une once & demie.

Faites bouillir le tout, pendant une demi-heure, dans trois chopines d'eau de riviere.

Ajoutez-y sur la fin

De Crystal minéral, deux gros.

Du Miel blanc, deux onces.

Laissez encore bouillir le miel, pour l'écumer une ou deux fois : passez ensuite le tout par un linge, & laissez-le refroidir.

Après l'usage de ces pilules, on purgera le malade, comme ci-dessus.

Ensuite on aura soin de lui faire raser la tête tous les jours, & on la lavera avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir une poignée de capillaire, autant de polytric & autant d'aurone. Quand on aura lavé la tête, on frottera les endroits chauves avec un linge ni trop doux ni trop dur, jusqu'à ce que la peau commence à devenir un peu rouge. Quelques jours après, on fait les frictions avec de l'eau dans laquelle on aura fait infuser de la moutarde & du cresson, & à laquelle on aura ajouté le suc de quelques oignons de lis blancs.

On recommande aussi la semence de roquette, l'huile de laurier, le goudron, le soufre, la fiente de pigeon, dont on frotte la tête tous les jours, après l'avoir rasée & lavée, comme ci-dessus. Si ces remedes ne réussissoient pas, on pourroit faire usage du suivant :

Prenez, *De l'Euphorbe,*

De la Tapsie,

De l'Huile de Laurier, de chaque deux gros.

De Soufre vif,

D'Ellébore, de chacun un gros.

De la Cire, six gros.

Fondez les ingrédients qui sont solubles, & mêlez-les avec de l'huile de laurier ou de la vieille huile : ajoutez ensuite le reste, & vous aurez la composition la plus forte de ce genre & la plus convenable à cette maladie, lorsqu'elle est invétérée.

Le régime, au reste, est fort utile dans cette maladie: entre les aliments, on choisira ceux qui font du bon sang, & qui temperent les humeurs peccantes, comme les crêmes de riz, d'orge, de gruau; les aliments farineux, comme le riz, les feves; la chair des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton : on peut aussi avoir recours à la volaille. Il faut éviter le sel, les épiceries, le vin, les ratafias; &, quand le sang aura été bien dépuré, le malade pourra faire usage modérément du vin vieux. Quant à l'air, le chaud est celui qui convient le mieux à cette maladie.

PÉRIPNEUMONIE, s. f. inflammation du poumon, avec fievre aiguë, oppression & difficulté de respirer, accompagnée souvent d'un crachement de sang.

On distingue trois sortes de péripneumonie; l'une que l'on appelle *vraie*, qui vient de l'engorgement du sang: c'est la plus commune parmi les jeunes gens & les hommes robustes; l'autre est la *péripneumonie fausse*, & est formée par un amas de pituite, qui farcit le poumon: la troisieme se nomme *péripneumonie bilieuse*, qui vient ordinairement d'une bile abondante & très-âcre.

Nous ne devons pas confondre la péripneumonie avec la pleurésie fausse : celle-ci differe par une respiration difficile, une oppression considérable de poitrine, par un pouls, tantôt dur, tantôt plein, quelquefois grand. Dans la péripneumonie, on crache le sang, sur la fin du second jour, & dans les suivants : dans la pleurésie, les crachats sont un peu moins sanguins. On sent dans la pleurésie un point de côté au dessous de la mamelle : dans la péripneumonie, on éprouve rarement cet accident.

Au reste, il ne peut pas résulter de grands inconvénients de la méprise qu'on pourroit faire dans ces deux maladies, en les prenant l'une pour l'autre, puisqu'elles sont toutes deux inflammatoires, & qu'elles exigent toutes deux le même traitement.

On reconnoît la péripneumonie à une difficulté de respirer, un resserrement autour du cœur, accompagné de frisson, de fievre, quelquefois de crachement de sang, de toux, & de douleurs vives à la poitrine: l'urine, les premiers jours, est rouge; quelque temps après, elle se trouble & dépose beaucoup de sédiment. A ces signes se joignent de l'anxiété, des inquiétudes, une chaleur universelle; la langue devient jaune, &, par la suite du temps, rouge: le malade est altéré; il a les yeux & les veines gonflés: enfin, à la douleur de côté près, ce sont les mêmes signes dans la péripneumonie que dans la pleurésie, si ce n'est que, dans celle-là, ils sont plus modérés & plus pernicieux en même temps. En effet, dans la péripneumonie, le danger est plus grand que la douleur n'est sensible; & la maladie prend souvent une tournure funeste, sans être annoncée par des symptomes effrayants.

La péripneumonie n'attaque point indifféremment tous les âges: elle se déclare ordinairement dans la jeunesse & dans l'âge viril, quand le sang est dans toute sa fougue, & que la circulation est vive & les passions bouillantes & impétueuses.

A l'égard de la péripneumonie fausse, elle attaque principalement les vieillards, les tempéraments pituiteux, & ceux qui ont le sang collant & visqueux.

La péripneumonie bilieuse se déclare ordinairement dans les tempéraments bilieux, colériques, qui sont sujets aux douleurs d'estomac, & qui ont le teint jaune.

La cause immédiate de la péripneumonie est l'engorgement du sang & des humeurs dans le poumon: les causes éloignées sont un air humide & chaud, froid & sec, trop lourd, trop pesant, des vapeurs caustiques, coagulantes, vitrioliques, un chyle épais, visqueux & âcre; tel est celui qui se forme de l'usage des aliments lourds & pesants, des acides, des liqueurs spiritueuses; les exercices violents, comme la course, la lutte, les chants, les cris forcés, les poisons avalés intérieurement, les violentes passions de l'ame, les évacuations supprimées, sur-tout celles qui sont habituelles, comme la saignée, les hémorrhoïdes, les regles, une esquinancie accompagnée d'oppression de poitrine, une pleu-

réfie violente, une parafrénéfie, &, en général, toutes les caufes qui peuvent produire l'engorgement du fang & des humeurs.

Le traitement de la péripneumonie differe, felon les caufes. En général, comme cette maladie eft produite par un engorgement du fang ou des humeurs, les faignées y font indiquées, les lavements, les boiffons abondantes, & généralement tout ce qui peut donner au poumon de la liberté, & au fang de l'aifance pour circuler.

La péripneumonie vraie fe connoît aux fignes fuivants, à l'infpection du malade qui eft jeune & vigoureux, aux exercices violents qu'il eft accoutumé de faire, aux faignements de nez qu'il éprouve habituellement, à la fuppreffion des regles ou des hémorrhoïdes, qui a précédé, aux douleurs qui font plus vives, & à la qualité du fang qui eft rouge & couenneux.

Quand un malade aura tous ces fignes, on commencera par le faire faigner au bras, felon que la douleur fera plus ou moins vive, l'engorgement plus ou moins grand : on réitérera la faignée plus ou moins promptement. Il eft extrêmement effentiel de faire les faignées brufques & promptes, pendant les premiers jours ; car elles font beaucoup moins utiles, quand l'engorgement eft formé : au refte, on les réitérera autant que l'état du malade paroîtra l'exiger, c'eft-à-dire, tant qu'il y aura de la douleur, de la difficulté de refpirer, que le pouls fera dur, vif, & que les crachats feront teints de fang, qu'il y aura, par conféquent, quelques preuves d'inflammation.

La tifane fera faite avec une pomme de reinette, bouillie dans de l'eau, & une pincée de fleur de guimauve : on pourra y fubftituer le petit-lait en abondance.

Les bouillons feront légers les premiers jours, & il fuffira d'en donner quatre ou cinq dans la journée. Quand l'inflammation fera très-vive, & que le fujet fera vigoureux, on pourra fuppléer au bouillon par le moyen d'une décoction d'orge mondé, dont on fera boire au malade un verre de quatre en quatre heures.

On ne négligera point les lavements, fur-tout les premiers jours : on les donnera, de trois en trois heures les deux premiers jours, & enfuite toutes les fix heures les autres jours.

Pour adoucir & humecter la poitrine qui eſt ordinairement dans la ſéchereſſe, on fera prendre par cuillerées au malade, toutes les heures, la potion ſuivante :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces tirée ſans feu, trois onces.*

Du Blanc de Baleine diſſous dans l'huile, deux gros.

De Sirop de Guimauve, une once.

Mêlez le tout enſemble : ayez grand ſoin de remuer la bouteille, chaque fois qu'on en donnera au malade.

Malgré cette potion, on fera prendre au malade l'apozeme qui ſuit :

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache,*

De Bugloſe,

De Chicorée ſauvage, de chaque une poignée.

Lavez ces herbes, & coupez-les un peu ; faites-les bouillir enſuite dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte : paſſez la liqueur par un linge, & ajoutez-y

Du Sirop de Violette, une once.

La doſe eſt d'un grand verre tiede, de quatre en quatre heures.

On continuera les ſaignées, les lavements, la tiſane, la potion & l'apozeme, juſqu'à ce que les douleurs ſoient calmées, que la poitrine ſoit plus libre, qu'il n'y ait plus ni toux, ni crachement de ſang, ni menace d'inflammation ; après quoi, on fera prendre au malade la potion ſuivante :

Prenez, *De Manne en larmes, deux onces.*

Faites-la diſſoudre dans un petit verre d'eau.

Ajoutez-y

De Sel de Glauber, un gros.

De Sirop de Pomme compoſé, une once,

pour une priſe.

On pourra pour lors prendre les bouillons plus forts, & en donner plus ſouvent ; l'on ne paſſera cependant pas à la nourriture ſolide, que la fievre ne ſoit totalement tombée, & que l'on n'ait fait précéder la purgation ſuivante :

Prenez, *De Caſſe en bâton, quatre onces.*

De Sel de Glauber, deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-ſeptier d'eau. Ajoutez-y

Deux onces de Manne.

Une once de Sirop de Chicorée composé, pour un verre à prendre le matin à jeun.

Quand cette maladie eſt totalement terminée, le malade doit vivre, pendant quelque temps, de crême de riz, boire beaucoup de petit-lait, ſe tenir chaudement, & éviter ſur-tout les exercices violents, qui pourroient lui donner quelques rechûtes.

On reconnoît la péripneumonie fauſſe à l'inſpection du tempérament qui eſt pituiteux, lâche, mou, à l'âge du ſujet, qui eſt ordinairement vieux, ou qui n'eſt pas dans la grande jeuneſſe; à l'habitude dans laquelle il eſt d'avoir beaucoup de pituite, aux douleurs qui ſont moins vives, à la difficulté de reſpirer qui eſt plus forte, & à la nature du ſang qui eſt ordinairement collant & blanchâtre.

On commencera d'abord par faire une ſaignée ou deux, ſi les forces & le pouls le permettent; mais on ne paſſera pas outre, parce que ce remede n'eſt point d'une grande efficacité dans cette eſpece de fluxion de poitrine: il vaut mieux avoir recours aux boiſſons délayantes, comme le petit-lait, les infuſions des fleurs de guimauve & de bouillon-blanc, auxquelles on pourra ajouter une pincée de feuilles de lierre terreſtre, pour donner au ſang un peu plus d'activité, & pour le faire circuler un peu plus librement; on ne négligera pas les lavements, de quatre en quatre heures, les premiers jours; & on mettra le malade à l'uſage de l'apozeme ſuivant:

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache,*

De Cerſeuil, de chaque une poignée.

Faites cuire le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte: paſſez la liqueur, & ajoutez-y

Une once de Sirop de Lierre terreſtre, pour en prendre un verre tiede, de quatre en quatre heures.

Quand la douleur ſera moins vive, que l'on aura fait précéder les ſaignées, les boiſſons & l'apozeme que

que nous venons de décrire, on pourra paſſer à l'uſage de la potion qui ſuit :

Prenez, *D'Eau de Bourrache*, *quatre onces.*
D'Huile d'Amandes douces, *deux onces.*
De Kermès minéral, *deux grains.*
De Sirop d'Eryſimum, *une once.*

Mêlez le tout pour une potion, à prendre par cuillerées, d'heure en heure.

Si la langue du malade eſt chargée, s'il a des rapports, des dégoûts, des coliques, on pourra le purger avec la médecine qui ſuit :

Prenez, *De Follicules de Séné*, *deux gros.*
De Sel végétal, *un gros.*

Faites bouillir le tout légérement dans un demi-ſeptier d'eau.

Ajoutez-y après l'avoir paſſé,
Deux onces de Manne.
Une once de Sirop de Pomme,
pour une doſe.

Quelquefois, ſur le déclin de cette eſpece de fluxion de poitrine, le malade ſe trouve en moiteur ; il faut pour lors favoriſer les ſueurs, en lui faiſant prendre le bol ſuivant :

Prenez, *De Confection Alkermès*, *deux gros.*
De Kermès minéral, *quatre grains.*
De Fleurs de Benjoin, *demi-gros.*

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'œillet, pour faire des bols, du poids de vingt grains, dont le malade prendra une doſe, le matin en s'éveillant, & le ſoir en ſe couchant, en obſervant de ſe tenir dans ſon lit chaudement, de boire par deſſus chaque priſe un verre d'infuſion de coquelicot, & en changeant de linge, ſi le cas le requiert.

On reconnoît la péripneumonie bilieuſe aux douleurs qui ſont plus vives, au tempérament ſec & bilieux du malade, à l'amertume & aux envies de vomir qu'il éprouve, au viſage qui eſt ſouvent jaune, aux crachats qui ſont teints d'une couleur jaune, mêlés de ſang, aux déjections qui ſont bilieuſes, aux urines qui ſont très-jaunes, & au rapport du malade qui eſt ſujet aux maladies bilieuſes.

Dans ces ſortes de cas, il faut d'abord ſaigner le malade au bras, pluſieurs fois, ſelon la néceſſité ; lui faire prendre pour tiſane du petit-lait en abondance, s'il peut le ſupporter, ſinon le mettre à l'uſage d'une tiſane faite avec une décoction légere de feuilles de bourrache & de bugloſe : on ne négligera point les lavements, toutes les quatre ou cinq heures.

Si le malade ſe plaint toujours d'amertume, de nauſées & d'envies de vomir, il faut lui donner deux grains d'émétique en lavage, quand même il y auroit un crachement de ſang, de la douleur, de la difficulté de reſpirer & de la toux. Les ſaignées qu'on feroit, dans ces ſortes de cas, deviendroient mortelles, parce qu'elles attireroient perpétuellement la matiere bilieuſe vers la poitrine, & qu'elles augmenteroient par-là l'engorgement. Il y a de mauvais Praticiens qui ne font aucune attention à la nature de cette fluxion de poitrine, & qui ſaignent, dans celle-ci, autant que dans la péripneumonie inflammatoire : auſſi voit-on, par cette méthode, tous les ſymptomes augmenter & l'engorgement devenir preſqu'incurable.

Quand on ne pourra plus placer l'émétique, par rapport à la foibleſſe du malade, à la violence des douleurs, on aura recours, après deux ou trois ſaignées, à l'apozeme ſuivant :

Prenez, *De Chiendent, une demi-poignée.*
De Racine de Patience ſauvage, demi-once.
De Feuilles de Bourrache,
De Chicorée ſauvage, de chaque une poignée.
De Follicules de Séné, deux gros.
De Sel d'Epſom, trois gros.

Faites bouillir le tout légérement dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers : paſſez la liqueur ; ajoutez-y
De la Manne, deux onces.
De Sirop de Chicorée compoſé, une once & demie,
pour quatre verres, à prendre, à trois heures de diſtance l'un de l'autre, en faiſant donner, dans les intervalles, un lavement & de la boiſſon, pour tâcher

d'entraîner les matieres par le bas. Si les deux premiers verres de cet apozeme opéroient suffisamment, c'est-à-dire, qu'ils produisissent des évacuations abondantes, on se dispenseroit de donner le troisieme. Le lendemain de l'usage de cet apozeme, le malade se mettra à l'usage du petit-lait avec le sirop de violette; après quoi, il recommencera le surlendemain l'apozeme purgatif ci-dessus; & l'on aura grand soin d'entretenir l'évacuation du ventre, de deux jours l'un, soit par cet apozeme ou par quelqu'autre potion purgative.

Si l'on s'appercevoit que l'émétique ou la purgation eussent augmenté la toux, le crachement de sang, la difficulté de respirer; que néanmoins l'amertume fût moins considérable à la bouche, & que les évacuations fussent bilieuses & fétides, on ne s'effraiera point de ces accidents; on se contentera seulement, le soir qu'on aura pris médecine, de faire usage de la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux de Cerises noires.*
De Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.
De la Liqueur minérale anodine, vingt gouttes.
De Sirop de Karabé, une once,
pour une dose, à prendre le soir sur les dix heures.

Quand on aura continué l'apozeme purgatif ci-dessus, pendant quelques jours, on purgera le malade avec la médecine qui suit:

Prenez, *De Tamarins, une once.*
De Follicules de Séné, deux gros.
De Sel de Glauber, un gros.

Faites bouillir le tout légérement dans un demi-septier d'eau, pendant un demi-quart d'heure: passez la liqueur; ajoutez-y
Deux onces de Manne.
Une once de Sirop de Pomme composé,
pour une dose.

Après cette médecine, le malade se mettra à l'usage de l'apozeme qui suit:

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*
De Feuilles de Scolopendre,
De Pimprenelle, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y

Une once de Sirop de Violette,

pour un apozeme, dont le malade prendra un verre toutes les quatre heures.

Il est bon d'observer que, dans cette maladie, il y a des amas de bile si considérables, qu'il ne faut point se lasser de purger, jusqu'à ce que la fievre soit totalement tombée, & la poitrine bien dégagée.

On finira le traitement de cette maladie par les pilules qui suivent, pour faire couler la bile, & fortifier l'estomac :

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*
De Gomme Ammoniac, un gros.
De Rhubarbe, un demi-gros.
De Safran de Mars apéritif, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de mucilage de gomme adragant, pour faire des pilules du poids de huit grains : le malade en prendra une toutes les quatre heures, en buvant par dessus un verre d'infusion de chamædrys ou petit-chêne. *V. l'art.* MALAD. AIGUES.

PERTE DE SANG. Toutes les fois que le sang vient en trop grande abondance par les différentes parties du corps, soit par les parties naturelles, l'anus ou le nez, on appelle cet écoulement *perte de sang*. Cette dénomination, comme l'on voit, dépend de plusieurs circonstances; & on en juge proportionnément aux forces habituelles, & à la nature du tempérament du sujet qui y est exposé.

Toutes les hémorrhagies s'appellent *pertes de sang* : cependant ce mot est particuliérement affecté pour exprimer l'évacuation immodérée des regles dans les femmes; aussi nous ne traiterons dans cet article que de cette espece de perte : on trouvera de quoi se satisfaire sur le reste à l'article HÉMORRHAGIE.

Les femmes sont sujettes, comme on sait, pendant une grande partie de leur vie, à un écoulement de sang par les parties naturelles. Quand cette évacuation se fait naturellement, elle est la source de la santé : quand elle vient en trop petite quantité, elle forme une sup-

preſſion, & occaſionne de très-grands maux dans le corps; quand elle eſt pouſſée trop loin, elle n'eſt pas moins dangereuſe.

Quand le ſang coule en perte, on s'en apperçoit par la vivacité avec laquelle il coule, par l'abondance avec laquelle il vient, & par le temps que cet écoulement dure. Il y a des femmes, par exemple, dont les regles viennent & ſe paſſent en un jour: l'effort du ſang ſe fait avec vivacité; mais cela ne dure guere: d'autres en ont une quantité conſidérable en peu de temps; & quelques-unes gardent leurs regles pendant huit ou dix jours. Quand tous ces états ne ſont point contre nature, & qu'ils ſont habituels dans le même ſujet, on ne caractériſe point ces écoulements de *pertes*; mais, quand une femme, habituée à avoir peu de ſang dans le cours de ſes regles, s'en trouve noyée; qu'au lieu de deux jours, elles en durent huit; qu'elle ſe trouve affoiblie, épuiſée; qu'elle reſſent des foibleſſes d'eſtomac, des maux de cœur, des palpitations, elle peut dire alors qu'elle a une perte.

Pluſieurs cauſes peuvent occaſionner la perte dans les femmes; d'un côté, l'abondance & la chaleur du ſang; d'un autre, ſon âcreté & la vivacité des ſolides: ainſi tout ce qui peut augmenter le ſang, l'enflammer, augmenter ſa chaleur & la force des fibres, peut occaſionner une perte; tels ſont un air vif, chaud & humide, froid & ſec; les odeurs fortes, comme le muſc, l'ambre, les eaux ſpiritueuſes aromatiques, l'uſage du vin pur & des ratafias; les liqueurs échauffantes, comme le café, les aliments épais, gluants, viſqueux & âcres; les exercices violents, comme la danſe forcée & la débauche avec les hommes, les veilles immodérées, paſſées au jeu & à la bonne chere; les évacuations ſupprimées, comme les ſaignées habituelles & les ſaignements de nez & des hémorrhoïdes; les paſſions vives de l'ame, comme le chagrin, l'amour & la colere.

La perte de ſang peut être occaſionnée par la plénitude; ce que l'on reconnoît à un pouls plein & fort, aux peſanteurs de tête, aux ſaignements de nez & crachements de ſang, à la jeuneſſe du tempérament, à la nourriture abondante de la malade, & à la force qui

ſubſiſte, malgré la perte : pour lors on fera une ou deux ſaignées au bras : on donnera des lavements d'eau de riviere deux fois par jour. On fera diete, en ne prenant que de la ſoupe & du bouillon ; & on boira beaucoup de petit-lait : avec cette méthode ſimple, on verra l'écoulement s'arrêter ; il faut ſeulement avoir attention de ſe donner du repos, & de ne faire aucun exercice pénible, ni violent.

Quand la perte de ſang eſt occaſionnée par ſa chaleur & ſa fougue, on s'en apperçoit à la nature de l'air qui eſt extrêmement chaud, à la ſaiſon & au climat ; à l'âge de la malade & à ſon tempérament qui eſt toujours échauffé ; à l'habitude qu'elle a de vivre d'aliments échauffants, comme de gibiers, & d'aliments aſſaiſonnés de poivre & d'aromates ; de liqueurs échauffantes, comme le café, le chocolat à la vanille, l'habitude qu'elle a de paſſer les nuits, de danſer, d'être toujours en mouvement, d'avoir des paſſions vives, la peau brûlante & ſeche, des ſoifs continuelles ; pour lors on preſcrit une ſaignée, beaucoup de limonnade en boiſſon, des lavements, de l'eau froide & de l'eau à la glace, & l'uſage de la poudre qui ſuit :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.*
De Nitre purifié, demi-gros.

Mêlez le tout enſemble, pour en prendre douze grains toutes les demi-heures dans une cuillerée d'eau, en prenant tous les ſoirs la potion ſuivante :

Prenez, *De l'Eau de Laitue,*
De Pourpier, de chaque deux onces.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, quinze gouttes.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout pour une potion que l'on réitérera, tous les ſoirs, en ſe couchant.

Au reſte, il faut obſerver de ſe mettre à un régime doux & humectant, de boire beaucoup, prendre beaucoup de lavements, de garder le lit, ou du moins d'être tranquille dans ſa chambre, & d'éviter tous les aliments & les boiſſons échauffantes.

Quelquefois la perte de ſang eſt occaſionnée par

son épaississement ou celui de la lymphe ; & c'est même la cause la plus commune. Le sang étant d'une nature épaisse & visqueuse, ne peut plus circuler librement dans les vaisseaux de la matrice : il s'y amasse & se fait jour au dehors.

On reconnoît la perte par épaissement, à la nature du sang qui se coagule tout d'un coup dans la poëlette, & qui manque de sérosité, à la nature du pouls, qui est lent ; à l'inspection du tempérament, dont les fibres sont molles, lâches ou trop roides, à la vue du sujet qui est très-maigre ou très-replet, pâle ; à la suppression de quelqu'évacuation pituiteuse ; à la nourriture épaisse & visqueuse, à laquelle la malade est habituée ; à la vivacité de son tempérament, aux passions vives dont elle est tourmentée, & aux liqueurs échauffantes dont elle fait grand usage ; à la vie sédentaire, à la disposition au sommeil, & aux pesanteurs de têtes continuelles, aux lassitudes dans les bras & dans les jambes.

On saignera d'abord la malade au bras : on lui fera prendre une pinte de petit-lait par jour ; des lavements en abondance pendant quelques jours, pour tâcher de laver le sang, & y faire couler de la sérosité. On passera ensuite à la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Patience sauvage, demi-once.
De Feuilles de Scolopendre,
D'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-septiers d'eau, pour réduire à pinte.

Ajoutez-y
Un gros de Sel de Duobus,
pour en prendre un verre toutes les trois heures, ce que l'on continuera pendant huit jours ; après quoi, on purgera la malade avec la médecine qui suit :

Prenez, *Deux onces & demie de Manne ;*
faites-les dissoudre dans un verre d'eau chaude.

Ajoutez-y
De Sel de Glauber, un gros.
Du Sirop de Fleurs de Pêcher, une once,
pour une prise.

Après quoi, on mettra la malade à l'ufage des bouillons fuivants :

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*

Faites-en du bouillon dans trois pintes d'eau : mettez, à la derniere demi-heure,

Des Racines de Polipode de Chêne,
De Patience fauvage, de chaque une once.
Des Feuilles de Chicorée fauvage,
D'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Retirez le tout du feu, & ajoutez-y

Du Tartre martial foluble, deux gros.

Paffez la liqueur, pour en donner un verre de quatre heures en quatre heures, pendant quatre jours; après quoi, on purgera la malade, comme ci-deffus.

Le lendemain de la purgation, on paffera à l'ufage de l'opiat qui fuit:

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Ellébore noir, de chaque deux gros.
De Rhubarbe en poudre, un demi-gros.
De Gomme Ammoniac,
De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.
D'Aloès fuccotrin, demi-gros.
D'Yeux d'Ecreviffes, deux gros.

Mêlez le tout avec fuffifante quantité de firop d'abfinthe, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros le matin en fe levant, & le foir fur les fix heures, en buvant par deffus une infufion de feuilles de véronique.

On peut fubftituer à cet opiat une prife de confection alkermès, à la dofe d'un gros le matin, & d'un demi-gros le foir.

On finira par mettre la malade à l'ufage des eaux de Forges, en obfervant de la purger de temps en temps.

Quand la perte de fang eft accompagnée de fievre & d'une grande foibleffe, on ne peut pas fuivre la méthode que nous venons de tracer, qui eft trop longue; il fuffit de faire une faignée, fi les forces le permet-

tent, & d'examiner attentivement ſi l'eſtomac n'eſt point chargé d'une matiere âcre & bilieuſe, qui, en paſſant dans le ſang, y excite un bouillonnement, une effervescence & la fievre; auquel cas, le meilleur remede eſt de placer l'ipécacuanha, à la doſe de dix-huit grains dans un bouillon, pour emporter les matieres qui occaſionnent tout le ravage.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que les pertes de ſang, accompagnées de fievre qui ne viennent point par abondance ou par quelque coup, quelque plaie ou chûte, & qui ſont ſuivies de foibleſſe conſidérable & de défaillance continuelle, d'envie de vomir, de maux de cœur, d'amertume à la bouche, ſont preſque toujours produites par les matieres amaſſées dans l'eſtomac; & bien loin de ſaigner dans ces ſortes de cas, ce qui ne manque pas de faire périr la malade, il faut donner des lavements, &, le lendemain de l'ipécacuanha, placer un purgatif, comme deux onces de manne, & une once de catholicon double : ſi la perte eſt conſidérable, & qu'on craigne pour la vie de la malade, on lui donnera, pour boiſſon, du petit-lait dans lequel, par pinte, on mettra vingt gouttes d'eſprit de vitriol, & une once de ſirop de coings; ou l'on fera une décoction légere d'ortie blanche pour boiſſon; & l'on aura l'attention d'évacuer, comme ci-deſſus, tous les deux ou trois jours, ſelon que les forces le permettront.

On mettra la malade à l'uſage de la tiſane d'orge mondé, & on lui donnera très-peu de bouillon à la viande. C'eſt-là le défaut de preſque toutes les perſonnes qui gardent ces ſortes de malades : ils les chargent de bouillon & de conſommé qu'elles ne peuvent digérer; ce qui rend leur maladie encore plus grave.

Quand la perte de ſang ſurvient dans la groſſeſſe, & qu'elle eſt accompagnée de foibleſſe, de douleurs, c'eſt un cas difficile à réſoudre. Dans les commencements de la groſſeſſe, c'eſt-à-dire, dans les deux premiers mois, il faut faire tenir la malade au bouillon de poulet, lui faire garder le lit, & lui faire prendre pour tiſane une décoction de riz & de grande conſoude.

Quand la groſſeſſe eſt plus avancée, on peut faire faire une petite ſaignée, & purger la malade avec deux

onces de manne, & une once de ſirop de pomme.

Si, malgré ces remedes, la perte ſubſiſtoit toujours, on lui fera prendre les bols ſuivants:

Prenez, *De Conſerve de Coings, deux gros.*
De Bol d'Arménie, demi-gros.
D'Yeux d'Ecreviſſes, un gros.
De Cochenille en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop de coings, pour faire des bols du poids de vingt grains, dont la malade avalera une priſe le matin en s'éveillant, & l'autre ſur les ſix heures du ſoir, en buvant par deſſus un verre d'infuſion d'ortie blanche.

Il faut éviter, en général, dans les pertes de ſang, de faire uſage des remedes qui ſont capables d'arrêter tout d'un coup ces écoulements. On peut être ſoulagé pour le moment par cette méthode; mais il en réſulte ſouvent après des accidents très-fâcheux, comme des crachements de ſang, des obſtructions dans le bas-ventre & aux poumons, & des diſpoſitions à la pulmonie.

Il faut être également attentif, dans les pertes de ſang, à ne point charger les malades de bouillons forts & de nourritures ſolides, & à rendre les bouillons très-légers pendant les premiers jours.

Il y a encore une eſpece de perte de ſang qui eſt produite par les obſtructions du bas-ventre, dont les viſceres ſe trouvant engorgés, refuſent le paſſage au ſang qui eſt obligé de refluer vers la matrice, & de ſe faire jour au dehors.

On reconnoît cette eſpece de perte de ſang, en s'aſſurant des obſtructions par le tact.

On ſuivra le même traitement qui eſt indiqué à cet article dans la Perte par Epaiſſiſſement, & celui que nous avons tracé à l'article Obstruction.

Nous mettons ici à l'article Perte un remede publié depuis peu contre les fleurs blanches: il y a des eſpeces de pertes dans leſquelles il pourra convenir.

Faites cueillir dans la ſaiſon une livre de fleurs d'ortie blanche (*Lamium album.*)
Une once de Fleurs de Romarin (Roſmarinus.)
Deux onces de Fleurs de Roſes pâles & ſeches (Roſæ pallidæ.)

Une demi-livre de Graine d'Ortie-grieche (Urtica iners minor folio caulem ambiente.)

Une poignée de Plantain à baſſe tige, qui rampe contre terre (Plantago major.)

Deux douzaines de Gland de Chêne (Glans quercina.)

Deux onces de Racines de Biſtorte (Biſtorta.)

Pilez le tout dans un mortier, & le mettez dans quatre pintes de bon vin blanc nouveau, avec un quarteron de bonne térébenthine de Veniſe; enſuite faites diſtiller au bain-marie juſqu'à ſec : faites brûler & calciner le marc, pour en avoir le ſel; incorporez-le dans la liqueur diſtillée; & faites-y diſſoudre une bonne cuillerée d'extrait de ſureau, par chaque pinte : enſuite paſſez à travers un linge & remettez dans les bouteilles; joignez à chaque pinte environ un quarteron de ſucre candi réduit en poudre.

Il ſe trouvera plus de quatre pintes de cette liqueur, & autant qu'il en faut pour guérir radicalement deux perſonnes.

Prenez un verre de cette liqueur tous les jours à jeun, juſqu'à la fin des deux bouteilles & de l'excédent, (excepté pendant le temps des regles;) manger peu & ſouvent des aliments faciles à digérer.

Après l'uſage de cette liqueur, prenez pendant huit jours, tous les matins à jeun, un demi-gros de bonne thériaque, diſſous dans un demi-ſeptier de lait, prêt à bouillir.

Obſervez ſur-tout de ne manger que de bons aliments, & d'éviter toutes les crudités & les indigeſtions; car l'eſtomac a beaucoup de part à ce dérangement.

PESANTEUR D'ESTOMAC. Cette indiſpoſition ſurvient ordinairement une demi-heure après avoir mangé. On ſent à l'eſtomac un poids, comme ſi les aliments étoient trop lourds.

Ce ſont ordinairement les eſtomacs foibles, qui ſont expoſés à cette maladie, ceux qui mangent beaucoup, qui avalent trop vîte & ne mâchent point, ou qui font uſage d'aliments épais, viſqueux, gluants, & groſſiers.

On diſtingue deux eſpeces de peſanteurs d'eſtomac, celle qui eſt habituelle, & l'autre qui eſt accidentelle.

Quand la pesanteur d'estomac est accidentelle, il suffit de prendre quelques liqueurs propres à accélérer la digestion : telle est, par exemple, un petit verre du ratafia de noix, que nous avons décrit à la Colique venteuse, ou, si l'on aime mieux, une tasse de café ou quelques tasses de thé, pour accélérer la digestion.

Souvent cette pesanteur accidentelle de l'estomac vient de ce que l'on a mangé beaucoup sans boire. Les enfants, les jeunes gens, les vieillards, les buveurs d'eau sont sujets à cette indisposition. Ils y remedieront, en détruisant la cause qui l'a produite.

Quand la pesanteur de l'estomac vient d'avoir trop mangé, d'avoir mangé trop vîte, ou de n'avoir point assez mâché les aliments, il suffira de prendre garde à éviter cette habitude, pour n'en être point incommodé. *Voyez* INDIGESTION.

Quand la pesanteur de l'estomac est habituelle, elle dépend de la foiblesse ; pour lors il faut suivre le traitement que nous avons indiqué à la FOIBLESSE D'ESTOMAC. Les gens de lettres sont sujets sur-tout aux pesanteurs d'estomac ; ce qui leur arrive, parce qu'ils se mettent au travail aussi-tôt après le repas : la dissipation & l'exercice préviendront infailliblement cette maladie.

PESANTEUR DE TÊTE. La pesanteur de tête est un sentiment de lourdeur que l'on sent dans cette partie, qui se déclare dans certains temps plutôt que dans d'autres.

On la distingue en accidentelle, & en habituelle.

Quand la pesanteur de tête est accidentelle, elle vient ou de plénitude, de chaleur, de foiblesse d'estomac, ou de quelque coup ou chûte. Le traitement est le même que celui de ces différents articles.

Quand la pesanteur de tête est habituelle, elle prouve une disposition à l'assoupissement, dans les solides ou un vice dans le sang. S'il y a plénitude, il faut pratiquer la saignée, la diete, les lavements & la boisson. S'il y a épaississement, une saignée, suivie de quelques tisanes apéritives, suffit pour calmer cet accident. *Voyez* PLÉNITUDE & EPAISSISSEMENT.

Quand ce sont les fibres qui sont relâchés, qui produisent la pesanteur de tête, il faut faire beaucoup d'exercice, se faire faire des frictions sur la tête avec

de l'eau de la reine d'Hongrie ou de l'eau de lavande, & prendre pendant quelques jours une infusion de feuilles de véronique & de petit-chêne. On se purgera tous les huit jours, en reprenant après l'infusion que nous venons de décrire.

Quelquefois la pesanteur de tête vient de la nature du temps qui est chaud & humide, ou froid & humide; ce qui supprime la transpiration, & donne des lourdeurs & des pesanteurs considérables à la tête. Il faut, dans ces occasions se frotter la tête, comme nous l'avons dit ci-dessus, avec des flanelles imbibées d'eau de la reine d'Hongrie ou de lavande; dans les temps chauds, boire de l'eau à la glace; dans les temps humides, faire usage d'un peu de vin pur.

Quand la pesanteur de tête est habituelle, elle indique presque toujours une disposition aux maladies soporeuses, comme à l'apoplexie, à la léthargie; c'est pour cela qu'il faut être extrêmement soigneux d'observer un bon régime, de laver beaucoup son sang, de prendre sur-tout des lavements, de deux jours l'un, & se purger de temps en temps, de faire de l'exercice, de monter à cheval, de ne jamais manger de la viande le soir, & de souper très-peu.

PESTE, s. f. maladie épidémique très-maligne & très-contagieuse, le plus souvent mortelle, accompagnée de bubons, de charbons, de parotides, de taches de pourpre, de nausées, de vomissents, & d'une infinité de symptomes qui ne surviennent pas à la vérité tous ensemble, mais qui attaquent le malade les uns après les autres.

On distingue la peste des autres fievres épidémiques, premiérement par ses symptomes, secondement parce qu'elle est beaucoup plus maligne & plus funeste, & qu'elle fait un ravage trois fois plus grand.

Les forces, dans le commencement, sont abattues à un point extraordinaire, de façon que les malades peuvent à peine se remuer; le pouls est affoibli sensiblement; il survient des foiblesses continuelles, des insomnies; des inquiétudes d'esprit, des délires; la peau se couvre d'exanthêmes & d'anthrax qui causent des douleurs inouies: il survient en même temps des bubons, des parotides,

des taches rouges ; le malade ſent une ſécherеſſe & une horreur dans tout le corps, accompagnées ſouvent de vomiſſements, diarrhée, hémorrhagie, &c.

Comme cette maladie eſt une des plus fâcheuſes qui attaquent l'humanité, nous avons cru devoir y ajouter une deſcription exacte des différents ſymptomes & périodes qu'elle ſuit, d'après les obſervations faites par les médecins qui ont eu occaſion de traiter cette maladie.

A ceux qui ſe portent bien, elle prend tout d'un coup, & ſans que rien y donne occaſion, par un grand mal de tête, avec des yeux rouges & enflammés, la langue ſanglante, le goſier extrêmement rouge, une haleine infecte, & une reſpiration difficile, ſuivie d'éternument & d'une voix enrouée : delà deſcendant dans la poitrine, elle cauſe ſouvent une toux violente. Quand elle attaque l'eſtomac, elle le fait ſoulever, & cauſe des vomiſſements de bile quelquefois verte, accompagnés de très-grandes fatigues. La plupart des malades ont un hoquet ſuivi de convulſions violentes, qui s'appaiſent aux uns pendant la maladie, aux autres long-temps après. Le corps qui n'eſt point pâle, mais rouge & livide, eſt couvert de puſtules, & ne paroît pas fort chaud au toucher ; mais le malade ſent des chaleurs ſi vives au dedans, qu'il ne peut ſouffrir ni les draps ni la couverture : il eſt obligé de reſter tout nud, tant la chaleur intérieure le conſume. Il prend un plaiſir infini à ſe plonger dans l'eau froide : pluſieurs même ſont ſi preſſés de la ſoif, qu'ils ſe précipiteroient dans l'eau, ſi on ne les retenoit.

Ces ſymptomes ſont ſuivis de veilles & d'agitations continuelles, quelquefois ſans que le corps s'affoibliſſe ſenſiblement ; car on réſiſte au delà de toute apparence, de ſorte que la plupart meurent au ſeptieme ou au neuvieme jour, de l'ardeur qui les brûle, ſans que leurs forces ſoient beaucoup diminuées. Quelque temps après, la maladie deſcend dans le ventre, ulcere les inteſtins, cauſe une diarrhée immodérée, qui fait mourir preſque tous les malades d'épuiſement ; car la maladie attaque ſucceſſivement toutes les parties du corps, en commençant par la tête ; & ſi l'on échappe au commencement, le mal gagne les extrêmités : il deſcend,

tantôt dans les bourſes, tantôt ſur les doigts des pieds & des mains ; & quelques-uns en guériſſent, en perdant l'uſage de la vue. Quelquefois revenant en ſanté, on perd la mémoire juſqu'à ſe méconnoître ſoi-même. Quelques-uns ſe trouvent le corps couvert de boutons & de puſtules, & les tumeurs qui ſurviennent, qu'on appelle *anthrax*, ne ſont point critiques, pour l'ordinaire, à moins qu'elles ne ſurviennent entre le deuxieme & le troiſieme jour, & qu'elles ne ſuppurent très promptement.

Les ſymptomes dont la peſte eſt accompagnée, ne ſont pas toujours les mêmes : ils varient ſelon le tempérament, les diſpoſitions & les circonſtances. Tous ceux qui ont écrit ſur la peſte aſſurent, d'un commun accord, que les perſonnes d'une habitude ſpongieuſe, poreuſe, & graſſe, d'un tempérament ſanguin & phlegmatique, les femmes, les jeunes gens & les enfants, ceux qui ſont d'un naturel timide, les pauvres, & ceux qui ſuivent un régime mal-ſain, les perſonnes adonnées à la crapule, ceux qui paſſent les nuits dans la débauche, ſont plus promptement & plus dangereuſement attaqués de cette maladie, que ceux qui ont un naturel courageux & intrépide, qui ſont d'une complexion maigre & nerveuſe, qui ont de plus gros vaiſſeaux que les adultes. Enfin les vieillards, ceux qui ſont ſujets aux hémorrhoïdes, ou qui ont des ulceres ou des cauteres ouverts, y ſont communément fort expoſés.

La cauſe matérielle de la peſte eſt un miaſme ſubtil des vapeurs putrides qui ſe répandent dans la maſſe du ſang, & cauſent tous les ravages que nous venons de décrire. La cauſe prochaine eſt l'altération des eſprits vitaux, & de toutes les fonctions du corps. Les cauſes éloignées ſont les tremblements de terre, qui envoient des exhalaiſons putrides ; le défaut de ſépulture des cadavres après quelque bataille ; la mauvaiſe nourriture, comme la chair des chevaux, des chiens, le bled gâté, auxquels on eſt obligé d'avoir recours quelquefois, comme il arrive dans les ſieges & dans le temps de famine.

Quand la maladie commence par une inquiétude & un abattement d'eſprit conſidérable, elle devient plus grave ; moins les ſymptomes, comme la ſoif, la cha-

leur, la douleur ſont conſidérables, plus on doit craindre de la peſte.

On a obſervé depuis long-temps, que la peſte ſe terminoit en bien, de trois manieres, par des ſueurs conſidérables dans le commencement, par des bubons, & enfin par des anthrax, pourvu cependant qu'ils ſe déclarent promptement, & qu'ils viennent très-vîte en maturité. On a remarqué, au contraire, que ceux qui n'éprouvent aucune éruption, & dans leſquels les tumeurs paroiſſent & diſparoiſſent, & qui éprouvent des diarrhées, des urines décolorées, des vomiſſements, des nauſées, des hémorrhagies, des pleuréſies, des angines, n'en réchappent point. Quand il arrive des puſtules peſtilentielles livides en abondance, quelquefois elles tiennent lieu des bubons; rarement cependant elles y ſuppléent totalement.

La peſte, comme l'on ſait, ne naît point dans nos climats : elle y eſt apportée des pays orientaux. C'eſt par cette raiſon qu'on doit éviter la contagion, autant qu'il eſt poſſible, & c'eſt pour cette raiſon que les Souverains ont grand ſoin de faire faire la quarantaine à tous les vaiſſeaux qui arrivent du pays où la peſte eſt habituelle.

Il faut, dans un temps de peſte, vivre très-ſobrement, éviter toutes ſortes d'excès dans le boire & dans le manger, ſe garantir des paſſions vives, ne pas boire des liqueurs ſpiritueuſes, mais éviter auſſi l'eau pure. On peut auſſi faire uſage d'un coup de vin pur après ſon repas : il faut dormir peu, ſe faire des frictions ſur tout le corps, avec une flanelle, le matin en ſe levant, & le ſoir en ſe couchant; faire de l'exercice; ne point trop s'enfermer dans les maiſons, & ſur-tout s'armer de courage, bannir la terreur & la crainte; car il eſt certain que ces paſſions tuent plus de monde que la peſte.

Ceux qui ſont obligés de vivre parmi les peſtiférés doivent prendre garde que le venin ne ſe gliſſe dans leurs veines, & ne ſe mêle avec les humeurs ſalivaires : il eſt à propos, pour cet effet, de ne point avaler ſa ſalive, de ſe laver la bouche avec du vinaigre & du vin, & d'en tirer par les narines, de mâcher & de tenir dans la bouche de la racine d'angélique confite, & une tranche d'écorce de citron. On aura attention en

en même temps de ne se présenter jamais à jeun, mais de prendre un peu de nourriture, & de boire par dessus un coup de vin du Rhin ou d'Espagne, parce que les vaisseaux se trouvant remplis par le nouveau chyle qu'on y introduit, & la chaleur du vin excitant la transpiration, il se fait une exhalaison des parties, qui empêche l'intromission des miasmes de la peste; au lieu qu'étant à jeun, les vaisseaux vuides attirent avec force les molécules pestiférées, & les introduisent dans le sang.

Plusiéurs médecins mettent au rang des secours extérieurs, qui sont propres à garantir de la contagion, les cauteres dont ils font un très-grand cas; on peut les appliquer à la nuque, & encore mieux à la jambe. On peut aussi faire des fumigations dans sa chambre soir & matin, avec partie égale de myrrhe, de succin, d'oliban, d'encens, que l'on met en poudre, & que l'on jette ensuite sur des cendres chaudes, & dont on parfume la chambre. Il faut, autant que l'on peut, ne porter sur soi aucune étoffe de laine, ni mouchoirs, ni linge de coton, parce que les miasmes de la peste s'y attachent plus facilement.

Quand, malgré toutes ces précautions, la peste attaque quelqu'un, voici la conduite qu'on doit tenir. On commencera par donner au malade un lavement soir & matin, composé avec une décoction de graine de lin & de son, & deux onces de lénitif dans une chopine d'eau. Si ce remede n'opere point, & que le ventre ne se débouche pas, on introduira dans l'anus le suppositoire suivant:

Prenez, *De la Poudre de Jalap, vingt-quatre grains.*
Du Sel commun, douze grains.

Mêlez le tout avec un peu de miel que vous ferez cuire en consistance requise, pour faire un suppositoire qu'on insinuera dans l'anus. On mettra le malade à l'usage de la limonnade, ou du sirop de limon avec de l'eau. Si l'on aime mieux, l'on fera un sirop de vinaigre, dont le malade boira avec de l'eau.

Le second jour, après son premier lavement, on lui donnera la potion suivante:

Prenez, *De Suc d'Alleluia, deux onces.*
De Citron, une once.

De Diafcordium, un gros.
De Racine de Serpentaire de Virginie en poudre, deux gros.
De Vinaigre, une once.

Mêlez le tout pour une potion en deux prifes, à prendre à quatre heures de diftance l'une de l'autre. On réitérera cette potion tous les jours, jufqu'à parfaite guérifon, le matin & le foir. On appliquera enfuite fur la région du cœur & de l'eftomac la compofition fuivante :

Prenez, *De Thériaque, demi-once.*
De Camphre, deux gros.
De Safran,
De Caftoréum, de chacun un gros.
De Baume du Pérou, trente gouttes.
D'Huile de Noix-Mufcade, un demi-gros.

Mêlez le tout pour faire un liniment que l'on appliquera, comme il eft dit ci-deffus ; & on le renouvellera tous les jours ; ou bien on fe contentera d'un fimple emplâtre de thériaque.

Quand il furvient des bubons, des anthrax, ou quelques tumeurs, il faut promptement appliquer deffus des chofes propres à les attirer ; tel eft un emplâtre compofé de la maniere fuivante :

Prenez, *De Thériaque, demi-once.*
De Farine de Lin, une poignée.
De Graine de Moutarde, deux onces.
Deux Oignons cuits fous la cendre, dont on exprime le fuc.
De Galbanum diffous dans le Vinaigre, deux gros.

Faites cuire le tout en confiftance d'emplâtre, en y ajoutant

Une quantité fuffifante d'Huile d'Olive.
Et de Cire blanche.

On en étend fur une peau que l'on applique fur la partie, deux fois par jour ; ou, fi l'on aime mieux, on fait ufage de l'emplâtre véficatoire que nous avons décrit. *Voyez* EMPLATRE.

Si ces emplâtres ne font point un effet prompt, & qu'on ne voie point groffir la tumeur, il faut y faire des fcarifications, avant que l'abcès foit mûr ; & l'on y appliquera même le feu, s'il le faut ; car on doit re-

garder ces tumeurs, comme le ſeul moyen de guériſon que la nature prépare.

Quand on veut relever les forces du malade, qui ſont abattues, on peut ſe ſervir de l'eau fortifiante qui ſuit :

Prenez, *De Moldavie, quatre poignées.*
De Roſes pilées avec du Sel,
De Fleurs de Muguet, de chaque une poignée.
D'Ecorce fraîche de Citron, une demi-once.
De Cannelle, une once.
De Macis, un gros.

Mêlez le tout dans une pinte de vin du Rhin, & trois pintes d'eau commune, dont vous diſtillerez à petit feu deux pintes & demie. On peut prendre cette eau toute ſeule, ou mêlée avec du ſirop de limon ou du ſirop de vinaigre : on peut prendre à ſa place quelques cuillerées de vin d'Alicante.

A l'égard des nauſées & des vomiſſements qu'éprouve le malade, on peut, quand les forces ſe ſoutiennent, avoir recours à l'émétique en lavage, que l'on preſcrit à la doſe de deux grains, en obſervant de donner, le ſoir de l'émétique, la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit, quatre onces.*
De Nitre purifié, vingt grains.
De Thériaque, un demi-gros.
De Suc de Limon, une once,
pour une priſe.

On ne doit jamais faire uſage de la ſaignée dans cette maladie, à moins qu'il n'y ait des cas extraordinaires qui l'indiquent, comme un pouls dur & plein, des hémorrhagies violentes, &c.

On doit traiter avec beaucoup de ſoin les tumeurs critiques qui guériſſent la maladie peſtilentielle. Les bubons ne ſont point dangereux, lorſqu'ils pouſſent & mûriſſent promptement, mais, lorſqu'ils rentrent d'abord, on doit appréhender la mort, ou, pour le moins, des ſymptomes très-fâcheux : par exemple, ſi ce ſont ceux des aînes, une paralyſie ou la gangrene du même côté; ſi ce ſont ceux du cou, l'embarras de la déglutition des aliments ſolides & liquides, & une eſquinancie

qui eſt pour l'ordinaire mortelle. Ils ſont plus dangereux, lorſqu'ils viennent derriere les oreilles; très-mauvais, lorſqu'il ſe forme ſur eux un charbon; & ils annoncent la mort, lorſqu'ils ſont entourés d'un cercle livide. Les charbons ſont toujours plus mauvais que les bubons; mais plus ils ſont grands, noirs & proches du cœur, plus ils ſont dangereux. Dans la cure de ces deux eſpeces de tumeurs, les meilleurs remedes internes ſont les ſudorifiques, & ceux qui pouſſent les humeurs vers la ſuperficie du corps. Lorſque les bubons ſont trop long-temps à pouſſer, on peut y appliquer des remedes attractifs, des ventouſes, & même des véſicatoires. Lorſqu'ils viennent à pouſſer, on doit hâter la ſuppuration avec un cataplaſme de figues, de racines de lis blanc, d'oignons cuits ſous la cendre, de farine de lin, de miel & de ſafran. On peut auſſi appliquer des remedes à réſoudre, tels que l'emplâtre diachilon ſimple ou avec les gommes, l'emplâtre de mucilage & de mélilot. Lorſqu'ils ont ſuppuré, on doit les ouvrir, les mondifier & les conſolider avec le baume d'Arcæus, qu'on mêlera quelquefois avec l'onguent baſilicum : on aura ſoin cependant de ne pas le fermer trop tôt, mais de laiſſer couler pendant quelque temps la matiere corrompue. Comme l'humeur des charbons eſt fort ſujette à ſe corrompre, on ne doit point y appliquer de ſuppuratif; mais on doit faire enſorte que la croûte tombe. Pour cet effet, les médecins qui ont écrit ſur la peſte, ordonnent d'en oindre les bords avec un digeſtif, & de mettre par deſſus un emplâtre âcre. Après que la croûte eſt tombée, on doit les panſer avec l'onguent ægyptiac, ou ſimplement avec du miel roſat. Suppoſé que la gangrene y ſoit, & qu'elle paroiſſe faire des progrès, on doit l'arrêter par des ſcarifications ſuffiſantes, en y appliquant quelques liqueurs propres à réſiſter à l'inflammation & à la corruption. En voici une dont on a ſouvent éprouvé les vertus :

Prenez, *D'Eſprit-de-Vin rectifié, quatre onces.*
De Camphre, deux gros.
De Safran, un gros.
Une pareille quantité de Nitre artificiel, fait avec l'Eſprit urineux de Sel ammoniac & l'Eſprit de Nitre,

que l'on fait diſſoudre parfaitement dans l'eſprit-de-vin.

On doit obſerver, en général, à l'égard du régime, que, ſi l'on doit éviter avec ſoin, dans toutes les maladies aiguës exanthémateuſes, la trop grande chaleur du lit & de la chambre, parce qu'elle eſt extrêmement nuiſible, il le faut encore plus dans la fievre peſtilentielle. On doit pareillement ſe garantir du froid, de peur qu'il n'empêche l'éruption des tumeurs, & que la matiere ſubtile & vénéneuſe ne puiſſe point s'exhaler à travers les pores de la peau : en un mot, on doit faire enſorte que tout ſoit tempéré, puiſque les deux extrêmes ſont vicieux.

On trouvera, à l'article Préservatif, tous les moyens de garantir de la peſte, & les réglements de police à ce ſujet.

PÉTÉCHIES, ſ. f. plur. eſpece de pourpre, ou taches ſemblables à des morſures de puces, qui s'élevent ſur la peau dans les fievres malignes, épidémiques, peſtilentielles. On a donné, en général, le nom d'*exanthêmes* aux pétéchies.

Comme ces ſortes de maladies ſont preſque toujours accompagnées de fievre, nous allons décrire la fievre pétéchiale.

Les malades ſe plaignent, dès le commencement, d'une grande foibleſſe & d'un grand épuiſement de forces ; de ſorte qu'ils peuvent à peine ſe tenir debout, & tombent auſſi-tôt en défaillance, quoique, dans les maladies aiguës & continues, on ne remarque une pareille foibleſſe que dans l'état & la force de la maladie. Le malade eſt encore attaqué, dans le commencement, d'une violente douleur & peſanteur de tête ; l'eſprit eſt abattu, inquiet & chagrin. Il déſeſpere de ſa vie, & ne préſage rien que de funeſte : l'inſomnie eſt continuelle ; l'appétit ceſſe entiérement ; le viſage eſt abattu : le pouls eſt languiſſant, foible & inégal. La ſituation du malade dans le lit eſt tout-à-fait extraordinaire ; ſon corps eſt ramaſſé & dans une agitation continuelle : il eſt ſaiſi d'une oppreſſion de poitrine, & ſouvent d'une toux ſeche ; les fibres des muſcles tombent dans un tremblement & dans un mouvement d'ondulation : les tendons ſe contractent & ont des treſſaillements. Beaucoup de

malades ne reſſentent aucune altération, aucune chaleur, aucune douleur ni aucune inquiétude, & ne ſe plaignent d'autre choſe que d'un abattement extraordinaire & d'une inſomnie continuelle. L'urine qu'ils rendent au commencement eſt très-légere, & entiérement ſemblable à celle des perſonnes qui ſe portent bien. Le quatrieme, le cinquieme, ou même le ſeptieme jour, des taches commencent à paroître, principalement ſur le dos & les reins : elles ſont plus ou moins abondantes, & de différentes couleurs ; mais elles n'apportent, pour l'ordinaire, aucun ſoulagement ; ce qui fait qu'on doit plutôt les regarder comme ſymptomatiques que comme critiques.

La cauſe prochaine de ces fievres pernicieuſes conſiſte dans une diſſolution putride du ſang & dans une colliquation des ſucs vitaux, & ſur-tout dans une corruption vicieuſe de la lymphe. Les cauſes éloignées ſont les miaſmes répandues dans l'air, qui infectent la maſſe du ſang, & y portent la diſſolution. Ce venin contagieux ſe méle ſur-tout avec la ſalive ; delà vient que l'eſtomac eſt principalement affecté par des maux de cœur, des nauſées, des cours de ventre, des dégoûts pour les aliments, & d'un vomiſſement de matieres glaireuſes. En effet, lorſque l'air eſt humide & pluvieux, rempli de brouillard, que le vent ſouffle du midi, qu'il eſt chargé d'exhalaiſons putrides des cadavres qu'on n'a pas eu le ſoin d'enterrer, il eſt très-propre à produire cette eſpece de fievre : il en eſt de même de l'air des priſons, de celui qui eſt aux environs des lieux où les eaux croupiſſent, comme les endroits bas & marécageux, où l'air ne circule point librement, & eſt continuellement chargé de parties corrompues. L'air n'eſt pas la ſeule cauſe qui produit ces ſortes de maladies ; on peut y joindre la diſpoſition qu'ont les corps à donner accès à cette corruption. Il eſt conſtant que les perſonnes d'un tempérament phlegmatique & ſanguin, d'une complexion lâche & ſpongieuſe, d'un naturel craintif & chagrin, & dont les forces ſont entiérement épuiſées par les excès, la débauche, & par un trop grand uſage d'aliments mal-ſains, par l'ivrognerie, la faim, une triſteſſe de trop longue durée, les veilles,

la fatigue & les hémorrhagies, ſont plus facilement attaqués de cette maladie, & en échappent plus difficilement, parce que leur corps étant plus foible & rempli d'une plus grande quantité d'impuretés, il eſt extrêmement diſpoſé à la corruption. Les femmes cacheƈtiques, & dont les regles ſont ſupprimées, auſſi-bien que ceux qui ont la vérole, ou qui n'en ont pas été bien guéris, ſont aiſément attaqués de cette maladie, & n'en échappent qu'avec beaucoup de peine.

Il arrive ſouvent que la petite vérole, la rougeole, la fievre pourprée, ou miliaire, dégénerent en fievre pétéchiale, pat l'abus des cordiaux qu'on donne aux malades, & ſur-tout par l'uſage du vin, de la cannelle & du ſucre.

Pour ſe garantir de ces ſortes de maladies, il faut éviter avec ſoin tous les lieux où l'air eſt renfermé, où il n'a pas une libre circulation, & où il eſt rempli de vapeurs & d'exhalaiſons nuiſibles, & entiérement privé d'élaſticité. Il convient auſſi d'éviter tout ce qui eſt nuiſible aux forces, c'eſt-à-dire, toute émotion violente, la triſteſſe, la frayeur, le chagrin, les études trop aſſidues, les veilles exceſſives, & l'uſage immodéré des femmes. Il faut ſe garantir du froid pendant la nuit, manger peu, & des aliments ſains, ne point prendre trop de café ni de liqueurs ſpiritueuſes.

De tous les ſecours propres à écarter ces maladies, quand on y eſt expoſé, comme dans les priſons & les lieux marécageux, c'eſt de boire le matin un coup de vin pur, & ſur-tout du vin du Rhin, & faire uſage le ſoir de la potion ſuivante.

Prenez, *Des Eaux de Nénuphar,*
De Laitue, de chaque deux onces.
De Nitre purifié, vingt grains.
D'Eau de Cannelle orgée, deux gros.
De Sirop de Limon, une once,
pour une doſe, le ſoir en ſe couchant.

Quand, malgré ces précautions, on eſt attaqué de la fievre pétéchiale, voici la route que l'on doit ſuivre pour la guérir:

On commencera par donner au malade le lavement qui ſuit:

Prenez, *Des Feuilles de Mauve,*
De Guimauve, de chaque une poignée.
De Son,
De Graine de Lin, de chaque demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine. Paſſez le tout.

Ajoutez-y
De l'Electuaire Diaphœnic, une once.

Si le malade ſent quelques envies de vomir, on lui donnera la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de ſcabieuſe, quatre onces.*
D'Oxymel ſcillitique, deux onces.

Mêlez le tout enſemble pour une priſe, ayant ſoin de boire beaucoup d'eau tiede, tant que le remede ſera ſon effet. Le ſoir, on donnera ſur les ſix heures la potion qui ſuit ;

Prenez, *De ſuc d'Alleluia, ou de celui d'Oſeille, trois onces.*
De Diaſcordium, demi-gros.
De ſirop de Limon, une once.

Mêlez le tout enſemble pour une potion, à prendre en une doſe le ſoir.

Pour tiſane, on donnera au malade de la limonnade, de l'orgeat, ou ſimplement du ſirop de vinaigre dans de l'eau.

On fera prendre en même temps, tous les jours, deux priſes de la poudre ſuivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes préparés, deux gros.*
De Nitre purifié, un gros.
De Cinabre naturel, demi-gros.
D'Antimoine diaphorétique, un gros.

Mêlez le tout pour en faire une poudre fine, dont on prendra un demi-gros le matin ſur les neuf heures, & autant le ſoir ſur les dix heures.

On continuera à maintenir la liberté du ventre, en répétant les lavements ci-deſſus.

Quand la fievre ſera un peu calmée, que la chaleur intérieure ſera moindre, on pourra purger le malade de la maniere ſuivante :

Prenez, *De Tamarins, deux onces.*

De Follicules de Séné, deux gros.
De sel de Glauber, un gros.

Faites bouillir le tout légérement dans un bon demi-septier d'eau, pour réduire à un verre.

Ajoutez ensuite

Deux onces de Manne.
Une demi-once d'eau de Fleurs d'Orange,

pour prendre en un verre.

Le soir de la médecine, on prescrira le julep suivant :

Prenez, *D'Eau de Prime-vere,*
De Cerises noires, de chaque deux onces.
De Nitre purifié, vingt grains.
De sirop Diacode, six gros.

Mêlez le tout, pour une prise en se couchant.

On réitérera la purgation ci-dessus, deux jours après; car ces sortes de fievres ne se terminent heureusement, qu'autant qu'on évacue considérablement par le ventre.

Après la guérison, le malade continuera pendant quelques jours l'usage salutaire des boissons acides.

Quand les pétéchies se déclarent dans la petite vérole ou dans quelques maladies éruptives, elles sont ordinairement d'un très-mauvais présage; elles indiquent ou que la nature a trop d'action ou de vivacité dans l'effort qu'elle fait, ou qu'on l'a trop forcée avec les cordiaux & la chaleur extérieure du corps.

Il faut bien se donner de garde de vouloir pousser au dehors ces sortes d'éruptions; il faut, au contraire, chercher à tempérer le mouvement du sang par les boissons rafraîchissantes, comme l'eau avec le sirop d'orgeat, ou l'eau d'amandes-douces, les bouillons de poulet, les liqueurs rafraîchissantes, comme l'eau glacée; faire tenir le malade sur son séant; lui ôter une parties de ses couvertures; les lui ôter toutes même, s'il le faut, & ouvrir les fenêtres ou les portes, si le sang ne se calme point. Si toutes ces précautions ne suffisoient point pour tempérer la fougue du sang, & qu'au bout de deux ou trois heures le malade ne fût point calmé & rafraîchi, on feroit usage de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Laitue,*

De Pourpier, de chaque deux onces.

De Nitre purifié, quinze grains.

De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, un demi-gros.

De ſirop de Nénuphar, une once,

pour prendre en une doſe. On traitera enſuite ces maladies éruptives, comme il eſt indiqué dans ces différents articles.

PETITE VÉROLE, éruption de petits boutons d'abord rouges, diſperſés par toute la peau, qui groſſiſſent inſenſiblement pendant ſix à ſept jours; enſuite ils viennent à ſuppuration, & ſe deſſechent.

Cette maladie étoit inconnue du temps d'Hippocrate & de l'ancienne médecine. Elle parut d'abord en Egypte, du temps d'Omar, ſucceſſeur de Mahomet. Puiſque les Grecs n'en avoient aucune connoiſſance, il falloit que les Arabes l'euſſent apportée de leur propre pays; & peut-être eux-mêmes l'avoient-ils reçue originairement de quelques régions orientales plus éloignées.

On diſtingue la petite vérole en diſcrete & en confluente : dans la premiere eſpece, les grains ſont diſtincts & ſéparés les uns des autres; quand les accidents ſont peu conſidérables, on l'appelle *petite vérole diſcrete* : dans la ſeconde eſpece, ou dans la confluente, les puſtules ſe joignent enſemble, ſe confondent, ou ſont entaſſées les unes ſur les autres.

On diſtingue encore la petite vérole en épidémique, & en endémique; la premiere vient dans certains temps, ſe répand ſur le peuple, & attaque un grand nombre de ſujets; la ſeconde dure toute l'année, & regne parmi le peuple, comme la fluxion de poitrine, & les autres maladies qui n'ont point de temps limité.

Symptomes de la Petite Vérole diſcrete.

On reconnoît la petite vérole diſcrete à un friſſon & un tremblement qui eſt immédiatement ſuivi d'une chaleur très-forte, d'un mal de tête violent, & de douleur dans le dos, de vomiſſements, de ſueurs abondantes dans les adultes, de douleurs dans les parties ſituées immédiatement au deſſous du creux de l'eſtomac, quand on le preſſe

avec la main ; d'aſſoupiſſement & de ſtupeur, ſur-tout dans les enfants, quelquefois de convulſions.

La petite vérole diſcrete ſe déclare, pour l'ordinaire, le quatrieme jour incluſivement, à compter de celui que le malade ſe trouvoit mal, quelquefois un peu après, mais rarement plutôt, & pour lors les ſymptomes diminuent, ou même diſparoiſſent tout-à-fait, de maniere que le malade ſe trouve paſſablement bien : il y a quelquefois dans les enfants & les adultes des ſueurs qui continuent juſqu'à ce que les puſtules commencent à mûrir.

Dans l'éruption, il s'éleve de petites puſtules d'un rouge pâle, & auſſi groſſes que la tête d'une épingle, ſur la face, le cou, la poitrine, & enſuite ſur tout le corps. Pendant ce temps-là, le malade eſt ſaiſi d'un mal de gorge qui augmente à meſure que les puſtules groſſiſſent ; ceci arrive vers le huitieme jour de toute la maladie ; pour lors l'intervalle que les puſtules laiſſent, & qui auparavant étoit d'un blanc pâle, commence à devenir rouge & à s'enfler, à proportion du nombre des puſtules. On y ſent de la douleur & comme une eſpece de déchirement qui augmente de plus en plus, accélere l'inflammation & l'enflure, ſi bien qu'à meſure que la maladie fait plus de progrès, les paupieres ſe diſtendent, au point que le malade ne peut plus jouir de la lumiere : elles deviennent luiſantes, & ſemblables à une veſſie enflée ; les yeux ſe ferment quelquefois plutôt : le viſage, les mains & les doigts s'enflent ; les puſtules du viſage deviennent rudes & blanchâtres ; & à meſure qu'elles deviennent plus jaunes en mûriſſant, celles des mains & des autres parties paroiſſent plus unies & plus blanches.

L'onzieme jour, l'enflure & l'inflammation diminuent conſidérablement, & les puſtules du viſage & du reſte du corps ſe deſſechent, & tombent par écailles. Elles diſparoiſſent ordinairement le quatorzieme & le quinzieme jour : les éruptions des mains ſont ordinairement plus opiniâtres, & ne ſe ſechent que deux ou trois jours après les autres. Il reſte ordinairement ſous la peau, des foſſes, ou marques, qui paroiſſent à meſure que les croûtes ſe détachent.

Symptomes de la Petite Vérole confluente.

Les ſymptomes de la petite vérole confluente ſont à peu près les mêmes que ceux de la diſcrete : ils ſont ſeulement plus violents.

La petite vérole confluente ſe déclare, pour l'ordinaire, le troiſieme jour. Les puſtules ſont plus ſerrées : le malade reſſent une douleur aiguë dans les reins & dans les lombes, un point de côté, de même que dans la pleuréſie, quelquefois des douleurs dans les membres, comme dans le rhumatiſme, enfin des maux de cœur, des vomiſſements & des douleurs à l'eſtomac. A meſure que la maladie augmente, les puſtules, ſur-tout celles du viſage, ne groſſiſſent point, comme dans la petite vérole diſcrete; mais elles ſe joignent enſemble, & ne forment qu'une ſeule puſtule rouge, continue, qui couvre entiérement le viſage, & le fait plutôt enfler que dans la diſcrete, tant qu'à la fin toutes ces puſtules paroiſſent comme une pellicule blanche & mince qui tient fortement à cette partie, & s'éleve un peu plus haut que la ſuperficie de la peau.

Après le huitieme jour, cette pellicule devient inſenſiblement plus rude au toucher, & tire ſur le brun, & non ſur le jaune, comme dans la petite vérole diſcrete. La peau devient tous les jours plus rude & plus colorée, & à la fin la pellicule ſe détache par écailles. Mais, lorſque la maladie a été violente, elle ne ſe ſépare entiérement qu'au bout de vingt jours. Après que la pellicule, ou croûte qui couvroit le viſage, eſt tombée, il ne reſte aucune inégalité ſur la peau ; mais il ſe forme ſur le champ des écailles farineuſes d'une nature très-corroſive, qui non-ſeulement laiſſent des marques beaucoup plus profondes que celles de la petite vérole diſcrete, mais encore des eſcarres qui défigurent le viſage.

La petite vérole confluente eſt accompagnée de deux autres ſymptomes conſidérables, de la ſalivation dans les adultes, du flux de ventre dans les enfants. La ſalivation commence quelquefois en même temps que l'éruption, & quelquefois un ou deux jours après. Cette ſalivation reſſemble à celle que le mercure excite ; elle eſt ſeulement moins fétide : dès l'onzieme jour, la ſalive

devient plus gluante, elle ſort avec peine; le malade eſt altéré, & touſſe en buvant: il rend la boiſſon par le nez; la ſalivation ceſſe, pour l'ordinaire, ce jour-là même: en même temps l'enflure du viſage commence à diminuer; mais les mains s'enflent, ou du moins doivent s'enfler.

La diarrhée, à laquelle les enfants ſont ſujets, eſt ordinairement plus tardive que la ſalivation: auſſi dure-t-elle plus long-temps; car elle ne finit ordinairement qu'avec la maladie, à moins qu'on ne l'arrête.

Dans ces deux eſpeces de petite vérole, la fievre eſt toujours très-violente, juſqu'au jour de l'éruption: elle diminue enſuite, juſqu'à ce que la ſuppuration commence à ſe faire; après quoi, elle ceſſe tout-à-fait.

La petite vérole attaque principalement les enfants, & ſur-tout au printemps, & en automne. Les adultes en ſont quelquefois attaqués, mais beaucoup plus rarement.

On peut établir pour regle générale, que la petite vérole eſt d'autant plus bénigne & plus diſcrete, qu'elle tarde plus long-temps à paroître, & que la premiere maniere de compter les jours eſt trop équivoque pour pouvoir s'y fier. Si l'éruption paroît dans les premieres vingt-quatre heures, on peut compter qu'elle ſera très-funeſte, ſi elle ſe manifeſte trente ou trente-cinq heures après la premiere indiſpoſition, elle ſera extrêmement dangereuſe: elle l'eſt beaucoup moins, lorſqu'elle paroît au bout de quarante-ſept ou quarante-huit heures; l'on doit cependant s'attendre qu'elle ſera de l'eſpece confluente. Elle eſt, pour l'ordinaire, diſcrete, quand elle ne ſe manifeſte qu'au bout de ſoixante-dix, quatre-vingt heures. Les tempéraments bilieux, ceux qui ſont accoutumés à l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, des aliments échauffants, qui menent une vie extrêmement exercée, ont beaucoup plus à craindre de la petite vérole, que ceux qui menent une vie oppoſée. Ceux qui ont le ſang infecté de quelque virus vérolique ou cancéreux, en ſont plus maltraités que les autres.

La cauſe prochaine de la petite vérole eſt un miaſme ſubtil, répandu dans l'air, qui ſe communique ou par l'atmoſphere, ou par le contact immédiat avec quel-

qu'un qui eſt attaqué de cette maladie. Il ſemble même que nous portons dans le ſang, en venant au monde, une impreſſion particuliere qui nous rend plus ou moins ſuſceptibles des effets de ce venin; &, quand une fois nous avons payé ce tribut, nous en ſommes débarraſſés pour toujours : cependant il y a des ſujets qui l'ont pluſieurs fois; mais cela eſt rare.

La cure de la petite vérole ſe réduit à deux points, à prévenir la trop prompte aſſimilation de la matiere variolique dès le commencement, & à calmer le mouvement tumultueux des eſprits, que l'inflammation des parties externes occaſionne. Ainſi, quand la fievre eſt trop forte, que l'ébullition du ſang eſt conſidérable, qu'il y a de violents maux de tête, il faut commencer par pratiquer la ſaignée au bras; & ſi le mal de tête ſubſiſte, on en fera une autre au pied, ſelon la force & l'âge du malade. Immédiatement après, on lui fera prendre deux grains d'émétique en lavage, pour tâcher de débarraſſer l'eſtomac : on lui fera boire en même temps une tiſane faite avec une décoction légere de racine de ſcorſonere. Si les douleurs des reins ſont vives, on peut lui donner un lavement pour débarraſſer ces parties, & pour leur donner plus de ſoupleſſe.

Quand la petite vérole eſt bénigne ou diſcrete, elle n'exige aucun remede particulier; il ſuffit de faire prendre la tiſane que nous venons d'indiquer, & de donner de temps en temps quelques coups de vin & d'eau avec un peu de ſucre. Cette maladie eſt ſi facile à traiter, que les gardes mêmes ſuffiſent dans ces ſortes de cas.

Quand cette maladie s'annonce par une forte fievre, des maux de reins, des envies de vomir, & une chaleur conſidérable dans tout le corps, l'on commencera par faire ſaigner le malade au bras; on réitérera même la ſaignée dans le même jour, ſi les accidents ſont toujours auſſi violents. Immédiatement après, on fera prendre deux grains d'émétique en lavage, pour vuider l'eſtomac : pour tiſane, on preſcrira une boiſſon faite avec une décoction d'orge mondée, ou avec une chopine d'eau, dans laquelle on mettra un demi-ſeptier de biere, la moins amere qu'on pourra trouver. On continuera cette boiſſon, juſqu'à ce que les ſymptomes

ſoient calmés, que la violence de la fievre ſoit tombée, & que les douleurs, tant de la tête que des reins, ſoient appaiſées. On pourra même, ſi les douleurs des reins ſont vives, lâcher le ventre avec le lavement ſuivant :

Prenez, *De Son,*

De Graine de Lin, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans une chopine d'eau, & ajoutez-y

Un quarteron de Beurre frais.

Quand les douleurs & les accidents feront diminués, on fera prendre au malade pour boiſſon une tiſane faite avec une once de ſcorſonere, bouillie dans une pinte d'eau, avec une pincée de lentilles.

Si l'on s'apperçoit que l'éruption ſe faſſe trop promptement, que la chaleur ſoit conſidérable, on fera ſortir du lit le malade : on le laiſſera promener dans ſa chambre, & on s'en tiendra à quelques verres de ſa tiſane par jour, & à du bouillon ; car tout le myſtere de cette maladie conſiſte à bien ſéparer la matiere variolique du reſte du ſang ; ce que la nature ne pourra point exécuter, ſi l'on précipite le mouvement du ſang, & ſi l'on bouleverſe toutes les humeurs. Ainſi, bien-loin d'accabler les malades de couvertures, de les tenir chaudement dans leur lit, de faire grand feu, & de leur faire boire du vin, avec de la cannelle, ou quelques autres liqueurs échauffantes, il faut chercher à les rafraîchir de toute façon.

Quand l'éruption commence à ſe faire, que l'on voit que les boutons ſemblent pointer & s'arrondir, que la fievre n'eſt point trop forte, on fait continuer au malade la tiſane ci-deſſus, & on lui fait prendre toutes les deux heures une cuillerée de la potion ſuivante :

Prenez, *Des Eaux de Scabieuſe,*

De Scorſonere, de chaque deux onces.

De Méliſſe ſimple, une once.

De Confection d'Hyacinthe, un gros.

D'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros.

De ſirop d'Œillet,

De Limon, de chaque demi-once.

Mêlez le tout, pour donner par cuillerées, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

On continuera la tisane, & cette potion, jusqu'à ce que l'éruption soit totalement faite; ce qu'on appercevra, quand les boutons commenceront à blanchir. Cependant, comme il survient alors une espece de petite fievre que l'on appelle *secondaire*, il faut être beaucoup plus réservé sur l'usage des cordiaux; on se contentera pour lors de donner de la tisane à l'ordinaire, & la décoction suivante:

Prenez, *De Quinquina concassé, deux gros.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau, pour le réduire à pinte.

Ajoutez-y

De Nitre purifié, quinze grains.
De sirop d'Œillet, une once.

Le malade prendra un verre de cette boisson, de trois heures en trois heures: le quinquina qui la compose, est très-propre pour exciter la suppuration, &, par conséquent, pour faire mûrir les boutons. On continuera cette boisson jusqu'au moment de l'exsiccation, où l'on verra les pustules tomber par écailles.

Comme dans la suppuration la fievre est quelquefois violente, que le malade est agité d'insomnie, qu'il souffre beaucoup de demangeaisons & d'ardeur de la part de la matiere purulente qui se forme dans les boutons, il faut donner, tous les soirs, tant que la suppuration dure, le julep suivant:

Prenez, *D'Eau distillée de Cerises noires, trois onces.*
De Sel sédatif, demi-gros.
De sirop de Pavot, six gros.

Mêlez le tout pour un julep, pour prendre le soir en une dose. Cette potion calme les douleurs, relâche la peau, favorise l'abord de la matiere vers les boutons, & fait ordinairement très-bien dans ces circonstances.

Quand la peau s'éleve par écailles, que la suppuration est terminée, qu'il n'y a plus de fievre ni d'accidents, on purge le malade avec la médecine suivante:

Prenez, *De Follicules de Séné, deux gros.*
De Rhubarbe concassée, demi-gros.
Du sel d'Epsom, trois gros.

Faites bouillir le tout légérement dans un grand demi-septier d'eau.

Passez

Passez la liqueur, & ajoutez-y

Deux onces & demie de Manne,

pour prendre en un verre le matin à jeun. On répétera cette purgation le surlendemain.

Le malade s'accoutumera ensuite insensiblement à l'air & à la nourriture, jusqu'à ce que son visage & son corps soient totalement nettoyés.

Quand la petite vérole est confluente, ce que l'on connoît aux symptomes que nous avons décrits ci-dessus, comme la fievre est bien plus violente, les douleurs des reins bien plus considérables, les vomissements plus fréquents, il faut saigner le malade sur le champ au bras, & pratiquer ensuite la saignée au pied, donner immédiatement après, ou le lendemain matin, l'émétique en lavage, à la dose de deux grains.

Pour tisane, le malade ne prendra que du petit-lait clarifié, les premiers jours, ou une boisson faite avec une pincée de chiendent, deux gros de réglisse effilée, & une poignée de feuilles de bourrache bouillies dans une pinte d'eau.

Si le malade se plaint de douleurs vives dans les reins, d'épreintes, d'envie d'aller à la selle, on lui donnera le lavement suivant :

Prenez, *De feuilles de Pariétaire*,

De Guimauve, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine. Ajoutez-y

Deux onces de Miel mercuriel,

pour un lavement que l'on réitérera dans la journée, s'il est nécessaire.

On aura soin de faire tenir le malade toujours assis dans son lit, de le faire lever deux ou trois heures par jour, de ne point faire de feu dans sa chambre, à moins qu'il n'y fît trop froid, & de laisser petit-à-petit la nature faire l'éruption qu'elle médite avec tant d'appareil.

Si, malgré toutes ces précautions, la fievre étoit toujours violente, & que l'éruption ne se fît pas, on feroit une troisieme saignée, & on mettroit le malade à l'usage de la limonnade extrêmement légere pour bois-

son ; & on fera lever le malade le plus souvent qu'il sera possible, comme nous l'avons dit ci dessus.

Quand la fievre de l'éruption sera tombée, & qu'une partie des accidents sera diminuée, on pourra pour lors mettre le malade à l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Scabieuse mondées & coupées par morceaux, une once.*
De Scorsonere, une demi-once.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau réduites à pinte : faites-y infuser ensuite
De Réglisse, deux gros,
pour en prendre cinq ou six verres par jour.

Si l'éruption étoit trop lente, on pourroit l'aider, en appliquant aux cuisses deux larges emplâtres vésicatoires ; & on pourroit placer le malade, pendant une heure, tous les jours, dans un bain d'eau chaude : rien ne relâche la peau avec plus de promptitude, & n'attire la matiere variolique avec plus de sûreté, que les bains ; on feroit prendre en même temps au malade dans le bain, deux ou trois cuillerées de la potion qui suit :

Prenez, *D'Eaux distillées de Scabieuse,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Menthe, une once.
De Cannelle orgée, trois gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion.

On doit bien faire attention que dans les confluentes, il y a presque toujours dans l'estomac un vice particulier d'une matiere saburrale, qui s'unit avec celle de la petite vérole, en passant dans le sang, & qui traverse l'éruption ; on en voit des preuves par la langue qui est chargée, par les mauvais goûts dans la bouche, par les envies de vomir, les vomissements ou la diarrhée : il faut absolument, dans ce cas, employer l'émétique en lavage, comme ci-dessus ; autrement il est à craindre que l'éruption se fasse toujours mal, & qu'il y en ait une partie qui succede à l'autre, & qui dérange par conséquent le cours de la nature.

Quand l'éruption est faite, il survient ordinairement une fievre considérable qui déclare le temps de la suppuration. On doit pour lors, si la fievre est forte, ne point laisser subsister les vésicatoires qui pourroient animer le feu de la fievre : on se dispensera de les ôter, quand la fievre sera moindre ; on continuera la tisane, comme ci-dessus, & on fera prendre au malade la potion suivante :

Prenez, *De Quinquina concassé, un gros & demi.*

Faites-le bouillir dans trois demi-septiers d'eau, réduits à chopine ; passez la liqueur. Ajoutez-y

De Nitre purifié, quinze grains.

De Sirop de Limon, une once,

pour prendre un verre toutes les quatre heures ; on donnera en même temps la poudre qui suit :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses,*

D'Antimoine diaphorétique, de chaque deux gros.

De Nitre purifié, demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre douze grains toutes les heures, en buvant par dessus chaque prise un petit verre de tisane ordinaire.

Si les maux de cœur, les vomissements ou la diarrhée subsistent pendant la suppuration, il faudra évacuer le malade, de deux jours l'un, avec deux grains d'émétique en lavage.

Tous les soirs du jour où l'on donnera l'émétique dans la suppuration, ou toutes les fois qu'il y aura des douleurs vives, des demangeaisons insupportables, des maux de tête violents, on prescrira le julep qui suit :

Prenez, *D'Eau de Laitue,*

D'Eau de Pourpier, de chaque deux onces.

De Sirop Diacode, six gros,

pour une prise.

Quand la suppuration sera terminée, & que le malade n'aura plus de fievre ni de douleur, on continuera les remedes que nous venons de prescrire, jusqu'à ce que la peau devenue plus souple se relâche, que les boutons se dessechent, & tombent par écailles ; après quoi, on purgera le malade trois ou quatre fois, comme nous l'avons dit dans l'article de la *Petite Vérole discrete.*

Deux ſymptomes, qui accompagnent les petites véroles confluentes, ſont la ſalivation dans les adultes, & la diarrhée dans les enfants : ils méritent une attention continuelle, parce que, quand ils s'arrêtent, & qu'ils ſe ſuppriment tout d'un coup, le malade eſt bientôt emporté. Il faut, autant que l'on peut, favoriſer la ſortie de la ſalive & de l'humeur des glandes inteſtinales qui coule par le ventre. Dans les adultes quelquefois la ſalivation ſe ſupprime ; mais les mains ſe gonflent & ſe bourſoufflent : ce nouveau ſymptome empêche les effets funeſtes de la ſuppreſſion de la ſalivation. Il vaut beaucoup mieux cependant que l'humeur prenne ſon cours par les glandes ſalivaires, parce qu'elle ſe fait plus aiſément jour au dehors : ainſi il faut éviter de donner des narcotiques, quand cette évacuation eſt arrétée ; tel eſt le julep que nous avons preſcrit tous les ſoirs, qui a la propriété, ainſi que toutes les préparations d'opium, de ſupprimer toutes les évacuations ; ce qui, par conſéquent, empêcheroit l'écoulement de cette humeur abondante & ſalutaire. Il en eſt de même de la diarrhée des enfants, que l'on doit plutôt favoriſer par les lavements, les émétiques & les purgatifs, que de l'arrêter par les potions calmantes & narcotiques.

Quand la ſalivation ſe ſupprime, il faut la rappeller, en mettant des véſicatoires à la nuque ou proche les oreilles ; & il faut gargariſer le malade ſouvent dans la journée, avec le mélange ſuivant :

Prenez, *De Suc de Creſſon de fontaine*,
De Suc de Trefle d'Eau, de chaque deux onces.
D'Eſprit de Cochléaria, quinze gouttes.
De Sirop anti-ſcorbutique, une once.

Mêlez le tout enſemble pour un gargariſme dont on mettra deux cuillerées dans un verre d'eau, pour ſe gargariſer ſouvent dans la journée.

On pourra faire uſage, en même temps, de la poudre qui ſuit, ſi la fievre n'eſt point violente :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.*
D'Antimoine diaphorétique, un gros.
De Mercure doux, ſix grains.
De Sel de Duobus, un gros & demi.

Mêlez le tout ensemble, pour faire une poudre dont le malade prendra vingt-quatre grains toutes les deux heures.

Quand la salivation est trop abondante, & qu'il est à craindre que la suppuration ne soit trop foible, & que le malade n'en soit pas mieux, on peut la détourner, en lui faisant prendre un verre ou deux de la tisane suivante :

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*
De Sel de Glauber, un gros.

Faites-les bouillir légérement dans une chopine d'eau : passez la liqueur, pour en prendre deux ou trois verres, à deux heures de distance l'un de l'autre.

Au reste, la salivation & la diarrhée sont des symptomes toujours très-graves ; & on ne sauroit mieux faire dans ces sortes de cas, que d'appeller un médecin sage & prudent, qui dirige les remedes nécessaires.

Nonobstant la division que nous avons faite de la petite vérole, en discrete & en confluente, il y en a encore d'autres especes : telles sont la discrete simple, la discrete maligne, la confluente simple, & la confluente maligne.

De la Discrete simple.

Elle differe de l'autre, en ce que tous les accidents qui la devancent, cessent aussi-tôt après l'éruption. Ces accidents sont, pour l'ordinaire, un grand abattement, une fievre vive, des assoupissements, des maux de tête, des douleurs dans la région des reins, des envies de vomir, & des vomissements.

Le médecin doit d'abord faire saigner le malade au bras, en cas qu'il soit appellé de bonne heure ; sinon il fera faire la saignée au pied : il prescrira aussi au malade une grande quantité de tisane légere, faite avec la racine de scorsonere, le chiendent & la réglisse : il lui fera donner des lavements d'eau simple, si la fievre est vive, ou composée d'une décoction émolliente, avec le lénitif, ou la casse mondée ; on fera les bouillons avec le veau & la volaille.

Lorsque le redoublement sera sur sa fin, on donnera un vomitif : supposé qu'il n'ait pas produit des éva-

cuations suffisantes, on aura soin de les soutenir par quelque purgatif doux.

Dans cette espece de discrete simple, on doit soutenir les malades par une nourriture plus forte & plus abondante que dans les autres especes; on rendra les bouillons plus succulents, en y ajoutant du bœuf : on y mélera du riz passé; & on leur permettra même l'usage des potages, lorsqu'il n'y aura point de fievre.

Si l'on voit que les boutons ne se remplissent pas, comme ils le devroient, si le cercle de la base devient de couleur pâle, & le pouls petit & fréquent, il y aura lieu de croire que le sang s'est épailli; pour lors on lui fera prendre la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux distillées de Scorsonere,*
De Bourrache, de chaque deux onces.
D'Antimoine diaphorétique,
D Yeux d'Ecrevisses, de chaque demi-gros.
De Nitre purifié, vingt grains.
De Confection d'Hyacinthe, deux gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées, d'heure en heure.

Supposé que le ventre ne soit pas libre, on fera prendre quelques lavements au malade; quand il sera fort agité, on lui prescrira six gros de sirop diacode; du reste, c'est le même traitement que nous avons indiqué ci-dessus dans la petite vérole discrete.

De la Discrete maligne.

Dans la seconde espece qui est celle des petites véroles discretes malignes, les accidents sont en grand nombre, & dangereux; le malade est agité d'une fievre ardente & continue : il tombe dans un extrême accablement; sa peau devient seche & brûlante; on lui trouve un abattement considérable dans les arteres carotides, & beaucoup de roideur dans les tendons; les yeux sont animés, brillants; & l'on apperçoit sur la conjonctive plusieurs vaisseaux lymphatiques, qui paroissent être remplis de sang : il souffre une douleur considérable dans les reins, un mal de tête ou violent,

ou médiocre, le plus souvent sans rêverie, sans assoupissement & sans envie de dormir; tels sont les symptomes qui, dans cette espece de petite vérole, naissent ordinairement avec l'éruption. Ces symptomes cessent ordinairemenr après l'éruption; mais la fievre, dont l'ardeur avoit paru d'abord se modérer, se rallume bientôt après, & est masquée, sur-tout en tierce, par des redoublements violents : elle ne discontinue point; elle entretient les accidents les plus considérables, & en attire souvent de nouveaux : en effet les malades éprouvent alors des insomnies cruelles, des rêveries légeres, des inquiétudes, des saignements de nez, principalement dans les redoublements, & souvent des sueurs très-abondantes qui n'empêchent pas néanmoins sa peau d'être toujours brûlante & d'une chaleur âpre & seche.

La fievre & les autres accidents augmentent dans le temps de la suppuration; & pour lors les malades tombent dans de grandes agitations, dans des rêveries violentes & dans des mouvements convulsifs : cependant les grains ou boutons ne laissent pas de rester toujours élevés, & de conserver un bon caractere.

On commencera la curation par la saignée au bras, si on est appellé dans les premiers moments de l'éruption, & avant l'éruption même; sinon on fera celle au pied. On fera boire au malade une tisane faite avec la racine de chicorée sauvage, le chiendent & la réglisse : on lui fera prendre, de trois en trois heures, des apozemes délayants, & on débarrassera les intestins par quelques lavements convenables. Sur la fin du redoublement, on placera deux grains d'émétique en lavage, si l'évacuation n'est pas assez abondante : on soutiendra l'action du vomitif par le secours d'un purgatif doux; & on donnera, de trois en trois heures, la potion absorbante décrite à l'article ci-dessus.

Si l'on découvre qu'il y ait encore nécessité de provoquer le vomissement, pour éviter les sueurs abondantes & colliquatives, les violents redoublements de la fievre, les hémorrhagies, les suppressions d'urine, & les autres accidents qui surviennent par cette espece de petite vérole maligne :

Si l'humeur paroît se porter au cerveau avec violence, on peut faire une saignée au pied.

Au reste, dans tous les temps de la petite vérole discrete maligne, & pendant la suppuration même, lorsque le malade a le ventre bouffi, qu'il y sent des grouillements, on doit lui donner des lavements d'eau simple, lui faire prendre de la tisane de scorsonere en abondance, & se conduire, dans le reste du traitement, comment nous l'avons dit au sujet de la petite vérole discrete simple.

De la Petite Vérole confluente simple.

La petite vérole confluente simple est celle dans laquelle la fievre & les autres symptomes cessent tout-à-fait, ou diminuent considérablement après l'éruption, mais reviennent avec violence, dans le temps de la suppuration, & quelquefois avec inflammation. Quelque difficile qu'il soit de connoître dès le commencement de la maladie, s'il se fait quelqu'engorgement dans les vaisseaux lymphatiques, voici cependant quelques signes qui peuvent le faire conjecturer :

Si le malade n'a pas d'abord été saigné suffisamment, & s'il a pris des cordiaux vifs & brûlants ;

Si, après l'éruption, il est plus assoupi qu'il ne devroit l'être ;

S'il sent un bourdonnement & un bruit continuel dans les oreilles ;

Si, pendant les assoupissements, il lui survient des rêveries légeres & fréquentes ;

S'il est fort inquiet & fort agité ;

Si le ventre est bouffi & gonflé, quoiqu'on l'ait débarrassé par les lavements ;

Si la langue est fort seche ;

Si les urines coulent en très-petite quantité, & si elles sont fort colorées ;

Si les boutons ne s'élevent point assez, c'est-à-dire, s'ils sont plats ou enfoncés dans leur centre.

La premiere précaution qu'on doit prendre contre les accidents de cette maladie, c'est la saignée répétée une ou deux fois au bras, selon le besoin, ensuite passer à celle au pied. Les purgatifs & les vomitifs doivent

être prefcrits, comme nous l'avons dit ci-deffus : on rendra le fang fluide par la tifane prife en abondance, & par les apozemes délayants & apéritifs, avec la bourrache, la buglofe, la fcolopendre & la chicorée fauvage, auxquels on ajoutera fur chaque pinte deux grains de tartre ftibié. Pendant tout le cours de la maladie, on ne donnera que des bouillons faits avec le veau, le poulet & autres volailles : on pourra y mêler quelques cuillerées de crême de riz. Dans les premiers jours de l'éruption, il arrive quelquefois que les boutons font moins élevés qu'ils ne devroient l'être : pour lors, au lieu d'émétique, on y mettra l'antimoine diaphorétique, à la dofe d'un gros fur une pinte; ou l'on fera une compofition de la maniere fuivante :

Prenez, *De Confection d'Hyacinthe, un gros.*
D'Antimoine diaphorétique, demi-gros.
D'Yeux d'Ecreviffes, vingt-quatre grains.
De Kermès minéral, deux grains.

Mêlez le tout enfemble pour trois prifes, à quatre heures de diftance l'une de l'autre.

Si les urines fe fuppriment, on ajoutera dans l'apozeme, au lieu d'antimoine diaphorétique, vingt grains de nitre. Les lavements font auffi très-utiles dans cette petite vérole, fur-tout lorfqu'on fent des tranchées, des bouillonnements, des coliques & des flux de ventre.

De la petite Vérole confluente maligne, appellée Cryftalline.

Cette maladie eft précédée d'une fievre affez vive, d'un dévoiement féreux très-confidérable, de maux de tête, d'une très-grande altération : la peau eft d'un blanc pâle, & toutes les parties légérement bouffies. Quand l'éruption commence, les boutons paroiffent d'un rouge pâle ; ils s'élevent plus vîte & plus haut ; ils deviennent plus gros que dans les autres efpeces. Le cercle qui eft à la bafe de chaque bouton, conferve toujours une couleur plus pâle : la pellicule qui renferme l'humeur eft très-mince. Plufieurs grains fe joignent fouvent enfemble, & forment une grande veffie remplie de férofité : lorfqu'on la perce, & qu'on en fait fortir l'humeur féreufe, la peau qui eft deffous paroît

pâle, ainsi que le cercle des boutons ; toutes les parties se gonflent extraordinairement, & même participent de l'œdeme, enfin la fievre maligne qui survient quelquefois, se manifeste par des convulsions, des délires & des assoupissements.

Un des principaux accidents qui paroissent, dès le commencement des petites véroles crystallines, est un dévoiement où les matieres sont crues, séreuses ou d'une couleur verdâtre ou blanchâtre.

On commencera par faire vomir le malade, avec la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Mélisse,*
De Menthe, de chaque deux onces.
D'Ipécacuanha, dix-huit grains.
De sirop Magistral, une once.

Mêlez le tout pour une prise.

Lorsque le malade aura été suffisamment évacué par ce vomitif, on lui fera prendre les bols qui suivent :

Prenez, *De Confection d'Hyacinthe, un gros.*
D'Yeux d'Ecrevisses,
D'Antimoine diaphorétique, de chaque demi-gros.
De Corne-de Cerf, philosophiquement préparée, un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher, pour en faire des bols du poids de douze grains : on en donnera un avant chaque bouillon, que l'on prendra de trois en trois heures. Le jour suivant, on purgera le malade de la maniere qui suit :

Prenez, *De Cátholicon double, deux onces.*
De sirop de Chicorée composé de Rhubarbe, une once.

Faites fondre le tout dans trois onces d'eau de menthe, pour une prise.

On prescrira, quelques heures après l'effet du purgatif, la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
De Menthe, une once.
De Fleurs d'Orange, demi-once.
De Craie de Briançon, un gros.
De Cachou en poudre, demi-gros.
De sirop de Limon, une once,

pour prendre par cuillerées, de demi-heure en demi-heure.

On ne doit pas regarder le dévoiement comme un mal, pourvu cependant qu'il ne soit pas trop violent, qu'il n'empêche pas les boutons de s'élever ou de grossir, & qu'il ne fasse point naître d'autres accidents. S'il venoit à cesser tout-à-fait ou à diminuer même considérablement, ensorte que le ventre devînt bouffi, il faudroit le rappeller par des lavements doux, & retrancher tous les remedes qui pourroient lui faire obstacle.

On continuera ce traitement, jusques & pendant la suppuration; mais, lorsqu'elle sera sur sa fin, si la fievre paroît, ou si le dévoiement continue, on aura recours aux purgatifs convenables : il faudra cependant les différer plus long-temps que dans les autres especes de petites véroles, parce que, dans celle-ci, l'humeur renfermée dans les boutons s'épaissit toujours plus lentement : enfin, pour empêcher qu'elle n'entretienne la fievre, en se mêlant avec la masse du sang, on aura soin, dès que la suppuration sera toute achevée, de couper les boutons de tout le corps, à l'exception de ceux du visage.

On terminera le traitement par faire prendre au malade des crêmes de riz, d'orge, de gruau, & par un usage continué, pendant long-temps, de la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Écrevisses, deux gros.*
De Nitre purifié, un gros.
De Farine de Riz, deux gros.

Mêlez le tout, pour en prendre vingt grains toutes les quatre heures, en buvant par dessus le bouillon suivant :

Prenez, *De Tranche de Bœuf, une livre.*
Un vieux Coq.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour en faire du bouillon : ajoutez-y à la derniere demi-heure,

De Riz, deux cuillerées.
De Racine de Guimauve, deux onces.
De Feuilles de Bourrache,
De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.

Paſſez le tout, pour en faire du bouillon, dont le malade prendra une taſſe après ſa poudre.

Comme, dans cette eſpece de maladie, le ſang eſt extrêmement diſſous; qu'il tourne tout en eau, & que, par conſéquent, il eſt à craindre qu'il ne ſurvienne quelqu'hydropiſie, diabetes ou fievre colliquative, on preſcrira au malade le bouillon qui ſuit, qu'il continuera pendant huit jours.

Prenez, *De Rouelle de Veau, une livre.*
Des Limaçons que l'on aura fait dégorger dans l'eau, douze.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau : ajoutez, à la derniere demie-heure,
Des Feuilles de Bouillon-blanc,
De Guimauve, de chaque une poignée.

Paſſez le tout, & ajoutez dans chaque bouillon une cuillerée de crême de riz, que l'on aura fait cuire dans de l'eau. Le malade prendra trois de ces bouillons par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre.

Maniere de remédier aux ſymptomes fâcheux qui arrivent dans toutes les Petites Véroles.

Dans l'ébullition, la fievre ardente & vive, une peau ſeche, dure & douloureuſe, le battement des arteres carotides, l'inflammation des yeux, les vomiſſements violents, les coliques & les tranchées conſidérables ſont des ſignes très-fâcheux : on y remédie par les ſaignées faites au bras & au pied, par les boiſſons délayantes, comme le petit-lait; par l'uſage de l'émétique placé à propos, par les lavements, & généralement par tous les remedes qui conviennent dans l'inflammation.

Dans le temps de l'éruption, ſi elle ſe fait trop promptement, comme dans l'eſpace de vingt-quatre ou trente heures; ſi le gonflement du viſage & de la tête ſont conſidérables, que les tendons ſoient roides & ſans mouvement; les ſueurs abondantes; que les boutons ſoient plats, & qu'ils laiſſent dans leur intervalle une éruption éréſipélateuſe; que les urines ſoient troubles ou épaiſſes, on peut dire que la maladie ſera très-dange-

reuſe. Le péril n'en eſt pas moins grand, lorſque les boutons ſur le viſage ſont ſi confluents, qu'ils ne paroiſſent former qu'un ſeul grain, & lorſque la ſalivation, qui doit ſurvenir les premiers jours de l'éruption, ne fournit que des crachats épais & gluants.

Il faut, en ce cas, comme nous l'avons déjà dit, faire lever le malade, tempérer ſon ſang par les boiſſons & les lavements, lui donner les poudres abſorbantes, que nous avons preſcrites ci-deſſus; &, s'il y a quelques preuves que l'eſtomac ſoit chargé de glaires ou de matiere putride, on évacuera le malade par le moyen de l'émétique.

Dans la ſuppuration, ſi les ſymptomes, qui avoient diſparu après l'éruption, ſe renouvellent tout-à-coup dans le temps de la ſuppuration; ſi leur violence eſt encore conſidérable, le malade ſera dans un extrême danger. Quand l'humeur renfermée dans les boutons eſt trop claire, il eſt à craindre qu'il ne reſte dans le ſang une partie du pus, qui le faſſe tourner en diſſolution. La noirceur des boutons eſt le plus ſouvent un ſigne très-funeſte : il en eſt de même, quand ils s'applatiſſent tout d'un coup. Dans les dévoiements qui ſurviennent, ſi les évacuations ſont fort ſéreuſes & verdâtres, on ne peut en tirer qu'un pronoſtic peu favorable; mais, ſi elles ſont épaiſſes, bilieuſes, & ſemblables à une eſpece de purée, elles ne ſont que ſalutaires, pourvu qu'on ne voie point alors les boutons s'applatir. Quand la ſalivation s'arrête bruſquement, que les glandes de la ſalive s'engorgent & ſe tuméfient, & que les mains ne ſe gonflent point, la vie du malade eſt en grand danger.

Quand tous ces accidents ſubſiſtent pendant la ſuppuration, il faut redoubler l'attention, & employer tous les remedes que nous avons indiqués dans toutes ces circonſtances, comme de placer l'émétique à propos, de rappeller la ſalivation par les gargariſmes, les cataplaſmes & les véſicatoires, ou de la détourner par le bas, par le moyen des lavements & des purgatifs doux. Si la ſuppuration ſe fait lentement, on mettra en uſage la tiſane de quinquina, décrite ci-deſſus. Dans le dévoiement on donnera les poudres abſorbantes, & les potions calmantes, dont nous avons donné

les compositions ; & on fera prendre au malade beaucoup de boisson avec la tisane de scorsonere & le nitre.

Rarement la dessication produit des accidents funestes : néanmoins il arrive quelquefois que les boutons sont si serrés les uns contre les autres, qu'il se forme sur la peau une croûte épaisse, que la matiere varioleuse ne peut percer, ce qui occasionne la rétention du pus, ce qui fait qu'il creuse & produit des cavités difformes, & que le malade ressent quelquefois des tiraillements & des douleurs cruelles : il faut en ce cas, faire une saignée au bras, mettre le malade dans les bains chauds, & lui faire prendre, même le soir, une once de sirop diacode pour détendre la peau, & faciliter la sortie du reste de la matiere contenue dans les boutons.

Plan de conduite dans les Petites Véroles mal traitées.

Le préjugé est si grand parmi le peuple, au sujet des cordiaux, dans la petite vérole, qu'on les donne sans jugement & sans intelligence à tous ceux qui sont attaqués de cette maladie : aussi arrive-t-il que l'on pousse à la peau la matiere varioleuse, lorsqu'elle est encore crue, & qu'elle n'a subi aucune coction. Le sang, déjà trop échauffé par la vivacité de la fievre, se dissout & se présente à la peau, sous la forme d'éruption miliaire ou pétéchiale ; ce qui est d'un très-mauvais présage : d'un autre côté, la partie séreuse du sang, poussée par les cordiaux vers la peau & les urines, rend les humeurs épaisses & visqueuses, trouble l'effort de la nature, & l'empêche de séparer du sang la matiere varioleuse, comme elle auroit pu le faire.

On reconnoît que la petite vérole a été poussée trop vîte, quand on voit que la peau est couverte de taches rouges ou noirâtres, que les boutons sont petits, grisâtres ou lymphatiques, quand le pouls est petit, étouffé : on peut aussi s'en assurer, en s'informant de la maniere dont on a conduit le malade, & en demandant si l'on a fait grand feu dans sa chambre, si on l'a chargé de couvertures le premier jour, si on lui a fait boire du vin & de la cannelle, ou des eaux spiritueuses, s'il est d'un tempérament bilieux, s'il est dans la jeunesse & sujet

aux paſſions vives, & ſi enfin l'éruption a été faite avant les deuxieme ou troiſieme jour.

Il ne faut point balancer pour lors de rafraîchir l'air de la chambre par degrés, d'ôter les couvertures au malade, de lui donner les lavements rafraîchiſſants, de ceſſer ſur le champ l'uſage des cordiaux, & de lui donner pour boiſſon de l'orgeat, ou même de la limonnade; de le faire ſortir de ſon lit, s'il peut reſter debout ou aſſis; d'éviter ſoigneuſement les narcotiques, comme très-funeſtes dans cette occaſion, parce qu'ils diſſolvent le ſang, & en augmentent l'acrimonie.

Quand, par les remedes que nous venons d'indiquer, on aura calmé les principaux accidents, qu'on verra les boutons s'arrondir & s'élever, que la chaleur brûlante du corps ſe diſſipera, que les taches rouges qui étoient ſur la peau diſparoîtront, que le mouvement du ſang ſera plus doux & plus tranquille, en un mot, que l'éruption ſe fera paiſiblement, on quittera le régime rafraîchiſſant, pour faire prendre au malade une tiſane de ſcorſonere & de lentille : on ſe conduira enſuite, dans le reſte de la maladie, comme nous l'avons dit en traitant de la curation de la petite vérole.

On s'abſtiendra, pendant tout le temps que l'on preſcrira les rafraîchiſſants, de donner des bouillons épais & ſucculents : on ſe contentera de preſcrire de l'eau de poulet; on paſſera enſuite à l'uſage des bouillons plus reſtaurants.

Il arrive quelquefois, quoique plus rarement, que les ſaignées multipliées, les lavements, & la diete faite mal-à-propos, font un tort conſidérable à l'éruption de la petite vérole, parce que, quoiqu'il faille tempérer le ſang & calmer la fievre, il faut cependant ſe donner bien de garde de trop rafraîchir, parce que l'on diminueroit pour lors l'effort néceſſaire de la fievre, qui ne pourroit plus porter à la peau cette matiere varioleuſe, qui doit y être pouſſée.

On reconnoît que le malade a été trop rafraîchi par l'examen de la conduite que l'on a tenue, par l'inſpection du tempérament du malade qui eſt foible, lâche, efféminé; par ſon âge, ſi c'eſt un enfant, par exemple; ou par ſon ſexe, ſi c'eſt une femme; enfin par la

qualité du pouls qui est mou & foible, & par le calcul que l'on fait du jour où s'est faite l'éruption, qui est, en ce cas, trop tardive, comme après le cinquieme, le sixieme & le septieme jour.

Il faut pour lors prendre un chemin tout opposé à celui que nous venons d'indiquer, mettre le malade dans son lit, le bien couvrir, faire grand feu dans sa chambre, lui donner pour boisson une tisane faite de la maniere suivante :

Prenez, *Des Racines de Scabieuse,*
De Scorsonere, de chaque une once.
De Lentilles, deux cuillerées.
De Fleurs de Coquelicot, une pincée.

Faites bouillir le tout légérement dans une pinte d'eau; laissez-le ensuite infuser chaudement près du feu, pendant une demi-heure, en couvrant le vaisseau exactement : on en prendra un verre toutes les heures.

On prescrira en même-temps la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Mélisse,*
De Chardon-bénit, de chacune deux onces & demie.
De Cannelle spiritueuse, demi-once.
De Confection Alkermès, deux gros.
D'Esprit volatil de Corne-de-Cerf, trente gouttes.
De Lilium de Paracelse, demi-gros.
De sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que l'éruption se fasse.

On appliquera en même temps sur les cuisses les vésicatoires, & on plongera le malade dans le bain, en tenant l'eau aussi chaude qu'il pourra la supporter.

Quand l'éruption commencera à paroître, on achevera le traitement, comme nous l'avons dit ci dessus.

Quand la petite vérole s'annonce par des convulsions violentes (ce que l'on voit ordinairement dans les enfants qui ont trop fait usage des cordiaux), il faudra les rafraîchir par quelques lavements, & leur donner la poudre suivante :

Prenez,

Prenez, *De Craie de Briançon, deux gros.*
D'Antimoine diaphorétique, un gros.
De Verre de terre, trente-ſix grains.

Mêlez le tout enſemble, pour en donner dix grains à l'enfant, d'heure en heure, en lui faiſant prendre la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Ceriſes noires, deux onces.*
De Sel ſédatif, demi-gros.
De Sirop de Stœchas, une once,
pour prendre en deux doſes, à trois heures de diſtance l'une de l'autre.

Quand les enfants auront des dévoiements de matieres verdâtres, accompagnés de tranchées & de douleurs vives, on preſcrira la poudre ci-deſſus.

Collyre contre l'inflammation des yeux dans la Petite Vérole.

Prenez, *De la pulpe de pomme cuite devant le feu.*

Délayez-la dans un peu de lait, & ajoutez-y
Une demi-pincée de Fleurs de Safran,
pour appliquer chaudement ſur les yeux malades; ou, ſi l'on aime mieux, on ſe ſervira d'une décoction d'une once de racine de guimauve dans une pinte de lait.

Gargariſme contre la chaleur de la gorge dans la Petite Vérole.

Prenez, *De l'Orge entier, deux pincées.*

Faites-le bouillir dans trois demi-ſeptiers d'eau commune, qne vous réduirez à une chopine; coulez le tout, & ajoutez-y
Du Sirop de Mûre, une once & demie.
De Cryſtal minéral, un gros,
pour un gargariſme, dont on ſe ſervira pluſieurs fois par jour.

Quand les maux de gorge ſeront violents, il faudra faire avaler au malade, le ſixieme ou le ſeptieme jour de l'éruption, quelques morceaux de croûte de pain, qu'il ne fera que briſer & mâcher à demi, afin que, paſſant par le canal du goſier, il puiſſe faire crever les puſtules.

Remede contre le bouchement du nez.

Lorſque le malade a le nez bouché par les grains deſſéchés de la petite vérole, qu'il ne peut pas reſpirer librement, lorſqu'il y ſent de la douleur cauſée par le gonflement, on peut appliquer deſſus un peu d'huile ou d'onguent roſat; enſuite de quoi, quand les croûtes ſeront ramollies, on débouchera les narines avec un cure-oreille.

Précautions contre les impreſſions de la Petite Vérole ſur le viſage.

Une attention néceſſaire, ſur-tout pour les filles & les femmes, ſera de prévenir le ravage que fait ordinairement la petite vérole ſur le viſage, par les trous qu'elle y creuſe, & par la difformité des cicatrices qu'elle y laiſſe. Auſſi-tôt que les grains de la petite vérole commenceront à blanchir, on baſſinera le viſage, ſoir & matin, avec l'eau d'orge tiede & l'huile d'amandes douces : ce liniment appaiſera la demangeaiſon, ſans empêcher néanmoins que les grains parviennent à un juſte degré de maturité. On pourra auſſi avoir recours à la pommade qui ſuit :

Prenez, *D'Huile des quatre Semences froides, deux onces.*
De Blanc de Baleine bien choiſi, deux gros.
De Cire vierge, trois gros.

Faites fondre le tout au bain-marie, & le paſſez.

Enſuite vous le mêlerez avec une cuiller de bois, & vous le mettrez par petits morceaux très-minces dans un mortier de marbre.

Battez le tout, pendant trois ou quatre heures, avec un pilon de bois, en y verſant de temps en temps, un peu d'eau de fontaine bien claire.

Ajoutez-y enſuite
Quelques cuillerées d'Eau de Fleurs d'Orange.

Lorſqu'il ſera temps d'employer cette pommade, il faut en prendre au bout d'une plume, & frotter légérement tous les boutons du viſage : on doit en commencer l'uſage, dès que la plus grande partie des bou-

tons ayant achevé de ſuppurer, paroîtra toute blanche, ce qui arrive ordinairement à la fin du ſeptieme jour : cependant il n'y auroit aucun danger de s'en ſervir avant la fin même de la ſuppuration. Ce liniment ſe réitere pluſieurs fois par jour, & doit être appliqué toutes les fois que le viſage deviendra ſec : on eſt pour lors néceſſairement obligé de le renouveller, pour empêcher, autant qu'il eſt poſſible, que la pellicule extérieure du bouton ne ſe deſſeche, & ne ſe durciſſe trop vîte.

Le ſoin le plus eſſentiel, pour bien préparer cette pommade, eſt de la battre très-long-temps, dans la vue de bien incorporer toutes les drogues qui la compoſent, & de la rendre très-blanche & très-légere.

Elle peut ſe conſerver pluſieurs jours, ſans ſe corrompre, pourvu qu'on la tienne dans un lieu frais. Suppoſé qu'elle vînt à trop s'épaiſſir, il faudra la battre une ſeconde fois dans le mortier, obſervant d'y mêler, de temps en temps, quelques gouttes d'eau ; mais ſi elle devient jaune, & qu'elle contracte quelque mauvaiſe odeur, on ne pourra ſe diſpenſer d'en faire de la nouvelle, pour en uſer ainſi que de la premiere.

Après s'en être ſervi juſqu'au huitieme ou neuvieme jour, on appliquera ſur tout le viſage une purée de lentilles, de l'épaiſſeur d'un écu : on l'y laiſſera juſqu'à ce qu'elle ſe deſſeche, & tombe d'elle-même par écailles ; ce qui arrivera dans l'eſpace de vingt-quatre heures ou de deux fois vingt-quatre heures. Cette purée fait de très-bons effets, en ce que, ſe chargeant de pus, elle fait tomber les puſtules plus promptement : elle empêche auſſi que la matiere ne faſſe impreſſion ſur les chairs, ne les creuſe & n'y laiſſe des marques déſagréables & difformes.

On peut encore prendre une autre précaution qui n'eſt pas moins utile que toutes celles que nous venons de preſcrire ; c'eſt, quand les boutons ſont fort gros, & quand le pus qu'ils contiennent ne peut pas ſe faire jour au dehors, de les ouvrir avec des ciſeaux, pour empêcher que le pus ne creuſe davantage. Cette méthode eſt quelquefois ſi utile, qu'elle ſuffit pour appaiſer les douleurs, pour diminuer la fievre & accélérer le deſſéchement.

PHAGÉDÉNIQUE : (*ulcere*) épithete qu'on

donne à des ulceres malins qui mangent & rongent les chairs voisines. *Voyez* Ulceres.

PHIMOSIS, s. m. maladie du prépuce, qui consiste dans un resserrement si considérable, qu'il ne peut se renverser pour découvrir le gland : c'est un vice opposé au paraphimosis.

Cette maladie est ordinairement accompagnée de douleurs vives, de rougeur, de tumeur, de chaleur & de tous les signes qui caractérisent l'inflammation.

Les jeunes gens, ceux qui n'ont point encore éprouvé l'acte vénérien, qui ont des érections fréquentes & considérables, sont sujets au phimosis.

Cette maladie prend sa source ou d'une tumeur qui s'est formée à la verge, ou d'une mauvaise conformation du prépuce, qui est trop étroit : quelquefois aussi il est occasionné par quelques maux vénériens, qui gonflent la verge extraordinairement.

Le phimosis est quelquefois si peu de chose, qu'il n'exige aucune opération : il ne faut simplement qu'insinuer un peu d'huile ou de beurre pour donner à ces parties de la souplesse & de la flexibilité.

Quand le phimosis est produit par quelque tumeur vénérienne, on y remédie par les remedes convenables ; &, pour l'opération, l'on a recours au chirurgien. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie à l'article Phimosis.

PHLÉBOTOMIE, s. f. saignée, ou l'art de saigner, en ouvrant la veine. *Voyez* Saignée.

PHLEGMON, s. m. inflammation ou tumeur inflammatoire, arrondie, tendue, ferme, accompagnée de douleur, de rougeur, & de pulsation, causée par une abondance de sang, arrêtée & accumulée par fluxion dans une partie, & qui occupe non-seulement les téguments, mais aussi les muscles.

On reconnoît le phlegmon, lorsque la tumeur est plus profonde, plus large, plus rouge ; extrêmement chaude & moins élevée : on sent à la circonférence des douleurs spastiques & lancinantes. Cette espece d'inflammation dure plus long-temps que l'érysipele. Cette tumeur n'est pas propre à tourner en pus, & dégénere aisément en ulcere fistuleux. Elle est accompagnée &

précédée souvent de mouvement fébrile, de frisson, d'ardeur & de chaleur : elle survient ordinairement dans les parties charnues & spongieuses. Ce qui est très-digne de remarque, c'est qu'elle a son siege principalement dans le bras, l'avant-bras, la jambe & la cuisse.

Au reste, cette espece d'inflammation se traite par les saignées, les délayants, les lavements, les fomentations, les cataplasmes, & généralement tout ce qui peut détendre & relâcher. *Voyez* INFLAMMATION PHLEGMONEUSE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

PHLOGOSE, f. f. inflammation interne ou externe, ardeur & chaleur contre nature, sans tumeur : c'est le premier degré de l'inflammation.

Cette maladie est de très-peu de conséquence, & n'exige presque point de remede : quand elle est assez considérable pour exciter un dérangement dans le corps, elle se traite comme l'inflammation.

PHLYCTENES, f. f. pl. pustules ou petites vessies qui s'élevent sur la superficie de la peau, qui contiennent une sérosité ou sanie séreuse, jaunâtre, blanchâtre ou sanguinolente : telles sont les vessies qui surviennent à la gangrene & aux brûlures.

C'est ordinairement une humeur âcre & caustique qui produit ces especes de vessies, comme on le voit dans l'Erysipele, dans la Brûlure. *Voyez ce que nous avons dit dans ces différents articles, où l'on trouve le traitement des Phlyctenes.*

PHRÉNÉSIE, f. f. délire continuel & furieux, accompagné de fievre aiguë, d'inflammation du cerveau & de ses membranes, & d'insomnie.

La phrénésie differe de la paraphrénésie, en ce que, dans celle-ci, les vaisseaux du diaphragme sont enflammés, & que le délire subsiste par la sympathie du nerf de la huitieme paire.

La phrénésie est appellée *idiopathique*, lorsque la fievre & l'inflammation se déclarent en même temps; c'est l'espece la plus rare : on la nomme *symptomatique*, quand elle vient à la suite de quelque fievre aiguë ou maligne.

On reconnoît la phrénésie commençante aux insomnies continuelles, à un sommeil inquiet & troublé par

des idées phantaſtiques, des douleurs aiguës & conſtantes au ſommet & derriere la tête, une grande chaleur ſans ſoif, une reſpiration grande & profonde, un pouls petit & lent, quelquefois vif & fréquent; une ſuppreſſion d'urine, un oubli de tout ce qu'on a fait & dit auparavant.

Les ſignes de la phrénéſie décidée ſont les ſuivants. Les veines de la tête ſe gonflent, & on ſent un battement conſidérable aux temples & au cou : les yeux deviennent brillants & furieux ; tout ce que le malade dit eſt dépourvu de raiſon : il veut s'élancer avec violence ſur ceux qui ſont à côté de lui ; ce qui revient par accès : la langue eſt ſeche, âpre, jaunâtre & noire ; les extrémités ſont froides : le malade eſt prêt à ſe mettre en colere à chaque inſtant : il grince les dents : ſon urine eſt claire & limpide ; & il tâche, avec ſes mains tremblantes, de ramaſſer autour de lui tout ce qu'il trouve : au reſte, le malade eſt, dans ces moments, d'une force, & d'une violence inexprimable; il change, à tout moment, de poſture dans ſon lit; & ſa tête eſt dans une agitation continuelle.

Ce ſont ordinairement les hommes d'un tempérament colérique, ceux qui ſont prompts à ſe mettre en colere, qui éprouvent les effets de cette violente maladie. Ceux qui vivent d'aliments chauds & de boiſſons échauffantes, qui ſont expoſés aux ardeurs du ſoleil, aux veilles continuelles, qui ſont tourmentés de violents maux de tête, & qui, depuis quelque temps, n'ont point reſſenti les hémorrhagies auxquelles ils ſont ſujets, qui ont reçu quelque coup violent, ou fait quelques chûtes conſidérables ſur la tête, qui ont négligé les ſaignées auxquelles ils ſont accoutumés, ſont les plus ſujets à cette maladie : la ſuppreſſion des regles ou des hémorrhoïdes produit auſſi le même effet.

Quand la phrénéſie eſt ſymptomatique, elle ſurvient dans les fievres aiguës, ſur-tout lorſqu'elles ſont traitées par des ſaignées mal placées, par des remedes & un régime échauffant, ou enfin quand on ſupprime des ſueurs utiles.

La cauſe prochaine de la phrénéſie eſt l'irritation excitée dans les membranes du cerveau par l'engorgement du ſang, ou par une matiere âcre & mordicante.

Les caufes éloignées font le trop grande ufage du vin, les veilles exceffives, une expofition au foleil de trop longue durée, l'inconftance naturelle de l'efprit, la colere, & la foibleffe du cerveau, caufée par l'étude & la jeuneffe; les paffions vives de l'ame, comme l'amour, la haine, la fuppreffion du flux menftruel & hémorrhoïdal, auffi-bien que celle des vuidanges dans les femmes en couche, les bleffures, les contufions à la tête, les faignées habituelles négligées, ou les faignées mal faites, & un régime échauffant dans les fievres malignes, qui pouffe vers la tête une matiere âcre & bilieufe, qui caufe un très-grand ravage dans le cerveau.

On a donc raifon de divifer la phrénéfie en idiopathique, & fymptomatique: l'une & l'autre font véritablement accompagnées d'une fievre aiguë, mais avec cette différence que la fievre précede la feconde, au lieu qu'elle accompagne la premiere. L'idiopathique eft fort rare dans les climats tempérés; & la fymptomatique y eft fort commune.

Comme l'inflammation des membranes du cerveau eft la caufe des fymptomes fâcheux & funeftes qui accompagnent la phrénéfie, le principal foin du médecin doit être d'employer les préfervatifs néceffaires pour la prévenir, & de la guérir, lorfqu'elle eft arrivée. La faignée eft le remede qui a le plus d'efficacité, qu'on répete au bras, au pied & à la jugulaire, fouvent & promptement, jufqu'à ce qu'on ait épuifé le malade, & qu'on lui ait ôté une partie de fes forces. On lui fera boire enfuite la limonnade en abondance, le petit-lait, ou une tifane faite avec l'ofeille ou l'alleluia, dans laquelle on verfera vingt gouttes d'efprit de vitriol. On peut faire auffi une boiffon avec une décoction d'orge, dans laquelle on ajoutera la moitié d'un citron exprimé. On plongera enfuite le malade dans les bains froids, pendant deux heures chaque fois, deux ou trois fois par jour, & on lui fera prendra la poudre fuivante:

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviffes, deux gros.*
De Poudre de Guttete, un gros.
De Nitre purifié, deux gros.
De Cinabre naturel, demi-gros.

Réduisez le tout en une poudre très-fine, pour en prendre vingt grains, toutes les demi-heures.

On fera boire, en même temps, au malade l'émulsion suivante :

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, une demi-once.*

Des Amandes douces, pelées dans l'eau chaude, une demi-douzaine.

Pilez le tout dans un mortier de pierre ou de marbre, en versant dessus peu-à-peu une pinte de décoction d'orge mondé. Passez ensuite par un linge, & ajoutez

De Sel sédatif, un gros.

De Sirop de Nenuphar, une once.

On donnera un verre de cette boisson, toutes les trois heures, au malade.

A l'extérieur, on appliquera sur la tête, au front, à la nuque & aux temples, des compresses trempées dans l'esprit-de-vin camphré; ou l'on fera usage, à chaque instant, de serviettes trempées dans de l'eau très-froide, dont on lui couvrira la tête, & que l'on renouvellera à tout moment. On fera des frictions sur les pieds & les jambes; on y appliquera les vésicatoires, ou le cataplasme suivant :

Prenez, *De Racines de Pyretre,*

De Poivre long, de chaque demi-once.

De Houblon,

De Rhue, de chaque une poignée.

De Gousses d'Ail,

De Cresson, de chaque une once.

De Graine de Moutarde,

De Fiente de Pigeon,

De Levain, de chaque demi-once.

Battez le tout dans un mortier, en versant une suffisante quantité de vinaigre, jusqu'à ce qu'il soit imbibé & réduit en masse liquide. Vous ôterez pour lors les racines, & appliquerez le reste chaudement sur les jambes & les pieds. On fera usage, en même temps, des sang-sues appliquées aux hémorrhoïdes; & on renouvellera la saignée au pied, ou à la gorge, selon le besoin.

On aura, en même temps, l'attention de ne point tenir les malades dans leur lit, de ne point fermer leurs rideaux, ni les charger de couvertures : il faudra, au contraire, leur procurer un air frais & renouvellé. La chambre du malade doit être plutôt claire qu'obſcure, afin qu'il puiſſe reconnoître les objets auxquels il eſt accoutumé. Il eſt à propos qu'il ait auprès de lui quelqu'un de ſes plus intimes amis, qui le reprenne pour les fautes qu'il fait, afin qu'il craigne de les commettre une autre fois. On ne doit point laiſſer entrer dans ſon appartement aucun domeſtique, ni aucune perſonne dont la vue puiſſe lui cauſer du chagrin, ou le mettre en colere, parce que cela eſt capable de l'irriter, & de lui déranger encore plus l'eſprit. On ne doit pas non plus recevoir un trop grand nombre de perſonnes dans ſa chambre, parce que les grandes aſſemblées ne ſont propres qu'à cauſer du tumulte, & à rendre l'air plus épais. Ceux qui ont ſoin de l'aſſiſter, doivent lui tenir les membres ſans aucune violence, & les frotter légérement, ſur-tout ceux des extrêmités inférieures ; &, lorſqu'il tombe dans des convulſions, il eſt à propos de le lier ; car cela attire la matiere vers les parties inférieures, & appaiſe les mouvements convulſifs.

Suppoſé que les phrénétiques ne veuillent point ſe laiſſer ſaigner, comme il arrive très-ſouvent, il n'y a qu'à leur enfoncer avec violence, & dans le temps qu'ils y penſent le moins, une plume ou une paille dans le nez : par ce moyen, on fait couler le ſang en abondance ; ce qui ſoulage beaucoup. Il faut prendre garde, au reſte, en les ſaignant à la gorge, de porter la lancette de travers, ſur-tout lorſqu'ils ſont très-furieux ; ce qui eſt fort ordinaire.

La phrénéſie ſymptomatique ne ſe traite point par les mêmes remedes que celle-ci : elle ſurvient preſque toujours à la ſuite de quelque fievre aiguë, comme les fievres putrides, malignes, & autres de cette eſpece.

Comme cette eſpece de phrénéſie ne vient point, dans ces ſortes de cas, de l'engorgement du ſang dans le cerveau, mais d'une matiere âcre, bilieuſe, qui eſt portée par les voies de la circulation, on n'y remédie nullement

par la ſaignée, qui ne ſert, au contraire, qu'à attirer plus fortement la matiere bilieuſe vers le cerveau, & qui augmente, par conſéquent, l'irritation & la maladie.

Il vaut mieux employer les lavements & la boiſſon purgative qui ſuit :

Prenez, *De caſſe en bâton, quatre onces.*

Faites-les bouillir dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y

De Sel de Glauber, deux gros.

Paſſez le tout, & faites-y fondre

Deux grains de Tartre ſtibié,

pour en donner un verre au malade, de deux heures en deux heures. On lui donnera, le ſoir de cette purgation, le julep qui ſuit :

Prenez, *D'Eau de Nénuphar, quatre onces.*

De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.

De Nitre purifié, quinze grains.

De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout pour une priſe, à prendre le ſoir ſur les dix heures.

Le lendemain, on plongera le malade dans un demi-bain d'eau tiede, on lui fera boire beaucoup de petit-lait clarifié avec le ſirop de limon, à la doſe d'une once ſur une pinte. On appliquera, en même temps, ſur ſa tête, que l'on raſera, des ſerviettes trempées dans l'eau froide, que l'on renouvellera ſouvent, tant que le malade ſera dans le bain ; après quoi, on ſe ſervira de la fomentation qui ſuit :

Prenez, *De Vinaigre roſat, deux onces.*

D'Eſprit de Roſe, deux gros,

dans leſquels on fera fondre

De Camphre, dix grains.

De Nitre purifié, quatre grains.

Mêlez le tout enſemble, pour en frotter la tête cinq ou ſix fois par jour.

On continuera l'uſage des lavements d'eau de riviere, de trois en trois heures, & les boiſſons, toutes les demi-heures. On prendra en même temps, toutes les deux heures, une priſe de la poudre ſuivante :

Prenez, *De Tartre vitriolé,*
De Nitre purifié, de chaque trois gros.
De Cinabre natif préparé, deux ſcrupules.

Faites-en une poudre très-fine, dont on donnera au malade vingt grains, toutes les quatre heures.

On réitérera, de deux ou trois jours l'un, la boiſſon purgative que nous avons décrite ci-deſſus, avec la caſſe & l'émétique.

Si, malgré tous ces remedes, la phrénéſie réſiſtoit, on feroit des frictions ſur les pieds & ſur les jambes: on feroit uſage du cataplaſme que nous avons décrit dans la Phrénéſie idiopathique. On appliquera les ſang-ſues à l'anus, & les véſicatoires aux cuiſſes ou aux jambes.

Comme cette eſpece de phrénéſie accompagne toujours une fievre aiguë, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, on aura grand ſoin d'aſſortir les remedes de l'une avec ceux de l'autre. Ce ſont ordinairement des lavements, les purgations répétées, les émétiques, les bains & fomentations, qui réuſſiſſent dans cette maladie.

On doit cependant remarquer, au ſujet des véſicatoires, qu'il faut bien ſe donner de garde de les appliquer dans la phrénéſie, quand il y a ſéchereſſe à la langue, un pouls vif & dur, que les yeux ſont rouges & enflammés : il vaut mieux, en ce cas, employer les lavements, les bains, les boiſſons, les applications extérieures, émollientes & adouciſſantes, que de faire uſage d'un remede auſſi irritant que les véſicatoires. Pour empêcher l'action des véſicatoires ſur la veſſie, il ſera bon de les ſaupoudrer avec quelques grains de camphre.

PHTHIRIASIS, ſ. m. maladie pédiculaire, dans laquelle il s'engendre une grande quantité de poux. *Voyez* Pédiculaire. (*maladie*)

PHTHISIE, ſ. f. eſpece de maigreur & de conſomption du corps. En ce ſens, ce terme convient avec l'atrophie, la chartre, l'hectiſie & le maraſme.

De la Phthiſie pulmonaire.

Nous entendrons cependant ici, en particulier, par Phthiſie, un amaigriſſement, ou une conſomption colliquative de tout le corps, cauſé par un ulcere ou par

des tubercules ulcérés dans le poumon, accompagné d'une fievre lente qui redouble le ſoir & après le repas, d'une ſueur nocturne, principalement à la poitrine, d'une légere difficulté de reſpirer, d'une toux qui augmente le ſoir & le matin, vers la pointe du jour, & dans laquelle on rend des crachats, d'abord ſanguinolents, enſuite purulents.

On diſtingue la phtiſie par le degré, quand l'ulcere eſt formé, ou quand il eſt près de ſe former.

On diſtingue la phtiſie de la fievre hectique du bas-ventre ou de la noueure, en ce que la noueure eſt toujours accompagnée de fievre: la phthiſie eſt quelquefois ſans fievre, au moins ſenſible. Quand on tire une reſpiration profonde, on ſent une douleur & une oppreſſion à la poitrine; ce qui n'arrive pas dans la noueure. De plus, la phthiſie arrive depuis vingt-cinq juſqu'à trente ans; & la noueure ſe déclare dans l'enfance.

La phthiſie differe de la vomique des poumons, en ce que l'un eſt un ulcere, & celle-ci un abcès. L'ulcere de la phthiſie ſe fait dans les parties humides, mollaſſes & blanches: l'abcès vient, au contraire, dans les parties charnues. La vomique parcourt ordinairement ſes temps avec beaucoup plus de vîteſſe que la phthiſie; &, quoique ces deux affections ſoient diſtinctes, elles ne laiſſent pas cependant de ſuccéder quelquefois l'une à l'autre.

On diſtingue encore la phthiſie, à raiſon de la cauſe qui l'a produite, en phthiſie écrouelleuſe, ſcorbutique, vénérienne, aſthmatique, hyſtérique ou hypocondriaque, & phthiſie nerveuſe; en héréditaire, ou en accidentelle, & enfin en ſeche & en humide. Nous traiterons tous ces différents articles l'un après l'autre.

On reconnoît la phthiſie commençante, par une toux âcre, ſeche & aride, accompagnée de crachats plus ou moins abondants: elle eſt, pendant quelque temps, ſans aucune irritation ſenſible, & revient par différents périodes; c'eſt ce qui la diſtingue du catarrhe qui eſt plus vif & plus continuel. Elle eſt accompagnée de défaut d'appétit, de ſoif, & d'envie de vomir, après qu'on a mangé. La voix eſt rauque, la poitrine eſt opprimée, & la reſpiration eſt difficile, ſur-tout lorſqu'on a marché: on ſent aux hypocondres un poids

extraordinaire, une disposition à la colere, à la tristesse. Quand le malade se couche sur un côté, il tousse davantage que quand il est sur l'autre. La fievre se déclare; l'urine commence à rougir : il survient des veilles, de la chaleur dans les extrêmités; & enfin les parties charnues se dessechent & tombent en consomption.

Insensiblement il survient une fievre hectique, accompagnée de douleur à la poitrine, & de redoublement; la toux devient plus fréquente; la peau commence à devenir humide. Il survient des aphthes à la bouche : les crachats deviennent épais & visqueux, les urines plus rouges, l'amaigrissement plus considérable. Le malade crache du sang : quelquefois le corps tombe dans une maigreur considérable; ce qui démontre que la phthisie est bien confirmée.

Enfin la fievre devient aiguë, la peau extrêmement seche : les sueurs sont très-abondantes, le dévoiement violent, & les matieres, qui sortent par cette voie, sont d'une fétidité insupportable : les crachats sont purulents, & exhalent une odeur très-puante; les urines sont écumeuses, & restent long-temps dans cet état. Le malade est dans des foiblesses continuelles : les cheveux lui tombent par poignées; tout son corps est comme un squelette : ses yeux se creusent & se retirent; ses ongles deviennent crochus; & bientôt après il périt.

Les personnes, qui sont le plus exposées à cette maladie, sont les hommes pléthoriques, sains, colériques, qui sont accoutumés à des hémorrhagies fréquentes, à de violents maux de tête, qui crachent souvent du sang. Les femmes en sont plus souvent attaquées que les hommes. Les vieillards tombent difficilement en phthisie, ainsi que les enfants. C'est la maladie des jeunes gens, depuis vingt jusqu'à trente-cinq ans : ceux qui ont la poitrine étroite & plate, les épaules élevées en ailes de chauve-souris, sont ordinairement victimes de cette maladie.

La cause immédiate de la phthisie pulmonaire est l'ulcere des poumons, qui vient de la congestion du sang & de la lymphe dans les vaisseaux de ce viscere : ainsi l'abondance ou l'épaississement du sang, un amas considérable de matiere pituiteuse & glaireuse, un air humide & chaud, des levains acides, des vapeurs vi-

triol iques répandues dans l'air, les aliments & les boiſſons échauffantes, les veilles & les exercices continuels, la ſuppreſſion des hémorrhoïdes ou des regles; les paſſions de l'ame, comme la triſteſſe, la crainte, la haine & la jalouſie; un coup ou une chûte violente, faite à la poitrine, une toux trop forte, une gale rentrée, ou des ulceres malins répercutés; l'uſage des boiſſons à la glace, quand le corps eſt en ſueur: quand, après des pleuréſies, des péripneumonies, des vomiques, des écrouelles, des petites véroles, des rougeoles, la matiere ſe porte aux poumons, la phthiſie s'enſuit. L'abus que l'on peut faire de l'exercice vénérien, le mauvais traitement des fievres que l'on a arrêtées, & enfin la diſpoſition héréditaire du ſujet, ſont les cauſes de la phthiſie les plus communes.

Comme nous avons diſtingué deux ſortes de pulmonies, l'une ſeche, & l'autre humide, nous diſtinguerons auſſi deux eſpeces de traitements.

La phthiſie ſeche ſe reconnoît au tempérament du malade, qui eſt ſec & bilieux, qui eſt jeune, vif & impétueux, qui eſt accoutumé aux exercices violents, à l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, aux aliments échauffants, aux paſſions de l'ame les plus vives & les plus tumultueuſes, & qui, avant d'être attaqué de la phthiſie, étoit maigre & ſec, d'une taille déliée & effilée, & ayant la poitrine étroite & le cou long.

Si, par les ſignes que nous avons dit ci-deſſus, la phthiſie eſt commençante, on pourra faire une ſaignée au bras, & mettre le malade à l'uſage de la tiſane ſuivante:

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*
De la Graine de Lin,
Des Fleurs de Tuſſilage,
De Mauve, de chaque une pincée.
De la Régliſſe, deux gros.

Verſez ſur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infuſion, paſſez la liqueur, pour en prendre un verre toutes les heures, pour boiſſon ordinaire, pendant tout le traitement de la maladie. On lui fera prendre en même temps l'émulſion ſuivante:

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, un gros & demi.*
Douze Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en verſant doucement deſſus un demi-ſeptier d'infuſion d'une pincée de fleurs de bouillon-blanc. Paſſez la liqueur.

Ajoutez-y
Une once de Sirop de Violette,
pour prendre, le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant.

Au bout de huit jours de l'uſage de cette boiſſon & de cette émulſion, on purgera le malade avec deux onces de manne, & une once de ſirop de pomme compoſé, pour prendre en un verre. On paſſera enſuite à l'uſage du bouillon qui ſuit :

Prenez, *Un Mou de Veau.*
Des Feuilles de Pulmonaire hachées,
De Choux rouges, de chaque deux poignées.
Des Feuilles de Bourrache,
De Bugloſe, de chaque une poignée.
De Chicorée blanche friſée, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à quatre bouillons : paſſez la liqueur, & partagez-la en quatre doſes à prendre en deux jours, une le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir, en continuant pendant quinze jours.

Le malade prendra en même temps un lavement, de deux jours l'un, &, ſi la toux eſt conſidérable, il l'humectera avec la potion ſuivante, par cuillerées :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, deux onces.*
De Blanc de Baleine, que l'on fera diſſoudre dans l'Huile, un gros.
De ſirop de Guimauve, une once ;
pour prendre par cuillerées ;

Ou le looch qui ſuit :

Prenez, *De Poudre de Régliſſe, demi-gros.*

Verſez deſſus

D'Eau commune bouillante, quatre onces.

Laiſſez-la infuſer pendant un quart d'heure : pilez enſuite dans un mortier douze amandes douces pelées, & verſez deſſus, par degrés, l'infuſion de régliſſe, pour en faire une émulſion. Ajoutez alors

De Gomme Adragant en poudre très-fine, dix-huit grains.
De Sirop Diacode,
De Guimauve, de chaque demi-once.
D'Huile d'Amandes douces, une once.
D'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros.

Mêlez le tout pour un looch que l'on prendra par cuillerées, comme la potion ci-deſſus.

Le malade pourra, en même temps, mettre dans ſa bouche, pluſieurs fois dans la journée, de la pâte de guimauve, ou du jus de régliſſe. On le mettra à l'uſage des crêmes de riz, de gruau, de la ſemoule. Il ne boira point de vin, mangera peu de viande à dîner, comme poulet, mouton & bœuf. Le ſoir, il ne vivra que de ſoupe : le matin, il pourra prendre une taſſe de chocolat ſans vanille. Il évitera les liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, comme le ratafia & le café. Il prendra de la diſſipation le plus qu'il pourra : il recommencera ſes bouillons au mou de veau, pendant quinze jours ; & il finira par ſe mettre au lait de vache, s'il peut le ſupporter.

Quand la phthiſie ſeche eſt confirmée, on fera uſage à peu près des mêmes remedes que ci-deſſus ; on pourra de plus donner au malade les bols ſuivants :

Prenez, *De Beurre de Cacao, deux gros.*
D'Yeux d'Ecreviſſes, un gros.
De Fleurs de Tuſſilage, ſechées & pulvériſées, un demi-gros.
De Blanc de Baleine, un gros.

Faites-en des bols du poids de douze grains, avec une ſuffiſante quantité de ſirop de guimauve. Le malade en prendra un, le matin en ſe levant, & l'autre ſur les ſix heures du ſoir. Si le dévoiement ſe déclare avec force, & qu'il épuiſe le malade, on lui fera prendre un tiſane faite avec deux cuillerées de riz, un gros de

raclure

raclure de corne-de-cerf, & une demi-once de racine de grande consoude, bouillie dans cinq demi-septiers d'eau, pour réduire à pinte. Le malade prendra trois ou quatre verres de cette boisson par jour.

Quand la fievre est extrêmement forte, qu'elle desseche & mine le corps, il faut faire prendre au malade des lavements d'eau de riviere, des boissons abondantes & la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuse,*
De Cerfeuil, de chaque quatre onces.
De Tartre vitriolé,
D'Yeux d'Ecrevisses, de chaque demi-once.
De Nitre purifié, un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble pour une potion : agitez bien la bouteille, toutes les fois que vous voudrez vous en servir ; & prenez-en une cuillerée, toutes les demi-heures. Si, malgré ces remedes, la fievre subsiste encore, on fera prendre au malade, le matin à jeun, deux onces & demie de manne ; après quoi, on recommencera la potion ci-dessus.

Quand la foiblesse est considérable, & que les accidents augmentent avec violence, on prescrira le bouillon suivant :

Prenez, *Un vieux Coq.*

Après l'avoir nettoyé & vuidé de ses entrailles, farcissez-le d'orge mondé, de riz ou de gruau.
Huit Ecrevisses de Riviere, lavées & concassées.
Douze Limaçons, bien lavés & dégorgés dans l'eau chaude.

Faites cuire le tout, pendant trois ou quatre heures, dans quatre pintes d'eau ; passez la liqueur : la dose est d'un bouillon, le matin sur les neuf heures, & d'un autre sur les six heures du soir ; ce que l'on continuera pendant huit jours.

Si la suppuration est abondante, & que les crachats viennent avec force, on prescrira au malade le bouillon suivant, après qu'on aura fait précéder tous les remedes que nous avons indiqués ci-dessus.

Prenez, *Vingt Ecrevisses de Riviere, bien lavées & concassées...*

Des Feuilles de Sanicle, de Bugle & de Lierre terrestre, de chaque une poignée.

Faites infuser le tout dans trois chopines d'eau réduites à pinte ; la dose est d'un petit bouillon, trois fois par jour, en prenant auparavant les pilules qui suivent :

Prenez, *Des Feuilles séchées & pilées de Mille-Feuilles,*
De Sanicle, de chaque demi-gros.
De Safran de Mars astringent, quarante grains.
De Baume de Canada, trente gouttes.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop balsamique de Tolu, pour en faire des pilules du poids de six grains. Le malade en prendra un avant chaque bouillon.

Si l'on aime mieux, on aura recours au mêlange suivant :

Prenez, *De Baume du Pérou, un scrupule.*
De Gomme de Genievre,
De Mastiches choisies, réduites en poudre très-fine, de chaque un gros.
D'Amandes douces pelées, trente.

Pilez-les dans un mortier, en ajoutant peu-à-peu
De l'Eau de Bouillon-blanc.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de sucre candi, pour lui donner un goût agréable. La dose est d'une cuillerée toutes les deux heures.

Cette espece d'émulsion est préférable au bouillon & aux bols ci-dessus, à moins que le crachement du pus ne soit extrêmement violent, & qu'il soit accompagné de sang.

Si l'insomnie est considérable, on y remédiera, en prescrivant, le soir, six gros de sirop diacode, ou, ce qui vaut encore mieux, quatre grains de pilules de cynoglosse. Il faut cependant faire attention de ne point habituer les pulmoniques à ces sortes de remedes, parce qu'ils suppriment les crachats & toutes les autres évacuations, à l'exception de la sueur, & qu'ils peuvent, par conséquent, augmenter les étouffements &

les autres accidents. On doit avoir la même attention, au ſujet des pilules & du bouillon ci-deſſus, qui ne doivent ſe donner qu'avec circonſpection.

Au reſte, comme le mal eſt extrêmement grave dans cet état, on doit obſerver un régime des plus exacts, comme nous l'avons preſcrit ci-deſſus ; faire très-peu d'exercice, calmer ſes paſſions, ne point s'expoſer à des veilles forcées, ni à des travaux pénibles, & tâcher de ſe donner de la diſſipation, le plus qu'il eſt poſſible.

Le dernier état de la phthiſie ſeche eſt le maraſme. Le dévoiement & les ſueurs colliquatives, qui accompagnent cet état, ſont ſi conſidérables, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y porter remede. Au reſte, on doit ſuivre le traitement que nous avons tracé ci-deſſus.

La phthiſie humide ſe reconnoît au tempérament gras & pituiteux du malade, à la lenteur de ſon pouls & de ſes actions, à l'uſage immodéré qu'il a fait des boiſſons aqueuſes & relâchantes, des lavements ; à l'air qu'il a reſpiré toute ſa vie, qui étoit froid & humide ; à la couleur blanche & à la molleſſe de ſa peau, aux ſueurs auxquelles il eſt habitué, au défaut d'exercice & au repos, aux paſſions de l'ame, comme la triſteſſe & la mélancolie, aux aliments, & à la diete humectante à laquelle il eſt habitué.

Quoiqu'en général la phthiſie pulmonaire ne ſoit produite que par les tubercules du poumon, cependant la ſéchereſſe ou la molleſſe des fibres peut contribuer à ces ſortes d'obſtructions. Toutes les fois que les fibres ſeront relâchées, & qu'il y aura un amas conſidérable de pituite ou de glaires qui s'épaiſſiront dans les poumons, il s'y formera des obſtructions, & bientôt après la phthiſie. Cette eſpece de phthiſie eſt la plus commune ; &, quand on la traite de la même maniere que la précédente, on fait périr infailliblement le malade. Il faut donc prendre une route toute oppoſée ; &, comme il eſt vraiſemblable que, d'un côté, c'eſt le relâchement des fibres, de l'autre l'épaiſſiſſement de la lymphe, qui ſont la cauſe de cette eſpece de pulmonie, il faut laver & fondre, abſorber & détruire toutes les matieres qui peuvent donner à la lymphe plus d'épaiſſiſſement.

Comme on voit, dans cette eſpece de pulmonie,

les huileux, les relâchants, les adouciſſants ne conviennent nullement : étant très-probable que c'eſt une matiere aigre & acide qui fixe la lymphe dans le poumon, il faut avoir recours aux abſorbants, aux apéritifs, aux ſtomachiques, pour venir à bout de cette maladie.

On commencera par faire prendre au malade la tiſane ſuivante :

Prenez, *Des Fleurs & Sommités bien nettes & récentes*
De Bétoine,
De Mille-Pertuis,
De Bouillon-blanc,
De Véronique mâle, de chaque une demi-pincée.

Mettez le tout infuſer dans une pinte d'eau chaude, l'eſpace d'une demi-heure, dans un vaiſſeau bien fermé. Ajoutez-y enſuite

Du miel de Narbonne, une once & demie.

On ſe ſervira, avec ſuccès, de cet hydromel, en en buvant cinq ou ſix verres par jour, & en prenant la poudre ſuivante.

Prenez, *De Magnéſie blanche, deux gros.*
D'Arcanum-duplicatum, un gros.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire une poudre dont le malade prendra vingt-quatre grains, trois fois par jour, à trois heures de diſtance l'une de l'autre. Il continuera cette poudre & la tiſane pendant huit jours; après quoi, on lui fera prendre deux onces de manne, & une once de ſirop de pomme, en un verre. Il recommencera enſuite ſa tiſane, comme ci-deſſus, en prenant l'opiat qui ſuit :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Enula-Campana, de chaque demi-once.
De Pilules balſamiques de Morton, deux gros.
D'Yeux d'Ecreviſſes préparées, trois gros.
De Mercure doux, un gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour prendre le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant, à la doſe d'un demi-gros dans du pain à chanter; ou, ſi on l'aime mieux, on aura recours à l'opiat qui ſuit :

Prenez, *De la Racine récente de Chardon à foulon, une once.*

Filez-la, après l'avoir lavée.

De Magnésie blanche, deux gros.

De Fleurs de Soufre, un gros.

D'Ætiops minéral,

De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.

Incorporez le tout avec suffisante quantité de miel de Narbonne, pour former un opiat à prendre, deux fois le jour, à la dose d'un gros & demi dans du pain à chanter, en buvant par dessus un verre de la tisane dont nous venons de donner la description.

Au milieu & à la fin de cet opiat, on aura soin de purger le malade, pour empêcher qne les absorbants, dont on y fait grand usage, ne fassent dans l'estomac un poids considérable, & ne bouchent les vaisseaux lactés.

Quand le malade aura pris tout ce que nous venons d'indiquer, on le mettra à l'usage de l'eau de chaux, d'écailles d'huîtres, toute pure, dont il prendra, tous les jours, cinq ou six verres, en recommençant l'usage de l'opiat ci-dessus. Il prendra, en même temps, pour boisson ordinaire, une infusion légere de véronique ou de petit chêne.

Il aura grand soin de faire beaucoup d'exercice, d'aller en carrosse & de monter à cheval; ce qui est quelquefois préférable à tous les remedes du monde. Sidenham dit avoir guéri plusieurs malades attaqués de pulmonie, par le seul exercice du cheval. Les secousses réitérées que l'on donne au poumon, jointes à l'air frais qu'on respire, chassent de la poitrine la matiere purulente, donnent plus d'activité aux remedes, broient & divisent les liqueurs, & la lymphe épaissie dans la texture molle & flasque des poumons; ce qui produit quelquefois la résolution des tubercules, & la guérison.

Tout le traitement que nous venons d'indiquer, convient dans la phthisie humide, commençante & confirmée; mais elle devient inutile dans le marasme, où les remedes les mieux indiqués sont sans succès. Il ne faut songer, dans ce dernier instant, qu'à établir un traitement palliatif, c'est-à-dire, à remédier aux symp-

tomes les plus urgents, comme les dévoiements, les ſueurs & les foibleſſes continuelles.

Dans le dévoiement, on fera prendre au malade la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Riz mondé, une demi-cuillerée.*
Une Tête de Pavot, coupée en quatre.
Des Raclures de Corne-de-Cerf, un demi-gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſeptiers d'eau pour réduire à chopine. Paſſez la liqueur, pour en donner au malade quatre verres par jour, de trois heures en trois heures.

Quand les foibleſſes ſont conſidérables, & que la vie du malade eſt en danger, on peut faire uſage de la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuſe,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Méliſſe ſimple, une once.
De Fleurs d'Orange, demi-once.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Lilium de Paracelſe, trente gouttes.
De ſirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées.

Si les ſueurs ſont ſi fortes, qu'on ait lieu d'appréhender que le malade ne périſſe de foibleſſe, on le tiendra le moins chaudement qu'il eſt poſſible ; & on lui fera prendre le bouillon ſuivant :

Prenez, *Un poulet maigre,*
que vous ferez bouillir avec une douzaine de limaçons dégorgés.
Des quatre Semences froides majeures, deux onces.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à deux, Paſſez le tout, pour partager en quatre bouillons, dont le malade prendra deux par jour, à cinq heures de diſtance l'un de l'autre.

On pourra faire uſage auſſi de la compoſition ſuivante :

Prenez, *De Confection d'Hyacinthe, demi-gros.*
De Nitre purifié, quinze grains.
De Laudanum, demi-grain.

Partagez le tout pour deux prises, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Dans le crachement de sang considérable, on prescrira le bouillon suivant :

Prenez, *La moitié d'un Mou de Veau,*
Une cuillerée de Riz,
De la Racine de grande Consoude ratissée, une once.
De Feuilles d'Ortie-Griéche,
De Plantain, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons que vous passerez, & dont vous prendrez, l'un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

Cure palliative de la Phthisie.

Nous avons donné jusqu'ici le traitement médicinal de la phthisie pulmonaire : nous allons à présent dire ce qu'il faut faire pour empêcher les progrès des symptomes les plus graves, quand le mal n'a point de remede.

Quand les phthisiques sentent, par exemple, une chaleur violente, qui les consume, & qui augmente la fievre & tous les autres symptomes, on peut leur faire faire usage des bouillons au mou de veau, aux écrevisses, aux limaçons, aux grenouilles, que nous avons indiqués ci-dessus. Le lait d'ânesse est pareillement utile en pareil cas, quand il peut bien se digérer. Les émulsions des quatre semences froides, de pavot blanc, les décoctions d'orge, les poudres absorbantes satisfont à la même indication.

Quand la sécheresse est considérable, & que le malade sent des mouvements convulsifs ou des spasmes, on lui fera faire usage des bains d'eau douce tiede, mêlée avec un tiers de lait ; & on lui fera prendre la poudre tempérante de Stahl, à la dose d'un demi-gros, trois fois par jour.

Lorsque les poumons sont affectés d'un ulcere calleux & invétéré, & que l'expectoration journaliere des crachats purulents épuise le malade, il faut employer les infusions de lierre rampant, de costus, de cerfeuil,

de véronique, de ſcabieuſe, de tuſſilage & de pulmonaire. Une décoction de raiſin ſec eſt auſſi fort utile, en ajoutant dans chaque verre deux gros de ſucre roſat.

Nous avons donné, dans les traitements particuliers de la phthiſie ſeche & humide, les remedes palliatifs, qui conviennent dans ces différentes circonſtances. *Voyez les articles ci-deſſus.*

Méthode préſervative.

Voyons à préſent ce qu'il faut faire pour préſerver de la phthiſie ceux qui pourroient en être menacés. La méthode préſervative conſiſte à garantir de la phthiſie ceux qui y ſont diſpoſés par la nature, l'âge, l'habitude ou le mauvais régime, en détruiſant de bonne heure les cauſes qui peuvent la produire.

Nous avons déjà fait voir que les perſonnes d'un tempérament ſanguin & colérique, d'une corpulence fluette ou fort replette, hautes en couleur, ſont ſujettes, depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de trente-cinq, à un crachement de pus, accompagné d'une toux violente, & d'une difficulté de reſpirer; ce qui eſt produit par un crachement de ſang qui revient encore fort ſouvent: pour lors la principale attention du médecin doit être d'arrêter ce crachement de ſang, ou du moins, de le diminuer ſi fort, qu'il ne puiſſe plus dégénérer en phthiſie. La ſaignée eſt le remede le plus sûr & le plus efficace qu'on puiſſe employer pour arrêter ces eſpeces de crachements de ſang. Il faut, en outre, que ces ſortes de malades ſoient en garde contre les paſſions, qu'ils s'abſtiennent de tout exercice violent, de l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, & de tout ce qui peut enflammer le ſang. Comme le crachement de ſang augmente, quand on le traite mal-à-propos avec de forts aſtringents, il faut s'abſtenir de tous ces remedes, comme d'un poiſon: il vaut mieux, dans un pareil cas, uſer de lait & d'eau, pour boiſſon ordinaire, de légers laxatifs préparés, la manne & le ſéné, des poudres propres à calmer la fermentation du ſang, comme les coquillages, la nacre de perle, les yeux d'écreviſſes & le nitre.

Le remede le plus efficace pour prévenir la phthiſie, eſt un régime convenable. Si les forces du malade le

permettent, il doit entreprendre un voyage de long cours, & paſſer d'un air denſe dans un autre moins épais ; car rien n'eſt plus ſalutaire qu'un pareil changement d'athmoſphere. Il convient que ceux qui tombent malades en Italie, par exemple, voyagent en France ou en Angleterre ; &, ſuppoſé que quelques circonſtances les empêchent de marcher, ou de monter à cheval, il faut qu'ils ſe faſſent porter en litiere. Ils doivent auſſi renoncer à toutes ſortes d'affaires & à tout ce qui peut les inquiéter, ſe livrer au ſommeil, autant qu'ils pourront, ſe garantir des fluxions, de peur qu'après avoir reçu quelque ſoulagement, ils ne tombent dans un état plus fâcheux que le précédent. Il leur convient, pour cet effet, de ſe garantir de tout ce qui peut engendrer des crudités, comme les fruits, les légumes, la ſalade, les confitures, les ſucreries, le vin, les chairs ſalées, & celles qui ne ſont point encore venues en maturité, comme le veau, l'agneau & le cochon de lait. Ils éviteront la grande chaleur & la rigueur du froid : ils doivent tenir leur bouche & leur gorge couvertes ; appaiſer la toux qui les tourmente, avec les remedes que nous avons indiqués pour cette maladie, & n'avoir d'autre boiſſon que de l'eau & du lait.

On recommande en même temps l'exercice, le mouvement & la diſſipation, comme des remedes excellents contre la phthiſie : au reſte, il faut approprier la diete, le régime & les remedes au tempérament & à l'eſpece de phthiſie que l'on a à traiter. La phthiſie eſt ſouvent contagieuſe : elle eſt au moins telle dans les pays chauds ; & il y a des exemples qui prouvent que, ſi elle ne l'eſt pas auſſi ſouvent ici, elle l'eſt au moins quelquefois ; qu'un commerce avec un phthiſique donne la maladie : ainſi, il eſt à propos de ne pas ſe vêtir des habits de ceux qui ſont morts phthiſiques ; & cette attention doit être encore plus grande, ſi les habits ſont de laine : on fera bien alors de les faire blanchir & paſſer au ſoufre. Quant au linge, la précaution ſera bonne de ne s'en ſervir qu'après deux ou trois leſſives. Les Italiens ont grand ſoin, au moins dans quelques endroits, de faire brûler tout ce qui a ſervi à un malade mort de phthiſie. Ils en ont même fait une loi obſervée

réguliérement ; & les médecins & chirurgiens ſont tenus de donner avis au magiſtrat des malades qui meurent phthiſiques, afin qu'il faſſe brûler ce qui leur a appartenu, & que perſonne ne s'en ſerve.

De la Phthiſie écrouelleuſe.

Une des phthiſies les plus communes, eſt celle que l'on appelle *phthiſie écrouelleuſe.*

On reconnoît cette eſpece de phthiſie à la diſpoſition naturelle du ſujet aux écrouelles, aux différentes glandes tuméfiées qu'il porte au cou & aux aiſſelles, à l'ophthalmie & à la gale qui reviennent par intervalle, aux douleurs de poitrine, qui ſont moindres; de façon que les tubercules ſont plus long-temps à s'enflammer & à tourner en pus, que dans la phthiſie ordinaire; à une toux continuelle, qui vient la nuit & le jour, l'été & l'hiver, avec une reſpiration difficile, ſans fievre ſenſible cependant, & à tous les ſignes qui caractériſent les écrouelles.

Cette eſpece de pulmonie demande à être traitée par les remedes propres aux écrouelles; tels ſont le petit-lait pris en abondance, pendant huit ou dix jours, les lavements & la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Miel de Narbonne, deux onces.*
De Filipendule,
De Scrophulaire, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à pinte; paſſez la liqueur, pour en prendre cinq ou ſix verres par jour : on ſuivra enſuite le traitement que nous avons indiqué dans les écrouelles, en obſervant toujours de ne placer ces remedes que dans la phthiſie commençante, & non dans le maraſme, où l'on ne doit ſuivre, comme nous l'avons déjà dit, qu'une cure palliative. On doit éviter bien ſoigneuſement le lait dans cette maladie, comme le remede le plus contraire à la guériſon, parce qu'il augmente l'épaiſſiſſement, & favoriſe par-là l'embarras dans les glandes : on n'oubliera point le régime & la cure palliative que nous avons indiqués ci-deſſus. On pourroit dans la phthiſie écrouelleuſe, donner, à petites doſes, des pilules faites avec l'extrait de ciguë; on ſait qu'on

les emploie utilement contre les humeurs froides : c'eſt un réſolutif doux, qui ne peut produire aucun déſordre, même dans les ſujets les plus foibles, ſi on commence à le donner d'abord à petites doſes, & qu'on aille enſuite en augmentant par degrés. *Voyez* ſur les façons de préparer cet extrait, le mot OBSTRUCTION.

De la Phthiſie ſcorbutique.

Les malades attaqués de cette eſpece de phthiſie n'ont point une toux auſſi forte & auſſi ſeche qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle ſoit auſſi continuelle : ils ſont ſujets à une eſpece d'éruption exanthémateuſe, qui reſſemble à une herbe miliaire, & à un crachement continuel, ſur-tout le matin, d'une pituite ſalée; joint à cela que l'on peut juger, par l'inſpection de la bouche & par les taches répandues ſur le corps, & par tous les ſignes du ſcorbut, que cette phthiſie eſt ſcorbutique.

On commencera par faire prendre au malade les bouillons qui ſuivent :

Prenez, *Un poulet maigre*,
que vous ferez bouillir dans trois pintes d'eau, pour réduire à deux.

Ajoutez enſuite
Des Racines de Raifort ſauvage,
De Coſtus, de chaque une once.
Des Feuilles de Cochléaria,
De Creſſon de Fontaine, de chaque une poignée.

Coupez les racines bien menues, & laiſſez infuſer le tout chaudement, pendant une demi-heure, dans un vaiſſeau fermé : paſſez la liqueur, pour en prendre trois bouillons par jour, à quatre heures de diſtance l'un de l'autre, ce que l'on continuera pendant quinze jours; après quoi, on paſſera à l'uſage de l'opiat ſuivant :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
De Cochléaria, de chaque demi-once.
De Cloportes en poudre,
De Gomme Ammoniac,
De Safran de Mars apéritif, de chaque un gros.
De graine de Moutarde, deux gros.
De ſirop d'Eryſimum, ſuffiſante quantité.

Mêlez le tout pour un opiat, dont on prendra un demi-gros le matin à jeun, & un autre sur les six heures du soir.

Pour tisane, on donnera au malade une infusion de sommités de pin ou de feuilles de lierre terrestre. Les eaux de Passy dépurées, & les eaux de Forges, sont très-bonnes dans cette espece de pulmonie. Le lait ne convient point, en général, à ces sortes de pulmonies, ni l'opium, qui rend encore la salive plus épaisse & plus visqueuse. Dans cette espece de phthisie, on évitera les anti-scorbutiques chauds, tels que ceux qui entrent dans le vin anti-scorbutique : on s'en tiendra aux plus doux, & à ceux dont la force de l'alkali est comme bridée & tempérée par une partie mucilagineuse. Les légumes frais seront la nourriture du malade. *Voyez* SCORBUT.

De la Phthisie asthmatique.

On reconnoît cette espece de pulmonie à un resserrement spasmodique, & à une oppression plus considérable que dans toutes les autres especes ; à des crachats plus épais & plus visqueux, à une espece de sifflement continuel que le malade ressent, sur-tout le matin, quand il se leve, & à tous les autres signes qui caractérisent la disposition asthmatique.

On fera prendre au malade, pour boisson, une décoction de miel & de lierre terrestre, ou une infusion d'une pincée de feuilles d'hyssope dans une pinte d'eau, en ajoutant sur chaque verre une cuillerée de sirop d'érysimum ; & on suivra le traitement que nous avons indiqué à l'Asthme humide.

Dans les accès d'étouffement considérable où les crachats sont supprimés, on pourra donner la potion suivante :

Prenez, *D'Eau distillée de Lierre terrestre, quatre onces.*
D'Oxymel scillitique, deux onces.
De Kermès minéral, un grain & demi.
De Safran de Mars apéritif, deux gros.
De sirop d'Hyssope, une once.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées.

On doit éviter le lait, dans cette phthisie, ainsi que l'opium.

L'exercice, le mouvement, la dissipation, le changement d'air conviennent très-fort dans cette maladie.

De la Phthisie hypocondriaque & hystérique.

Les affections hypocondriaques & hystériques sont quelquefois sujettes à tourner en phthisie. On la reconnoît à la toux continuelle, aux irritations fréquentes de la poitrine, aux anxiétés, suffocations & oppressions considérables qu'on y ressent; à l'inspection du tempérament, & à l'examen des signes qui caractérisent les passions hypocondriaques & hystériques, sur-tout à une tristesse & une mélancolie des plus grandes, & à des symptomes nerveux & spasmodiques, qui accompagnent cette espece de pulmonie.

Le traitement est à peu près le même que celui de la phthisie ordinaire, si ce n'est qu'on doit rendre les remedes moins actifs, à cause de la sensibilité très-grande du genre nerveux: en même temps, on doit prescrire les potions anti-spasmodiques, propres à calmer l'effet des nerfs, & à diminuer leur irritation; car, sans l'usage de ces remedes, on ne peut venir à bout d'appaiser ni la toux ni les symptomes. Les eaux ferrugineuses sont ici très-utiles, pourvu qu'elles soient données dans les commencements de cette maladie. Le lait ne convient nullement: il en est de même des vomitifs & des purgatifs qui mettent le sang en mouvement & augmentent l'irritabilité des nerfs.

Il n'y a point de pulmonie où l'opium soit mieux indiqué que dans celle-ci, aussi faut-il toujours le joindre avec les potions anti-spasmodiques.

De la Phthisie vénérienne.

Il n'est pas rare, sur-tout dans le temps où nous sommes, de trouver des pulmonies produites par un reste de virus vénérien; car, toutes les fois qu'il se répand dans le sang, il épaissit la lymphe, & peut, par conséquent, produire des obstructions dans le poumon; ce que l'on reconnoît, sur-tout quand le malade a attrapé quelque maladie vénérienne, qui a été guérie par des

charlatans, ou qu'il a éprouvé un froid violent dans la sueur ou la salivation, qui a fait rentrer le virus dans la masse du sang, & l'a fait jetter sur la poitrine. Les crachats sont ordinairement visqueux; & la difficulté de respirer est beaucoup plus grande que la toux, on s'en apperçoit de plus à tous les autres signes qui caractérisent la vérole.

Quand la maladie n'est point encore bien avancée, & que les forces des malades ne sont point épuisées, le plus court est de les faire passer par les remedes; &, comme ils ne sont point en état de soutenir la salivation, il vaut mieux chercher à diviser cette humeur par degrés, en employant les fondants mercuriaux, comme nous l'avons indiqué à l'article Vérole.

Si, au contraire, les forces des malades sont épuisées, & qu'ils ne soient pas en état de soutenir ces remedes, on les mettra au lait pour toute nourriture; &, soir & matin, ils prendront dix grains de pilules balsamiques de Morton, auxquelles on ajoutera deux grains de mercure doux sur chaque pilule; ce que l'on continuera pendant un mois ou cinq semaines; après quoi, on passera à l'usage de la décoction suivante:

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage,*
De Polipode de Chêne, de chaque une once.
De Squine, deux gros.
De Salsepareille, demi once.
Des Feuilles de Bourrache,
De Pulmonaire, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, réduites à une pinte: passez la liqueur, pour en prendre trois verres par jour, de quatre en quatre heures; ce que l'on continuera conjointement avec le lait, jusqu'à parfaite guérison.

De la Phthisie produite par les crachements de sang.

Le crachement de sang auquel plusieurs personnes sont sujettes, dès la plus tendre jeunesse, dégénere souvent en phthisie. Ainsi, toutes les fois que l'on crache du sang par période & par intervalle, & que ce

ſang vient de la poitrine, on doit toujours craindre qu'il ne s'y forme quelque ſuppuration. La fievre putride hectique eſt preſque toujours unie à cette eſpece de phthiſie, & la rend, par cette raiſon, plus dangereuſe.

On doit, par les ſaignées, les délayants, les émulſions, les purgatifs légers, remédier à cet inconvénient; mais, ce qui eſt ſur-tout eſſentiel, quand la fievre eſt un peu calmée, & que le paroxyſme eſt diſſipé, on peut donner une décoction de quinquina dans une chopine d'eau, dont le malade prendra deux ou trois verres par jour, à trois heures de diſtance l'un de l'autre; on mettra le malade au lait pour toute nourriture, aux crêmes de riz, d'orge & de gruau. Les eaux minérales chalybées, comme celles de Forges & de Paſſy, ſont d'une grande efficacité dans cette eſpece de phthiſie; & on peut les joindre avec la diete lactée & l'uſage continué de la décoction de quinquina.

Au reſte, quand les ſymptomes ſont violents, & que la phthiſie eſt confirmée, il faut en venir aux adouciſſants & aux remedes que nous avons indiqués dans ces différents cas.

De la Phthiſie à la ſuite de la Péripneumonie, Pleuréſie & Vomique.

La péripneumonie & pleuréſie peuvent dégénérer en phthiſie, quand le malade lui-même eſt déjà diſpoſé à la diſſolution du ſang; ce qui augmente par la nature de ces fievres, ou quand on n'a point fait les ſaignées néceſſaires pour éviter l'inflammation & la ſuppuration qui ſe déclarent dans les poumons. Le trop grand uſage des ſaignées produit la même choſe, en rafraichiſſant trop le ſang, & en empêchant la réſolution de l'inflammation.

Cette phthiſie eſt preſque toujours aiguë, parce qu'elle dépend d'une maladie de cette nature. Le mal fait inſenſiblement des progrès, & ne ſe déclare ouvertement, que quand le malade eſt dans le maraſme.

On donnera, dans ce cas, les remedes béchiques, les déterſifs & les juleps propres à tempérer & à calmer le ſang : on fera, par exemple, une tiſane avec une infuſion de fleurs de pied-de-chat & de tuſſilage; & on fera prendre au malade l'apozeme ſuivant :

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, demi-once.*
Des Feuilles de Bourrache, deux poignées.
D'Hyssope, une pincée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à pinte.

Ajoutez-y

Une once de sirop d'Erysimum,

pour en prendre trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre; on prendra en même temps le julep suivant:

Prenez, *D'Eau de Cerises noires, trois onces.*
D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.
De Nitre purifié, vingt grains.
De sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout pour une potion, à prendre en deux doses.

On fera prendre ensuite au malade les bouillons de limaçon, d'écrevisses, ou de tortue, que nous avons décrits ci-dessus: on continuera à le mettre au lait avec les eaux de Forges.

Quand la vomique est formée, (ce que l'on reconnoît par les signes qui lui sont propres,) il faut tâcher, par toutes sortes de moyens, de faire expectorer la matiere qu'elle contient; pour cet effet, on donnera la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Scabieuse,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Mélisse simple, une once.
D'Oxymel scillitique, deux onces,

pour prendre en deux doses, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Si le malade n'est point trop foible, & qu'il soit en état de soutenir le cahot d'une voiture ou le mouvement du cheval, on tâchera, par ces moyens, de faire évacuer le pus.

Quand la vomique sera percée, & que le pus se sera fait jour au dehors, on traitera cette espece d'ulcere avec les remedes suivants. Le malade prendra d'abord, soir & matin, dix grains des pilules balsamiques de Morton. Pour tisane, il fera usage d'infusion légere de parties

parties égales de véronique mâle & de lierre terrestre. Il prendra ensuite la boisson suivante :

Prenez, *De Térébenthine de Venise, deux gros.*
Un jaune d'Œuf.

Battez le tout ensemble dans un mortier, jusqu'à ce qu'il soit dissous, & ajoutez-y par degrés,

Une pinte d'Eau de Miel,

pour prendre trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

L'usage du lait, les crêmes de riz, de gruau, sont ici très-nécessaires, ainsi que les eaux de Cauterets, que l'on peut prendre, pendant un mois ou cinq semaines à la campagne, en prenant l'air, & en faisant le plus d'exercice qu'il sera possible.

De la Phthisie nerveuse.

C'est une consomption de tout le corps, sans fievre apparente, ni toux, ni oppression, avec perte d'appétit & dépravation de la digestion : le corps tombe en langueur & dans le marasme. Cette maladie est commune en Angleterre.

Au commencement de cette maladie, le corps est œdémateux, le visage pâle, & le malade a un dégoût universel, excepté pour la boisson. Les forces sont si abattues, que le malade peut à peine se soutenir, & reste toujours fixé dans le lit. Toutes les chairs se consument, & il ne reste plus que la peau & les os. L'urine est quelquefois d'une couleur très-rouge, quelquefois très-pâle & abondante. Il n'y a point de fievre apparente, dont on puisse juger par l'état du pouls, la soif & la chaleur ; de façon que les signes caractéristiques de cette maladie sont la langueur, la perte d'appétit & le marasme.

Il paroît que la cause de cette maladie vient du genre nerveux, & de la dépravation des esprits animaux. Les causes éloignées sont les passions vives de l'ame, l'usage des liqueurs spiritueuses, l'air épais & humide, la gourmandise & l'excès des viandes, sur-tout noires.

Cette maladie est très-difficile à guérir, parce qu'elle se déclare, dans les commencements, avec des symptomes si doux, qu'elle en impose au malade & au mé-

decin que l'on appelle ſouvent trop tard. Ordinairement elle dégénere en hydropiſie ; auquel cas, il ne reſte que très-peu d'eſpérance.

Le malade ſe mettra à l'uſage de la boiſſon ſuivante:

Prenez, *Des Feuilles de Menthe*,
De Méliſſe citronelle, de chaque une demi-poignée.
De Cochléaria,
De Beccabunga, de chaque une poignée.

Verſez ſur le tout une pinte de biere, & laiſſez-la infuſer, pendant ſix heures, dans un vaiſſeau bien fermé : paſſez la liqueur que le malade coupera avec de l'eau pour ſa boiſſon.

Le malade prendra, avant ſon dîner, un demi-gros d'élixir de propriété dans un verre de vin blanc d'abſinthe. Tous les ſoirs, on preſcrira au malade la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*
De Caille-lait, de chaque deux onces.
De Teinture de Caſtoréum, trente gouttes.
De poudre de Guttete, demi-gros.
De Sirop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout pour une potion, à prendre à l'heure du ſommeil.

Au bout de huit jours de l'uſage de ce remede, il paſſera aux bols ſuivants :

Prenez, *De Muſc, quinze grains.*
De Poudre de Guttete, vingt grains.
De Cinabre d'Antimoine, douze grains.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop balſamique de Tolu, pour en faire une maſſe que l'on diviſera en quatre priſes : on en prendra deux par jour, une le matin, & l'autre le ſoir, en continuant toujours la potion ci-deſſus.

On fera des fomentations ſur le ventre avec l'abſinthe, la racine de galanga, la zédoaire, la cannelle, le macis infuſés dans le vin rouge : on conſeillera en même temps au malade l'uſage des eaux de Forges, ou de Cauterêts, pendant l'été.

Le malade ne ſe nourrira que de crêmes de riz, de

crêmes d'orge & de gruau : il mangera très-peu de viande, si ce n'est du poulet ; il fera de l'exercice, & prendra beaucoup de dissipation : il changera d'air le plus souvent qu'il pourra ; &, comme l'estomac est singuliérement affecté dans cette maladie, il aura soin d'éviter tous les aliments de difficile digestion.

PICA, s. m. appétit déréglé, qui fait desirer de manger des choses insipides & incapables de nourrir, comme de la terre, de la craie, de la chaux, du plâtre, des charbons, des cendres, du sel, du vinaigre, & autres choses semblables, qui ne sont que l'effet d'un goût dépravé. Les femmes grosses & les filles attaquées des pâles couleurs y sont sujettes. *Voyez* BOULIMIE & FAIM CANINE.

Au reste, on remédie difficilement à cet accident qui dépend presque toujours de l'état de la salive qui est dépravée, & de celui des solides qui sont mal disposés. Les purgations répétées, l'abstinence des choses nuisibles & pernicieuses, & le traitement de la maladie à laquelle le pica est joint, sont les seuls moyens d'y réussir.

PIEDS ENFLÉS. Nous avons appellé *œdeme* un amas de sérosités dans les membres du corps : ainsi, toutes les fois qu'on aura les bras, les mains ou les pieds enflés, on aura des affections œdémateuses.

De toutes les parties du corps, les pieds sont celles qui sont les plus sujettes à l'enflure, tant par rapport à la situation des vaisseaux, qui est perpendiculaire, & dans lesquels le sang & les humeurs ont peine à remonter, que par la fatigue continuelle que ces parties éprouvent ; ce qui les relâche & les rend plus susceptibles d'enflure.

Cet état arrive ordinairement dans les obstructions invétérées, les maladies de la poitrine, toutes les maladies longues, les pâles couleurs, la suppression des regles & la cachexie. Nous avons dit, aux articles ANASARQUE, ASCITE, HYDROPISIE, LEUCOPHLEGMATIE, ŒDEME, ce que l'on devoit faire dans ces sortes de cas : on peut consulter ces différents articles.

L'enflure des pieds survient quelquefois dans la convalescence, à la suite d'une maladie longue & fâcheuse, par le grand usage des saignées & des boissons qui ont

relâché les vaiſſeaux du corps, & produit cette eſpece de bouffiſſure. Cette maladie n'eſt point de grande conſéquence : elle ſe diſſipe ordinairement par l'exercice, en prenant ſobrement de la nourriture, en faiſant des frictions légeres ſur les jambes, avec une flanelle, & en donnant quelques ſtomachiques ou cordiaux, comme le vin d'abſinthe, l'élixir de propriété, & autres remedes de cette nature.

Les perſonnes qui ſont ſujettes aux veilles, comme les gardes de malades, & celles qui paſſent des nuits, ſont expoſées à avoir les pieds enflés ; ce qui vient également du relâchement, de la foibleſſe des vaiſſeaux, & de la réſiſtance que le ſang & les humeurs trouvent à remonter. Il ſuffit, dans ce cas, d'ôter les jarretieres & tout ce qui peut gêner le mouvement du ſang, & de ſe tenir dans une poſition horizontale, & la tête baſſe, afin de donner la facilité aux humeurs de reprendre leur cours.

PIERRE, ſ. f. *ou* CALCUL. On entend communément par ce mot la pierre qui s'engendre dans les reins ou dans la veſſie : ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe s'en former dans toutes les parties du corps ; mais c'eſt que cette eſpece eſt la plus commune, & celle à laquelle on a réſervé le nom de *pierre*.

Le calcul des reins differe de celui de la veſſie par les ſignes ſuivants. Celui des reins excede rarement la groſſeur d'un pois, au lieu que celui de la veſſie eſt quelquefois plus gros qu'un œuf de poule. La pierre des reins eſt ordinairement pleine d'aſpérités ; celle de la veſſie eſt plus douce, & comme formée de pluſieurs lames les unes ſur les autres. Celle des reins eſt ordinairement friable ; celle de la veſſie eſt fort dure : on trouve beaucoup de ces pierres dans les reins ; on en trouve peu dans la veſſie.

Les ſignes qui caractériſent le calcul des reins, ſont des douleurs dans le côté & dans les lombes. Cette douleur eſt profonde, accompagnée de tenſion, de preſſion : quand le corps eſt tranquille, la douleur diminue ; elle eſt forte & vive, quand on ſe remue. Les malades reſſentent des friſſons & des mouvements ſpaſmodiques violents dans la partie ; &, quand l'accès leur prend, ils ſont ordinairement courbés : quelquefois ils

ſont tourmentés de mouvements convulſifs ; le ventre eſt ordinairement très-reſſerré. Quand la pierre fait effort pour deſcendre par l'uretere, on ſent une douleur vive vers l'os iléum. Ceux dans leſquels la pierre ſe trouve d'un côté, reſſentent une ſtupeur à la cuiſſe & un retirement des teſticules du même côté. Le malade éprouve de plus des vomiſſements, des coliques ; un défaut d'appétit ; & quelquefois les urines ſont teintes de ſang. Souvent on reſſent une dyſurie, une iſchurie ou une ſtrangurie : les urines ſe trouvent chargées de ſable, de gravier, ou de glaires.

On reconnoît le calcul de la veſſie aux douleurs atroces que l'on reſſent dans cette partie, accompagnées de ſtrangurie, & d'un poids conſidérable au périnée, quand le malade ſe leve ; ce qui augmente, quand l'urine eſt écoulée. L'urine dépoſe ordinairement une mucoſité qui reſſemble à du ſon : on reconnoît ſur-tout la préſence du calcul aux douleurs ſpaſtiques que l'on éprouve à l'anus & aux parties génitales ; mais le ſigne le plus certain eſt l'examen que l'on en fait par le moyen de la ſonde.

Les perſonnes d'un tempérament ſanguin, lâche, ſpongieux, ſont ſujettes au calcul des reins. Les jeunes gens & les enfants plus que les adultes, les veillards en ſont très-ſouvent tourmentés : il en eſt de même de ceux qui ont un flux hémorrhoïdal habituel ; les goutteux, les hommes plutôt que les femmes.

Le calcul de la veſſie ſe déclare plus fréquemment dans l'enfance & dans un âge très-avancé. Cette affection doit ordinairement ſon origine au calcul des reins.

La cauſe prochaine du calcul des reins eſt la lymphe glutineuſe qui s'amaſſe dans les reins, & qui ſe durcit & ſe convertit en pierre : les cauſes éloignées ſont les mouvements violents du corps, ſoit à cheval ou en voiture, un coup ou une chûte ſur les lombes, l'abus du vin & de l'exercice vénérien, le mauvais uſage des diurétiques chauds, la colere, la crainte avec la diſpoſition héréditaire du ſujet.

La cauſe prochaine du calcul de la veſſie dépend, comme nous l'avons dit, d'un épaiſſiſſement particulier de la mucoſité, ou du mucilage qui ſert à lubréfier

l'intérieur de la vessie : les causes éloignées sont les aliments épais & grossiers, les liqueurs spiritueuses ; les vins tartareux, comme ceux de Champagne, du Rhin, les exercices violents, les veilles continuées, les passions violentes, la disposition héréditaire.

On traite de la même maniere le calcul des reins & celui de la vessie.

Dans l'accès, on commencera par donner au malade un lavement d'eau de riviere ; après quoi, on lui donnera le suivant :

Prenez, *Des feuilles de Mauve,*
De Pariétaire, de chaque une poignée.
De Véronique, une demi-poignée,

Faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y
Quatre onces d'Huile d'Olive,
pour un lavement ; on donnera en même temps la poudre suivante :

Prenez, *De Nitre purifié,*
De Tartre vitriolé, de chaque deux gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, saturés de Suc de Citron,
De Sang de Bouctin, de chaque un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en donner vingt-quatre grains toutes les deux heures, en faisant boire pardessus une décoction d'orge, ou une infusion de graine de lin.

On renouvellera le lavement, comme ci-dessus. Tous les soirs, on donnera au malade quatre grains de pilules de cynoglosse.

Si l'on voit que les remedes ne produisent aucun effet, & qu'il y ait pléthore réelle, on pratiquera la saignée que l'on réitérera deux ou trois fois, selon le besoin.

On appliquera sur le ventre des fomentations avec les racines de guimauve & de mauve, les feuilles de violette, de pariétaire & de branche-ursine, que l'on fera bouillir dans du lait, & que l'on appliquera chaudement sur la partie ; on fera usage aussi d'huile de vers terrestres, d'huile de lis : les bains d'eau tiede sont aussi très-salutaires ; les

injections faites avec du lait chaud, ou de l'eau de guimauve, appaisent aussi la douleur : enfin on aura recours à la potion suivante, pour donner du relâche aux parties, & de la facilité à la pierre de sortir.

Prenez, *D'Eau de feuilles de Tilleul,*
De Nénuphar, de chaque deux onces.
D'Huile animale de Dipel, dix gouttes.
De Liqueur minérale anodine, un demi-gros.
De Sirop Diacode, une demi-once.

Mêlez le tout pour une potion, à prendre le soir par cuillerées.

On réitérera les lavements, les bains, les fomentations, jusqu'à ce que l'on trouve du soulagement.

Quand l'accès sera passé, on aura soin de saigner & purger le malade, tous les trois mois ; de lui faire prendre habituellement une infusion de verge d'or pour boisson, & de lui faire avaler, tous les matins, un demi-gros de savon en pilule.

La diete doit être exacte, c'est-à-dire, qu'on doit éviter les aliments mucilagineux, gluants, visqueux, les vives passions de l'ame, l'exercice vénérien, les vins acides, les mouvements violents : la boisson doit être toujours chaude ; & on doit se procurer un air serein, & faire prendre au malade les eaux savonneuses, comme celles de Bourbon & de Passy.

Remede contre la Pierre.

On a cherché depuis long-temps à tenter toutes sortes de remedes pour la guérison de la pierre ; & on a été forcé souvent, après en avoir essayé, d'en venir à l'opération de la taille : on a cependant observé que le savon pris en grande quantité pouvoit quelquefois appaiser les douleurs, & empêcher la pierre de grossir. C'est, en partie, de cette matiere qu'étoit composé le remede de mademoiselle Stéphens, qui a fait tant de bruit en Angleterre, pendant si long-temps. Quoique ces vertus ne soient point aussi grandes qu'on prétend l'insinuer, nous allons cependant en donner la recette, telle qu'on l'a publiée en Angleterre, en faveur des personnes qui voudront en faire l'épreuve.

Prenez, *De Savon d'Alicante, huit onces.*

De Chaux vive, éteinte & réduite en poudre, une once.

De Sel de Tartre, ou *de Potaſſe, purifié, un gros.*

Rapez le ſavon, & mêlez-le avec la chaux & le ſel; puis battez le tout avec un peu de gomme adragant, diſſoute dans l'eau, pour en faire une eſpece de pâte, dont on prendra deux ou trois onces par jour, en en formant de petites pilules; ce qu'il faut continuer pendant un mois ou ſix ſemaines : ſi cependant on ſe trouvoit échauffé par ſon uſage, on le ſuſpendra pour ſe mettre au lait, pendant une quinzaine de jours; après quoi, on recommencera, comme ci-deſſus.

Voici un autre remede que l'on conſeille, pour guérir de la pierre.

Prenez, *D'eau d'Alkekenge,*

De Pariétaire ou *de Noix ſimple, de chaque deux onces.*

Ajoutez-y

D'Eſprit de Nitre dulcifié, dix gouttes,

pour en prendre la moitié en ſe levant, & le reſte en ſe couchant.

La liqueur ſuivante eſt d'un grand ſecours, pour diminuer les graviers & les pierres qui ſont dans les reins & la veſſie :

Prenez, *Des Sucs de Porreaux,*

D'Oignons,

De Raifort, de chaque deux livres.

De Citrons ou *Limons,*

De feuilles de Pariétaire, de chaque demi-livre.

Laiſſez le tout enſemble en digeſtion, pendant vingt-quatre heures. Ajoutez enſuite

De Cryſtal calciné, une once.

De Fiente de Pigeon, deux onces.

Diſtillez le tout au bain-marie. On en donne une once & demie tous les matins, & l'on en fait des injections dans la veſſie, en coupant la liqueur avec de l'eau.

De tous les remedes dont on célebre la vertu pour cette maladie, il n'en eſt point dont les éloges ſoient

plus justement mérités que l'eau de chaux d'écailles d'huître. On a fait en Angleterre des expériences qui prouvent que cette eau, en passant dans le sang, dissout la pierre : voici ce qu'il faut que les malades fassent.

Ils prendront, tous les matins, une once de savon d'Alicante : ils boiront par dessus trois chopines d'eau de chaux, faite avec des écailles d'huître ou des coquilles de pétoncle. Le malade partagera son savon en trois doses, dont il prendra la plus forte, le matin à jeun, de meilleure heure qu'il pourra ; la seconde à midi, & la troisieme à sept heures de soir, buvant par dessus chaque dose un grand verre d'eau de chaux : il prendra le reste, avant ses repas, dans la journée.

Si le malade est délicat, il commencera par des doses inférieures : il ne prendra, par exemple, qu'une demi-once de savon par jour, & une chopine d'eau de chaux, qu'il augmentera par degrés.

Le malade fera sa boisson ordinaire de lait coupé avec de l'eau, ou d'une tisane faite avec les racines de guimauve, de persil & de réglisse ; & il fera bien, en général, de ne prendre d'autre boisson que l'eau de chaux, s'il peut la supporter.

Le moyen de rendre l'eau de chaux moins désagréable est de la composer de la maniere suivante :

Prenez, *D'Eau de Chaux d'Ecailles d'Huître, une chopine.*
De Lait de Vache, deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, trois gros.
De Sirop de Guimauve, une demi-once.

Mêlez le tout ensemble, pour prendre en trois ou quatre verres, comme il est prescrit ci-dessus.

Il est bon d'observer que l'eau de chaux de pierre n'est pas, à beaucoup près, aussi salutaire que l'eau de chaux d'écailles d'huître : ainsi il faut prendre le double de l'eau, pour avoir le même effet.

Le moyen d'accélérer la dissolution de la pierre dans la vessie est d'injecter, tous les jours, quatre ou cinq onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, & de la faire garder au malade le plus qu'il pourra. Il faut, pour cet effet, qu'il rende son urine avant de faire l'injection.

Pour rendre ces injections plus douces & moins dou-

loureufes, on peut délayer un gros d'empois dans fix ou huit onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, qu'on mettra fur le feu, jufqu'à ce que l'eau commence à bouillir, ayant foin de remuer continuellement : on peut fe fervir de cette eau pour les injections.

L'eau de chaux fe fait de la maniere fuivante :

On prend une quantité d'écailles d'huître que l'on place dans un four à chaux ou dans un fourneau de réverbere, en mettant une couche de charbons & une couche d'écailles d'huître : on pouffe ce feu à la plus grande violence, jufqu'à ce que les écailles foient totalement calcinées ; ce qui exige ordinairement un feu de vingt-quatre heures. On s'apperçoit qu'elles font fuffifamment calcinées, quand elles fe réduifent aifément en poudre fine & extrêmement blanche ; car, quand il refte des grains gris ou noirs, c'eft une preuve que la calcination n'a point été affez forte : il faut pour lors recommencer de nouveau le feu. Quand les écailles font réduites en poudre très-fine & très-blanche, on verfe deffus de l'eau que l'on laiffe, pendant vingt-quatre heures, à la dofe d'environ deux pintes fur une livre : on paffe cette eau à travers un linge fin, & on la donne au malade, de la maniere que nous avons prefcrite ci-deffus.

A l'égard des injections que l'on fait de cette eau dans la veffie, il eft très-difficile de les renouveller plufieurs fois par jour, à caufe des douleurs que produit la fonde, quand on l'introduit : il faut pour lors confulter un habile chirurgien qui puiffe vous donner les moyens néceffaires pour faire ces fortes d'injections.

Au refte, on ne doit rien craindre de l'ufage de l'eau de chaux à l'intérieur ; elle ne porte aucun préjudice au corps, & ne fait, au contraire, que beaucoup de bien : ainfi l'on ne doit pas appréhender d'en continuer long-temps l'ufage. C'eft le feul moyen d'éviter l'opération qui eft toujours cruelle & douloureufe, & quelquefois funefte. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

PIQUURE, f. f. C'eft ainfi qu'on appelle une folution de continuité, faite dans les chairs par quelqu'inftrument pointu ou par la morfure de quelques animaux.

Piquure de l'Aponévrose.

Il est plus ordinaire de piquer l'aponévrose du muscle *biceps*, que son tendon. Le chirurgien s'en apperçoit par la résistance qu'il sent à la pointe de la lancette, qui en est quelquefois émoussée, & par la douleur que le malade éprouve au moment de la saignée. Cet accident est ordinairement suivi d'une douleur vive au bras & à l'avant-bras, de gonflement, de tension, d'inflammation, & quelquefois d'un abcès sous l'aponévrose.

On saignera d'abord le malade plusieurs fois, selon le besoin : on appliquera sur la partie des cataplasmes émollients, & sur-tout notre cataplasme anodin & émollient : on fera boire au malade beaucoup de tisane rafraîchissante, comme le petit-lait. On lui donnera beaucoup de lavements. On le fera rester dans son lit, & on l'obligera à ne faire aucun mouvement.

Quand on aura appliqué, pendant quelques jours, notre cataplasme émollient, on fera usage du cataplasme résolutif, que l'on trouvera dans le même article.

Si, malgré tous ces remedes, on ne vient point à bout de résoudre la tumeur, il faut nécessairement en faire l'ouverture, & débrider l'aponévrose, s'il est tendu. *Voyez* SAIGNÉE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piquure de l'Artere.

Quelques précautions que l'on prenne pour faire la saignée au bras, la veine basilique se trouve située si proche de l'artere, qu'il arrive quelquefois au plus habile chirurgien de s'y laisser prendre : c'est un accident des plus graves ; & l'on ne sauroit trop recommander à ceux qui se mêlent de faire la saignée, de s'assurer auparavant de la pulsation de l'artere, afin de pouvoir placer la lancette dans l'endroit où la veine se sépare le plus de l'artere. Cette précaution est d'autant plus essentielle, que la veine du bras n'a point toujours une marche uniforme dans tous les sujets.

Quand on a le malheur de piquer l'artere, si l'on ne fait que l'effleurer, & que l'on n'ait divisé que quelques unes de ses membranes, le cas est moins grave ;

mais il arrive quelquefois que la lancette les traverse toutes ; ce qui rend cet accident plus fâcheux.

Lorsque l'artere n'est qu'effleurée, & qu'il y a une de ses membranes qui a reçu la moindre atteinte, elle devient plus foible par ce côté, & moins capable de résister à l'effort du sang ; ce qui fait qu'elle cede insensiblement au sang qui la pousse, qu'elle se dilate, se gonfle & forme une tumeur plus ou moins considérable, que l'on appelle l'*anévrisme vrai* : c'est le plus commun. On ne s'en apperçoit point dans le moment de la saignée, parce que l'effort du sang ne se fait que petit-à-petit, & que la tumeur ne se forme que par degrés. *Voyez* l'article ANÉVRISME.

Cette tumeur, dans le commencement, est si petite, qu'elle ne change pas la couleur de la peau ; on y sent simplement un mouvement de pulsation semblable à celui de l'artere : elle disparoît, quand on la comprime ; mais elle revient, quand la compression cesse, souvent même avec un petit bruit.

Cette espece d'anévrisme est moins dangereuse, & se guérit quelquefois par les saignées & par une compression que l'on fait sur la tumeur avec une plaque de plomb, des compresses & des bandes : quelquefois aussi, malgré la compression, la tumeur augmente ; & on est obligé d'en venir à l'opération.

Lorsque la lancette que l'on a introduite a ouvert totalement l'artere, on s'en apperçoit aisément aux signes qui suivent. D'abord le sang sort avec impétuosité, en arcade & par jet : il est d'une couleur beaucoup plus rouge & plus vermeille que le sang des veines. Quand on comprime l'avant-bras, le sang coule toujours ; ce qui n'arriveroit pas, s'il venoit de la veine : quand on comprime le bras, & qu'on y fait une ligature, le sang coule moins ; ce qui démontre que le sang vient de l'artere.

Dès qu'on reconnoît que le sang vient de l'artere, il faut le laisser couler, jusqu'à ce que le malade tombe en syncope, & qu'il s'arrête de lui-même : cependant, si c'étoit à une femme grosse que cet accident fût arrivé, ou à quelqu'un qui tombât difficilement en foiblesse, il ne seroit pas prudent de l'attendre. Dans ce

cas, lorſque le malade a perdu une certaine portion de ſang, on prend le parti de l'arrêter.

Il y a encore un autre cas où il ne faut pas attendre que le malade tombe en foibleſſe pour arrêter le ſang; c'eſt lorſqu'il ſe fait un épanchement aux environs de l'artere; comme quand l'ouverture des téguments n'eſt pas vis-à-vis de l'artere, il forme alors un *anévriſme faux*, ou par épanchement; & il ne reſte point d'autre parti à prendre que celui de ſerrer fortement la ligature, ou de faire une eſpece de tourniquet pour arrêter l'écoulement du ſang. Lorſqu'il ne coule plus, on met ſur l'ouverture un petit morceau de papier mâché, & exprimé, de la groſſeur d'une noiſette ou d'un bouton: on applique enſuite une petite compreſſe de la largeur d'un ongle, & ſur celle-ci pluſieurs autres graduées, autant qu'il en eſt beſoin, pour ſurpaſſer le niveau du bras, & faire une compreſſion plus exacte. On fait le bandage ordinaire de la ſaignée, mais avec une bande plus longue: on deſſerre peu-à-peu la ligature ou le tourniquet, & on met ſur le trajet des vaiſſeaux une compreſſe longitudinale épaiſſe, que l'on ſoutient avec une bande, dont on ſerre plus les tours qui ſont proches de l'ouverture, que ceux qui en ſont plus éloignés. Par ce moyen, on ralentit le mouvement du ſang, & on empêche qu'il n'aille heurter trop fortement ſur l'ouverture: on met le bras en écharpe; on recommande au malade de ne point le remuer: on le ſaigne de l'autre bras, & on lui fait obſerver un régime exact.

Il faut avoir attention que les compreſſes graduées faſſent ſur l'ouverture la compreſſion la plus exacte qu'il eſt poſſible, & que la bande ſoit ſuffiſamment ſerrée, ſans excès, de crainte d'attirer la mortification. Cet appareil doit être continué long-temps, afin de donner lieu à l'artere de ſe réunir. Pour que la compreſſion ſoit plus exacte, on fait fléchir l'avant-bras, afin de relâcher l'aponévroſe du muſcle *biceps*, qui recouvre l'artere: il faut auſſi que les compreſſes graduées ſoient plus élevées que le niveau du bras, afin que la compreſſion ſe faſſe uniquement ſur l'ouverture, & non ſur les parties latérales.

Si, malgré l'attention qu'on a eue de faire une bonne

compreſſion, on remarque que le ſang s'extravaſe & s'infiltre dans les cellules graiſſeuſes, le ſeul parti qui reſte à prendre eſt de faire l'opération qu'on appelle de l'*Anévriſme*. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piquure du Périoſte.

C'eſt principalement en ouvrant au pied la veine que l'on appelle *ſaphene*, que l'on court riſque de piquer le périoſte, ſi le malade remue ſon pied, ou ſi l'on plonge la lancette trop avant : on a auſſi le même danger à craindre, lorſqu'on ouvre la cubitale ou la radiale vers le poignet, ou l'artere & la veine temporale.

On connoît que l'on a piqué le périoſte, par la réſiſtance que l'on ſent à la pointe de la lancette, qui s'en trouve émouſſée, par la douleur, la tenſion & l'inflammation qui s'étendent le long de l'os, dont le périoſte eſt piqué, & qui en ſont ordinairement les ſuites.

Si ces accidents ſont légers, on y remédie par quelques compreſſes trempées dans une cinquieme partie d'eau-de-vie & quatre parties d'eau. Lorſque l'inflammation eſt diſſipée, on met un emplâtre d'onguent de la Mere ſur l'ouverture, pour en faire ſuppurer les bords.

Si les accidents ſont conſidérables, on applique ſur la partie notre cataplaſme anodin, & un peu de l'onguent ſuppuratif que nous avons décrit à l'article Onguent, afin de l'entretenir ouverte, & d'exciter un petit ſuintement & une légere ſuppuration. Quand la douleur & l'inflammation ſont diſſipées, on met ſur la plaie un emplâtre d'onguent de la Mere ; & on la deſſeche enſuite avec l'onguent de céruſe ou de pompholyx.

Si ces accidents perſiſtoient, & que le périoſte, demeurant fort étendu & enflammé, menaçât de tomber en mortification, il faudroit néceſſairement le débrider par quelques inciſions, & panſer enſuite la plaie méthodiquement. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piquure du tendon.

Il peut arriver, en ſaignant la médiane, que l'on pique le tendon du muſcle *biceps*, qui eſt ſitué deſſous, ſoit parce qu'on aura trop enfoncé la lancette, ou que le malade aura remué le bras ; cet accident eſt des plus

fâcheux pour le malade, & des plus mortifiants pour le chirurgien.

On connoît qu'on a bleſſé le tendon, par la réſiſtance que l'on ſent à la pointe de la lancette, & par la douleur vive que le malade reſſent au moment de la piquure, qui s'étend tout le long du bras, depuis l'acromion, juſqu'au bout des doigts.

Lorſque la piquure a été légere, cette douleur paſſe quelquefois; mais, ſi elle continue, elle eſt bientôt ſuivie de gonflement, de tenſion, d'inflammation de toute la partie, de fievre, de mouvements convulſifs, de dépôt, de gangrene, en un mot, de tous les accidents des plaies des parties tendineuſes.

Si-tôt qu'on apperçoit qu'on a eu le malheur de piquer le tendon, rien n'eſt plus preſſé que de faire de fréquentes ſaignées à l'autre bras, afin d'empêcher le progrès du mal; on preſcrit au malade une diete exacte, délayante & rafraîchiſſante: on couvre toute la partie de notre cataplaſme émollient ou anodin, pour calmer la douleur & les autres accidents; ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, on dilate la plaie, & l'on découvre le tendon piqué, ſur lequel on applique un plumaceau trempé dans de l'huile jaune ou rouge de térébenthine, diſtillée pluſieurs fois au bain de cendre, avec de l'eau commune, pour enlever les parties acrimonieuſes: c'eſt un remede excellent pour les plaies des tendons. Au défaut de cette huile, on emploie l'eſprit de térébenthine ou la térébenthine même, la colophone, les baumes de Copahu ou du Pérou, mêlés avec l'huile d'œufs, & par deſſus le tout des cataplaſmes émollients & anodins.

Si, malgré tous ces remedes, la mortification ſurvenoit, il n'y auroit point d'autre reſſource, pour ſauver le bras, que de couper tout-à-fait le tendon. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piquure d'Inſectes venimeux.

Il y a pluſieurs eſpeces d'inſectes, dont la morſure eſt à craindre pour le corps humain; ce n'eſt pas qu'ils ſoient tous venimeux, mais c'eſt qu'ils portent avec eux une humeur cauſtique qu'ils inſinuent dans la plaie

qu'ils ſont, qui cauſe des douleurs & des tranchées très-vives; telles ſont les guêpes, les chenilles, les mouches à miel, &c. qui incommodent, ſur-tout à la campagne, ſur le bord des étangs, & dans les endroits marécageux.

Ces ſortes de piquures ſont ordinairement accompagnées de rougeur, de douleur, chaleur & ardeur, & d'une cuiſſon ſi conſidérable, qu'on eſt obligé de ſe gratter; ce qui fait rougir toute la partie.

Il faut appliquer ſur le champ, auſſi-tôt que la piquure eſt faite, quelques gouttes d'eau-de-vie ſur l'endroit où eſt la veſſie; on peut auſſi y appliquer une feuille de ſauge battue légérement; ſi l'on aime mieux, il ſuffit de frotter la partie avec le lait de figuier, pourvu cependant que ce ſoit quand les figues ſont mûres: quelques feuilles de creſſon & de rhue, pilées enſemble, & appliquées ſur l'endroit où s'eſt faite la morſure, ſoulagent beaucoup.

Au reſte, il faut, autant que l'on peut, ne point le gratter, ni mettre deſſus la morſure de la ſalive, du lait chaud ou de l'eau tiede; car les adouciſſants augmentent beaucoup le mal: on peut auſſi, ſi l'on veut, approcher la partie tout près du feu, & la tenir le plus chaudement qu'il eſt poſſible dans l'inſtant de la morſure.

Il y a d'autres animaux, comme la vipere, le ſerpent à ſonnettes, le ſcorpion, la tarentule, qui font des morſures mortelles ou du moins très-funeſtes. *Voyez* MORSURE.

PISSEMENT DE SANG. C'eſt une évacuation de ſang par les urines.

Le piſſement de ſang eſt ſimple ou compliqué: le premier vient par la plénitude ou la chaleur; le deuxieme eſt produit par quelques cauſes particulieres, comme la pierre dans ceux qui en ſont attaqués.

Les ſignes du piſſement de ſang ſpontané ſont une peſanteur dans le bas-ventre, des douleurs ſpaſtiques dans les lombes, les aînes & les reins, accompagnées d'un engourdiſſement dans tout le corps, & d'une conſtipation conſidérable. Les ſignes du piſſement de ſang, produit par le calcul, ſont d'abord une douleur extrêmement vive: le ſang eſt fleuri; & avec le temps, il

tombe dans le fond du vase, & l'urine devient claire & limpide : quelquefois même, il sort sous la forme de filaments, avec des ardeurs & des douleurs cruelles. De plus, le malade rend de petits graviers, & se plaint de douleurs vives dans la partie.

Les vieillards sont en particulier sujets à cette sorte de maladie, ainsi que ceux qui sont à la fleur de l'âge, qui menent une vie extrêmement exercée, & qui sont sujets aux hémorrhagies habituelles. Au reste, les femmes sont beaucoup moins exposées à cet accident, que les hommes.

La cause prochaine du pissement de sang est la rupture des vaisseaux sanguins, occasionnée par la pléthore vraie ou fausse, ou par l'âcreté. Les causes éloignées sont le mauvais usage des aliments chauds & des remedes actifs, comme les diurétiques chauds & sur-tout l'usage des cantharides ; le mouvement violent du corps, comme de monter à cheval ; un coup ou une chûte sur les reins ; le trop d'usage des plaisirs de l'amour ; les passions vives de l'ame, comme la colere, les évacuations supprimées, un ulcere & le calcul.

Quand le pissement de sang est occasionné par la pléthore, ce que l'on connoît par les signes qui la caractérisent, on y remédie par les saignées, les boissons abondantes, le petit-lait, les bains, la diete, les lavements, le repos, la tranquillité. On pourroit faire des émulsions au malade, de la maniere suivante :

Prenez, *Douze Amandes douces, pelées.*

Des quatre semences froides, demi-once.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en versant dessus, par degrés, une pinte d'eau commune.

Passez la liqueur, & ajoutez-y

Une once de Sirop de Limon,

pour boisson ordinaire.

On fera prendre en même temps au malade un demi-gros de diascordium, le soir en se couchant. Au reste, cette espece de pissement de sang n'est point dangereuse, à moins qu'il ne soit extrêmement violent ; auquel cas, il dégénere en hémorrhagie, & exige le même traitement. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Quand le pissement de sang est occasionné par la

préſence d'une pierre, ce que l'on connoît par les douleurs vagues que l'on reſſent dans les reins, dans les lombes, dans les aînes, par les envies de vomir, par les coliques, par les conſtipations & par les autres ſignes qui caractériſent la pierre, on ſuit pour lors le même traitement. *Voyez* PIERRE.

Si le piſſement de ſang eſt occaſionné par l'âcreté des humeurs, on le reconnoît par un tempérament ſec, bilieux, à des ſueurs & une haleine fétides, à des urines très-colorées & puantes, par des ſelles d'une odeur inſupportable, par un pouls vifs & ſerré, des demangeaiſons dans quelques parties du corps, à des picotements de poitrine, &c.

Il faut commencer par ſaigner le malade au bras, lui faire prendre des lavements & du petit-lait en abondance. Immédiatement après, on lui fera prendre la boiſſon ſuivante :

Prenez, *De Racines de grande Conſoude, une demi-once.*
De Riz, une cuillerée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers.

Paſſez la liqueur, & ajoutez-y
Vingt gouttes d'Eſprit de Vitriol,
pour en prendre cinq ou ſix verres par jour.

On donnera en même temps au malade trois ou quatre cuillerées par jour de ſuc d'ortie-grieche, & un demi-gros, matin & ſoir, de poudre tempérante de Stahl; après quoi, on paſſera à l'uſage de la poudre ſuivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, trois gros.*
De Cachou, un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-gros.

Mêlez le tout, & réduiſez-le en poudre fine. On en donnera vingt-quatre grains, toutes les heures au malade, en lui faiſant boire par deſſus, un verre d'infuſion de mille-feuilles, ou un verre de décoction d'aigremoine ou de fleurs de grande conſoude : on recommande auſſi le ſuc de plantain ou celui de pourpier.

Il eſt bien eſſentiel d'obſerver de ne point faire uſage de ces-derniers remedes, avant qu'on ait fait précéder les ſaignées, les lavements, les boiſſons; car autrement

on pourroit supprimer le pissement de sang, & occasionner quelques maux plus funestes.

Quand le pissement de sang est occasionné par quelqu'ulcere, ce que l'on reconnoît par l'écoulement d'une sanie purulente qui est mêlée avec le sang dans les urines, on peut faire usage des tisanes faites avec le lierre terrestre; ou, si l'on aime mieux, la racine de verge d'or, à la dose d'une once dans une pinte d'eau. Le meilleur remede est de faire prendre au malade le lait coupé avec de la crême d'orge, ou avec de la crême de riz. On peut en même temps donner quelques gouttes de baume du Pérou, & suivre le traitement que nous avons indiqué à l'article Ulcere.

PITUITE, s. f. La pituite est une humeur épaisse, gluante & visqueuse, qui vient de la partie lymphatique du sang, épaissie, qui s'amasse en abondance dans le corps, & que l'on rejette par la salive.

Les gens maigres & secs, les vieillards, les personnes qui mangent & boivent beaucoup, sont sujettes à avoir beaucoup de pituite, & les hommes plutôt que les femmes.

Les causes de la pituite sont l'épaississement de la partie lymphatique du sang, produit d'un côté par l'âcreté des humeurs, & de l'autre par quelque vice particulier acide, qui fige & coagule la lymphe. Les causes éloignées sont un air épais, froid & humide; les aliments gluants, visqueux; le trop de nourriture, l'usage immodéré du vin & des liqueurs spiritueuses, le trop d'exercice & le trop grand repos; le sommeil trop long, la transpiration supprimée, les passions de l'ame, comme la tristesse, la mélancolie, la jalousie, &c.

Le traitement de la pituite differe selon les causes qui l'ont produite : c'est à peu près le même que celui de l'épaississement de la lymphe. Il consiste, en général, à éviter tous les aliments mucilagineux & gluants, à respirer un air frais & sain, à ne boire que de l'eau, ou très-peu de vin, à faire un exercice modéré; à se couvrir de façon à ne rien craindre de la suppression de la transpiration, & à prendre beaucoup de dissipation.

Au reste, on remédie à la pituite, en purgeant le malade de temps en temps, en faisant usage des tisanes légérement apéritives. Telle est la suivante.

Prenez, *De Racine de Chardon-Roland, demi-once.*
De Cerfeuil,
De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-septiers d'eau, pour réduire à pinte; passez la liqueur, pour en boire cinq ou six verres par jour.

Quand on aura pris cette tisane pendant sept ou huit jours, on se purgera de la maniere suivante:

Prenez, *Des Feuilles de Chicorée sauvage, une poignée.*
De Follicules de Séné, trois gros.
De Rhubarbe, demi-gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.

Faites légérement bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-septiers. Passez la liqueur: ajoutez-y
Le Suc d'un Citron coupé par tranches.
De Sirop de Pomme composé, une once,
pour prendre en trois verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre. On passera ensuite à l'usage des eaux de Passy dépurées, dont on prendra deux pintes par jour, pendant un mois: on réitérera ce traitement deux ou trois fois par an; & on passera ensuite à l'usage de l'opiat qui suit:

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campana, demi-once.*
D'Yeux d'Ecrevisses,
De Safran de Mars apéritif, de chaque un gros.
De Gomme Ammoniac,
De Myrrhe, de chaque un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'écorce de citron, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros avant ses repas, soir & matin, en buvant par dessus un verre d'infusion de véronique.

Dans le temps où on ne fera point de remede, on se contentera, soir & matin, de mâcher un peu de tabac, ou un morceau de racine de pyretre, pour donner issue à la pituite qui s'amasse dans le corps: on

sera usage, en même temps, des lavements que l'on prendra de deux jours l'un.

PLAIE, s. f. solution de continuité récente, faite aux parties molles du corps, par un instrument piquant, tranchant ou contondant. Elles sont simples, quand il n'y a point de fracture, d'hémorrhagie, de piquure de tendon, de déchirement d'artere, qu'elles ne pénétrent point dans le bas-ventre. Elles sont compliquées, quand elles réunissent tous, ou quelques-uns de ces accidents. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, article PLAIE.

PLÉNITUDE, s. f. abondance de sang & d'humeur: c'est la même chose que pléthore.

PLÉTHORE, s. f. C'est, en général, une plénitude, une abondance de sang considérable dans les vaisseaux, qui détruit l'harmonie des fonctions, & devient la source de plusieurs maladies.

On distingue trois sortes de pléthore, la vraie, la fausse, & la troisieme qu'on appelle pléthore *ad vires*.

La pléthore vraie est celle qui vient de l'abondance du sang dans toute la capacité des arteres & des veines. La pléthore fausse est produite par le gonflement & la dilatation du sang, qui occupe un volume plus considérable que dans l'état naturel. On appelle pléthore *ad vires*, celle qui est accompagnée de lassitude dans les membres, de douleurs vagues dans tout le corps, & d'une grande diminution de force.

On distingue encore la pléthore en simple & en compliquée: la premiere arrive, quand le sang est en trop grande quantité, & quand il n'est point encore dépravé: la seconde est ordinairement suivie d'un épaississement considérable, de la cacochymie ou de la dépravation des humeurs.

Les signes de la pléthore, en général, sont les suivants; une constitution forte & athlétique, de gros os, des membres charnus, des muscles forts & vigoureux, un visage rouge & sanguin, des vaisseaux gonflés, un pouls grand & plein, un grand appétit, la facilité avec laquelle on fait toutes sortes d'exercices, & on supporte toutes sortes de fatigues & d'excès, la pesanteur & la lassitude dans les bras & dans les jambes, la propension au sommeil, les éblouissements,

& les étourdissements. L'âge & la façon de vivre du malade font encore juger de cette disposition. Les jeunes gens qui travaillent peu, & mangent beaucoup, ceux qui sont accoutumés à des évacuations de sang périodiques, qui se suppriment, & ceux qui, après avoir beaucoup travaillé, & s'être beaucoup dissipés, changent tout d'un coup de façon de vivre, & restent sans rien faire.

On reconnoît aussi la pléthore fausse au tempérament échauffé du malade, à la nature du climat qu'il habite, à la chaleur qu'il y fait, au fréquent usage qu'il fait des aliments chauds & des liqueurs spiritueuses, à un pouls vif, grand & plein, &c.

La cause prochaine de la pléthore vient de la force des vaisseaux, qui alterent & préparent beaucoup plus vite la nourriture, & la tournent toute en suc. Les causes éloignées sont toutes celles que nous avons dites, comme la jeunesse, l'abondance de la nourriture, le trop peu d'exercice, les passions tristes de l'ame, comme la grande dissipation & la suppression des évacuations habituelles.

Le traitement de la pléthore vraie est très-facile : il consiste à faire saigner le malade au bras dans la jeunesse, & au pied dans la vieillesse, dans le temps des équinoxes ; de diminuer la nourriture ; de faire faire un exercice continuel, mais modéré ; de faire prendre au malade beaucoup de lavements & de boissons, & de le purger trois ou quatre fois par an ; à la suite de quoi, on peut lui faire prendre les eaux de Passy, de Forges, pendant quelque temps.

Le traitement de la pléthore fausse consiste également dans les saignées qui doivent cependant être moins abondantes que dans la pléthore vraie. On conseillera au malade l'usage des lavements, des bains froids, des eaux glacées, de l'eau d'orgeat, de la limonnade ; de respirer, autant qu'il se pourra, un air frais; de faire modérément de l'exercice, de manger peu & de boire beaucoup de petit-lait dans lequel on mettra par pinte une once de sirop de limon & vingt gouttes d'esprit de vitriol. On aura sur-tout soin d'éviter le laitage, les aliments visqueux, glaireux, échauffants, les passions violentes & tout ce qui peut échauffer le sang.

La pléthore *ad vires* n'exige pas un traitement différent de la pléthore vraie ; car elles rentrent l'une dans l'autre, & sont à peu près la même chose. On ne doit regarder celle-ci que comme un degré plus grand de la premiere, aussi demande-t-elle des remedes continués plus long-temps, & une diete plus sévere. Cette espece de pléthore n'est point ordinaire aux gens forts & robustes : elle arrive plutôt chez ceux qui sont plus délicats, & dont les vaisseaux plus mous & plus lâches résistent difficilement à l'impulsion du sang. L'usage des eaux ferrugineuses à la suite des saignées, des délayants & des lavements, la diete réguliere, les bains, les frictions faites sur tout le corps, la modération dans les passions & dans toutes les choses de la vie, en sont les vrais remedes. Au reste, quand cette espece de pléthore continue pendant quelque temps, elle dégénere bientôt en d'autres maladies, comme l'apoplexie, la paralysie, l'hydropisie, & bien d'autres maladies que nous avons décrites chacune à leur article.

Quelquefois la pléthore se trouve compliquée avec la cacochymie ; & la dépravation n'attaque pas seulement le sang, mais même les humeurs : pour lors il faut réunir ensemble les remedes de ces deux maladies, & commencer le traitement de la cacochymie par la saignée, la diete & les délayants. Cette espece de complication est fort rare, parce que, quand la cacochymie subsiste pendant quelque temps, elle fait bientôt dégénérer la masse du sang, détruit les forces & l'appétit, & delà, par conséquent, la pléthore.

PLEURÉSIE, s. f. douleur de côté piquante & très-violente, causée par l'inflammation de la plevre, souvent aussi de la partie externe du poumon, accompagnée de fievre aiguë, de difficulté de respirer, & ordinairement de toux & de crachats sanguinolents.

Cette maladie se fait connoître d'une maniere à ne s'y pas méprendre : on ne respire que très-difficilement ; la fievre est continue ; le pouls est toujours fréquent, dur & serré, quelquefois inégal, & médiocrement grand ; le visage est enflammé, la toux est fréquente & seche, sur-tout les premiers jours : les crachats sont mêlés de sang ; mais ce qui caractérise le plus cette

maladie, c'eſt une douleur de côté aiguë & pongitive, ſemblable, en quelque ſorte, au ſentiment qu'on éprouveroit, ſi on enfonçoit une épine dans le côté.

Il faut pourtant ſe bien donner de garde de confondre cette eſpece de pleuréſie avec les différents points de côté que l'on peut reſſentir. Ainſi ce n'eſt point, comme le penſent quelques mauvais praticiens, le point de côté, le crachement de ſang & la fievre qui caractériſent eſſentiellement la pleuréſie; car il y a des pleuréſies ſans crachement de ſang & ſans toux. On ne doit donc juger de la préſence de cette maladie, que par un pouls dur & ſerré, un point de côté & la fievre réunis enſemble, quoique le plus ſouvent la difficulté de reſpirer, le crachement de ſang & la toux accompagnent les autres ſignes.

On diſtingue deux ſortes de pleuréſies, l'une que l'on appelle *ſeche*, *inflammatoire*, ou *vraie;* l'autre que l'on nomme, *humide*, *lymphatique*, ou *fauſſe*.

Dans la pleuréſie vraie, les malades ſentent d'abord un friſſon qui augmente par degrés juſqu'à la douleur & au vomiſſement: bientôt après, il ſurvient une chaleur conſidérable par-tout le corps, accompagnée de ſoif & de douleur de tête, d'un reſſerrement à la poitrine & de difficulté de reſpirer. Les malades ſentent de plus une douleur vers la mamelle droite ou gauche, fixe, piquante & très-douloureuſe, ſur-tout lorſqu'ils reſpirent, qu'ils crachent ou qu'ils touſſent. L'urine les premiers jours, eſt rouge; quand elle eſt repoſée, elle laiſſe un ſédiment abondant. Cette eſpece de maladie attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament ſanguin, les hommes plutôt que les femmes; & elle ſe déclare au printemps & en été, plutôt que dans d'autres temps.

Les ſignes de la pleuréſie fauſſe ſont à peu près les mêmes que ceux de la pleuréſie vraie, ſi ce n'eſt que le pouls eſt moins dur, moins vif & moins prompt: les malades ne reſſentent point des douleurs auſſi aiguës au côté; les crachats qu'ils rendent ſont plus épais: le ſang qu'on leur tire ne contient preſque point de parties rouges, & ſe réduit en une maſſe gluante & viſqueuſe. On juge encore de la préſence de cette ma-

ladie, par l'inspection du tempérament du malade, qui est ordinairement pituiteux, d'un âge avancé, & par la saison dans laquelle ces maladies se déclarent. Elles paroissent plutôt en automne & en hiver, dans un temps humide, que dans un temps froid & sec, ou chaud & sec.

La cause prochaine de cette pleurésie vraie est l'engorgement du sang dans les vaisseaux de la plevre & de la poitrine. Les causes éloignées sont les aliments & les boissons échauffantes, un air chaud, sec & froid, les exercices violents, les veilles continuelles, les passions vives de l'ame, les hémorrhagies supprimées, les fréquents changements d'un air chaud à un air très-froid, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang.

La cause prochaine de la pleurésie fausse est l'engorgement de la partie blanche du sang dans les vaisseaux de la plevre & des parties voisines. Les causes éloignées sont les aliments visqueux & les liqueurs échauffantes, les mets assaisonnés & aromatisés; la suppression de quelques évacuations par la bouche, ou par la peau; les exercices violents, les veilles & les travaux forcés, & le changement subit du froid au chaud.

Le traitement de la pleurésie vraie doit commencer par les saignées multipliées, suivant les forces du malade. On prescrira, pour boisson ordinaire, la tisane suivante:

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, demi-once.*
De la graine de Lin, renfermée dans un nouet,
Des Fleurs de Bouillon-blanc, de chaque une pincée.
De la Régliffe, deux gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur, pour en donner un verre légérement dégourdi, toutes les heures.

On donnera des lavements, de quatre heures en quatre heures; & on prescrira l'apozeme qui suit:

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache,*
De Buglose,
De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

Paſſez la liqueur, & ajoutez-y

De ſirop de Violette, une once & demie.

La doſe eſt d'un grand verre tiede, toutes les trois heures.

On réitérera les ſaignées, quelquefois même au pied, ſi les douleurs de tête ſemblent l'exiger. On continuera le même traitement, juſqu'à ce que la fievre & les ſymptomes ſoient calmés.

A l'extérieur on appliquera, dans le commencement, le cataplaſme ſuivant :

Prenez, *Un pot de terre neuve, qui contienne un peu plus de demi-ſeptier.*

Mettez-y un demi-ſeptier de bon vin rouge ; faites-y infuſer enſuite ſur des cendres chaudes, pendant deux heures,

Quatre onces de Tabac ordinaire.

Puis retirez le pot, & ajoutez-y

La groſſeur d'un œuf, de Poix de Bourgogne.

Remettez le tout ſur des cendres chaudes, pendant demi-heure, en remuant toujours avec un petit bâton.

La maniere de ſe ſervir de ce remede eſt de l'étendre ſur de la filaſſe, & de l'appliquer ſur le côté douloureux, l'aſſujettiſſant par une compreſſe & une ſerviette. On le laiſſe vingt-quatre heures, en continuant les remedes ci-deſſus.

Quand les accidents ſeront calmés, on purgera le malade de la maniere ſuivante :

Prenez, *De l'Ortie grieche, la plus fraîche, deux ou trois poignées.*

Pilez-la légérement, & faites-la bouillir avec deux onces de bonne huile d'olive & un verre de vin, à la réduction d'un bon gobelet.

Ajoutez-y

Une once de ſirop de Fleurs de pêcher.

Paſſez le tout, & faites-le prendre le matin à jeun au malade que l'on repurgera enſuite, deux jours après, avec une purgation ſimple.

La pleuréſie fauſſe n'exige pas, à beaucoup près,

autant de ſaignées que l'autre : il ſuffit d'en faire une ou deux ; ce remede même nuit beaucoup, quand on paſſe ce nombre. En même temps, on fera faire au malade, pour tiſane, une infuſion légere de bouillon-blanc & de chicorée ſauvage, que l'on continuera pendant deux jours, après laquelle on paſſera à la ſuivante :

Prenez, *D'Eau bouillante, une pinte.*

Ajoutez-y

De Miel de Narbonne, une once & demie.

Faites écumer pluſieurs fois le miel, & ajoutez-y

Des Feuilles de Lierre terreſtre, une pincée.

Paſſez le tout, pour en donner un petit verre toutes les heures au malade. On lui preſcrira en même temps l'apozeme & le looch ſuivants :

Prenez, *De Racine de Patience ſauvage, demi-once.*
De Feuilles de Bourrache,
De Capillaire, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau commune, que vous réduirez à trois chopines.

Paſſez la liqueur, & ajoutez-y

Une once & demie de ſirop de Lierre terreſtre,

pour prendre un verre tiede, toutes les quatre heures, en prenant par cuillerées le looch ci-deſſous :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces récentes, une once & demie.*
De Sirop Violat,
De Miel de Narbonne, de chaque une demi-once.
Le Jaune d'un œuf frais.

Mêlez le tout pour un looch à prendre par cuillerée, de deux heures en deux heures.

On appliquera ſur la partie malade le cataplaſme ſuivant :

Prenez, *Du Poivre long,*
Du Gingembre pulvériſé, de chaque une demi-once.

Mêlez ces deux poudres avec ſuffiſante quantité de blanc d'œuf ; faites-en un cataplaſme qu'il faudra mettre ſur des étoupes, & appliquer enſuite tout chaud

sur le côté où est la douleur ; on le renouvellera toutes les vingt-quatre heures.

Quand la douleur, la fievre & les symptomes de la maladie seront calmés, on pourra faire faire usage au malade d'une tisane faite avec parties égales de fleurs de coquelicot & de feuilles d'hyssope, en faisant prendre auparavant le bol qui suit :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Enula-Campana, de chaque deux gros.
D'Antimoine diaphorétique, un gros.
De Kermès minéral, trois grains.
De poudre de Vipere, vingt grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire des bols, avec suffisante quantité de sirop d'œillet dont le poids sera de vingt grains. Le malade en prendra deux par jour, en se tenant chaudement dans son lit, & en buvant un verre bien chaud de la tisane ci-dessus.

On n'oubliera point de purger le malade avant & après l'usage de ce bol. *Voyez l'art.* MALADIES AIGUES.

Il y a une autre espece de pleurésie que l'on appelle *symptomatique*, parce qu'elle n'est point essentielle, & qu'elle dépend de quelqu'autre maladie à laquelle elle est unie ; c'est ce qu'on voit arriver tous les jours dans les maladies épidémiques, dans quelques fievres putrides & malignes.

On reconnoît la pleurésie symptomatique à un embarras considérable vers la poitrine, à des nausées & des envies de vomir fréquentes, à un pouls petit, vif, ou grand & mou, à une amertume & un très-mauvais goût dans la bouche, à l'examen du temps dans lequel il regne des maladies épidémiques, au peu de soulagement que les malades retirent des saignées, aux foiblesses & aux anxiétés continuelles qu'ils éprouvent.

Cette espece de pleurésie est occasionnée par l'irritation des nerfs de la plevre, produite par une matiere âcre, une bile exaltée qui se porte de l'estomac à la poitrine, & occasionne le point de côté, l'oppression, le crachement de sang, & les autres accidents de la maladie.

On doit commencer, en pareil cas, par faire faire au malade une petite saignée, pour désemplir les vaif-

ſeaux ; & on ne doit point s'effrayer de voir tous les ſymptomes augmenter : on donnera au malade, toutes les trois heures, un lavement d'eau de riviere, ou une décoction de graine de lin & de ſon avec du beurre frais ; on continuera les lavements, de trois en trois heures, les quatre premiers jours.

Quatre ou cinq heures après la ſaignée, on fera prendre au malade deux grains d'émétique dans une chopine d'eau ; & on favoriſera ſon effet par beaucoup d'eau chaude. On ſera ſurpris de voir, par l'effet de ce remede, qui eſt aſſez violent, diminuer le crachement de ſang, la fievre ſe calmer, & tous les ſymptomes s'adoucir. Le lendemain de l'émétique, on preſcrira l'apozeme ſuivant :

Prenez, *De Feuilles de Bourrache,*
De Bugloſe,
De Chicorée ſauvage, de chaque une poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir légérement le tout dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine : paſſez la liqueur.

Ajoutez-y
De Manne, deux onces.
De Tartre émétique, deux grains,

pour en prendre un verre de trois en trois heures, en buvant, dans les intervalles, de la tiſane faite avec une pincée de fleurs de chicorée ſauvage.

Au reſte, comme cette eſpece de pleuréſie dépend toujours de quelque maladie, on traitera la maladie eſſentielle, comme elle l'exige, ſans s'embarraſſer nullement de la pleuréſie ni des autres ſymptomes de la poitrine, à moins qu'ils ne fuſſent trop violents, comme dans un crachement de ſang conſidérable ; auquel cas, il faudroit faire prendre beaucoup de boiſſon au malade, avant de paſſer aux remedes que nous venons de preſcrire.

PLEUROPNEUMONIE, ſ. f. eſpece de pleuréſie compoſée d'une vraie pleuréſie & d'une péripneumonie.

On reconnoît cette maladie aux ſignes compoſés de

la pleuréſie & de la péripneumonie : tels ſont les ſuivants; une oppreſſion de poitrine & une difficulté conſidérable de reſpirer ; une fievre aiguë, un pouls ſerré & dur ; un point de côté, la toux, le crachement de ſang, & un embarras général dans toutes les parties de la poitrine, tant intérieures qu'extérieures.

Les cauſes de cette maladie ſont les mêmes que celles de la péripneumonie & de la pleuréſie, c'eſt-à-dire, un embarras du ſang ou de la lymphe dans les vaiſſeaux du poumon, occaſionné par les aliments échauffants, les boiſſons ſpiritueuſes, les veilles, les mouvements violents, les évacuations ſupprimées, les paſſions de l'ame & les révolutions de l'athmoſphere.

Le traitement de cette maladie eſt le même que celui de la pleuréſie; il s'agit ſeulement de conſtater ſi la pleuropneumonie eſt vraie ou fauſſe, ce que l'on peut aiſément connoître par les ſignes que nous avons rapportés dans la pleuréſie, qui ſont les mêmes que ceux de la pleuropneumonie.

PLICA-POLONICA, ſ. f. maladie dans laquelle les cheveux ſont ſi entortillés & entrelacés les uns dans les autres, qu'on ne ſauroit les démêler ; & lorſqu'on les coupe, ou qu'ils ſe rompent, ils répandent du ſang.

Cette maladie ne ſe rencontre preſque jamais dans ce pays-ci ; elle eſt commune en Pologne : delà vient qu'on l'appelle *Plica-Polonica*, ou Plique Polonoiſe. Cette maladie attaque ſur-tout les Juifs qui vivent dans ces contrées.

Le malade eſt attaqué de fievre, de maux de tête horribles : ſa vue s'affoiblit ; ſes cheveux ſe hériſſent, s'entrelacent enſemble, & ſe colent de façon qu'on ne peut plus les ſéparer ; quand on les coupe, ils répandent ordinairement du ſang.

Rien ne contribue plus à la production de cette maladie, que la mal-propreté dans laquelle ces peuples vivent; car ils ſe peignent rarement : ils habitent des lieux bas & humides, & ils boivent de l'eau-de-vie avec excès. La cauſe de cette maladie réſide auſſi dans certaines eaux de Pologne, dont l'uſage, ſoit en forme de boiſſon ou de bain, produit la plique. Joignez à ces cauſes un défaut héréditaire qui paſſe des peres aux

enfants, & qui consiste dans la trop grande ouverture des pores & des poils bulbeux, qui sont logés sous la peau du crâne; ce qui fait que le suc nourricier, épais & gluant, qui est produit par les aliments grossiers & les eaux impures, est poussé, au moyen de la chaleur qu'excite l'usage de l'eau-de-vie, dans les cavités des cheveux, & suintant par leurs pores, produit cette terrible maladie. Lorsqu'on vient à couper cette plique, le malade perd la vue, & est attaqué de plusieurs autres symptomes terribles, non point, comme quelques-uns croient, à cause que la tête demeure exposée au froid, puisqu'il est aisé de s'en garantir, à l'aide d'un bonnet, mais parce que la substance dans laquelle la nature avoit accoutumé de loger la matiere peccante, est emportée; ce qui empêche les évacuations des humeurs putrides. Il arrive dans cette maladie la même chose que dans les ulceres invétérés, qu'on ne peut consolider, sans mettre la vie du malade en danger, à moins qu'on n'ait eu le soin de purger le corps auparavant. Il n'est pas sûr non plus de fermer des cauteres qui ont demeuré ouverts pendant un temps considérable.

Après que la matiere peccante a été évacuée, la plique se guérit d'elle-même; & lorsqu'on est une fois assuré qu'elle n'est plus logée dans le corps, ce qu'il est difficile de connoître, on ne court plus de risque à couper la plique.

La purgation & la saignée nuisent à ceux qui sont attaqués de cette maladie, à cause que ces remedes, au lieu de corriger & de surmonter les humeurs, les jettent dans une agitation plus violente, & les obligent à se distribuer par tout le corps; au moyen de quoi, il vient des douleurs aiguës par tous les membres.

Il est plus sûr & plus efficace d'attirer, le plutôt qu'il est possible, la matiere morbifique sur les cheveux où elle tend naturellement; & l'expérience nous apprend que rien ne satisfait plus parfaitement à cette indication, que de se laver fréquemment la tête & les cheveux, avec une décoction de branche-ursine.

PLOMB (*le*), s. m. maladie dont les vuidangeurs sont quelquefois attaqués, lorsqu'ils descendent dans des latrines, ou puisards, & qu'ils sont surpris par la

vapeur qui en ſort. *Voyez* MALADIES DES VUIDANGEURS.

PODAGRE, ſ. f. goutte qui attaque les pieds. *Voyez* GOUTTE.

POIL, ſ. m. maladie des mamelles, accompagnée de douleur & de rougeur, de tumeur inflammatoire, & quelquefois d'abcès.

Cette maladie eſt produite par le grumelement du lait. *Voyez* LAIT GRUMELÉ.

POISONS, ſ. m. plur. On entend par Poiſon tout ce qui peut occaſionner dans le corps un dérangement conſidérable, & qui n'eſt pas propre à nous nourrir. On voit que, dans ce ſens, on appelle Poiſon tout ce qui, étant pris en grande quantité, détruit l'ordre & l'harmonie des parties inférieures : c'eſt ainſi que le vin, quoiqu'une boiſſon agréable & utile, tourne ſouvent en poiſon, quand on en abuſe.

Il y a cependant des ſubſtances qui ſont des poiſons, proprement dits, comme l'arſenic, le ſublimé corroſif. &c. Ceux-ci agiſſent à plus petite doſe, & produiſent des effets terribles. Nous donnerons les remedes propres aux différents poiſons, à l'article PRÉSERVATIF.

POLLUTION NOCTURNE. C'eſt un écoulement involontaire de ſemence qui arrive pendant le ſommeil.

On diſtingue cette affection de la gonorrhée, par les ſignes qui l'accompagnent, & par la nature & la qualité de l'humeur : on la diſtingue auſſi par les différents degrés dont elle eſt ſuſceptible. Quelquefois elle ſe déclare toutes les nuits, & quelquefois toutes les ſemaines.

Ce ſont, en général, les jeunes gens, les perſonnes pléthoriques qui menent une vie oiſive, qui mangent beaucoup, & qui vivent de mets ſucculents, qui ſont les plus expoſés à cette maladie.

Quand la pollution nocturne n'arrive que rarement, elle ne dérange point le corps, & n'altere point la ſanté.

Mais, quand cet accident arrive toutes les nuits, ou du moins très-ſouvent, le corps maigrit, la couleur du viſage ſe diſſipe, les yeux deviennent rouges : il

il ſurvient des catarrhes, & on a le teint livide & plombé; enfin cette maladie dégénere en gonorrhée.

Quand cet accident n'eſt pas fréquent, qu'il vient après une nourriture abondante & ſucculente ou dans les tempéraments pléthoriques, on ne doit en rien craindre : il ſuffit, ſi cela vient trop fréquemment, de faire faire au malade une ſaignée au bras, lui faire prendre les bains, lui preſcrire la diete, du repos, de la tranquillité de corps & d'eſprit, & d'éloigner de ſon imagination tous les objets qui peuvent diſpoſer à cette maladie.

Quand cet accident eſt fréquent, & que le malade maigrit, perd l'appétit, & que ſa ſanté s'altere, il faut pour lors commencer par lui faire prendre, tous les jours, une pinte de petit-lait, dans laquelle on ajoutera une once de ſirop de nénuphar, ce qu'il continuera pendant quinze jours. Il prendra, en même temps, des lavements, tous les matins, & des bains tiedes. Le ſoir, en ſe couchant, il fera uſage de la poudre ſuivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, un gros.*
De Sel ſédatif, demi-gros.
De Nitre purifié, un gros.

Mêlez le tout enſemble, & réduiſez-le en poudre fine, pour en prendre la moitié, à l'heure du ſommeil, en buvant, une demi-heure après, la moitié de la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau diſtillée de Semence d'Agnus-Caſtus, quatre onces.*
De Nitre purifié, un gros.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Partagez le tout en deux priſes, pour prendre en deux fois.

On aura ſoin d'éviter toutes les lectures, les converſations, les compagnies amoureuſes, afin de ne point donner matiere à l'eſprit de ſe concentrer dans le même objet : il faudra en même temps éviter les ragoûts épicés & ſalés, vivre de crême de riz, & même de laitage, que l'on prendra pour toute nourriture, ſi l'eſtomac peut le ſupporter. On évitera également les choſes aigres, comme le citron & le vinaigre : on ne fera aucun uſage du vin ni des ratafias : on

ſera très-peu d'exercice, & on menera la vie la plus tranquille que l'on pourra.

Quand on aura obſervé ce régime & ces remedes, on paſſera à l'uſage des eaux de Paſſy dépurées, ou de Forges, pour fondre & briſer la partie lymphatique du ſang, & pour le faire circuler plus librement. On commencera d'abord par une chopine, & l'on continuera ſelon que l'on en éprouvera de bons ou de mauvais effets.

Il faut bien ſe donner de garde de prendre des remedes propres à arrêter cette évacuation, comme tous les remedes aſtringents : il faut également éviter les remedes extérieurs, capables d'arrêter cette matiere qui veut ſe faire jour au dehors, parce qu'elle ſe porteroit dans les bourſes ou dans l'aine, & y occaſionneroit des tumeurs ou des dépôts.

Il arrive quelquefois que la pollution nocturne eſt occaſionnée par le relâchement des parties génitales; ce qui vient de ce qu'elles ſont, ou ont été trop exercées, ou de ce que le corps lui-même eſt tombé dans le maraſme, par un tempérament gras & replet, par une diſpoſition continuelle au ſommeil & au repos, par l'uſage des aliments doux & des boiſſons aqueuſes en grande abondance; ce que l'on connoît par un pouls ſerré, & par l'imagination paiſible du malade qui n'eſt nullement occupé de l'amour.

On doit, dans ce cas, faire prendre le petit-lait, pendant deux ou trois jours, dans lequel on plongera après un fer rouge, à pluſieurs repriſes, pour donner plus de force à cette boiſſon. On fera prendre les bains froids au malade, & on le mettra à l'uſage de l'opiat qui ſuit :

Prenez, *De Conſerve de Coings, une once.*
De Rhubarbe en poudre, demi-gros.
De Bol d'Arménie, un gros.
De Safran de Mars aſtringent, deux gros.
De Corail en poudre, un gros.

Mêlez le tout enſemble avec ſuffiſante quantité de ſirop d'écorce de citron, pour en prendre un demi-gros, avant le repas, en buvant par deſſus un verre d'infuſion de mille-feuilles.

POLLUTION VOLONTAIRE. C'eſt un écoulement volontaire de ſemence, produit par une manœuvre déteſtable que l'Etre ſuprême a puni autrefois dans la perſonne d'*Onam*. Il eſt rare que cet écoulement forcé de la ſemence ne ſoit pas ſuivi d'accidents funeſtes, parce que ceux qui ont le malheur d'y être ſujets, au bout d'un certain temps, ne connoiſſent plus de bornes dans cette abominable habitude.

Les effets qui en réſultent ont lieu, par rapport au corps dont les fonctions ſe dérangent de plus en plus; &, par rapport à l'ame dont les facultés ſe détériorent à la longue, & finiſſent par être détruites en partie.

La ſanté, dans les commencements, n'eſt pas toujours léſée d'une maniere bien ſenſible, à moins que le ſujet ne ſoit encore dans un âge fort tendre. Chez les adultes, les forces étant plus grandes, le corps d'ailleurs ayant preſque pris toute ſa croiſſance, eſt plus en état de ſupporter cette déperdition de ſemence. Cependant, comme cette habitude s'enracine toujours de plus en plus, par les actes répétés, quand on s'apperçoit du délabrement de ſa ſanté, il eſt très-difficile de s'abſtenir de s'y livrer, tant la nature a de penchant & de facilité pour cela; de ſorte que, l'habitude prenant de nouvelles forces, le corps dépérit inſenſiblement, & tombe dans la conſomption & le maraſme. Les perſonnes des deux ſexes ſouffrent également, quand elles ont le malheur de ſe livrer à ces plaiſirs. C'eſt bien ici le vrai fruit défendu. Malheur à ceux qui y touchent! Tôt ou tard ils en ſont bien punis. Mais voyons plus en détail le tableau des maux occaſionnés par cette infâme habitude, ſi commune dans ce ſiecle corrompu.

La trop fréquente émiſſion de ſemence relâche, affoiblit, deſſeche les nerfs; d'où il réſulte une infinité de maux, des apoplexies, des léthargies, des épilepſies, des aſſoupiſſements, des pertes de vue, des tremblements, des paralyſies, des ſpaſmes, des maladies hyſtériques & hypocondriaques, & enfin toutes les eſpeces de gouttes les plus douloureuſes.

Tous les maux que je viens de rapporter, ſont précédés de douleurs vagues & irrégulieres, d'inſomnies, de dérangement dans les digeſtions, de céphalal-

gies. Le visage devient maigre, pâle; les yeux éteints; toutes les facultés de l'ame s'affoiblissent; la mémoire diminue; l'imagination se refroidit. A la gaieté succédent les chagrins, les dégoûts & les ennuis. Les remords ne cessent de tourmenter les victimes de cette débauche.

Un corps affoibli à la longue par cette habitude est en proie à toutes les causes des maladies. A peine est-il en état de résister à la plus légere : au premier choc, il succombe. Les maladies qui attaquent le plus communément les corps même les plus sains, & chez lesquels elles sont ordinairement bénignes & faciles à guérir, deviennent malignes, & très-souvent incurables.

Nous remarquerons ici une chose qui a échappé à presque tous les médecins qui ont parlé des suites funestes de cette habitude; c'est que l'imagination, étant sans cesse occupée à feindre des objets capables d'exciter de plus en plus les organes de la génération, acquiert d'autant plus de force & d'activité pour cela, que les autres parties du corps en perdent; de maniere que la santé se délabrant de plus en plus, l'imagination ne cesse d'agir, & de fortifier le penchant à ces excès : aussi voit-on que les jeunes gens qui, dans les commencements, ne se polluent qu'une fois par jour, parviennent à le faire, par la suite, trois, quatre & même cinq fois. Il est facile, après cela, de comprendre comment le corps peut être réduit à un tel degré de foiblesse, qu'il devienne incapable de surmonrer la plus légere maladie.

Il n'est pas facile de remédier aux suites funestes de cette habitude, sur-tout lorsqu'elle est invétérée, & que la santé est déjà notablement lésée.

On peut considérer les maux qu'elle produit ordinairement, comme ayant plusieurs degrés.

Dans les commencements, si la personne est parvenue à l'âge de puberté, & qu'elle soit douée d'une bonne constitution, elle ne s'appercevra pas tout de suite du dérangement de sa santé, quoiqu'il fût à souhaiter que cela fût : du moins pourroit-elle plus facilement s'abstenir de s'y livrer. Mais, malheureusement cela n'est pas; & très-souvent on ne sent tous les inconvénients de cette habitude, que lorsqu'on ne peut plus, pour ainsi dire, y apporter des remedes.

Dans le premier degré du mal, on reſſent ſeulement de légeres incommodités. La digeſtion ne ſe fait pas ſi bien, le ſommeil n'eſt plus ſi tranquille. La tête devient lourde & peſante. La vue s'affoiblit un peu, & les oreilles ne ſont plus ſi bonnes.

Dans le ſecond degré, les incommodités du premier augmentent. A celles-là ſe joignent l'amaigriſſement, la pâleur du viſage, les maux d'eſtomac. On éprouve, de temps à autre, quelques mouvements de fievre précédés de friſſon : tout le corps maigrit conſidérablement, & devient incapable du plus léger exercice. Si la poitrine eſt foible, il ſurvient des crachements de ſang, qui dégénerent en phthiſie. Si ce ſont les reins, alors le malade eſt tourmenté de colique néphrétique, de maux de reins inſupportables. Dans ce degré, les maladies hyſtériques & hypocondriaques ſe déclarent avec plus de force que dans toute autre occaſion.

Dans le troiſieme degré, aux maux décrits ci-deſſus ſuccedent le maraſme, la conſomption, la fievre lente, les fourmillements le long de l'épine, les tremblements, les paralyſies. Les uns perdent la vue : les autres deviennent ſourds. Pluſieurs perdent totalement la mémoire, & deviennent fous : enfin la plupart ſont attaqués d'épilepſies & de convulſions dans leſquelles ils ſuccombent de la maniere la plus miſérable & la plus cruelle. Le crime de cette infame habitude eſt puni, dès cette vie, d'une façon qui devroit bien corriger ceux qui auroient quelque penchant à s'y livrer.

Il n'eſt aucuns de ces degrés auxquels on puiſſe remédier, ſi l'on ne commence par s'abſtenir totalement de cette infame manœuvre. Peres & meres, vous ne ſauriez trop veiller ſur vos enfants, vers l'âge où la nature commence à leur faire ſentir l'aiguillon de la chair. Domeſtiques, valets, femmes-de-chambre, le dirai-je ? précepteurs, gouvernantes même, ſont ſouvent capables, par leurs mœurs corrompues, de corrompre ces jeunes plantes, & de les deſſécher avant le temps.

Si vous vous appercevez que quelqu'un de vos enfants, ſoit garçon, ſoit fille, ait contracté une telle habitude, employez tout pour l'en délivrer ; non les châtiments ni les aigreurs qui ſeroient inutiles; mais, ſans

faire ſemblant que vous vous en êtes apperçu, ne le quittez pas de vue : ſoyez avec lui nuit & jour ; tâchez de faire enſorte qu'il dorme à vos côtés. Si vos occupations ou vos affaires ne peuvent s'accorder avec ces ſoins, chargez-en une perſonne de confiance, & dont les mœurs ſoient à l'abri de tout ſoupçon. Sans cela, votre enfant eſt perdu ; & il eſt à craindre que jamais il ne ſe corrige.

Les autres moyens ſont d'éviter toutes les occaſions capables d'exciter dans l'imagination des idées obſcenes, comme converſations, ſpectacles, lecture de mauvais livres, fréquentation des femmes. Le ſeul moyen de le faire eſt de procurer une diverſion à ſes idées, en s'occupant entiérement de ſon état, de ſes études, & en s'y livrant ſans réſerve. Rien ne contribue tant à la deſtruction de cette habitude, que d'avoir ſans ceſſe l'eſprit occupé de bonnes choſes.

Quant aux moyens de remédier aux incommodités & aux ſuites funeſtes de cette pollution volontaire, je vais les indiquer en peu de mots.

Dans le premier degré, il ſuffit, en s'abſtenant tout-à-fait de ces plaiſirs illicites, de ſuivre un bon régime, de prendre de l'exercice, de ne pas ſurcharger ſon eſtomac, & de ſe nourrir ſur-tout de légumes & de laitage ; d'éviter les boiſſons ſpiritueuſes, le vin & les liqueurs, & de ne point faire uſage de ragoûts, d'aromates & de viandes ſalées.

Dans le ſecond degré, on ſuivra le régime indiqué plus haut. On fera de plus, uſage de crême de riz, de gruau, & de chocolat ſans vanille.

Quant aux remedes, il en eſt qu'on ne doit point employer, & d'autres dont il eſt bon de faire uſage.

En général, la ſaignée eſt très-nuiſible, à moins qu'il n'y ait une indication très-preſſante de la pratiquer.

On doit être très-réſervé ſur l'uſage de l'opium, à moins que les ſpaſmes & les convulſions ne ſoient conſidérables.

Si les premieres voies ſont remplies d'humeurs, ce qui eſt aſſez commun, à cauſe des mauvaiſes digeſtions, il faut alors preſcrire un purgatif fort doux, comme dix grains de jalap mêlés avec le double de ſucre, & bien triturés enſemble, de maniere à en faire

une poudre presqu'impalpable. Il est bon de ne pas trop insister sur l'usage des purgatifs, à cause de la foiblesse & de l'atonie des visceres.

Le grand point, dans ces cas, est de redonner des forces au malade sans trop irriter. Le nombre des remedes, qui peuvent satisfaire à ces indications, n'est pas grand. Les meilleurs auteurs de pratique n'en reconnoissent guere que deux qui soient capables de produire un tel effet; le quinquina, & les bains froids.

Le quinquina s'emploie en substance ou en décoction. On le donne, sous cette derniere forme, à la dose d'une once sur douze onces d'eau ou de vin rouge, selon que le cas l'exige, cuit pendant deux heures. La dose de cette décoction est de trois onces à prendre trois fois le jour. En substance, on peut le donner de la maniere suivante :

Prenez, *De bon Quinquina, une once.*
De Sel d'Absinthe,
Des Yeux d'Ecrevisses préparés, de chaque un gros.

Pulvérisez ce qui doit l'être, & incorporez le tout dans une suffisante quantité de sirop de capillaire. La dose est d'un gros, le matin à jeun, dans du pain à chanter.

En même temps que l'on prend le quinquina, de la maniere ci-dessus, il faut faire usage des bains froids, le soir, lorsque la digestion du dîner est entiérement finie, pendant huit, dix ou douze minutes, & ensuite se mettre au lit.

Le mars est encore très-employé dans les cas de foiblesse occasionnée par la même cause : on l'allie avec le quinquina : on peut le faire entrer dans la formule ci-dessus, à la dose d'un gros. On donne la préférence à la limaille d'acier porphyrisée, ou à l'æthiops martial. Les eaux de Spa, qui sont ferrugineuses, lorsqu'on est à portée d'en faire usage, sont très-bonnes. On peut les mêler avec le lait, qui n'en passe que mieux.

On doit continuer ces remedes, plus ou moins longtemps, eu égard au degré du mal, & au soulagement que le malade en retire.

Quant au régime, nous en avons parlé plus haut. Il

suffira d'ajouter que le sommeil ne doit pas être long. Il faut tâcher de se lever du matin, & de prendre de l'exercice immédiatement après son lever, dans un air pur & sec. L'on ne sauroit trop recommander aux malades la dissipation, afin de chasser leur mélancolie; mais il est très-important d'être extrêmement modéré dans ses passions.

Quant au troisieme degré de la maladie, il est presqu'incurable, vu la grande foiblesse & l'affaissement de toute la machine. Les apoplexies, les épilepsies, les léthargies, les paralysies & les convulsions qui l'accompagnent, se traitent comme on l'a indiqué dans les articles de ce Dictionnaire; mais il faut bien faire attention à la cause qui les a produites. Dans ce cas-ci, elles demandent, dans leur traitement, beaucoup de précautions. En général, il faut éviter les médicaments trop actifs; &, comme la débilité des nerfs est une des principales indications, on peut, dans ce cas, mettre en usage les remedes indiqués plus haut, qui remplissent parfaitement l'indication de fortifier sans irriter.

POLYPE, f. m. excroissance charnue, molle, ordinairement rouge, quelquefois livide ou blanchâtre, qui prend naissance du fond des narines, par une base étroite, qui se divise en plusieurs branches. Cette tumeur est quelquefois si longue & si grosse, qu'elle sort hors de la narine qu'elle occupe, ou descend dans la bouche, par les fosses nasales, & remplit presque toute la gorge; ce qui gêne très-fort la respiration & le passage des aliments.

Ces différentes branches sont comme autant de pieds, par lesquels cette tumeur représente un poisson de mer appellé *polype*, qui lui ont fait donner ce nom. Cette maladie est totalement chirurgicale, & n'exige aucun traitement particulier.

Il se forme aussi fort souvent dans le cœur, particuliérement dans le ventricule droit, des amas de sang, semblables à des filaments rouges, qui se jettent delà dans les gros vaisseaux qui sortent du cœur. On appelle ces sortes de concrétions des *polypes*.

On reconnoît la présence des polypes au cœur, par un pouls lourd & embarrassé, intermittent; par une anxiété & un mal-aise autour du cœur, par des palpita-

tions preſque continuelles, & ſur-tout par l'augmentation de ces ſymptomes, quand le malade prend des aliments viſqueux, échauffants, ou des boiſſons ſpiritueuſes.

On guérit difficilement de cette eſpece de maladie; & le régime y peut beaucoup plus que les remedes. Il faut reſpirer un air frais & ſain, ne point prendre d'aliments gluants, de mets ſalés & épicés, éviter le vin & les liqueurs; faire de l'exercice le plus qu'il ſera poſſible, dormir peu; modérer ſes paſſions, comme la colere, l'amour, la haine, & prendre habituellement, tous les matins, trois ou quatre verres d'infuſion de la boule de Mars médicamenteuſe dans de l'eau, ou des eaux ferrugineuſes, comme celles de Forge & de Paſſy; les bains pris dans la ſaiſon ſont auſſi très-utiles.

PORREAU, ſ. m. petite excroiſſance charnue, dure, indolente, ſans changement de couleur, élevée ſur la peau, comme un petit pois: il en vient plus ordinairement aux mains qu'aux autres parties du corps.

On diſtingue les porreaux en pluſieurs eſpeces: il y en a de ronds, de plats & de pendants. Les ronds, qui ſont les plus ordinaires, ont la tête ſemblable à celle d'un petit porreau, & tiennent à la peau par des filets qui imitent les fibres de la racine de cette plante. Les plats ſont peu élevés, & leur baſe eſt large. Les pendants ſont plus élevés ſur la peau; leur baſe eſt étroite comme une queue; leur tête eſt ronde & oblongue.

Ce ſont ordinairement les gens habitués au travail des mains, qui ſont ſujets aux porreaux. Les ſucs nourriciers lymphatiques des fibres ſe trouvent comprimés, & ils contractent, par leur fixation, un caractere plus ou moins malin, qui fait le fond de ces ſortes d'excroiſſances.

On diſtingue les cors aux pieds, des porreaux, en ce que les derniers ont des racines plus profondes & plus tendineuſes; que les porreaux tiennent ſouvent à un pédicule qui eſt mince & plus ou moins gros; au lieu que les cors ont des baſes plus larges, & qu'ils tiennent par plus de racines.

On ſait les accidents cruels, qui ſont arrivés à nombre de perſonnes qui ſe font couper indiſcrettement ces ſortes d'excroiſſances. Combien n'y a-t-il pas de

pauvres domeſtiques, de gens de journée de l'un ou l'autre ſexe, aux champs ou à la ville, qui, étant incommodés de verrues aux mains, juſques-là qu'elles les empêchent de travailler, ſe ſervent de cauſtiques qui les rendent eſtropiés ?

Il ne faut point tourmenter ces ſortes de tumeurs, en voulant les guérir trop promptement ; il ne faut que les couper ſuperficiellement, & tenir continuellement appliquées deſſus, en maniere d'un petit cataplaſme, des feuilles d'oſeilles broyées & bien pilées avec du ſuif : il s'en forme un onguent très-mou, dont on fait une eſpece de calotte ſur le porreau, que l'on aſſujettit par le moyen d'un petit bandage. On peut auſſi le frotter avec le ſuc de feuilles de ſouci, ou appliquer deſſus des fleurs de ſouci macérées dans le vinaigre diſtillé, ou bien les couvrir de feuilles vertes de chevrefeuille pilées, les frotter avec le lait ou les feuilles de figuier : ou, ſi l'on aime mieux, on peut tremper le porreau tous les jours dans de l'eau tiede, le déraciner petit-à-petit ſans douleur ; &, quand on verra qu'il ſera ſuffiſamment amolli, on le coupera légérement & ſuperficiellement, & on appliquera deſſus quelques gouttes d'eau de vitriol.

POULAIN, ſ. m. C'eſt un bubon, ou une tumeur qui vient dans l'aine, & qui eſt produite par une cauſe vénérienne.

Cette tumeur eſt ordinairement douloureuſe, dure, rénitente : elle vient difficilement à ſuppuration ; elle eſt produite médiatement ou immédiatement par un commerce impur. Ceux qui ſont expoſés à ce mal, à la ſuite d'un coït impur, reſſentent, quelques heures après l'action, en marchant, une légere douleur dans les glandes d'un côté ou des deux côtés des aines. Ces glandes paroiſſent gonflées au toucher : elles augmentent de volume, plus ou moins vîte ; & elles deviennent dures, tendues, rénitentes & douloureuſes : cependant la peau, qui les couvre conſerve ſa couleur naturelle ; mais on marche avec plus de peine : enfin le poulain ſe manifeſte. Il eſt plus ou moins élevé, d'une figure ronde, oblongue, ou cylindrique ; tantôt gros comme un œuf de pigeon ou de poule, & tantôt comme le poing.

On diſtingue trois eſpeces de poulains. Les uns viennent uniquement & immédiatement d'un commerce impur. Les autres ſurviennent à une gonorrhée virulente, ou qui coule peu, ou bien à des chancres de la verge : d'autres arrivent d'eux-mêmes, ſans qu'il y ait eu depuis long-temps aucun mauvais commerce, & c'eſt alors un ſigne d'une vérole cachée.

Dans les uns, il y a beaucoup de chaleur, de pulſation & de rénitence ; & on les nomme *phlegmoneux*. Dans les autres, la douleur, la chaleur, la pulſation & la rénitence ſont médiocres ; la tumeur en eſt même ſi peu dure, qu'elle conſerve l'impreſſion que le doigt y fait en la comprimant ; on les appelle *œdémateux* : d'autres enfin ſont ſans douleur, ſans chaleur & ſans pulſation, quoique fort rénitents ; on les nomme *ſquirrheux*.

La cauſe prochaine du bubon vénérien eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe dans les glandes inguinales : la cauſe éloignée eſt le virus vérolique, inſinué dans le corps, & qui, étant d'une nature acide, coagule la lymphe. Il paroît que c'eſt par le moyen des vaiſſeaux lymphatiques, qui aboutiſſent aux glandes inguinales, que ſe communique ce virus.

Les bubons vénériens reſſemblent aux bubons ſimples, peſtilentiels, ſcorbutiques & écrouelleux, par leur ſituation & par leur figure ; mais il eſt aiſé de les diſtinguer d'avec ces ſortes de bubons, par des ſignes particuliers, ſavoir : 1°. dans les bubons ſimples & dans les bubons peſtilentiels, la peau eſt rouge & enflammée ; ce qui n'arrive pas dans les bubons vénériens : 2°. les bubons ſcorbutiques ou écrouelleux ſont accompagnés de ſignes manifeſtes d'écrouelle ou de ſcorbut : 3°. les bubons vénériens ſe diſtinguent encore plus certainement de tous les autres, par le rapport du malade qui s'accuſe d'un commerce impur ou ſuſpect, ou qui avoue qu'il a eu une gonorrhée, ou des chancres, &c.

On peut quelquefois confondre les bubons vénériens avec la hernie inguinale, qu'on appelle *entérocele* ; mais, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, il eſt facile de la diſtinguer d'avec le poulain, par les ſignes ſuivants :

1°. La ſuperficie de l'entérocele eſt unie : la figure en eſt preſque ronde ; &, quoique le volume en ſoit

considérable, la base est fort mince, répond à l'ouverture du trou par où sort l'intestin, & sert à la tumeur comme de pédicule; au lieu que la superficie du poulain est inégale, la figure le plus souvent oblongue, & la base large.

2°. La tumeur de l'entérocele cede aisément à la pression; mais elle se releve dès qu'on ôte le doigt: c'est le contraire dans le poulain; car celui qui est phlegmoneux ou squirrheux résiste à la pression; & celui qui est œdémateux ou qui est suppuré, conserve la marque du doigt dont il a reçu l'impression.

3°. En touchant l'entérocele qui se comprime facilement, & se releve promptement, on connoît que toute la tumeur contient des vents qui sont ou seuls, ou mêlés avec quelques matieres liquides: dans le poulain, au contraire, il n'y a point de vents; & si une fluctuation obscure y fait découvrir quelques matieres liquides, elle est en petite quantité, située profondément, & n'occupe que le milieu de la tumeur, comme il arrive dans le poulain qui suppure.

4°. L'entérocele produit de fâcheux symptomes, savoir, la fievre, la douleur de colique, la suppression des selles, le vomissement des matieres fécales, la passion iliaque, &c.; au lieu que le poulain ne produit jamais rien de semblable: d'ailleurs, il est rare qu'un commerce impur & suspect, capable de causer le poulain, se rencontre si juste avec une chûte, avec un coup au ventre ou avec un mouvement violent, qui peuvent causer l'entérocele; qu'après un examen sérieux, on puisse demeurer dans le doute sur la nature & sur la cause de la tumeur qu'on observe dans l'aine.

Au reste, quand on est une fois bien assuré qu'il y a un poulain, il est aisé d'en distinguer les différences par les signes qui ont été proposés ci-dessus; car, si la douleur, la chaleur, la pulsation & la résistance y sont fort grandes, c'est évidemment un poulain phlegmoneux. Si tous ces accidents ne sont que médiocres, & même si la tumeur est molle, & qu'en la comprimant, la marque du doigt y reste, c'est un poulain œdémateux: enfin, s'il y a peu de chaleur, de douleur & de pulsation, mais beaucoup de rénitence, c'est un poulain squirrheux.

Pour le traitement du poulain, il faut diſtinguer trois différents cas; 1°. lorſque le poulain vient ſans cauſe manifeſte; 2°. lorſqu'il eſt joint à une gonorrhée virulente ou à des chancres de la verge; 3°. lorſqu'il arrive ſeul, & peu de temps après un commerce impur.

Dans le premier cas, le poulain indique une vérole cachée; &, pour guérir radicalement l'une & l'autre maladie, il faut en venir ſans délai aux frictions mercurielles. *Voyez* VÉROLE.

Il en eſt de même dans le ſecond cas, excepté qu'il faut y joindre les remedes propres à la Gonorrhée & aux Chancres. *Voyez ces deux articles.*

Dans le troiſieme cas, on emploiera les remedes ſuivants : on doit ſaigner dès le commencement, afin de diminuer l'engorgement des glandes, & de prévenir la trop grande inflammation. Si le poulain eſt phlegmoneux, on en tirera plus de ſang : on en tirera moins, s'il eſt œdémateux ou ſquirreux; il faut purger enſuite le malade avec la médecine ſuivante :

Prenez, *De Mercure doux, quinze grains.*
De Jalap en poudre, douze grains.
De pulpe de caſſe, deux gros.

Mêlez le tout enſemble, pour prendre en deux jours en quatre doſes.

Si le poulain eſt œdémateux ou ſquirreux, on purgera le malade de la maniere ſuivante :

Prenez, *De Mercure doux, vingt grains.*
De Jalap,
De Diagrede, de chaque douze grains.

Faites-en un bol avec ſuffiſante quantité de conſerve de roſe, pour une priſe le matin. On paſſera enſuite à l'uſage du mercure que l'on donnera en friction, de la maniere que nous l'avons dit à l'article MERCURE.

Pendant tout le temps du traitement, le malade gardera la chambre, ſe tiendra chaudement : autrement il feroit à craindre que le froid de l'air, en arrêtant tout-à-coup la tranſpiration & les mouvements de la ſalivation, par le reſſerrement ſubit des glandes cutanées & ſalivaires, ne causât quelque fâcheux dépôt ſur la poitrine ou dans le cerveau.

Le malade ſe nourrira d'aliments légers, délayants &

humectants, de soupe, de panade, de crême de riz, de gelée, de bouillon, & tout au plus d'œufs frais, s'abstenant de toutes sortes de viandes, même de la plus facile à digérer, telles que le poulet & les poulardes, ou du moins n'en mangeant que peu. Il faut qu'il évite avec la même attention l'usage des femmes, les exercices, l'application d'esprit, & sur-tout le vin, & qu'il se réduise à l'usage de la tisane dont il boira abondamment, afin que le mercure puisse mieux se mêler avec le sang, & diviser plus efficacement la lymphe trop épaissie.

Quand on aura pratiqué les saignées, les purgations, les lavements & les bains, si l'on s'apperçoit que la tumeur s'amollisse, & qu'elle se prépare à tourner en suppuration, il faut mettre en usage le traitement externe, exposé dans le Dictionnaire de Chirurgie, article POULAIN *ou* BUBON VÉNÉRIEN.

Il est à propos qu'il s'abstienne, durant tout le traitement, du vin, des femmes, des exercices violents, des aliments salés, poivrés, difficiles à digérer & de mauvais suc, & même qu'il ne s'expose que rarement, & avec précaution, à l'air froid, sur-tout pendant qu'il fait usage intérieurement des préparations mercurielles.

Il résulte de tout ceci, que le moyen le plus simple pour détruire le poulain, quand il ne fait que commencer, est de tenter de le résoudre. Quand il est ancien, & que toute la masse des humeurs se trouve infectée du virus vénérien, la suppuration est la seule méthode qu'on doive suivre, en faisant cependant prendre à l'intérieur les fondants mercuriels, comme nous l'avons dit ci-dessus.

POULS. C'est le battement des arteres. Nous le considérerons ici comme un signe diagnostic & pronostic, dont la connoissance est très-importante dans le traitement de toutes les maladies, sur-tout dans les maladies aiguës & critiques. (*Voyez ce que nous en avons déjà dit aux mots* CRISES, CRUDITÉS; *&* MALADIES AIGUES).

Le pouls, dans l'état de santé, chez les adultes, d'un tempérament robuste, est mollet, souple, libre; point fréquent, point lent; sans paroître faire aucun

effort. Ses pulsations sont égales, de même que l'intervalle qui les sépare. Voilà les qualités & les caracteres qui font reconnoître le pouls dans l'état sain, & auxquels on doit rapporter comme à une regle commune les variations qu'il éprouve dans l'état de maladie ; de maniere qu'il est d'autant moins naturel qu'il s'éloigne davantage de cet état.

Il faut remarquer que le pouls varie jusqu'à un certain point, dans l'état de santé, chez les personnes d'un tempérament différent, que le pouls de l'homme est plus fort, plus dur & plus roide que celui de la femme ; que, chez les enfants, il est plus fréquent & plus petit que chez les adultes & les vieillards ; que, chez ces derniers, le pouls est plus lent, plus concentré & moins égal, quelquefois même intermittent, quoiqu'ils se portent bien d'ailleurs.

Il faut remarquer, en second lieu, qu'il y a certains individus qui, quoiqu'en bonne santé, ne laissent pas que d'avoir un pouls contre nature, c'est-à-dire, semblable au pouls de ceux qui sont malades. Ainsi, pour bien juger du pouls de quelqu'un, il faut auparavant s'informer s'il n'a pas un caractere qui lui soit particulier dans l'état de santé.

Le pouls, dans l'état de maladie, est plus ou moins dérangé, eu égard au genre de la maladie, au temps de cette même maladie, & à la constitution du malade.

Dans les maladies sans aucune malignité, le pouls est d'un plus ou moins mauvais présage, selon qu'il s'approche ou s'éloigne davantage du pouls dans l'état de santé ; mais dans les maladies accompagnées de quelque malignité, le pouls est quelquefois sans aucune variation ni aucun changement : dans ces sortes de cas, on fait plus d'attention aux autres symptomes, qu'au pouls.

En général, on peut, d'après les observations des plus grands médedins de tous les temps, diviser le pouls, dans l'état de maladie, en deux genres, & chacun de ces genres en plusieurs especes déterminées par un expérience constante.

Le pouls du premier genre est un pouls qui accompagne, pour ainsi dire, toutes les maladies, dans le temps

qu'elles sont le plus éloignées de leur guérison. On l'appelle *pouls d'irritation, pouls organique*. Les anciens l'appelloient *pouls de crudité*. On l'appelle encore *pouls avec éréthisme* ou *dureté*, ou *tension de l'artere* Le caractere de ce pouls est d'être vif, serré, convulsif, dur, sec & pressé. Il n'est pas d'un mauvais augure, au commencement des maladies. à moins qu'il ne dure trop longtemps, sur-tout dans les maladies aiguës; alors il indique que la nature n'a pas assez de force pour faire la coction, & la crise, (*voyez* MALADIES AIGUES,) ou que la cause de la maladie est très-puissante.

Ce pouls, selon l'observation de plusieurs médecins modernes, outre ce caractere général, en a encore de particuliers, relativement à l'organe affecté, de maniere que, si on a le tact assez fin pour saisir ces caracteres particuliers, on peut par ce moyen reconnoître l'organe ou le viscere qui est affecté dans telle ou telle maladie. Il est presqu'impossible de décrire ces caracteres particuliers, d'autant plus que chaque explorateur du pouls s'en fait de propres, & qu'il fait reconnoître, dans les différents cas, avec plus ou moins de facilité, selon qu'il a plus d'habileté, & d'expérience. Comme cette doctrine des pouls organiques, qui indiquent la lésion de telle ou telle partie, est nouvelle, & qu'elle demande à être confirmée par des observations ultérieures, nous n'en avons fait mention que pour mettre le lecteur en état d'essayer par lui-même, s'il pourroit parvenir à reconnoître les différents pouls d'irritation.
» Ceux qui voudront s'instruire plus en détail sur cette
» matiere peuvent consulter l'ouvrage curieux que M.
» *Bordeu*, célebre praticien de Paris, a publié sur ce
» sujet, sous le titre de *Recherches sur le Pouls* «.

Le second genre de pouls, dans l'état de maladie, est celui qui accompagne les maladies, dans le temps que la coction de la matiere morbifique se fait, ou qui indique par son changement, que la maladie est prête de se terminer en bien. Le caractere de ce pouls est déterminé par les qualités suivantes. Il se dilate insensiblement, devient plus plein, plus fort, plus développé, c'est-à-dire, qu'il quitte le caractere du pouls d'irritation, pour se rapprocher de celui de l'état de santé. Ce pouls

pouls eſt d'un très-favorable augure, & annonce que la matiere morbifique eſt domptée par les forces de la nature, & qu'elle ne tardera pas à être expulſée au dehors. (*Voyez* l'article MALADIES AIGUES.) Ce pouls eſt appellé par les modernes, *pouls critique*.

Outre ces ſignes généraux, auxquels on reconnoît le pouls critique, il y en a encore de particuliers, d'après leſquels on a établi pluſieurs eſpeces de pouls critiques. Nous allons parler de celles qui ſont généralement avouées des médecins praticiens.

Ces différentes eſpeces de pouls indiquent l'organe par lequel la nature tend à produire l'excrétion de la matiere morbifique.

Cette excrétion ſe fait, ou par une hémorrhagie, ſoit du nez, ſoit par les hémorrhoïdes, &c. ou par des crachats d'une matiere blanche, épaiſſe, d'une conſiſtance uniforme, & tirant un peu ſur le jaune, ou par un dévoiement, ou par des ſueurs, ou par les urines. *Voyez* l'article CRISE.

Le pouls qui indique l'hémorrhagie, outre le caractere général du pouls critique, ſe reconnoît par un rebondiſſement où l'artere ſemble bondir ou s'élever davantage, de maniere qu'on ſent deux battements, coup ſur coup. On ſent ordinairement ce rebondiſſement toutes les quatre à cinq pulſations, ſi l'hémorrhagie eſt prochaine; mais le nombre des pulſations intermédiaires augmente plus ou moins, ſelon que l'hémorrhagie eſt plus ou moins éloignée, ou, ſi elle a lieu, qu'elle eſt près ou plus éloignée de ſa fin. Les anciens, & ſurtout Galien, ont appellé ce pouls *dicrote*. Le rebondiſſement eſt plus ſenſible dans l'hémorrhagie du nez, que dans toute autre. C'eſt auſſi le pouls qui annonce l'évacuation menſtruelle ou les regles chez les femmes; évacuation qui ne doit être conſidérée que comme une hémorrhagie critique.

Le pouls, qui annonce les crachats, n'eſt différent du pouls critique en général, que par plus de molleſſe dans l'artere; au lieu que le pouls rebondiſſant eſt plus dur.

Le dévoiement critique eſt très-ſouvent accompagné de l'intermitence dans le pouls : il n'eſt pas autant développé que le pouls naſal ou le pouls des crachats.

Le pouls qui indique la ſueur eſt ondulant : les pulſations ſont molles & s'élevent les unes au deſſus des autres : de maniere qu'il y a une pulſation qui eſt très-petite, puis une plus grande, & ainſi, en montant, juſqu'à la quatrieme. Il revient, comme tous les autres pouls critiques, après un plus ou moins grand nombre de pulſations régulieres.

Le pouls des urines eſt l'inverſe de celui de la ſueur : les pulſations, au lieu de monter, deſcendent. Ces deux pouls ſont une eſpece de gaîne entr'eux.

Voilà ce qu'il y a de plus ſolide, de plus certain, & de plus important à connoître ſur les différents pouls. On ne ſauroit faire trop d'attention aux différentes eſpeces de pouls, & aux inductions qu'on en peut tirer, ſoit pour mieux connoître le ſiege de la maladie, ſoit pour s'aſſurer avec plus de préciſion du temps où elle ſe trouve, & de ſes différents périodes, ſoit pour diriger ſon pronoſtic, ſoit enfin pour adminiſtrer les différents remedes à propos, & connoître les vues de la nature, afin de s'y conformer.

POURPRE, ſ. m. éruption cutanée de pluſieurs taches malignes, ou exanthêmes, ſemblables à des morſures de puce, ou à des grains de millet, qui ſont de couleur de pourpre, violet ou azuré, quelquefois livides ou noires, & qui s'élevent ſur la peau, en conſéquence d'une fievre maligne.

On diſtingue deux ſortes de pourpre ; l'un qu'on appelle ſimplement *pourpre* ; & l'autre, *pourpre blanc.* Le pourpre blanc eſt ordinairement malin & compliqué avec les fievres pétéchiales. Le pourpre rouge eſt plus benin, pour l'ordinaire.

On diſtingue le pourpre de la fievre ſcarlatine, en ce que dans celle-ci les taches ou exanthêmes ſont très-larges & d'un rouge très-vif. Le pourpre differe des pétéchies, en ce que celles-ci ſont plus profondes que les autres. Les taches ſcorbutiques different du pourpre, par la couleur qui eſt jaune ou livide : la rougeole enfin produit des exanthêmes plus larges que dans le pourpre.

Le pourpre blanc ſe déclare ordinairement avec un friſſon & une anxiété autour du cœur, avec une chaleur & un froid qui ſe ſuccedent alternativement. Avant

l'éruption, les malades se plaignent d'une demangeaison considérable sous la peau : vers le quatrieme jour, les exanthêmes poussent au cou & à la poitrine, & ensuite au reste du corps. Quelquefois l'éruption est retardée jusqu'aux septieme, onzieme & quatorzieme jours. La superficie de la peau paroît d'abord rouge ; mais, au milieu de chaque tache éruptive, on voit des pustules blanches, en si grande quantité, qu'elles se touchent presque toutes. Ordinairement ces symptomes sont accompagnés d'une fievre aiguë. Les pustules sont diaphanes, & contiennent une eau limpide : elles durent pendant quatre ou cinq jours, se dessechent ensuite & tombent par écailles.

On reconnoît le pourpre ordinaire aux mêmes signes qui accompagnent le blanc. Il y a cependant une tension & une pression dans le dos, une anxiété plus vive autour du cœur, & de la toux. Vers le quatrieme ou le septieme jour, on voit pousser les exanthêmes qui ressemblent à des grains de millet. La fievre n'est pas si vive : elle est accompagnée de sueurs très-fétides. Quelquefois les malades sentent des maux de tête, des assoupissements : au bout de quelques jours, les exanthêmes tombent, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Le pourpre blanc attaque ordinairement les femmes en couche ; &, quand il y a des fievres pétéchiales épidémiques, il regne aussi des pourpres blancs. Le pourpre rouge affecte le plus souvent les gens sanguins ou pléthoriques & colériques, les femmes sujettes aux vapeurs hystériques.

La cause prochaine de cette maladie est un levain âcre, qui se porte à la peau, & qui produit les demangeaisons, la chaleur, la douleur & tous les autres symptomes. Les causes occasionnelles sont une constitution épidémique, les sueurs supprimées, ou poussées trop vivement par le moyen des remedes cordiaux, les rhumatismes & les fievres maltraitées, des évacuations supprimées, comme celle des lochies, des regles, des hémorrhoïdes, ou les saignées habituelles négligées.

On doit, dans le pourpre, bannir presqu'à jamais tous les médicaments chauds, & capables de porter le feu dans le sang ; il faut, au contraire, tâcher de tempé-

rer la chaleur intérieure des humeurs. On emploiera, pour cet effet, le petit-lait en abondance, les lavements, les tisanes avec la bourrache, la buglose & la chicorée blanche; les poudres composées avec les yeux d'écrevisses, à la dose d'un gros, & l'arcanum-duplicatum, à un gros, pour en donner douze grains toutes les heures. La poudre tempérante de Stahl est aussi très-utile.

Mais ce qui est sur-tout essentiel, c'est de ne point charger le malade de couvertures, de ne point réprimer, ni trop pousser les sueurs. S'il survient quelque dévoiement accompagné de fievre, on peut donner la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*

D'Ecorce de Cascarille en poudre, un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de diascordium, pour en faire une masse, dont le malade prendra vingt-quatre grains, le matin & le soir, en buvant par dessus une infusion légere de feuilles de véronique, coupées avec moitié de petit-lait.

Quand la peau se trouve nettoyée de toute l'éruption, on peut avoir recours aux doux purgatifs, comme l'eau de casse, ou deux onces de tamarins bouillis dans un demi-septier d'eau, avec deux gros de sel végétal, & une once & demie de manne.

POURRITURE, s. f. Tous les corps animés sont sujets à la pourriture, quand le mouvement du sang se ralentit dans quelques parties, ou quand il est poussé avec trop de vigueur.

On distingue en général deux sortes de pourritures; celle de l'estomac & des intestins, & celle des humeurs.

La pourriture d'estomac se connoît par des rapports d'œufs pourris, par un mauvais goût dans la bouche, par une haleine fétide, par des maux de cœur & des défaillances continuelles, le défaut d'appétit, une soif qu'on ne peut point étancher, & enfin par des déjections d'une matiere putride qui infecte.

La pourriture des humeurs se reconnoît à un tempérament chaud & sec, à un pouls vif & serré, à des sueurs fétides, à des urines rouges, & en petite quantité; à une haleine fétide, à des foiblesses & des palpita-

tions qui reviennent en différents intervalles, des taches, des demangeaisons qui se font sentir à la peau, à l'usage du vin, des liqueurs spiritueuses, de la viande noire; à l'âge qui est plus ou moins avancé, comme l'enfance & la vieillesse, à des fievres intermittentes, qui se succedent par accès, & à la répugnance que l'on a pour le bouillon, la viande & les aliments de cette nature.

On remédie à la pourriture par les acides, comme la limonnade, le sirop de groseille, le sirop de vinaigre, &c. par les purgations répétées, par l'usage des végétaux, & sur-tout des légumes frais & des fruits bien mûrs, comme la pêche & la poire.

Quand la pourriture est répandue dans le sang, on l'attaque avec les mêmes remedes que nous venons d'indiquer : il faut seulement observer de les continuer beaucoup plus long-temps, d'observer un régime plus exact, & prendre de la dissipation & de l'exercice, de respirer un air frais, & de suivre le traitement que nous avons indiqué aux articles ACRETÉ, ALKALI, ALKALESCENCE.

Il y a une certaine humeur qui se ramasse dans les doigts, que l'on appelle vulgairement *pourriture*; c'est une humeur rongeante, maligne, qui rode de doigt en doigt, par maniere de contagion. Ce sont des especes de phlictenes ou brûlures qui durent très-long-temps : ce n'est, si l'on veut, qu'une incommodité; mais les personnes, qui en sont atteintes, passent quelquefois des mois, des années même, à ne pouvoir presque se servir d'une de leurs mains, dont tous les doigts, les uns après les autres, contractent ces *pourritures*. Cette longueur de douleur ne vient que de la mauvaise maniere dont on traite ces pourritures. Ce sont des onguents, des baumes & des emplâtres qu'on emploie; au lieu qu'il ne faut que des adoucissants qui aident à la transpiration. La crême toute simple, la bouillie avec le lait, la farine & un peu de safran, ou bien de l'eau de morelle, les sucs de joubarbe, de plantain, &c. sont des secours convenables & suffisants, pourvu qu'en même temps l'on dégage la circulation du sang par quelques saignées. Il est remarquable que ces accidents arri-

vent aux femmes, vers l'âge de quarante ans, par rapport à la suppression de leurs regles, & parce qu'elles ne font point les remedes convenables pour éviter les suites de ces suppressions.

POUX, s. m. espece de vermine qui s'engendre dans différentes parties du corps, qui y cause de la douleur, de la rougeur & une grande demangeaison. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

PRESERTATIFS, s. m. pl. On appelle ainsi tous les remedes dont on se sert pour préserver les corps des différents poisons qui peuvent l'attaquer.

Pour pouvoir bien appliquer le préservatif aux différents poisons, il faut parfaitement bien connoître leur nature, leur façon d'agir & les maux qui en peuvent résulter.

Des Poisons.

On distingue plusieurs especes de poisons; les uns des animaux, les autres des végétaux, les troisiemes des minéraux. Parmi les premiers, sont le scorpion, la vipere, la tarentule, &c. Parmi les végétaux, on range la cuscute, la mandragore, la bella-dona, la jusquiame, &c. Enfin ceux qui sont tirés des minéraux sont l'arsenic, l'orpin, le sublimé corrosif, l'eau-forte & les vapeurs minérales.

On distingue encore les poisons par la maniere dont ils se communiquent au corps. Les uns ne produisent leurs effets que quand ils sont pris par la bouche. Les autres n'ont besoin que du contact immédiat.

On reconnoît les poisons qui ont été pris à l'intérieur, par les signes suivants. Le malade éprouve des nausées & des vomissements accompagnés d'efforts & de mouvements convulsifs. Il sent des angoisses & une suffocation autour du cœur, un feu & des douleurs continuelles, depuis la bouche jusqu'aux intestins, accompagnées de sueurs froides, de hoquets, de palpitations & de convulsions. Le pouls est vif, serré & petit: le ventre est ordinairement gonflé, les extrêmités sont froides, & les membres sont tremblants: l'urine supprimée ne sort qu'avec de grandes ardeurs; les yeux sont enflés & les veines gonflées; il survient des vertiges; la vue se perd, le pouls s'affaisse, & le ma-

lade périt dans des convulfions cruelles.

Quand les poifons fe communiquent par l'extérieur, ils produifent différents fymptomes : tels font ceux du ferpent à fonnettes, du fcorpion & de la vipere. *Voyez* MORSURE.

Les vapeurs arfénicales produifent des cardialgies, des fyncopes, des lypothymies, des douleurs d'eftomac, des vomiffements énormes, l'enflure du ventre, des tranchées très-vives dans les inteftins, des déjections par bas, brûlantes & corrofives, & enfin des convulfions.

Les vapeurs mercurielles produifent des affections afthmatiques, des catarrhes fuffoquants, des tremblements dans les nerfs, des envies de vomir, des cardialgies, des ténefmes, des diarrhées & des douleurs énormes dans le ventre.

Les vapeurs des fources minérales excitent des fuffocations mortelles, des afthmes fecs & convulfifs, & enfin la phthifie.

Les vapeurs du charbon donnent des douleurs de tête, des vertiges, des foibleffes, & quelquefois la mort.

L'odeur qui s'exhale du vin, de la biere & du miel en fermentation, attaque principalement la poitrine, donne des étranglements, des fpafmes, des difficultés de refpirer, & quelquefois occafionne une mort fubite.

La caufe prochaine des poifons eft une matiere corrofive, qui porte fon effet fur les nerfs ou fur le fang; & tous les fymptomes qui fe déclarent dans ces occafions font autant d'efforts que fait la nature pour furmonter l'ennemi qu'elle a à vaincre, & pour le chaffer hors du corps. Les caufes éloignées des poifons font toutes celles que nous venons de rapporter, foit qu'ils foient pris intérieurement ou communiqués extérieurement.

On voit par ce que nous venons de dire, que tout ce qui produit fur le corps un effet violent & fubit, doit être regardé comme un poifon. Dans ce fens, les aliments les plus fains, pris en grande quantité, fe tournent en poifon; & il eft vraifemblable que toutes les fubftances ne different entr'elles des poifons, que parce

qu'elles contiennent, ſous un plus ou moins grand volume, une plus ou moins grande portion de parties corroſives.

Tout le monde ſait que l'effet des poiſons eſt ſi rapide, que, ſi l'on n'y porte pas très-promptement les remedes, c'en eſt bientôt fait du malade, parce qu'il ſurvient des accidents dont on n'eſt plus le maître.

Quand on s'apperçoit, par les ſignes que nous avons tracés ci-deſſus, que quelqu'un eſt empoiſonné, il faut ſur le champ tâcher de s'informer de la nature du poiſon; s'il eſt tiré des végétaux ou des minéraux, parce qu'ils exigent un traitement différent.

Des Poiſons minéraux.

Si la perſonne empoiſonnée a avalé de l'arſenic, du ſublimé corroſif, de l'eau-forte ou autres ſubſtances ſemblables, il faut commencer par lui faire avaler de l'huile en grande abondance, & lui donner continuellement des lavements de la même matiere. Si l'on s'apperçoit que le pouls ſoit fort, qu'il y ait des douleurs violentes, & que le malade ne tombe point encore en foibleſſe, on lui fera faire une ſaignée au bras : on lui fera prendre, avant l'uſage de l'huile, de l'eau tiede en abondance, & on l'excitera au vomiſſement, avec les doigts ou avec une plume; & ſi l'on ne peut point en venir à bout, on y ſuppléera par l'huile que l'on donnera à grande doſe : ou, ſi l'on aime mieux, on fera prendre du lait au malade, en grande quantité, pour tâcher d'empâter la matiere venimeuſe, & l'empêcher de porter ſon effet ſur les viſceres. Si l'on manquoit d'huile ou de lait, on pourroit faire uſage de beurre frais ou d'une forte décoction d'orge & d'avoine, priſe également en grande quantité : on continuera les lavements, comme nous l'avons dit ci-deſſus. On peut auſſi faire uſage, avec ſuccès, du looch ſuivant, qui eſt très-efficace pour abſorber les particules âcres du poiſon, comme le ſont l'eau-forte, l'arſenic, le ſublimé corroſif, & pour rétablir le velouté de l'eſtomac.

Prenez, *D'Huile d'amandes douces, trois onces.*
D'Ecailles d'Huîtres préparées, trois gros.

De Gomme Adragant dissoute dans de l'eau, demi-once, & battue avec deux jaunes d'œufs.

De Sirop de Guimauve, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour faire un looch; & l'on aura soin de bien remuer la bouteille, chaque fois qu'on en fera prendre au malade deux ou trois cuillerées.

Quand les principaux accidents des poisons seront calmés, que le pouls se rétablira, & que les forces commenceront à revenir, on pourra pratiquer une saignée au bras, pour empêcher les engorgements & les accidents qui pourroient résulter des efforts du vomissement. On continuera en même temps les décoctions d'orge & d'avoine, auxquelles on ajoutera sur chaque pinte une once de racine de dompte-venin & une demi-once de racine de scorsonere. On fera prendre en même temps, tous les soirs, un demi-gros de thériaque, & dans la journée la potion suivante:

Prenez, *D'Eau distillée de Menthe, trois onces.*

D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.

De Nitre purifié, quinze grains.

De Sirop de Nénuphar, une once,

pour une potion que l'on prendra en deux doses, dans la journée, à quatre heures de distance l'une de l'autre.

On continuera, de temps en temps, les lavements, la thériaque tous les jours, & la tisane ci-dessus, jusqu'à parfaite guérison.

Quand la gorge se trouve rongée, & à demi-brûlée, on peut faire un gargarisme avec le miel rosat dans de l'eau, & un peu de sirop de limon.

Lorsque les douleurs du bas-ventre sont vives, on redouble les lavements dans lesquels on peut joindre un peu de thériaque: on applique des fomentations émollientes & calmantes, telles que les suivantes.

Prenez, *De Thériaque, deux gros.*

D'Huile de Lis,

De Camomille, de chaque un gros.

De Fenouil, demi-gros.

De Camphre, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en frotter le ventre, de demi-heure en demi-heure.

On ne doit permettre au malade l'ufage du vin & de la viande, que long-temps après fa guérifon; car il faut qu'il continue l'ufage du lait, pendant quinze jours, ou un mois, après fon accident.

Des Poifons végétaux.

Les poifons tirés des végétaux, comme la jufquiame, la bella-dona, la mandragore, l'opium, produifent auffi des effets très-violents dans le corps, comme des envies de vomir, des maux de cœur, des vomiffements, des diarrhées, des douleurs d'entrailles, & fur-tout des foibleffes, des cardialgies, des convulfions, des délires, & enfin la mort.

Il faut, dans ce cas, faire faigner le malade, fi les forces le permettent, & lui faire prendre trois grains d'émétique en lavage, pour vuider par en haut, ou par en bas, une partie du poifon; après quoi, on lui fera boire beaucoup de limonnade ou de l'eau avec du firop de vinaigre: on peut même, fi les fymptomes font bien violents, lui faire boire un verre de vinaigre à la fois; c'eft le meilleur contre-poifon que l'on ait trouvé jufqu'à préfent, pour détruire les effets de ces fortes de fubftances.

Il ne faut point donner ici la thériaque, ni les remedes calmants, parce qu'ils augmenteroient l'effet du poifon; il vaut mieux prefcrire la potion fuivante:

Prenez, *D'Eau de Menthe diftillée, trois onces.*
D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.
De Nitre purifié, vingt grains.
De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout enfemble, pour prendre en deux dofes, à trois heures de diftance l'une de l'autre.

On n'oubliera pas en même temps les lavements avec le petit-lait & le firop de vinaigre, auxquels on pourra ajouter quelques cuillerées d'huile, s'il y a un refferrement dans les boyaux, & qu'il ne fe faffe point d'écoulement par le ventre.

Des Vapeurs minérales vénéneufes.

Les vapeurs métalliques de mercure, de foufre, fe traitent de la maniere fuivante. Il faut d'abord exciter

ſe vomiſſement avec quelque émétique ; telle eſt la compoſition ſuivante :

Prenez, *De Tartre émétique, trois grains.*
D'Yeux d'Ecreviſſes en poudre, deux gros.
De Semences de Carvi concaſſées, un gros.

Diſſolvez le tout dans trois chopines d'eau ; paſſez la liqueur, pour en donner un verre, de demi-heure en demi-heure, en faiſant boire beaucoup d'eau d'orge ; on fera faire enſuite des potions avec l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, le ſirop de guimauve ; on fera prendra de l'huile par en haut & par en bas, & généralement tous les adouciſſants que nous avons indiqués dans le premier article. On mettra le malade dans un air frais, & ſouvent renouvellé ; &, s'il eſt menacé de ſuffocation, on lui jettera de l'eau froide ſur le viſage : on pratiquera même une ſaignée, ſi le pouls paroît l'indiquer ; & on lui fera prendre la thériaque le ſoir, la poudre abſorbante, comme les yeux d'écreviſſes ; & du reſte, on ſuivra à peu près la même méthode que nous avons tracée dans les poiſons tirés des minéraux.

Des Poiſons extérieurs.

Nous en avons traité à l'article MORSURE DES ANIMAUX VENIMEUX.

Des Maladies épidémiques.

La premiere regle que l'on doit obſerver pour ſe garantir des maladies dont l'épidémie eſt régnante, c'eſt de ne point abuſer de ſes forces naturelles, en ſe donnant aux paſſions, aux exercices immodérés, & en les ébranlant par des remedes qui les dérangent ou les troublent, comme les évacuants, les purgatifs, les ſudorifiques, les émétiques, les diurétiques, afin de conſerver dans le corps cette vigueur & cette intégrité ſi néceſſaires à la nature, pour ſoumettre la matiere venimeuſe, & pour empêcher de l'emporter ſur elle.

Il faut ſeulement donner la liberté à toutes les fonctions naturelles, telle que la tranſpiration : on peut, pour cet effet, prendre tous les matins une infuſion de ſommités de romarin, de ſauge, une décoction légere de baies de laurier : on peut auſſi ſe tenir le ventre

libre avec quelques bouillons aux herbes, dans lesquels on fera fondre un demi-gros de crême de tartre.

Dans les pleurésies, on doit éviter les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, les exercices violents; prendre tous les jours une infusion de fleurs de coquelicot, ou bien prendre cinq ou six cuillerées par jour de suc de bourrache.

Dans les dyssenteries, on doit pareillement éviter tout ce qui peut échauffer le sang & l'enflammer : on se contentera seulement de prendre une infusion d'absinthe, d'aurone ou de menthe, ou simplement un morceau de racine de tormentille, que l'on mâche, ayant soin d'avaler sa salive.

Dans les cours de ventre, on suit à peu près le même traitement que ci-dessus, si ce n'est qu'il faut être beaucoup plus réservé sur la nourriture, évitant de manger des choses mal-saines, & observant un régime exact. On peut mâcher tous les jours des tablettes d'yeux d'écrevisses, ou boire un peu de vin pur, dans lequel on ajoutera une once de suc de coings, & vingt grains de limaille d'acier, sur un demi-septier, pour prendre en trois doses dans la journée.

Pour se préserver des fievres quartes, il faut avaler quelques grains de poivre entier, ou mâcher un peu de gingembre : on recommande aussi la graine de moutarde & quelques grains de genievre.

L'usage de l'absinthe, de l'aurone en infusion, ou le suc de matricaire, pris par cuillerées, préserve de la fievre tierce.

Pour la jaunisse, on recommande l'eau de rhubarbe par verres, ou de prendre, une ou deux fois le mois, vingt-quatre grains de savon de Venise dans du lait chaud. Le vin d'acier est encore un préservatif en pareil cas.

Quand l'appétit manque, que l'on a des dégoûts & des indigestions habituelles, le suc de cresson, la moutarde prise dans ses repas, y remédient facilement.

La toux devient aussi épidémique : il faut entretenir la transpiration par un air doux & chaud, par des frictions légeres sur tout le corps, & en prenant quelques infusions légeres de fleurs de tussilage ou de marjolaine.

On peut auſſi faire avaler trois grains d'encens dans un œuf, ou bien faire une eſpece d'opiat, avec parties égales de miel, de ſucre & de beurre frais fondus enſemble, pour en donner un demi-gros toutes les quatre heures.

Pour diſſiper les peſanteurs ou maux de tête, outre les regles générales de diete & de régime que nous avons preſcrites, il faut avaler un grain ou deux de camphre, ou bien flairer de l'eſprit-de-vin où on aura fait infuſer les ſommités de romarin.

On ſe préſerve des douleurs rhumatiſantes & ſcorbutiques, en évitant les lieux froids & humides, en buvant un peu de vin pur, en prenant tous les jours quelques grains d'encens dans du vin : on mangera du creſſon en ſalade, & de la moutarde à ſes repas; on appliquera ſur les parties ſouffrantes une peau ou un morceau de drap.

Dans les fievres malignes, exanthémateuſes, pourprées, ou dans les petites véroles, on ſe ſert de la poudre ſuivante :

Prenez, *De Bol d'Arménie préparé avec les Eaux de Roſes & d'Oſeille, trois onces.*
Des Coraux rouges préparés, ſix gros.
De la Cannelle, demi-once.
De l'Ecorce de citron,
Des Santaux citrins & rouges, de chaque trois gros.
De l'Ecorce d'orange, demi-once.
De la Raclure d'Ivoire, trois gros.
De Safran oriental, un gros.
De la Corne-de-Cerf préparée ſans feu, trois gros;

le tout mis en poudre : la doſe eſt d'un demi-gros dans l'eau de chardon-bénit.

Mais le remede le plus ſpécifique, en cas de préſervatif, eſt la poudre ſuivante :

Prenez, *De la Racine de Tormentille,*
De Semences d'Oſeille,
D'Endive,
De Coriandre,
De Citron,
D'Orange, de chaque deux gros.

Des Santaux citrins & rouges,
Du Dictamne, de chaque un gros.
Des Coraux rouges,
Du Succin blanc,
De la Raclure d'Ivoire,
Du Doronicum,
Du Cardamome,
De la Cannelle,
Du Macis,
Des clous de Girofle,
Du Safran oriental,
De la Zédoaire, de chaque deux ſcrupules.
Des Sommités de Méliſſe en poudre, trois gros.
De Fleurs de Nénuphar,
De Bugloſe,
De Bourrache,
De Roſes,
D'Orange, de chaque demi-gros.
De Camphre, douze grains;
le tout bien mêlé : la doſe eſt de demi-gros dans l'eau d'oxytriphyllum.

Quelque choſe de plus ſimple, ce ſont trois ou quatre grains de ſafran dans telle boiſſon qu'on voudra, ou un demi-gros de poudre de Dictamne blanc; on peut auſſi faire prendre en poudre le remede qui ſuit :

Prenez, *De la Cannelle,*
Du Cardamome, de chaque deux ſcrupules.
Des Clous de Girofle, vingt-quatre grains.
Du Macis, deux ſcrupules.
Du Gingembre,
De Poivre noir, de chaque demi-ſcrupule.

Mêlez cette poudre, pour prendre à la doſe d'un demi-gros.

On peut auſſi faire mâcher des écorces d'orange ou de citron, ou bien des ſemences de l'un ou de l'autre. En temps de contagion, voici encore deux autres poudres dont on peut ſe ſervir :

Prenez, *Des poudres de Dictamne de Crete,*
De Santal citrin, de chaque demi-ſcrupule.
De Camphre, deux grains,

pour un bol, dans la conserve de rose ; ou bien,

De la poudre de Zédoaire, vingt-quatre grains.

Six Semences, ou graines de citron.

De Camphre, un grain,

pour un bol dans la même conserve.

Les meilleurs de tous les préservatifs sont le camphre, le dictamne, le safran & la myrrhe.

Préservatifs contre la Peste.

Il faut, dans un temps de peste, vivre très-sobrement, & éviter toutes sortes d'excès dans l'usage des choses non-naturelles, & sur-tout se garantir des passions, & s'abstenir de tout ce qui peut détruire les forces, empêcher la transpiration, & engendrer des crudités dans les premieres voies : il faut sur-tout s'armer de courage & bannir la terreur, la crainte & le découragement ; car il est certain que ces passions tuent autant de monde que la peste même.

Ceux qui sont obligés de vivre parmi les pestiférés, doivent prendre garde que le venin ne se mêle avec leurs humeurs. Il est à propos, pour cet effet, de cracher & de se faire vomir quelquefois, de se laver la bouche avec du vinaigre & du vin, & d'en tirer par les narines : les effets de ces liqueurs seront encore plus efficaces, si elles sont imprégnées avec le scordium, la rhue ou l'écorce de citron. Ces remedes sont plus sûrs que de mâcher les racines de zédoaire, d'angélique & d'impératoire. Il convient aussi de boire du vin du Rhin. Une tranche de citron est aussi très-efficace en pareil cas ; & les cauteres sont un préservatif excellent contre cette maladie.

Quand la pléthore est considérable, on peut se faire faire une saignée, prendre le soir un demi-gros de thériaque, & le lendemain une cuillerée ou deux d'essence de pimprenelle blanche : on se frottera ensuite les narines, la bouche, les levres & les mains avec le vinaigre qui suit, appellé ordinaireme *des quatre voleurs.*

Prenez, *Des Sommités récentes de grande & de petite Absinthe,*
De Romarin,
De Sauge,
De Menthe,
De Rhue, de chaque une once & demie.
De Fleurs de Lavande ſeches, deux onces.
D'Ail, deux gros.
De Calamus aromaticus,
De Cannelle,
D'Œillet,
De Noix muſcade, de chaque deux gros.
De Vinaigre très-fort, quatre pintes.

Faites macérer le tout à la chaleur du ſoleil, pendant trois ſemaines, ou, ſi l'on eſt preſſé de ſon uſage, pendant deux fois vingt-quatre heures, ſur des cendres chaudes, en couvrant bien le vaiſſeau, & le bouchant avec du lut, de peur que la liqueur ne s'évapore. Paſſez-la à travers un linge; exprimez-la fortement, & filtrez-la au papier gris.

Ajoutez alors

D'Eſprit-de-Vin camphré, une once & demie.

On ſe ſervira de ce vinaigre, comme le préſervatif le plus expérimenté dans la peſte.

On aura ſoin, ſoir & matin, de faire brûler dans ſa chambre des baies de genievre, pour corriger la mauvaiſe qualité de l'air.

Quand on eſt obligé de vivre avec les peſtiférés, il faut éviter de toucher à leurs habits, & tenir dans ſa bouche un morceau de racines de pimprenelle blanche, ou de dompte-venin, en obſervant de rejetter toujours ſa ſalive. On ſe frottera, comme nous l'avons dit ci-deſſus, avec le vinaigre des quatre voleurs, avant & après avoir touché aux peſtiférés; on fera même des fumigations dans ſa chambre, avec le ſuccin, la myrrhe, le benjoin & l'encens, en parties égales, ſur des cendres chaudes. On frottera de vinaigre toutes les choſes dont on eſt obligé de ſe ſervir le plus communément; on en fera aſſaiſonner tous ſes mets, & on aura ſoin ſur-tout de conſerver une préſence d'eſprit & une

une tranquillité d'ame, sans laquelle tous les préservatifs deviendroient inutiles.

Le zele & les lumieres des médecins seroient sans fruit; ou, au moins, les fruits en seroient fort difficiles à cueillir, s'ils n'étoient secondés des magistrats, aussi les réglements à ce sujet sont très-sages & très-nombreux : comme ils se trouvent dans des livres dont l'acquisition est chere, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de les avoir placés ici, au moins les principaux, qu'il est important qu'un officier public, ainsi qu'un médecin, sache.

Rien ne contribue davantage à la peste & à ses progrès, que la corruption de l'air : le magistrat, qui prend alors l'avis des médecins, défend tout ce qui peut contribuer à augmenter la corruption de l'air, & ordonne les choses nécessaires pour corriger l'air.

C'est dans cet esprit que l'on renouvelle tous les réglements qui concernent la propreté des maisons & le nettoiement des rues. Il est enjoint à tous les propriétaires des maisons, qui n'ont point de latrines dans leurs maisons, d'en faire faire incessamment. Il est défendu à tous vuidangeurs de vuider & curer les retraits; de garder dans les maisons des eaux croupies, ou d'autres infections; de nourrir aucuns pourceaux, lapins, oisons ou pigeons, &c.

La propreté des rues, le balaiement est ordonné; & on éloigne de la ville tous les arts & métiers qui gâtent l'eau de la riviere, ou qui peuvent corrompre l'air, tels que les bouchers, les mégissiers, les pelletiers, les teinturiers, les maréchaux.

Il est défendu de transporter ou faire transporter d'une maison ou chambre où quelqu'un seroit mort, ou auroit été malade de contagion, en autre maison, aucun lit, couvertures, draps, laine, &c.

On éloigne & l'on chasse les mendiants qui, se retirant en grand nombre dans des endroits fort resserrés, corrompent l'air, & ont plusieurs fois occasionné, dans le voisinage de leurs logements, des maladies contagieuses.

En éloignant, par toutes les voies qui viennent d'être expliquées, les causes qui peuvent infecter & corrompre

l'air, l'on cherche aussi en même temps les moyens de le rendre plus salubre. Les deux plus généraux, & presque les seuls qui soient en notre pouvoir, consistent à le raréfier par les feux, & à le rafraîchir par l'eau.

L'usage de faire des feux, pour se garantir ou se guérir du mal contagieux, est fort ancien. Acron, médecin plus ancien qu'Hippocrate, n'employa point d'autre remede pour le faire cesser dans la ville d'Athenes, que de tenir toujours un bon feu allumé dans les rues.

Ce remede a été connu des anciens, & employé dans les différentes maladies contagieuses qui ont régné à Paris & dans d'autres endroits de la France. On a employé dans les chaleurs excessives le remede contraire, c'est-à-dire, qu'on a rafraîchi l'air avec de l'eau.

Un arrêt du parlement de Toulouse, du 7 Septembre 1756, la ville étant affligée de contagion, fit un grand réglement de tout ce qui devoit être observé ponr remédier à cette calamité. Il ordonne, entr'autres choses, très-expressément, qu'il sera fait des feux, le soir & le matin, dans toutes les rues de la ville.

Une ordonnance de police du châtelet de Paris, du 18 Juillet 1596, enjoint à tous bourgeois, chefs d'hôtel, de fournir du bois deux fois la semaine, savoir, le dimanche & le Jeudi, pour faire des feux dans les rues, purifier l'air & en chasser la corruption.

Par une ordonnance de l'assemblée générale de police, tenue en la chambre de S. Louis au Palais, le 3 Août 1596, il enjoint à toutes les personnes de jetter de l'eau devant sa porte, dans le ruisseau, & de faire des feux dans les rues aux jours qui étoient ordonnés.

Le Magistrat a encore l'attention de faire brûler toutes les hardes qui ont servi aux personnes mortes de la contagion, de faire nettoyer & purifier leurs maisons; & pour cela, on distribue & on donne gratuitement des parfums faits de la maniere suivante:

Parfum pour aérer & parfumer les personnes, les habits, les maisons & les meubles qui ont été infectés de la maladie contagieuse.

Deux livres de Soufre.
Deux livres d'Alun.
Deux livres d'Encens.

Quatre livres de Poix-Résine.
Deux livres de Poudre à canon.
Douze onces d'Antimoine.
Quatre onces de Sublimé.
Douze onces d'Arsenic.
Quatre onces d'Orpiment.
Quatre onces de Cinabre.
Deux livres de Graine de Genievre.
De Lierre, ou *de Laurier, quantité suffisante.*

Il faut mettre le tout en poudre, le mêler & le passer par le tamis, à la réserve de la poudre à canon, qui est mise comme elle est, & la graine de genievre qui est mal-aisée à calciner. Si l'on n'a point d'encens, il faut doubler la poix-résine, & augmenter & doubler l'antimoine.

Autre Parfum.

Cinquante livres de Poix-résine.
Quarante livres de Soufre.
Six livres d'Antimoine.
Une livre & demie de Camphre.

Mettez le tout en poudre, & mêlez-le ensemble. La poudre bien pulvérisée, mêlée avec du vinaigre, & dont on fait une sorte de pâte, est un parfum fort bon pour purifier des maisons & des ruisseaux infectés.

Maniere dont on doit se servir des parfums, pour parfumer les meubles & les maisons infectés.

Les parfumeurs étant entrés dans la maison, commencent par la bien balayer : ils en ôtent les araignées, & en brûlant toutes les ordures avec les pailles des lits.

L'on tend ensuite des cordes dans la chambre où ont été les malades, sur lesquelles l'on suspend toutes les hardes, les lits, les couvertures, les draps & les autres linges qui leur ont servi pendant leur maladie.

Si les matelas ont été gâtés par les malades, l'on fait tremper la futaine ou autre étoffe dont ils sont couverts, & la laine gâtée, dans des chaudieres d'eau bouillante ; sinon, il suffit d'ouvrir les matelas sur les côtés & au milieu, avant que de les étendre, comme les autres meubles, sur les cordes.

S'il y a des coffres ou cabinets dans cette chambre,

on en tire les linges ou hardes qui ſont dedans, que l'on étend auſſi ſur les cordes.

Dans les autres chambres & tous les autres lieux de la maiſon, après qu'ils ont été nettoyés, on laiſſe chaque choſe à ſa place ; & s'il y a des coffres, armoires ou cabinets, on ſe contente de les tenir ouverts, ſans rien tirer de ce qui eſt dedans.

Quant aux meubles précieux, comme tableaux, or, argent, miroirs, que les parfums pourroient gâter, on les couvre de linge ou de quelqu'autre choſe qui puiſſe les conſerver.

Les parfumeurs mettent enſuite en chaque chambre ou autres lieux de la maiſon, au milieu du plancher, cinq à ſix livres de foin ſec, plus ou moins, ſelon la grandeur du lieu. Ils l'étendent de la rondeur d'un pied & demi de diametre ; ils l'abaiſſent & l'arrangent avec les mains ; ils l'imbibent d'une pinte de vinaigre, meſure de Paris. Quelques-uns y ajoutent, pour donner plus d'activité aux parfums, une pareille meſure d'eau-de-vie : ils mettent deſſus deux livres & demie de parfum, pour une chambre de vingt pieds en quarré, & dans les autres lieux plus petits, à proportion, obſervant néanmoins d'en mettre une double, & quelquefois une triple doſe dans la chambre du malade, ſelon le nombre des hardes ou du linge. L'on couvre ce parfum d'une poignée de foin, & on l'arroſe encore d'une pinte de vinaigre que l'on aura gardé, & de l'eau-de-vie, ſi l'on s'en eſt ſervi. Si les lieux ſont parquetés ou plancheïés, on prend de la terre à potier, ou d'autres terres glaiſes, dont on fait un lit au milieu de la chambre, aſſez grand pour conſerver leur parfum, & aſſez épais pour garantir le plancher.

L'on bouche exactement toutes les cheminées de la maiſon, avec des draps, couvertures, tapiſſeries ou autres choſes que l'on cloue devant leurs ouvertures : on ferme toutes les fenêtres, & on bouche toutes les fentes par où la fumée pourroit ſortir.

Quand tout eſt ainſi préparé, l'un des parfumeurs prend un flambeau allumé ; & commençant par le grenier ou plus haut étage, il met le feu au parfum ; & auſſi-tôt qu'il le voit allumé, ce qui ſe fait en un mo-

ment, il sort du lieu & en frotte la porte. Il en fait autant dans chacun des autres lieux de la maison, en descendant toujours de haut en bas, jusqu'à la cave.

Ils se retirent; & après avoir attendu, pendant deux heures, que le parfum ait son effet, ils rentrent dans l'une des chambres à leur choix, avec les gens de la maison, s'il y en a quelques-uns qui soient suspects d'infection, pour se parfumer eux-mêmes. Lorsqu'ils y sont entrés, ils se déshabillent, prennent chacun une chemise & un caleçon blanc, suspendent toutes leurs hardes & leurs linges dans une chambre, & allument encore dessous quelques parfums; & comme ils ne peuvent supporter long-temps la fumée du parfum, ils sortent & rentrent ensuite.

Nous ne nous sommes étendus sur l'article des parfums, que parce que nous savons que dans les maladies contagieuses, on brûle tout ce qui a servi au malade dans bien des pays. Nous croyons qu'on peut conserver bien des effets, avec les précautions & les attentions que nous indiquons.

Les malades qui échappent des maladies contagieuses, doivent, pendant un certain temps, être séparés des autres, & n'avoir pas de communication avec les personnes qui n'ont point été attaquées. Le médecin fait alors la loi, & ils sont sequestrés autant de temps qu'il le juge nécessaire. Le magistrat avec lequel il a conféré, publie des ordonnances qui déterminent la durée du temps que les convalescents doivent rester & vivre séparés des personnes saines.

PRIAPISME, s. m. érection continuelle & douloureuse de la verge, sans aucun desir amoureux. On a donné ce nom à cette maladie, par rapport au dieu *Priape*, que la Fable représente de cette maniere.

Cette maladie differe du satyriasis, en ce que dans celle-ci l'érection est accompagnée d'un desir violent de l'acte vénérien.

Dans cette maladie, les parties naturelles sont dans une tension & une roideur considérable, accompagnées de douleur, d'ardeur, de demangeaisons immodérées; la raison en est troublée, le pouls est prompt, la respiration courte; on est inquiet, on ne dort point, on

tombe en délire, on a ſoif, on prend les aliments en dégoût, on urine difficilement. Cet état eſt accompagné de conſtipation, quelquefois de fievre; il y a une contraction générale, un ſpaſme dans les nerfs, & une éjaculation involontaire de la ſemence: on ſe croit d'abord un peu ſoulagé par l'acte vénérien, & par la perte de la ſemence; mais bientôt après le mal prend aux parties naturelles avec plus de violence: on paie bien cher le moment de ſoulagement qu'on a éprouvé.

Tous les ſymptomes dont nous avons fait l'énumération ſont communs aux deux ſexes, juſqu'à l'érection du clitoris, qui eſt la même que celle de la verge dans l'homme.

La cauſe prochaine de cette maladie vient du ſpaſme & de la contraction des nerfs des parties génitales; les cauſes éloignées ſont l'âcreté du ſang, la tenſion exceſſive des muſcles & des nerfs, les deſirs violents & continuels de l'acte vénérien, & le trop grand excès qu'on a pu en faire.

On doit d'abord renfermer dans un lieu chaud & loin du bruit, le malade qui aura les feſſes & les parties naturelles juſqu'au pubis, enveloppées de laine fine. On lui défend toute viſite de femme, dont la vue ne pourroit qu'irriter le mal, & empêcher l'efficacité des remedes: on lui attache les mains, pour empêcher qu'il ne les porte à ſes parties; on lui fait pluſieurs ſaignées au bras, ſelon ſes forces; on lui fait prendre beaucoup de petit-lait, des lavements, les bains tiedes; on jette ſur les parties de l'eau bien fraîche, ſur leſquelles enſuite on applique un cataplaſme fait avec la graine de lin, les feuilles de nénuphar bouillies dans le lait.

On fait appliquer aux femmes un peſſaire trempé dans de l'huile chaude, ou ſimplement un cataplaſme dans toute la région des parties naturelles.

Un des grands inconvénients de cette eſpece de priapiſme, c'eſt que ſon accès arrive pendant la nuit, lorſque le lit eſt modérément chaud, & lorſque le malade commence à dormir: on eſt obligé de ſe lever, & d'interrompre ſon ſommeil, d'où il arrive qu'on ne repoſe point aſſez; que l'appétit & la digeſtion languiſſent, qu'on tombe, en peu de temps, dans une maigreur af-

freuse, & que l'on donneroit tout ce que l'on a de plus précieux, pour obtenir un repos difficile à procurer par les remedes.

On recommande dans cette maladie la poudre tempérante de Stahl, prise à la dose d'un gros, soir & matin, les potions calmantes, telle que la suivante :

Prenez, *D'Eau distillée de Laitue,*
De Pourpier, de chaque deux onces.
De Sel de Nitre, quinze grains.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, demi-gros.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout pour une potion à prendre en trois doses, à trois heures de distance l'une de l'autre.

On ne négligera pas en même temps de continuer les bains, le petit-lait & les lavements, & de mettre le malade à un régime doux & humectant. Le camphre, dans les potions, sera, dans cette affection, d'un usage merveilleux : on peut aussi l'appliquer extérieurement.

On fera bien d'employer aussi une émulsion dans laquelle on fera entrer les grains de pavot blanc, mais en petite dose.

PRURIT, s. m. demangeaison qu'on sent à la peau; ce qui est ordinaire dans la gale, les ébullitions & les différentes pustules qui s'y élevent. *Voyez* DEMANGEAISON, EBULLITION.

PSORA, s. m. gale accompagnée d'aspérité à la peau & d'une grande demangeaison : c'est dans ce sens qu'on dit un Vice psorique. *Voyez* GALE.

PTYALISME, s. m. crachement fréquent, écoulement de salive abondant. *Voyez* SALIVATION.

PULMONIE, s. f. maladie du poumon que l'on prend communément pour la phthisie; c'est pour cette raison que l'on appelle *pulmonique* un homme atteint de la maladie du poumon. *Voyez* PHTHISIE.

PUNAISIE, s. f. maladie causée par un ulcere fétide dans le nez, qui répand une odeur insupportable. On appelle *punais* ceux qui sont attaqués de cette espece d'ulcere.

La mauvaise odeur des narines dépend ou de quel-

ques vapeurs putrides, produites par un ozene, un sarcome, ou un polype, ou par quelques humeurs corrompues qui viennent du cerveau par l'os cribreux. Les humeurs se corrompent dans ces parties, quand elles y sont retenues trop long-temps, sur-tout si le tempérament est chaud & humide, & si les parties supérieures du nez sont mal conformées, comme on le voit dans ceux qui ont le nez écrasé.

Si le malade n'a ni ozene, ni sarcome, ni polype, on doit conjecturer que cette humeur fétide découle du cerveau par l'os cribreux, auquel cas, on commence par saigner le malade; on lui fait prendre ensuite une médecine douce, & on le met à l'usage de l'apozeme suivant :

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Feuilles de Bourrache,
De Buglose, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine,

Ajoutez ensuite
Une pincée de Vulnéraire Suisse,
Quinze grains de Nitre.

Passez la liqueur, pour en donner trois verres au malade dans la matinée, à deux heures de distance l'un de l'autre : il continuera cet apozeme pendant huit jours.

On repurgera ensuite le malade, comme ci-dessus; après quoi, tous les matins, il respirera la vapeur du vin blanc chaud, dans lequel il aura fait infuser de la petite centaurée & de la mélisse; ce qu'il continuera pendant quelques jours, & il se servira ensuite de la composition suivante :

Prenez, *Des Racines de Souchet rond,*
De Calamus aromaticus, de chaque une once.
De Roses rouges, une poignée.
De Myrrhe, deux gros.

Faites bouillir le tout légérement dans une chopine de vin blanc, pour en étuver souvent les narines, & pour en respirer l'odeur. On peut aussi se servir de

l'onguent ſuivant qu'on inſinue dans les narines, par le moyen d'une petite ſonde.

Prenez, *Des Racines d'Iris de Florence, demi-gros.*

D'Ellébore blanc,

De Poivre long, de chaque douze grains.

De Semences d'Anis,

De Marjolaine ſéchée & pulvériſée, de chaque vingt-quatre grains.

D'Euphorbe, un grain.

D'Huile de Spica-nard,

De Girofle, de chaque une ſuffiſante quantité,

pour faire un onguent de molle conſiſtance que l'on introduit dans le nez.

L'eſſence de cannelle & de girofle, ſur un peu de charpie, & pouſſée dans les narines, eſt auſſi très-efficace.

La punaiſie peut être occaſionnée par un polype ou par un corps étranger qui ſuppure dans le nez : dans ce cas, les injections, l'opération feront indiquées. *On pourra conſulter dans le* Dictionnaire de Chirurgie, *au mot* POLYPE DU NEZ, *les moyens qu'on peut alors mettre en œuvre.*

PURGATION, ſ. f. action du purgatif, par laquelle on évacue par les ſelles les matieres contenues dans l'eſtomac & les inteſtins.

Les ſignes qui indiquent la purgation en général, ſont la langue chargée & blanche, l'amertume & le mauvais goût dans la bouche, les rapports aigres ou amers, les dégoûts, les gonflements & les peſanteurs d'eſtomac, les vents, la pareſſe du ventre, les maux & les peſanteurs de tête, les coliques, les aſſoupiſſements. Quoique ces ſignes ne ſe trouvent pas toujours réunis, il ſuffit qu'il y en ait une partie, pour qu'on ait recours aux purgatifs.

Les purgatifs ſont, de tous les remedes de la médecine, ceux dont on fait le plus d'uſage ; ce ſont pourtant ceux qui ſont les plus difficiles à manier & à bien placer, & de l'effet deſquels il peut réſulter les plus grands maux & les plus grands avantages.

On ne sauroit donc apporter trop de soin, quand on conseille à quelqu'un de se purger, pour préparer son corps à l'effet du purgatif; car autrement, il n'en faut souvent pas davantage pour échauffer & enflammer les entrailles, y causer des douleurs vives, arrêter les sécrétions de l'urine, & donner naissance à des maladies dont le malade n'étoit point auparavant menacé : ainsi, il faut toujours faire précéder, pendant quelques jours, les lavements, les boissons & la diete, quelquefois même la saignée, pour détendre insensiblement les solides, les rendre plus souples, & pour qu'ils se prêtent plus facilement à l'action des purgatifs.

La premiere précaution que l'on doit prendre, quand on fait usage des purgatifs, est de proportionner la dose à la force des différents sujets. On évitera par ce moyen les évacuations trop fortes, dont les suites sont toujours si fâcheuses. Il est cependant bien ordinaire de voir des gens qui ne se croient purgés qu'autant qu'ils ont des évacuations exorbitantes, & qui se croient délivrés de tous leurs maux, parce qu'ils rendent des matieres en très-grande quantité. Il vaut mieux, quand on cherche à être purgé abondamment, avoir recours à une seconde purgation, que d'être obligé de remédier aux suites de la premiere, quand elle a été excessive.

Il y a trois sortes d'états où on peut placer la purgation; dans l'état de santé, pour prévenir quelques maladies; dans les maladies vives & aiguës, & dans celles qui sont longues & qui tirent en longueur.

Des Purgatifs dans l'état de santé.

Dans l'état de santé, on doit s'abstenir de purger ceux qui sont sujets aux inflammations, aux ardeurs dans les entrailles & dans les visceres du bas-ventre, à la toux seche, & lorsque le malade ressent de la douleur dans le creux de l'estomac, en y portant la main.

On doit également éviter les purgatifs dans les fluxions naissantes, dans les ardeurs d'urine, ou lorsqu'elles sont rouges & en petite quantité, quand on est constipé & naturellement échauffé.

Les femmes & les filles doivent s'abstenir de la purgation, dans les approches & dans le temps de leurs

regles : elles doivent même attendre, pour se purger, qu'il y ait au moins trois jours qu'elles soient entiérement cessées.

Les femmes enceintes ne doivent se purger que dans une nécessité absolue, & préférer, pour le faire, le milieu de leur grossesse, le commencement & la fin ; & quand il y a des cas qui exigent les purgatifs, on doit appeller un médecin, pour se conduire selon ses conseils.

Les femmes en couche ne doivent faire usage des purgatifs qu'au bout d'un mois ou six semaines, qui est le temps où les suites de la couche ont coutume de se terminer. Quoique ce soit une regle assez générale de ne purger les femmes en couche, qu'après six semaines, il y a cependant bien des cas où l'on doit s'éloigner de cette regle, comme chez les femmes qui ne nourrissant point, donnent lieu de craindre, tous les jours, que leur lait ne porte à la tête, sur la poitrine, ou n'aille produire des dépôts. Ces accidents, qui ne sont que trop fréquents, le seroient beaucoup moins, si l'on se purgeoit plutôt. Mais, comme ces cas exigent beaucoup d'intelligence, on ne doit pas le faire qu'on ne soit muni de l'avis d'un médecin éclairé.

Les enfants qui sont ordinairement fort échauffés & très-difficiles à émouvoir, à cause des parties acides qui se trouvent dans leur estomac, qui s'opposent à l'action des purgatifs, doivent toujours être préparés par du petit-lait pris pendant quelques jours, & par quelques prises de poudre d'yeux d'écrevisses, qui absorbent & détruisent les aigres de l'estomac.

Les adultes d'un tempérament chaud & bouillant, exigent des précautions très-grandes dans l'administration des purgatifs ; il faut toujours faire précéder les saignées, les bouillons au veau, que nous avons décrits aux articles ACRETÉ & ACRIMONIE, & les lavements, afin de détendre les solides, & de les rendre plus propres à recevoir l'impression des purgatifs.

Les personnes d'un âge mûr sont ordinairement plus faciles à purger ; cependant, comme cet âge est le temps de la force de l'homme, & que l'on doit rendre les purgatifs un peu plus forts, il sera toujours à propos

de faire précéder une petite ſaignée, ou quelques jours de boiſſon, de lavements & de diete.

A l'égard des vieillards, on ne doit les purger qu'avec beaucoup de précaution : comme ils ont ordinairement beaucoup d'humeurs, ils ſont dans le cas d'avoir beſoin ſouvent des purgatifs ; mais comme ils ont en même temps la fibre dure & roide, elle ne ſe prête que difficilement à l'effet des purgatifs ; c'eſt pour cette raiſon qu'on doit être plus attentif à la préparation.

Ceux qui ont les nerfs délicats, irritables, qui ſont ſujets aux vapeurs, & les femmes tourmentées d'affections hyſtériques, ne doivent ſe purger qu'avec beaucoup de précaution ; car leur tempérament eſt ſi ſenſible, que le purgatif le plus doux peut leur faire beaucoup de mal : il faut pour lors les bien préparer par les bains, les lavements, le petit-lait, & ne les purger qu'en lavage, comme avec notre tiſane royale. Quand les ſujets ont la fibre ſeche, roide & tendue, on eſt obligé, pour les purger avec ſûreté, de leur faire prendre quelques bains domeſtiques.

On ne doit point purger ceux qui ont des deſcentes ou des chûtes de boyaux, que dans une très-grande néceſſité, & après les avoir préparés, pendant ſept à huit jours, à la purgation. On doit avoir attention auſſi de ne leur donner que des purgatifs fort doux, & ne ſe ſervir jamais d'émétique, ni de bol.

Les perſonnes qui ſont ſujettes au crachement de ſang, aux douleurs vives de poitrine, ne doivent ſe purger qu'avec beaucoup de précaution, à cauſe de la ſechereſſe de leur poitrine & de la chaleur que portent les purgatifs, qui pourroient faire ouvrir quelques vaiſſeaux, & par-là attirer quelques ſuppurations à la poitrine.

On ne doit point ſe purger, quand la chaleur eſt trop grande, ou le froid trop vif. Ainſi, l'on doit éviter de choiſir la canicule, à moins qu'elle ne ſoit douce & tempérée, & que l'on ne ſe purge de très-grand matin. On doit pareillement s'abſtenir de tout purgatif, dans les froids violents de l'hiver. Le printemps & l'automne ſont ordinairement les ſaiſons que l'on choiſit pour placer ces ſortes de remedes.

Les purgatifs ſont néceſſaires à ceux qui ſont ménacés d'apoplexie ſéreuſe, de léthargie, ou qui en ont déjà eu quelques attaques. Il eſt néceſſaire que ces perſonnes ſe purgent ſouvent, pour prévenir les rechûtes.

Ceux qui reſſentent habituellement des dégoûts, des rapports, des nauſées, des défauts d'appétit, des courbatures, ont beſoin d'avoir recours, de temps en temps, à la purgation.

Il en eſt de même de tous ceux qui ont contracté une fois l'habitude de ſe purger tous les deux ou trois mois : ils ne doivent pas ceſſer cet uſage, à moins qu'ils ne jouiſſent d'une parfaite ſanté, & que la nature ne ſe débarraſſe tous les jours d'elle-même par les urines ou les ſelles.

Les grands mangeurs, les perſonnes riches qui ſe nourriſſent d'aliments ſucculents, qui ſont peu d'exercice, qui vivent dans la molleſſe & l'oiſiveté, & dans leſquelles il ſe fait aiſément de la graiſſe & de l'embonpoint, ont plus beſoin de purgations, que celles qui ne pechent par aucun de ces excès.

Les pauvres ont également beſoin de purgation, plutôt que de tout autre remede ; comme ils ſe nourriſſent preſque toujours d'aliments groſſiers & mal-ſains, leurs ſucs ſont plus ſujets à s'épaiſſir ; & on leur évite, par des purgations placées à propos, les cachexies, les bouffiſſures, les hydropiſies, auxquelles ils ſont ſujets, & que les ſaignées ne manquent pas de déclarer promptement.

On doit obſerver eſſentiellement de garder un régime exact, les jours que l'on aura pris médecine, c'eſt-à-dire, de manger beaucoup moins qu'à l'ordinaire, & très-peu de viande à dîner, tel que du poulet rôti, ou de la poule bouillie, avec du potage. Le ſoir, on ſe contentera d'une ſoupe, évitant la viande & toutes ſortes d'aliments indigeſtes ; car autrement on courroit riſque de ſe donner quelqu'indigeſtion, parce que l'eſtomac ſe trouvant dérangé par l'effet du purgatif, eſt hors d'état de digérer, comme à ſon ordinaire.

Les perſonnes délicates & ſenſibles qui auront pris médecine, pourront prendre le ſoir, deux heures après

leur soupe, un demi-gros de thériaque, un grain de laudanum, ou quinze gouttes anodines, pour calmer l'effet du purgatif, & détruire la chaleur & le feu qu'il auroit pu porter dans le corps. Il est encore essentiel de ne pas prendre l'air, les jours qu'on a été purgé: les médecins trop indulgents sur ce chapitre ont eu souvent à se repentir de leur complaisance à cet égard.

Des Purgatifs dans les Maladies vives.

Il n'est point aisé de déterminer en quel temps précisément on peut placer les purgatifs dans les maladies aiguës. La regle générale est, qu'on ne doit jamais purger personne, qu'on n'ait donné auparavant de la fluidité à ses humeurs, qu'on ne les ait suffisamment délayées, qu'on n'ait détendu les fibres, calmé l'effort de la fievre, & qu'en un mot, on ait rendu les humeurs propres à être évacuées. Ainsi il paroîtroit conséquent de ne purger, dans les maladies aiguës, que quand on auroit suffisamment employé les saignées, les lavements & les boissons. Cependant il arrive quelquefois que l'indication à la purgation est si forte dans les maladies vives, que l'on feroit très-mal d'attendre plus long-temps à la placer, & que l'on courroit de très-grands risques, en faisant usage des saignées. Quand on voit, par exemple, dans une fievre putride, maligne, bilieuse, que le malade sent des dégoûts, qu'il a la bouche amere, de fréquentes envies de vomir, qu'il a eu précédemment une diarrhée, un défaut d'appétit; il faut pour lors avoir recours à l'émétique ou à la purgation, faisant précéder, deux heures auparavant, une saignée.

Cette pratique cependant ne doit point faire une loi; car, en général, il vaut beaucoup mieux, dans les maladies aiguës, attendre qu'on ait pratiqué les saignées, si elles sont nécessaires, les lavements, les boissons, pour placer la purgation, que de se hâter de purger trop tôt le malade, parce qu'on ne fait que l'irriter, que les purgatifs ne font point leur effet, & qu'ils augmentent, au contraire, le feu & l'éréthisme.

Comme dans toutes les maladies aiguës il y a toujours de la fievre, dont les redoublements sont plus ou moins fréquents, il faut toujours attendre la fin de

l'accès, pour pouvoir placer les purgatifs, soit au commencement, soit à la fin de la maladie. Sans cette précaution, on risqueroit d'agmenter le feu de la fievre, & de n'avoir aucun effet avantageux des purgatifs.

On ne doit jamais purger en bol, dans ces sortes de maladies, ni avec des purgatifs forts & violents : il vaut mieux même se servir des plus doux, étendus dans beaucoup d'eau.

Au reste, on doit, tous les jours de purgation, faire toujours prendre aux malades quelques calmants, comme un demi-gros de thériaque, un grain de laudanum, quinze gouttes anodines, à moins que ce ne fût dans quelques fievres putrides ou malignes, où l'on s'appercevroit qu'il y auroit dans l'estomac beaucoup de saburre, & dans le reste du corps des preuves de pourriture & d'humeurs. Dans ce cas, les calmants arrêtent toutes les évacuations, & ne sont point indiqués.

Des Purgatifs dans les maladies longues & chroniques.

Il n'y a point d'état où les purgatifs soient plus nécessaires que dans celui-ci. Comme les maladies sont presque toujours produites par le vice de l'estomac & des humeurs, on ne peut venir à bout de les guérir qu'en les évacuant, à mesure qu'on en corrige les vices ; mais on ne doit point, dans ces maladies, passer aux purgations, sans avoir préparé le malade. Cette attention est indispensable ; car il n'y a presque point de cas, dans les maladies longues, où il faille commencer par la purgation. Il faut cependant éviter d'en faire trop usage, parce qu'on peut à la fin énerver le tempérament du malade, & affoiblir son estomac.

Dans les obstructions du bas-ventre, accompagnées de douleur, on doit éviter l'usage des bols & des médicaments actifs. Il faut commencer par purger en lavage, de crainte d'enflammer davantage les parties, & de produire des maux encore plus funestes.

Les maladies longues qui attaquent les reins, la vessie, exigent des précautions infinies, pour placer les purgatifs, à cause du voisinage de ces parties avec les intestins, & par la crainte où l'on doit être qu'elles ne soient irritées par les purgatifs.

Dans tous les maux de poitrine, comme la pulmonie, l'asthme convulsif, on doit être réservé sur l'usage des purgatifs, & n'en donner que de très-doux; autrement on courroit risque d'échauffer la poitrine, d'y produire quelque crachement de sang, ou quelque événement plus funeste.

Dans les maladies longues qui attaquent les bras, les jambes & les autres parties du corps, telles que la cachexie, l'hydropisie, la bouffissure, la cacochymie, il faut faire un plus grand usage des purgatifs, & les rendre même plus actifs, parce que l'eau qui est épanchée dans tout le corps, énerve les sucs, les rend moins sensibles aux effets des purgatifs. C'est sur-tout dans la bouffisure générale du corps, comme l'anasarque & la leucophlegmatie, qu'on doit rendre les purgatifs plus forts. Les praticiens qui ne font point ces attentions, réussissent difficilement dans ces sortes de maladies; les charlatans, au contraire, qui augmentent la force des purgatifs jusqu'à un point incroyable, font des cures singulieres, dans lesquelles les médecins eux-mêmes ont échoué. Il vaut cependant mieux être réservé jusqu'à un certain point, que d'être trop hardi & téméraire.

Dans les fievres tierces & quartes qui durent pendant très-long-temps, & dans lesquelles on a fait trop d'usage du quinquina, il faut, comme nous avons dit, le cesser totalement, & faire usage des purgatifs réitérés souvent, & assortis même avec les différents remedes dont on se sert: on doit unir, en ce cas, les remedes propres à pousser les urines & la transpiration.

Il nous reste à présent à donner différents modeles de purgations, propres à différents tempéraments, aux différents âges & aux différentes circonstances.

Purgation pour un enfant d'un an.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, deux onces.*
Du Sirop de Chicorée, composé de Rhubarbe, une once.

Mêlez le tout, pour prendre par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'on obtienne une évacuation.

Purgation

Purgation pour un enfant de deux ou trois ans.

Prenez, *De Pruneaux de Tours, ſix.*

Faites-les cuire dans un demi-ſeptier d'eau avec du ſucre, juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits en ſirop:

Ajoutez

Deux gros de Follicules,

que vous laiſſerez infuſer, pendant demi-heure dans ce ſirop, ſur des cendres chaudes.

Paſſez le tout, & ajoutez-y encore

Un peu de Sucre,

pour le faire prendre à l'enfant: le ſirop de Glauber, à la doſe de ſix, huit, dix & douze gouttes dans un véhicule quelconque, purge encore fort bien les enfants. C'eſt un purgatif commode, & qu'il eſt aiſé de faire prendre.

Potion purgative pour un enfant de quatre ou cinq ans.

Prenez, *Six Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.*

Battez-les dans un mortier de marbre, en y ajoutant

Six onces d'Eau,

Délayez enſuite

Douze grains de Scammonée ſimple,

dans un jaune d'œuf, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien diſſous.

Verſez deſſus l'émulſion. Ajoutez-y

Deux gros d'Eau de Fleurs d'Orange.

Une demi-once de Sirop Guimauve.

Mêlez le tout enſemble, pour le donner par cuillerées à l'enfant.

On ne doit faire cette potion qu'aux enfants qui ſont très-difficiles, & qui ne veulent abſolument prendre aucune eſpece de médecine. Celle-ci peut quelquefois leur donner des tranchées; & il faudroit, dans ce cas, leur donner un ou deux lavements d'eau de riviere.

Purgation pour un enfant de huit ou dix ans.

Prenez, *De Follicules de Séné, deux gros.*

Faites-les infuſer à froid dans un verre d'orgeat, pendant trois heures.

Ajoutez enſuite, après l'avoir paſſé,

De Sel de Glauber, un gros.

De Sirop de Chicorée composé, une once.

D'eau de Fleurs d'Orange, deux gros,

pour prendre en une doſe.

Purgation ſimple pour un adulte d'un bon tempérament.

Prenez, *De Follicules de Séné, deux gros.*

De Rhubarbe concaſſée, demi-gros.

De Sel d'Epſom, demi-once.

Faites bouillir le tout légérement, pendant deux ou trois minutes, dans un grand demi-ſeptier d'eau; laiſſez-le enſuite infuſer ſur des cendres chaudes pendant une heure; paſſez la liqueur par un linge, & diſſolvez-y

Deux onces de Manne.

Une once de Sirop de Roſes pâles.

Deux gros d'Eau de Cannelle ſimple,

pour prendre en un verre le matin à jeun.

On peut ſe ſervir de cette purgation, dans tous les cas où nous avons indiqué une purgation ſimple, & dans tous les tempéraments ordinaires, qui ne ſont ni trop forts, ni trop foibles. Elle purge doucement les humeurs; elle lâche le ventre ſans efforts : c'eſt un purgatif qu'on peut prendre avec toute sûreté.

Tiſane royale pour les perſonnes d'un tempérament délicat.

Prenez, *De Tamarins, une once.*

De Follicules de Séné, trois gros.

D'Agaric, un gros.

De Sel de Glauber, deux gros.

Des Feuilles de Bourrache,

De Bugloſe,

De Chicorée ſauvage, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine; paſſez la liqueur.

Ajoutez

De Manne, deux onces.

D'Eau de Fleurs d'Orange, une demi-once.

Et le Suc d'un limon exprimé.

On repaſſera le tout, une ſeconde fois, à travers un linge très-fin; ou plutôt, on ſe ſervira, pour cet effet,

de la chauſſe. Le malade prendra deux verres, le matin à jeun, de cette tiſane, à deux heures de diſtance l'un de l'autre : la doſe eſt pour deux jours, en mettant un jour d'intervalle.

Cette purgation convient aux perſonnes mélancoliques, aux hypocondriaques, aux femmes attaquées de vapeurs, & généralement à toutes les perſonnes délicates & ſenſibles.

La tiſane royale ſuivante pourra purger ſans dégoût :

Prenez, *De Séné mondé, deux gros.*

La moitié d'un Citron coupé par tranches.

De Régliſſe, un gros & demi.

De roſes rouges, une pincée.

Faites infuſer le tout à froid, pendant une nuit, dans un grand verre d'eau, paſſez la liqueur le lendemain, & prenez-la à jeun : ſi on craignoit qu'elle ne purgeât pas ſuffiſamment, on pourroit y ajouter un gros ou deux de ſel végétal.

Potion purgative pour les pauvres d'un fort tempérament.

Prenez, *De Séné, deux gros.*

De Sel de Glauber, trois gros.

Faites infuſer le tout ſur les cendres chaudes, pendant deux heures, dans un grand verre d'eau bouillante : paſſez la liqueur par un linge.

Ajoutez

De Tablettes de Citron, une once,

pour une doſe, à prendre tiede le matin à jeun.

Cette potion évacue puiſſamment les humeurs bilieuſes & les glaires contenues dans l'eſtomac. Elle ne convient qu'aux ſujets robuſtes ou difficiles à émouvoir, & dans leſquels on ſoupçonne une abondance de matiere propre à être évacuée.

Autre médecine pour les pauvres d'un fort tempérament.

Dans une forte infuſion de ſéné & de rapontic, faites diſſoudre une once de ſirop de nerprun ; & ajoutez-y, ſelon les cas, deux ou trois grains d'émétique.

Au lieu de ſirop de nerprun, dans les tempéraments moins forts, on mettra le ſirop de roſes.

Si cette médecine tarde à faire ſes effets, on fera lever le malade ; & ſi, malgré cette attention, elle ne

produit aucun effet, dans le premier bouillon on jettera vingt grains de poudre cornachine.

Potion purgative pour les femmes de condition, ou pour celles qui ont une répugnance invincible pour les drogues.

Prenez, *De Semences de Violette, une demi-once.*
Six Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.

Battez le tout dans un mortier, en ajoutant insensiblement une quantité suffisante d'eau, pour faire un grand verre d'émulsion; passez cette liqueur à travers un linge très-fin; faites dissoudre ensuite
De Scammonée, six grains, dans le quart d'un jaune d'Œuf,
que vous verserez ensuite dans l'émulsion ci-dessus, en y ajoutant
De Sirop de Roses pâles, une once.
D'Eau de Fleurs d'Orange, trois gros,
pour prendre en une dose le matin à jeun.

Si la personne est si difficile, qu'elle ne puisse pas prendre cette potion, on en ôtera le sirop, pour la rendre plus agréable, ou on y ajoutera
Deux gros de Sucre candi.

Il est bon d'observer que cette purgation n'a pas un effet aussi salutaire que les autres, & que l'on ne doit s'en servir que dans les cas, comme nous l'avons dit ci-dessus, où il y a une répugnance invincible pour les remedes.

Potion purgative, en usage pour la colique des Plombiers, dans l'hôpital de la Charité de Paris; elle peut se donner, dans d'autres cas, à des sujets robustes & difficiles à émouvoir.

Prenez, *Du Diaphœnic, une demi-once.*
De Diaprun solutif, deux gros.
Du Sirop de Nerprun, une once.

Faites fondre, & mêlez le tout dans six onces de la tisane laxative suivante:

Prenez, *De Polypode,*
De la Cuscute,
Du Séné, de chaque une once.
De la Créme de Tartre,
De la Graine d'Anis, de chaque deux gros.

Faites bouillir le tout légérement dans une suffisante quantité d'eau, pour faire six poissons de tisane, ayant soin de n'ajouter l'anis que sur la fin de la coction.

Boisson purgative pour les personnes qui ont du dégoût pour les remedes.

Prenez, *D'Eau de Vichy, deux pintes.*

Faites fondre dans le premier verre une demi-once de sel de Seignette, & autant dans le dernier; ce que l'on peut répéter tous les deux ou trois jours.

Cette maniere de purger est fort avantageuse dans les tempéraments délicats & sensibles, dans les personnes qui ont le sang épais & les humeurs visqueuses, & dans celles qui ont trop de répugnance pour les drogues.

On doit éviter, dans la composition des médecines, d'y mettre, autant qu'on le peut, de la casse, de l'huile d'amandes douces, & de la manne mêlées ensemble; cela produit un mélange épais & dégoûtant, que les malades ne peuvent supporter, qui pese sur leur estomac, & qu'ils sont obligés souvent de vomir. Quand on est absolument en nécessité de faire usage de casse & de manne, il faut éviter de les joindre dans la même médecine, & il faut avoir l'attention d'unir quelques purgatifs amers avec les doux, comme la rhubarbe avec la manne, pour éviter le dégoût qui doit résulter ou du trop d'amertume, ou du trop de douceur.

Pilules purgatives.

Prenez, *De la Poudre cornachine, une demi-once.*
Du Diagrede, trois gros.
De la Crême de Tartre, deux gros.
De la Poudre de Cloportes, un gros.

Mêlez le tout, après l'avoir pulvérisé, avec le mucilage de la gomme adragant; formez des pilules du poids de douze grains chacune: la dose est de trois pilules, ou de quatre pour un adulte, à prendre l'une après l'autre, le matin à jeun, en avalant par dessus un gobelet de bouillon.

Ces pilules purgent sans tranchées & sans violence. On peut en donner une à un enfant de dix ans, deux à vingt ans, trois ou quatre dans un âge plus avancé.

On peut envelopper ces pilules dans du pain à chanter : on ne doit cependant, quelqu'utiles qu'elles sont, en conseiller l'usage qu'aux personnes qui sont dans l'impossibilité de prendre des médecines ordinaires.

On doit observer, en se purgeant, de prendre quelques tisanes ou quelques boissons légeres, dont on boira cinq ou six verres, plus ou moins, pour laver & détremper la médecine ; car, sans cela, elle pourroit occasionner des douleurs vives, des tranchées, & ne point faire son effet. On donne communément un bouillon coupé, ou un bouillon à demi-fait, deux heures après que l'on a pris médecine ; après quoi, de demi-heure en demi-heure, on boit une tasse ou de thé, ou de tisane de chiendent & de réglisse, & une infusion de feuilles de bouillon-blanc & de guimauve.

Il faut faire attention de ne point prendre de nourriture, à moins qu'il n'y ait une heure & demie ou deux heures que la médecine ait fini son effet, & de suivre toutes les précautions que nous avons indiquées ci-dessus.

De la Superpurgation.

Les personnes qui se purgent sans aucun ménagement, & qui s'en rapportent indifféremment à tout ce qu'on leur dit, sont quelquefois sujettes à se purger avec des médicaments violents, qui leur donnent des tranchées très-vives, & qui les font aller pendant des journées entieres ; de façon qu'elles en sont épuisées & abattues. Cela est quelquefois si fort, qu'il survient des coliques violentes, des sueurs froides, des palpitations, des mouvements convulsifs ; il faut, en ce cas, faire avaler promptement au malade de l'huile d'amandes douces en abondance, lui donner des lavements avec le son, la graine de lin & l'huile ; lui faire avaler beaucoup d'eau de poulet ou d'eau de veau. Si les douleurs & les accidents subsistent toujours malgré ces remedes, on prescrira au malade un demi-gros de thériaque, ou la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Cerises noires,*
De Prime-vere, ou *de Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.*
D'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros,

De Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes.

De ſirop de Nénuphar, une once,

pour prendre en une doſe.

On continuera en même temps les lavements d'heure en heure, les bouillons de poulet ou de mou de veau, juſqu'à ce que le malade ne reſſente plus aucune atteinte de ſes douleurs, on tiendra auſſi le malade à une diete ſévere, pendant deux ou trois jours, en ne lui permettant que du bouillon, un peu de potage & de la crême de riz au gras.

Quelquefois les purgatifs ſont ſi violents, qu'il ſe fait un étranglement dans les boyaux, que le malade ne rend rien, ou qu'il va par en haut & par en bas, avec des douleurs énormes; il faut lui faire prendre, en ce cas, la potion ſuivante :

Prenez, *Du Sel d'Abſinthe, un gros.*

De Suc de Limon, une once.

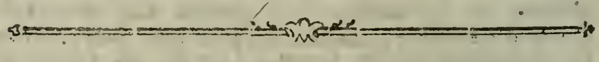
Mêlez le tout enſemble, & verſez-le dans deux onces de menthe, pour une priſe que l'on réitérera, de trois en trois heures, en y ajoutant, ſi l'étranglement ſubſiſte toujours,

Vingt gouttes anodines.

La ſuperpurgation arrive ſouvent, parce qu'on s'eſt expoſé à l'air froid, & que l'humeur de la tranſpiration reflue ſur les inteſtins; & comme il y a une ſorte de ſympathie entre la peau & les inteſtins, quand les inteſtins ſont ſurchargés, & qu'il y a dévoiement ou ſuperpurgation, on travaillera utilement, en dirigeant les humeurs vers la peau; & c'eſt ce dont on viendra à bout par des frictions avec la flanelle ou des linges ſur la peau, en tenant le malade chaudement, & en lui faiſant prendre du thé. Un demi-gros de thériaque, donné à propos, ſecondera les intentions du médecin, &, en rétabliſſant la tranſpiration, guérira ſouvent le malade.

PUSTULE, ſ. f. On donne ce nom à toutes ſortes de petites tumeurs qui s'élevent ſur la peau, ſoit qu'elles ſoient ulcérées ou non; telles ſont les puſtules de la petite vérole, de la rougeole, de la gale, le pourpre, ou tous les petits boutons ou élévations de la peau. *Voyez* EXANTHEME, MALADIES DE LA PEAU.

PUTRIDE (*fievre*). Ce terme signifie ce qui est pourri ou disposé à la corruption par la désunion de ses principes qui s'exhalent, se volatilisent, & répandent une odeur putride, lorsque la putréfaction est parfaite. On se sert aussi de cette épithete, & plus particuliérement pour exprimer la fievre putride. *Voyez* FIEVRE PUTRIDE & POURRITURE.



QUI

QUARTE (*fievre*), adj. fem. On appelle Fievre quarte celle dont les accès prennent tous les quatre jours inclusivement, c'est-à-dire, qu'après le premier accès, on est deux jours consécutifs sans l'avoir : elle revient le quatrieme jour. *Voyez* FIEVRE QUARTE.

QUINQUINA, s. m. Parmi les richesses dont abonde le Nouveau Monde, il n'en est point de plus précieuse pour nous que cette écorce fébrifuge, qu'on appelle *quinquina*. C'est une écorce très-seche qui a deux ou trois lignes d'épaisseur, qui est rude au toucher, de couleur brune, d'une saveur très-amere & astringente.

Le quinquina est un remede propre à fortifier l'estomac, à donner de l'appétit : il chasse les vents, tue les vers, & provoque les urines; mais sa vertu principale est dans la fievre intermittente. On en fait aussi usage avec succès, pour exciter la suppuration & dissiper la gangrene.

On ordonne le quinquina réduit en poudre, depuis trente-six grains jusqu'à deux gros, délayé dans quelque liqueur, ou prescrit en bol avec du sirop : on le fait aussi infuser à la dose d'une once dans une chopine de bon vin rouge, pour en prendra six onces. La décoction qu'on en fait d'une once dans cinq demi-septiers d'eau, pour réduire à une pinte, est très-efficace, en en prenant deux ou trois verres par jour.

Il y a des personnes si difficiles & si rebutées des remedes, qu'elles ne peuvent point prendre le quinquina par la bouche : on peut pour lors y suppléer, en leur donnant une chopine en lavement de la décoction ci-dessus, & un demi-septier pour les enfants.

Il est prouvé par l'expérience, que le quinquina en

ſubſtance, & réduit en poudre très-fine, agit plus vîte & plus efficacement, que quand on le prend en infuſion ou en décoction. On a remarqué en même temps, que, quand on en faiſoit des infuſions & des décoctions dans le vin, elles agiſſoient plus promptement que celles que l'on fait dans de l'eau.

Il faut auſſi faire attention, quand on donne le quinquina en lavement, de paſſer la liqueur, de peur que la grande quantité de cette écorce qui ſe trouve dans l'eau, ne reſſerre trop les boyaux, & ne produiſe quelqu'obſtruction dans le bas-ventre.

Du Quinquina comme ſtomachique.

Le quinquina comme ſtomachique peut être employé en extrait ou en ſubſtance. On le donne à la ſuite des fievres malignes ou putrides, après que l'on a ſuffiſamment purgé le malade, pour tâcher de relever la force de l'eſtomac, pour exciter l'appétit & pour corriger les ſucs acides dont l'eſtomac eſt farci : on ſe ſert dans ce cas, de l'extrait de quinquina, qui ſe donne à la doſe de vingt grains avant le repas ; ce qui fortifie beaucoup l'eſtomac : il faut cependant prendre garde de continuer trop long-temps l'uſage de ce remede, de crainte d'échauffer le ſang, & de l'enflammer.

Du Quinquina pour les Fievres intermittentes.

Le quinquina eſt auſſi efficace pour les fievres intermittentes, qu'il l'eſt pour fortifier l'eſtomac. Comme cette ſubſtance a naturellement une vertu aſtringente & corrobante, elle eſt propre à enchaîner le levain de la fievre, & à en détourner les effets; & c'eſt-là la raiſon pour laquelle cette écorce arrête & ſupprime les fievres intermittentes. Il faut cependant faire attention de ne jamais donner ce remede que l'on n'ait fait précéder les délayants, les remedes propres à faire couler les urines, la tranſpiration & les ſelles, parce qu'il faut, dans le même temps que l'on fortifie l'eſtomac, & que l'on arrête la fievre, détourner l'humeur par quelques endroits ; car autrement on riſque de la faire tomber ſur quelque partie noble & eſſentielle à la vie. Une faute que commettent bien des

personnes eſt de donner le quinquina trop tôt : il eſt important d'abandonner la cauſe matérielle de la maladie à quelques accès, après avoir mis le malade à l'abri du danger.

Pluſieurs médecins conſeillent de faire une ſaignée au bras dans les fievres intermittentes, avant de faire uſage du quinquina. Il n'y a que dans le cas de plénitude que ce remede puiſſe convenir ; car il ne ſert qu'à relâcher les fibres du corps, & à rendre ſouvent la fievre plus opiniâtre : il vaut mieux, par conſéquent, faire précéder les lavements, les boiſſons apéritives, comme celles qui ſont faites avec les racines de chardon-roland, de patience ſauvage, de feuilles de chicorée ſauvage, de bugloſe, de bourrache, que l'on continuera pendant cinq ou ſix jours ; après quoi, on purgera le malade, une ou deux fois, avant de paſſer à l'uſage du quinquina ; on peut même quelquefois unir le quinquina aux purgatifs, pour y préparer inſenſiblement l'eſtomac.

On doit avoir l'attention de ne donner le quinquina que quand l'accès de la fievre eſt tombé ; car comme ce remede échauffe, il augmenteroit le mouvement du ſang, & pourroit occaſionner des accidents graves. Quand on s'apperçoit que le quinquina produit quelqu'effet, il faut en ceſſer l'uſage inſenſiblement, en continuant d'en prendre quinze jours après la ceſſation de la fievre, en obſervant de purger le malade tous les jours.

Il eſt bien rare que cette écorce arrête les efforts de la fievre, avant qu'elle n'ait produit quelques évacuations par les ſelles ou par les urines, quelquefois même par les ſueurs ; de façon que la nature ſe débarraſſe, par cette voie, de la matiere qui excitoit la fievre ; & quand on ſe trouve guéri ſans augmentation des ſelles, des urines ou de la ſueur, il eſt vraiſemblable de croire que la tranſpiration inſenſible a été plus abondante, ſans qu'on s'en ſoit apperçu ; autrement il y auroit lieu de croire que la fievre n'eſt qu'aſſoupie, & qu'elle reparoîtra à la premiere occaſion.

Quand le malade eſt lourd, peſant, qu'il n'a point d'appétit, que ſes forces languiſſent après l'uſage du quinquina, il eſt à préſumer qu'il n'eſt point guéri ; & il convient, dans ce cas, de lui faire prendre, pendant

quelque temps, des tisanes aperitives, comme nous l'avons dit ci-dessus, & de le purger par intervalle : autrement il seroit à craindre qu'il ne lui survînt quelques maladies plus graves, comme l'hydropisie ou la cachexie.

Il faut éviter avec grand soin l'usage du quinquina, dans les fievres bilieuses, inflammatoires, & dans toutes celles qui sont accompagnées d'une chaleur considérable.

Le quinquina que l'on donne en trop petite dose dans les fievres, ne produit que la moitié de son effet : il contraint une partie de la fievre, & il produit des mal-aises, des anxiétés, des lassitudes, des maux de cœur, des envies de vomir ; & il laisse, en un mot, dans le corps une altération sensible : quand on l'a pris à trop forte dose, il excite une chaleur considérable dans le corps ; il donne des sécheresses de poitrine, de la toux, de la difficulté de respirer, de la sécheresse à la bouche ; & il faut ensuite, pendant long-temps, se mettre à l'usage des délayants, pour adoucir le feu que ce médicament a excité.

Du Quinquina pour la Gangrene.

Quand on donne le quinquina pour la gangrene, on doit en augmenter considérablement la dose, parce que la nature se trouve pour lors dans un abattement si considérable, les forces sont si épuisées, les fibres si relâchées, que ce médicament ne peut point avoir d'action, à moins qu'il ne soit donné à une dose considérable : aussi on en prescrit trois gros toutes les deux heures, ou on en fait bouillir une demi-livre dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte, dont on donne un verre toutes les trois heures. On a vu des effets merveilleux de ce remede dans la gangrene, soit qu'elle vienne de cause interne ou externe : on aura soin seulement d'en diminuer la dose, à proportion de l'effet qui en résultera.

Si l'on faisoit usage de ce remede dans toutes les gangrenes, on seroit beaucoup moins obligé d'avoir recours à l'amputation qu'on ne fait aujourd'hui. On a vu des effets si surprenants de ce remede, qu'on ne peut les révoquer en doute. Le quinquina, qui produit de si grands effets dans les gangrenes qui reconnoissent pour cause l'appauvrissement du sang & la foi-

bleſſe des vaiſſeaux, feroit nuiſible dans les gangrenes qui arrivent par des cauſes contraires.

Du Quinquina pour la Suppuration.

Le quinquina eſt un remede ſi avantageux, que l'on s'en ſert non-ſeulement dans la foibleſſe d'eſtomac, dans les fievres intermittentes & dans la gangrene, mais même dans la ſuppuration. On l'emploie avec ſuccès, dans la petite-vérole, pour faire ſuppurer les boutons, dans les plaies où la ſuppuration eſt lente & pareſſeuſe, & généralement, dans tous les cas où on veut exciter un pus louable & abondant. Il ne faut pas, dans ce cas, le donner à une doſe auſſi forte que dans la gangrene; il ſuffit ſeulement de le preſcrire à deux gros, bouillis dans cinq demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à pinte. On peut dans les bleſſures, après les ſaignées multipliées, faire uſage des boiſſons & des lavements, donner habituellement aux bleſſés deux ou trois verres de décoction de quinquina par jour. Outre qu'il enchaîne la fievre, & empêche les mauvais levains de l'eſtomac, il accélere la formation du pus, & produit un accès plus heureux dans la cure des plaies.

Quoique le quinquina ſoit un remede ſans égal, on ne doit point en faire uſage dans les tempéraments bilieux, délicats, ſenſibles, & qui ſont naturellement échauffés.

Les perſonnes ſujettes aux crachements de ſang, aux douleurs de poitrine, ne doivent faire uſage du quinquina que dans la plus grande néceſſité: pluſieurs médecins cependant conſeillent de s'en ſervir à la ſuite des fluxions de poitrine, & même dans la pulmonie, pour arrêter la fievre. Nous ſommes bien loin de penſer qu'on doive ſuivre cette méthode, qui doit être très-incendiaire, & qui peut nuire beaucoup à la poitrine, à moins que ces maladies ne ſoient ſymptomatiques, c'eſt-à-dire, dépendantes d'une fievre intermittente, ou occaſionnées par des cauſes qui demandent l'uſage de ce remede.

Les perſonnes mélancoliques, les vaporeux doivent également éviter l'uſage du quinquina, qui eſt trop chaud & trop actif pour eux.

Les tempéraments ſanguins, ceux qui ſont ſujets aux ſaignements du nez, aux hémorrhoïdes, aux ſueurs conſidérables, ne doivent employer le quinquina que dans la plus grande néceſſité. Il en eſt de ce remede, comme de tous les autres, qui ſont efficaces, quand on ſait les placer avec intelligence, & qui font de très-grands ravages, quand on s'en ſert indifféremment dans toutes occaſions.

QUOTIDIENNE (*fievre*). On appelle Fievre quotidienne, celle dont les accès reviennent tous les jours: c'eſt de toutes les fievres intermittentes celle qui eſt la plus ſujette à dégénérer en fievre continue.

L'accès de cette fievre vient de grand matin, ſur les quatre ou cinq heures, avec le froid & le friſſon, ſans aucun tremblement: cependant elle eſt accompagnée du dégoût, de la cardialgie & de l'enflure du bas-ventre. Quelques-uns ſont attaqués du mal de tête: d'autres tombent en défaillance: pluſieurs ont un vomiſſement ou un flux de ventre, ou même ces deux maladies en même temps: il ſurvient enſuite une chaleur lente; la ſoif eſt moins violente: le pouls, qui auparavant étoit foible & déréglé, augmente; il eſt cependant plus mou que dur: l'urine eſt crue & d'un jaune pâle; beaucoup de malades ont une envie de dormir preſqu'inſupportable: la ſueur paroît enfin, mais elle eſt peu abondante; & l'accès ceſſe au bout de dix heures, laiſſe le corps languiſſant & peſant, & revient le jour ſuivant à la même heure.

On appelle *bâtarde*, *erratique* ou *anomale*, celle qui ne conſerve point ce caractere, qui vient ſur le midi, vers le ſoir, ou dans quelqu'autre temps indéterminé.

La fievre quotidienne dont nous avons parlé, eſt intermittente; c'eſt pourquoi on ne doit pas la confondre avec la quotidienne continue: celle-ci vient également de très-grand matin avec le froid; mais la chaleur, la langueur, le dégoût, la viteſſe & la foibleſſe du pouls, & quelquefois la ſueur, durent juſqu'à ce qu'elle ceſſe; ſi elle dure plus long-temps, elle eſt, pour l'ordinaire, funeſte aux malades qui meurent dans le friſſon, après que leurs forces ſont entiérement épuiſées.

On ne doit pas auſſi la confondre avec la fievre quotidienne catarrheuſe; celle-ci eſt bénigne, vient

fur le foir, avec un léger frisson; cesse le matin, & se fait assez connoître par les fluxions catarrheuses dont elle est accompagnée. La fievre quotidienne catarrheuse, au contraire, quand elle est maligne, détruit sur le champ toutes les forces : elle ne cesse point entiérement; elle ne fait que diminuer.

On distingue aussi la fievre quotidienne intermittente de la fievre lente, en ce que cette derniere vient vers le soir, après qu'on a mangé, sans aucun frisson, & qu'elle est accompagnée de chaleur dans les paumes de la main & dans les plantes des pieds. Elle est aussi beaucoup plus violente dans la nuit que dans le jour : elle provoque la sueur, & diminue le matin, sans cesser tout-à-fait.

La cause prochaine de la fievre quotidienne est l'agitation spasmodique des vaisseaux du corps : la cause éloignée est une matiere âcre qui vient de l'estomac qui est dans une foiblesse considérable. Il est donc évident que tout ce qui peut affoiblir les visceres, ou engendrer dans le corps des humeurs crues & impures, est très-propre à causer les fievres quotidiennes. Elles attaquent sur-tout les personnes paresseuses & oisives, qui usent sans ménagement des aliments cruds, & boivent des liqueurs spiritueuses avec excès; qui se livrent trop au chagrin, & qui ont l'estomac affoibli par des maladies précédentes, & par de fréquentes saignées.

La saignée convient rarement dans les fievres quotidiennes, qui sont déjà accompagnées de la foiblesse d'estomac, & ordinairement compliquées avec la cachexie; il vaut mieux avoir recours aux tisanes apéritives, faites avec la racine de chardon-roland, les feuilles d'aigremoine, de scolopendre, de bourrache, de buglose avec le nitre purifié, l'arcanum-duplicatum : on continuera ces tisanes, pendant huit ou dix jours; après quoi, on se purgera plusieurs fois, & on passera à l'usage de l'opiat que nous avons décrit à la fievre quotidienne.

Il faut sur-tout s'abstenir de tout remede astringent, des sudorifiques : il faut éviter en même temps les passions, la tristesse & l'inquiétude; ne point user de mauvais aliments ni de liqueurs échauffantes, & suivre à peu près le traitement que nous avons indiqué dans la fievre quarte & la fievre quotidienne.

RAL

RACHITIS, f. m. La maladie, communément appellée *rachitis*, eft une efpece de maladie chronique : elle confifte dans une nutrition inégale, en conféquence de laquelle certaines parties font privées de la nourriture dont elles ont befoin, & dépériffent, tandis que d'autres en reçoivent plus qu'il ne leur en faut, s'accroiffent d'une maniere prodigieufe ; & cet accroiffement contre nature eft accompagné de la courbure des os & de l'épine du dos. Nous avons donné les fignes & la curation de cette maladie à l'article NOUEURE.

RAGE, f. f. *Voyez* HYDROPHOBIE.

RALE, f. m. bruit qu'on entend dans la gorge des moribonds, caufé par la collifion de l'air à travers une pituite, ou des phlegmes qui, fe rencontrant dans la tranchée-artere ou dans les bronches, s'oppofent à fon paffage, & rendent la refpiration difficile.

Cet accident arrive ordinairement à la fuite des inflammations de la poitrine, quand on n'a pas pu détruire l'engorgement, dans les attaques d'afthme, dans l'apoplexie & dans prefque toutes les agonies.

Ce fymptome eft toujours funefte, & annonce l'affaiffement de la nature & le relâchement des vaiffeaux qui ont perdu leur reffort.

Il eft difficile de détourner cet accident, parce qu'il vient ordinairement quand il n'y a plus de reffource : néanmoins le feul moyen d'y remédier eft de faire prendre au malade des potions cordiales & incifives, propres à dégager les vifceres qui font engorgés, comme la fuivante :

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit,*
De Scabieufe, de chaque deux onces.
De Menthe,
De Méliffe, de chaque demi-once.
D'Oxymel fcillitique, deux onces.
De Kermès minéral, quatre grains.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Lilium de Paracelfe, demi-gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout ensemble pour une potion à prendre par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'on éprouve quelque changement; on aura soin en même temps d'employer les remedes propres à la maladie dans laquelle survient le râle. *Voyez* Apoplexie & Asthme. On peut substituer à la potion ci-dessus,

Des Eaux de Menthe,
De Mélisse; de chaque deux onces.
De Scabieuse, trois onces,

dans lesquelles on mêlera,

De Lilium de Paracelse, un demi-gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

RAPPORT, s. m. jugement par écrit de gens experts, nommés d'office, ou par convention, sur l'état d'un malade, d'un blessé, d'une femme grosse, d'une fille violée, d'un cadavre, pour instruire les juges de la qualité & du danger de la maladie, ou des blessures, de leurs causes, ou du temps qu'il faut pour les guérir, de la certitude d'une grossesse ou d'un viol, & de la véritable cause de la mort d'un homme.

Rapport dénonciatif. C'est un rapport fait à la requisition des parties intéressées, qui peuvent choisir, pour faire la visite, tels médecins, chirurgiens & matrones qu'il leur plaît. Les médecins de la Faculté de Paris, & les chirurgiens de S. Côme, ont droit de faire ces sortes de rapports; droit confirmé par arrêt du parlement du 20 Mars 1727.

Rapport en Justice, *ou* juridique. C'est un rapport ordonné par les juges, & fait par des officiers de la même justice. Les conseillers-médecins & chirurgiens ordinaires du Roi, jurés au châtelet de Paris, ont le droit de faire ces especes de rapports, exclusivement à tous autres médecins & chirurgiens : ce droit est confirmé par l'arrêt ci-dessus mentionné. Les médecins & les chirurgiens royaux dans les autres villes, ont le droit exclusif de faire toutes sortes de rapports, tant dénonciatifs que juridiques. *Voyez* le *Dictionnaire de Chirurgie*, article Rapport.

RAPPORTS, s. m. Ce mot est employé pour signifier les

les exhalaiſons qui s'élevent de l'eſtomac après la digeſtion.

Toutes les perſonnes délicates, & qui ont l'eſtomac pareſſeux, ſont ſujettes aux rapports ; ils annoncent preſque toujours une digeſtion lente, ou que l'on a fait uſage d'aliments indigeſtes.

Comme c'eſt un ſymptome de foibleſſe d'eſtomac & d'indigeſtion, conſultez ces deux articles.

REDOUBLEMENT ; ſ. m. Il ſignifie l'Augmentation d'une fievre continue ; les Accès qui reviennent périodiquement dans ces ſortes de fievres.

C'eſt dans le redoublement que la fievre eſt beaucoup plus forte, que les accidents augmentent, & que le malade court le plus de riſque : c'eſt auſſi ce temps que l'on choiſit pour pratiquer les ſaignées, pour donner beaucoup de boiſſons au malade, & beaucoup de lavements, afin de calmer les efforts de la fievre, & d'éviter les inflammations ; les engorgements, les ruptures des vaiſſeaux ; & tous les ſymptomes fâcheux qui peuvent naître de la trop grande activité de la fievre.

On doit auſſi avoir l'attention, pendant les redoublements, de ne point donner de bouillon aux malades ; ſur-tout dans les commencements de la maladie, car la nature qui occupe toutes ſes forces à travailler la matiere de la fievre, & qui ſouleve toute la machine pour cet ouvrage, ne peut point y ſuffire, lorſqu'elle eſt détournée ; & qu'on partage ſes forces, en lui donnant des aliments à broyer.

Il ne faut pas non plus noyer le malade de boiſſons, & multiplier les ſaignées au point d'abattre toutes ſes forces ; car ce redoublement eſt néceſſaire juſqu'à un certain point, pour diviſer & altérer la matiere de la fievre : ainſi, à moins qu'il ne ſurvienne des accidents très-fâcheux ; on ne doit point imiter ces mauvais praticiens, qui font faire à leurs malades des ſaignées ſi copieuſes, que tout l'ouvrage de la nature en eſt ſupprimé. Il faut agir avec plus de modération & de prudence, à moins, comme nous venons de le dire, que le tempérament ne ſoit très-fort, la fievre très-vive, & les ſymptomes dangereux.

Le redoublement en général, dans les fievres, eſt

une preuve manifeste de quelques humeurs âcres contenues dans l'estomac, qui passent dans le sang, & qui sont la cause de ce symptome périodique, qui vient quelquefois deux ou trois fois par jour ; ainsi, plus le redoublement est long & violent, plus il est fréquent, plus aussi on doit présumer qu'il y a de saburre dans l'estomac, & plus il y a nécessité d'évacuer. Quand on n'a point ces attentions, on fait de très-grandes fautes dans la pratique, & l'on voit les redoublements augmenter à proportion des saignées qu'on y fait ; il vaudroit mieux, dans ce cas, avoir recours aux lavements donnés d'heure en heure, & aux boissons, qu'aux saignées.

Il ne faut jamais choisir les temps de redoublements, pour placer les purgatifs, les fibres sont trop tendues, la chaleur du corps est trop considérable : on risqueroit d'augmenter la fievre, de ne point purger, & de produire des symptomes très-fâcheux ; c'est à la fin du redoublement qu'on doit placer les purgatifs, les émétiques, & tous les remedes, à l'exception des saignées & des délayants.

RÉGIME, s. m. C'est une maniere de vivre qui comprend ce que nous appellons proprement Diete, & tout ce qui a rapport à la conservation de la vie ; car on ne doit pas s'imaginer qu'on n'entende par ce mot, que ce qui regarde le boire & le manger. La diete embrasse généralement tout ce qui peut être avantageux au corps humain. On renferme dans cette classe le choix de l'air que l'on respire, le boire & le manger, le repos & l'exercice, les bains, l'usage des femmes, le sommeil & les veilles, les évacuations auxquelles le corps est sujet, & enfin toutes les passions de l'ame.

On distingue deux sortes de régimes ; celui qui convient dans l'état de santé, & celui qui est nécessaire dans la maladie ; car, comme nous l'avons dit, ce ne sont pas seulement les malades qui ont besoin de régime, mais même ceux qui se portent bien, pour éviter qu'ils ne tombent malades.

Pour bien proportionner le régime à tous les hommes en particulier, il faut les distinguer, selon leur tempérament, leur âge, leur force, leur profession & le climat qu'ils habitent.

Du Régime des Tempéraments.

Tous les hommes ont chacun leur tempérament, c'eſt-à-dire, qu'il y a une proportion particuliere, un mélange différent des éléments qui compoſent leur corps. Toute la nature eſt compoſée des mêmes éléments; ce n'eſt que la diverſité des combinaiſons qui différencie les êtres entr'eux. *Voyez ce que nous avons dit des tempéraments & de la maniere de les connoître, à l'article* TEMPÉRAMENT. *Voyez auſſi l'Introduction à ce Dictionnaire.*

Du Tempérament parfait.

On appelle Tempérament parfait un homme qui n'eſt ni trop grand ni trop petit, qui n'occupe point par ſa maſſe un volume trop conſidérable, dans les muſcles duquel on ne ſent point trop de dureté, ni trop de molleſſe; une fraîcheur douce & humide occupe l'habitude de ſon corps; ſon eſprit n'eſt ni téméraire, ni timide; il tient un juſte milieu entre la précipitation & la lenteur, la compaſſion & la juſtice: il aime ſes amis; il eſt prudent, mange & boit modérément; ſon teint vif & animé répond du reſte de ſon corps: il dort peu & ſoutient bien les veilles; ſes cheveux blonds dans la jeuneſſe, deviennent bruns avec l'âge.

Ce portrait eſt bien difficile à rencontrer dans la nature humaine; il y a tant de circonſtances qui s'oppoſent à cette conſtitution parfaite, qu'elle eſt preſque imaginaire. Tous les hommes s'éloignent plus ou moins de ce point fixe; les uns vers le chaud, les autres vers le froid; quelques-uns vers le ſec, les autres vers l'humide.

Le régime du tempérament parfait conſiſte à entretenir la juſte proportion des évacuations, ſuivre les loix de la ſobriété, comparer l'uſage des aliments aux degrés de l'exercice. Les aliments qui n'offrent point trop de difficulté à digérer, qui cependant exigent un certain travail de l'eſtomac, ſont ceux qui conviennent le mieux dans ce tempérament, comme la chair des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton, & quelquefois celle des jeunes, comme du veau, de l'agneau;

les légumes farineux, comme les pois, les feves, le riz, le vin avec moitié d'eau ; il faut en même temps un exercice modéré, peu de veilles, des passions douces. C'est pourtant de tous les tempéraments celui qui est le plus en état de supporter le froid & le chaud, les excès dans le boire & dans le manger, & qui peut s'accoutumer à une vie plus variée.

Le tempérament parfait, qui est celui auquel tout le monde doit aspirer, est extrêmement rare ; & quand quelqu'un a le bonheur d'en jouir, il en est bientôt privé, parce qu'il ne peut guere subsister au milieu des agitations inévitables de la vie : c'est pourquoi nous ne nous arrêterons point beaucoup à lui tracer des loix.

Du Tempérament sanguin.

De tous les tempéraments, celui qui approche le plus du parfait, c'est le sanguin. Il se trouve ordinairement, non pas dans l'enfance, mais dans l'âge qui approche de la virilité ; & il se développe sur-tout dans les temps chauds & humides.

Les constitutions sanguines doivent user avec modération, pour leur nourriture ordinaire, d'un pain bien fermenté & bien cuit, & des viandes qui sont tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau & la volaille : les ragoûts qui contiennent des huiles brûlées, des aromates, ou trop de sel, sont aussi très-dangereux dans ce tempérament ; les fruits récents lui sont encore très-nuisibles ; les farineux, les légumes à siliques ne conviennent point dans ce tempérament, sur-tout lorsqu'ils sont assaisonnés avec l'huile & le beurre ; il en est de même des aromates qui renferment une huile essentielle âcre ; les herbes potageres sont, au contraire, très-utiles aux personnes d'un tempérament sanguin : ils doivent boire peu de vin pur, le couper avec de l'eau, & éviter les liqueurs spiritueuses : ils doivent faire un exercice proportionné aux aliments qu'ils prennent, & entretenir toujours la liberté de la transpiration, en ne s'exposant point mal-à-propos à l'alternative d'un air chaud & froid. Les gens délicats de ce tempérament

doivent faire uſage de l'exercice à cheval, qui ne fatigue pas les fibres, mais qui les fortifie. Les perſonnes ſanguines doivent éviter la trop grande quantité de pain, les mets trop ſucculents qui peuvent augmenter la quantité de ſang ; & quand elles ſe trouvent dans le cas d'en avoir trop, ce qu'elles connoîtront par un pouls plein & vif, des maux de tête, des peſanteurs, des étourdiſſements, des ſaignements de nez, il faut qu'elles ſe faſſent ſaigner, qu'elles prennent des lavements, beaucoup d'eau & peu de vin ; qu'elles ſe nourriſſent de fruits bien mûrs & d'herbes potageres ; qu'elles évitent en général tout ce qui peut augmenter la quantité du ſang.

Du Tempérament bilieux.

Quand les viſceres de la digeſtion ſont forts, les évacuations grandes, l'action des vaiſſeaux violente, la ſenſibilité & la mobilité des fibres plus conſidérables qu'elles ne le ſont communément, les principes des humeurs tendent à devenir âcres ; la lymphe eſt moins abondante, la bile, au contraire, eſt plus dominante.

Comme les organes ſont forts & vigoureux dans ce tempérament, la digeſtion ſe fait promptement, l'appétit eſt vif ; auſſi ces tempéraments ne peuvent ſoutenir le jeûne : le corps eſt ordinairement maigre, quoique fort, & paroît porter à l'inflammation.

La chaleur de l'air eſt fort contraire aux tempéraments bilieux ; le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, les aliments échauffants, les veilles, les paſſions vives de l'ame leur ſont très-nuiſibles. Pendant l'été, les bilieux doivent humecter davantage leur corps, & ſe réprimer ſur toute leur conduite. En hiver ils peuvent vivre plus indifféremment. Quand les bilieux travaillent de corps, & ſe fatiguent par l'exercice, il n'eſt pas d'aliment mucilagineux qu'ils ne puiſſent digérer. Le pain le plus dur, le moins fermenté, ſe digere dans leur eſtomac, & y fait aſſez de réſiſtance, pour que l'eſtomac puiſſe s'en contenter ; la nourriture, au contraire, qui ſeroit trop légere, ſe diſſiperoit trop promptement, & ne ſuffiroit pas à la force de ces organes. Les conſtitutions bilieuſes qui ne font point de grands exerci-

ces, peuvent manger du pain bien fermenté, peu de viande; doivent éviter ſur-tout les poiſſons de mer pourris, ou ceux qui tendent à le devenir : il en eſt de même du gibier, dont ils ne doivent faire uſage que très-rarement & en l'aſſaiſonnant avec du vinaigre & du ſel. Les légumes, comme les pois, les feves, le riz, leur conviennent très-fort; ils devroient preſque toujours boire de l'eau, parce que le vin & les liqueurs leur ſont très-contraires; ils doivent même faire uſage de boiſſons plus abondantes que dans tout autre tempérament, parce que leurs fibres trop tendues ont beſoin d'être relâchées. Les fruits bien mûrs, comme les pêches, les poires, le raiſin, les fraiſes, leur conviennent particuliérement. Les légumes frais, comme les cardes, les choux-fleurs, les artichauts, les petites feves ſont les meilleurs aliments dont ils puiſſent ſe nourrir : l'exercice eſt eſſentiel dans ce tempérament, ainſi que la diſſipation & la modération dans toutes les paſſions.

Du Tempérament pituiteux.

Dans cette eſpece de tempérament, la pituite eſt ſurabondante; les fibres en ſont relâchées, & toutes les humeurs en deviennent épaiſſes & viſqueuſes.

Les aliments qui conviennent aux pituiteux, ne ſont ni les farineux qui n'ont point été fermentés, ni les légumineux : le pain bien fermenté doit faire la baſe de leur nourriture; il ſeroit encore meilleur, s'il étoit cuit deux fois. Dans les plantes, celles qui ont des ſels qui portent aux urines; celles qui ont un léger penchant à l'alkali volatil; enfin celles qui contiennent un aromate gracieux, doivent ſervir d'aſſaiſonnement à leur nourriture; les boiſſons acides, les aliments aigres, les fruits d'été, les ſavonneux ſont dangereux dans cette conſtitution. Les pituiteux ne doivent point faire uſage des plantes fraîches aqueuſes, ainſi que des racines & des végétaux qui n'ont encore reçu aucune préparation, comme les différentes racines & les feuilles que l'on ſert ſur la table, comme les épinards, la ſalade, la chicorée cuite ou crue. On peut leur permettre la viande de bœuf, de mouton, le faiſan, la perdrix,

ſa volaille ; il faut leur interdire les jeunes animaux, comme le veau, l'agneau & le cochon de lait : la boiſſon ne doit pas être abondante. Ils peuvent boire du vin pur, quelquefois même des liqueurs fermentées : il faut ſur-tout avoir ſoin de ne pas noyer les digeſtions par des lavages inutiles.

Il n'y a pas de conſtitution dans le corps humain qui ſupporte mieux la diete exceſſive & le jeûne ; il eſt même ſalutaire pour elle de peu manger, & de manger rarement. L'exercice leur eſt extrêmement utile ; l'augmentation de mouvement & de chaleur qui en réſultent ſont de grands inſtruments pour fondre & briſer les glaires : auſſi ne voit-on point de tempérament pituiteux parmi les ſoldats, les laboureurs, & tous ceux qui ſont obligés de vivre du travail de leurs mains. C'eſt le tempérament propre de l'enfance ; il appartient plus aux femmes qu'aux hommes : il fuit l'oiſiveté ; & le travail le détruit inſenſiblement.

Du Tempérament mélancolique.

Si d'un côté les humeurs ſont épaiſſes, & les fibres dures & roides, & de l'autre, que l'eſtomac ſoit froid, & la digeſtion lente, il en réſulte une conſtitution ſeche & froide, qu'on appelle *mélancolique* ; elle ſe déclare ſur-tout à la fin de l'été, & après l'âge viril.

Le régime de ce tempérament doit être fort exact : le grand art conſiſte à introduire dans le ſang aſſez de liquide, pour qu'il puiſſe pénétrer les parties du ſang trop rapprochées. Tous les aliments de difficile digeſtion, tous ceux qui ſont éloignés du terme de l'atténuation propre aux humeurs, doivent être bannis du régime de ce tempérament : les farineux non-fermentés & les légumes ne conviennent point ici. Le pain bien fermenté, les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, & la jeune volaille doivent être le fond de la nourriture des mélancoliques. Les herbes potageres doivent en faire l'aſſaiſonnement : on peut quelquefois unir à leurs nourritures quelques aromates légers, comme la mélliſſe, la cannelle, le mélilot, &c. Le petit-lait eſt pour eux la boiſſon la plus convenable. Le vin blanc & léger, la petite biere, le cidre coupé

avec l'eau, font les meilleures boiſſons que les mélancoliques puiſſent employer : les fruits mûrs conviennent dans cette conſtitution.

Il faut aider l'action de tous ces aliments par un exercice léger, en reſpirant un air frais, éviter trop de diſſipation & trop d'oiſiveté. L'exercice à cheval convient beaucoup aux perſonnes de ce tempérament.

Pour pouvoir juger de la nature de ces différents tempéraments, il faut d'abord conſulter, comme nous l'avons dit, les ſignes qui caractériſent chaque eſpece de tempérament, & adopter les regles que nous venons de preſcrire à chaque perſonne en particulier.

Il y a tous les jours des complications de ces différents tempéraments les uns avec les autres, qui changent les indications du régime. Le tempérament ſanguin s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le pituiteux avec le bilieux; il faut pour lors aſſortir enſemble les remedes de ces deux tempéraments. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

Du Régime des femmes & des différents âges de la vie.

La premiere différence qui ſe préſente eſt celle des ſexes inſtitués pour la propagation de l'eſpece; mais quelque différents que ſoient les corps des deux ſexes, à certains égards, ces différences n'influent en rien ſur les loix que nous allons leur preſcrire pour leur régime.

Du Régime des femmes.

Le corps des femmes eſt naturellement plus fluet, plus mince & plus délicat que celui des hommes. Cette texture rend la tranſpiration moins conſidérable. La circulation du ſang y ſuit les mêmes loix; mais l'eſpace qu'il parcourt eſt moins vaſte, & ſes vaiſſeaux ſont plus petits; ce qui fait que les femmes ont ordinairement plus de chaleur que les hommes, & que les vibrations de leurs fibres ſont plus vives; leur eſtomac eſt plus foible que celui des hommes. L'éruption des regles porte preſque toujours une atteinte aux fonctions de ce viſcere.

Les femmes doivent s'observer sur la nourriture encore plus que les hommes : elles doivent préférer de faire plusieurs repas au lieu d'un grand ; éviter tout ce qui peut être de digestion difficile ; se faire d'autant moins d'habitudes, qu'elles sont plus vives, & qu'elles éprouvent plus que les hommes tous les inconvénients des desirs déréglés : d'ailleurs la femme doit suivre les préceptes que nous avons tracés en général sur les tempéraments, selon la nature de celui dont elle est. *Voyez l'Introduction au Dictionnaire de Santé, sur le Régime des Femmes grosses, & nouvellement accouchées.*

Du Régime des enfants.

Aussi-tôt que l'enfant vient au monde, il se nourrit du lait que sa mere lui donne ; ou souvent on le confie à une nourrice qui, sans amitié pour lui, & par intérêt pour elle, lui refuse la nourriture qui lui est nécessaire, & lui en substitue une autre fort dangereuse. On ne sauroit donc être trop attentif à choisir d'abord la nourrice que l'on veut donner à un enfant, & avoir perpétuellement les yeux sur elle, pour qu'elle ne lui donne pas de nourriture indigeste, comme la bouillie, du pain de seigle, du vin, du fruit, & autres aliments dangereux qui sont la cause de la mort d'une partie des enfants qui viennent au monde. La seule nourriture qui leur convienne est le lait de la nourrice ; on peut y suppléer par celui de vache, & former une panade de la maniere suivante :

Prenez, *Un demi-poisson de lait de Vache ;*
faites-le bouillir avec deux onces de mie de pain écrasé.

Ajoutez ensuite
Un Jaune d'Œuf.
Un peu de Sucre.

Délayez le tout ensemble, pour donner à l'enfant en plusieurs fois. Si l'enfant est trop petit pour pouvoir se nourrir de cette panade, on peut tremper un linge bien propre dans du lait de vache ; on le roulera autour d'un petit bâton, & on le fera sucer à l'enfant, en le lui mettant souvent dans la bouche : on se servira, si l'on veut, d'un petit chalumeau que l'on met-

tra dans la bouche de l'enfant d'un côté, & de l'autre dans le lait, en l'engageant à s'accoutumer ainsi à sucer le lait. Ces précautions ne sont bonnes que pour suppléer au défaut du lait de la mere ou de la nourrice, qui est toujours préférable à toute autre nourriture : on aura seulement grand soin d'éviter qu'on ne lui donne du vin, du fruit, & sur-tout de la bouillie.

La nourrice que l'on donne à un enfant doit éviter d'avoir les mauvaises qualités de la mere ; la sobriété & l'exercice, les aliments aisés à digérer, pris à différents intervalles : aucune espece de liqueurs spiritueuses, ni trop de boisson, ni trop peu ; tout ce qui peut faire un chyle doux, modéré, ni trop coulant, ni trop épais, un usage médiocre des passions, qui ne passe jamais en excès ; telles sont les loix que doivent observer les nourrices.

Dans les premiers temps, il suffit de nourrir l'enfant avec le lait de sa mere ; & quand il commence à prendre de l'accroissement, on peut lui donner des aliments plus nourrissants, comme la panade que nous avons décrite ci-dessus, la soupe épaisse, faite avec du bouillon de viande.

Comme les enfants sont d'une nature fort chaude, & qu'ils croissent beaucoup, ils doivent prendre de la nourriture très-souvent, & faire beaucoup d'exercice ; c'est pour cette raison qu'on ne devroit pas les emmaillotter, ni gêner leurs mouvements. Les mucilages les mieux cuits & les mieux fermentés sont ceux qu'on doit leur donner. On doit leur faire manger peu de viande, des œufs, des panades, des légumes légers, des fruits doux ; on doit détremper leur nourriture avec de la boisson, pourvu qu'elle ne soit pas trop abondante ; il faut leur interdire le vin, le thé, le café, & les boissons échauffantes.

Il ne reste plus qu'à prescrire aux enfants, quand ils commencent à grandir, de ne point s'habituer uniformément aux mêmes nourritures ; il faut varier & diversifier leur régime, en leur permettant insensiblement de manger de tout, & sur-tout ne les point contraindre, & leur laisser faire de l'exercice, prendre de la dissipation, & suivre généralement leur volonté,

pourvu qu'elle ne ſoit pas contraire à l'accroiſſement de leur corps & de leur eſprit.

Du Régime de l'âge de puberté.

La puberté eſt le temps où les corps des deux ſexes commencent à différer entr'eux. Les viſceres paroiſſent acquérir une action qu'ils n'avoient pas, & toute la nature ſemble renaître ; la force des vaiſſeaux eſt plus grande, la chaleur plus vive, le ſang plus fougueux. On doit donc éviter à cet âge les aromates, les aliments du haut goût, les ſpiritueux, les exercices violents, & ſur-tout celui des femmes, qui eſt extrêmement pernicieux dans cet âge, où on a beſoin de toute ſa force pour l'accroiſſement du corps qui eſt très-conſidérable ; par la même raiſon, on doit preſcrire, dans l'âge de puberté, des aliments très-nourriſſants, comme les farineux, la chair des vieux animaux, le bœuf, le mouton, le pain bien fermenté & bien cuit, & ſur-tout défendre le vin pur & les liqueurs ſpiritueuſes qui reſſerrent prodigieuſement l'action des fibres, & empêchent leur extenſion qui eſt ſi néceſſaire pour l'accroiſſement.

Du Régime de l'âge viril.

Lorſque l'homme eſt parvenu dans l'âge viril, il eſt dans toute ſa force, & peut, par conſéquent, ſe nourrir de tous les aliments qu'on lui préſente. Il doit avoir pour regle générale de proportionner ſa nourriture aux différents exercices qu'il fait, de ne s'habituer à rien en particulier, & de s'accoutumer à tout en général ; il ne s'agit plus pour lors que de modifier le choix de ſes aliments, ſelon ſes forces & ſon tempérament. *Voyez ce que nous avons dit ci-deſſus, au ſujet des Tempéraments.*

Du Régime de la vieilleſſe.

Deux cauſes principales rendent la vieilleſſe indiſpenſable ; d'un côté, le deſſéchement des ſolides ; de l'autre, le défaut d'altération des principes des liqueurs.

La vieilleſſe eſt ſeche & froide, & approche, par conſéquent, beaucoup de la mélancolie : ainſi on doit tâcher de retarder la vieilleſſe, en entretenant la ſou-

pleſſe des fibres ; on doit commencer par bannir du régime des vieillards toutes les ſubſtances qui ſont capables d'endurcir les ſolides, les liqueurs fortes, les aromates, & les aliments échauffants ; on doit en exclure, par la même raiſon, les exercices violents & les paſſions vives. On doit donner des aliments délayants, pris à de grands intervalles & en petite quantité ; on ne doit faire uſage que de pain bien fermenté & bien cuit ; on doit rejetter les pâtiſſeries & les chairs ſalées ; ils ne doivent prendre du vin que ſobrement, & toujours coupé avec de l'eau ; les fruits ſavonneux, comme les pêches, les fraiſes, les poires bien mûres ſont très-avantageux aux vieillards ; leur boiſſon peut être faite avec une décoction de miel, pour fondre & diviſer les liqueurs épaiſſies. Les exercices des vieillards doivent être doux & modérés ; ils ne doivent ni fatiguer leurs ſolides, ni fouetter trop leur ſang ; les promenades à pied, les exercices modérés, les plaiſirs de la campagne leur conviennent beaucoup ; ils doivent reſpirer un air pur & ſerein, & faire uſage des bains le plus qu'ils peuvent.

La vieilleſſe décrépite eſt plutôt une eſpece de maladie qui mene à la mort, qu'un état qu'on puiſſe appeller Santé. Ils ſont privés de l'exercice libre de leurs ſens ; ils ont la digeſtion lente, les ſolides raccourcis, les fluides viſqueux & coulants à peine ; ce qui nourrit aiſément & en peu de volume, doit faire leur nourriture : les panades, les ſoupes, le chocolat, doivent en être la baſe ; après ces légers repas, ils doivent prendre un peu de repos, &, après le repos, un peu d'exercice dans un air plutôt humide que ſec : leur boiſſon doit être un vin léger, qui contienne peu d'eſprit.

Les travaux de l'eſprit deſſechent encore plus que ceux du corps, ſur-tout quand ils ſont joints aux veilles & aux fortes méditations ; c'eſt ce que les vieillards doivent éviter ſoigneuſement, ainſi que le trop de ſommeil qui rend leur ſuc épais & gluant.

Régime des hommes livrés aux exercices violents.

Les hommes qui ſont livrés, par leurs états, à des exercices violents, doivent faire plus de diſſipation que

le reste des hommes ; il convient, par conséquent, qu'ils prennent plus de réparation ; & qu'ils fassent usage d'aliments qui résistent plus long-temps à l'action de leurs vaisseaux ; ainsi le pain de seigle le moins fermenté, les légumes, comme les pois & les feves, doivent servir de nourriture à cette espece d'hommes. L'orge, le miel, le riz, le millet, & les autres substances farineuses, se digerent très-bien ; les aliments légers ne leur conviendroient point : aussi voit-on les paysans, les manœuvres, & toutes les personnes occupées à des travaux pénibles, faire usage des aliments les plus lourds & les plus grossiers préférablement aux autres.

C'est un soin essentiel de faire succéder un long repos aux travaux forcés ; sans cette précaution, les fibres fatiguées perdroient leur ressort.

Il faut encore retrancher du volume de la nourriture aux artisans & aux soldats, lorsqu'ils ont souffert des sueurs excessives ; il faut aussi, quand ils changent de climat & d'aliment, qu'ils s'y habituent par degrés.

Leur boisson ne doit être que de l'eau ; dans les temps chauds, on peut ajouter un tiers de vinaigre sur deux tiers d'eau, pour leur servir de boisson ; les citrons, les plantes acides, comme l'oseille, leur font aussi très-salutaires : toute l'attention qu'on doit avoir, c'est de ne leur donner jamais d'eau croupie ni mal-saine.

Régime des Artisans sédentaires.

Il y a des gens qui sont condamnés, par état, à mener une vie sédentaire : aussi ont-ils la plupart le dos courbé, les jambes cagneuses, leur taille mal proportionnée ; ajoutez-y la mal-propreté ordinaire, attachée à ces sortes d'états : tout cela rend le régime beaucoup plus essentiel.

Comme ils dissipent moins, ils doivent prendre beaucoup moins de nourriture : le pain bien cuit, le suc des viandes, les fruits bien mûrs doivent être la base de leur nourriture. Ils doivent sur-tout éviter l'ivrognerie, & ne faire usage du vin qu'en médiocre quantité : ils ne doivent pas non plus boire trop d'eau, parce qu'elle relâcheroit les fibres, & les rendroit encore plus foibles. Ils peuvent de temps en temps faire usage des plantes anti-

ſcorbutiques, comme le creſſon, la moutarde, le raifort, & tout ce qui peut relever le ton de leurs fibres.

Du Régime des Gens de lettres.

L'étude, qui fait le plus bel ornement de l'eſprit, & qui l'éleve au deſſus de celui des autres hommes, ne ſert qu'à affoiblir le corps, & à le rendre encore plus ſujet aux maladies. Le travail d'eſprit, & l'attention profondément fixée ſur un objet, occupent l'ame, & laiſſent toutes les fonctions du corps en ſuſpens. Cette diſtraction des ſens mene auſſi à la ſuſpenſion des fonctions; il faut donc regarder l'étude & la méditation comme des obſtacles à la ſanté. L'eſtomac des gens de lettres fait preſque toujours mal ſes fonctions; leurs ſécrétions ſont plus lentes, leurs humeurs moins travaillées; la poſture qu'ils tiennent en étudiant nuit à l'action du bas-ventre; auſſi les gens de lettres ſont-ils aſſez généralement conſtipés, maigres & ſujets aux infirmités.

Ces ſortes de perſonnes devroient faire plus d'exercice, à proportion, que les autres, pour réparer, autant qu'il eſt poſſible, les effets de l'inaction dans laquelle ils ſont habituellement: ils devroient faire uſage des bains, ſe promener ſouvent, ne jamais ſe mettre à l'ouvrage, pendant que l'eſtomac eſt en digeſtion; il ne faut pas non plus qu'ils ſortent ou qu'ils faſſent de grands exercices immédiatement après leur repas: il faut que le corps & l'eſprit reſtent dans l'oiſiveté; ce n'eſt que ſix ou ſept heures après le repas que l'on peut commencer à faire quelqu'exercice, & l'on ne doit, par conſéquent, travailler que trois heures après avoir pris de la nourriture. Les heures du matin, celles qui précedent les repas, ſont les plus avantageuſes pour le travail d'eſprit.

Le choix des aliments eſt auſſi eſſentiel aux gens de lettres que l'exercice; leur pain doit être bien fermenté & bien cuit; ils ne doivent jamais ſe nourrir d'aliments farineux, & ils doivent aſſaiſonner légérement leur nourriture avec du ſel marin, ou quelques aromates, comme la cannelle, les fruits bien mûrs; les herbes potageres bien cuites leur ſont auſſi convenables: ils peuvent auſſi

faire uſage, après leur repas, d'une décoction légere de café; mais la meilleure façon pour eux d'en faire uſage, ce ſeroit de le prendre en infuſion, parce qu'autrement il contient des parties âcres & échauffantes.

Les gens de lettres ne doivent boire que très-peu de vin mêlé avec beaucoup d'eau : ils doivent, le matin, prendre quelque boiſſon, pour laver leur ſang qui eſt ſujet à s'épaiſſir, éviter les aliments trop poivrés ou trop vinaigrés, & avoir l'attention de modérer toujours leurs travaux d'eſprit, en proportion de ceux de leur corps.

Du Régime des Maladies aiguës.

Les maladies aiguës ſont celles qui parcourent leur temps avec rapidité, & qui ſe terminent par la vie ou par la mort du malade, dans un eſpace très-court : le régime de vivre y eſt eſſentiel; & la moindre erreur qu'on y commet, peut éloigner la guériſon, ou même hâter la mort.

Comme ces ſortes de maladies ſont en partie commiſes à la nature, le grand point conſiſte à ne pas oppoſer d'obſtacles à ſes efforts. Si la nourriture eſt donnée à propos, elle devient une ſource de force pour la nature ; ſinon c'eſt un fardeau pénible qu'on lui impoſe, qui l'accable plutôt que de la ſoulager.

La fievre, qui n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature, pour broyer & diviſer la matiere de la maladie, eſt le ſymptome principal que l'on doit avoir en vue dans les maladies aiguës. Quand la fievre eſt trop vive, il faut en arrêter les efforts, en donnant beaucoup de boiſſons aqueuſes, des lavements pour détendre les fibres & diminuer leurs forces, & très-peu de nourriture; car autrement on partageroit les forces de la nature, qui ſeroit occupée à travailler la nourriture, tandis qu'elle doit réunir ſes forces pour chaſſer la matiere morbifique.

On ne doit donc pas ſuivre l'exemple des gardes de malades, ou des mauvais praticiens, qui font prendre beaucoup de bouillon dans les premiers jours des maladies aiguës : la fievre qui eſt dans toute ſa force, ſe

trouve détournée par la nourriture; & ses effets sont retardés, & même quelquefois deviennent inutiles.

Aussi-tôt que la fievre a paru, il faut retrancher toutes nourritures solides, & ne prendre, pendant les trois premiers jours, que du bouillon coupé avec les tisanes ordinaires; la boisson qui convient le mieux en ce cas est une décoction légere d'orge mondé, qui sert au malade de nourriture & de boisson.

A mesure que les symptomes de la maladie deviennent moins violents, on peut augmenter la nourriture liquide, & donner un peu plus de bouillon.

Quand les symptomes augmentent, que les forces sont occupées à combattre la fievre, il faut diminuer beaucoup la nourriture; car c'est le temps où elle peut être le plus nuisible. Bientôt après, les symptomes de la maladie déclinent; il faut alors augmenter la nourriture, jusqu'à parfaite guérison.

En général, on doit soustraire la nourriture dans toutes les maladies aiguës, au commencement des accès, sur-tout s'ils sont longs.

L'aliment qui compose la diete ordinaire dans les maladies aiguës, est la tisane; pour faire cette tisane, les anciens prenoient de l'orge qu'ils dépouilloient de son écorce, & ensuite ils le faisoient cuire dans l'eau à un feu très-lent, jusqu'à ce qu'il fût réduit en bouillie, quelquefois même ils le faisoient rôtir sur une pelle rouge, avant de le faire cuire. Cette tisane est légere, agréable, humectante; elle lave & relâche les fibres, & elle ne produit aucun gonflement dans le ventre. Cette tisane convient sur-tout dans les premiers moments de la fievre, pour être substituée au bouillon; mais quand les symptomes augmentent, alors la tisane de chiendent & de réglisse doit être plus abondante, & on doit ne faire que très-peu d'usage de l'eau d'orge.

Quand la fievre commence à décroître, on doit donner plus abondamment l'eau d'orge, & le bouillon à la viande.

Dans les maladies du poumon, on doit avoir plus d'attention pour la nourriture, & observer un régime plus exact. Comme c'est dans le poumon que se fait le changement du chyle en sang, on conçoit aisément

que

que lorſque cette partie eſt affectée, elle eſt beaucoup moins propre à digérer les aliments que l'on prend : ainſi dans les fluxions de poitrine & les pleuréſies, la diete doit être extrêmement ſévere, par les raiſons que nous venons de dire.

Les maladies aiguës qui affectent l'eſtomac & les inteſtins, doivent, par la même raiſon, être accompagnées d'un régime très-exact. Les inflammations du bas-ventre, les plaies faites à l'eſtomac, au foie, aux inteſtins ou aux autres parties néceſſaires à la digeſtion, rendent l'altération de la nourriture très-difficile; auſſi ne faut-il, dans les premiers jours de ces maladies, nourrir les malades qu'avec les eaux de poulet ou de veau, & ne leur permettre que les boiſſons aqueuſes : ce précepte eſt de la derniere importance; car ſans cela, on ne peut eſpérer aucune ſorte de guériſon.

Les enfants & les vieillards ſont moins ſujets à la diete, pendant les maladies aiguës, que les adultes : il en eſt de même des perſonnes délicates, valétudinaires.

En général, plus la fievre eſt forte, moins il faut nourrir. En ſuivant ce précepte, on riſque beaucoup moins de prolonger les maladies, qu'en prenant une route oppoſée : ainſi il eſt plus prudent de donner à un malade, qui eſt attaqué vivement, des décoctions de veau & de poulet, que des bouillons de bœuf & de mouton; on peut même quelquefois, dans les commencements des maladies aiguës, y ajouter des plantes rafraîchiſſantes, comme la laitue, le pourpier, ou des ſemences froides que l'on met en décoction avec les viandes. Il réſulte donc que, dans quelque cas que l'on ſe trouve, on doit toujours nourrir médiocrement dans les commencements des maladies aiguës, moins dans la force, l'augmentation & les redoublements, & finir la maladie, en augmentant petit-à-petit la nourriture, & en la joignant à des ſtomachiques propres à fortifier les fibres. On doit faire une attention particuliere à ces préceptes; car, en les négligeant, on devient la cauſe de la mort du malade.

Régime des Maladies chroniques.

On appelle Maladies chroniques toutes celles qui paſſent le terme de quarante jours : ainſi il arrive ſouvent que les maladies aiguës dégénerent en chroniques. De ce genre ſont tous les ulceres, tant intérieurs qu'extérieurs, ſoit qu'ils ſoient occaſionnés par des cauſes dépendantes du méchaniſme du corps, ſoit qu'ils ſoient produits par quelqu'opération chirurgicale.

Une autre claſſe des maladies chroniques eſt celle de la goutte, des rhumatiſmes & des autres maux douloureux, mais très-longs ; les maladies de la peau, comme les dartres, les éréſipeles.

Toutes ces maladies chroniques que nous appellons *actives*, prouvent la vigueur de la nature qui cherche par quelque criſe à ſe débarraſſer de la matiere qui l'incommode ; les unes ſont accompagnées de fievre ; les autres ſont ſans fievre décidée : ainſi, après avoir déterminé le degré de nourriture qui eſt néceſſaire, proportionnellement à l'état de la fievre, à la force & à la durée des ſymptomes, on peut preſcrire la viande de poulet, de mouton, de volaille, le bouillon des vieux animaux dont on fait uſage, quand la fievre ne permet pas de ſe nourrir de viande. Les poiſſons légers, pêchés ſur le bord de la mer, donnent une nourriture ſaine : on doit ſur-tout preſcrire du pain bien fermenté & bien léger, des confitures de fruits en hiver, des fruits bien mûrs en été. La boiſſon ne doit pas être abondante, & elle doit être compoſée d'eau ſimple, ou de très-peu de vin pris avec beaucoup d'eau : au reſte, on doit prendre de la nourriture, à proportion de l'exercice que l'on fait.

Dans les maladies chroniques actives, où la fievre eſt ſymptomatique, & dépend de quelque miaſme ou partie étrangere qui l'a produite, cette fievre augmente la ſource du mal, & y nuit continuellement. Dans ce cas, il faut donner des aliments humectants, comme les crêmes de riz, d'orge, le lait même, s'il peut paſſer ; c'eſt de toutes les nourrritures la plus convenable. On doit éviter le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, les ragoûts échauffants, les gibiers & tous les aliments capables de porter le feu dans le ſang.

Les maladies chroniques ſans fievre, telles que les douleurs de goutte, les rhumatiſmes, les dartres, la gale, exigent des aliments de bon ſuc, tirés des végétaux fermentés, & des viandes de digeſtion aiſée, & dont la préparation les rende encore plus ſalutaires. Les végétaux frais, préparés ſans beurre, le lait pour toute nourriture, les décoctions d'orge, les crêmes de riz, de gruau, conviennent beaucoup dans ces états.

Il y a une ſeconde claſſe de maladies chroniques, que nous appellons *paſſives*, dans leſquelles la nature paroît être oiſive. Il ſe fait une altération dans quelques-unes des fonctions du corps. Les efforts que fait la nature s'étendent ſur des produits nouveaux du mal, & non ſur le mal lui-même; telles ſont toutes les maladies qui dépendent de la foibleſſe des fibres & de la mauvaiſe qualité des liqueurs; telles ſont les ſquirrhes, les hydropiſies, la cachexie & toutes les maladies accompagnées de langueur. Les aliments plus corroborants que nourriſſants, les vins les plus forts, donnés cependant aux intervalles marqués, les légumes échauffants conviennent dans ces états : on ne doit point ſe départir de ce principe, qui eſt de donner moins de nourriture que les forces apparentes n'en exigent, de ne preſcrire que des aliments aiſés à digérer, comme le pain bien fermenté & bien cuit, la viande des vieux animaux, les bouillons, les œufs, & de ne permettre aucune nourriture lourde & mal-faiſante. On doit, ſurtout, dans ces maladies, ſe procurer un air pur & ſerein; faire beaucoup d'exercice, s'il eſt poſſible; prendre de la diſſipation, & bannir le chagrin & l'inquiétude.

On trouvera, au reſte, à la fin de chaque article des maladies longues, un abrégé de la diete qu'on doit y ſuivre.

Du Régime humectant.

Nous avons ſouvent renvoyé à cet article dans les différentes maladies que nous avons eues à traiter; nous entendons par ce mot tout ce qui peut humecter le ſang & les humeurs, & relâcher doucement les fibres; tels ſont un air frais & humide, une boiſſon abondante, des aliments humectants, comme la ſoupe, les légumes,

les herbes potageres cuites ou crues, l'usage des lavements, des bains tiedes, un exercice modéré, un sommeil long & tranquille, de la dissipation, point de chagrin ni d'inquiétude : il est essentiel sur-tout d'éviter les liqueurs spiritueuses, les exercices violents, les passions tumultueuses & les aliments échauffants.

Du Régime adoucissant.

On entend par ce régime tout ce qui peut adoucir le sang, & en détruire l'âcreté, tels sont les aliments mucilagineux & adoucissants, comme les crêmes de riz, d'orge, de gruau, les gelées de viande, le lait des différents animaux, sur-tout celui de vache, le petit-lait pris en boisson tous les matins, les lavements, l'eau avec très-peu de vin, un air frais, un exercice doux & modéré, des passions douces, un sommeil paisible, & généralement tout ce qui peut mettre le calme dans la machine.

REGLES, s. f. pl. On donne ce nom à l'écoulement de sang, qui se fait tous les mois par les parties naturelles des femmes, & qui reparoît réguliérement, tant qu'elles sont fécondes.

C'est ordinairement depuis l'âge de quatorze ou quinze ans jusqu'à quarante-cinq, que les regles se soutiennent, à moins qu'il ne survienne une grossesse ou quelque dérangement dans la machine. Quoique ce temps soit celui que la nature a destiné pour l'éruption des regles, il y a cependant des sujets dans lesquels cette évacuation se déclare plutôt, ou finit plus tard. On a vu des filles de huit ou dix ans, & des femmes de cinquante qui étoient réglées.

Quand cette évacuation se fait naturellement, & qu'elle ne cause aucun dérangement dans la machine, elle est plutôt une preuve de santé que de maladie : quelques-uns même prétendent que c'est un signe de fécondité. Quand cette évacuation est dérangée, elle devient la source d'une infinité de maladies : ainsi cet écoulement peut pécher de deux manieres différentes, par sa quantité ou par sa qualité. Les regles peuvent être augmentées ou diminuées, ou même supprimées ; elles peuvent être aussi d'une mauvaise qualité, comme

on le voit dans les fleurs blanches, qui font quelquefois teintes de sang.

De la Diminution ou Suppression des Regles.

Il aisé de juger de la suppression des regles, quand on a passé le temps ordinaire, sans avoir cet écoulement. On juge plus difficilement de la diminution, parce qu'il n'est pas aisé d'en faire la comparaison avec l'écoulement que l'on a habituellement.

Quand la suppression des regles vient dans une femme mariée, ou dans quelques filles qui se sont exposées à avoir des enfants, on doit d'abord examiner s'il y a quelqu'altération dans le corps, ou s'il survient quelqu'incommodité, comme des pesanteurs dans les bras, dans les jambes; des maux de tête, des coliques, la fievre; auquel cas, on ne peut point présumer de grossesse; on doit observer ensuite si les incommodités qui résultent de la suppression des regles ne sont pas les signes de la grossesse; auquel cas, il ne faudroit tenter aucune espece de remedes qui deviendroient même dangereux. *Voyez* GROSSESSE.

Si la suppression vient sans que la femme ait aucun soupçon de grossesse, on peut pour lors regarder cet état contre-nature, & on doit travailler à y porter remede, à moins que la suppression ne soit suivie d'aucun accident; car il arrive quelquefois que les femmes perdent leurs regles pendant très-long-temps, sans en être incommodées.

Comme nous avons dit ci-dessus, les regles peuvent ou diminuer, ou s'arrêter tout-à-fait.

Les signes de la suppression des regles sont différents mouvements spasmodiques vers le mésentere, le foie, la rate, l'estomac & les intestins; la pesanteur dans les membres, la difficulté de respirer, le resserrement à la poitrine, la perte de l'appétit; l'urine, tantôt pâle, trouble & épaisse, & tantôt rouge ou enflammée; un sommeil inquiet & agité, une disposition à pleurer, le visage pâle, les levres livides, & tout le corps bouffi; les yeux sont ternes & environnés d'un cercle livide; les paupieres sont gonflées.

Les filles d'un tempérament phlegmatique & mélan-

colique, d'une vie triste & sédentaire, sont sujettes à la suppression de regles.

La cause prochaine de la suppression est ou l'épaississement ou la diminution du sang; les causes éloignées sont la crainte, la colere, un air épais & lourd, les aliments cruds & grossiers, les œufs durs pris en grande quantité, l'eau froide, l'usage des acides & des fruits qui ne sont pas mûrs, la nécessité où l'on est d'habiter des lieux humides & froids, la vie sédentaire & oisive, les sueurs copieuses, l'abus que l'on peut faire des astringents & des remedes propres à les arrêter, les saignées faites en abondance, & sans nécessité.

Les maux qui résultent de la suppression des regles sont infinis; mais quand ils dégénerent en quelque maladie particuliere, comme en cachexie, hydropisie, asthme, &c. on suit le traitement que nous avons indiqué dans ces différentes maladies.

Mais quand la suppression des regles n'a pas encore produit des maux aussi graves, & qu'il n'en résulte que des indispositions générales dans la machine, il faut pour lors suivre la méthode que nous allons prescrire.

Avant que de tenter aucun remede dans la suppression des regles, il faut commencer par examiner l'âge, la façon de vivre & l'état de la malade; si, par exemple, elle a passé quarante-cinq ans, ou qu'elle en approche, on doit être très-réservé sur les remedes, parce qu'il est vraisemblable que cette évacuation est prête à cesser naturellement; si la malade est mariée, ou si c'est une fille, il faut tâcher de reconnoître de toutes les façons, si elle est grosse, en comparant les signes que nous avons rapportés à l'article Grossesse; auquel cas, on doit proscrire tous les remedes. Mais s'il n'y a aucun signe de grossesse, & que d'ailleurs la malade ressente différentes incommodités, comme maux de tête, mouvement de fievre, douleur d'estomac, colique, difficulté de respirer, &c. on peut pour lors tenter quelques remedes.

La suppression des regles vient, comme nous l'avons dit, de l'épaississement du sang ou de sa diminution; on reconnoît la diminution du sang à un pouls lent & petit, à un visage pâle, à des chairs molles & flas-

ques, aux regles qui se sont supprimées par degrés, & pendant lesquelles la malade rendoit très-peu de sang, au peu d'appétit qu'elle a, & au grand usage qu'elle fait des boissons aqueuses.

Quand la suppression des regles vient de cette cause, elle produit rarement des accidents fâcheux, d'autant plus qu'il est à présumer que la nature n'est point surchargée de sang, puisqu'elle n'en évacue point : il suffit seulement d'observer un bon régime, de faire de l'exercice, de manger peu, & de ne se nourrir que de choses saines, & de facile digestion.

Quand la suppression des regles est produite par l'épaississement du sang, ce que l'on reconnoît à un pouls lent & grand, à des douleurs vagues dans tout le corps, à une abondance de matieres glaireuses que l'on rend par les selles & les urines, à une espece de couenne qui se trouve dans la poëlette, quand on a saigné la malade, à un air lourd & grossier qu'elle respire, aux aliments épais & gluants dont elle se nourrit, à l'usage qu'elle peut faire du vin, des liqueurs spiritueuses, ou au défaut des boissons aqueuses, au sommeil trop long, aux urines & aux sueurs abondantes qu'elle éprouve, & au chagrin & à la tristesse à laquelle elle est sujette.

On fera pour lors saigner la malade au bras; après quoi, on la mettra à l'usage du petit-lait clarifié, dont elle prendra trois demi-septiers par jour, pendant quatre ou cinq jours : on pourra suppléer au petit-lait par une infusion de bourrache & de buglose, à la dose d'une demi-poignée de chaque dans une pinte d'eau, en y ajoutant quinze grains de nitre; après quoi, on passera à l'apozeme suivant :

Prenez, *Des Racines de Garance.*
De Chardon-Roland, de chaque une once.
Des Feuilles de Capillaire de Canada, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte : ajoutez alors
Des Feuilles de Petit-Chêne.
De Marrube blanc, de chaque une pincée.
D'Arcanum-duplicatum, un gros.

Passez le tout, & faites-y fondre une once de sirop des cinq racines, pour en prendre un verre toutes les quatre heures : on continuera cet apozeme pendant quatre jours ; après quoi, on purgera la malade avec notre tisane royale, pendant douze jours, & on la mettra, immédiatement après, à l'usage de l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*

D'Enula-Campana, de chaque deux gros.

De Racines d'Aristoloche ronde pulvérisée, un gros.

De Gomme Ammoniac.

De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.

De Tartre vitriolé, un gros,

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire un opiat, dont on prendra un gros dans la journée ; la moitié avant dîner, & la moitié avant souper. La malade boira dans la journée une infusion d'une égale quantité de feuilles de véronique & de petit-chêne. On peut, au lieu de l'opiat ci-dessus, prescrire l'usage de l'æthiops martial, pendant quinze ou vingt jours, à la dose de cinq ou six grains par jour, dans un peu de conserve d'*ænula-campana.*

Si ces remedes ne réussissent point, on fera prendre les demi-bains d'eau tiede, dans lesquels la malade restera, pendant deux heures, tous les jours ; on lui appliquera ensuite les sang-sues aux parties naturelles, en observant de les appliquer tous les mois, dans le temps où les regles devroient couler, afin de mieux seconder les efforts de la nature. On pourra en même temps prescrire, pour boisson à la malade, une infusion de la boule de mars dans de l'eau, dont elle boira cinq ou six coups par jour, en observant de se purger tous les quinze jours, & en suivant un régime humectant.

Quand les regles ne sont point totalement supprimées, & qu'elles ne sont que diminuées, on doit suivre à peu près le même traitement que nous venons d'indiquer, excepté qu'on doit continuer les remedes moins long-temps, pour en obtenir la guérison.

Les regles peuvent pécher encore par leur mauvaise

qualité, c'est-à-dire, qu'elles peuvent être accompagnées de matieres glaireuses, comme on le voit dans les Fleurs blanches & dans la Cachexie. *Voyez ces deux articles où l'on trouvera le traitement qui convient aux regles qui pechent par leur mauvaise qualité.*

Nous devons ici recommander d'être bien attentif dans le choix des emménagogues ; les remedes chauds occasionnent constriction & resserrement des vaisseaux ; il est nécessaire que leur usage soit précédé de bains continués long-temps.

RELACHEMENT DE L'ANUS. L'anus est sujet à se relâcher, comme presque toutes les autres parties du corps ; c'est ce que l'on voit arriver quelquefois, après les efforts violents que l'on fait pour aller à la selle, après les hémorrhoïdes qui fluent, & après l'usage immodéré des lavements.

On reconnoît le relâchement de l'anus à une foiblesse que l'on sent à la partie, qui sort & tombe extérieurement en allant à la selle ; à la difficulté que l'on a de retenir ses excréments qui s'échappent d'eux-mêmes, & à un certain poids & une pesanteur que l'on sent dans la partie.

Les causes du relâchement de l'anus sont la foiblesse des solides, occasionnée par l'âge, la délicatesse du tempérament, l'usage immodéré des bains, des lavements, de l'eau chaude & des boissons tiedes, par des exercices violents & continuels, par un sommeil trop long, par l'usage fréquent des saignées, ou l'écoulement abondant des hémorrhoïdes, par les passions vives de l'ame, & par une vie luxurieuse & débauchée. On peut également regarder comme cause de cette maladie un ulcere qui les ronge & en affoiblit la texture, ou quelqu'effort violent & subit.

Le relâchement de l'anus peut être essentiel ou accidentel ; le premier dépend du tempérament, & se guérit très-difficilement ; le second est ordinairement occasionné par quelque cause extraordinaire, comme quelqu'effort, quelque chûte, abcès, ou tumeur, qui se forment dans la partie.

La cure du relâchement de l'anus essentiel est assez difficile à obtenir, parce que les fibres ayant perdu

par degrés leur reſſort, ne peuvent le recouvrer qu'avec très-grande peine : voici néanmoins la conduite qu'on doit tenir, pour y réuſſir.

S'il y a tumeur & gonflement dans la partie, on commencera par faire ſaigner le malade au bras, & par lui faire prendre tous les matins une infuſion légere de ſanicle, dont il prendra cinq ou ſix verres par jour. Il continuera cette boiſſon, pendant cinq ou ſix jours; après quoi, on lui appliquera à l'anus les ſang-ſues, pour dégorger & dégonfler la partie plus ſûrement.

Après l'uſage des ſang-ſues, continué pendant cinq ou ſix jours, le malade prendra la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racine de grande Conſoude, une once.*
De feuilles de Venche,
De Pervenche, de chaque une demi-poignée.
De Cachou en poudre,
De Corail, de chaque un gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers; paſſez la liqueur pour en prendre une chopine par jour en pluſieurs verres.

Immédiatement après l'uſage de cette tiſane, continué pendant huit jours, on purgera le malade avec un demi-gros de rhubarbe infuſé dans un verre d'eau, dans lequel on ajoutera, après l'avoir paſſé,
Une once de Sirop Magiſtral.
Une once de Catholicon double.

On appliquera ſur la partie des fomentations propres à lui donner du reſſort, comme celles qui ſont faites avec le cerfeuil, la ſanicle, la mille-feuille, bouillis dans du vin rouge; on expoſera la partie à la vapeur de cette fomentation, & on appliquera deſſus, pluſieurs fois par jour, des compreſſes trempées dans cette liqueur.

On paſſera, immédiatement après, à l'opiat que nous avons décrit à l'article CHUTE DE L'ANUS.

Quand cette maladie eſt accidentelle, & qu'elle vient de quelqu'effort, il ſuffit d'avoir recours à un chirurgien qui puiſſe en faire la réduction, & appliquer deſſus un bandage convenable.

Si le relâchement de l'anus eſt cauſé par quelqu'hé-

morrhoïde, il faut remédier à la cause premiere, avant que de suivre la route que nous venons de tracer. *Voyez* Hémorrhoïde.

Les enfants sont fort sujets à cette maladie ; on vient à bout de les guérir, en leur appliquant au fondement, après avoir réduit l'intestin, une éponge trempée dans une décoction de roses de Provins, faite avec le vin rouge, ou seulement dans une eau dans laquelle on aura éteint un fer rouge.

RELACHEMENT de la Luette. *Voyez* Luette.

RÉMISSION, s. f. terme dont on se sert pour exprimer la modération ou le relâchement d'une fievre continue, qui arrive entre les redoublements & les accès.

La rémission est différente de l'intermission : dans celle-là, la fievre subsiste ; dans celle-ci, elle cesse entiérement jusqu'à un nouveau paroxysme.

RÉTENTION, s. f. Ce mot s'emploie pour exprimer toutes les évacuations qui sont retenues contre le cours ordinaire de la nature, comme celles des menstrues, de la transpiration & des urines. *Voyez* Suppression.

RHUMATISME, s. f. douleur qu'on sent dans les muscles, dans les membranes, & souvent même dans le périoste, accompagnée de pesanteurs, de difficultés de se mouvoir, & quelquefois d'une fievre irréguliere.

On distingue le rhumatisme en *universel* & en *particulier*. Le premier attaque toutes les parties du corps ; le dernier n'en affecte que quelques-unes. Quelquefois les douleurs sont vives, quelquefois vagues, passant d'un côté à l'autre. Ainsi les rhumatismes different entr'eux, d'abord par la place qu'ils occupent, qui est plus ou moins intérieure, plus ou moins étendue. Ils different aussi par la cause ; car il y en a qui sont produits par les humeurs scorbutiques, vénériennes. Le rhumatisme differe de la goutte, en ce que l'un a son siege dans les parties musculeuses ; la goutte, au contraire, attaque les parties membraneuses, comme les jointures.

Les signes du rhumatisme sont les suivants : on éprouve dans quelques parties du corps un embarras, un mal-aise, un sentiment de tension, de pression, de

pesanteur & de fatigue ; la partie est légérement enflée & distendue ; elle a de la peine à exécuter ses mouvements, par rapport aux douleurs vives qu'elle fait éprouver : on y sent de plus une chaleur qui est plutôt âcre & inquiétante qui brûlante. Quelquefois les symptomes sont beaucoup plus forts, sur-tout dans les rhumatismes violents ; on y éprouve des élancements, une ardeur & une chaleur considérables : la fievre s'y joint quelquefois.

Les rhumatismes se déclarent ordinairement dans les sujets de l'un & de l'autre sexe, qui sont encore dans la fleur de l'âge ; ce sont sur-tout ceux qui menent une vie oisive, qui ont beaucoup de sang, qui y sont exposés ; car les tempéraments sanguins ont des attaques plus fréquentes de cette maladie : ceux qui ont vécu dans un air épais & grossier, qui ont été obligés d'habiter un pays humide & pluvieux, y sont fort sujets.

La cause prochaine du rhumatisme est la plénitude & l'embarras du sang & des humeurs dans la partie affectée ; ce qui fait qu'elle est distendue, & qu'elle éprouve des douleurs très-vives. Les causes éloignées sont la vicissitude des saisons, le changement subit du froid & du chaud, l'oubli des saignées habituelles & des vésicatoires, la suppression des hémorrhoïdes, des regles, de la transpiration, un sang épais & gluant qui s'arrête facilement dans les différentes parties du corps, & qui produit des embarras & des douleurs vagues. Il y a aussi des causes extérieures, qui peuvent donner naissance aux rhumatismes, comme les contusions, les dislocations, les luxations, les fractures, les vieux ulceres, les plaies accompagnées d'inflammations considérables, les brûlures, les panaris, les fievres qui ont été supprimées, & enfin la disposition héréditaire.

Quand le rhumatisme est considérable, & qu'il est accompagné de symptomes violents, il faut commencer par calmer la violence du sang par les saignées, les boissons rafraîchissantes, le petit-lait que l'on continuera, pendant deux ou trois jours, pour donner de la souplesse aux fibres, & de la fluidité au sang ; après quoi, on purgera le malade avec notre tisane royale, & on le mettra à l'usage de la poudre suivante :

Prenez, *De Magnésie blanche, deux gros & demi.*
De Sel de Duobus, un gros.
De Succin pulvérisé, demi-gros.
De Kermès minéral, vingt grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire une poudre que l'on divisera par paquets, de six grains chaque; on en donnera une prise au malade toutes les trois heures, en prenant un verre de la décoction suivante :

Prenez, *De Bois de Buis, six onces.*
De Racine de grande Bardane, quatre onces.
De Bois de Genievre, trois onces.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau, pour réduire à trois, en observant de tenir toujours le vaisseau couvert. Retirez-le du feu, & laissez-le infuser sur des cendres chaudes, pendant six heures; après quoi, vous y ajouterez

Deux gros de Crystal minéral.
Demi-once de Réglisse.

Passez ensuite la liqueur, & buvez-en environ une pinte par jour, à trois fois, ou en six verres, si cela est plus commode.

Après l'usage de cette tisane & de cette poudre, on se purgera avec la tisane royale, comme ci-dessus.

A l'extérieur, on frottera la partie avec de l'esprit-de-vin camphré, ou on appliquera dessus des sachets remplis d'herbes aromatiques bouillies dans du vin, comme la camomille, le romarin, la menthe, la marjolaine, le pouliot, la matricaire, l'hyssope, le thym, le sureau, la lavande, &c. On peut avoir recours à la composition suivante :

Prenez, *D'Huile de Vers, une once.*
De Laurier, une once & demie.

Melez-les bien ensemble, pour en oindre la partie avec une flanelle. Il faut auparavant la frotter auprès d'un bon feu, avec des serviettes usées & chaudes : on y applique ensuite une vessie de cochon, avec une serviette en quatre par dessus. On répete cette onction deux fois le jour, selon le besoin.

On peut également se servir de la composition suivante :

Prenez, *D'Æthiops minéral, un gros.*
De Succin en poudre, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, pour une poudre, dont on prendra une demi-cuillerée chaque fois, que l'on jettera sur un réchaud plein de feu; on en recevra la vapeur avec une flanelle, dont on frottera ensuite la partie. Si l'on veut exciter une transpiration plus abondante, on peut mettre la partie affectée sous une couverture, & recevoir la vapeur de cette poudre que l'on jette dans le réchaud, en frottant ensuite fortement la partie. On peut aussi avoir recours à la décoction suivante:

Prenez, *Du Thym,*
De la Lavande,
De la Marjolaine,
De la Sauge,
De l'Hyssope,
Du Romarin, de chaque une grosse poignée.
De Graine de Genievre, deux poignées.

Pilez grossiérement ces drogues dans un mortier, & mettez-les dans un pot de terre neuve avec deux pintes d'eau-de-vie; couvrez-le bien, & bouchez-le avec de la pâte: renfermez-le ensuite dans du fumier de cheval, pendant dix ou douze jours; ou dans des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures; après quoi, vous distillerez la liqueur que vous conserverez dans des bouteilles bien bouchées. On l'applique froidement sur les douleurs rhumatismales, après avoir frotté la partie avec des serviettes chaudes, jusqu'à l'engourdir.

Nonobstant tous ces remedes, si le rhumatisme étoit opiniâtre, & qu'il ne voulût point céder, on feroit prendre au malade l'opiat qui suit:

Prenez, *De Bois de Gayac,*
De Salsepareille en poudre, de chaque deux gros.
D'Æthiops minéral, un gros.
De Fleurs de Benjoin, un demi-gros.
De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, deux gros.
De sel volatil de Corne-de-cerf, trois gros.

Mêlez le tout ensemble, avec une suffisante quantité de teinture de bois sudorifique, pour en faire un opiat dont on donnera gros comme une noisette au malade;

soir & matin, en lui faisant boire par dessus un verre de fleurs de coquelicot.

On observera de se purger avant & après l'usage de cet opiat.

Si l'on ne trouvoit aucun soulagement de la continuation de ce remede, on pourroit employer le suivant :

Prenez, *De Salsepareille en poudre, deux gros.*
De Squine, coupée par tranches,
De Gayac pulvérisé, de chaque demi-once.

Versez sur le tout une pinte d'esprit-de-vin, couvrez le vaisseau avec de la pâte ; laissez-le exposé au soleil pendant quatre ou cinq jours, ou sur des cendres chaudes, à un feu très-doux, jusqu'à ce que le tout soit réduit en consistance mollasse. Vous jetterez dessus ensuite une pinte d'eau. Vous passerez la liqueur & l'exprimerez, & la garderez pour le besoin. On en prend le matin, dans son lit, deux ou trois cuillerées dans de l'eau, en observant de se tenir bien chaudement.

On éprouve encore du soulagement, en jettant dans la bassinoire, dont on se sert pour chauffer son lit, quelques grains de genievre.

Pour éviter les rechûtes du rhumatisme, il faut se faire saigner aux équinoxes, rappeller les hémorrhoïdes ou les regles, quand elles ont été supprimées ; se purger tous les deux mois ; éviter l'air froid, humide, se couvrir à peu près toujours également, se promener & se dissiper, sans faire d'exercice violent, ne point faire usage des ragoûts, des liqueurs spiritueuses, dormir peu, & bannir les passions de l'ame & les inquiétudes d'esprit.

RHUME, s. m. espece de fluxion sur la gorge & sur la trachée-artere, qui fait tousser, moucher & cracher.

On distingue plusieurs sortes de rhumes, selon les parties qui sont affectées ; quand on sent de la douleur, de l'âcreté dans la gorge, on l'appelle *rhume de gorge* ; quand le mal est intérieur, & qu'il attaque la poitrine, on l'appelle *rhume de poitrine* ; si l'humeur se porte du côté de la tête, on l'appelle *rhume de tête* ou *de cerveau*.

Nous avons traité des rhumes de cerveau, de poitrine à l'article CATARRHE : on peut consulter cet article.

Comme c'eſt, en général, une humeur âcre, comme celle de la tranſpiration, qui eſt arrêtée, & qui ſe jette ſur différentes parties du corps, qui devient la cauſe de tous les rhumes, on peut ſuivre le même traitement que nous avons indiqué à l'article CATARRHE.

En général, le lit, une chaleur douce, de légers diaphorétiques, des lavements qui attirent l'humeur & diſpoſent à une tranſpiration utile & abondante, ſont des moyens dont on doit ſe ſervir dans les rhumes, & dont on éprouve de bons effets. Nous n'entrons pas dans le détail de tous ces effets; il en a été fait mention dans pluſieurs articles.

Quand les rhumes ſont accompagnés de toux vive, d'irritation & de chaleur conſidérable, ils exigent des conſidérations particulieres. *Voyez* TOUX.

RIS SARDONIQUE, ſ. m. eſpece de ris convulſif, ſemblable à celui qu'excite une herbe venimeuſe, qui eſt une eſpece d'ache; elle cauſe une telle contraction dans les muſcles du viſage, que ceux qui en ſont empoiſonnés, ſemblent rire en mourant. Cette eſpece de ris eſt auſſi un ſymptome des bleſſures faites au diaphragme.

Comme cette maladie eſt une eſpece d'affection convulſive, on en trouvera le traitement aux articles CONVULSION & SPASME.

ROSE, ſ. f. Quelques-uns donnent ce nom à l'éréſipele, à cauſe de ſa couleur. *Voyez* ERÉSIPELE.

ROUGEOLE, ſ. f. petites taches rouges, purpurines ou livides, diſtinctes, ſemblables à des piquures de puce, qui s'élevent ſuperficiellement ſur la peau, & ne ſuppurent point, comme les puſtules de la petite vérole. Elles ſe diſſipent ordinairement le neuvieme jour, quelquefois plutôt.

La rougeole ſe déclare par une eſpece de friſſon ſuivi d'une chaleur conſidérable, accompagné de peſanteur de tête, d'oppreſſion de poitrine & d'une toux ſeche; ſouvent on éprouve une douleur très-vive dans le dos & dans les lombes. Quelques-uns reſſentent des douleurs d'entrailles, des vomiſſements, des diarrhées, des hémorrhagies par le nez, des convulſions; & quelquefois, ſur-tout dans les enfants, cette maladie s'annonce

par

par une bouffiſſure aux paupieres, un écoulement de larmes, & des éternuments fréquents.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt un levain ſubtil, qui s'inſinue dans le ſang, qui le fait fermenter, & ſert à le purifier d'une partie des mauvais ſucs dont il eſt infecté. Il paroît que cette eſpece de levain a beaucoup d'affinité avec celui de la petite vérole, puiſque ces deux maladies s'annoncent à-peu-près avec les mêmes ſignes, qu'elles ont la même marche, & qu'elles ne different que du plus ou du moins.

Quand la rougeole ſe déclare ſans aucun ſymptome grave, & qu'elle pouſſe bien d'elle-même, il vaut beaucoup mieux laiſſer agir la nature, que de la tourmenter : il ſuffit ſimplement d'appaiſer les ſymptomes, comme la toux, avec un peu de ſirop de guimauve & de l'huile d'amandes douces ; de modérer la chaleur, ſi elle eſt trop grande, ou de l'exciter, ſi elle eſt trop légere ; de baſſiner les yeux avec un peu d'eau de guimauve, pour tempérer les humeurs qui s'y portent.

Quand la rougeole s'annonce avec beaucoup de fievre & beaucoup de chaleur, il faut avoir recours à la ſaignée ; faire boire au malade de l'eau panée ou du petit-lait ; lui donner des lavements ; & calmer la fougue du ſang, autant qu'il eſt poſſible de le faire. Après quoi, on preſcrira une tiſane faite avec des lentilles, pour boiſſon ; ou, ſi l'on aime mieux, on fera bouillir une once de racine de ſcorſonere dans une pinte d'eau, & on en donnera un verre toutes les deux heures.

Si la rougeole ne pouſſoit pas ſuffiſamment par l'uſage de ces remedes, on auroit recours à la potion ſuivante :

Prenez, *Des Eaux diſtillées de Scabieuſe,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
D'Eau de Méliſſe ſimple, une once.
De la poudre de Vipere, vingt grains.
De la Confection d'Hyacinthe, un gros.
De ſirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout pour une potion à prendre par cuillerées, d'heure en heure, en continuant la tiſane de ſcorſonere.

Si la rougeole ſe préſente bien, que la fievre ſoit conſidérable, il ne faut point employer cette potion: il ſuffit de laiſſer agir la nature.

Si le dévoiement eſt conſidérable, & que le malade reſſente des tranchées, on aura recours à la poudre ſuivante:

Prenez, *De Corail en poudre, deux gros.*
De Corne-de-cerf, un gros.
D'Antimoine diaphorétique, demi-gros.

Mêlez le tout enſemble pour une poudre dont on donnera douze grains à l'enfant, toutes les deux heures. On lui fera une panade dans laquelle on ajoutera quinze grains de nitre par pinte.

Si les yeux ſont attaqués vivement, on peut appliquer deſſus des linges trempés dans de l'eau de ſureau, avec un quart d'eſprit-de-vin camphré.

Quand les paupieres ſont collées enſemble, il ſuffit de les frotter avec de l'huile d'œuf, ou avec de l'eau de guimauve.

Dans la chaleur & l'ardeur de la gorge, on ſe ſert, avec ſuccès, d'une cuillerée d'eau-de-vie dans une chopine d'eau.

Quand il y a une toux conſidérable, on a recours aux adouciſſants, comme l'huile d'amandes douces, le ſirop de guimauve, & le looch blanc, décrit à l'article Toux.

Au reſte, cette maladie eſt rarement grave, & il ſuffit de ne point employer des remedes trop chauds.

Il y a une eſpece de rougeole qu'on appelle *boutonnée*, parce que ſes puſtules s'élevent en petits boutons; mais ils ne ſuppurent point, comme dans la petite vérole: elle n'exige point un traitement différent de celui que nous venons de tracer.

Le poumon reſte fatigué après la rougeole; il eſt même diſpoſé à être ſaiſi de maladies inflammatoires: ainſi la ſaignée, pour peu qu'il y ait de toux, & les remedes anti-phlogiſtiques, peuvent être employés utilement. Il faut éviter les incraſſants, & s'en tenir à des délayants doux.

ROUGEUR DE VISAGE. Cette incommodité difforme vient ordinairement d'un vice dans la maſſe du

ſang. On dit que ceux qui en ſont attaqués ont le viſage couperoſé. *Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet dans les maladies qui attaquent le viſage.* (*Voyez* MALADIES DE LA PEAU.)

La compoſition ſuivante eſt très-efficace pour ces ſortes de maux, pourvu cependant qu'on ait pris les précautions que nous avons indiquées dans ces maladies.

Prenez, *Vingt Limaçons à coques.*
Six Citrons coupés par tranches.
Vingt-quatre blancs d'Œufs.

Faites diſtiller le tout enſemble, & expoſez au ſoleil, pendant quinze jours, la liqueur que vous avez reçue.

On s'en lave le viſage deux ou trois fois le jour. Le remede ſuivant peut encore ſervir.

Prenez, *Des Oignons de Lis ;*
faites-les cuire dans de l'eau, & lavez-vous-en le viſage ſoir & matin. Celui-ci eſt auſſi-bon.

Pilez, *Deux dragmes d'Alun ;*
mêlez-le bien avec ſix blancs d'œufs frais ; faites-les bouillir enſemble, en remuant ſans ceſſe.

Il s'en fait une eſpece d'onguent, dont on oint le viſage deux ou trois fois le matin & le ſoir.

ROUGEUR DES YEUX. Les yeux ſont ſujets quelquefois à devenir rouges ; les paupieres ſe gonflent, ſe chargent d'une ſéroſité âcre qui les irrite ; ce qui produit un écoulement involontaire de larmes, & fort incommode.

Cette maladie eſt ordinairement accompagnée d'ardeur, de chaleur, de demangeaiſon & de cuiſſon. Souvent il ſurvient des maux de tête, & quelquefois des mouvements de fievre.

On diſtingue deux ſortes de rougeurs des yeux : l'une qui eſt habituelle, l'autre accidentelle. Il eſt très-difficile de remédier à celle qui eſt habituelle, & qui vient ſur-tout de naiſſance ; l'autre ſe guérit plus aiſément.

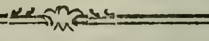
Les vieillards ſont très-expoſés à cette maladie ; les jeunes gens qui ont un ſang âcre, qui font uſage des liqueurs ſpiritueuſes, des ragoûts échauffants, en ſont plus ſouvent incommodés ; ceux dans leſquels quelques évacuations ſe ſuppriment, comme celles des regles,

de la tranſpiration, des hémorrhoïdes, peuvent également être tourmentés de cette maladie.

Quand on eſt attaqué de la douleur des yeux depuis quelque temps, & qu'elle dépend de quelques évacuations ſupprimées, il faut chercher à les rétablir, en employant les remedes indiqués à l'article SUPPRESSION.

Quand elle ne reconnoît pour cauſe que l'âcreté du ſang, il faut mettre en uſage les remedes indiqués dans l'Acreté & l'Acrimonie du ſang; ils conſiſtent à faire faire au malade une ou deux ſaignées, ſur-tout au pied, ſelon le beſoin, à lui faire prendre beaucoup de boiſſons aqueuſes, des lavements, à le purger tous les huit jours, & à lui appliquer à la nuque les véſicatoires, ou un cautere au bras. On trouvera, aux artic. ACRETÉ & ACRIMONIE DU SANG, les remedes propres à tempérer cette âcreté.

ROUSSEUR, ſ. f. taches de rouſſeur. *Voyez* LENTILLES.



SAI

SABURRE. *Voyez* CRUDITÉS DES PREMIERES VOIES, & MALADIES AIGUES.

SAIGNÉE, ſ. f. C'eſt une ouverture que l'on fait à quelque vaiſſeau avec une lancette, pour en tirer une portion de la maſſe du ſang.

On diſtingue trois ſortes de ſaignées; la ſaignée évacuative, dérivative & révulſive.

On appelle *ſaignée évacuative*, celle qui ne ſert qu'à déſemplir les vaiſſeaux, quand la maſſe du ſang eſt en trop grande quantité. On pratique cette ſaignée toutes les fois que l'on ſe ſent de la plénitude, & que les vaiſſeaux ſont trop remplis de ſang; en en ôtant une partie, les vaiſſeux ſe trouvent plus à l'aiſe, & les liqueurs circulent avec plus de facilité.

La ſaignée dérivative eſt celle qui fait aborder promptement & ſubitement ſur une partie plus de ſang qu'elle n'en recevoit auparavant, & qui par-là entraîne les embarras qui pourroient s'y être formés.

La ſaignée révulſive ſe pratique pour retirer & ramener à une partie oppoſée le ſang qui aborde ailleurs avec trop d'abondance, & par-là cauſe de l'inflammation.

Ces trois différentes ſaignées s'exécutent dans des circonſtances différentes. La ſaignée évacuative, comme nous l'avons déjà dit, eſt propre à diminuer la plénitude, dans quelque partie du corps qu'on la pratique. La ſaignée dérivative ſe fait toutes les fois que l'on veut faire aborder le ſang avec impétuoſité dans quelque partie. C'eſt ainſi qu'on la pratique au pied dans la ſuppreſſion des regles, pour forcer les digues qui contenoient le ſang, & pour l'attirer avec force dans les vaiſſeaux de la matrice. La ſaignée révulſive eſt deſtinée à éloigner le ſang d'une partie, pour l'attirer dans une autre; telle eſt la ſaignée au pied dans l'inflammation du cerveau, ou dans les maux de gorge inflammatoires; telle eſt encore la ſaignée au bras droit dans l'inflammation du bras gauche.

Utilité de la Saignée évacuative.

On doit pratiquer cette ſaignée, quand il y a plénitude, comme dans les jeunes gens, les tempéraments ſanguins, les grands mangeurs, les perſonnes maigres, &c. quand le ſang eſt trop raréfié, comme dans les grandes chaleurs, après des exercices violents, ſans épuiſement, après un coup de ſoleil, & dans les tempéraments échauffés, & ſujets à boire des liqueurs ſpiritueuſes. Cette ſaignée eſt utile dans l'accablement, la diſtenſion, l'inflammation de quelque partie, provenant d'un ſang trop abondant, échauffé ou viſqueux; dans les hémorrhagies opiniâtres, quand elles ſont accompagnées des ſignes de la plénitude; dans la ſuppreſſion de quelqu'évacuation, comme les regles & les hémorrhoïdes, & dans tous les cas où l'on veut placer des remedes qui, par leur action, augmentent le volume du ſang, comme avant les frictions mercurielles, & avant l'uſage des eaux minérales chaudes.

Utilité de la Saignée dérivative.

Elle ſe pratique dans la ſuppreſſion d'un écoulement de ſang, comme le flux menſtruel, ou hémorrhoïdal,

afin de donner plus de rapidité au ſang, qui force ſes digues, & ſe fait jour au dehors.

Utilité de la Saignée révulſive.

Cette ſaignée convient dans tous les cas où il y a tenſion, douleur, inflammation dans quelques parties eſſentielles à la vie, ou dans leſquelles l'inflammation fait des progrès trop rapides : on pratique alors cette ſaignée dans les parties les plus éloignées, & les moins utiles à la vie, afin d'y entraîner une portion du ſang qui y excite l'inflammation. C'eſt ainſi que l'on ſaigne au pied dans l'inflammation du cerveau & de la gorge ; & au bras gauche, dans la pleuréſie, quand le point de côté eſt à droite.

De la Saignée, en état de ſanté.

Quoique la ſaignée ſoit un remede très-ſalutaire dans bien des maladies, il eſt cependant très-eſſentiel de ſavoir la placer à propos. Les tempéraments maigres & ſanguins, ceux qui ont la couleur de la peau fleurie & vermeille, qui ſont dans un âge jeune & floriſſant, ceux qui ont le pouls plein, fort, qui vivent délicatement & ſomptueuſement, qui menent une vie ſédentaire, qui ſupportent aiſément toutes ſortes de fatigues, & dans leſquels les ſaignées ne ſont point ſuivies de foibleſſes, ſe trouvent mieux des ſaignées que les autres ; il eſt cependant important de n'y avoir recours que quand il y a néceſſité, comme dans quelqu'un des cas que nous avons dit ci-deſſus.

Il faut éviter les ſaignées à l'âge caduc, comme dans les vieillards ; quand il eſt trop tendre, comme dans les enfants ; quand les forces ſont épuiſées ; quand le viſage eſt pâle ou jaune ; quand le pouls eſt foible, inégal, intermittent ; quand on mange peu, que l'on mene une vie dure, laborieuſe ; quand on eſt fort gras, fort replet, que l'on eſt ſujet au chagrin, aux peines d'eſprit.

De la Saignée, en maladie.

Il y a des praticiens qui ſaignent indifféremment dans toutes les maladies aiguës, toutes les fois que la fievre

est considérable, & que l'on a quelques accidents à craindre des mauvais effets du redoublement; ce principe devient souvent funeste; parce qu'il y a bien des occasions où la fievre est bien moins l'effet de la quantité du sang augmenté, que de sa mauvaise qualité; telles sont les fievres putrides, les fievres malignes, pourpreuses, &c. Il est vrai cependant que, comme l'action de la fievre est trop forte dans ces sortes de maladies, il est à propos de prévenir les accidents qui pourroient en résulter, en faisant une ou deux saignées, non pour tenter la guérison, mais pour faciliter l'effet des remedes qui pourroient la procurer. Quand on ne suit point cette méthode, on risque de rendre les maladies très-fâcheuses, & de faire périr les malades.

Voici les seuls cas où la saignée devient un remede curatif; dans la plénitude vraie ou fausse; dans l'inflammation & les fievres inflammatoires, sur-tout lorsque l'inflammation attaque quelque partie noble, & qu'elle est moins générale. La saignée devient sur-tout essentielle dans les grandes hémorrhagies, pourvu qu'elle ne soit point occasionnée par l'âcreté & la dissolution du sang; car, dans ce cas, elle seroit mortelle. On peut s'assurer de la cause des hémorrhagies, en comparant les signes de l'âcreté & de la plénitude. La saignée est encore plus nécessaire dans les blessures d'armes à feu, ou d'instruments tranchants, qui ont ouvert quelques vaisseaux, pour détourner le sang de la partie, & éviter l'inflammation; c'est un des cas où ce remede doit être le plus multiplié. On doit également saigner dans les chûtes, les coups & les contusions considérables, & réitérer même ce remede, selon l'exigence des cas.

Précautions à prendre dans la Saignée.

On ne doit point se faire saigner après avoir mangé: il faut attendre cinq ou six heures, pour que la digestion soit faite. Les personnes qui se font saigner par précaution doivent le faire le matin à jeun, ou sur les huit heures du soir; la saignée du matin est préférable: on ne doit également prendre de nourriture, qu'en très-petite quantité, ce jour-là, & ne manger que trois ou quatre heures après l'opération.

Il ne faut jamais ſaigner dans le friſſon naturel, ou dans celui de la fievre. On place ordinairement la ſaignée dans le fort du redoublement.

Il ne faut pas ſaigner les femmes dans le temps de leurs regles, à moins qu'il n'y ait des accidents graves qui déterminent à le faire.

Les femmes enceintes ne doivent point ſe faire ſaigner avant le troiſieme ou le quatrieme mois, & dans le huitieme ou le neuvieme, à moins qu'elles ne ſoient fort ſanguines, & qu'elles n'éprouvent des accidents fâcheux. Au reſte, il faut toujours leur faire de petites ſaignées, pour éviter l'avortement.

Après la ſaignée, on peut permettre au malade de s'endormir, parce qu'il n'y a rien qui rétabliſſe plus vîte les forces que le ſommeil.

L'on peut diſtinguer la ſaignée, relativement à la nature du vaiſſeau que l'on ouvre, pour en tirer du ſang; & alors on en diſtinguera deux eſpeces; l'une qui eſt la phlébotomie proprement dite, ou l'ouverture de la veine; l'autre eſt l'artériotomie, ou l'ouverture qu'on fait à une artere, dans l'intention d'en tirer du ſang.

La ſaignée, appellée l'*artériotomie*, ne peut guere ſe pratiquer qu'à l'artere temporale : cette artere portant ſur l'os, on a un point d'appui ſuffiſant pour conſolider la plaie.

Cette opération eſt rarement pratiquée ailleurs qu'à l'artere temporale; on le pourroit cependant, s'il y avoit des cas qui l'exigeaſſent, & qu'il ſe préſentât quelqu'artere ſituée de même ſur l'os qui pût ſervir de point d'appui.

Il eſt à obſerver que les arteres ayant, comme l'on ſait, un mouvement de contraction & de dilatation, leurs plaies ſe guériſſent difficilement. Le ſang, qui s'y porte avec impétuoſité, peut ſurmonter peu-à-peu l'effort de la bande, & former un anévriſme faux, en s'épanchant dans les parties voiſines. La cicatrice foible peut encore céder aux efforts continuels du ſang, & former peu-à-peu un anévriſme vrai : ce ſont des raiſons bien fondées, pour rendre cette opération rare.

Quant à la maniere de la pratiquer, on peut conſulter le *Dictionnaire de Chirurgie*.

La phlébotomie ſe pratique au bras, au pied, à la gorge, aux narines, &c.

Nous renvoyons au Dictionnaire de Chirurgie *pour ce qui regarde le manuel de cette opération, & les accidents qui arrivent quelquefois après la saignée.*

SAIGNEMENT DE NEZ, s. m. écoulement de sang par les narines. Le nez est une des parties du corps la plus sujette à l'hémorrhagie. Nous en avons traité à l'article Hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

SALIVATION, s. f. *ou* PTYALISME, flux de bouche, évacuation abondante de salive par la bouche.

On distingue deux sortes de salivation; l'une qui est universelle; l'autre, particuliere. On a un exemple de la premiere dans l'administration du mercure donné en friction; *Voyez* MERCURE : ou dans la petite vérole confluente, dont elle est un symptome. La particuliere est excitée par des remedes qui ont cette vertu, comme le tabac, la pyrethre, &c.

La cause prochaine de la salivation est un gonflement & un relâchement des glandes salivaires, qui, ne pouvant plus contenir la salive, la laissent échapper par la bouche en plus ou moins grande quantité. Les causes éloignées sont tout ce qui peut augmenter les mouvements du sang & de la lymphe, comme les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, les veilles immodérées, les passions très-vives de l'ame, l'usage du mercure, des levains de fievre, ou scorbutiques, véroliques, cancéreux, & généralement tout ce qui peut augmenter l'effervescence des humeurs.

On distingue deux objets dans la salivation; ou cette évacuation est salutaire, & tourne au bien du malade; ou elle ne sert qu'à l'épuiser, & à nuire à sa santé.

Quand la salivation est excitée par des aliments échauffants, & par un sang âcre, il faut avoir recours aux remedes que nous avons indiqués dans l'article Acreté, & suivre un régime adoucissant. *Voyez* ACRETÉ & RÉGIME.

Si la salivation est provoquée par le mercure, & qu'elle soit trop abondante, il faut purger le malade avec la décoction suivante :

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*
De Sel de Glauber, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine.

On ajoutera

Une once de ſirop de Chicorée, composé de Rhubarbe.

On paſſera le tout, & on en donnera un verre, de deux heures en deux heures. On preſcrira, le ſoir, le lavement ſuivant :

Prenez, *De Lénitif, deux gros.*
De Cryſtal minéral, un gros.
D'Hiéra-picra, demi-gros,

pour un lavement que l'on réitérera tous les ſoirs, juſqu'à ce que la ſalivation ſoit calmée. On donnera, en même temps, l'eau de caſſe ci-deſſus, de deux jours l'un.

Si, nonobſtant tous ces remedes, la ſalivation ne ceſſe point, il faut faire mâcher au malade du camphre dans la journée, à cinq ou ſix repriſes. *Voyez* ce que nous avons dit de la ſalivation, à l'article MERCURE.

Quand la ſalivation ſe déclare dans la petite vérole, elle exige une attention particuliere. Il ſemble que la nature cherche à ſe débarraſſer, par cette voie, d'une trop grande quantité de lymphe qui pourroit nuire à ſon travail. Quand cette évacuation ſe ſupprime, elle cauſe ordinairement des accidents très-grands, quelquefois la mort, à moins qu'une partie de l'humeur ne ſe jette ſur les mains, & n'y produiſe un gonflement. Nous avons dit ce qu'il falloit faire quand cette évacuation eſt ſupprimée. *Voyez* PETITE VÉROLE CONFLUENTE.

SANG ACRE. Quand le ſang eſt composé de principes également combinés, que la partie rouge eſt en proportion ſuffiſante avec la lymphe, qu'il contient le baume néceſſaire pour enchaîner les ſels & les ſoufres, il reſte dans l'état naturel ; mais quand ces principes ſe déſuniſſent & s'alterent, il acquiert de l'âcreté.

On reconnoît l'âcreté du ſang aux douleurs vagues que l'on ſent aux différentes parties du corps, aux demangeaiſons, aux cuiſſons, aux embarras & engorgements qui ſe forment dans certaines parties, à la vivacité de la circulation, à la maigreur & à la ſéchereſſe

du corps, aux boutons qui se forment sur le visage, aux ardeurs d'urine, à la pesanteur des selles, aux différents mouvements de fievre que l'on éprouve, &c.

La cause prochaine de l'âcrete du sang est la trop grande activité des sels : ainsi tout ce qui peut enflammer le sang, comme l'air vif & chaud, les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, les exercices violents, les passions tumultueuses de l'ame, comme l'amour, la colere, devient la cause de l'âcreté du sang. On trouvera à l'article ACRETÉ tout ce qu'il faut faire dans cette maladie.

SANG ÉPAIS. Quand il n'y a pas dans le sang une certaine quantité de parties aqueuses, il est sujet à s'épaissir, & acquiert trop de consistance; c'est ce qu'on appelle un Sang épais.

Comme tout ce qui peut enflammer le sang est capable de l'épaissir, il faut d'abord éviter les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, les mouvements & les exercices violents, les passions vives, les veilles immodérées; prendre beaucoup de boissons aqueuses, & suivre un régime humectant. *Voyez* ÉPAISSISSEMENT & RÉGIME.

SANG DISSOUS. On appelle ainsi celui dont les parties se séparent les unes des autres, & tournent en un liquide trop atténué, comme on le voit dans les fievres, dans les maladies longues, & dans les travaux pénibles & continuels. Nous avons traité de cette maladie à l'article dissolution.

SANG EXTRAVASÉ. *Voyez* ECHYMOSE.

SANTÉ, s. f. bonne disposition de toutes les parties du corps, qui le met en état de bien faire ses fonctions. C'est une harmonie, une symétrie qui regne dans les solides & les liquides, d'où résulte l'accord parfait de toutes les fonctions du corps.

C'est le présent le plus précieux que l'on ait reçu de l'Auteur de la nature, & celui qu'on devroit conserver avec le plus de soin. Cependant il est très-ordinaire de voir des hommes qui négligent leur santé, & qui n'y font aucune attention, qui vivent à leur gré, & suivent indiscretement tous leurs desirs. Si leur constitution est assez forte pour résister à leurs excès, ils

s'en glorifient, & s'abandonnent entiérement à leurs caprices; tôt ou tard cependant ils en sont les victimes, & rien n'est si commun que de voir ces prétendus esprits forts succomber tout d'un coup à des maladies qui les surprennent dans le moment qu'ils y pensent le moins. On en voit d'autres, au contraire, qui ne périssent pas tout d'un coup; mais ils traînent une vie foible & languissante, & sont accablés de toutes sortes de maux.

On ne sauroit donc mieux faire, quand on jouit d'une bonne santé, que de bien la ménager; & si, malgré ces précautions, elle se trouve altérée, il faut y porter remede, en suivant ce que nous avons prescrit dans les différents articles de ce Dictionnaire.

Les signes de la santé sont les suivants : Il faut d'abord être bien conformé, au moins dans les parties essentielles à la vie, comme la tête, la poitrine & le bas-ventre; il faut avoir une bonne constitution, beaucoup de chairs & peu de graisse, des os gros & forts, la poitrine large & quarrée, la tête plutôt grosse que petite, le ventre pas trop déprimé; l'appétit ne doit être ni trop grand ni trop petit : on doit aller à la selle réguliérement tous les jours; uriner peu, & rendre beaucoup par la transpiration insensible; quand on a mangé, on doit avoir le corps léger, les membres souples, & nullement envie de dormir; on ne doit éprouver aucune espece de douleur, avoir un sommeil doux & tranquille, qui ne dure pas ni plus ni moins de sept heures. Voilà à peu près les signes qui caractérisent une bonne santé; on peut cependant se porter assez bien, sans être précisément dans le cas que nous venons de dire. Il y a des nuances infinies depuis cette santé parfaite jusqu'à la maladie, dans la plupart desquelles on ne laisse pas de vivre, sans éprouver une altération sensible dans son corps; il est bon cependant de faire attention aux moindres changements qui arrivent à la santé, pour empêcher qu'ils n'acquierent des forces par degrés, & qu'ils ne produisent des maux incurables, ou du moins très-difficiles à guérir. *Voyez l'Introduction au Dictionnaire de Santé.*

SATYRIASIS, s. m. érection continuelle de la verge, accompagnée d'un desir insatiable pour les femmes. Les

anciens ont imaginé que les satyres dont on parle dans la fable, étoient attaqués de cette espece de maladie.

Cette maladie est une affection commune aux deux sexes; mais les jeunes personnes y sont plus sujettes, à cause de la vigueur de leur tempérament.

C'est une véritable affection convulsive, qui ne differe du priapisme que du plus au moins; ainsi la cause prochaine est un spasme violent dans toutes les parties de la génération, mais sur-tout dans la verge. Les causes éloignées sont la chaleur & la vivacité du tempérament, les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, le fréquent usage du coït, les conversations licencieuses, la lecture des livres qui traitent de l'amour, l'usage des remedes propres à exciter l'érection, & la grande habitude de vivre avec les femmes.

On doit suivre dans le traitement la même méthode que nous avons indiquée dans le Priapisme, c'est-à-dire, les saignées répétées, les lavements, les bains, les calmants, & généralement tout ce que nous avons prescrit dans cette maladie. *Voyez* PRIAPISME.

SCARLATINE (*fievre*). On appelle *fievre scarlatine* une fievre continue, accompagnée de taches rouges, comme de l'écarlate, d'où vient son nom. Elle est plus fréquente en été qu'en hiver; elle attaque principalement les enfants. On l'appelle aussi *fievre pourprée*.

Elle se manifeste, ainsi que les autres fievres, en commençant par un grand mal de cœur: toute la surface du corps se couvre de petites taches rouges, mais moins uniformes que celles qui constituent la rougeole. Ces taches durent pendant deux ou trois jours, disparoissent ensuite; la peau en demeure écaillée; les écailles sont farineuses, tombent & reviennent deux ou trois fois successivement.

Cette maladie ne paroît avoir d'autre cause qu'une effervescence excessive du sang, causée, soit par la chaleur de l'été précédente, soit autrement, soit que la dépuration du sang ne se soit point faite, & que l'expulsion de la matiere peccante par les pores ait été empêchée. C'est pourquoi il ne faut pas saigner, à moins que la fievre ne soit trop violente. Il faut, en même temps, interdire les cordiaux qui ne font qu'aug-

menter l'agitation du ſang, & empêcher la ſéparation douce & modérée que la nature veut faire de cette matiere étrangere.

On doit interdire au malade la viande, le vin, tout ce qui peut échauffer le ſang ; on lui fera garder le lit une partie de la journée : il pourra ſe lever une partie du temps, pourvu qu'il ſoit chaudement dans ſa chambre. Pour boiſſon ordinaire, on lui fera une tiſane avec l'orge perlée, bouillie dans de l'eau ; & on lui fera prendre, de trois heures en trois heures, la poudre ſuivante :

Prenez, *De Magnéſie blanche en poudre, deux gros.*
De Sel de Nitre, un gros.
De Sel de Duobus, deux ſcrupules.

Réduiſez le tout en poudre fine, pour partager en paquets de douze grains chaque ; le malade en prendra toutes les trois heures, comme il eſt dit ci-deſſus.

Au bout de trois ou quatre jours de l'uſage de cette poudre, on purgera le malade, & on réitérera la purgation au bout de trois autres jours.

Si la maladie ſe déclare avec une fievre violente, des envies de vomir, une affection ſoporeuſe, il faudra avoir recours à la ſaignée, aux lavements ; &, ſi ces remedes n'operent point efficacement, on appliquera à la nuque un large véſicatoire que l'on laiſſera ſuppurer pendant quelques jours.

Si l'enfant éprouve des mouvements convulſifs, après la ſaignée & les lavements, on aura recours à la poudre ci-deſſus, & on preſcrira, tous les ſoirs, une demi-once de ſirop diacode.

En général, cette maladie n'a aucune ſuite fâcheuſe. Il ſuffit de ne point employer les remedes chauds, comme le vin & les eaux de ſcorſonere & de lentille, qui précipiteroient le cours de la maladie, & feroient naître des accidents très-fâcheux.

SCIATIQUE, ſ. f. eſpece de goutte, qui a principalement ſon ſiege dans l'articulation de l'os de la cuiſſe & de l'iſchion ; la douleur occupe non-ſeulement la jointure, mais auſſi la hanche, les lombes, l'*os ſacrum*, la cuiſſe, le jarret, la jambe, & s'étend quelquefois juſqu'à l'extrémité du pied. Quand elle eſt invétérée, elle rend ordinairement boîteux ceux qui en ſont attaqués.

Cette maladie differe de la goutte par le siege qu'elle occupe, qui est ordinairement la région du coccyx & de l'*os sacrum*, & l'articulation de la cuisse.

On reconnoît la sciatique à une douleur vive au coccyx, qui se déclare avec opiniâtreté, & qui s'étend quelquefois tout du long de la cuisse : cette douleur est quelquefois si vive, que le patient est obligé de marcher courbé. On distingue encore cette maladie, parce qu'elle n'est accompagnée ni de tumeur, ni de rougeur, ni des caracteres de l'inflammation.

Ce sont ordinairement les personnes d'un tempérament sanguin, qui sont sujettes à la sciatique, les mélancoliques & ceux qui sont d'un tempérament lâche & spongieux, ceux qui sont pléthoriques, qui vivent dans l'abondance, dans la bonne chere, qui se nourrissent d'aliments échauffants, & font usage de liqueurs spiritueuses; enfin ceux qui ont apporté ce germe de naissance.

La cause prochaine de cette maladie est une irritation vive & douloureuse, produite dans les nerfs de la cuisse. Les causes éloignées sont l'air froid & humide, les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, la suppression de quelques évacuations, comme les regles, les hémorrhoïdes, la transpiration, la sueur, les coups, les chûtes, le violent exercice vénérien, la passion vive de l'amour, &c.

On doit traiter la sciatique à peu près comme la goutte, en général : quand la douleur est vive, il faut pratiquer une saignée, mettre le malade au petit-lait pour boisson, à la diete, aux bains; lui faire prendre beaucoup de lavements; le mettre ensuite à l'usage de la boisson suivante :

Prenez, *D'Eau de Chaux d'Ecailles d'Huitres, une chopine.*
De Fleurs d'Orange, deux gros.
De sirop de Guimauve, une once.

Mêlez le tout pour prendre en trois verres, à trois heures de distance l'un de l'autre. On continuera cette boisson jusqu'à parfaite guérison; on fera prendre, en même temps, au malade la poudre suivante :

Prenez, *De Magnésie blanche, deux gros.*
De Kermès minéral, dix grains.

De Sel de Nitre, demi-gros.

De Fleurs de Coquelicot, séchées & pulvérisées, un gros.

Mêlez le tout ensemble pour diviser en paquets de douze grains; le malade en prendra un toutes les deux heures.

Si les douleurs sont violentes, & que le sommeil soit troublé, il pourra avoir recours à la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Cerises noires.*

De Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.

De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.

De sirop de Pavot blanc, demi-once,

pour une dose, sur les onze heures du soir.

A l'extérieur, on exposera la cuisse à la fumigation d'un réchaut plein de feu, sur lequel on jettera parties égales de succin & d'æthiops minéral en poudre. On réitérera cette fumigation, deux fois par jour, en frottant la partie, avant & après l'opération, avec des flanelles fort chaudes.

On évitera avec soin les purgatifs & tous les remedes propres à faire suer; on tiendra le malade dans une chaleur modérée, de façon qu'il n'ait ni trop chaud ni trop froid.

Si la sciatique reconnoît pour cause la suppression des regles ou des hémorrhoïdes, il faut songer à rétablir ces évacuations par les remedes ordinaires, comme les saignées, les délayants, les sang-sues. *Voyez* HÉMORRHOÏDES. *Voyez* REGLES.

On suivra, pour le reste, la méthode que nous avons prescrite à l'article Goutte.

SCIRRHE, f. m. *Voyez* SKIRRHE.

SCORBUT, f. m. maladie familiere sur mer, & qui consiste dans un assemblage de symptomes qui se trouvent réunis en total ou en partie. Les plus ordinaires sont le rélâchement, le gonflement, la lividité & le saignement des gencives, la noirceur, l'ébranlement & la chûte des dents; les ulceres & la puanteur de la bouche, les taches rouges, livides, quelquefois jaunes

jaunes sur la peau ; les douleurs vagues & les lassitudes dans les bras & dans les jambes, les ulceres livides en différentes parties du corps, la gangrene seche des membres, la carie des os, &c.

On distingue deux sortes de scorbut ; l'un que l'on appelle *scorbut* proprement dit ; & l'autre, *affection scorbutique*. Le scorbut est, comme nous venons de le dire, l'assemblage de la plus grande partie des symptomes qui caractérisent cette maladie ; l'affection scorbutique n'est que le commencement de ces mêmes symptomes.

Les anciens distinguoient deux sortes de scorbut ; celui de terre & celui de mer ; mais les expériences nouvelles ont prouvé que ces deux scorbuts n'étoient qu'une seule & même espece. Nous nous contenterons seulement de diviser le scorbut en *chaud* & en *froid*, selon la nature du tempérament, du climat & des effets de la maladie.

Le scorbut differe de l'hypocondriacisme & de la mélancolie, en ce que les humeurs sont plus âcres dans le scorbut ; le sang est grumeleux & séparé de la partie blanche, au lieu qu'il peche plus par épaississement dans les deux autres maladies. Les engorgements & les embarras dans la maladie hypocondriaque sont simples ; dans le scorbut, ils sont ordinairement accompagnés de corruption, de malignité & de fétidité : c'est pour cela que les scorbutiques sont sujets aux défaillances, aux tremblements, & à des frissons fiévreux continuels.

On distingue le scorbut de la vérole, par l'examen exact de tous les signes qui l'accompagnent : le scorbut se communique par la bouche ordinairement ; le mal vénérien, par les parties naturelles : le premier occupe les gencives, les dents, qu'il carie & détruit : l'autre se place sur les amygdales, la luette, le voile du palais, les narines ; & il produit de petits ulceres qui dégénerent promptement en putridité. Les ulceres produits par le scorbut, sont sanguinolents, ichoreux ; au lieu que ceux que produit la vérole, sont croûteux, glutineux. Le scorbut produit des taches sur la peau ; le mal vénérien des tumeurs & des nœuds. Dans le scorbut, on ressent des douleurs plus aiguës, & rémit-

tentes ; dans la vérole, elles ſont plus rongeantes & conſtantes, & elles redoublent toujours la nuit. Les ſcorbutiques ſe trouvent aſſez bien dans le lit ; au lieu que les vérolés y ſouffrent beaucoup. L'urine des ſcorbutiques eſt toujours fort colorée ; dans la vérole, elle l'eſt moins, & plus trouble.

Les ſignes de la diſpoſition ſcorbutique ſont une laſſitude & un abattement général, des douleurs gravatives & obtuſes, quelquefois aiguës, vagues, & qui reviennent par intervalles, & qui ſe font ſentir principalement dans les membres, des mouvements irréguliers dans le pouls, & des accès fiévreux, des maux, tantôt à l'eſtomac, à la tête & à différentes parties du corps ; un ſommeil inquiet & interrompu, une répugnance marquée pour la viande, & une chaleur & une âcreté conſidérable dans le corps.

On reconnoît le ſcorbut confirmé, à la pâleur & à la bouffiſſure du viſage ; les gencives ſont rouges, ſanguinolentes & ulcérées ; ſi on les preſſe tant ſoit peu avec le doigt, il en ſort de la ſanie ; elles ſont ſi lâches, qu'elles quittent les dents qu'on peut ôter aiſément de leurs alvéoles. On obſerve ſur la peau, principalement aux jambes, aux cuiſſes, aux bras & à la poitrine des taches rouges, ou plutôt livides & noires ; il ſe forme des ulceres à la bouche & au nez ; les malades reſpirent difficilement : ils reſſentent des laſſitudes & des douleurs vagues par tout le corps ; leurs urines, leurs ſelles & leur haleine ſont extrêmement puantes : ils ſentent à la langue & à la gorge une eſpece de difficulté habituelle d'avaler : ils ſont ſujets à la fievre, aux hémorrhagies, & ſur-tout aux défaillances.

Les jeunes gens & les vieillards ſont principalement ſujets à cette maladie ; elle attaque auſſi les gens pareſſeux, & qui menent une vie ſédentaire, qui habitent des lieux bas & humides, & qui ont quelques diſpoſitions à l'affection hypocondriaque ; c'eſt un mal très-commun dans le voiſinage de la mer, & dans les pays ſeptentrionaux.

La cauſe prochaine du ſcorbut eſt la coagulation du ſang, & la ſéparation de la lymphe qui ceſſe de s'unir avec lui ; ce qui fait qu'il acquiert un degré

d'âcreté qui, augmentant de jour en jour, dégénere en corruption putride. Les causes occasionnelles sont un air froid, chaud & humide, une habitation dans des lieux froids & humides, une nourriture épaisse, salée, comme de la charcuterie, une diete acide, le trop grand usage des aromates & des liqueurs spiritueuses, le défaut d'exercice, la vie sédentaire, les passions lentes, comme le chagrin, la tristesse, l'ennui, le sommeil trop long, &c.

Nous avons distingué ci-dessus le scorbut d'avec la disposition scorbutique, & nous avons fait voir comme on devoit les distinguer; on doit aussi les traiter différemment. Rien n'est plus avantageux dans la disposition scorbutique, que de faire un long usage des délayants & des incisifs très-légers, parce que la lymphe se trouvant épaissie, elle ne peut être brisée & résoute, qu'autant qu'elle est suffisamment humectée; ainsi tout ce qu'on peut faire de mieux, pour commencer la cure, est de faire prendre au malade beaucoup de petit-lait, à la dose d'une pinte, prise en plusieurs verres dans la journée; on lui fera faire, en même temps, usage des bains, qu'il continuera par intervalles; après quoi, on pourra aiguiser son petit-lait avec une once de sirop anti-scorbutique par pinte. Après l'usage continué, pendant trois semaines ou un mois, des délayants, on pourra passer à l'apozeme suivant:

Prenez, *Des Racines de Chardon-Roland;*
D'Aunée, de chaque demi-once.
Des Feuilles de Bourrache,
De Buglose, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-septiers.

Ajoutez ensuite
Des Feuilles d'Alleluia.
De Cresson de fontaine.
De Cochléaria, de chaque une demi-poignée.

Laissez infuser le tout chaudement, pendant demi-quart d'heure, dans un vaisseau bien fermé;

Un gros de Sel de Duobus.

pour en prendre un verre, toutes les quatre heures.

On continuera cet apozeme pendant huit jours; après quoi, on purgera le malade avec deux onces de manne, & une once de firop de pomme. On lui fera prendre enfuite les bains, pendant huit autres jours, & on réitérera l'apozeme ci-deffus, pendant quinze, en obfervant d'avoir recours aux purgatifs, tous les quinze jours. On finira le traitement par mettre le malade au lait d'âneffe, dont il prendra un demi-feptier, le foir, en fe couchant, & autant, le matin, en fe levant.

Le fcorbut confirmé doit également s'attaquer avec les délayants, à moins que le malade ne foit trop foible pour pouvoir en foutenir l'ufage; auquel cas, on lui fera prendre, comme ci-deffus, le petit-lait clarifié, pendant quinze jours, & les bains tiedes, pendant huit ou dix jours; au bout duquel temps, on le purgera avec un gros de follicules, deux onces de manne, deux gros de fel de Glauber, & une once de firop, compofé de rhubarbe. On lui fera prendre, immédiatement après l'apozeme fuivant:

Prenez, *Des Racines de Raifort,*
D'Aunée, de chaque demi-once.
De Pyrethre concaffée, un demi-gros.

Faites bouillir légérement ces racines dans trois chopines d'eau commune, que vous réduirez à cinq demi-feptiers, dans un vaiffeau bien fermé.

Ajoutez enfuite:
De Cochléaria,
De Beccabunga,
De Trefle d'eau,
De Creffon de fontaine, de chaque une demi-poignée.

Laiffez-les infufer dans la décoction ci-deffus, en la retirant du feu, & la couvrant bien, jufqu'à ce qu'elle foit prefque refroidie.

Paffez le tout, & ajoutez-y
Une once de Sirop anti-fcorbutique.

La dofe eft de quatre verres par jour, de quatre

heures en quatre heures ; ce que l'on continuera, pendant huit jours ; après quoi, on recommencera les bains & le petit-lait, pendant huit autres jours, & on passera à l'usage du vin anti-scorbutique, qui suit :

Prenez, *Des Racines de Primprenelle blanche,*
D'Aunée,
De Valériane,
De Raifort sauvage, de chaque trois onces.
De Bardane, cinq onces.
Des Feuilles de Cresson de fontaine,
Des Feuilles de Cochléaria,
De Beccabunga,
De Fumeterre,
D'Absinthe,
De petite Centaurée, de chaque deux poignées.

Le tout étant nettoyé, lavé & égoutté, mettez-le dans une cucurbite de cuivre étamée.

Ajoutez-y
De Sel Ammoniac en poudre, trois onces.
De la Graine de Moutarde, six onces.
Deux Gousses d'Ail.

Versez sur le tout douze pintes de bon vin rouge ordinaire ; couvrez la cucurbite avec du linge & un parchemin mouillé ; passez-le au bain-marie, ou au bain de cendre très-doux, & laissez-le infuser, pendant douze heures, ayant soin de remuer le vaisseau de temps en temps ; laissez-le ensuite refroidir, sans le déboucher, & passez le tout à froid. Conservez ce vin à la cave, pour l'usage, dans des bouteilles bien bouchées. La dose est d'un petit verre, deux fois le jour, le matin à jeun, & six heures après le dîner. On continuera ce remede, pendant six semaines, en observant de se purger, tous les quinze jours, avec l'opiat qui suit :

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, une demi-once.*
De Séné monde,
De Rhubarbe, de chaque un gros.
De Sel d'Absinthe, demi-once.
De Jalap,
De Diagrede.

De Mercure doux, de chaque deux scrupules.

De la Gomme Ammoniac,

De la Myrrhe, de chaque un gros.

Pulvérisez le tout; &, après l'avoir mêlé exactement, incorporez-le avec suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher.

La dose est de deux gros, le matin à jeun; ce que l'on continuera pendant trois jours.

Au bout de l'usage du vin anti-scorbutique, continué pendant un mois, on ajoutera sur chaque verre du même vin,

Dix gouttes d'Esprit de Cochléaria.

Quand on aura continué les remedes ci-dessus, pendant un temps suffisant, on en suspendra l'usage auquel on suppléera par le lait de vache, que l'on prendra, soir & matin, à la dose d'un demi-septier, & que l'on continuera pendant un mois; après quoi, on continuera le vin ci-dessus, pendant six semaines, jusqu'à parfaite guérison.

On aura soin d'éviter tout ce qui peut épaissir le sang, & le coaguler, comme les vins acides, les cerises, les groseilles, les chairs salées & durcies à la fumée, les aromates, les liqueurs spiritueuses, un air épais & grossier, des aliments visqueux & gluants, le sommeil trop long, le trop de repos, les passions lentes, comme le chagrin, l'ennui, la tristesse, &c.

Tout le traitement que nous venons de tracer ne convient que dans les tempéraments pituiteux, mous, lâches, dont la fibre n'est point sensible; dans les personnes grasses & replettes, qui ne sont pas sanguines, & qui n'ont pas un penchant décidé à la putréfaction; car autrement tous ces remedes, qui sont extrêmement chauds, précipiteroient la dissolution du sang, & jetteroient le malade dans un épuisement mortel.

Ce traitement ne convient pas dans le scorbut des soldats, des matelots, des gens d'un tempérament sec & vif, à moins qu'on ne se trouve dans l'impossibilité d'en employer d'autres; auquel cas, il faut adoucir ces remedes, en les prenant en petite quantité, & en faisant un grand usage des boissons aqueuses.

Dans le ſcorbut chaud, c'eſt-à-dire, dans celui qui eſt accompagné d'une diſſolution prompte & ſubite de la maſſe du ſang, comme eſt le ſcorbut de mer, on doit faire uſage des délayants, comme le petit-lait, mais en moins grande quantité : ainſi l'on peut preſcrire le petit-lait, pendant huit ou dix jours, & paſſer enſuite à l'uſage de la limonnade priſe en grande quantité, ou de l'eau de citron avec un peu de ſucre, en obſervant de purger, tous les quinze jours, comme nous l'avons dit ci-deſſus, & en preſcrivant un régime exact, qui doit être compoſé d'aliments farinéux, comme de gruau, de ſemoule, de riz, de légumes frais, cuits ſans beurre, en évitant ſur-tout la viande ; les ſeules qui conviennent ſont celles de veau & de poulet, & ſur-tout éviter le vin & les liqueurs ſpiritueuſes, boire toujours de bonne eau, autant qu'il eſt poſſible, ou la faire bouillir, quand on la croit mauvaiſe ou mal-ſaine. Le lait ne convient nullement dans cette eſpece de ſcorbut ; on peut preſcrire les fruits nouveaux au printemps ; les confitures de groſeilles & de ceriſes, les bains, & généralement tout ce qui peut détendre, relâcher les fibres, & rafraîchir le ſang.

Comme cette eſpece de ſcorbut eſt familiere aux matelots & aux ſoldats, & qu'il eſt très-difficile de conſerver des limons & des citrons auſſi long-temps qu'on le voudroit, on peut y ſuppléer, en faiſant une ſubſtance qui ſe conſerve tant que l'on veut. Il ne s'agit que de frotter l'écorce des citrons avec du ſucre, juſqu'à ce que le jaune en ſoit enlevé, & l'on conſerve ce ſucre ainſi préparé, que l'on diſſout enſuite dans de l'eau, & dont on fait une boiſſon qui eſt excellente contre le ſcorbut de mer.

Le liniment ſuivant eſt très-propre pour raffermir les gencives, & reſſerrer les dents, lorſqu'elles ont été détruites par le ſcorbut.

Prenez, *Du Sang-Dragon*,
Des Santaux,
Du Corail rouge préparé & porphyriſé,
De la Graine d'Ecarlate,
De l'Alun de roche, *de chaque deux gros.*

Pulvériſez le tout, & mêlez-le avec trois onces de

miel rofat clarifié : faites-le cuire en confiftance d'électuaire liquide. On fe fervira de ce mêlange pour fe frotter les gencives, foir & matin.

Comme les remedes anti-fcorbutiques de M. *Moret* fe font acquis une très-grande réputation, nous allons en donner ici la defcription, afin qu'on puiffe s'en fervir à la place de ceux que nous avons indiqués.

I.

Vin anti-fcorbutique.

Ce vin étoit le principal des remedes du fieur Moret, celui qu'il employoit le plus fouvent, & qui lui avoit fait le plus de réputation. Il le préparoit de la maniere fuivante :

Prenez, *De Racines de Raifort, douze onces.*
De Bardane, fix onces.
Des Feuilles de Cochléaria,
De Creffon d'eau,
De Beccabunga,
De Fumeterre, de chaque deux poignées.

On lave bien les herbes & les racines ; & après les avoir laiffées égoutter, on les écrafe, & on les réduit en pâte dans un mortier : on pile en même temps, d'un autre côté, cinq onces de graine de moutarde ; on met le tout dans une cucurbite, avec quatorze pintes de bon vin blanc de Bourgogne, bien mûr : on y ajoute

Trente grains de Sel Ammoniac bien pulvérifé.

On bouche enfuite la cucurbite avec fept ou huit feuilles de papier brouillard, que l'on attache autour ; & l'on met la cucurbite au bain-marie, à un feu de digeftion, où l'on laiffe ces drogues en infufion, pendant douze heures au moins ; après quoi, quand la cucurbite eft refroidie, on paffe la liqueur avec forte expreffion, & on la met dans des bouteilles, pour l'ufage. Elle peut fe conferver pendant deux mois.

La dofe de ce remede pour les adultes, eft de deux verres par jour, chacun de fix onces ; on prend le premier, le matin dans fon lit où l'on refte deux heures fans rien prendre ; on donne le fecond verre

deux heures après le ſouper, & l'on continue ainſi, juſqu'à l'entiere guériſon, obſervant de garder un bon régime, & de boire à ſon ordinaire une tiſane faite avec deux gros de ſquine coupée en tranches, qu'on fait bouillir pendant une demi-heure, dans deux pintes d'eau de riviere, & où l'on peut mêler un peu de vin.

On donne une moindre doſe de ce vin aux enfants & aux jeunes perſonnes, à proportion de leur âge, de leur tempérament & de leurs forces.

II.

Purgatif fondant.

Le ſieur Moret purgeoit toujours avant l'uſage de ſon vin; & il réitéroit cette purgation tous les huit jours. Il employoit pour cela, le bol fondant qui ſuit:

Prenez, *Des Trochiſques Alhandal,*
De Scammonée,
De Mercure doux,
D'Extrait d'Aloès, de chaque quatre onces.
De Diaphœnic, ſept onces.

Mettez en poudre fine tout ce qui doit être pulvériſé: mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour en faire un opiat, dont la doſe doit être, ſuivant la force, l'âge & la conſtitution du malade, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

III.

Remedes pour les Gencives ulcérées.

Dans les ſcorbutiques, les gencives ſont toujours affectées, gonflées, molles, ſpongieuſes, ulcérées; elles débordent ſur les dents, tombent en pourriture, ſentent très-mauvais; ce qui annonce la chûte des dents.

Pour y remédier, le ſieur Moret employoit deux remedes; l'un, quand le mal étoit invétéré & porté au plus haut degré; & l'autre, quand le mal étoit commençant, & encore léger.

Voici la compoſition du premier.

Prenez, *De Sel Ammoniac, quarante-huit grains.*
De Camphre en poudre, vingt-quatre grains.
D'Eſprit-de-Vin, ſix onces.

Mettez ces drogues dans une phiole qu'on secouera long-temps pour les faire fondre.

On imbibe de ce mélange un pinceau fait avec un peu de linge effilé, roulé au bout d'un bâton, & on s'en sert pour nettoyer, frotter & humecter les gencives pourries; ce qu'on réitere jusqu'à trois ou quatre fois par jour, suivant l'état, le degré & l'intensité du mal.

Quand la pourriture est tombée, & que les gencives sont détergées, le sieur Moret n'employoit plus que le remede suivant, dont il se contentoit, lorsque l'ulcere des gencives étoit léger & commençant.

Prenez, *De Feuilles de Cochléaria, deux poignées.*

Hachez-les bien menues, & mettez-les dans une cucurbite avec trois pintes d'eau-de-vie; laissez-les infuser pendant deux jours au bain-marie; faites-en la distillation ensuite, & retirez-en les deux tiers.

Avec cette liqueur, le sieur Moret faisoit laver & flotter les gencives, quand le mal étoit moins pressant; ce qu'il faisoit réitérer plusieurs fois par jour; souvent même il l'aiguisoit par l'addition du sel ammoniac, dont il faisoit fondre un scrupule sur six onces de cette liqueur.

I V.

Liniment anti-scorbutique.

Dans le scorbut invétéré, les jambes, les cuisses, & quelquefois même plusieurs autres parties sont marquées de taches rouges, livides ou noires, plus ou moins grandes, & plus ou moins nombreuses: quelquefois même en promenant le doigt, l'on sent sous la peau des duretés ou des callosités indolentes.

Pour remédier à ces accidents, le sieur Moret se servoit d'une espece de liniment préparé, comme il suit:

Prenez, *De Savon noir, six onces.*
De Camphre pulvérisé, deux onces.
De Sel Ammoniac en poudre, trois onces.
D'Eau-de-Vie, une pinte.

Faites fondre ces drogues ensemble, sans feu, en les remuant long-temps.

Quand on veut se servir de ce remede, on en prend

deux ou trois cuillerées, que l'on fait légérement tiédir ; & l'on en frotte les endroits tachés & les duretés, jusqu'à ce que la liqueur seche sous la main. On peut réitérer cette espece de friction plusieurs fois par jour.

SCROPHULES, s. f. pl. Ce sont des tumeurs qui se forment dans les glandes du cou, de la gorge, des aisselles, & dans différentes parties du corps. *Voyez* ÉCROUELLES.

SÉCHERESSE DE POITRINE, s. f. C'est un sentiment de douleur que l'on ressent à la poitrine, qui est accompagné de sécheresse, & d'une difficulté de cracher.

Cette maladie est habituelle ou accidentelle ; quand elle est accidentelle, les remedes suivants suffisent pour la détruire.

Prenez, *De l'Orge mondé, une once.*
De Feuilles de Capillaire,
De Pulmonaire hachées, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau commune, pour réduire à trois chopines.

Ajoutez ensuite
De la Racine de Guimauve lavée, deux gros.
Des Fleurs de Tussilage,
De Mauve, de chaque une pincée.

Retirez le tout du feu, & laissez-le infuser pendant un quart d'heure.

Passez la liqueur, & ajoutez-y
Une once de Sirop de Violette.

La dose est d'un verre tiede, de deux heures en deux heures.

On peut aussi humecter la poitrine avec la composition suivante.

Des bouillons faits avec le mou de veau, les amandes, & les quatre semences froides, sont employés avec succès ; on prend un mou de veau qu'on fait cuire avec une douzaine d'amandes, une once des quatre semences froides, dans quatre pintes d'eau, qu'on réduira à trois : cette décoction sera la boisson ordinaire du malade : on peut l'édulcorer avec un peu de sucre candi, ou bien avec un peu de sirop d'orgeat.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces,*
De Pulpe de Caſſe mondée, de chaque deux onces.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire une eſpece de marmelade, dont on prendra un gros, le matin & le ſoir, en buvant par deſſus un verre de l'apozeme ci-deſſus.

On doit, en prenant ces remedes, s'abſtenir de tous aliments âcres, faire uſage de potage au riz, & ne pas manger de viande, le ſoir.

Quand la ſéchereſſe de poitrine eſt habituelle, elle dépend ordinairement du vice des humeurs; elle exige des ſoins & des attentions continuelles, pour pouvoir réuſſir à la calmer. Il faut pour lors ſuivre ce que nous avons indiqué dans le commencement de cet article. *Voyez auſſi* TOUX, PULMONIE, FLUXION DE POITRINE.

SÉCHERESSE DE LA GORGE. Rien n'eſt ſi commun que de voir des perſonnes qui ont dans la gorge une ſéchereſſe qui les oblige continuellement à touſſer. Ce ſymptome vient à peu près de la même cauſe que la maladie précédente; & on la guérit à peu près avec les mêmes remedes, qui ſont les adouciſſants, comme l'apozeme que nous avons donné ci-deſſus, à l'article SÉCHERESSE DE POITRINE. On aura ſeulement l'attention de ſe purger au bout de quelques jours, & de faire uſage des tiſanes adouciſſantes: on obſervera auſſi le régime preſcrit ci-deſſus. Les lavements avec la poirée ſont très-bien dans la ſéchereſſe de gorge: on y ajoute quelques onces de miel violat.

SIDÉRATION, ſ. f. Ce mot ſe prend pour une apoplexie ſubite, dans laquelle il ſemble que le malade ſoit frappé de la foudre: on entend de même, par *ſidération*, une gangrene parfaite, que l'on nomme auſſi *ſphacele.*

SIPHILIS, ſ. f. *Voyez* VÉROLE.

SKIRRHE, ſ. m. tumeur dure, indolente, peſante, qui ſe forme & croît lentement dans les différentes parties du corps, tant internes qu'externes.

Le ſkirrhe interne s'engendre ordinairement dans le foie, la rate, le méſentere, le pancréas, la matrice &

dans les autres viſceres. Le skirrhe externe prend ſouvent naiſſance dans les glandes, quelquefois dans les parties de la face.

Toutes les fois qu'il ſe forme une tumeur dans une partie, quand elle ne ſe termine point par la gangrene, par la réſolution ou la ſuppuration, elle dégénere en skirrhe.

Quand une tumeur eſt skirrheuſe, on la reconnoît au tact, par ſa dureté, par ſon indolence, quoiqu'en général, le skirrhe n'eſt pas toujours ſans douleur.

Le ſiege du skirrhe proprement dit eſt dans toutes les glandes compoſées ou conglomérées : ce ſont celles dont les parois ſont compoſées de petits vaiſſeaux de toute eſpece, & dans la cavité de laquelle les orifices des petites arteres verſent une liqueur particuliere, que ces dernieres ont ſéparées du ſang que la glande reçoit, & dont elle ſe décharge enſuite par des conduits excrétoires, pour qu'elle ſe diſtribue dans les différentes parties du corps. Il y a une infinité de pareilles glandes ſimples, qui verſent la liqueur qui s'eſt amaſſée dans leurs cavités, ſoit ſur les ſurfaces des membranes, ou ſur la peau, ou dans les cavités des narines, de la bouche, du goſier, de la trachée-artere & de l'œſophage. Si l'on conçoit pluſieurs de ces follicules ſimples réunis, & que leurs émonctoires aboutiſſent à un canal excrétoire commun, qui verſe la liqueur qui s'y eſt amaſſée pour divers uſages particuliers, pour lors l'amas de ces glandes renfermé dans une membrane commune, & dont les tuyaux forment un émonctoire commun, compoſent ce que les anatomiſtes appellent une Glande compoſée, ou conglomérée. Les parotides, par exemple, & les autres glandes qui ſéparent la ſalive du ſang, & la verſent dans la cavité de la bouche, ſont des glandes conglomérées.

Tout ce qui peut coaguler, épaiſſir, deſſécher la liqueur que les glandes ont ſéparée, & la mettre hors d'état de ſortir par leur émonctoire, ſuffit pour cauſer un skirrhe : ainſi les cauſes propres à épaiſſir le ſang & les humeurs contribuent à cette maladie, comme un air lourd & épais, des aliments gluants, farineux, viſqueux ; l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, les trop

grands exercices, le repos, l'oisiveté, la paresse, le sommeil trop long, les veilles excessives, la suppression des évacuations naturelles, comme les regles, les hémorrhoïdes, le lait; les passions de l'ame, comme le chagrin, la tristesse, l'usage des acides, qui coagulent & épaississent le sang : la bile par son âcreté y contribue. Il en est de même de la vie mélancolique, & de la disposition héréditaire.

Les effets du skirrhe formé sont d'occuper par son volume les lieux voisins, de les presser, de les comprimer, de troubler les fonctions de la partie skirrheuse & des voisines; d'occasionner ensuite des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des paralysies, des atrophies, des sphaceles, &c.

Le skirrhe devient plus ou moins dangereux, proportionnément à la partie qu'il attaque. Le skirrhe du foie produit ordinairement des suites fâcheuses, & se guérit très-difficilement : celui de la rate, du pancréas, est moins important pour la vie; mais ceux de la matrice & du mésentere sont très-dangereux.

Quand on veut traiter un skirrhe, on doit considérer d'abord, s'il n'est pas encore parfaitement dur, & si le malade est d'un bon tempérament; car, s'il avoit acquis une solidité trop forte, les remedes deviendroient inutiles. Quand il n'a point encore acquis cette consistance, on peut s'y prendre de la maniere suivante.

Il est essentiel, avant de placer les remedes propres à la guérison, de préparer le malade, pendant un très-long-temps, par des bains chauds, qu'on lui fera prendre, au moins, pendant un mois, tous les matins, en lui faisant boire dans son bain une chopine ou trois demi-septiers de petit-lait clarifié; le malade prendra en même temps des lavements d'eau de riviere, dans lesquels on mettra un tiers d'huile d'olive : il en prendra quatre dans la journée, de quatre heures en quatre heures; & on appliquera sur la partie skirrheuse un cataplasme fait avec des plantes émollientes bouillies dans du lait, que l'on hachera bien menu, & que l'on renouvellera deux ou trois fois par jour : on continuera tous ces remedes réguliérement tous les jours, pendant un mois ou six semaines, conjointement avec les

bains ; ſi le malade ſe trouvoit trop affoibli, on pourroit ſuſpendre ces remedes, pendant une quinzaine de jours, pour les recommencer enſuite.

On ne ſauroit être trop attentif à obſerver ces précautions ; car, quand on y manque, & qu'on veut paſſer trop vîte aux remedes propres pour le skirrhe, on augmente le mal, loin de le diminuer, parce que l'humeur qui forme le skirrhe n'étant pas ſuffiſamment détrempée, les remedes dont on ſe ſert pour le réſoudre ne font que l'endurcir & le deſſécher davantage : c'eſt pour cette raiſon que l'on voit tous les jours de ſi mauvais effets des opiats, & des remedes que l'on emploie pour fondre le skirrhe.

Quand le malade aura fini l'uſage des bains & du petit-lait, il continuera les lavements & les cataplaſmes ci-deſſus ; & il aura recours aux bouillons ſuivants :

Prenez, *De Roüelle de Veau, une demi-livre.*
De Feuilles de Chicorée ſauvage,
De Bourrache,
De Bugloſe, de chaque un demi-poignée.
Une Laitue coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à une pinte, que le malade boira, dans la matinée, en quatre bouillons, à une heure & demie de diſtance l'un de l'autre. On ajoutera dans la pinte de bouillon, quand elle ſera paſſée,

Quinze grains de Sel de Nitre.

Le malade continuera ces bouillons, pendant quinze jours ; & ſi le skirrhe eſt au foie, il y ajoutera

Une demi-poignée de Scolopendre.

Après l'uſage de ces bouillons, ſi l'on s'apperçoit que la partie ſoit toujours auſſi dure, il faudra recommencer les bains comme ci-deſſus ; ſinon on fera prendre au malade tous les matins, pendant huit jours, deux onces d'huile d'amandes douces, tirée ſans feu, & une demi-once de ſirop des cinq racines.

On purgera, immédiatement après, le malade avec une tiſane royale, qu'il prendra pendant trois jours ; après quoi il recommencera les bouillons ci-deſſus pendant huit jours.

Quand les bouillons feront achevés, on fera ufage de l'opiat qui fuit.

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campana,*
De Genievre, de chaque demi-once.
D'Æthiops minéral, un gros.
De Cinabre naturel, demi-gros.
De Gomme Ammoniac, deux gros.

Mêlez le tout avec fuffifante quantité de firop des cinq racines, pour en faire un opiat dont la dofe fera d'un demi-gros trois fois par jour, deux heures avant le repas, en buvant par deffus une taffe d'infufion de feuilles de capillaire de Canada, à la dofe d'une pincée dans une pinte d'eau, en y ajoutant un gros de fel de Duobus.

On appliquera à l'extérieur l'emplâtre fuivant :

Prenez, *Des Emplâtres de Ciguë,*
De Vigo,
De Diachilon gommé, de chaque un gros.

Mêlez le tout enfemble pour en former un emplâtre que l'on appliquera fur la partie skirrheufe, & qu'on renouvellera tous les jours.

Après l'ufage de l'opiat, on purgera le malade comme ci-deffus, avec notre tifane royale ; après quoi, on paffera à l'ufage des pilules fuivantes :

Prenez, *De Savon d'Alicante, deux gros.*
De Mercure doux, vingt grains.
De Safran de Mars apéritif, demi-gros.
De Cloportes en poudre, deux fcrupules.

Mêlez le tout enfemble avec fuffifante quantité d'huile d'amandes douces, pour en faire des pilules du poids de huit grains. Le malade en prendra quatre le matin à jeun, & quatre fur les fix heures du foir.

On terminera la cure par le vin fuivant :

Prenez, *Des Racines de Polypode de Chêne,*
De Garance, de chaque deux gros.
Des Feuilles de Scolopendre,
De Capillaire de Canada, de chaque deux poignées.
De petite Abfinthe, une poignée.
D'Ecorce de Citron, une once.

Mettez

Mettez le tout, après avoir concassé les racines & coupé les feuilles, infuser dans du vin blanc, pendant trois jours au soleil, ou pendant vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes. Vous passerez le tout : la dose est d'un verre ou de six onces le matin à jeun, jusqu'à parfaite guérison. L'extrait de ciguë peut être tenté pour résoudre le skirrhe : on le donne par degrés, & en augmentant insensiblement la dose jusqu'à un gros par jour. On applique de plus sur la tumeur skirrheuse un emplâtre fait avec le même extrait.

Nous croyons devoir avertir qu'avant de travailler à résoudre un skirrhe, il est bon de faire attention à ses causes & à sa date, à sa situation & au tempérament du malade ; il ne faut pas oublier enfin que des remedes un peu actifs le font dégénérer en cancer.

Si tous ces remedes ne réussissoient point, il faudroit faire faire usage au malade des eaux minérales, comme celles de Vichy, du Bourbon, de Spa, qui cependant auroient une plus grande efficacité, si le malade les prenoit sur les lieux mêmes.

Les aliments doivent être des bouillons de viande fraîche, de la soupe, des crêmes de riz, d'orge, de millet ; des légumes frais, comme les asperges, les épinards, les fruits bien mûrs, comme les fraises & les pêches, & sur-tout les fruits cuits. La seule viande qu'on puisse permettre est le mouton. Le malade ne doit boire du vin qu'en très-petite quantité, & avec beaucoup d'eau : il doit éviter les aliments âcres, échauffants, les liqueurs spiritueuses, & généralement tout ce qui peut épaissir & enflammer le sang. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

SOIF, s. f. desir de boire. La soif se rencontre dans le frisson des fievres intermittentes, dans la chaleur de toutes sortes de fievres, dans l'hydropisie & dans presque toutes les maladies inflammatoires, & quelquefois dans l'état de santé.

Quand ce symptome se déclare dans l'état de santé, il est aisé d'y remédier par des boissons abondantes, des lavements, des bains, & généralement tout ce qui peut détendre les solides, & humecter les liquides : le petit-lait, la limonnade, l'eau rougie avec très-peu de vin, suffisent pour remplir cette indication.

Quand la ſoif eſt habituelle, ou qu'elle accompagne quelque maladie, elle exige pour lors des ſoins plus ſuivis & des préautions plus grandes.

Pluſieurs cauſes peuvent produire la ſoif, telle qu'une chaleur extraordinaire, qui ſeche & diſſipe l'humide contenu dans les humeurs, comme on le voit dans les chaleurs de l'été, dans les climats brûlants, dans l'ardeur de la fievre, dans l'action des purgatifs violents & des poiſons. La ſoif peut être auſſi produite par l'âcreté du ſang & des humeurs, comme cela arrive dans les tempéraments maigres & bilieux, dans ceux qui vivent d'aliments âcres, de liqueurs ſpiritueuſes, & qui font un grand uſage du ſel & du poivre, & dans les maladies longues, comme dans l'hydropiſie, la cachexie, &c.

Quand la ſoif eſt produite par la ſécherеſſe du tempérament, ce que l'on reconnoît par les ſignes d'un tempérament ſec, on y remédie par le grand uſage des boiſſons aqueuſes, des bains, des lavements, du petit lait, de la limonnade, des décoctions d'avoine, d'orge, des bouillons rafraîchiſſants, & d'une diete humectante. *Voyez* RÉGIME HUMECTANT, & SÉCHERESSE.

Si la ſoif ne dépend que de la ſécherеſſe de quelqu'organe en particulier, comme la bouche ou la gorge, on mettra en uſage les moyens que nous venons de recommander; on appliquera de plus tout autour du col, des linges trempés dans de l'eau & du vinaigre; & on ſe rafraîchira la bouche pluſieurs fois par jour, avec le gargariſme ſuivant:

Prenez, *D'Eau de Laitue,*
De Pourpier, de chaque trois onces.
D'Eſprit de Vitriol, vingt gouttes.
De Sirop de Limon, une demi-once.

Mêlez le tout enſemble pour en faire un gargariſme.

Si la ſoif eſt produite par la chaleur du climat ou du tempérament, on peut ſe ſervir avec avantage, des bains, des lavements, du petit-lait, des eaux à la glace; il faut ſur-tout obſerver un régime rafraîchiſſant.

Quand la ſoif eſt un ſymptome de maladie, comme on le voit dans l'hydropiſie, il faut bien ſe donner de garde d'y remédier par le grand uſage des boiſſons aqueuſes. La boiſſon la plus convenable en cette occa-

ſion eſt de l'eau dans laquelle on met deux cuillerées d'eaux-de-vie ſur une chopine : on peut auſſi ſe ſervir dans ce cas, d'une boiſſon faite avec un quart de vinaigre & trois quarts d'eau. *Voyez* HYDROPISIE.

SOLITAIRE. (*ver*) ſ. m. On donne ce nom à un ver plat, fort long, blanc, articulé, qui s'engendre dans les inteſtins : il paroît avoir quatre yeux, un cou mince & étroit, la queue longue, mince & étroite ; ſes anneaux reſſemblent à des pepins de courge ou de citrouille : ils ſont articulés bout-à-bout, & ſemblent faire une chaîne de vers ; ce ver eſt d'une longueur extraordinaire ; on en a vu qui avoient huit, dix, vingt aunes & plus. On l'appelle Solitaire, parce qu'on croit qu'il eſt ſeul, quoique cela ne paroiſſe pas conſtant ; on lui donne auſſi le nom de Ver plat, parce qu'il en a la figure.

Les ſignes qui prouvent le plus l'exiſtence du ver plat ne ſont pas différents de ceux qui annoncent les autres eſpeces de vers ; tels ſont les rapports d'un goût aigre-doux, la pâleur du viſage, la demangeaiſon des narines, le ventre tendu : on ſent alors des coliques ; les ſelles ont la couleur d'argille : on reſſent des appétits immodérés, des douleurs à l'eſtomac, des défaillances, des étouffements, mais ſur-tout un amaigriſſement conſidérable, & une très-grande foibleſſe. On eſt encore plus sûr de l'exiſtence de ce ver, quand le malade en a rendu quelques portions ; ce qu'il eſt aiſé de confronter avec la deſcription que nous venons d'en donner.

Il eſt aſſez difficile de déterminer ſi ce ver eſt ſeul dans les inteſtins, ou ſi ce n'eſt pas la réunion de pluſieurs vers enſemble : quoi qu'il en ſoit, c'eſt, de toutes les eſpeces, celle qui eſt la plus difficile à déraciner du corps humain, tant par rapport à ſa longueur extraordinaire, que parce qu'il paroît éluder l'action de tous les remedes. Nous allons rappeller ici ceux qui nous ont le mieux réuſſi, & ſur l'uſage deſquels on peut le plus compter.

Il eſt extrêmement difficile de pouvoir s'aſſurer de la préſence de ce ver, qui ne s'annonce que par des ſignes équivoques : on ne peut en juger que quand les malades en ont rendu quelques portions ; cependant comme les remedes que nous allons preſcrire ſont in-

diqués dans toutes les circonſtances où il y a des vers; on ne riſque rien de les tenter, quand même on n'auroit point de preuve que le ver ſolitaire exiſtât, ſur-tout lorſque tous les autres remedes ont été infructueux.

On commencera d'abord par faire prendre au malade la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Mercure doux renfermé dans un linge plié en quatre, quatre onces.*
Des Racines de Fougere mâle, deux onces.
De Bardane, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines.

Paſſez la liqueur, & ajoutez-y
De Suc dépuré de Creſſon de fontaine, quatre onces.

La doſe eſt de quatre verres tiedes dans la journée, de quatre heures en quatre heures. On continuera cette tiſane, pendant huit jours; après quoi, on fera prendre les bols ſuivants :

Prenez, *De Semen-contra pulvériſé, un gros.*
De Coralline,
De Mercure doux, de chaque douze grains.
De Rhubarbe en poudre, vingt-quatre grains.
D'Aloès pulvériſé, douze grains.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour en faire des bols du poids de vingt-quatre grains. Le malade en prendra un tous les matins, ou deux, ſi le premier n'eſt pas ſuffiſant. Quand l'uſage de ces bols ſera achevé, on recommencera la tiſane ci-deſſus, pendant quatre jours; après quoi, on aura recours aux pilules ſuivantes, qui ne manquent preſque jamais de produire leurs effets :

Prenez, *Du Mercure crud éteint dans la Térébenthine, une demi-once.*
D'Aloès hépatique pulvériſé, deux gros.
De Séné mondé,
De Rhubarbe pulvériſée, de chaque un gros.
De Coralline,
De Semen-contra pulvériſé, de chaque demi-gros.

Mêlez le tout enſemble avec une ſuffiſante quantité

de sirop de fumeterre, pour en faire des pilules dont la dose est de douze grains pour les enfants, & d'un demi-gros pour les adultes, à prendre le soir en se couchant.

On peut aussi se servir, avec succès, des pilules suivantes :

Prenez, *D'Assa-fœtida,*
D'Extrait de Rhubarbe,
De Tanésie pulvérisée,
D'Aloès dépuré,
De la meilleure Myrrhe,
Du Mercure doux, de chaque un scrupule.
D'Extrait de Safran,
De Castoréum, de chaque dix grains.

Réduisez le tout en une masse dont chaque pilule sera de quinze grains. La dose est de deux pour un enfant, & de quatre pour un adulte, à prendre le soir en se couchant.

On appliquera sur le nombril le cataplasme suivant,

Prenez, *De Feuilles d'Absinthe, une poignée.*
Trois Gousses d'Ail.

Faites bouillir le tout dans du lait, en consistance de cataplasme que l'on renouvellera tous les jours.

On peut faire aussi usage du cataplasme suivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Absinthe cuites dans du lait & hachées bien menues, deux poignées.*
Du Fiel de Bœuf, demi-once.
De l'Aloès,
De la Coloquinte pulvérisée, de chaque deux gros.
De Camphre dissous dans l'huile, un gros.

Mêlez le tout ensemble pour en faire un cataplasme que l'on appliquera, comme ci-dessus, sur le nombril.

Voyez VERS.

Un demi-gros d'extrait de romarin, auquel on ajoute trois ou quatre gouttes d'huile essentielle de romarin, en le réitérant plusieurs fois, est un remede sûr & éprouvé.

SPASME, s. m. convulsion. C'est, de toutes les maladies qui affligent la nature humaine, la plus terrible

& la plus funeste : ce sont des contractions violentes & involontaires des parties nerveuses, membraneuses, & des musculeuses, qui arrivent, soit dans un membre, soit dans un autre, & quelquefois dans tout le corps.

Le spasme est universel ou particulier ; celui qui se répand par tout le corps est de la premiere espece, & celui qui n'attaque que quelques parties, est de la derniere. On range dans le spasme universel, le tétanos, l'emprosthotonos, l'opistothonos, la catalepsie ; dans le spasme particulier, on range la distorsion, le ris sardonien, le clou hystérique, quelques colliques venteuses, le priapisme, le satyriasisme, le ténesme.

On doit aussi distinguer le spasme, relativement aux parties musculeuses, tendineuses, &c.

On distingue encore le spasme des mouvements spasmodiques, en ce que le spasme est permanent ; & les mouvements spasmodiques reviennent par intervalle.

On reconnoît le spasme aux signes que nous venons de décrire, quoique cependant il est rare qu'ils s'annoncent de la même maniere dans tous les tempéraments : dans les uns ils sont subits, & ne s'annoncent par aucun signe antécédent ; dans les autres, ils sont précédés de quelques signes. Les plus importants de ces signes sont le refroidissement des extrémités, surtout des pieds, une sensation de fourmillement à l'os coccyx, & celle d'une vapeur chaude, qui semble monter le long de l'épine du dos ; l'hypocondre gauche est aussi affectéee de tension & de vents : la constipation est si grande, que le malade ne rend ni vent ni excrément ; la vessie est totalement resserrée, & il ne sort que peu, ou point d'urine. Il y a des malades dans lesquels le spasme se manifeste par des bâillements, le tremblement de tout le corps, l'anxiété des parties voisines du cœur, l'inégalité, la dureté & la contraction du pouls, les cardialgies, les nausées, les vomissements, les palpitations du cœur, le mal de tête, les tintements d'oreille, &c.

En général, on reconnoît le spasme, dans tous les tempéraments, à un pouls dur, serré & fort vif ; à une tension extraordinaire dans tout le corps, ou dans quelques parties ; à la suppression presque totale des

évacuations, à un resserrement & un étouffement considérables, & sur-tout à des mouvements violents & involontaires dans les membres.

Pendant l'accès, les membres sont dans une agitation surprenante; ils sont tirés dans des directions différentes : les bras sont quelquefois contournés derriere le dos; il y en a en qui l'épine du dos est recourbée, & semble former un arc, quoique la poitrine soit élevée : il arrive aussi que tout le corps se roidit & demeure immobile comme une pierre; les uns se frappent la tête contre la terre; d'autres portent les mains à la gorge pour s'étrangler; quelques-uns grincent les dents, pleurent, rient, & sont dans une agitation continuelle. L'accès est plus ou moins long, & il reprend à des intervalles plus ou moins éloignés.

Après l'accès, il reste à la plupart des malades une langueur incroyable, qui se fait sentir dans tout le corps & dans les pieds : ils tombent dans un sommeil profond; il y en a en qui il se termine par des rapports, des évacuations de vents, des vomissements, & une excrétion abondante de lymphe. Le spasme est quelquefois suivi d'une effusion de sang par les urines, la matrice ou les veines hémorrhoïdales, & de semence par la verge : l'accès finit dans quelques-uns par des cris. Les personnes d'un tempérament foible, comme les femmes, les convalescents, les hommes d'un tempérament sanguin; ceux qui viennent de parents affectés de cette maladie y sont plus sujets que les autres : les enfants y sont communément exposés. Cette maladie attaque plutôt les adultes que les jeunes gens, ceux qui ont reçu des blessures considérables, ou qui sont tourmentés par de violentes passions de l'ame.

Les causes prochaines du spasme consistent dans une constriction forte & violente des parties nerveuses : les causes immédiates qui disposent à cette constriction, sont les passions violentes, tels que l'usage excessif des femmes, la dépravation des sucs qui deviennent âcres & irritants; l'effet de quelqu'humeur dartreuse ou sporique, qui a été repoussée dans le sang, l'interruption de la respiration, la disposition héréditaire, l'habitude de se mettre en colere, & de satisfaire ses passions; l'abus du vin,

des liqueurs ſpiritueuſes ; les aromates, les médicaments chauds & volatils, les vomitifs, les purgatifs, la préſence des poiſons, des vers, la ſuppreſſion des évacuations, &c. *Voyez* CONVULSION.

Il y a deux temps à conſidérer dans la cure du ſpaſme ; celui de l'accès, & celui de la ceſſation de l'accès.

Quand l'accès eſt paſſé, on en prévient le retour en faiſant ſaigner le malade une ou deux fois, ſelon ſes forces, en lui faiſant prendre les bains, en lui appliquant les ſang-ſues au fondement, en le purgeant de temps en temps, avec de l'huile d'amandes-douces & du ſirop de chicorée, en lui faiſant prendre des lavements, ſoir & matin, avec un tiers d'huile, & en lui preſcrivant un régime humectant.

Pendant l'accès, on fera uſage des ſaignées, des potions huileuſes, des lavements émollients & huileux ; & on fera prendre la potion ſuivante par cuillerées :

Prenez, *D'Eau diſtillée de Cériſes noires,*
De Prime-vere, de chaque trois onces.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, un gros.
De Poudre de Guttete, demi-gros.
D'Huile animale de Dipel, vingt gouttes.
De ſirop Diacode, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à donner par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, juſqu'à ce que le ſpaſme ſoit arrêté.

Si cette potion ne fait aucun effet, il faut recommencer les ſaignées, ſi l'état du malade le permet.

Il eſt cependant important, avant de commencer la cure du ſpaſme, de ſavoir quelle eſt la cauſe qui le produit. Si les convulſions ont pour cauſe les paſſions violentes de l'ame, une débauche vénérienne exceſſive, quelqu'accès de colere ou d'autres agitations d'eſprit, on évitera les ſaignées : on fera faire uſage au malade du petit-lait, des bains, des tiſanes d'orge ; & on le réduira aux gelées de viande, aux bouillons nourriſſants, &, pour boiſſon ordinaire, à un chocolat léger, & on lui fera prendre tous les ſoirs quinze gouttes anodines d'Angleterre dans une once d'eau de coquelicot, avec deux gros d'eau de fleurs d'orange.

Quand les convulſions ſont cauſées par des vers, ce que l'on reconnoît aux ſignes appropriés à cette maladie, on fera uſage des remedes convenables pour chaſſer les vers. *Voyez* Vers.

Si des poiſons, des purgatifs âcres, ou des ſubſtances cauſtiques & vénéneuſes ſont les cauſes des convulſions, on fera prendre en grande quantité des ſubſtances graſſes, de l'huile d'amandes douces, des décoctions mucilagineuſes, & du lait. *Voyez* Poisons.

Quand les convulſions viennent de quelque ſuppreſſion d'évacuation, alors on rappelle cette évacuation par des remedes convenables. *Voyez* Suppression.

Si les convulſions ſuccedent à la ſuppreſſion des ſueurs, de quelqu'ulcere, de la gale, de la goutte, alors on corrigera les humeurs impures contenues dans les premieres voies; & l'on tempérera le ſpaſme avec les yeux d'écreviſſes, la magnéſie, que l'on fera prendre au malade par paquets de douze grains; ou plutôt on aura recours à la poudre tempérante qui ſuit:

Prenez, *De Tartre vitriolé,*
De Nitre purifié, de chacun deux gros.
De Cinabre factice préparé, deux ſcrupules.

Mêlez le tout pour en faire une poudre très-fine, dont on donnera au malade vingt-quatre grains, de quatre heures en quatre heures.

Comme les convulſions ne ſe déclarent pas toujours ſeules, & qu'elles accompagnent ordinairement différentes maladies, on trouvera dans chaque article les remedes propres à guérir ces ſortes de convulſions.

On ne manquera pas de faire entendre au malade qu'il doit s'éloigner des lieux humides, froids & marécageux, de ceux où l'air eſt épais & groſſier, & préférer les lieux élevés, ſecs & ſereins; de ne point coucher ſur la terre humide, de ne point s'expoſer ſur le ſoir aux vapeurs de l'atmoſphere, & de ne point ſe promener au ſoleil dans les grandes chaleurs; de n'uſer que d'aliments faciles à digérer, & de faire ſa boiſſon ordinaire d'eau pure ou médicamentée, ou d'infuſion chaude, de tenir ſon eſprit dans un état ſerein, de ne point ſe livrer à la débauche des femmes, de prendre de l'exercice, de dormir ſuffiſamment, d'avoir le

ventre libre, & de recourir de temps en temps aux saignées, & aux scarifications, pour prévenir la surabondance du sang. *Voyez* CONVULSIONS.

SPHACELE, s. m. mortification entiere de quelque partie du corps, causée par l'interruption de la circulation du sang & des autres humeurs, & par la corruption de la partie sphacélée. Le sphacele ne differe de la gangrene, que du plus au moins. *Voyez* GANGRENE, & le *Dictionnaire de Chirurgie*.

SPINA-VENTOSA, s. m. maladie qui consiste dans une carie interne des os, principalement vers les jointures, par où elle a coutume de commencer.

On distingue trois degrés dans le spina-ventosa; celui dans lequel la corruption est encore renfermée dans l'intérieur; celui où elle se manifeste au dehors par le gonflement de l'os, qui devient spongieux & comme venteux, & enfin celui dans lequel la tumeur dégénere en ulcere.

On reconnoît la carie, ou le spinosa-ventosa, par l'aspérité & l'inégalité de l'os qui devient comme spongieux; par sa mollesse, & enfin par les douleurs lancinantes qui accompagnent ces accidents.

Les causes de cette maladie sont l'âcreté des humeurs, une disposition scorbutique, un virus vénérien, cancéreux, &c. Les causes extérieures sont les coups, les contusions, les fractures, les ulceres, &c.

Nous avons traité de la carie en général, & en particulier : on peut consulter cet article. *Voyez* CARIE, & le *Dictionnaire de Chirurgie*.

SPONTANÉE (*lassitude*) : terme de médecine, qui signifie l'état de fatigue dans lequel on se trouve naturellement sans aucun exercice précédent.

C'est un signe qui annonce le dérangement des fonctions, & qui précede & suit ordinairement la fievre. *Voyez* LASSITUDE.

SQUINANCIE, s. f. inflammation de la gorge. *Voyez* ESQUINANCIE.

SQUIRRHE. *Voyez* SKIRRHE.

STAGNATION, s. f. collection de sang ou d'humeurs qui n'ont pas encore perdu tous leurs mouvements, mais qui y circulent lentement, soit à cause de

ſeur abondance ou de leur épaiſſiſſement, ſoit en conſéquence du vice des tuyaux par où elles doivent paſſer.

Cette maladie eſt ordinairement ſuivie de l'inflammation, & ſe traite de la même maniere. *Voyez* INFLAMMATION.

STÉRILITÉ, ſ. f. C'eſt une impuiſſance à la génération, à laquelle les femmes ſont quelquefois ſujettes, ainſi que les hommes.

C'eſt quelquefois le défaut de conformation qui produit cet accident. *Voyez* ce que nous avons dit à l'article IMPUISSANCE.

Les vices de conformation dans la femme, qui peuvent la rendre ſtérile, ſont le défaut d'ouverture des parties naturelles, comme quand elle eſt imperforée, quand la matrice eſt trop petite, qu'elle eſt obſtruée, ſquirrheuſe ou ulcérée; quand les ovaires ſont durs & ſquirrheux, quand il y a quelque carnoſité, ou quelque tumeur contre nature, qui bouche l'entrée du vagin ou de la matrice. Toutes ces cauſes ſont au deſſus des forces de l'art; & on ne remédie preſque jamais à la ſtérilité qui les ſuit.

La ſtérilité peut avoir lieu, quand il ſort un écoulement conſidérable de fleurs blanches, qui entraînent la ſemence, & l'empêche de s'y développer : il en eſt de même de la ſuppreſſion des regles, qui rend la matrice trop ſeche, & incapable d'être fécondée; le trop d'embonpoint eſt auſſi un obſtacle à la fécondation : le libertinage & la fréquence du coït rendent la ſemence ſans vertu & ſans action, &, par conſéquent, impropre à la fécondation.

Quand la ſtérilité ne vient pas de la mauvaiſe conformation de l'un ou de l'autre des conjoints, & qu'elle eſt produite par une des cauſes que nous venons de rapporter, on peut y remédier par des remedes donnés à propos.

Si c'eſt le trop d'embonpoint qui rend la femme ſtérile, il faut y remédier, en lui faiſant faire beaucoup d'exercice, en lui preſcrivant de dormir peu, d'uſer d'aliments un peu échauffants, de boire quelquefois du vin pur, ou des liqueurs ſpiritueuſes & du café; de ne ja-

mais se faire saigner, de se purger tous les mois, & de se mettre à l'usage des eaux ferrugineuses de Passy, de Forges, & de prendre beaucoup de dissipation ; après quoi, elle fera usage du remede qui suit :

Prenez, *Une once de Moëlle de Bœuf.*
Deux Jaunes d'Œufs frais.

Battez bien ces deux choses ensemble, & ajoutez-y
Deux grains d'Ambre gris.
Une pincée de Gingembre.

Mettez tout dans une assiette sur un réchaut, & faites-le cuire en consistance d'omelette. On la mange toute entiere, le matin à jeun ; & l'on boit un bon verre de vin d'Espagne ou de Canarie par dessus : il faut continuer pendant huit jours.

Si la stérilité vient de la suppression des regles, on se conduira comme il est prescrit à l'article SUPPRESSION.

Quand la stérilité reconnoît pour cause un écoulement abondant de fleurs blanches, on y remédie en le détruisant. *Voyez* FLEURS BLANCHES.

Les femmes qui sont stériles par libertinage, ou par la trop grande dissipation de leur semence, doivent d'abord changer de vie, & rester cinq ou six mois sans user du coït ; & en même temps elles peuvent faire usage du remede suivant :

Prenez, *Quatre Œufs* ;
battez-les bien ensemble avec un demi-verre d'écume de limaçon à coque. Ajoutez-y
De Sel,
De Gingembre en poudre, de chaque une pincée.
Vingt grains de Gen-seng pulvérisé.

Au reste, comme la stérilité est à peu près dans la femme ce qu'est l'impuissance dans l'homme, on peut faire les remedes prescrits dans ce dernier article.

STRABISME, f. m. situation dépravée du globe de l'œil, qui rend louche, qui fait regarder de travers, soit en haut, soit en bas, soit sur les côtés.

Les enfants sont fort sujets à cette indisposition, par la négligence des nourrices qui les placent dans leurs berceaux, de maniere qu'ils voient la lumiere de côté,

& que l'un des deux yeux, ou tous les deux à la fois ſe tournent de travers.

On a cru juſqu'à préſent que cette maladie étoit occaſionnée par le relâchement des muſcles qui mettent les yeux en mouvement; mais on s'eſt trompé: il eſt plus vraiſemblable de penſer que c'eſt la différence de force des deux yeux, qui produit cet accident; car la foibleſſe de l'un dirigeant l'angle viſuel d'un autre côté que celui qui eſt le plus fort, il en doit réſulter une diſpoſition différente des yeux, &, par conſéquent, le ſtrabiſme.

On remédie à cet accident, en couvrant avec un voile noir celui des deux yeux qui eſt le plus fort, afin que celui qui eſt le plus foible, ſe trouvant tout ſeul pour exécuter la viſion, acquiere par ce nouveau travail une force nouvelle. Il faut laiſſer l'œil couvert, pendant quinze jours; après quoi, on le découvrira, pour juger, par l'inſpection, du degré de force qu'il peut avoir acquis. On recommencera pluſieurs fois cette opération, juſqu'à ce que l'œil ait une force égale à l'autre.

Il faut proſcrire les mouches, les maſques, & généralement tous les inſtruments dont on ſe ſert dans cette maladie, qui ne ſervent qu'à rendre la vue encore plus difforme.

STRANGURIE, ſ. f. envie fréquente & involontaire d'uriner, dans laquelle on ne peut rendre l'urine qu'en petite quantité, ou goutte-à-goutte, avec beaucoup de douleur, de chaleur & de cuiſſon.

La ſtrangurie eſt comme un terme moyen entre la dyſurie, qui eſt une difficulté d'uriner, & l'iſchurie, qui eſt la ſuppreſſion totale des urines.

On reconnoît la ſtrangurie à une irritation fréquente pour uriner, à l'urine qui ſort goutte-à-goutte, à un ſentiment de froid quand l'urine paſſe, & à une chaleur & une ardeur conſidérable, quand elle eſt paſſée.

Les hommes qui font uſage des liqueurs ſpiritueuſes, qui ſont d'un tempérament ſanguin, vif, inflammable, ſont plus ſujets à cette maladie que d'autres.

La cauſe prochaine de la ſtrangurie eſt le reſſerrement ſpaſmodique du col de la veſſie. La cauſe occaſionnelle eſt l'âcreté de l'urine, & la chaleur du ſang & de la partie.

On remédie à la ſtrangurie tout comme à la dyſurie, par des ſaignées répétées, des lavements émollients, des cataplaſmes adouciſſants & émollients ſur la partie; par le petit-lait en boiſſon, l'eau de poulet, les émulſions, l'huile d'amandes douces; on ſe ſert à l'extérieur d'oignons cuits ſous la cendre, & frits avec du beurre, de la graiſſe de bouc ou de taureau.

Tous ces remedes ſont généralement ceux de la ſtrangurie; mais ſi ce mal, en général, eſt occaſionné par la préſence d'une pierre, par une colique néphrétique, par des carnoſités, il faut remédier à la maladie primitive. *Voyez ces différents articles.*

STRONGLE, ſ. m. On donne ce nom aux vers longs & ronds qui s'engendrent dans les inteſtins grêles; c'eſt l'eſpece de vers la plus fréquente. On les rend ſouvent par le fondement, & quelquefois par la bouche. *Voyez* VERS.

STUPEUR, ſ. f. engourdiſſement, aſſoupiſſement, diminution de ſentiment & de mouvement. C'eſt un ſymptome de la paralyſie, de l'apoplexie, & ſur-tout un accident qui ſuit l'effet de l'opium. *Voyez* OPIUM.

SUETTE, ſ. f. ſueur angloiſe, eſpece de fievre maligne, dont le principal ſymptome eſt une ſueur abondante avec déperdition des forces.

Cette maladie a pris ſon nom de l'Angleterre où elle ſe déclara d'abord.

Cette maladie eſt annoncée, dans quelques-uns, par une douleur dans le cou, dans les épaules, dans les jambes, ou dans les bras; dans d'autres, par une eſpece de vapeur chaude qui parcourt tout le corps; bientôt après, la fievre ſe déclare avec fureur, eſt accompagnée de friſſons, de tremblements, de palpitations de cœur, d'une ſueur exceſſive; la ſoif & la ſéchereſſe à la bouche ſont conſidérables : il ſurvient des nauſées, des hémorrhagies, d'autres accidents funeſtes, qui font périr quelquefois les malades dans vingt-quatre heures.

Cette maladie ſe déclare ordinairement dans les jeunes gens, dans les tempéraments ſanguins & colériques, qui ſe nourriſſent d'aliments ſucculents, comme ſont ordinairement les Anglois.

La cauſe prochaine eſt une inflammation générale

du ſang, qui tend rapidement à la diſſolution. Les cauſes occaſionnelles ſont la chaleur & l'humidité de l'air, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, du café, les veilles immodérées, les exercices violents, les paſſions de l'ame, les évacuations ſupprimées, & une diſpoſition particuliere de l'air.

On a cru, pendant long-temps, que les ſueurs qui accompagnoient cette maladie devoient être ſalutaires : pour cet effet, on conſeilloit les remedes propres pour les pouſſer ; mais on s'eſt apperçu bientôt que cette méthode étoit funeſte, & qu'elle faiſoit périr beaucoup de malades : on a eu recours aux ſaignées multipliées, qui ont très-bien réuſſi, aux lavements, aux boiſſons délayantes, & généralement à tout ce qui peut calmer la fougue du ſang. On fait prendre en même temps à l'intérieur des poudres abſorbantes & des apozemes avec la bourrache, la bugloſe, le ſel de nitre & le ſirop de violette.

Le principal ſoin que l'on doit avoir dans cette maladie, eſt de faire les ſaignées dès le commencement de la maladie, & d'éviter ſur-tout de pouſſer les ſueurs, ni de les arrêter par aucun remede contraire. Cette maladie eſt fort rare, &, par conſéquent, exige des précautions plus grandes.

SUEUR, ſ. f. La ſueur eſt une évacuation naturelle, qui ſort par de petits tuyaux excrétoires de la peau. La chaleur, les exercices & les remedes ſudorifiques la provoquent.

Quand la ſueur eſt occaſionnée par quelques mouvements violents, par la chaleur de l'air, ou par l'uſage de quelques boiſſons échauffantes, elle ne forme point une maladie.

La ſueur peut être viciée de trois façons différentes, par ſa quantité augmentée, ou diminuée, & par ſa mauvaiſe qualité.

Ce ſont ordinairement les hommes pléthoriques, les tempéraments ſanguins, phlegmatiques, ſpongieux, qui ſont ſujets aux ſueurs exceſſives : il en eſt de même de ceux qui vivent ſous un climat fort chaud, ou qui ſont dans des chaleurs conſidérables, pendant l'été. Les pulmoniques ſont auſſi forts ſujets aux ſueurs exceſſives dans les derniers temps de leur vie.

On reconnoît que les ſueurs ſont trop abondantes, quand elles ſont ſuivies de foibleſſe, d'épuiſement; quand elles durent trop long-temps, ou qu'elles reviennent tous les jours.

La cauſe immédiate des ſueurs forcées eſt le défaut d'union du ſang avec la ſéroſité. Les cauſes éloignées ſont la molleſſe du tempérament, la délicateſſe des fibres; un air lourd, épais, chaud & humide; le fréquent uſage du café & des liqueurs ſpiritueuſes, les veilles forcées & les exercices violents, les fortes paſſions de l'ame & la diſpoſition héréditaire; dans l'état de maladie, la fievre lente, un levain cancéreux, ſcorbutique, vérolique, phthiſique, joint à la foibleſſe & aux relâchements des fibres, peuvent également cauſer les ſueurs exceſſives.

On remédie aux ſueurs abondantes, en tenant ſon corps dans une poſition douce & tranquille, en reſtant dans une chaleur modérée, & en faiſant un grand uſage de boiſſon rafraîchiſſante, comme la limonnade. On fera prendre, en même temps à l'intérieur, la poudre ſuivante:

Prenez, *De Magnéſie blanche pulvériſée, deux gros.*
De Sel de Nitre pulvériſé, un gros.
De Sel ſédatif en poudre, quarante-huit grains.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire des paquets de douze grains; le malade en prendra quatre par jour, de trois heures en trois heures: il fera uſage en même temps de la tiſane ſuivante:

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Graine de Lin, enveloppée dans un nouet, une pincée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau pour réduire à trois demi-ſeptiers: paſſez le tout, & ajoutez-y
Vingt grains de Nitre.

Le malade en prendra un verre toutes les quatre heures.

Les acides enveloppés d'un mucilage feront fort utiles pour arrêter les ſueurs immodérées, qui reconnoiſſent pour cauſe un ſang diſſous & appauvri. Ces acides dont on pourra faire uſage, ſont le ſuc d'un citron qu'on

qu'on aura jetté dans l'eau bouillante, & qui y sera resté un instant. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que les sujets qui sont tourmentés de sueurs occasionnées par la dissolution du sang, ont la poitrine très-foible, & sont sujets à de fréquents crachements de sang.

On se trouvera encore bien de leur faire prendre dans du petit-lait une once ou deux, & même plus, de suc de cresson, de cochléaria & de beccabunga.

Le malade aura soin de faire usage des lavements, de tremper beaucoup son vin, & d'éviter tous les mets & les liqueurs échauffantes.

Quelquefois les sueurs deviennent excessives dans l'état de maladie, comme on le voit dans la phthisie & le scorbut. Pour lors le traitement en est le même que celui que nous avons indiqué dans le Scorbut & la Phthisie.

On reconnoît que les sueurs pechent par la diminution, quand on sait qu'elles ont été supprimées par le froid ou par quelqu'autre cause.

On y remédie en se tenant chaudement dans le lit, & en prenant la potion suivante :

Prenez, *D'Eau distillée de Coquelicot, deux onces.*
De Cannelle simple, demi-once.
De Confection d'Hyacinthe, demi-gros.
De Syrop Diacode, six gros.

Mêlez le tout ensemble, pour une potion à prendre en une fois.

On fera faire en même temps usage d'une tisane faite avec une demi-once de racine de scorsonere, & une bonne pincée de fleurs de coquelicot, que l'on fait bouillir dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine.

Une infusion de thé, ou de feuilles de cassis, prise un peu chaudement & en abondance, rétablit souvent, & en peu de temps, les sueurs supprimées.

Si ce remede ne réussissoit point pour rétablir les sueurs, il faudroit les faire précéder par une saignée que l'on feroit quatre heures avant que l'on ne fît usage de la potion.

Si cependant la suppression des sueurs étoit accompagnée de fievre, de chaleur & de sécheresse, il fau-

droit bien se donner de garde de faire ce que nous venons de prescrire, parce qu'il ne serviroit qu'à enflammer le sang, & occasionner des accidents très-fâcheux. il faudroit, en ce cas, traiter la fievre par les remedes ordinaires.

Les sueurs qui pechent par leurs mauvaises qualités se corrigent difficilement, sur-tout lorsqu'elles ont une odeur fétide. Il suffit, dans ce cas, de faire prendre au malade beaucoup de boissons aqueuses, de ne faire aucun usage des aliments échauffants, ni des liqueurs spiritueuses, d'éviter les exercices violents, les passions vives, les veilles forcées; de se laver le corps, soir & matin, avec deux tiers d'eau & un tiers d'eau-de-vie camphrée, & de faire usage tous les jours des pilules suivantes :

Prenez, *De Cannelle pulvérisée, demi-gros.*
De Camphre dissous dans de l'Huile, vingt grains.
De Myrrhe pulvérisée, un gros.
De Musc en poudre, quatre grains.
De Térébenthine de Venise, deux gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de poudre de réglisse, pour en faire des pilules du poids de six grains. Le malade en prendra une tous les soirs en se couchant.

On est consulté par des personnes qui ont les mains toujours suantes, & qui voudroient se délivrer de cette incommodité désagréable. Il faut alors agir avec bien de la prudence; car il seroit dangereux de l'arrêter : il faut, dans ce cas, produire une sorte d'irritation dans des parties éloignées, comme vers les pieds, pour y attirer les humeurs. Des chaussons de toile cirée ont souvent guéri cette maladie : la sueur perd le chemin des mains, pour sortir par les pieds.

Nous ne parlerons point ici des sueurs qui surviennent dans les fievres malignes, ni au commencement ni à la fin des maladies aiguës, parce qu'elles sont plutôt un symptome qu'une maladie, & que nous en avons traité dans toutes les maladies qu'elles accompagnent.

SUEUR ANGLOISE. *Voyez* SUETTE.

SUFFOCATION, s. f. étouffement, oppression, grande difficulté de respirer.

Plusieurs causes peuvent produire la suffocation : telles sont l'inflammation de la poitrine, de la gorge, la naissance ou la présence d'un corps étranger dans la trachée-artere, & l'effet sympatique des nerfs dans les affections hystériques.

Quand la suffocation est produite par un engorgement sanguin à la poitrine ou à la gorge, elle exige le même traitement que l'inflammation.

Si c'est un corps étranger qui se soit formé, ou qui ait été insinué dans la trachée-artere, on y remédie en en faisant l'ouverture.

Quand cet accident dépend d'une affection hystérique, il se guérit par les remedes propres à cette maladie. *Voyez* AFFECTIONS HYSTÉRIQUES.

SUPERPURGATION, s. f. purgation excessive. Comme il peut arriver que l'on ait pris quelque médecine trop forte, qui ait produit des évacuations considérables, on peut les arrêter avec quelques cuillerées de la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux distillées de Plaintain,*
De Renouée, de chaque deux onces.
Du Bol d'Arménie, un gros.
Du Diascordium, un gros & demi.
Du Sirop de Coings, une once.

Mêlez le tout pour une potion dont le malade prendra une cuillerée toutes les demi-heures. On fera d'ailleurs, pour la superpurgation, ce que nous avons prescrit dans l'article Purgation. *Voyez* PURGATION.

SUPPRESSION, s. f. défaut d'évacuation de quelqu'humeur qui devroit sortir, & être chassée hors du corps ; telles sont les regles, les vuidanges, les hémorrhoïdes, les sueurs, les urines.

On distingue la suppression d'avec la rétention & la cessation des regles. La suppression s'entend des regles qui, coulant actuellement, viennent à s'arrêter tout d'un coup : la rétention se dit de celles qui ne paroissent point, & qui devroient cependant paroître ; la cessation signifie le temps où elles sont totalement arrêtées.

De la Suppreſſion des Regles.

On reconnoît que les regles ſont ſupprimées, quand elles coulent moins long-temps qu'à l'ordinaire, & qu'au lieu, par exemple, de durer pendant huit jours, elles n'en durent que deux ou trois; pour lors la femme éprouve des douleurs vagues dans le ventre & dans les reins, une peſanteur dans les membres, une difficulté de reſpirer, un dégoût, la perte d'appétit; l'urine eſt pâle, ou trouble & épaiſſe; le ſommeil eſt inquiet & agité; la triſteſſe s'empare de l'eſprit; le viſage eſt pâle; les levres ſont livides, & il ſurvient des douleurs dans les différentes parties du corps.

La cauſe de la ſuppreſſion dépend des ſolides ou des liquides; des ſolides, quand ils ſont trop reſſerrés ou trop relâchés; des liquides, quand ils ſont dans un trop grand ou trop petit volume, ou quand ils pechent par épaiſſiſſement.

Les cauſes éloignées ſont un air lourd & épais, l'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes ou des boiſſons aqueuſes, les veilles forcées, le ſommeil trop long, le défaut ou le trop d'exercice, les paſſions de l'ame, la colere, la triſteſſe, l'uſage immodéré des acides, du ſel: les ſueurs abondantes, & les ſaignées habituelles.

Quand la ſuppreſſion des regles eſt produite par la trop grande quantité du ſang, ce que l'on reconnoît à un pouls plein, à un tempérament ſanguin, fort & vigoureux, au viſage qui eſt haut en couleurs, à la vie oiſive que mene la femme, à la nourriture délicate & abondante qu'elle prend, & aux évacuations conſidérables auxquelles elle eſt ſujette, il faut pour lors ſuivre les préceptes que nous avons donnés à l'article Pléthore. *Voyez* PLÉTHORE VRAIE.

Quand la ſuppreſſion eſt produite par le trop peu de ſang, ce que l'on reconnoît aux ſignes oppoſés à la plénitude, comme un pouls petit, un tempérament lâche & mou, un viſage pâle, un exercice forcé, &c. il ne faut alors faire aucun remede, puiſque la ſuppreſſion ne vient que de ce qu'il n'y a point de ſang à évacuer.

Quand la ſuppreſſion des regles eſt produite par la mauvaiſe qualité des humeurs qui pechent, ou par

épaiſſiſſement ou par âcreté, on s'en apperçoit aux ſignes qui caractériſent l'épaiſſiſſement & l'âcreté ; & on trouvera les remedes convenables aux articles CACHEXIE & FLEURS BLANCHES. *Voyez* REGLES.

De la Rétention des Regles.

On trouvera à l'article Regles le traitement convenable pour cette maladie. *Voyez* REGLES.

De la Ceſſation des Regles.

Les femmes, quand elles ont acquis un certain âge, ſont ſujettes à perdre leurs regles, parce que le couloir de la matrice venant à s'obſtruer, le ſang ne trouve plus un paſſage libre, par lequel il puiſſe s'écouler ; & cette portion qui reſte dans les veines ſe porte dans différents endroits du corps, & y occaſionne des accidents ſans nombre, tels que des maux de tête, des étouffements, des bouffées de chaleur qui montent à la tête, des étourdiſſements, des peſanteurs, des laſſitudes, des courbatures, des maux de cœur, des mal-aiſes continuels; dans quelques femmes, ces accidents ne ſe font point ſentir ; inſenſiblement la nature prend ſon cours d'un autre côté, & ſupplée à cette évacuation par un écoulement plus abondant des urines, des ſueurs, de la tranſpiration, de la ſalive, & même par un flux plus abondant de ſang par les hémorroïdes, ou par des fleurs blanches. On voit même des femmes qui n'éprouvent aucune de ces incommodités, mais qui ſeulement deviennent graſſes, & acquierent un embonpoint outre meſure.

Il ſemble que, puiſque la ceſſation de l'écoulement du ſang eſt la cauſe immédiate de tous les accidents auxquels la femme eſt expoſée dans cette circonſtance, l'on devroit avoir recours aux ſaignées répétées, pour remédier à ces ſortes de maux : l'expérience cependant en a décidé autrement. Quand on a commencé une fois à mettre en uſage la ſaignée, il faut la continuer toujours : autrement on expoſeroit la femme à un danger évident. D'un autre côté, les ſaignées faites à cet âge, relâchent le tiſſu cellulaire, qui rend la femme d'un embonpoint extraordinaire, qui lui ôte preſque la liberté du mouvement, & qui, en relâchant les fibres, dérange toutes les fonctions.

Il feroit donc plus prudent, quand une femme eft dans le temps critique, de remédier aux accidents les plus preffants, & d'attendre enfuite, pendant trois ou quatre mois, que la nature ait décidé quelle eft la route qu'elle veut fuivre, & fi elle veut incliner du côté des urines, des felles, de la peau, ou fi elle veut faire naître quelqu'autre évacuation falutaire.

Ces précautions font de la derniere importance; quand on les néglige, & qu'on fuit aveuglément la route des faignées, on délabre prefque toujours le tempérament de la femme; on le rend cacochyme, ou ce qui eft encore plus funefte, on fait naître des accidents mortels.

Il fuffit de prefcrire à la femme qui eft dans un temps critique, de refpirer un air pur & ferain, de ne vivre que d'aliments fains, de faire toujours gras, de ne point manger de veau, d'agneau, de cochon de lait, de falade, de pâtifferie, de laitage; d'éviter le café & les liqueurs fpiritueufes, de tremper fon vin, de manger peu, fur-tout le foir; de dormir peu, de marcher beaucoup, & de prendre une diffipation continuelle.

On pourroit en même temps lui faire faire ufage, au printemps & en automne, des eaux dépurées de Paffy, & la purger à chaque renouvellement de faifon : d'ailleurs, fi elle a quelqu'incommodité, comme des foibleffes, des maux de cœur, des fleurs blanches, on fera ce que nous avons indiqué dans ces différents articles.

Suppreffion des Vuidanges.

C'eft une maladie à laquelle les femmes en couche font fujettes, & qui eft quelquefois la caufe de tous les accidents qu'elles éprouvent. Nous en avons traité dans les Maladies des Femmes en couche. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.

Suppreffion des Hémorrhoïdes.

On entend communément par Hémorrhoïdes un écoulement de fang par les vaiffeaux hémorrhoïdaux.

Cette évacuation eft fujette à fe fupprimer, ou à devenir trop forte; quand elle eft trop abondante, on y remédie de la même maniere que nous avons

prescrite pour l'hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

On reconnoît que les hémorrhoïdes sont supprimées, d'abord par le défaut d'écoulement de sang, par une pesanteur dans tout le bas-ventre, un gonflement aux hypocondres, une douleur à la région lombaire, & qui est bientôt suivie de douleurs vagues dans le corps, d'attaque de goutte néphrétique, & sur-tout d'une oppression asthmatique considérable.

Les causes de la suppression des hémorrhoïdes sont les passions de l'ame, comme la crainte & la tristesse; l'épaississement du sang, la mauvaise digestion : les causes extérieures sont le trop grand usage du thé, du café, de l'eau froide, des liqueurs spiritueuses, une nourriture épaisse & grossiere, &c.

On remédie à la suppression des hémorrhoïdes par les saignées faites au pied, par l'application des sang-sues, par l'usage des lavements faits avec les herbes émollientes & quelques plantes aromatiques, comme la camomille, le mélilot; après quoi, on doit corriger la qualité du sang, en purgeant le malade de temps en temps, & en le mettant, avant ses repas, à l'usage du vin de quinquina ou du vin d'absinthe; & si le flux hémorrhoïdal ne reparoît pas, on lui fera prendre l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campana,*
De petite Centaurée, de chaque deux gros.
De Safran,
De Myrrhe en poudre, de chaque un demi-gros.
D'Aristoloche longue, pulvérisée, deux scrupules.
De Cannelle en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble pour faire un opiat, dont le malade prendra un demi-gros avant ses repas, en buvant par dessus une infusion de feuilles de véronique & d'armoise.

De la Suppression des Sueurs.

Voyez SUEURS.

De la Suppression des Urines.

Voyez DYSURIE, ISCHURIE, STRANGURIE.

SURDITE, f. f. perte ou diminution considérable de l'organe de l'ouïe ; quelquefois cette incommodité est causée par l'obstruction du conduit extérieur des oreilles ; on la guérit en les débouchant. S'il y a des corps étrangers, on les ôte avec le tire-fond ou avec la curette, ou enfin en faisant une incision derriere l'oreille. Quand on n'est sourd que par une espece de matiere endurcie, comme de la cire qui bouche le conduit, on l'ôte en nettoyant l'oreille avec une curette ; & pour mieux réussir, on tâche de l'humecter & de l'amollir, en y injectant avec une feringue, de l'eau tiede, animée de quelques gouttes d'esprit-de-vin, ou avec de l'huile de lin ; on se sert ensuite de la curette.

Lorsqu'il survient dans l'oreille quelque tumeur subite, accompagnée de rougeur, de chaleur, de douleur, il faut la traiter comme une inflammation ; on y fait de plus des injections avec de l'eau d'orge tiede, mêlée avec un peu de miel, ou avec du lait ou de l'huile d'amandes douces.

Quand la surdité est occasionnée par la paralysie des nerfs, il faut la traiter comme une paralysie, en faisant usage des remedes suivants :

Prenez, *Une once de Jus d'Oignon, & autant d'Eau-de-vie.*

Mêlez-les bien ensemble ; & vous ferez chauffer ce mêlange, pour en laisser tomber trois ou quatre gouttes dans les oreilles trois fois le jour, & sur-tout en vous couchant.

On peut faire usage aussi du remede suivant :

Prenez *la moitié d'une Coloquinte.*

Faites-la bouillir dans une égale quantité de vin blanc & d'huile d'amandes douces, jusqu'à ce que tout le vin soit consommé. Ajoutez-y

Deux gouttes de Teinture de Castoréum, & autant de Fiel de Bœuf.

Mettez-en trois ou quatre gouttes dans les oreilles, trois ou quatre fois le jour.

Un petit pain que l'on aura fait cuire, après que l'on

y aura enfermé de la femence de carvi, coupé par la moitié, en fortant du four, & appliqué tout chaud fur l'oreille, foulage fouvent dans la furdité, & la guérit même quelquefois.

La vapeur de fenouil que l'on reçoit dans l'oreille, a une vertu finguliere pour guérir de la furdité.

Le fuc de bétoine, mis dans les oreilles, trois ou quatre gouttes de jus d'oignon chaud, la vapeur de la décoction de feve de marais récente, reçue par un entonnoir, le fuc de farriette employé de même font d'un très-grand fecours dans cette maladie.

On peut également faire ufage, avec fuccès, de quelques gouttes du baume fympathique, ou du baume du Commandeur.

Il eft pourtant effentiel d'obferver que quelquefois la furdité eft produite par un tranfport de matiere bilieufe fur cette partie; c'eft ce que l'on voit arriver dans les tempéraments bilieux, dans ceux qui ont été fujets à la jauniffe, après les fievres malignes: pour lors les lavements répétés, le petit-lait en abondance, les eaux épurées de Paffy, dans lefquelles on fait fondre du fel de Seignette, les purgations répétées, font les remedes les plus efficaces.

SYNCOPE, f. f. défaillance fubite & confidérable, abattement fubit de toutes les forces, & des fonctions animales & vitales, dans lequel les malades deviennent tout d'un coup pâles & froids. On diftingue la fyncope en trois degrés: le premier eft la *lipothymie*, dont nous avons parlé en fon lieu; le fecond eft la *fyncope* proprement dite: outre les accidents ci-deffus, elle eft encore accompagnée d'une fueur froide, d'un pouls petit, & prefqu'imperceptible, d'une perte de connoiffance, de mouvement & de fentiment, & d'une refpiration infenfible; le troifieme eft l'*afphyxie*, dans laquelle fe remarquent non-feulement les fymptomes qu'on vient de rapporter, mais auffi une perte totale du pouls: ce qui la caractérife. *Voyez* LIPOTHYMIE.

SYNOQUE: épithete que l'on donne à une efpece de fievre continue, qui perfifte depuis le commencement jufqu'à la fin, fans redoublement. Elle s'étend jufqu'aux quatrieme & cinquieme jours.

Cette fievre eſt ſimple ou composée ; elle eſt ſimple, quand elle n'eſt compliquée avec aucun ſymptome particulier ; elle eſt composée, quand elle a un caractere de putridité : c'eſt delà qu'on l'appelle quelquefois Synoque putride.

Les ſignes auxquels on reconnoît cette maladie ſont les ſuivants : la chaleur, la ſoif, la langueur, annoncent la fievre, qui eſt accompagnée enſuite d'anxiétés, de plénitude, de difficulté de reſpirer, de douleurs de tête lancinantes, de rougeur des yeux & du viſage, de tintement d'oreille & de vertiges ; l'urine eſt rouge, & n'éprouve aucun changement avant le quatrieme jour ; après quoi, elle dépoſe un ſédiment de couleur d'incarnat. Le ventre eſt ordinairement reſſerré : le malade reſſent des douleurs dans le dos & dans les membres. Cette eſpece de fievre ſe termine le ſeptieme jour ; dans les jeunes gens, par une hémorrhagie du nez ; dans les vieillards par des ſueurs très-conſidérables.

La cauſe antécédente de cette fievre eſt ordinairement la pléthore : la cauſe prochaine eſt l'effervescence du ſang ; les cauſes éloignées ſont les exercices violents, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, les veilles forcées, la colere, les ſueurs ſupprimées, les aliments échauffants, le trop grand uſage des liqueurs glacées, la ſuppreſſion des hémorrhagies, des regles, des hémorrhoïdes, des ſaignées négligées, des ſcarifications, la vie oiſive & délicate.

Le traitement de cette maladie conſiſte dans les ſaignées répétées, dans le grand uſage du petit-lait, des lavements, des poudres abſorbantes & nîtreuſes, faites avec deux gros de magnéſie, un gros de ſel de nître, & un ſcrupule de bezoart minéral ; le tout réduit en poudre, & pris à la doſe d'un ſcrupule, de quatre heures en quatre heures. On ne doit permettre, pour toute nourriture au malade, pendant les deux premiers jours, qu'une décoction d'orge mondé, & deux ou trois bouillons à la viande, par jour.

Quand le ſynoque eſt accompagné des ſignes de la putride, telle qu'une langue chargée, une bouche amere, un pouls grand & mou, des urines rouges & enflammées, des évacuations fétides, des ſueurs puantes, des

défaillances & des foiblesses fréquentes, il faut être beaucoup plus réservé sur les saignées, & n'en faire qu'une ou d'eux, selon l'âge & les forces du malade, pour abattre le feu de la fievre : on lui fera prendre en même temps beaucoup de petit-lait, avec le sirop de limon, ou une limonnade très-légere, des lavements fréquents; &, aussi-tôt qu'on s'appercevra que la fievre est diminuée, on pourra placer des purgatifs très-doux, tels que la manne, le sirop de pomme, le sel végétal, &c. Au reste, cette fievre se traite comme une fievre ordinaire.

SYPHILIS, s. f. *Voyez* VÉROLE.



TAB

TABÈS, s. f. signifie maladie de consomption, phthisie, atrophie, hectisie, marasme. *Voyez ces différents articles.*

Il y a une autre espece de tabès, qu'on appelle *phthisie dorsale* : en voici la description. Les personnes d'un tempérament foible, & celles qui sont nouvellement mariées y sont particuliérement sujettes : elles sentent un frémissement semblable à celui qu'excitent des fourmis qui descendent de la partie supérieure du corps, le long de l'épine; elles évacuent avec les urines & les excréments une grande quantité de semence liquide; le cou & les reins, avec leurs muscles & les articulations des jambes sont dans un état si douloureux, qu'on ne peut quelquefois les fléchir. On est constipé; l'excrétion des urines est pénible; les malades sont ordinairement foibles : ils ont l'haleine courte, sur-tout après avoir marché; & ils sentent dans la tête des pesanteurs & des tintements d'oreille. Insensiblement le corps dépérit & se consume peu-à-peu; les jambes s'enflent : il survient des ulceres aux reins, des cataractes sur les yeux, qui font perdre la vue. Les malades éprouvent différents accès de fievre, auxquels enfin ils succombent.

La cause de cette maladie est un épuisement produit

par une évacuation excessive de semence, comme on le voit dans les jeunes mariés, dans les jeunes gens libertins, lorsqu'ils arrivent à l'âge de puberté, & généralement dans tous ceux qui sont un usage immodéré des femmes, ou qui s'épuisent par quelqu'autre exercice violent & continué.

Pour guérir de cette maladie, on fera prendre des aliments succulents en petite quantité; on ordonnera de la dissipation; on fera respirer un air sain & salutaire, propre à réveiller l'estomac; on prescrira au malade quelqu'exercice journalier, pour lui procurer des sueurs modérées, & donner lieu au levain du chyle appauvri de se dissiper; on le fera frotter, si ses forces le permettent. Le malade évitera le vin & les liqueurs échauffantes : il ne fera point usage des saignées, ni des purgatifs, évitera l'usage des femmes, se mettra au lait pour toute nourriture, & suivra ce que nous avons prescrit aux articles EPUISEMENT, FOIBLESSE, IMPUISSANCE.

TACHES, s. f. Ce sont différentes marques qui se font sur la peau, ou sur les différentes parties du corps, qui sont tantôt rouges, tantôt violettes, rouges ou noires.

Taches de la Cornée, ou Taie de l'Œil.

Il faut y faire tomber quelques gouttes de suc de fenouil ou de suc de grande chélidoine, en fermant l'œil par dessus, & l'assujettissant ensuite avec une compresse & des bandes; on peut aussi faire usage du collyre suivant :

Prenez, *De la Couperose blanche, un scrupule.*
Du Verd-de-gris, huit grains.

Versez sur le tout trois demi-septiers d'eau chaude, & gardez la liqueur pour l'usage : on en met, trois ou quatre fois le jour, quelques gouttes dans l'œil du malade, ayant soin de remuer auparavant la bouteille.

Taches de la Petite Vérole.

La petite vérole est sujette quelquefois à laisser sur la peau des taches qui se dissipent assez difficilement: voici un remede qui est très-propre à ces sortes de maux.

Prenez, *De Limaçons avec leurs coquilles, la quantité que vous voudrez.*

Pilez-les avec partie égale de ſucre candi : il s'en fait un mêlange qui eſt excellent pour effacer les taches de la petite vérole.

Taches produites par les Contuſions.

On peut appliquer ſur ces taches le remede qui ſuit :

Prenez, *De Racine Vierge ratiſſée & concaſſée, un gros.*
De Feuilles d'Arnica, vingt-quatre grains.
De ſel ammoniac, un gros.

Verſez ſur le tout une chopine d'eau bouillante, que vous laiſſerez infuſer, une demi-heure, dans un vaiſſeau bien couvert : vous vous ſervirez de cette eau, pour frotter la partie, deux fois par jour.

On peut encore laver, pluſieurs fois le jour, la partie contuſe avec une eau ſalée, ou bien avec de l'eau dans laquelle on aura fait diſſoudre du ſel ammoniac.

Enfin, on peut l'envelopper dans la peau d'un mouton écorché ſur le champ, & au pied du lit du malade. Ce remede eſt d'uſage dans les contuſions qui ſont conſidérables, & qui ſont d'ailleurs occaſionnées par une chûte. On s'en ſert, avec ſuccès, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Taches violettes.

C'eſt ordinairement un ſymptome du ſcorbut ; on trouvera à l'article SCORBUT, les remedes propres à diſſiper ces ſortes de taches.

Taches noires ou gangréneuſes.

Nous avons traité de la curation de ces ſortes de taches à l'article GANGRENE : voici une liqueur à laquelle on peut avoir recours dans ces ſortes d'occaſions :

Prenez, *De Fleurs de Sureau, une poignée.*
De Quinquina concaſſé, une once.
De ſel Ammoniac, trois gros.

Verſez ſur le tout une chopine d'eſprit-de-vin camphré, que vous laiſſerez infuſer, pendant deux heures, ſur des cendres chaudes dans un vaiſſeau couvert : paſſez la li-

queur, & mettez-la dans un vaiſſeau bien fermé, pour vous en ſervir au beſoin. On y trempe des compreſſes que l'on applique ſur la partie.

TÆNIA, ſ. m. ver plat, appellé autrement *ſolitaire*. *Voyez* SOLITAIRE (*ver*).

TAIE DES YEUX, ſ. f. tache blanche, qui ſe forme ſur l'œil. *Voyez* TACHES.

TARENTISME, ſ. m. maladie cauſée par la piquure de la tarentule. Le tarentiſme a pris ſon nom de cette eſpece d'araignée appellée *tarentule*, parce qu'elle ſe trouve principalement à Tarente, ville de la Pouille.

Auſſi-tôt qu'on a été piqué par cette araignée, la douleur de la partie affectée ſe diſſipe : on y voit un cercle livide, noir ou jaunâtre; & la partie s'éleve en forme de tumeur enflammée. Le malade, en peu de temps, tombe dans une ſituation très-fâcheuſe : il ne reſpire que difficilement; il ſe ſent foible par tout le corps : ſa vue ſe trouble; ſa tête devient lourde & peſante; ſa voix eſt plaintive, ſon regard mélancolique; & il reſſent autour du cœur une oppreſſion conſidérable.

Tous les remedes que l'on emploie pour cette maladie, comme les cordiaux, la thériaque, les huileux, n'ont aucune efficacité; & le malade périt bientôt, ſans avoir pu être ſecouru.

Pluſieurs auteurs reſpectables ont prétendu que la muſique eſt la ſeule reſſource que l'on emploie avec ſuccès pour la guériſon de cette maladie : on eſſaie, dit-on, différents airs & différents inſtruments, juſqu'à ce qu'on ait rencontré le goût du moribond, qui commence alors, par degrés, à remuer les pieds & les mains, juſqu'à ce qu'enfin il commence à danſer avec une vigueur étonnante; on le met enſuite au lit : on eſſuie ſa ſueur; &, après un temps très-court, il ſe met à danſer avec la même activité; &, loin de s'en trouver fatigué ou affoibli, plus il danſe, plus il devient vigoureux : on continue cette muſique & cet exercice, juſqu'à ce que les ſymptomes de cette maladie ſoient totalement diſſipés.

Tout ce que nous venons de rapporter ici ſur la curation de la tarentule, nous paroît fabuleux, quoi qu'en

aient écrit plusieurs auteurs, & sur-tout Baglivi. Plusieurs Italiens nous ont assuré que tous ceux qui étoient mordus de la tarentule périssoient, malgré la danse, comme on voit tous les jours périr de la rage ceux qui vont se baigner dans la mer, après avoir été mordus de quelqu'animal enragé. Ce qui peut avoir donné lieu à l'usage que l'on fait de la musique, c'est la mélancolie dans laquelle tombent ceux qui ont été mordus. Nous croyons que, comme ce venin est analogue avec celui de la vipere, il seroit bien plus simple de faire usage des remedes que nous avons indiqués dans la piquure de ce reptile. L'alkali volatil, donné de la même maniere que dans la morsure de la vipere, produiroit peut-être des effets aussi sensibles dans la piquure de la tarentule. Nous invitons ceux qui sont à la portée de voir & de traiter des gens piqués par la tarentule à vérifier ce fait.

TEIGNE, s. f. espece de dartre rongeante, accompagnée de croûtes épaisses, & d'écailles de couleur cendrée ou jaunâtre.

Il y a trois sortes de teignes; la premiere s'appelle *écailleuse* ou *squammeuse*, à cause qu'il en tombe plusieurs écailles semblables à du son; dans la seconde, il se trouve, sous la croûte jaunâtre, de petits grains de chair vive, rouges, comme ceux de la figue; la troisieme est corrosive: elle a plusieurs petits trous ou ulceres fistuleux, qui rongent & font tomber les cheveux, pénetrent souvent jusqu'au crâne, le carient, & rendent une sanie très-puante.

On appelle cette maladie *teigne*, pour la comparer à ces sortes d'insectes qui mangent les étoffes.

Le caractere de cette maladie est aisé à connoître par les différentes descriptions que nous venons d'en donner; & l'inspection seule suffit pour caractériser le mal.

La cause immédiate est un sang âcre & corrosif. Les causes éloignées sont un air lourd & épais, des aliments grossiers & échauffants, comme la bouillie dans les enfants, & les ragoûts dans les adultes; le vin & les liqueurs spiritueuses, les exercices violents & les veilles forcées, les passions vives de l'ame, la suppression de quelqu'évacuation, comme les regles & les

hémorrhoïdes, l'introduction d'un levain étranger dans le ſang, la chaleur du climat, de l'âge & du tempérament.

On commencera par faire ſaigner & purger le malade, après lui avoir fait prendre, pendant huit jours, une tiſane faite avec une once de racine de patience ſauvage, bouillie dans une pinte d'eau, à la doſe de trois verres par jour; après quoi, on fera prendre les pilules ſuivantes:

Prenez, *De Scammonée pulvériſée,*
De Mercure doux, de chaque ſix grains.
D'Antimoine diaphorétique, vingt-quatre grains.

Faites-en des pilules, du poids de ſix grains, avec une ſuffiſante quantité de ſirop de chicorée composé. La doſe eſt d'une pilule pour un enfant de cinq ans, de deux pour un enfant de dix, & de trois pour un adulte; ce que l'on continuera, pendant dix jours, de deux jours en deux jours.

On continuera toujours l'uſage de la tiſane de patience, à laquelle on ſuppléera par du petit-lait en abondance, ſi le malade eſt un enfant délicat, & d'un tempérament fort échauffé: on appliquera enſuite ſur la tête l'onguent ſuivant:

Prenez, *De grains de Genievre concaſſés, & paſſés au tamis, une demi-livre.*

Faites-les bouillir avec trois quarterons de beurre & de graiſſe ſans ſel, dans un pot neuf, bien bouché, pour arrêter l'évaporation du genievre.

Avant de ſe ſervir de cet onguent, on lave la tête du malade avec de l'urine; & on applique doucement l'onguent ſur la tête, ayant ſoin qu'il ne ſoit pas trop chaud.

Cet onguent eſt d'une très-grande efficacité: il n'y a point de teigne qu'il ne détruiſe; mais il faut avoir l'attention, à meſure qu'il agit, de purger le malade avec les pilules que nous avons décrites ci-deſſus, pour éviter que l'humeur ne ſe jette ſur quelques parties eſſentielles à la vie.

On finira le traitement par l'uſage de la tiſane ſuivante:

Prenez,

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*
De Squine concassée, deux gros.
De Salsepareille, une once.

Faites bouillir très-légérement le tout dans un vaisseau bien bouché : passez la boisson, pour donner au malade un verre le matin, & l'autre sur les six heures du soir : on n'en donnera que la moitié pour un enfant, & on la coupera avec du lait de vache.

Si la teigne résiste à tous ces remedes, on emploiera des bains qu'on continuera pendant une quinzaine de jours : on purgera ensuite le malade ; &, pour boisson, on lui fera prendre le petit-lait dans lequel on fera bouillir de la fumeterre. *Voyez* GALE.

TEMPÉRAMENT, s. m. constitution naturelle du corps, union & accord de ses principes, tant solides que liquides, qui se répriment & se temperent mutuellement : ainsi le tempérament ne dépend, en général, que du ressort plus ou moins grand des fibres, & de la réaction des liquides ; c'est par la puissance réciproque des uns & des autres, qui varient continuellement, que l'on constitue les différents tempéraments.

Les anciens médecins ont divisé les tempéraments en autant de classes qu'ils distinguoient d'humeurs ; mais, comme cette division peut jetter de la confusion dans l'esprit, nous ne distinguerons que quatre sortes de tempéraments, parce qu'on peut aisément rapporter tous les autres à ces quatre chefs.

On distingue ordinairement les tempéraments en *chauds, froids, humides & secs* ; mais ces quatre qualités ne se trouvent jamais seules dans le même sujet : elles sont presque toujours combinées ensemble ; ce qui les modifie de différentes manieres : ainsi nous distinguerons quatre sortes de tempéraments ; le chaud & sec, c'est le tempérament bilieux ; le chaud & humide, ou le tempérament sanguin ; le froid & sec, ou le tempérament mélancolique, & le froid humide, ou le tempérament phlegmatique.

Du Tempérament bilieux.

On reconnoît le tempérament bilieux par une grande quantité de poils noirs, répandus sur le corps ; par la

dureté & la maigreur de la chair, par une couleur brune, & par de grandes veines; par un pouls grand & prompt; par l'opiniâtreté, par la colere, auxquelles ce tempérament eſt ſujet. Les aliments chauds & ſecs y ſont très-contraires, au lieu que les humectants & rafraîchiſſants ſont d'un uſage ſalutaire. *Voyez* RÉGIME DU TEMPÉRAMENT BILIEUX.

Du Tempérament ſanguin.

On diſtingue le tempérament ſanguin, par une quantité de poils blonds, blancs ou bruns; par beaucoup de chairs molles; par de larges veines bleues, diſtendues par le ſang; par un teint de couleur roſe, par la colere à laquelle ce tempérament eſt très-ſujet, par une mobilité ſouple & flexible, & une grande facilité au mouvement : il faut, dans ces ſortes de tempéraments, évacuer & tempérer, & rejetter les échauffants & les irritants. *Voyez* RÉGIME DU TEMPÉRAMENT SANGUIN.

Du Tempérament mélancolique.

Les ſignes du tempérament mélancolique ſont la peau liſſe & polie, le poil très-noir, une grande maigreur, un grand deſſéchement, une couleur par-tout très-noire : il eſt ſujet à la colere & à la rancune; & il a une grande pénétration d'eſprit. Les vaiſſeaux ſerrés, robuſtes, maigres; les humeurs denſes, tenaces, fort mêlées, qui ſe ſéparent ou ſe changent difficilement, les ſubſtances ſeches, âcres, ſont très-nuiſibles aux mélancoliques; mais ils ſe trouvent bien de tout ce qui humecte, rafraîchit, relâche, amollit, ou diſſout doucement & ſans âcreté. *Voyez* RÉGIME DU TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE.

Du Tempérament phlegmatique ou pituiteux.

Dans les phlegmatiques, la peau eſt liſſe & polie; les yeux ſont bleus, les poils blancs, fins, & croiſſent lentement : le corps eſt blanc, enflé, mou, gras; les veines ſont étroites & profondes, les vaiſſeaux ſanguins étroits. Les perſonnes de ce tempérament ſont ſujettes à la pituite, ont très-peu de paſſions de l'ame,

& ont l'esprit froid. Les choses humides & froides leur sont contraires : tout ce qui échauffe, fortifie & desseche, leur convient. *Voyez* RÉGIME DU TEMPÉRAMENT PITUITEUX.

On ne doit jamais faire aucun remede dans aucun temps, que l'on n'ait précédemment examiné la nature de son tempérament, pour ne point faire de remedes contraires, & pour y adapter un régime convenable. On trouvera, à l'article RÉGIME, tout ce qu'il convient de faire pour les femmes & les enfants, qui n'offrent, en général, aucune différence qui les caractérise en particulier.

TENESME, s. m. épreinte fort douloureuse que l'on sent au fondement, avec des envies continuelles & presqu'inutiles d'aller à la selle, sans rendre tout au plus que quelques glaires muqueuses, quelquefois sanguinolentes : c'est un symptome de la dyssenterie & de la pierre. *Voyez* DYSSENTERIE, PIERRE.

La décoction de rave de Limousin guérit les ténesmes & les épreintes, prise en lavement avec un peu de beurre : on peut aussi faire des fomentations sur l'anus, avec une poignée de tilleul, & une poignée de bouillon-blanc.

Les lavements de tripes sont aussi très-utiles en ce cas ; mais, s'il arrivoit que le ténesme ne cédât pas aux remedes ordinaires, on auroit recours au lavement suivant :

Prenez, *Des Feuilles de Bouillon-blanc,*
De Guimauve, de chaque une poignée.
De Graine de Lin, une demi-poignée.
Une Tête de Pavot avec ses graines, coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine. Ajoutez-y
Deux onces d'huile d'Olive,
pour un lavement.

On peut encore donner un lavement fait avec la décoction d'une fraise de veau ; & on y ajoutera une demi-once d'onguent populéum. Enfin, si le ténesme persiste, on mettra le malade sur un bassin rempli d'une

décoction émolliente, pour lui en faire recevoir la fumée.

Tous ces remedes ne conviennent & ne soulagent que lorsque le mal est du côté du rectum; car, s'il est occasionné par une pierre dans la vessie, ou par une irritation de la matrice dans les femmes, il ne sera guéri que par les remedes qui conviennent dans ces sortes de maladies.

TENSION, s. f. C'est un état de douleur dans lequel se trouvent quelquefois le corps, mais sur-tout le bas-ventre qui semble gonflé & tendu outre mesure : c'est un symptome de toutes les maladies aiguës qui attaquent le bas-ventre.

La tension du bas-ventre se déclare aussi quelquefois dans l'état de santé; les lavements, la diete y remédient communément, sinon on a recours à l'opium : on peut, en ce cas-là, prendre le julep suivant :

Prenez, *D'eau de Fleurs de Tilleul, quatre onces.*
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
De sirop Diacode, demi-once,

pour prendre, le soir, en se couchant, en se frottant le ventre avec un onguent fait avec une partie égale de beurre frais & de crême.

Il faut observer de ne pas faire usage de ce remede dans les maladies aiguës, ni dans les cas accompagnés de fievre : il ne faut prendre ce remede que cinq ou six heures après le repas.

TÉTANOS, s. m. terme qui signifie quelquefois toutes sortes de convulsions; mais, en particulier, il se prend pour une espece de convulsion dans laquelle le corps est droit & roide, sans pouvoir se pencher ni d'un côté ni de l'autre. On trouvera le traitement de cette maladie à l'article CONVULSION & SPASME.

THROMBUS, s. m. C'est une tumeur formée par un sang épanché & grumelé aux environs de l'ouverture de la veine; si l'on a piqué le vaisseau de part en part, ou s'il se présente un morceau de graisse à l'ouverture, une petite portion qui ne peut sortir librement, se glisse dans les cellules du corps graisseux, & fait élever la tumeur que l'on nomme *thrombus.*

Quand cette tumeur se forme immédiatement après avoir retiré la lancette, on empêche qu'elle n'augmente, en assujettissant, pendant quelque temps, le vaisseau avec le pouce, sans desserrer la ligature.

Cet accident n'est pas dangereux : il suffit d'appliquer sur la tumeur une compresse trempée dans de l'eau-de-vie, ou un peu d'esprit-de-vin camphré.

Quand la tumeur paroît se tourner en suppuration, on y applique un peu d'onguent de la Mere, & on étuve les environs avec de l'eau & de l'eau-de-vie.

TIERCE, adj. s. f. On appelle fievre tierce, celle dont les accès reprennent tous les trois jours inclusivement, c'est-à-dire, qu'il y a un jour d'intervalle entre les deux accès. *Voyez* FIEVRE TIERCE.

TINTEMENT D'OREILLE, s. m. bruit extraordinaire, comme celui d'une cloche, d'un tambour, d'un sifflet, du vent, des eaux agitées, ou autres bruits semblables, qu'on sent dans l'oreille, quoiqu'ils n'existent pas.

Quand cette maladie vient de plénitude, de trop de sang ou de chaleur, ce que l'on reconnoît aux signes de la Pléthore vraie & fausse, on y remédie par les remedes indiqués dans ces deux articles.

Quand cet accident est occasionné par une bile âcre & échauffée, qui se porte au cerveau, il faut avoir recours aux lavements, aux purgatifs, pour le détourner de cette partie.

Quand le tintement d'oreille est habituel, il suffit de se frotter la tête, tous les jours, avec du son bien chaud, & d'introduire dans l'oreille du suc de bétoine.

Le tintement d'oreille est quelquefois occasionné par la sécheresse ou la tension du tympan. L'application des huiles, comme celle de lys, animée d'un peu d'huile de térébenthine, est fort bonne ; mais il est nécessaire de continuer quelque temps ce remede. On fait qu'on le porte & qu'on le laisse dans l'oreille, avec un peu de coton.

TIRAILLEMENT, s. m. C'est un sentiment incommode, que l'on ressent à l'estomac ou à la poitrine, par lequel il semble que l'on tire les fibres de l'une ou l'autre de ces parties.

Le tiraillement de l'eſtomac eſt un ſymptome qui accompagne ordinairement les fleurs blanches, la diete trop auſtere. Le tiraillement de poitrine ſe rencontre dans la toux, la fluxion de la poitrine, & généralement dans tous les cas où la poitrine eſt échauffée.

C'eſt ordinairement l'âcreté & la chaleur qui ſont la cauſe immédiate de cette maladie : ainſi tout ce qui peut échauffer le ſang & les humeurs, & les rendre âcres, peut tirailler l'eſtomac & la poitrine.

Le tiraillement de l'eſtomac eſt ordinairement occaſionné par la préſence de quelques matieres glaireuſes, qui, par leur ſéjour, deviennent âcres, piquent & irritent les membranes de l'eſtomac, & produiſent ce ſentiment de tiraillement qu'on éprouve.

On remédie au tiraillement d'eſtomac, en évitant tous les aliments glaireux, l'uſage du vin pur & des liqueurs ſpiritueuſes, du café, & généralement tout ce qui peut enflammer le ſang & la bile, & on prendra, pendant huit jours, la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Miel de Narbonne*, *demi-once.*
De Feuilles de Lierre terreſtre, *une pincée.*

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine. Paſſez la liqueur, pour en prendre trois verres le matin à jeun, & un verre l'après-midi : enſuite on ſe purgera avec une médecine ſimple, & on reprendra, pendant huit autres jours, la même tiſane ; après quoi, on ſe repurgera comme ci-deſſus, & on paſſera à l'uſage des pilules ſuivantes :

Prenez, *De Savon*, *deux gros.*
De Gomme Ammoniac, *demi-gros.*
De Safran de Mars apéritif, *deux ſcrupules.*
De Rhubarbe en poudre, *trente grains.*

Mêlez le tout enſemble avec une ſuffiſante quantité d'huile d'amandes douces : faites-en des pilules du poids de quatre grains. On en prendra deux, une heure avant ſes repas : après l'uſage de ces pilules, on ſe purgera, comme il eſt preſcrit ci-deſſus.

On fera bien de faire précéder ce traitement de la purgation, par haut & par bas. On fera vomir le malade avec l'ipécacuanha : ce remede convient d'autant

plus ici, qu'il a l'avantage & de faire vomir plus doucement que le tartre ſtibié, & d'inciſer les glaires, cauſe prochaine du tiraillement.

Après avoir purgé le malade, on pourra le lui faire continuer, pendant quelque temps, mais à petites doſes, c'eſt-à-dire, à celle d'un grain ou deux par jour.

Le tiraillement de poitrine ſe traite différemment que celui de l'eſtomac; car cette partie exige des ménagements plus conſidérables. On fera prendre au malade le bouillon ſuivant:

Prenez, *De Rouelle de Veau, une demi-livre.*
De Feuilles de Bouillon-blanc,
De Mauve,
De Cerfeuil, de chaque demi-poignée.
Une Laitue coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines: paſſez la liqueur, pour en prendre trois bouillons le matin, à une heure de diſtance, pendant huit jours.

On ſuivra du reſte, le traitement que nous avons indiqué aux articles ACRETÉ, ACRIMONIE, CHALEUR & SÉCHERESSE DE POITRINE.

TISANE, ſ. f. boiſſon faite avec différents ingrédients que l'on fait bouillir légérement dans de l'eau, ajoutant ſur la fin un peu de régliſſe.

La tiſane eſt la baſe de toutes les boiſſons dont on ſe ſert en maladie: c'eſt ſur-tout dans les maladies vives qu'elle devient utile pour détremper le ſang & les humeurs qui ſont coagulés, pour appaiſer le feu de la fievre, pour relâcher les fibres qui ſont trop tendues, & pour ſuppléer à la déperdition des liquides, qui ſe fait dans la fievre.

Comme la tiſane eſt une boiſſon que le malade doit prendre en grande abondance, on doit avoir pour but de la rendre toujours très-légere, & d'éviter l'abus dans lequel on tombe tous les jours, qui eſt de charger les tiſanes d'ingrédients inutiles, qui ne ſervent qu'à fatiguer l'eſtomac qui devient incapable de les digérer. C'eſt pour cette raiſon que l'on voit tous les jours des malades dont l'eſtomac ne peut point ſupporter

de tisane. C'est un précepte que les grands médecins ont toujours suivi, qui est de ne jamais donner au malade de tisane, qu'elle ne fût très-légere. Nous allons donner quelques formules de tisanes dont on peut faire usage dans toutes sortes de maladies vives.

Prenez, *D'Orge mondé & grillé sur une pelle chaude, une demi cuillerée à bouche.*

Faites-le bouillir dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine,

Ajoutez-y

Quinze grains de Nître.

Passez la boisson, pour en prendre un verre, d'heure en heure, dans la violence de la fievre.

Autre.

Prenez, *De la Racine de Chiendent, trois onces.*
De Raisin de caisse, une once & demie.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau, réduites à trois.

Ajoutez-y sur la fin

Une demi-once de Réglisse.

Passez la liqueur, pour en prendre un verre, comme ci-dessus.

Autre.

Prenez, ***De Racines de Guimauve**, une once.*
***De Feuilles d'Oseille**, une bonne pincée.*

Faites bouillir le tout dans cinq chopines d'eau, pour réduire à une pinte.

Ajoutez-y sur la fin

Six gros de Réglisse ratissée & concassée.

La dose est à discrétion.

Autre.

Prenez, *Un Citron de moyenne grosseur;* coupez-le par tranches minces, & versez dessus une pinte d'eau commune, en ajoutant assez de sucre, pour corriger une partie de l'acidité.

Il ne faut pas faire usage de cette tisane dans les maladies de poitrine, ni dans les inflammations de l'estomac, ni dans les douleurs & tranchées du bas-

ventre : elle ne convient que dans les fievres ardentes & malignes, & dans la ſoif immodérée.

Autre.

Prenez, *Une pomme de Reinette.*
Deux pincées de Fleurs de Bouillon-blanc.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à pinte : paſſez la liqueur, pour en prendre au beſoin.

On peut auſſi faire uſage du petit-lait clarifié, auquel on ajoute un peu de ſirop violat ſur chaque verre. Au reſte, on trouvera à chaque article les tiſanes particulieres qui peuvent convenir dans les maladies qu'on y traite.

TOUX, ſ. f. expiration violente, ſubite, & avec bruit, qui ſe fait par la bouche, pour ſe délivrer de ce qui irrite la gorge & la trachée-artere.

On diſtingue trois ſortes de toux ; la toux humide, la toux ſeche, & la toux convulſive. Dans la toux humide, on rend, avec effort, des crachats plus ou moins épais ; dans la toux ſeche, on ne crache que peu ou point ; ce qui rend cette toux fort incommode : la toux convulſive eſt accompagnée d'efforts violents, & comme de mouvements convulſifs dans la poitrine. Les enfants ſont fort ſujets à cette toux. *Voyez* COQUELUCHE.

On reconnoît la toux humide à la liberté qu'ont les crachats de ſortir, après les efforts de la toux : elle vient ſur-tout dans les tempéraments mous, lâches, qui font un grand uſage de boiſſons aqueuſes, dans les vieillards, les perſonnes qui habitent des lieux humides, & celles qui ſont d'un tempérament pituiteux.

On reconnoît la toux ſeche à la ſéchereſſe habituelle du tempérament, à l'importunité de la toux qui n'eſt ſuivie d'aucun crachat : ce ſont ordinairement les perſonnes maigres, bilieuſes, & qui ont le ſang âcre, qui ſont tourmentées de cette eſpece de toux.

La cauſe de la toux humide eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe dans les vaiſſeaux du poumon, ou l'âcreté de cette même lymphe qui irrite & picote les membranes de ce viſcere.

La toux ſeche reconnoît pour cauſe la ſéchereſſe

des fibres du poumon, & l'âcreté des sucs qui y séjournent.

Les causes éloignées de ces deux toux sont tout ce qui peut épaissir les humeurs, & les rendre âcres, comme l'air lourd & épais, les aliments échauffants, l'usage des liqueurs spiritueuses, les veilles forcées, les exercices violents, les passions de l'ame, la transpiration supprimée, &c.

On remédie à la toux humide, en dégluant la matiere embarrassée dans le poumon & dans les bronches. C'est à quoi on réussit, en faisant prendre au malade la boisson suivante :

Prenez, *De Miel de Narbonne, une demi-once.*
De Feuilles de Tussilage,
De Lierre terrestre, de chaque une pincée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau, pour réduire à chopine, pour en prendre un verre, de deux en deux heures, en faisant usage du looch suivant :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces,*
De Lin, tirée par expression, de chaque une once.
De Teinture de Fleurs de Benjoin, un scrupule.
De Sirop d'Erysimum, deux onces.

On peut substituer à ce looch un peu composé le suivant :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, récente & tirée sans expression, trois onces.*

Ajoutez-y
De Sirop de Lierre terrestre, une once.
D'Eau de Cannelle, deux gros.
De Kermès, deux grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre une cuillerée toutes les heures.

Le kermès donné plusieurs fois dans le jour, à la dose d'un demi-grain, est aussi très-bon, & bien indiqué dans les toux occasionnées par des humeurs glaireuses.

Au bout de huit à dix jours de l'effet de ces remedes, on purgera le malade avec deux onces de manne,

deux gros de ſel de Glauber, & une once de ſirop de pomme.

Si la toux ſubſiſte encore après la purgation, on aura recours à la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racines d'Iris de Florence, deux gros.*
De Feuilles d'Hyſſope, deux gros.
De Squine concaſſée, trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſeptiers d'eau, pour réduire à chopine, dans un vaiſſeau bien fermé. Paſſez la liqueur. Le malade en boira deux verres le matin à jeun, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, & un verre, le ſoir, en ſe couchant.

On peut faire uſage, en même temps, des tablettes ſuivantes :

Prenez, *Des Racines de Guimauve,*
D'Iris de Florence, de chaque demi-once.
De la Fleur de Benjoin, vingt-quatre grains.
De Laudanum, ſix grains.
De Sucre blanc, quatre onces & demie.

Mêlez le tout, & faites-en des tablettes avec ſuffiſante quantité de gomme adragant ; on en laiſſera fondre dans ſa bouche un petit morceau de temps en temps.

La toux ſeche ſe traite avec des remedes tout différents. On commencera d'abord par ſaigner le malade. Si la toux eſt violente, on le mettra enſuite à l'uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racines de Guimauve lavée, une demi-once.*
De Fleurs de Bouillon blanc,
De Mauve, de chaque une pincée.
De la Régliſſe, deux gros.

Verſez ſur le tout une pinte d'eau bouillante, laiſſez infuſer la liqueur, pendant une demi-heure. Le malade en prendra un verre avec une cuillerée de ſirop de violette ; il fera, en même temps, uſage du looch ſuivant :

Prenez, *De Syrop de Violette, une once.*
D'Eau commune, quatre onces.
De Piſtache pelée, une demi-once.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire une émulſion.

Ajoutez-y enſuite

Vingt-quatre grains de Gomme Adragant en poudre.

De l'Huile d'Amandes douces, une once.

Mêlez le tout peu-à-peu, en le remuant continuellement.

Ajoutez ſur la fin deux gros d'eau de fleurs d'orange, & un peu de ſucre, s'il en faut, pour le rendre agréable.

Après l'uſage de ces remedes, on pourra faire prendre au malade la décoction ſuivante :

Prenez, *De Gomme Arabique, concaſſée, deux onces.*

De Cachou brut, demi-once.

Faites-les bouillir légérement dans trois chopines d'eau, réduites à cinq demi-ſeptiers. Paſſez la liqueur, & diſſolvez-y

Deux onces de Sirop de Guimauve.

La doſe eſt d'un petit verre, deux ou trois fois le jour.

Si ces remedes ne ſont d'aucune efficacité, on peut faire uſage du ſirop ſuivant :

Prenez, *De Feuilles de grande Conſoude, une poignée.*

De Racine de Guimauve, une once.

Quinze Jujubes.

Dix Dattes.

Faites bouillir le tout, pendant une demi-heure.

Paſſez la liqueur ; ajoutez-y

Deux livres de Sucre,

pour faire cuire le tout en conſiſtance de ſirop. Le malade en prendra une petite cuillerée dans un verre d'eau, trois ou quatre fois par jour.

On ne doit point purger dans cette eſpece de toux, à moins qu'elle ne ſoit totalement calmée, & qu'il n'y ait un beſoin preſſant de le faire. Il vaut mieux avoir recours à la ſaignée dans les commencements, que l'on répétera une ou deux fois, ſelon la force du tempérament & de la toux.

TRANCHÉES, ſ. f. pl. douleurs qui ſe font ſentir dans le bas-ventre, & qui ſont ſuivies quelquefois de la ſortie des excréments, comme on le voit dans la dyſſenterie & dans le dévoiement.

Les femmes en couche & les enfants y ſont très-

ſujets. Nous en avons traité à l'article Femmes en couche. *Voyez* FEMMES EN COUCHE & ENFANTS.

Voici un lavement dont on peut faire uſage dans les tranchées.

Prenez, *De la Craie en poudre fine, une demi-once.*
Des Feuilles de Rhue,
De Fleurs de Camomille, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau commune, réduite à la moitié.

Diſſolvez-y
Une once de Thériaque.

On en donnera la moitié pour un enfant.

On peut, en même temps, frotter le ventre avec du baume tranquille, ou en faire un liniment de la maniere ſuivante :

Prenez, *Du Suc exprimé de Cerfeuil,*
De Camomille,
De Lierre terreſtre, du tout deux onces.
Du Baume tranquille, trois onces.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire un liniment que l'on appliquera chaudement ſur le ventre. *Voyez* ce que nous avons dit ſur les tranchées aux articles COLIQUES, DÉVOÏEMENT, DYSSENTERIE.

TRANSPORT AU CERVEAU. *Voyez* DÉLIRE.

TREMBLEMENT DES MEMBRES ET DU CORPS, ſ. m. Les membres & le corps ſont ſujets à trembler, par le poids de l'âge, ou après quelqu'exercice violent, quelquefois auſſi dans le friſſon de la fievre.

Le tremblement qui vient par le friſſon ne ſe guérit qu'avec la fievre, & n'exige aucun remede particulier, ſi ce n'eſt par un très-grand uſage d'eau chaude, avant l'accès. *Voyez* FRISSON & FIEVRE.

Celui qui vient à la ſuite de quelqu'exercice violent, comme celui des femmes, ou par l'âge, ſe guérit difficilement. Comme il eſt produit par la foibleſſe & la délicateſſe des nerfs, il faut diriger tous les remedes de ce côté.

On commencera d'abord par faire prendre au malade la poudre ſuivante :

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, deux onces.*
D'Ambre jaune,
De Fleurs de Benjoin, trois gros.
De Sel d'Absinthe, un gros & demi.
De Cannelle,
De Macis pulvérisé, de chaque demi-once.

Réduisez le tout en poudre subtile. On en prend quinze grains le matin à jeun dans du pain à chanter; & l'on boit un verre moitié vin, moitié eau. On se promene, si l'on peut, pour que le mouvement l'aide à sortir de l'estomac. On en prend autant, trois ou quatre heures après avoir dîné, & une pareille dose, en se couchant. On continue de la sorte, pendant trois jours de suite; & l'on se purge le quatrieme; ou l'on prend un vomitif, si on sent l'estomac chargé. On reprend le lendemain l'usage de la poudre, comme ci-dessus, pendant quatre jours; & on se purge le cinquieme. On en reprend encore l'usage pendant cinq jours, avec les mêmes circonstances; & on est purgé le sixieme. On peut même recommencer, si l'on croit en avoir besoin; car il ne faut pas s'imaginer que les maladies invétérées puissent être guéries si-aisément, & en si peu de temps.

Quand ce sont les mains qui tremblent, il faut se les bien laver, trois fois le jour, sur-tout le matin & le soir, dans la décoction suivante:

Prenez, *Un pot d'urine d'une jeune personne saine.*
Autant d'eau où les Forgerons éteignent leur fer.

Faites-y bouillir six poignées d'armoise, jusqu'à diminution du tiers.

On ne passe point cette liqueur; mais on se sert de l'herbe pour s'en bien frotter les mains & les poignets, en se les lavant: c'est tout ce que nous avons à prescrire pour cette incommodité que nous avons souvent guérie par ce moyen dans des sujets qui n'étoient pas avancés en âge; car, s'ils sont vieux, elle est sans remede.

On recommande encore l'usage des eaux de Bourbonne, de Digne, d'Aix-la-Chapelle en boisson & en douche.

Le tremblement qui provient par convulsion, se guérit par les saignées, les délayants, les huileux, le lait, les eaux de Vichy, de Bagnols; les fomentations aromatiques, & même les bains froids. Souvent un cautere ou un séton est le meilleur remede.

On pourra substituer à la poudre que nous venons d'indiquer, la poudre de guttete, à la dose d'un demi-gros, matin & soir; on prendra par dessus un verre d'une décoction faite avec un demi-gros de feuilles de gui de chêne, & autant de racine de valériane sauvage. Nous observerons seulement qu'il faudra continuer long-temps l'usage de ces remedes.

TROUSSE-GALANT. *Voyez* CHOLERA-MORBUS.

TUBERCULE, s. m. Ce mot signifie toutes sortes de tumeurs contre nature, qui s'élevent sur le corps en particulier : il se prend pour une tumeur médiocre, plus considérable que la pustule, ou pour les tumeurs inflammatoires, qui naissent aux glandes, comme dans la pulmonie. *Voyez* PHTHISIE.

TUMEUR, s. f. élévation contre nature, qui survient à quelque partie du corps.

Nous ne traiterons point ici des tumeurs dont il est fait mention dans le Dictionnaire de Chirurgie. Nous distinguerons seulement les tumeurs, relativement à leurs causes & à leurs effets.

TUMEUR CARCINOMATEUSE. *Voyez* CANCER.

TUMEUR DES ARTICULATIONS. *Voyez* GOUTTE.

TUMEUR DES OREILLES. *Voyez* OREILLON & PAROTIDES.

TUMEUR DES MAMELLES. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.

TUMEUR ÉRÉSIPÉLATEUSE. *Voyez* ÉRÉSIPELE.

TUMEUR LYMPHATIQUE. *Voyez* LYMPHE.

TUMEUR ŒDÉMATEUSE. *Voyez* ŒDEME.

TUMEUR PHLEGMONEUSE. *Voyez* INFLAMMATION.

TUMEUR SKIRRHEUSE. *Voyez* SKIRRHE.

On trouvera aussi à l'article ABCÈS les différents remedes qui conviennent aux tumeurs. *Voyez* le *Dictionnaire de Chirurgie*.

TYMPANITE, ſ. f. hydropiſie ſeche; cauſée par de l'air ou des vents dans le bas-ventre.

La tympanite differe de l'hydropiſie, en ce que le ventre eſt moins mou que dans l'aſcite, & que l'on ſent, quand on frappe deſſus, un bruit comme celui d'un tambour : il ſort quelquefois des vents qui ſoulagent le malade; &, quand ils s'arrêtent, il eſt vivement incommodé. Les pieds, dans la tympanite, ne ſont pas ſi enflés que dans l'hydropiſie, le reſte du corps eſt plus maigre & plus décharné, & le ventre eſt plus douloureux.

Les tempéraments qui ſont ſujets aux vents, qui ſont tourmentés par la préſence des vers, dans leſquels le flux hémorrhoïdal ſe ſupprime, ou qui ont été mal traités de quelque fievre, ſont ſujets à la tympanite; il en eſt de même des femmes qui ont éprouvé quelqu'avortement, ou qui ont été dans quelque travail d'enfantement long & pénible.

On remédie à cette maladie, en faiſant prendre de l'huile d'amandes douces par cuillerées au malade, en lui donnant des lavements émollients, auxquels on pourra ajouter une poignée d'anis & de fenouil, & on appliquera ſur ſon ventre l'emplâtre ſavonneux de Barbette. Si ce remede ne réuſſit point, continué pendant quelque temps, on lui donnera de la tiſane faite avec une once de chardon-roland, une pincée de capillaire de Canada, que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſeptiers, dont il prendra cinq ou ſix verres par jour; en même temps, on le purgera avec trois gros de follicules, un demi-gros de poudre cornachine, & une demi-once de ſirop de Rhamno, pour prendre le matin en une priſe. On continuera l'emplâtre de Barbette & les lavements; après quoi, ſi la tumeur n'eſt pas diminuée, on appliquera ſur le ventre du malade de l'eau glacée, pour tâcher de condenſer l'air, & de lui faire occuper moins d'eſpace qu'auparavant.

Il faut que le malade évite tous les aliments venteux, farineux, comme les pois & les feves; & il fera toujours gras, en obſervant de ſe purger tous les mois.

TYPHOMANIE, ſ. f. délire léthargique; c'eſt le même que le coma-vigil. *Voyez* Coma-Vigil.

V A P

VAPEURS, f. f. pl. On donne vulgairement ce nom aux affections hypocondriaques & hyftériques, parce qu'on croyoit qu'elles étoient caufées par des vapeurs qui s'élevoient des entrailles & de la matrice, & caufoient tous les accidents qu'on obferve dans ces maladies.

On peut définir, en général, les vapeurs, une difpofition fenfible, irritable des nerfs, qui les met dans des mouvements fpafmodiques continuels, & qui produit une infinité d'accidents de toutes fortes de genres, & fous toutes fortes de formes.

On diftingue deux fortes de vapeurs; celles qui attaquent les hommes, & celles qui affectent les femmes: on appelle les premieres, *vapeurs hypocondriaques*; & celles des femmes *vapeurs hyftériques*. Quoique l'on faffe une diftinction de ces deux affections, relativement aux différents fexes qui en font tourmentés, ce n'eft pourtant qu'une feule & même maladie qui ne varie que du plus au moins, par le plus ou le moins de fenfibilité qui fe trouve entre l'homme & la femme.

Vapeurs hypocondriaques.

On reffent des tenfions douloureufes, des oppreffions, des anxiétés fur les côtes, fur-tout du côté gauche: tantôt on y éprouve des élancements, de la chaleur & de l'ardeur, & fur-tout un gonflement fubit du côté de la rate; quand le mal eft du côté droit, on fent des douleurs de colique, des feux qui montent à la tête, & qui font rougir le vifage, des douleurs autour du cœur, des étouffements après le repas; des tranfports & des vents continuels, qui font précédés de tenfion, de preffion, de bruit d'entrailles, & d'un grand refferrement autour du cœur; quand les vents font fortis, les malades fe trouvent un peu foulagés: l'appétit eft affez bon, ordinairement même il eft trop fort; le malade defire plus les chofes froides que les

chaudes & boit très-peu : il éprouve des palpitations de cœur ; elles sont quelquefois si considérables dans certains tempéraments, que l'on voit sauter le cœur à travers leurs vêtements. Le ventre est très-resserré, & le malade ne va à la selle qu'au bout de cinq ou six jours : il crache ordinairement beaucoup, sur-tout le matin ; il a une sécheresse considérable dans les narines : il dort profondément ; &, quand on interrompt son sommeil, il en est incommodé ; l'urine est le plus souvent claire & limpide, & quelquefois rouge & foncée en couleur ; la tête est douloureuse, pesante, sujette aux vertiges & aux éblouissements ; l'esprit en est quelquefois affecté : les malades deviennent inquiets, soucieux, tristes, méfiants, misanthropes, & poussent des soupirs continuels. Les malades se plaignent de bourdonnement aux oreilles, qui diminue l'ouie ; d'étranglement à la gorge, qui empêche d'avaler : quelques-uns ont une fievre vague ; d'autres se plaignent d'une alternative de froid & de chaud : le pouls est lent, petit & intermittent ; les convulsions, le tremblement, l'engourdissement de toutes les parties, la palpitation des muscles, sont encore des symptomes très-communs.

Les tempéraments sanguins & pléthoriques, ceux qui menent une vie sédentaire & oisive, les gens de lettres y sont particuliérement exposés ; les grands mangeurs, ceux qui ont l'esprit vif, qui s'occupent à de grandes méditations, en sont aussi les victimes.

La cause immédiate & prochaine de cette maladie est la sensibilité, l'irritabilité des nerfs : les causes occasionnelles sont les évacuations supprimées, comme celles des regles & des hémorrhoïdes ; une nourriture trop abondante & trop succulente, un genre de vie sédentaire ; la suppression des selles, des urines & de la transpiration ; le gonflement venteux du bas-ventre ; les passions vives de l'ame, comme la colere, la peur ; la concupiscence ; les odeurs, comme celle du musc, l'ambre, la rose ; les veilles forcées, l'usage immodéré des femmes, une disposition héréditaire, l'adversité, les chagrins, la trop grande application, l'abus des vomitifs, des purgatifs & des narcotiques, la semence retenue, la suppression de la gonorrhée, la cessation

extraordinaire de la fievre intermittente, sont les causes les plus ordinaires de cette maladie.

Cette maladie est plus effrayante que dangereuse, les progrès en sont ordinairement lents; mais, quand cette affection est invétérée, elle peut dégénérer en cachexie, en scorbut, en fievre lente & en marasme.

Les vapeurs hypocondriaques exigent deux considérations dans le traitement; la premiere est de remédier à la cause qui peut avoir produit les vapeurs; la seconde est de s'opposer aux accidents nerveux qui en résultent. A l'égard de la cause, il faut s'en informer du malade, &, quand on l'aura découverte, y remédier. *Voyez les causes ci-dessus.* Pour ce qui concerne les accidents, nous donnerons ci-après les remedes propres à les calmer.

On distingue deux temps dans le traitement des vapeurs, celui de l'accès, & celui de la cessation.

Les remedes que l'on fait pendant l'accès, sont de frapper plusieurs fois de sa main dans celle de la malade, pour la faire revenir. Si elle a perdu connoissance, on lui fait sentir, pour la même fin, l'odeur de chiffons & de papiers brûlés, de plumes ou savattes roussies; & on peut lui donner le lavement suivant:

Prenez, *De Fleurs de Camomille,*
De Mélilot, de chaque une poignée.
De l'Anis, une pincée.

Faites bouillir le tout légérement, pendant trois ou quatre minutes, dans une chopine d'eau.

Ajoutez-y
Une once de Diaphenic.

On lui fait prendre, en même temps, la potion suivante:

Prenez, *Des Eaux d'Armoise,*
De Mélisse simple, de chaque deux onces.
De Fleurs d'Orange, deux gros.
De Poudre de Guttete, demi-gros.
De Laudanum liquide de Sydenham, trente gouttes.
De Sirop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout, pour prendre par cuillerée, d'heure en heure, jusqu'à ce que les accidents soient calmés : on peut, en même temps, faire des frictions avec la main sur les bras, les jambes, la gorge, pour appaiser & calmer l'irritation nerveuse.

Hors de l'accès, on fera ce qui suit.

Si le malade est d'un tempérament sec & maigre, qu'il ait beaucoup de sang, qu'il mene une vie sédentaire & oisive, qu'il mange beaucoup, il faudra commencer par lui faire une saignée au bras; ce dont on se dispensera, si le malade est gras, mou, épuisé par quelqu'exercice violent; ou, s'il est d'un tempérament trop foible & trop délicat, on lui fera prendre ensuite, pendant huit jours, du petit-lait clarifié, ou la tisane suivante :

Prenez, *Du miel de Narbonne, demi-once.*
De Fleurs de Tilleul, une pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-septiers d'eau, pour réduire à pinte; passez la liqueur, & ajoutez-y
Quinze grains de Nitre.

Si les forces du malade le permettent, on lui fera prendre les bains tiedes, qu'il continuera, pendant douze ou quinze jours, en continuant toujours la boisson, ou son petit-lait; & il prendra des lavements d'eau de riviere, de deux jours l'un.

Après l'usage de ces remedes, il passera aux bouillons suivants :

Prenez, *De Rouelle de Veau, demi-livre,*
De Feuilles de Bourrache,
De Buglose,
De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau.

Ajoutez sur la fin
Six Ecrevisses de riviere écrasées;
& réduisez le tout à trois chopines, pour prendre, en deux jours, en six bouillons, dont deux le matin, à deux heures de distance l'un de l'autre; & l'autre, sur les six heures du soir; après quoi, il prendra les bains comme ci-dessus.

Si le malade sent quelques aigreurs, avant ou après

ses repas, il fera usage de la magnésie en poudre, prise à la dose de douze grains, avant ses repas.

S'il y a quelques raisons qui engagent à purger, comme la langue chargée, la bouche amere, des dégoûts, des digestions lourdes & paresseuses, des rapports, on pourra faire usage de notre tisane royale, décrite à l'article Purgation, que l'on prendra, avec beaucoup de précaution, parce que les purgatifs, en général, sont très-dangereux pour les personnes attaquées de vapeurs; elles ne doivent y avoir recours que dans une grande nécessité, & qu'après avoir bien lavé & détrempé leur sang.

Quand on aura suffisamment préparé le corps par les délayants, en suivant la route que nous venons de prescrire, on pourra faire usage de l'opiat suivant:

Prenez, *De Conserve de Fleurs d'Orange, deux gros.*
De Safran de Mars apéritif, deux gros.
De Racine de Polipode de Chêne, pulvérisée, trois gros.
De Magnésie en poudre, un gros.
De Rhubarbe pulvérisée, demi-gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour en faire un opiat dont le malade prendra un demi-gros, soir & matin, avant ses repas.

En faisant usage de cet opiat, on peut permettre au malade le lait coupé avec les eaux de Seltz, dont il prendra deux ou trois gobelets tiedes, le matin; & il aura attention de prendre des lavements, tous les deux jours, s'il ne va pas réguliérement à la selle.

On finira ce traitement par mettre le malade à l'usage des eaux de Vals, de Passy, de Forges, de Cranssac ou de Spa.

Vapeurs hystériques.

Cette maladie, comme nous l'avons déja dit, n'attaque que les femmes, & ne differe des vapeurs hypocondriaques, que par rapport au tempérament qui est différent dans les deux sexes, & à la conformation des organes qui leur sont propres.

Cette malade est accompagnée de nausées suivies quelquefois de vomissement, avec des mouvements de

vents & de gonflement dans le bas-ventre ; le malade sent comme une boule qui roule, & qui semble se fixer en quelqu'endroit ; la respiration devient difficile & courte ; elle s'affoiblit de plus en plus ; la tête est plus ou moins affectée ; on y ressent même quelquefois une douleur aiguë, que l'on appelle *clou hystérique.* Il survient des éblouissements, des étourdissements, des vertiges & un mouvement irrégulier, qui se passe de la poitrine à la gorge, qui produit l'effet d'un corps étranger, qui y seroit fixé, & occasionneroit un étranglement & une suffocation. Quelques malades sont incommodés du battement des arteres temporales ; d'autres se plaignent du froid au sommet de la tête, de sifflement dans les oreilles, de tremblement & de lassitude par tout le corps ; elles ont la poitrine serrée, des étouffements continuels ; la respiration est foible & obscure ; le pouls devient lent & foible ; il sort beaucoup de vents par la bouche, des rots acides ou d'œufs pourris ; le ventre est communément dur, élevé & resserré ; les urines sont limpides ; il survient différentes douleurs dans le bas-ventre, & quelquefois des mouvements convulsifs dans les bras & dans les mains, si violents, que l'on seroit tenté de croire que c'est une attaque d'épilepsie.

Les personnes sujettes aux vapeurs hystériques sont ordinairement maigres, tourmentées par des inquiétudes & des insomnies ; elles aiment la vie sédentaire, & sont peu disposées aux mouvements & à l'exercice : c'est ordinairement depuis l'âge de trente ans jusqu'à cinquante, sur-tout dans le temps critique ; & elles y sont plus sujettes que les hommes, par rapport à la matrice & aux différentes évacuatious auxquelles elles sont sujettes.

La cause immédiate & prochaine des vapeurs hystériques est la sensibilité des nerfs ; les causes éloignées sont les mêmes que nous avons rapportées dans l'article ci-dessus, excepté qu'on peut y rapporter de plus les regles, les lochies, les fleurs blanches supprimées, les dépôts laiteux, & une disposition plus marquée de la part des organes à être affectés de cette maladie, que celle que l'on observe dans les hommes.

Comme les accès des vapeurs hystériques sont ordi-

nairement plus violents que ceux des vapeurs hypocondriaques, ſans doute par rapport à la ſenſibilité plus grande de la femme, il peut arriver que l'on y périſſe, parce que l'accès peut ſe changer en vraie apoplexie; il laiſſe quelquefois des jauniſſes conſidérables, & il peut produire des obſtructions au bas-ventre, des hémorrhagies violentes, des inflammations au foie, à la tête, & dégénere quelquefois en cachexie & en maraſme.

Le traitement des vapeurs hyſtériques eſt le même que celui des vapeurs hypocondriaques, à l'exception de quelques conſidérations particulieres.

S'il y a, par exemple, ſuppreſſion des regles, on aura recours à la ſaignée; on ménagera encore plus les purgatifs & les vomitifs, à cauſe de la grande ſenſibilité des femmes.

On aura recours dans les accès à l'eſprit de ſel ammoniac, à l'eau de Luce, aux gouttes & au ſel d'Angleterre, aux poils & aux plumes brûlées, & ſur-tout au ſel de vinaigre, qui eſt le plus puiſſant & le meilleur calmant dont on puiſſe ſe ſervir dans les cas de vapeurs, pour faire reſpirer pluſieurs fois par jour, ſur-tout dans le temps de l'accès. On prendra les potions calmantes, plus fortes & plus actives; telle eſt, par exemple, la potion ſuivante, dont on pourra ſe ſervir dans le beſoin.

Prenez, *D'Eau de Ceriſes noires,*
D'Armoiſe, de chaque trois onces.
De Menthe, une once.
De Teinture de Caſtoréum, trente gouttes.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, demi-gros.
De Sel ſédatif, trente grains.
De Laudanum liquide, vingt gouttes.
De Sirop de Stœchas, deux onces.

Mêlez le tout pour prendre par cuillerée, d'heure en heure.

La potion ſuivante eſt encore plus efficace, quand les accès ſont très-violents.

Prenez, *D'Eau d'Armoiſe,*
De Matricaire,
De Méliſſe ſimple, de chaque deux onces.

D'Esprit de Nitre dulcifié, vingt gouttes.
D'Huile animale de Dipellius, douze gouttes.
De Camphre dissous dans l'huile ci-dessus, huit grains.
De Sirop Diacode,
De Stæchas, de chaque une once.

Mêlez le tout pour une potion ; la dose est d'une cuillerée à bouche, d'heure en heure.

On peut aussi appliquer sur le ventre, vers la matrice, l'emplâtre suivant :

Prenez, *De Galbanum, trois gros.*
De la Gomme Tacamahaca,
De la Poudre de Castoréum, de chaque deux gros,

Mêlez le tout avec suffisante quantité d'huile de succin, & étendez-le sur une peau, pour en faire l'application.

Les pilules suivantes sont aussi d'une très-grande efficacité.

Prenez, *D'Extrait d'Aloès, une demi-once.*
De Succin en poudre, deux gros.
De Castoréum, un gros & demi.
De Laudanum solide, trente-six grains.
D'Huile de Tartre par défaillance, deux gros.

Mélez le tout ensemble ; faites-en une masse, que vous partagerez en pilules de six grains ; la dose est de deux pilules chaque jour, le matin, en buvant par dessus un verre d'eau de fleurs de tilleul.

Les pilules suivantes ont aussi été éprouvées avec succès :

Prenez, *Du Castoréum en poudre, deux scrupules.*
Du Sel volatil de Corne de Cerf,
De Succin, de chaque un scrupule.
Du Baume du Pérou, seize gouttes.
Du Diascordium, une quantité suffisante.

Faites trente pilules pour six doses. Il en faudra prendre une dose, soir & matin.

On se conduira au reste, comme nous l'avons prescrit dans l'article des *Vapeurs hypocondriaques.*

Quoique nous ayions conseillé d'autres remedes

que nous avons crus convenables dans les vapeurs, nous croyons qu'il eſt eſſentiel de remarquer & d'obſerver la marche de ces différents remedes pour ſavoir s'ils ſont de quelqu'utilité; car, ſans cela, il ſeroit à propos de les ceſſer, & de n'en faire d'aucune eſpece, parce qu'ils ne ſerviroient qu'à détruire le tempérament du malade, & à rendre le progrès de la maladie plus rapide. Il ſeroit bien plus ſûr, en pareil cas, d'avoir recours à un régime convenable; de reſpirer un air pur & ſerein, de faire un bon choix d'aliments légers, comme la ſoupe, les crêmes de riz, de gruau, d'orge; le bœuf, le mouton, la volaille, & ſur-tout les légumes frais & nouveaux, comme les pois, les feves, pourvu que l'eſtomac puiſſe les ſupporter, les épinards, les artichauts au jus; les fruits bien mûrs, comme les fraiſes, les pêches, les abricots : il faut auſſi boire très-peu de vin avec beaucoup d'eau; faire uſage, le matin, de petit-lait en boiſſon, & des bains domeſtiques dans l'été; dormir peu, faire beaucoup d'exercice, être dans une diſſipation continuelle, & éviter tous les ouvrages d'eſprit, les méditations pénibles, & les réflexions ſérieuſes & profondes.

VEILLE EXCESSIVE. *Voyez* INSOMNIE.

VÉNERIEN (*mal*). On appelle maladie vénérienne, la groſſe vérole & tous les autres accidents qui naiſſent d'un commerce impur; ce mot vient de Vénus, la déeſſe de la volupté.

VENTS, ſ. m. pl. maladie dans laquelle on eſt ſujet aux vents, ſoit qu'ils manifeſtent leurs effets dans l'intérieur, ſoit qu'ils ſortent par en haut ou par en bas.

La préſence des vents ſe manifeſte par des grouillements d'entrailles, par leurs ſorties, par l'enflure de l'eſtomac, des hypocondres, & de tout le bas-ventre. Quand ils s'échappent, les malades en ſont ſoulagés; mais, quand ils ne peuvent pas ſortir, les malades éprouvent des nauſées, des anxiétés fâcheuſes, & même des défaillances, avec des douleurs plus ou moins vives, la céphalalgie, des vertiges, l'oppreſſion & la conſtipation.

La cauſe des vents eſt la fermentation qui ſe fait dans l'eſtomac, qui dégage l'air des aliments, & qui,

se trouvant libre & dilaté par la chaleur, acquiert un volume beaucoup plus considérable, qui produit les accidents que nous venons de rapporter. Tous les aliments farineux, comme les pois, les feves, sont, par conséquent, très-propres à donner naissance aux vents; les liqueurs spiritueuses & les aliments échauffants peuvent aussi dilater l'air, & produire différents accidents; tout ce qui peut arrêter la digestion, comme les passions vives de l'ame, les méditations profondes, peut également engendrer des vents.

Les hypocondriaques & les femmes vaporeuses, les néphrétiques & les goutteux, les enfants, les accouchées, les vieillards & les gens de lettres sont très-exposés aux vents.

Quand les vents prennent leur cours, leur effet est ordinairement passager; mais, quand ils sont retenus, ils peuvent causer de très-grands désordres; quand ils sont dans l'estomac, on a de la peine à avaler, la respiration est plus gênée; on a des palpitations, des anxiétés, des éblouissements, des rougeurs au visage; quand ils sont contenus dans les intestins, ils causent des coliques, des suffocations, la passion iliaque, quelquefois même l'apoplexie.

Pour remédier aux vents qui sont dans l'estomac, il suffit, quand cet accident est passager, de faire mâcher au malade des dragées d'anis, ou une pincée de fenouil; on peut aussi lui faire prendre une infusion légere de fleurs de camomille, avec un peu de sucre, dont il prendra une ou deux tasses.

Si les vents sont occasionnés par quelqu'acide, ce que l'on reconnoît par des rapports aigres, on prendra intérieurement quelques prises d'yeux d'écrevisses en poudre, à la dose de douze grains, ou, si l'on aime mieux, un peu de sirop anti-scorbutique avec de l'eau; quelques gouttes d'élixir de propriété, un demi-gros d'extrait de genievre, avec douze grains de sel de quinquina, produisent de très-bons effets en ce cas.

Quand les vents forment une incommodité habituelle, il faut avoir recours à des remedes suivis, pour pouvoir y remédier. On commencera par faire tirer du sang au malade, si l'âge, le tempérament & les

autres circonstances le permettent; on lui fera prendre ensuite, tous les matins, une chopine de petit-lait, & des lavements avec les herbes émollientes; on y ajoutera, au bout de quelques jours, une pincée de camomille & de mélilot, & une pincée d'anis; on purgera ensuite le malade avec deux onces & demie de manne, un gros de sel d'Epsom, deux onces d'huile d'amandes douces.

Le malade se mettra immédiatement à l'usage des bains domestiques, qu'il prendra, pendant cinq ou six jours; & il fera usage, avant ses repas, du vin suivant:

Prenez, *De Racine récente d'Aunée, ratissée & coupée par tranches, deux onces.*
D'Ecorce d'Orange amere, un gros.

Versez dessus une pinte de bon vin rouge; laissez infuser le tout, pendant vingt-quatre heures, sur les cendres chaudes, le vaisseau étant bien fermé; la dose est de deux cuillerées avant le repas.

On peut, quand on est tourmenté par des vents, boire quelques gorgées d'eau chaude; on en sentira du soulagement. La décoction suivante est aussi très-salutaire:

Prenez, *De la Racine de Calamus aromaticus, demi-once.*
De Semence de Gentiane, deux gros.
Des feuilles de petite Centaurée,
D'Absinthe seches,
De Fleurs de Camomille, de chaque un gros & demi.

Faites bouillir le tout dans deux chopines d'eau, réduites à trois demi-septiers, en y ajoutant sur la fin,
Deux gros de Semence de Carvi.

La dose est de trois onces, deux fois le jour.

Si tous ces remedes deviennent inutiles, on aura recours aux pilules suivantes.

Prenez, *D'Aloès en poudre, deux gros.*
De Laudanum liquide, demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire des pilules du poids de six grains. On en prendra une, quatre heures avant le repas, en buvant par dessus un petit verre de vin.

Voici un vin composé, qui produit un très-bon effet contre les vents :

Prenez, *Des Semences de Carvi, demi-once.*
De Daucus,
De Cumin,
D'Anis,
De Fenouil,
D'Aneth,
De Coriandre, de chaque trois gros.

Faites-les bouillir dans une pinte de vin ; pendant trois ou quatre minutes, en bouchant bien le vaisseau ; versez ensuite les semences & la liqueur dans une bouteille que vous aurez soin de bien boucher. On prend un petit verre de ce vin, tous les matins à jeun, & un second au sortir du dîné ; on continue, pendant quinze jours, si l'on veut obtenir une cure radicale.

VERMINE, s. f. maladie qu'occasionnent les poux auxquels les enfants sont très-sujets, soit parce qu'ils se nourrissent de lait qui est très-propre à former cette espece d'engeance, ou qu'ayant les chairs molles & le sang extrêmement chaud, la naissance de ces insectes est plus prompte.

On purgera d'abord le malade de la maniere suivante :

Prenez, *D'Extrait de Rhubarbe, un gros.*
De Mercure doux, demi-gros.

Mêlez le tout ensemble ; la dose est de trois grains pour les enfants, de cinq ou six grains pour les adultes.

On applique extérieurement une pommade faite avec une once de beurre frais, & d'onguent rosat, avec lequel on mêle un gros de précipité blanc ; on en frotte tous les jours la tête, les aisselles & les parties naturelles. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

VÉROLE (*petite*). *Voyez* PETITE VÉROLE.

VÉROLE, s. f. C'est une maladie contagieuse, originairement contractée par un commerce impur avec une femme débauchée.

On reconnoît la vérole à l'aveu du malade. On sent aux parties génitales une chaleur & une ardeur extraordinaire ; les testicules se gonflent ; on observe à l'anus

des verrues, des condylomes, des rhagades; il ſurvient des ulceres à la verge; la peau ſe trouve couverte de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides: il y ſurvient une infinité de tubercules durs, calleux, ſur-tout aux environs du nez, du front & des tempes; les ongles deviennent inégaux, ſe détachent de leur racine, & tombent; le dedans de la bouche devient enflammé: il s'y forme de petits ulceres, & la carie attaque les os; la membrane intérieure du nez devient fongueuſe, ulcérée, calleuſe, & la voix devient rauque: il ſort de la bouche une haleine corrompue; le malade reſſent des douleurs aiguës & très-vives la nuit, quand il eſt dans le lit, & ſur-tout aux lombes & aux cuiſſes; les os ſe tuméfient, s'amolliſſent, ſe carient: les glandes lymphatiques s'obſtruent; ce que l'on voit ſur le cou, aux aiſſelles, aux aînes & au méſentere: les yeux ſont rouges, les paupieres calleuſes & ulcérées; on ſent aux oreilles des ſifflements, des tintements: il en ſort quelquefois du pus, une matiere ichoreuſe; on éprouve des céphalalgies, des affections convulſives, des vertiges, des tremblements & des paralyſies: il ſurvient des oppreſſions, des difficultés de reſpirer, des crachements de ſang, une toux ſeche & humide, l'appétit ſe perd; on éprouve des nauſées, des dégoûts, des dévoiements ſéreux ou bilieux; dans la femme, les mois ſe ſuppriment, la matrice s'enflamme, s'abcede ou devient ſkirrheuſe.

Tous ces ſymptomes ne ſe trouvent pas réunis dans le même ſujet; mais le plus grand nombre s'y rencontre.

Il eſt extrêmement eſſentiel de diſtinguer la vérole du ſcorbut; car les remedes qui conviennent à celle-ci nuiſent à l'autre.

C'eſt pourquoi nous rapporterons les différences qui caractériſent ces deux maladies. Le ſcorbut ordinairement s'engendre de lui-même, & le mal commence par la bouche. La vérole, au contraire, ne ſe déclare qu'après un commerce impur, & ſe manifeſte principalement aux parties génitales.

Le ſcorbut occupe plutôt les dents & les gencives qu'il carie; la vérole attaque principalement les amygdales, la luette, le voile & les os du palais.

Le ſcorbut produit des ulceres ſanguinolents, ichoreux, & qui coulent très-peu. La vérole en fait naître de croûteux, de glutineux, de ſecs, & qui forment une eſcarre.

Dans le ſcorbut, on obſerve des taches ; dans la vérole, on obſerve des nœuds.

Les douleurs dans le ſcorbut ſont plus aiguës & plus rémittentes ; dans la vérole, elles ſont plus mordicantes, & elles augmentent la nuit. Les ſcorbutiques ſe trouvent bien dans le lit, & les vérolés y ſont fort mal.

Le ſcorbut ſe manifeſte principalement à l'intérieur du corps ; la vérole, au contraire, affecte l'extérieur.

Les ſcorbutiques marchent ſans ſentir de douleurs ; les vérolés, au contraire, en éprouvent de conſidérables. Tous ces ſignes ſuffiſent pour qu'on ne prenne point le change ſur ces deux maladies. Il faut ajouter de plus, que la vérole eſt preſque toujours précédée par des bubons, par des chancres, par des puſtules & autres vices, qui commencent par affecter les parties qui l'ont contractée.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe ; la cauſe éloignée eſt le virus introduit & communiqué par le commerce impur. Tous ceux qui ont écrit ſur la nature de la vérole, en ont regardé la cauſe, comme un virus acide, qui coaguloit la lymphe. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la lymphe dans la vérole acquiert un degré d'épaiſſiſſement conſidérable, & qu'enſuite elle s'embarraſſe & s'obſtrue dans toutes les parties du corps ; pour lors la partie âcre & corroſive du virus ſe dilate, & fait toutes ſortes de ravages.

On ſait, depuis long-temps, que le mercure eſt le ſeul remede de la vérole, ſoit qu'on l'introduiſe par la peau en friction, fumigation ou en emplâtre, ſoit qu'on le donne intérieurement déguiſé en poudre, en pilule ou en liqueur. Tout le myſtere conſiſte à en introduire dans le corps une quantité ſuffiſante, pour qu'il puiſſe agir ſur le virus vérolique. Cette quantité n'eſt point déterminée, parce qu'elle dépend de la variété des tempéraments, de la force du cœur & des vaiſſeaux,

& de la plus ou moins grande délicatesse du sujet.

Il faut avoir une grande attention pour empêcher que le mercure que l'on donne, ne se porte à la bouche, parce que c'est la méthode la plus dangereuse, & celle qui est suivie des accidents les plus fâcheux. Pour cet effet, il faudra donner des doses de mercure très-éloignées ou très-petites, en commençant; on augmentera ensuite par degrés, jusqu'à ce que l'on s'apperçoive d'une légere inflammation à la bouche, auquel cas, on purgera le malade, comme nous l'avons indiqué à l'article Mercure.

Il faut presque toujours commencer le traitement par une saignée, à moins que la délicatesse du tempérament & de l'âge ne s'y oppose; on prescrira ensuite des lavements & des bains, pendant huit ou dix jours; on fera prendre du petit-lait en abondance, & on suivra de point en point tout ce que nous avons marqué à l'article Mercure. *Voyez* Mercure.

Lorsque l'état de la peau ne permet pas de faire usage des frictions, il faut avoir recours aux fumigations, en prenant les secours nécessaires pour en garantir la tête : cette méthode est moins sûre & plus dangereuse que la premiere; cependant on a vu des vérolés qui avoient été manqués par les frictions, qui ont été guéris par les fumigations. Elles ne conviennent point aux personnes maigres & foibles, comme à celles qui ont la poitrine délicate, quelque soin que l'on prenne pour les garantir de la fumée. *Voyez* Mercure.

Il arrive quelquefois que les frictions & les fumigations les mieux administrées ne produisent aucun effet dans certains sujets; il faut pour lors se retourner d'un autre côté, & faire prendre du mercure à l'intérieur, comme la panacée, le mercure doux, que l'on donne à la dose de quatre ou cinq grains dans un peu de marmelade d'abricot, que l'on continue tous les jours, en diminuant insensiblement la dose, jusqu'à parfaite guérison. Il faut cinq à six gros de panacée pour tout le traitement. On doit, comme dans toutes les autres méthodes, éviter la salivation, en purgeant de temps en temps, en rapprochant & éloignant la dose, selon l'état de la bouche.

Le mercure pris intérieurement n'eſt quelquefois pas plus efficace que les frictions & les fumigations. Il y a des tempéraments dans leſquels le virus vérolique eſt ſi atténué & diviſé, qu'il ne ſe préſente plus à l'action du mercure, qui eſt trop groſſier pour le combattre; c'eſt ce que l'on voit ſur-tout dans les vices invétérés de la peau, dans la chûte des cheveux, des ongles. Le moyen le plus sûr dans cette occaſion eſt d'employer les ſudorifiques; telle eſt la teinture ſuivante :

Prenez, *De Saſſafras concaſſé, deux onces.*
De Gayac,
De Salſepareille, de chaque une once.
De Squine coupée par tranches & concaſſée, une once.

Verſez ſur le tout trois demi-ſeptiers d'eſprit-de-vin, & laiſſez-le infuſer ſur des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures, dans un vaiſſeau bien fermé : la doſe eſt d'une cuillerée, le matin à jeun, dans un verre d'eau de coquelicot, en obſervant de ſe tenir chaudement dans ſon lit, pour tâcher d'exciter un peu de tranſpiration ; on continuera ce remede, pendant huit jours; après quoi, on en prendra deux cuillerées par jour, juſqu'à la fin du traitement.

On aura attention, dans cette méthode, encore plus que dans les autres, de ſe faire ſaigner, purger & prendre les bains, pendant une quinzaine de jours.

Il arrive quelquefois que, malgré le traitement le plus régulier, il y a différents accidents qui ſubſiſtent, comme la gonorrhée & les dartres ; l'uſage du lait & de la tiſane de ſquine, continué pendant quelque temps, détruit tous ces accidents.

VÉROLETTE, ſ. f. La vérolette ou petite vérole volante eſt une éruption critique de puſtules ſéreuſes, tranſparentes & éparſes ſur toute la peau, qui ſe montrent après un jour de fievre ſimple, & qui diſparoiſſent & ſe deſſechent le troiſieme jour, ſans avoir paſſé par l'état de ſuppuration.

Cette maladie paroît quelquefois épidémique, attaquant cependant plus les enfants que les adultes.

Les ſignes caractériſtiques & diſtinctifs de la petite vérole volante ſe montrent conſtamment dans ſes périodes;

riodes ; car il en eſt d'elle, à plusieurs égards, comme de toutes les éruptions critiques.

1°. Elle a d'abord un temps de fermentation ou d'ébullition, plus ou moins ſenſible. La fievre qui accompagne la fermentation, & qui doit précéder l'éruption, eſt une fievre bénigne, éphémere, accompagnée quelquefois de mal-aiſe, de dégoût, rarement de vomiſſement, au lieu de cette fievre aiguë de trois à quatre jours, avec l'anxiété, les douleurs tranchantes & les vomiſſements, avant-coureurs les plus ordinaires de la vraie petite vérole.

2°. Dans le ſecond temps, celui de l'éruption, les caracteres de la vraie petite vérole ne diſparoiſſent pas moins aux yeux du médecin. Ce ne ſont point alors ces boutons rouges, enflammés, rénitents, d'une forme conique ou lenticulaire, qui ſemblent poindre de l'intérieur de la peau ; mais ce ſont des boutons mous, détachés de la peau, plus ſphériques que lenticulaires, en un mot plus larges dans leurs corps qu'à leur baſe ; &, s'ils ont paru rougeâtres dans la premiere heure, avant la fin du jour, ils ſont devenus pâles, ternes, & n'offrent plus que des véſicules remplies d'une lymphe purement ſéreuſe & blanchâtre ; c'eſt alors qu'ils ſont plus exactement ronds, & qu'ils ont la forme d'un pois.

3°. On ne doit point s'attendre à voir ces puſtules ſuivre la marche laborieuſe de la ſuppuration, comme dans toute éruption variolique. Du lendemain de l'éruption, les puſtules de la vérolette, plus rétrécies dans leur inſertion à l'épiderme, ſillonnées dans leurs corps par des rides circulaires, annoncent déja que l'humeur lymphatique a tranſpiré, & commence à tranſuder : c'eſt l'inſtant où la véſicule plus ramaſſée, reſſemble mieux au pus varioleux, & que le terme de *puſtule de brebis*, dont quelques auteurs ſe ſont ſervis, lui convient davantage.

Cette tranſudation s'obſerve auſſi dans la vraie petite vérole, lorſqu'elle eſt cryſtalline. L'humeur ſéreuſe s'exprime à la ſurface, s'y coagule, y fait une croûte qui dérobe aux yeux la ſuppuration de la puſtule, tandis que d'ailleurs le cercle rouge & la fievre ſecondaire l'annoncent au médecin.

4°. A la fin du troisieme jour, la véficule affaiffée, flétrie, n'a plus de forme diftincte ; ce n'eft plus qu'une croute inégale fur l'épiderme : fon defféchement eft prompt, à moins que les enfants, en y portant la main, & en déchirant la puftule, n'attirent le fang, & ne rendent par-là la chûte de ces écailles plus tardive.

5°. Les taches qui reftent après la vérolette, font des marques livides, fans profondeur ; celles, au contraire, qui reftent après la petite vérole, font marquées d'un enfoncement dans le milieu, & paroiffent éminentes dans leur circonférence.

Le jugement ou le pronoftic que le médecin doit porter fur la vérolette eft facile à faifir.

1°. Il eft évident, par la bénignité des fymptomes, qu'elle a peu de danger dans le temps de la fermentation ; la fievre eft alors de peu de durée, quelquefois peu fenfible, mais jamais grave, quand on ne s'oppofe pas au travail de la nature.

2°. La dépuration faite, les accidents font diffipés, parce que l'humeur, placée entre la peau & l'épiderme, eft hors du courant de la circulation. D'ailleurs on n'obferve pas dans cette humeur ce caractere de mobilité & d'inconftance qui fait toujours appréhender de la petite vérole & de la rougeole, comme de l'éréfipele, un reflux inopiné. En un mot, on peut la regarder comme auffi uniforme que l'humeur des échauboulures dans les pores de la fueur.

On peut encore ajouter, qu'en devenant épidémique, la vérolette n'augmente point le danger, foit qu'elle paroiffe feule, foit qu'elle précede, qu'elle accompagne ou qu'elle fuive la vraie petite vérole.

Le traitement de la vérolette, au jugement du fimple vulgaire, fe réduit donc à favorifer la crife, & par conféquent, à échauffer fortement les malades. Mais les médecins doivent encore à la nature le foin de favorifer fon travail avec difcernement.

1°. Dans le premier temps, on doit fe propofer de rendre la fermentation facile. A cet effet, une infufion de fleurs de fureau, par exemple, donnée chaude, fuffira, lorfque les enfants répugneront à l'eau de fumeterre & à l'eau de fcorfonere.

On bornera alors leurs aliments à des ſoupes, à des panades légeres, des œufs frais; en un mot, on s'étudiera à éviter ce qui pourroit rendre la digeſtion laborieuſe, & capable, par conſéquent, de détourner vers le ventre les efforts dirigés à la circonférence. Dans cette même vue, ſi des marques de ſaburre dans l'eſtomac ſemblent gêner l'effort de la fievre, il y a indication urgente pour vuider les premieres voies par un purgatif approprié à l'âge & au tempérament. Ainſi, on emploiera pour lors les abſorbants, ſi les aigres ont été donnés.

La ſaignée, ſi propre à prévenir les engorgements inflammatoires, toujours à craindre dans la petite-vérole, nuiroit à la criſe de la vérolette, en ralentiſſant à pure perte la fievre de fermentation.

2°. Le temps de l'éruption amene d'autres indications. On doit alors ajouter, aux boiſſons délayantes, de légers ſudorifiques, tels que la graine de genievre; & c'eſt le cas de joindre aux abſorbants ordinaires le kermès, les ſels de vipere ou de corne de cerf, & les autres abſorbants ſudorifiques.

On doit encore donner des délayants dans le ſecond temps, parce qu'il eſt néceſſaire d'entretenir alors une chaleur modérée, accompagnée d'une moiteur douce.

3°. Enfin, après la deſſication, avant de remettre les enfants à la vie commune, il eſt indiſpenſable de leur preſcrire une purgation, & cette méthode n'eſt pas moins fondée en indications. L'humeur de la vérolette n'ayant pas moins infecté les couloirs lymphatiques, qui ſe déchargent dans le canal inteſtinal, que ceux de la peau, il faut que l'action du purgatif détache les véſicules internes, & charrie au dehors l'humeur qu'il en aura exprimée. D'ailleurs les marques d'une ſaburre bilieuſe, qui s'obſervent conſtamment à la ſuite de toute fermentation critique, ſont une néceſſité de terminer la cure par une purgation, quelquefois même répétée.

Ce que nous venons de donner ſur la vérolette eſt pris d'un excellent petit ouvrage, imprimé ſous le titre de *Vérolette, en* 1759, *chez d'Houry*. C'eſt le ſeul morceau que nous ayions ſur cette matiere; l'auteur ne s'eſt pas fait connoître. Dans un temps où il eſt

queſtion de l'inoculation de la petite vérole, nous croyons qu'on nous ſaura gré de mettre ici la concluſion de ſon ouvrage. » Par l'examen ſuivi de la vérolette, il paroît décidé ſans replique, qu'elle ne peut en » impoſer aux médecins attentifs. Cette maladie, quand » elle commence à paroître, ne peut leur laiſſer craindre » la vraie petite vérole, ou leur laiſſer eſpérer, quand » elle a paru, que le malade ſera pour la ſuite exempt » de la petite vérole, s'il ne l'a déja eue. «

VERRUE, ſ. f. C'eſt une excroiſſance charnue, privée de ſentiment, qui croît ſur différentes parties du corps : ces tumeurs croiſſent ordinairement aux mains & aux doigts, & ſe multiplient, en s'entaſſant les unes ſur les autres. On peut ſe ſervir d'eau-forte pour la guériſon des verrues. On en verſe une goutte deſſus, après l'avoir entourée de cire, pour défendre la chair vive contre la corroſion de cette liqueur ; on ſe ſert auſſi d'un oignon rouge, qu'on partage en deux moitiés, dont on frotte bien les verrues : on peut ſe ſervir d'une pomme de reinette, qui produit à peu près le même effet.

Voici encore un remede qui ne manque preſque jamais.

Prenez, *La ſeconde Peau d'un Citron.*

Faites-la tremper, pendant vingt-quatre heures, dans du vinaigre diſtillé, & appliquez-la ſur les verrues. Il ne faut laiſſer agir ce remede que trois heures, & on le renouvelle tous les jours. *Voyez* PORREAUX.

VERS, ſ. m. pl. inſectes rampants, diſtingués par anneaux, parſemés de petits trous, qui n'ont ni os ni vertebres.

On diſtingue quatre ſortes de vers, les lombrils, les aſcarides, les cucurbitains & le ſolitaire.

On reconnoît la préſence des vers aux rapports que l'on a d'un goût aigre-doux, à la pâleur du viſage, à la demangeaiſon des narines, aux dégoûts, aux étouffements, aux défaillances, aux tremblements, à la ſyncope & aux convulſions.

Les vers que l'on appelle *lombrils* ou *ſtrongles*, ſont des vers ronds & longs, gros comme un tuyau de plume, long de demi-pied & plus : ils ſe tiennent le plus ſouvent dans les petits inteſtins, quoiqu'ils ne laiſ-

ſent pas de remonter dans l'eſtomac, & de ſortir par la bouche. Les enfants ſont particuliérement ſujets à cette eſpece de vers; ces vers ſe manifeſtent par l'haleine tirant ſur l'aigre, par le dégoût, par un appétit vorace, par la ſalivation de la nuit, & la ſécheresſe de la bouche, pendant la journée, la demangeaiſon au nez, les yeux étincellants, les joues livides, par le grincement des dents, pendant le ſommeil; ces vers cauſent encore des vertiges, la perte de la vue, des convulſions, l'épilepſie. Quoique tous ces ſignes réunis forment une eſpece de conviction, on ne peut cependant point aſſurer que les vers exiſtent, à moins qu'il n'en ſorte quelques-uns par la bouche ou le fondement.

Les aſcarides ſont de petits vers ronds & courts; ils s'attachent au fondement, & y cauſent des demangeaiſons très-importunes. Ils excitent auſſi le téneſme, & quelquefois des douleurs très-vives dans le fondement: ils en ſortent quelquefois, ſans qu'on aille à la ſelle; ils ſe manifeſtent rarement par des ſymptomes auſſi grands que ceux qui accompagnent les vers précédents.

Les cucurbitains ſont des inſectes qui reſſemblent à de la graine de citrouille: ils accompagnent preſque toujours le ver ſolitaire; c'eſt pourquoi pluſieurs auteurs ont cru que ce n'étoient que des portions qui ſe détachoient du ver ſolitaire: ils excitent des demangeaiſons au fondement, des coliques, des tranchées: ils ſe logent principalement dans les émonctoires des glandes qui ſe déchargent dans les inteſtins, cauſent quelquefois des ulceres au foie, & ſe placent aſſez ſouvent dans la cavité de l'ulcere. Les ſignes de leur exiſtence ſont fort équivoques; auſſi ſont-ils très-difficiles à expulſer.

La quatrieme eſpece de vers eſt celle que l'on appelle *ſolitaire*, parce qu'on prétend que ce ver eſt toujours ſeul. *Voyez* SOLITAIRE (*ver*).

Cure des Lombricaux.

Les vers lombricaux ſe détruiſent de la maniere ſuivante:

On commencera par faire prendre tous les jours une tiſane compoſée avec une once de racine de fou-

gere, un gros d'écorce seche de citron, que l'on fait bouillir légérement dans une pinte d'eau; on en donne deux verres, le matin à jeun, à deux heures de distance l'un de l'autre, pendant quatre jours; après quoi, on fera usage des pilules suivantes :

Prenez, *D'Extrait de Rhubarbe, un gros.*
De Mercure doux, demi-gros.
D'Aloès pulvérisé, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de poudre de racine de fougere; faites des pilules du poids de quatre grains. La dose est d'une pilule pour un enfant de quatre ans, de deux pour un enfant de huit, & de quatre pour un adulte.

On fera prendre, en même temps, le soir, la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Pourpier,*
De Laitue, de chaque une once.
De Thériaque, demi-gros.
D'huile d'Amandes douces,
De Sirop de Limon, de chaque une once.

La dose est de la moitié pour un enfant; on continuera, tous les soirs, la même potion, pendant huit jours; après quoi, si l'on ne vient point à bout de chasser les vers, on purgera le malade avec un gros de rhubarbe, infusé dans un demi-septier d'eau, que l'on prendra en deux verres, le matin, à deux heures de distance l'un de l'autre.

Le mercure crud, bouilli dans de l'eau, peut être donné en boisson; on en fait bouillir un gros dans une pinte d'eau, pendant un gros quart d'heure, & on en fait prendre deux ou trois verres, le matin à jeun, en faisant usage en même temps du liniment suivant :

Prenez, *Du Fiel de Taureau préparé, une demi-once.*
D'huile d'Absinthe, un gros.
De Coloquinte pulvérisée, un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un onguent, dont on étendra une partie sur de la peau, que l'on appliquera sur le nombril.

Cure des Cucurbitains.

Les vers cucurbitains résistent ordinairement plus long-

temps à l'action des remedes, d'autant plus qu'il n'eſt pas aiſé de s'aſſurer de leur exiſtence. Voici des pilules dont les effets ont été éprouvés, & qui réuſſiſſent parfaitement pour tuer ces ſortes d'inſectes :

Prenez, *D'Aloès pulvériſé, une demi-once.*
De Coloquinte,
De Rhubarbe en poudre, de chaque un gros.
De Mercure doux, deux gros.
De Scammonée en poudre, demi-gros.

Incorporez le tout dans une ſuffiſante quantité de beurre frais, pour en faire des pilules du poids de dix grains. On commencera par en prendre une, le matin à jeun; & on augmentera juſqu'à trois par degrés, tous les jours, ſi les premieres ne produiſent pas un effet ſuffiſant; on appliquera, en même temps, le liniment ſuivant :

Prenez, *D'huile d'Abſinthe,*
De Thériaque, de chaque deux gros.

Mêlez-les enſemble pour en faire un liniment que l'on appliquera ſur le nombril.

Il vaut mieux attaquer les aſcarides par en bas, à cauſe du grand éloignement où ils ſont de l'eſtomac qui ne permet pas aux remedes d'exercer ſur eux leur action. Pour cet effet, un des meilleurs remedes eſt de mettre dans le fondement un ſuppoſitoire de coton trempé dans du fiel de bœuf, ou dans l'aloès diſſous : on peut auſſi introduire dans le fondement un morceau de lard lié avec un bout de fil, l'y laiſſer quelque temps; &, quand on vient à l'en retirer, il eſt tout rempli de vers. *Voyez* ASCARIDES.

Cure du Ver ſolitaire.

Voyez SOLITAIRE (*ver*).

VERTIGE, ſ. m. maladie du cerveau, dans laquelle il ſemble que tous les objets tournent, & qu'on tourne ſoi-même.

On diſtingue deux ſortes de vertiges; le ſimple, qui conſiſte dans un tournoiement apparent des objets externes, ſans que la vue en ſoit obſcurcie : l'autre eſt celui dans lequel le malade s'imagine non-ſeulement que tout ce qu'il voit autour de lui tourne, mais auſſi

les yeux s'obſcurciſſent, comme s'ils étoient couverts de nuages : cette eſpece de vertige eſt ordinairement un avant-coureur de l'apoplexie & de l'épilepſie.

Le vertige eſt quelquefois précédé d'une douleur ou peſanteur à la tête, & il eſt ſuivi ſouvent de tintement d'oreille & de vomiſſement ; tous les objets ſemblent tourner autour du malade, & la vue eſt éblouie.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt l'irritation ou la compreſſion des nerfs du cerveau ; les cauſes éloignées ſont un air lourd & épais, des aliments groſſiers & gluants, le grand uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, le repos, l'oiſiveté, le ſommeil & les veilles forcées, les paſſions vives & impétueuſes de l'ame, l'aſpect d'un précipice & du cours rapide de l'eau, l'odeur du charbon, les chûtes, les coups, les évacuations ſupprimées, comme les regles & les hémorrhoïdes, la chaleur du ſang trop conſidérable ; les gens de lettres, ceux qui menent une vie ſédentaire, qui ont le ventre pareſſeux, l'eſtomac foible, les hypocondriaques, les femmes ſujettes aux vapeurs, les buveurs, les grands mangeurs, les libertins y ſont plus expoſés que les autres.

Quand le vertige eſt ſimple, & qu'il reconnoît pour cauſe un travail ou un exercice forcé, il ſuffit de prendre des lavements, de ſe tenir à la diete, de prendre quelques gorgées d'eau chaude dans la journée ; & de ſe tenir en repos, en prenant modérément d'exercice & beaucoup de diſſipation.

Quand le vertige eſt habituel, & qu'il eſt pouſſé à un degré violent, il faut avoir recours aux ſaignées faites au pied, que l'on répétera même pluſieurs fois, à moins que l'âge & le tempérament du malade ne paroiſſent s'y oppoſer : après quoi, on aura recours au petit-lait pris à la doſe d'une pinte, tous les jours, ou à l'infuſion de fleurs de muguet & de tilleul, dont on boira également une pinte par jour.

On purgera immédiatement le malade avec notre tiſane royale ; après quoi, on le mettra à l'uſage des eaux de Wals, de Seltz, de Balaruc ou de Plombieres, à ſon choix.

On fera mettre au malade les pieds dans l'eau chaude, tous les jours ; on lui continuera les lavements,

deux fois par jour ; & on lui fera faire des frictions tout le long de l'épine & des jambes.

Dans l'accès du vertige, on fera respirer au malade du vinaigre, la vapeur des plumes brûlées, les esprits volatils de sel ammoniac, & l'eau de Luce.

Il faut faire attention, dans le traitement du vertige, à la cause qui l'a produit ; s'il vient à la suite d'un long & pénible travail, ou de quelqu'épuisement, ou immédiatement après les repas, il ne faut avoir recours ni aux saignées, ni aux purgatifs, mais se contenter de faire respirer au malade du vinaigre, le tenir à la diete, & le faire vomir, s'il a l'estomac plein, & que l'accès soit violent.

VICE DE LA LYMPHE. *Voyez* LYMPHE.

VIEILLARDS (*maladies des*). Les maladies des vieillards font un contraste naturel avec celles des enfants : il sembleroit que plus on seroit avancé en âge, plus on devroit être exposé aux maladies : c'est pourtant le contraire ; car on observe qu'on est beaucoup moins maladif dans cet âge, que dans les autres.

On doit d'abord, dans le traitement des maladies des vieillards, faire attention de s'instruire si le malade a été sujet à quelqu'indisposition habituelle, soit qu'elle ait pris naissance chez lui, soit qu'il en ait hérité de sa famille ; quelquefois il aura été attaqué de la goutte ou d'éréspele, de flux hémorrhoïdal, ou de levain phthisique ; car il n'est pas douteux que les gens âgés payent tôt ou tard les fautes de leur jeunesse.

On examinera ensuite si les maladies des vieillards ne sont pas périodiques ; car on pourroit voir alors à mêler le quinquina avec les autres remedes.

Les femmes âgées méritent aussi quelques considérations particulieres, parce qu'il est toujours à craindre qu'il n'y ait quelques accidents de vapeurs qui se mêlent à la maladie primitive.

Les maladies des vieillards partent toutes de la sécheresse de leur sang, de l'âcreté de leurs humeurs ou de la roideur de leurs fibres ; c'est pourquoi le pouls des vieillards est ordinairement dur & serré ; & ils sont sujets à des demangeaisons, à des dartres & à des cuissons insupportables, parce que la transpiration étant sujette à se supprimer par la sécheresse de la peau, les humeurs

deviennent âcres & mordicantes, & la peau eſt dans un picotement continuel. Ces mêmes humeurs attaquent auſſi la veſſie & les parties qui y ont rapport, comme les reins & les uretres : delà vient que les vieillards ſont ſi ſujets aux affections pierreuſes, graveleuſes ou néphrétiques, comme aux dyſuries, aux ſtranguries, aux iſchuries & aux ſuppreſſions d'urine.

Les vieillards ſont encore expoſés aux fluxions; la tranſpiration étant ſupprimée, il ſe fait un amas d'humeurs conſidérables, qui ſe font jour enſuite par les yeux, la bouche, les narines; c'eſt pour cela qu'ils mouchent, touſſent, urinent & crachent continuellement.

Les vieillards ſont également expoſés aux deſſéchements; les fibres ayant acquis une roideur conſidérable, ne peuvent plus ſe prêter aux mouvements de la circulation; elles s'obſtruent & ſe deſſechent, de façon que tout le corps devient inſenſiblement d'une maigreur épouvantable : c'eſt ce qu'on appelle la phthiſie & la conſomption des vieillards qui périſſent enfin, parce que les ſucs ne peuvent plus circuler; c'eſt ce qui rend la mort inévitable, & les remedes tout-à-fait inutiles.

Il ſurvient auſſi très-ſouvent, dans un âge avancé, différents accès de fievre intermittente, parce que l'âcreté du ſang, jointe aux embarras que forme la lymphe aux différents couloirs du corps, excite une fermentation dans le ſang, qui occaſionne la fievre.

Les vieillards ne ſont pas ſujets ſeulement aux fluxions; ils ſont encore expoſés aux enflures des jambes & des cuiſſes, aux œdemes & aux hydropiſies, parce que l'humeur de la tranſpiration s'accumulant tous les jours, & la lymphe augmentant de volume, il faut néceſſairement qu'elles s'épanchent dans quelques parties du corps.

L'âcreté qui domine dans le ſang des vieillards les expoſe auſſi au ſcorbut & aux affections ſcorbutiques, aux ulceres, ſur-tout aux jambes, & à des boutons, des échauboulures ſur tout le corps, mais particuliérement au viſage.

Toutes ces maladies auxquelles les vieillards ſont expoſés, ſe guériſſent par les remedes que nous avons indiqués dans chacune de ces maladies; il faut ſeule-

ment faire attention de prescrire beaucoup moins de remedes aux vieillards, & sur-tout de ceux qui sont d'une nature échauffante, à cause de l'âcreté de leur sang; ainsi on aura attention d'adoucir les doses des remedes, de faire usage souvent de lavements, des boissons adoucissantes, comme le petit lait, la tisane de graine de lin, quelquefois même des bains, pourvu qu'il n'y ait ni enflure, ni hydropisie; on prendra, en même temps, dans cet âge, tous les jours, avant ses repas, douze grains d'yeux d'écrevisses en poudre; & on aura soin d'entretenir l'écoulement des urines par la tisane suivante :

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*
De Patience sauvage, demi-once.
Des Feuilles de Bourrache,
De Buglose, de chaque une poignée.
De Sel de Nitre, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-septiers, pour réduire à pinte, pour en faire prendre trois verres le matin, à deux heures de distance l'un de l'autre. Cette tisane fait couler les urines; & c'est une des attentions qu'on ne doit jamais perdre de vue dans les maladies des vieillards, parce que le flux des urines supplée à merveille à la suppression de la transpiration.

Un autre remede qui est encore très-avantageux pour les vieillards, c'est le cautere ou le séton; un emplâtre vésicatoire, par exemple, placé à la nuque, détourne les sérosités des yeux, du nez, de la bouche, & remédie à un grand nombre d'accidents.

On peut aussi engager les vieillards à mâcher du tabac; ce remede, continué pendant quelque temps, excite une espece de salivation, & tire une quantité prodigieuse d'humeurs âcres, qui, sans cela, seroient retenues dans le sang, & y occasionneroient un très-grand désordre.

La diete est la principale chose que les vieillards doivent observer : ils doivent respirer un air pur & serein, & éviter les aliments âcres & échauffants, ne prendre qu'une nourriture douce & humectante; les liqueurs spiritueuses leur sont extrêmement contraires; ils peuvent faire usage du vin, mais jamais pur, quoique le vulgaire pense que le vin est le lait des vieillards. Ils

doivent faire le plus d'exercice qu'ils peuvent, dormir peu, parce que la tranſpiration ſe ſupprime, quand le ſommeil eſt trop long; ſe frotter la peau, tous les matins & les ſoirs, avec une flanelle, pour ouvrir les pores, & exciter la tranſpiration, pourvu cependant que cette friction ſoit douce, & n'aille pas juſqu'à la ſueur; il faut également que les vieillards prennent beaucoup de diſſipation, cherchent la gaieté, & qu'ils évitent les méditations & le chagrin. Quoiqu'en général ils aient rarement ſoif, il faut cependant qu'ils boivent beaucoup pour éviter la ſéchereſſe, & corriger l'âcreté de leur ſang : ils pourront, par exemple, faire uſage de la tiſane que nous avons décrite ci-deſſus, qu'ils continueront, pendant quinze jours, qu'ils ſuſpendront enſuite, pendant un pareil temps, & qu'ils recommenceront au bout de quinze autres jours.

On doit éviter de purger les vieillards, le plus qu'on peut, parce que les purgations ne ſervent qu'à échauffer leur tempérament, & à deſſécher davantage leur ſang; il vaut mieux avoir recours aux lavements, & à la tiſane ci-deſſus.

Les ſaignées ne ſont pas moins contraires aux vieillards, que les purgations, parce qu'elles détruiſent leurs forces, & ne font qu'augmenter leurs incommodités. *Voyez l'Introduction au Dictionnaire de Santé.*

VIRUS, ſ. m. venin, qualité maligne & pernicieuſe, ennemie de la nature; tel eſt le virus de la groſſe & de la petite vérole, du ſcorbut, &c.

ULCERE, ſ. m. ſolution de continuité dans quelques parties que ce ſoit du corps humain, avec éroſion de ſubſtance & écoulement de pus.

On diſtingue deux ſortes d'ulceres; les uns qu'on appelle *benins*, les autres *malins* : on les diſtingue encore en ce que les uns ſont la ſuite de l'inflammation, du bubon ou du ſquirrhe, & que les autres ſont le produit des plaies, de la contuſion, de la brûlure, des cauſtiques & de la gangrene. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

VOLVULUS, ſ. m. paſſion iliaque. *Voyez* ILIAQUE.

VOMIQUE, ſ. f. Ce terme ſignifie proprement un abcès enkyſté dans le poumon, un amas de pus enveloppé dans la ſubſtance du poumon.

La vomique ſurvient ordinairement après l'inflammation de poitrine; on en voit une preuve dans les fluxions de poitrine & dans la pleuréſie. C'eſt une des maladies dont les ſignes ſont les plus obſcurs; cependant, quand, après une inflammation de poitrine, la fievre eſt tombée, que l'inflammation eſt calmée, que les accidents ont diſparu, & que le malade cependant ſent une oppreſſion, une difficulté de reſpirer, des douleurs vagues à la poitrine, qu'il ſurvient des friſſons, ſur-tout la nuit, des mouvements de fievre, que le malade maigrit, que l'appétit & les forces ne reviennent point, il y a tout lieu de ſoupçonner quelques dépôts de cette nature; au reſte, on ne peut être pleinement convaincu de l'exiſtence de la vomique, que par la ſortie du pus, quand l'abcès s'ouvre; ce qu'on conçoit aiſément par l'abondance de cette matiere qu'on rejette, par la toux; les crachats qui ſuivent de près la rupture du kyſte ſont purulents, blancs, jaunâtres, ſanieux : quelquefois cette rupture d'abcès arrive ſubitement; &, au lieu de ſe faire jour au dehors, elle ſe répand ſur le poumon; ce qui fait pour lors une maladie très-grave.

Ces ſortes d'abcès ſont preſque toujours occaſionnés par une inflammation particuliere à la poitrine : la péripneumonie, les fluxions catarrhales habituelles, & les autres maladies de la poitrine; les pertes ſupprimées, les éruptions rentrées, les ſuppurations arrêtées, les contuſions, les fievres putrides & malignes, la diſpoſition inflammatoire du ſang, en général, donnent lieu à ces ſortes de dépôts.

Quand la vomique n'eſt point encore ouverte, & qu'on peut préſumer qu'elle exiſte par la réunion des ſignes qui la précedent, on peut faire faire au malade une ſaignée au bras, lui faire prendre des lavements, lui faire faire de l'exercice à cheval ou en voiture, s'il peut le ſupporter, afin de faire rompre le kyſte, & de faire ſortir le pus.

Quand l'abcès eſt ouvert, on doit faire prendre au malade une décoction de miel & de véronique pour boiſſon; les pilules de Morton, à la doſe de ſept ou huit grains; la térébenthine, à la doſe de quatre ou cinq gouttes dans de la poudre de réglіſſe : on peut faire

usage du lait coupé, de la crême d'orge & de riz, de l'eau de Bareges, de Cauteretz, de Bonne; il faut suivre d'ailleurs le traitement de la phthisie. *Voyez* PHTHISIE PULMONAIRE.

VOMISSEMENT, s. m. réjection violente par la bouche de matieres contenues dans l'estomac, & même dans les boyaux.

On distingue deux sortes de vomissements; le vomissement naturel, & le vomissement contre nature; le premier est celui dans lequel l'estomac rejette les aliments, la bile, des glaires, des sérosités ou du sang; l'autre est celui qui est excité par quelques causes étrangeres, comme les vomitifs, les purgatifs ou les poisons.

La cause du vomissement est l'irritation que souffrent les nerfs de l'estomac, qui sont provoqués à rejetter les aliments par la bouche; les causes éloignées sont les glaires répandues dans l'estomac, les aliments de difficile digestion, ceux que l'on prend à contre-cœur, la présence des vers, d'une bile âcre, de quelques pierres dans la vessie ou dans la vésicule du fiel, du pus, du sang épanchés dans l'estomac, la colere, la sensibilité & l'irritabilité des nerfs. Les personnes sujettes aux vomissements, sont celles qui sont d'un tempérament pituiteux ou bilieux, qui sont sujettes aux vapeurs hypocondriaques, hystériques, ou qui ont l'estomac rempli de vents; les femmes grosses sont aussi fort sujettes aux vomissements.

On reconnoît les signes qui précedent ou accompagnent le vomissement, à des efforts de l'estomac & à des nausées; à une cardialgie & des resserrements considérables autour du cœur, des frissonnements continuels; à une lassitude répandue par tout le corps, à une affluence de salive dans la bouche, à une pesanteur à la tête, & à des vertiges. Quand le vomissement est occasionné par quelques vomitifs, purgatifs ou poisons, il survient des douleurs plus ou moins vives, qui sont entrecoupées par des défaillances continuelles.

Toutes les fois que le vomissement se déclare, il faut tâcher de remonter à la cause qui le produit, pour placer les remedes convenables.

Quand le vomissement est occasionné par des glai-

res, de la bile ou quelques férosités âcres, on le reconnoît par l'examen du tempérament, qui est ou pituiteux ou bilieux, qui rend ou beaucoup de glaires, ou beaucoup de bile; par une langue plus ou moins chargée, & par une bouche amere ou par des glaires abondantes qui en sortent; par le mal que produisent les aliments glaireux dans les uns, & les aliments échauffants ou bilieux dans les autres.

Il faudra, en ce cas, dans le temps du vomissement, faire boire beaucoup d'eau chaude, pour favoriser les mouvements de l'estomac, & faire prendre ensuite le remede suivant :

Prenez, *De Sel d'Absinthe, vingt-quatre grains.*
De Suc de Limon, demi-once.

Mêlez le tout ensemble pour une prise. Le remede suivant n'est pas moins efficace.

Prenez, *D'Eau de Menthe, cinq onces.*
De Sel d'Absinthe, un gros.
De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en une potion, pour donner en deux fois, à quatre heures d'intervalle.

Ceux qui ne pourront point faire usage de cette potion auront recours aux bols suivants :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses en poudre, douze grains.*
De Sel d'Absinthe, quinze grains.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop de coings, pour en faire un bol, à prendre en une dose.

On peut mettre sous la fossette de l'estomac un emplâtre de thériaque, ou le suivant :

Prenez, *De Gomme Tacamahaca,*
De Styrax bien choisi, de chaque deux onces.
Du Succin,
Des Clous de Girofle,
Du Mastic,
De l'Aloès,
De la Myrrhe pulvérisée, de chaque trois gros.
De Camphre, un gros.
De Thériaque, une quantité suffisante.

Mêlez le tout ensemble exactement, pour en faire un onguent que vous étendrez sur une peau, & que vous

appliquerez ſur l'eſtomac, ayant ſoin de le renouveller tous les jours.

Si l'on apperçoit, après l'uſage de ces remedes, que les vomiſſements ſubſiſtent toujours, & qu'on ait lieu de croire qu'il y a dans l'eſtomac des maladies glaireuſes ou bilieuſes, il faut avoir recours à l'émétique en lavage, pour vuider l'eſtomac. *Voyez* ÉMÉTIQUE.

Les femmes groſſes ſont quelquefois ſujettes à cette eſpece de vomiſſement, ſur-tout dans le commencement de leur groſſeſſe, par rapport à la plénitude des vaiſſeaux, & au dégorgement plus grand qui ſe fait de glaires & de bile dans l'eſtomac, & par rapport à la trop grande quantité d'aliments dont elles ſe nourriſſent; il faut, en ce cas, avoir recours à la ſaignée, à la diete, & purger doucement avec deux onces de manne, un gros de ſel de Glauber, & une once de ſirop de pommes; on pourra enſuite leur faire prendre, tous les jours, avant dîner, un gros ou deux de poivre entier, ou quatre grains de muſc en poudre, ou la potion ſuivante :

Prenez, *Du Vin d'Eſpagne, & de l'eau de Cannelle ſimple, de chaque quatre onces.*
De Thériaque, deux gros.
Des Eaux de Menthe,
D'Abſinthe,
Du Sirop de Coings, de chaque trois onces.

La doſe eſt de ſix cuillerées à bouche, une heure avant le repas.

Quand le vomiſſement reconnoît pour cauſe un tempérament vaporeux & nerveux, on y remédie avec les remedes indiqués à l'article VAPEUR.

Si le vomiſſement eſt excité par un émétique, par quelques purgatifs ou par quelques poiſons, on ſuit le traitement indiqué dans ces différents articles. *Voyez* ÉMÉTIQUE, PURGATIF & POISON.

Le vomiſſement, qui provient de quelques vers qui ſe trouvent dans l'eſtomac, ſe guérit par l'uſage de l'émétique, & par les remedes appropriés aux vers. *Voyez* VERS.

Quand les vomiſſements ſe déclarent au commencement des maladies aiguës, comme dans la fievre maligne

ou

ou dans la fievre putride, il faut en favoriser l'expulsion, après une ou deux saignées, par l'usage de l'émétique. *Voyez* FIEVRE MALIGNE, FIEVRE PUTRIDE.

Les vomissements qui se déclarent après avoir mangé, & dans lesquels on rejette des matieres crues & indigestes, sont les suites de l'indigestion : il suffit, dans ce cas, de faire prendre au malade beaucoup d'eau chaude, des lavements ; &, quand l'estomac est bien vuide, & qu'il est tranquille, on peut prescrire la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Menthe, deux onces.*
D'Elixir de propriété, quinze gouttes.
De Sirop Diacode,
De Limon, de chaque demi-once.

Mêlez le tout pour une dose à prendre deux heures après que l'estomac est tranquille ; au reste, il faut suivre le traitement indiqué à l'article INDIGESTION.

Quand le vomissement est accompagné de sang qu'on rend par la bouche, il entre dans la classe des hémorrhagies. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Il en est de même du vomissement de matieres noires. *Voyez* MALADIE NOIRE.

A l'égard du vomissement du pus, *voyez* ULCERE.

VOMITIF, s. m. remede qui excite le vomissement. *Voyez* EMÉTIQUE.

URINE SANGLANTE. *Voyez* PISSEMENT DE SANG.

VUE FOIBLE. *Voyez* AMBLYOPIE, YEUX.

VUIDANGES, s. f. pl. évacuation de sang qui sort par la matrice, après les couches. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.

YEU

YEUX (*maladies des*). Les yeux sont sujets à bien des maladies, ainsi que toutes les autres parties du corps. Nous ne donnerons point un détail aussi circonstancié, & aussi ample qu'il le faudroit, de tous les maux qui affligent cette partie : nous nous contenterons seulement d'indiquer les remedes les plus sûrs pour les maladies des yeux les plus communes.

De l'Inflammation des Yeux.

Les yeux ſont expoſés le plus ſouvent à s'enflammer. Nous en avons traité à l'article OPHTHALMIE : nous avertiſſons ſeulement d'éviter tous les collyres trop ſpiritueux, l'eau-de-vie, l'eſprit-de-vin ; ces remedes incendiaires nuiſent beaucoup à l'œil : on peut prendre de l'eau toute ſimple, dans laquelle on fait diſſoudre un peu de trochiſque blanc de Rhaſis ; le collyre ſuivant eſt auſſi très-avantageux en ce cas.

Prenez, *Des Eaux de Roſes,*
De Plantain, de chaque une once.
De Sel de Nitre purifié, un gros.

Faites-le diſſoudre dans ces deux eaux ; trempez-y des compreſſes de linge blanc, pliées en quatre, & appliquez-les ſur les yeux, ayant ſoin de les renouveller de temps en temps.

Mais ces remedes ne réuſſiſſent jamais heureuſement, à moins qu'on n'ait calmé l'inflammation : le lait des femmes que l'on injecte dans les yeux eſt très-efficace dans ce cas ; le ſang d'un pigeon que l'on a égorgé, dont on fait couler quelques gouttes dans l'œil, produit auſſi un très-bon effet. *Voyez* OPHTHALMIE.

Foibleſſe de la Vue.

La vue eſt ſujette à s'affoiblir par l'âge, la fatigue, ou les maladies. Voici différents remedes qui y conviennent : on peut faire prendre à l'intérieur une infuſion de fraiſes en guiſe de thé, & étuver les yeux, ſoir & matin, avec le vin d'aunée, ou bien avec l'eau diſtillée d'ormin. *Voyez* AMBLYOPIE.

Taies aux Yeux.

Les remedes ſuivants ſont très-propres pour ronger les excroiſſances qui ſe forment ſur la cornée.

Prenez, *Un Œuf frais.*

Faites-le cuire & durcir ſur la cendre chaude ; caſſez-le en deux moitiés : ôtez-en le jaune, & mettez à la place, gros comme un pois de couperoſe blanche, & trois fois autant de ſucre candi en poudre : ôtez la coque de l'œuf ; vous jetterez ſur l'œuf quatre cuillerées

d'eau rose; renfermez le tout dans un linge que vous nouerez & suspendrez, & vous recevrez dans un verre la liqueur qui en coulera; vous exprimerez le linge; vous vous servirez de cette eau, pour en mettre trois ou quatre gouttes tous les matins sur la taie.

On peut aussi appliquer quelques gouttes de suc de fenouil, de suc de rhue; ou de suc de grande chélidoine.

Nuages sur les Yeux, ou Vue trouble.

Quand la vue est obscurcie, & que l'on apperçoit quelques nuages, on peut faire usage de la poudre suivante:

Prenez, *De l'Euphraise séchée, une once.*
De la Semence de Fenouil, deux gros.
De Macis,
De la Noix muscade, de chaque un gros.
Du Sucre candi, une once.

Mêlez le tout ensemble pour quatre doses, dont il faut prendre une, soir & matin, dans un petit verre de vin blanc.

Cataracte.

Il arrive tous les jours qu'il se forme des cataractes dans l'œil; quand elles sont anciennes, il faut avoir recours à l'opération; quand elles sont nouvelles, on peut se servir du remede suivant:

Prenez, *D'Aloès en poudre, demi-gros.*
De Crocus metallorum *en poudre fine, un gros & demi.*
De Sucre candi blanc, un gros.
De Tuthie préparée, quatre scrupules.

Mêlez le tout avec
Quatre onces de Vin blanc.
Autant d'Eau de Fenouil.
Huit onces d'Eau de Chélidoine.

Laissez macérer pendant vingt-quatre heures sur des cendres chaudes. Lorsque vous vous en servirez, vous remuerez bien la bouteille. On en laisse tomber trois ou quatre gouttes dans l'œil, trois ou quatre fois le jour.

Un purgatif fort, ou un émétique puissant, a souvent enlevé des cataractes commençantes: on sent bien

que ces remedes ne doivent être administrés que par des médecins prudents, & à des sujets robustes.

Ulcere à la Cornée.

On peut se servir, dans cette maladie, du collyre suivant :

Prenez, *Du Miel commun,*
Du Jus d'Oignon, de chacun partie égale.

Mêlez-les ensemble, & faites-en couler quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois par jour; & trempez dedans une compresse, pour appliquer dessus : vous la renouvellerez deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures.

Ulcere des Paupieres avec chassie.

Voici un collyre qui convient dans cette maladie.

Prenez, *D'Eau d'Euphraise,*
De Fenouil, de chaque une once.
De Tuthie préparée, dix-huit grains.
Du Vitriol blanc, quatre grains.

Mêlez le tout pour un collyre dont on laissera tomber quelques gouttes dans l'œil, trois ou quatre fois par jour.

Voilà en peu de mots toutes les maladies qui concernent les yeux. Les autres, comme la goutte-sereine, la cécité, sont incurables, & n'exigent aucune espece de remede; il est même dangereux d'en faire, parce qu'on peut irriter ces maux, & attirer des accidents plus grands sur la partie.

Nous ne saurions trop recommander, à ce sujet, d'être attentif à n'employer pour les yeux aucun remede âcre, spiritueux ou caustique, parce qu'il n'y a point de parties plus délicates que les yeux, qui demandent plus de ménagement, & dont la conservation soit plus utile à la vie.

FIN.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

Des médicaments, tant ſimples que compoſés, quientrent dans les Formules de cet Ouvrage ; avec le Tarif du prix des Drogues ſimples, étrangeres, & des Médicaments compoſés.

On y a joint leurs Vertus principales, & les Doſes auxquelles on peut les ordonner.

A

laurier de Ceylan, selon quelques auteurs. Elle est résolutive, anti-septique & calmante: on s'en sert extérieurement & intérieurement ; elle peut se donner à l'intérieur, depuis dix grains, jusqu'à un gros dans la journée. Prix 6 s. l'once.

CANNELLE, écorce d'une odeur agréable, d'un goût âcre & piquant ; elle est stomachique ; elle se donne depuis six grains, jusqu'à un scrupule. Prix 10 l. la livre.

CANTHARIDES, mouches oblongues, d'une couleur azurée, d'une odeur fort puante. On les trouve en été sur les feuilles du peuplier & du frêne. On les réduit en poudre pour les appliquer extérieurement, unies avec un peu de levain ; elles sont cathérétiques. Un gros de poudre doit suffire pour un emplâtre qu'on veut appliquer aux mollets. Prix 1 s. le gros.

CAPILLAIRE, plante pectorale.

CAROTTE, plante apéritive : la racine seule est en usage.

CASSE, fruit d'un arbre qui croît aux Indes : c'est une silique ligneuse, longue & cylindrique, occupée par une pulpe noire, & des amandes blanches, distribuées dans des cellules distinctes. La moëlle s'ordonne dans les médecines, depuis deux gros, jusqu'à une once & demie. C'est le purgatif le plus doux que nous ayons. On l'ordonne dans les lavements, depuis un quarteron en bâton, qu'on fend selon leur longueur, jusqu'à une demi-livre. Prix 4 sols l'once. Ce prix varie en temps de guerre : la casse augmente beaucoup, sur-tout quand le commerce du Levant est intercepté.

CASSE-CUITE. C'est la casse cuite & réduite à une certaine consistance, avec le sirop de violette ; elle lâche doucement le ventre, prise à la dose d'une once, ou de deux onces. Prix 8 s. l'once.

CASTOREUM ; substance dure, cassante, brune, & d'une odeur pénétrante, qu'on trouve dans les testicules du castor. On l'emploie comme un anti-hystérique puissant, en bols, ou dans des potions, depuis six grains, jusqu'à douze grains ; sa teinture, depuis dix gouttes, jusqu'à un scrupule. Prix 10 s. l'once.

CATHOLICON-DOUBLE, électuaire purgatif, astringent, qu'on emploie dans les dévoiements, depuis un gros, jusqu'à une once dans une médecine. Prix 4 s. la livre.

CERAT de Galien. Prix 2 sols l'once.

CERAT Diapalme. P. 3 sols l'on.

CERFEUIL, plante apéritive : on en ordonne les sucs, avec succès, dans l'hydropisie.

CERUSE, plomb à demi-dissous par la vapeur du vinaigre, & réduit en une matiere fort blanche, pesante & friable. On l'emploie pour les emplâtres qu'on veut rendre résolutifs & dessicatifs. Prix 4 s. la demi-livre

CHARDON-ROLAND. L'écorce de la racine, infusée dans le vin blanc, est excellente pour faire sortir les pierres de la vessie & des reins. Un gros suffit pour un demi-septier de vin blanc.

CHARDON à Foulon.

CHELIDOINE (*grande*), ou Eclaire. Le suc de ces feuilles est rongeant ; sa racine s'emploie dans les vieilles jaunisses, & dans les obstructions du foie. On la donne dans des bouil-

s'emploie dans les tisanes, à la dose d'une once, pour une pinte de tisane. Prix 1 s. la demi-once.

CRAIE préparée, absorbant qui peut se donnner à l'intérieur, depuis un scrupule, jusqu'à un gros. Prix 1 s. la demi-once.

CRÊME de Tartre, sel acide uni à une partie grasse. Il est apéritif, & même purgatif. On le donne, depuis un demi-gros, jusqu'à trois gros. Prix 1 s. l'once.

CRESSON de Fontaine.

CRESSON de jardin, *ou* Alenois. *Voyez* Beccabunga.

CROISETTE, plante astringente, vulnéraire : on ne se sert que de ses feuilles.

D

DIAGREDE extrait de la scammonée; c'est un purgatif hydragogue : il se donne, depuis six grains, jusqu'à un demi-gros. Prix 3 s. le gros.

DIASCORDIUM, électuaire astringent & corroboratif, qui se donne, depuis demi-gros, jusqu'à 2 gros. Prix 2 s. le gros.

DIAPHŒNIC, électuaire purgatif; il se donne en lavement, jusqu'à la dose d'une once : dans les médecines, pour les tempéraments forts, on peut le donner jusqu'à une demi-once. Prix 3 l. la livre.

DIAPRUN, électuaire purgatif, fort doux : on l'emploie en guise de manne, depuis demi-once, jusqu'à une once & demie dans les médecines. Prix 3 s. la livre.

E

EAU de Chaux ; s'emploie à l'intérieur dans les ulceres du poumon, & peut se prendre à la dose d'un demi-septier par jour ; on commence par trois-cuillerées. Prix 10 s. la pinte.

EAU-DE-VIE camphrée. Prix 30 s. la pinte.

EAU-DE-VIE. Prix 28 s. la pinte.

EAU vulnéraire. Prix 3 l. la pinte.

EAU distillée de Cannelle, cordiale ; se donne dans les potions, depuis trente gouttes, jusqu'à deux cuillerées à bouche. Prix 1 l. 10 s. le demi-septier.

EAU de Cerises noires, fait la base des potions cordiales. Prix 30 s. la pinte.

EAU de Chardon, eau cordiale, faisant aussi la base des potions cordiales. Prix 20 s. la pinte.

EAU d'Euphraise, s'emploie communément dans les collyres. Prix 20 s. la pinte.

EAU de Fleurs d'Orange, anti-spasmodique vanté. Prix 30 s. la pinte.

EAU de Fleurs de Tilleul, s'emploie dans les potions céphaliques, depuis une once, jusqu'à quatre. Prix 10 s. la chopine.

EAU de Fleurs de Sureau, résolutive ; s'emploie sur les érysipeles : on n'en fait d'usage qu'à l'extérieur. Prix 10 s. la chopine.

EAU de Fenouil, d'usage dans les collyres, depuis une once jusqu'à quatre. Prix 10 s. la chopine.

EAU de Laitue, s'emploie dans les juleps calmants, depuis deux onces, jusqu'à quatre. Prix 10 s. la chopine.

EAU de Lis, eau rafraîchissante, qu'on n'emploie guere qu'à l'extérieur. Prix 10 s. la chopine.

EAU de Mélisse simple, s'emploie dans les potions céphaliques & anti-hystériques, depuis demi-once, jusqu'à deux onces. Prix 10 s. la chopine.

EAU de Menthe ; est d'usage dans les potions stomachiques, pour arrêter le hocquet

ou le vomiſſement. On la donne depuis une demi-once, juſqu'à quatre onces. Prix 10 ſ. la chopine.

EAU de Morelle, calmante, ne s'emploie qu'à l'extérieur. Prix 10 ſ. la chopine.

EAU de Pariétaire, diurétique: elle s'emploie dans les potions, depuis demi-once, juſqu'à quatre onces. Prix 10 ſ. la chopine.

EAU de Plantain, aſtringente; s'emploie dans les collyres & dans les potions aſtringentes, depuis demi-once, juſqu'à 4 onces. Prix 10 ſ. la pinte.

EAU de Renouée, *ou* de Centinode. *V.* Eau de Plantain.

EAU de Roſes, fort d'uſage dans les collyres. Prix 12 ſ. la chop.

ECORCE intérieure de Sureau, hydragogue puiſſant: on le prend infuſé dans du vin blanc. La doſe eſt depuis un gros, juſqu'à une demi-once, pour une chopine de vin blanc.

ELLEBORE blanc. Sa racine eſt très-purgative. On s'en ſert rarement. Elle n'eſt guere d'uſage, que pour exciter l'éternument: on en prend alors par le nez, depuis ſix grains, juſqu'à dix. Prix 8 ſ. la livre.

EMPLATRE
- de Céruſe. Prix 5 ſ. la livre.
- de Ciguë, fondant. Prix 3 l. la livre.
- de Diachilon gommé. Prix 4 l. la livre.
- de Mélilot. Prix 2 l. 10 ſ. la liv.
- de Minium. Prix 2 l. la livre.
- de Nuremberg. P. 3 l. 12 ſ. la l.
- de Vigo. Prix 3 l. la livre.
- Véſicatoire. Pr. 2 l. 10 ſ. la liv.

ENCENS, réſine odorante; elle s'emploie dans les emplâtres deſſicatifs. On la donne intérieurement pour provoquer les ſueurs, depuis quatre grains, juſqu'à dix. Prix 1 l. 10 ſ. la livre.

ESPRIT de ſel Ammoniac. On le fait reſpirer, ou on en jette quelques gouttes dans le nez, dans les affections ſoporeuſes; on peut même en faire avaler, dans certains cas qui ſont rares. Prix 2 ſ. le gros.

ESPRIT de Vin. Prix 2 l. 10 ſ. la pinte.

ESPRIT de Vin camphré; s'emploie extérieurement contre la gangrene ſeche. Prix 3 l. la pinte.

ESPRIT volatil de corne-de-cerf; ſe donne dans des potions cordiales, depuis dix gouttes, juſqu'à trente. On l'emploie ſur-tout dans les paralyſies. Prix 20 ſ. l'once.

EUPHORBE, gomme jaune, très-âcre & brûlante à la bouche. Elle purge très-violemment. Auſſi ne l'emploie-t-on preſque jamais à l'intérieur. On s'en ſert quelquefois dans des ſternutatoires, à la doſe d'un ou deux grains. Prix 2 ſ. l'once.

EXTRAIT de Génievre; ſtomachique, qui ſe prend avant le repas, depuis un ſcrupule, juſqu'à un gros. Prix 40 ſ. la livre.

EXTRAIT de Lierre terreſtre, remede expectorant, fort chaud: il ſe donne en bol, depuis quatre grains, juſqu'à quinze grains. Prix 40 ſ. la demi-livre.

EXTRAIT de Véronique, vulnéraire déterſif: on le donne en bol, depuis huit grains, juſqu'à quinze. Prix 2 ſ. 6 d. le gros.

EXTRAIT de Tussilage, *ou* de Pas d'Ane. C'est un expectorant fort doux, qui se prend en bol, depuis douze grains, jusqu'à trente. Prix 10 s. la demi-once.

F

FARINE de Féves, résolutive. On s'en sert dans les cataplasmes.

FARINE de Froment, adoucissante. On s'en sert dans les cataplasmes.

FARINE de Seigle, maturatif estimé pour hâter la suppuration d'une plaie.

FENUGREC, plante résolutive. La farine de sa graine s'emploie dans les cataplasmes.

FIGUES grasses. Elles adoucissent les âcretés du rhume. Appliquées à l'extérieur, elles hâtent la suppuration.

FILIPENDULE, plante diurétique : on en emploie les feuilles & la racine.

FLEURS de Benjoin. Le Benjoin est une résine odorante. Les fleurs sont un extrait de ce qu'il y a de plus subtil & de plus précieux dans cette résine. Elles sont incisives, pénétrantes, bonnes pour les ulceres du poumon, & pour l'asthme. Elles entrent dans plusieurs compositions. On les donne seules, depuis quatre grains, jusqu'à quinze ou vingt. Fleurs de Benjoin 1 l. le demi-gros.

FLEURS de Soufre. C'est le soufre purifié & dégagé des parties étrangeres. Elles s'emploient dans les pommades, contre les maladies de la peau, & intérieurement, soit dans l'asthme, soit dans les maladies de la peau, depuis dix grains, jusqu'à un gros.

FOLLICULES de Séné, purgatif plus doux que le séné ; s'emploie dans les tisanes royales, depuis demi-once, jusqu'à une once ; & dans les médecines, depuis un gros, jusqu'à deux gros. Prix 2 l. la demi-livre.

FOUGERE mâle. Sa racine s'emploie dans les tisanes vermifuges, à la dose d'une once par pinte.

FRAISIER. Sa racine est apéritive, & elle est fort d'usage dans les tisanes.

FUMETERRE, plante altérante, & fort estimée pour combattre les maladies de peau, qui sont rebelles.

G

GALBANUM, gomme d'une odeur forte & désagréable, d'un goût amer & un peu âcre : elle est fort employée dans les vapeurs hystériques : on en fait des emplâtres. Elle se donne intérieurement, depuis quatre grains, jusqu'à quinze grains par jour. Prix 1 s. le gros.

GAYAC, bois dur, pesant & très-résineux. On s'en sert pour faire les tisanes sudorifiques.

GINGEMBRE, racine d'un goût piquant, âcre, un peu aromatique : elle est incisive & stomachique. Elle se donne, depuis six grains, jusqu'à un scrupule. Prix 1 s. l'once.

GOMME Adragant ; gomme blanche, luisante, légere, en petits morceaux longs, menus, & entortillés en maniere de vers. Elle est humectante, adoucissante & rafraîchissante. Elle est bonne dans les dyssenteries. Prix 1 l. 10 s. la demi-livre.

GOMME Ammoniac ; gomme jaunâtre par dehors, blanche par dedans, d'une odeur désagréable. Elle est apéritive. On l'emploie dans l'hy-

purgative, à la dose de cinq à six onces. On peut la substituer, quand elle est récente, à l'huile d'amandes douces. Prix 18 f. la livre.

HUILE Rosat; s'emploie dans les fomentations émollientes & résolutives, dans les inflammations du bas-ventre & de la vessie. Prix 1 l. la demi-livre.

HUILE de Succin. *Voy*. Huile de Girofle. Prix 2 f. 6 d. le gros.

HUILE de Tartre par défaillance. Elle n'est guere d'usage que dans des expériences physiques : on s'en sert encore pour reconnoître s'il y a du plomb ou de ses préparations dans le vin. Dans un vin adouci par la litharge, ou autre préparation de plomb, on jette quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance. Le plomb tombe au fond du verre.

HUILE de Vers de terre. On s'en sert pour frotter des parties paralysées, ou attaquées de rhumatisme. C'est une huile très-pénétrante. Prix 30 f. la livre.

HYDROMEL simple. C'est un mêlange d'eau & de miel.

HYDROMEL composé; mêlange d'eau & de miel. On y ajoute différentes plantes, telles que la pulmonaire, l'hyssope. L'hydromel est sur-tout d'usage dans l'asthme & dans les maladies de poitrine, qui dépendent d'une lymphe visqueuse & épaisse. L'hydromel simple se prend en guise de tisane. L'hydromel composé s'ordonne à des doses moindres, suivant les plantes qu'on y fait entrer.

HYSSOPE, pectorale, incisive.

I

JALAP, racine qui nous est apportée des Indes occidentales, en rouelles épaisses, compactes, parsemées de veines résineuses, difficiles à rompre avec les mains, mais faciles à casser avec le pilon, de couleur grise, d'un goût un peu âcre. C'est un purgatif hydragogue, qui se donne en poudre, depuis douze grains, jusqu'à un gros. Prix 4 f. l'once.

IPECACUANHA, racine qui vient du Bresil, grosse comme le chalumeau d'une petite plume, compacte, tortue, ridée par anneaux, cordée dans son milieu, d'un goût âcre & amer : la plus estimée est la brune. On la donne comme vomitif incisif, depuis quatre grains, jusqu'à un scrupule. On en donne l'infusion dans du vin, comme altérant : elle se donne à deux ou trois grains par jour, C'est le meilleur incisif de la lymphe, qui nous soit connu. Elle est fort employée dans les dyssenteries occasionnées par des glaires. Prix 20 f. l'once.

IRIS de notre pays, *ou* Flambe. La racine infusée dans le vin blanc, à la dose d'une demi-once pour une pinte, est un bon hydragogue.

IRIS de Florence, racine blanche, grosse comme le pouce, ayant une odeur de violette, douce & agréable, d'un goût un peu piquant & agréable : elle est incisive & pénétrante. On la peut donner, à la dose de six grains par jour. Prix 3 f. l'once.

K

KARABÉ, Succin *ou* Ambre; substance résineuse, dure, luisante & transparente, blanche ou jaune, qu'on nous apporte de la Prusse Ducale, en morceaux de

10 s. la livre.

MERCURE doux sublimé, ou *Aquila alba*, fondant, se donne, depuis six grains, jusqu'à douze. Prix 3 s. le gros.

MERCURE précipité blanc, escarrotique puissant, dont on ne fait usage qu'à l'extérieur. Prix 1 s. 6 d. le gros.

MIEL Rosat, s'emploie dans les gargarismes déterfifs. Prix 30 s. la livre.

MIEL mercurial, miel avec lequel on a fait bouillir une certaine quantité de feuilles de mercuriale. Il s'emploie dans les lavements qu'on veut rendre légérement purgatifs, depuis deux onces, jusqu'à six. Prix 30 s. la livre.

MIEL violat. *Voyez* Miel mercurial. Prix 30 s. la livre.

MILLEPERTUIS. L'huile dans laquelle on a fait infuser ses fleurs, est employée avec l'eau-de-vie dans les liniments pour les contusions & les blessures des nerfs.

MINIUM, plomb minéral pulvérisé & rendu rouge par une longue calcination au feu : il est astringent & dessicatif. On ne l'emploie que dans les onguents & dans les emplâtres. Prix 10 s. la livre.

MORELLE, plante assoupissante, dont les feuilles s'appliquent, avec succès, sur les cancers.

MOUTARDE. On en fait usage pour rappeller la goutte, ou d'autres humeurs qui se portent sur des parties intéressantes à la vie.

MYRRHE. Gomme résineuse qui doit être choisie récente, en belles larmes claires, transparentes, légeres, de couleur jaune dorée ou rougeâtre, d'une odeur forte & qui n'est point agréable, d'un goût amer & âcre : elle est apéritive & emménagogue. On la donne, depuis quatre grains, jusqu'à dix. Prix 4 l. la livre.

N

NAVET. Racine pectorale, incisive, s'emploie dans les bouillons béchiques.

NOIX de Galle. Excroissance ronde, qui naît sur des branches de chêne, piquées par un insecte : elles sont fort astringentes ; on en fait entrer dans plusieurs emplâtres, dans des onguents, des injections & dans des fomentations.

NOIX muscade ; fortifie & réchauffe l'estomac. Elle peut se donner en poudre, dans certains tempéraments pituiteux, depuis deux grains, jusqu'à six, avant le repas.

O

ŒILLET rouge. Fleur cordiale alexitere : on en fait un sirop fort employé dans les potions cordiales.

OIGNON blanc. Il est apéritif ; son suc est un diurétique estimé. On le donne à la dose de trois ou quatre onces par jour dans l'hydropisie.

OIGNON de Lis, fort employé dans les cataplasmes maturatifs.

OIGNON de Scille. C'est un oignon, ou une bulbe grosse comme la tête d'un enfant, composée de lames épaisses, rougeâtres, succulentes, visqueuses, rangées les unes sur les autres : des feuilles séchées, on en fait le vin scillitique, l'oxymel scillitique, & d'autres préparations fort employées dans l'hydropisie. Le vin se donne à la dose de trois onces par jour ; l'oxymel scillitique, à celle de quatre ; le

poudre est fort vantée pour les maladies de nerfs; on la donne depuis un scrupule, jusqu'à un gros par jour. On en fait prendre aussi les décoctions.

PLOMB brûlé : il entre dans plusieurs emplâtres, & il leur donne leur consistance. Prix 2 s. l'once.

POIRÉE *ou* Bette, plante rafraîchissante.

POIVRE blanc, long, rond ou noir : ces trois sortes de poivres ont tous les mêmes qualités; ils sont Stomachiques, carminatifs. On les prend en grains avant le dîner, depuis quatre grains, jusqu'à douze. Prix 4 s. l'once.

POIX de Bourgogne. Prix 4 s. la demi-livre.

POLIPODE de chêne, plante ressemblant pour les feuilles à la fougere mâle; elle croît aux pieds des vieux chênes : on ne se sert que de sa racine. Elle est laxative & apéritive.

POUDRE de cornachine; mélange de parties égales de crême de tartre, de jalap & de diagrede : c'est un purgatif qu'on peut donner, depuis vingt-quatre grains, jusqu'à un gros. On appelle aussi cette poudre, *Poudre de Tribus.* Prix 2 s. le gros.

POUDRE de cloportes; ce n'est autre chose que les cloportes séchés au four, & réduits en poudre très-fine : cette poudre est diurétique & fondante. On l'emploie, soit seule, soit mêlée avec d'autres médicaments, depuis quatre grains, jusqu'à dix par jour. Prix 4 s. la demi-once.

POUDRE de guttete; c'est un mélange de différentes substances qu'on croit propres aux maladies des nerfs; cette poudre se donne dans l'épilepsie, & dans toutes les maladies des nerfs, depuis un scrupule, jusqu'à deux gros. Prix 5 s. la demi-once.

POUDRE contre les vers, ou *Semen-contra*; ce n'est autre chose que le *Semen-contra* réduit en poudre : on la donne à ceux qui ont des vers, depuis un scrupule, jusqu'à un gros.

POUDRE de Viperes; alexitere & sudorifique : on la donne dans les potions cordiales, ou en bol, dans les paralysies, depuis dix grains, jusqu'à un gros. Prix 5 s. la demi-once.

POULIOT, plante céphalique.

POURPIER, plante rafraîchissante, & vermifuge : on en tire une eau par la distillation, qui fait la base des potions vermifuges.

PULMONAIRE, plante béchique.

PULPE de casse; c'est la moëlle de la casse qu'on retire des cellules & des bâtons dans lesquels elle est contenue : quatre onces de bonne casse en bâton doivent donner une once de moëlle : elle s'emploie dans les médecines, à la dose d'un gros.

PULPE de Prunaux : on s'en sert à la place de la casse, & à la même dose, en y ajoutant un peu de follicules; c'est une médecine assez douce, & qu'il est aisé de faire prendre aux enfants.

PYRETHRE, plante dont la racine très-âcre est employée dans les masticatoires, pour dégager les canaux salivaires. Prix 3 s. l'once.

Q

QUINQUINA, *ou* écorce du Pérou; écorce d'un arbre qui croît au Pérou : il faut la choisir compacte, de couleur rougeâtre, amere au goût : c'est un excellent tonique, stomachique & fébrifuge. On

l'emploie en décoction contre les fievres intermittentes, depuis deux gros, jusqu'à six, & en bols depuis un gros, jusqu'à trois. Prix 6 l. la livre.

R

RAIFORT sauvage, racine anti-scorbutique : on la prescrit dans les tisanes, à la dose d'une once : on peut en mettre la rapure dans les bouillons, depuis un scrupule, jusqu'à un gros.

RÉGLISSE, racine adoucissante, trop connue, pour que nous nous arrêtions sur ses vertus. Prix 6 s. la livre.

RHUBARBE; racine d'une couleur obscure en dehors, ou d'un rouge brun, d'une odeur assez agréable, & d'un goût un peu amer : on la donne, soit en infusion, soit en substance, depuis dix grains, jusqu'à un scrupule : elle s'ordonne dans les dévoiements; c'est un purgatif astringent & corroboratif.

ROMARIN, plante céphalique

RONCE : les feuilles sont d'u. usage fréquent dans les gargarismes détersifs.

ROSES rouges, ou de Provins; elles sont astringentes : leur teinture se donne dans les dévoiements; elles entrent dans plusieurs compositions stomachiques.

ROSES pâles, purgatives, quand on les prend en infusion : une ou deux pincées infusées dans une tasse d'eau tiede, purge très-bien : on en fait un sirop connu sous le nom de Sirop de roses pâles, qui est estimé. Il se met dans les médecines, depuis demi-once, jusqu'à une once.

RIZ : le riz est restaurant & adoucissant; il modere les cours de ventre.

S

SABINE; arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles du tamarise, d'une odeur très-forte, d'un goût piquant & brûlant : les feuilles sont très-incisives & apéritives, & puissamment emménagogues : on l'emploie en poudre, depuis huit grains jusqu'à douze.

SAFRAN Oriental, longs filets d'une belle couleur rouge, fort odorants, d'un goût balsamique & agréable : ces filets ne sont rien autres que les étamines d'une plante qui vient aussi-bien en ce pays-ci, dans le Gâtinois, qu'aux Indes. Aussi se contente-t-on du safran du Gâtinois, qui ne le cede en rien à celui qu'on faisoit venir autrefois des Indes. Le safran est cordial, anodin, apéritif & hystérique. On le donne, en infusion, à la dose de douze grains pour deux tasses d'eau; on peut le donner en poudre, à la même dose. Prix 8 s. l'once.

SAFRAN de Mars apéritif, préparation de fer qu'on donne dans les pâles couleurs, dans les obstructions du foie, & quand il y a foiblesse & relâchement dans les solides : le safran de Mars se donne, depuis trois grains, jusqu'à dix, par jour. Prix 5 s. l'once.

SANG-DRAGON, est un suc gommeux, congelé, sec, friable, de couleur rouge comme du sang, tiré par incision d'un arbre qui vient aux Indes; il est astringent : on l'emploie dans les hémorrhagies, depuis dix grains, jusqu'à trente par jour. Prix 10 s. l'once.

SANTAL rouge; bois qu'on nous apporte des Indes; il sert plus pour la teinture que pour

la médecine ; ſon extrait eſt aſtringent, & il peut ſe donner en bols, juſqu'à deux ſcrupules par jour dans les dévoiements invétérés & opiniâtres.

SASSAFRAS ; bois jaunâtre, odorant, d'un goût un peu âcre, aromatique, tirant ſur celui du fenouil ; il eſt d'uſage dans les tiſanes ſudorifiques : on le met dans le vaiſſeau, quand on eſt prêt de retirer le vaiſſeau du feu. Il s'emploie pour la pinte depuis un ſcrupule, juſqu'à un gros.

SAUGE ; plante céphalique, ſtomachique : on la donne en infuſion.

SAVON blanc ; excellent remede pour fondre les glaires, ouvrir & enlever bien des obſtructions. Il y a des eſpeces de pierres de la veſſie qu'il peut faire fondre & réduire en petits fragments, qui ſont alors emportés par les urines : celui qu'on doit préférer, eſt celui de Veniſe. Le ſavon ſe donne en bol, depuis quatre grains, juſqu'à un gros & demi par jour.

SCEAU de Salomon ; plante commune dans les bois : ſa racine eſt déterſive & aſtringente ; on l'emploie contre les fleurs-blanches, en décoction, depuis un gros, juſqu'à une demi-once pour une pinte d'eau.

SCORSONERE, plante diaphorétique.

SEL de Glauber ; ſel neutre compoſé de l'acide vitriolique uni à la baſe du ſel marin : c'eſt un purgatif. Donné à petites doſes, il agit par les urines : on le preſcrit, depuis un ſcrupule, juſqu'à deux gros, dans les médecines, ou dans les bouillons. Prix 40 ſ. la livre.

SEL d'Epſom ; il eſt plus doux que le ſel de Glauber ; il ſe donne dans les médecines, depuis un gros, juſqu'à demi-once ; une once diſſoute dans une pinte d'eau, purge doucement & commodément. Prix 12 ſ. la livre.

SEL d'Abſinthe ; ſel fixe ou alkali : il eſt inciſif, & vermifuge ; on le donne depuis cinq grains, juſqu'à quinze ou vingt grains. P. 10 ſ. l'onc.

SEL de nître purifié ; ſel neutre, diurétique puiſſant ; il ſe donne, depuis dix grains, juſqu'à un gros. Prix 10 ſ. la demi-livre.

SEL de prunelle, ou cryſtal minéral ; s'emploie communément dans les lavements qu'on veut rendre laxatifs, à la doſe de deux ou trois gros. Prix 20 ſ. la livre.

SEL végétal ; ſel neutre combiné de l'acide du tartre & de ſon alkali ; c'eſt un ſel doux & ſavonneux : il eſt d'uſage dans les médecines, depuis un ſcrupule, juſqu'à deux gros. Une once diſſoute dans une pinte d'eau, purge doucement. Prix 40 ſ. la demi-livre.

SEL de Seignette, ou de la Rochelle ; ſel neutre, combiné de l'acide du tartre, & de l'alkali de la ſoude. *Voyez* Sel neutre.

SEL ammoniac ; le ſel ammoniac eſt ſudorifique & inciſif : il s'emploie avec ſuccès, dans les fievres quartes : la doſe eſt depuis douze grains, juſqu'à vingt-quatre. Prix 5 ſ. l'once.

SEL de Saturne, ſel métallique, dont on ne doit jamais ſe ſervir pour l'intérieur. Prix 3 ſ. le gros.

SEL de Mars de Riviere ; ſel métallique, compoſé de l'acide vitriolique, uni au fer : il eſt apéritif, emménagogue ; on le donne, depuis quatre

aux-chantres, estimé pour l'extinction de voix : il se donne dans un looch, à la dose d'une once. Prix 4 s. la livre.

SIROP de Guimauve. Prix 4 s. l'once.

SIROP de fleurs de Pêchers : il est purgatif ; il s'ordonne dans les médecines, depuis une demi-once, jusqu'à une once. Prix 40 s. la livre.

SIROP de Nénuphar : on le met souvent dans les émulsions, dans les juleps rafraîchissants. Prix 40 s. la livre.

SIROP de grande Consoude; astringent doux. Prix 40 s. la livre.

SIROP de Lierre terrestre, incisif ; s'emploie dans les loochs. Prix 40 s. la livre.

SIROP de Limon, anti-septique, & propre à faire couler la bile. Prix 40 s. la livre.

SIROP de Meures, astringent, fort d'usage dans les gargarismes. Prix 40 s. la livre.

SIROP de Nerprun ; purgatif hydragogue : il est d'usage dans les médecines, depuis une demi-once jusqu'à une once. Prix 40 s. la livre.

SIROP de Pavot rouge, anodin & somnifere : il se donne à la dose d'une once. Prix 3 l. la demi-livre.

SIROP de Roses seches ; s'emploie dans les tisanes astringentes, à la dose de deux onces par pinte. Prix 50 s. la pinte.

SIROP de Violettes rafraîchissant. Prix 50 s. la livre.

T

TABAC ; ses feuilles en infusion, à la dose d'un gros, peuvent s'employer dans les lavements qu'on donne aux apoplectiques.

TABLETTES martiales ; les tablettes martiales sont une espece d'électuaire solide, fait avec le sucre, la cannelle & le safran de mars : elles sont bonnes pour faire venir les regles & lever les obstructions. Elles se donnent depuis un gros jusqu'à deux par jour. Prix 5 s. l'once.

TABLETTES, *ou* Electuaire dit *Diacarthami* ; le turbith en fait la base : on donne cet électuaire, qui est un purgatif assez fort, à la dose d'un gros, dans les médecines, pour les tempéraments robustes. Prix 3 s. l'once.

TACAMAHACA ; résine dure, transparente & odorante : elle est digestive, résolutive, nervale, anodine & céphalique : on l'emploie extérieurement, avec succès, pour fondre les tumeurs, & calmer les douleurs. Prix 10 s. l'once.

TARTRE émétique *ou* stibié ; sel provenant de l'union de l'acide du tartre avec le foie & le verre d'antimoine. Comme vomitif, il se donne depuis deux grains jusqu'à six, comme fondant & doux purgatif, il se donne à la dose d'un grain, dans une pinte, ou même deux pintes d'eau ou de tisanne. Quand l'action de l'émétique est trop vive & trop longue, on la modere, ou plutôt on l'enchaîne avec les acides minéraux, tels que l'acide vitriolique : on fait même quelquefois usage de l'opium. P. 10 s. l'once.

TARTRE vitriolé ; sel neutre fait de l'alkali du tartre, & de l'acide vitriolique : il passe pour être apéritif : il se donne dans les bouillons apéritifs, à la dose d'un gros. Prix 3 s. l'once.

TARTRE martial soluble, c'est une espece de sel qui est le produit de l'union du tartre soluble avec la teinture de

& sert de base dans les potions anti-asthmatiques : c'est un diurétique puissant. Prix 2 f. l'once.

VIN émétique trouble ; il se donne depuis deux onces jusqu'à quatre, dans les lavements qu'on veut rendre très-purgatifs, tels que ceux qu'on donne dans l'apoplexie, & dans les coliques des peintres. Prix 3 f. l'once.

VIOLIER : ses feuilles sont émollientes, ses fleurs rafraîchissantes, ses graines purgatives, & ses racines apéritives.

VITRIOL blanc : il entre dans les collyres, & ne se donne jamais à l'intérieur. Prix 10 f. la demi-livre.

VULNÉRAIRE de Suisse ; sont des feuilles de bugles, de sanicle, de pied-de-lion, de verge-d'or & de véronique, &c. Mêlés ensemble, on s'en sert en infusion.

Y

YEUX d'écrevisses ; absorbant qui se donne contre les aigreurs, depuis dix grains jusqu'à un gros. Prix 5 f. l'once.

Fin de la Table des Médicaments.

AVIS.

Les prix que nous avons marqués pour un grand nombre des drogues & de compositions, ont été fixés d'après les Apothicaires de Paris, connus par leur probité & leur savoir dans leur profession : on ne doit cependant pas suivre exactement à la lettre ce qui est prescrit dans cette Table, parce que les prix des drogues, & sur-tout de celles qui viennent des pays étrangers, sont sujets à varier, & que toutes les drogues sont marquées aux taux les plus bas. C'est moins par crainte que les Apothicaires ne surfassent le Public, que nous avons donné ce Tarif, que pour le mettre à portée de connoître lui-même le prix des drogues.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Dictionnaire portatif de Santé*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la réimpression. A Paris, le 16 Juin 1776.

Signé, DEHORNE.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, MARQUIS DE VELLERON, Comte de la Batie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maiſon-forte de Montbives & autres Places, Conſeiller d'État & au Conſeil Privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la Faculté de Droit.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons à la Dame Veuve Pierre Dumesnil, Imprimeur-Libraire à Rouen, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Dictionnaire portatif de Santé*, laquelle édition ſera tirée à douze cents exemplaires en trois volumes format in-8°, & ſera finie dans le délai de ſix mois, à la charge par ladite Dame de repréſenter à l'Inſpecteur de la Chambre Syndicale de Rouen la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt ; d'avertir ledit Inſpecteur du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au deſir de l'article XXI de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres Syndicales ; de faire ladite édition abſolument conforme à celle 1777 ; d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen, d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin du Livre, & de la faire enregiſtrer dans deux mois, pour tout délai ſur les regiſtres de ladite Chambre Syndicale de Rouen : le tout à peine de nullité.

Donné à Paris, le 30 Novembre 1786.

VIDAUD.

Par Monſeigneur, *DUMIRAIL.*

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Syndicale de Rouen, fol. 37, No. 229, conformément aux Réglements de la Librairie ; à Rouen le 17 Novembre 1786.

L. OURSEL, Syndic.

